




NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY  
LIBRARY

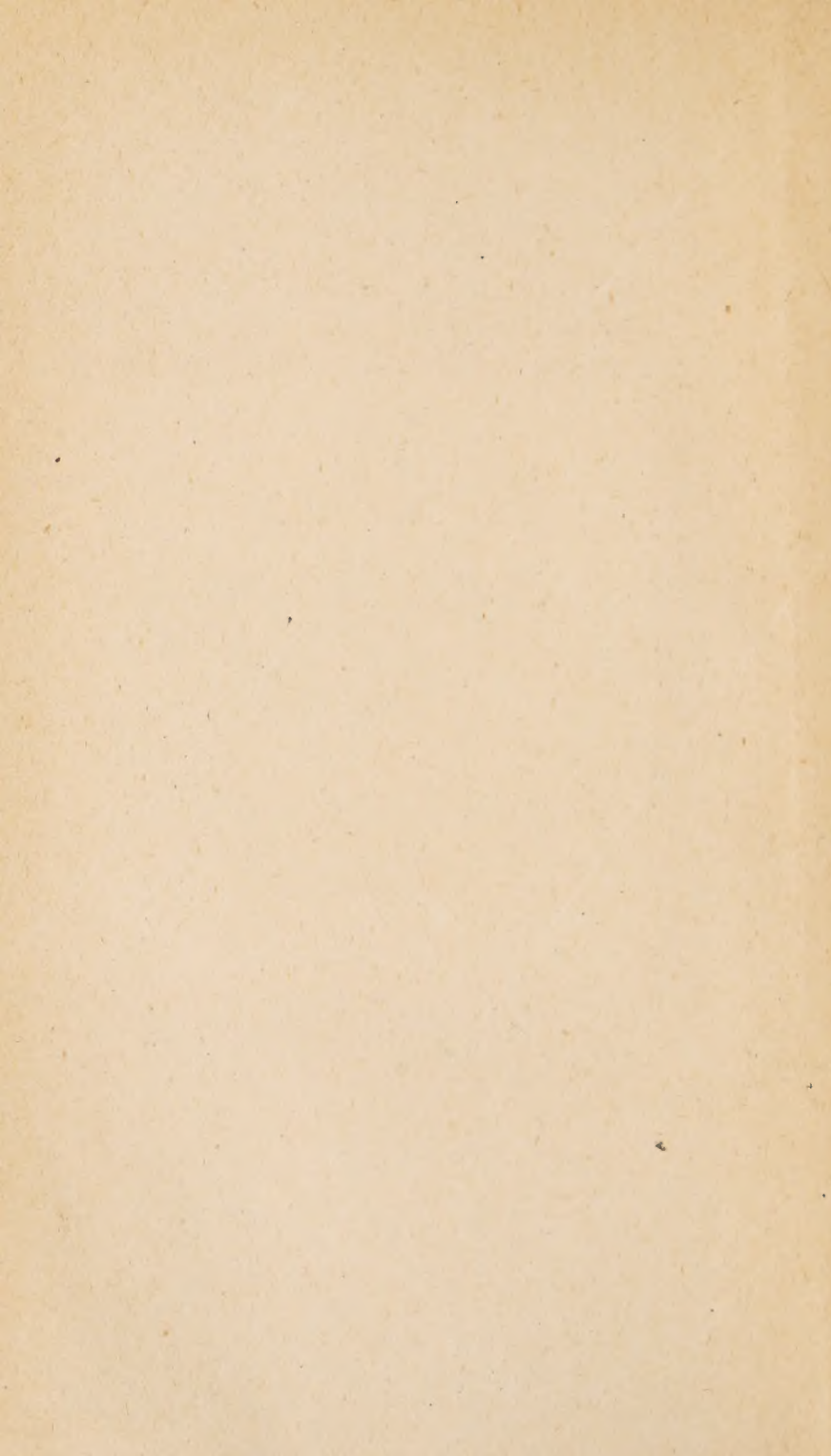


Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Kahle/Austin Foundation









# LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

ÉCRIVAINS ET ORATEURS RELIGIEUX

SAINT FRANÇOIS DE SALES

BOSSUET — FLÉCHIER — BOURDALOUE

FÉNELON — MASSILLON





# LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

PAR

SAINTE-BEUVE

*ÉTUDES DES LUNDIS ET DES PORTRAITS  
CLASSÉES SELON UN ORDRE NOUVEAU*

ET ANNOTÉES PAR

MAURICE ALLEM

XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

ÉCRIVAINS ET ORATEURS RELIGIEUX

SAINT FRANÇOIS DE SALES

BOSSUET — FLÉCHIER — BOURDALOUE

FÉNELON — MASSILLON



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, Rue des Saints-Pères, 6

1928

LES GRANDS

CRIVAINS FRANCAIS

SAINT-REMY

STATION DE LA LIGNE DE LA SEINE  
A LA MARNE  
LE 15 MARS 1888  
N° 1000

1888

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER

PARIS  
LE 15 MARS 1888  
N° 1000



PARIS  
LIBRAIRIE GARNIER

ONULP

## AVERTISSEMENT

Dans ce volume, un peu plus volumineux que les autres de cette série, la littérature religieuse du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle est étudiée dans ses œuvres principales. Il n'y manque aucun des grands orateurs d'un temps où l'éloquence de la chaire se manifesta avec un éclat qu'elle n'avait jamais eu jusque-là et qui n'a pas été surpassé.

A vrai dire, tous les auteurs dont il est traité dans ce volume sont des orateurs, mais ce n'est pas de leurs œuvres oratoires que deux d'entre eux, saint François de Sales et Fénelon, ont reçu leur plus grande gloire. Ceux-ci sont surtout des écrivains ; ils ont cette particularité qui leur est commune, d'avoir été des épistoliers et Sainte-Beuve a parlé longuement de leur Correspondance.

Nous avons, un moment, hésité à mettre dans ce recueil, Massillon. Il est né en 1662, et il est mort en 1742. La plus grande partie de sa vie s'est donc écoulée au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. Dans une galerie des écrivains de ce siècle, il marquerait la place de l'éloquence sacrée, qui n'y est guère représentée. Mais la plupart des historiens de la littérature l'admettent parmi les écrivains du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle ; c'est que, litté-

rairement, notre xvii<sup>e</sup> siècle ne s'achève qu'en 1715, à la mort de Louis XIV, et que Massillon, jusqu'à cette date, prêcha à Paris. Il y prononça précisément l'oraison funèbre du roi. En 1718 il prêcha, pour le jeune Louis XV, son célèbre *Petit Carême*. Cette année même il fut nommé évêque de Clermont et son activité oratoire fut beaucoup moindre. L'admission, dans ce volume, de Massillon a, en outre, l'avantage d'y réunir tous les orateurs sacrés du règne du grand roi.

---



## SAINT FRANÇOIS DE SALES<sup>1</sup>

Lundi, 3 janvier 1853.

M. Sayous, si honorablement connu comme éditeur et rédacteur fidèle des *Mémoires* de Mallet du Pan, continue aujourd'hui en France d'intéressantes études littéraires qu'il avait autrefois commencées à Genève. Les grandes et classiques parties de la littérature française ayant été explorées mainte fois et étant depuis longtemps, en quelque sorte, au pouvoir des maîtres, il s'est ingénieusement établi et posté sur la frontière; il a choisi de ce côté sa province. Il s'était attaché d'abord à étudier les écrivains français que la Réformation a produits au seizième siècle, et qui relevaient plus ou moins de Genève; mais aujourd'hui il sort de ce point de vue qui avait son uniformité un peu triste et sa particularité trop exclusive : son coup d'œil se porte avec plus de liberté et d'étendue sur tout ce qui a parlé ou écrit en français avec quelque distinction en dehors de la France. La Savoie au temps de saint François de Sales, la Hollande au temps de Descartes et de Bayle, la colonie naissante de Berlin au temps d'Abbadie et des premiers Ancillon, l'Angleterre au moment où elle réunissait auprès de la duchesse de Mazarin les Saint-Evremond, les Saint-Réal, et où elle donnait

Hamilton à la France; tel est le champ varié d'études que s'est proposé M. Sayous, et il vient de le parcourir avec une aisance pleine de fruit et d'agrément. Les deux volumes qui embrassent cette littérature française à l'étranger durant tout le cours du dix-septième siècle, nous fourniront plus d'un secours et d'un prétexte pour revenir nous-même vers quelque'un de ces personnages que l'auteur nous fait mieux connaître, et qu'il éclaire par ses recherches nouvelles ou par ses fins aperçus. Nous débiterons tout simplement cette fois, avec lui, en parlant de saint François de Sales, l'apôtre éloquent de la Savoie et le doux cygne harmonieux au commencement du dix-septième siècle.

La Savoie est un des pays voisins de la France où l'on parle le mieux le français, où on le parle avec le plus de propriété, de clarté et de naturel. Ce petit peuple pauvre, intelligent, « éminemment sociable, porté aux mœurs douces, gai et spirituel, fin jusqu'à la subtilité, plein de bonhomie pourtant<sup>2</sup>, » est très bien peint par M. Sayous; il lui trouve, à défaut d'une littérature nationale, un certain génie littéraire qui se marque volontiers dans les productions de tout enfant du pays : « Ce génie chez les Savoyards, dit-il, a pour caractères essentiels la grâce et l'enjouement, une sensibilité qui n'a rien de triste, et une bonhomie qui n'est pas exempte de malice. Nous rencontrerons plus d'une fois, ajoute-t-il, l'expression de ces qualités toutes savoisiennes, mais jamais plus complètes que chez les deux écrivains qui, dans l'ordre des dates, sont aux deux termes extrêmes de l'histoire littéraire de leur pays, saint François de Sales qui l'ouvre au dix-septième siècle, et Xavier de Maistre qui la termine de nos jours<sup>3</sup>. »

M. Sayous ne nous retrace pas avec moins de finesse et de vérité l'aspect naturel du pays en Savoie, ces frais paysages jetés dans un cadre grandiose, cette espèce d'irrégularité et de négligence domestique, et ce laisser-aller rural que peut voir avec regret l'économiste ou l'agronome, mais qui plaît au peintre et qui l'inspire insensiblement : « L'imagination, dit-il, est plus indulgente : elle sourit à ce spectacle qui a sa grâce, et l'artiste jouit en reconnaissant un instinct de l'art et comme un goût de nature dans ce confus arrangement qui semble avoir été abandonné au hasard <sup>4</sup>. » Nous connaissons déjà, depuis les peintures de Jean-Jacques Rousseau, ce charme des vallons et des vergers de Savoie, si frais et si rians au pied des monts de neige; mais, avant d'en venir à saint François de Sales, il était bon de nous le rappeler.

Cet aimable saint, né le 21 août 1567, au château de Sales, à quatre lieues d'Annecy, d'une noble famille, et l'aîné de tous ses frères et sœurs, fut voué par sa pieuse mère à Dieu, et destiné par son père à la carrière sénatoriale. Après ses premières classes faites au collège d'Annecy, il fut envoyé à Paris sous la conduite d'un précepteur. Il y étudia en philosophie chez les Jésuites au collège de Clermont, et y entendit aussi les leçons qui se donnaient en Sorbonne. De là, cet agréable adolescent, dit un de ses biographes qui l'a peint avec complaisance dans cette première beauté de sa jeunesse, retourna en Savoie et fut envoyé en Italie pour y étudier le droit à Padoue, toujours sous la conduite du même précepteur. Il sut conserver au milieu des écueils de cette vie universitaire sa fleur de pureté et de chasteté, se livrant dès ce temps-là à des méditations et à des préparations intérieures pour avancer dans la pour-

suite de la piété et de la vertu. Il ne quitta point l'Italie sans avoir fait le pèlerinage de Lorette et sans avoir visité Rome. De retour au pays natal, plein de doctrine, et d'une imagination riante où brillait la pudeur, d'une figure attrayante et d'un regard où se lisait la tendresse et la beauté de son âme, il faisait la joie de ses parents et « contraignait même ceux qui ne lui appartenaient en rien de l'aimer <sup>5</sup> ». Reçu avocat à Chambéry, il ne voulut point passer outre et refusa dès lors la place de sénateur ou de conseiller au Parlement de Savoie, qui lui fut offerte encore depuis. Une pensée plus haute le préoccupait : il amena ses parents, et son père en particulier qui résistait, à permettre qu'il embrassât l'état ecclésiastique, et qu'il devînt le bras droit et le prévôt de l'évêque de Genève alors résidant à Annecy.

La situation de cette pauvre église était en plus d'un lieu comme désespérée : Genève était et devait rester conquise par le Calvinisme ; mais, de plus, le diocèse entier était entamé et envahi. Les paroisses qui avoisinaient Genève et qui bordaient le lac du côté de la Savoie étaient passées au protestantisme ; et, dans ces espèces d'insurrections spirituelles du seizième siècle, ce n'étaient pas seulement les doctrines, c'étaient les mœurs qui étaient en jeu comme en toute espèce d'insurrection ; tous les relâchements et les licences grossières s'introduisaient à la faveur des changements. Là où Calvin n'était pas, les libertins dans le protestantisme triomphaient aisément. François de Sales, qui entrait peu d'ailleurs dans ces distinctions, et dont la foi voyait partout un égal et horrible danger, se consacra, dans cette première ardeur de son âge, à la vie du missionnaire qui se jette seul au milieu des infidèles et qui va relever



la Croix. Ces bailliages des bords du lac, conquis par les Bernois précédemment, recouvrés depuis par le duc de Savoie, il résolut de les reconquérir définitivement à l'Église catholique et de les rattacher de tout point à la patrie, faisant œuvre à la fois de chrétien dévoué et de sujet fidèle. Il y a ici, dans la carrière de saint François de Sales, une première partie active, militante, chevaleresque, où cette douceur qu'on lui connaît se montre revêtue de vigueur et dans tout son éclat de courage; il nous apparaît comme un missionnaire généreux et vaillant du temps de saint Louis. Ceux qui l'ont suivi de près dans cette période ont pu remarquer qu'au milieu des armes toutes spirituelles qu'il emploie, il entendait très-bien aussi certains ménagements politiques, et qu'il faisait à propos intervenir le prince. Ces âmes fines, qui ont reçu en don le maniement des cœurs, auraient peu à faire pour devenir de parfaits instruments de politique; ce qu'on peut leur demander, c'est de ne jamais se servir de leur science qu'à bonne fin, et c'est ce que fit saint François de Sales en toute sa vie. Il est même à remarquer qu'en avançant il se dépouilla de plus en plus des considérations de prudence humaine, et qu'il se plaisait par-dessus tout à se laisser entièrement gouverner à la Providence.

Sa première entreprise fut couronnée d'un plein succès; pendant un travail de plusieurs années, il reconquit les bailliages rebelles, reconstitua les débris de l'Église qu'il était appelé à régir, et rendit à l'humble Savoie sa vieille unité<sup>6</sup>. Mais le côté de saint François de Sales qui nous intéresse le plus est celui par lequel il regarde la France. Il vint à Paris en 1602 pour y traiter des affaires spirituelles du pays de Gex, détaché depuis peu de la Savoie et

réuni au royaume. Il vit Henri IV, qui se connaissait en hommes et qui eut aussitôt la pensée de ravir à la Savoie ce prélat utile et charmant. François de Sales n'était encore que coadjuteur de l'évêque de Genève; Henri IV ne négligea rien pour se l'attacher : « Il me fit des sermons d'arrêter en son royaume qui étaient capables de retenir, non un pauvre prêtre tel que j'étais, mais un bien grand prélat ? » François de Sales fit alors, tant à Fontainebleau devant le roi que dans les principales chaires de Paris, des prédications nombreuses; il fut choisi pour prononcer l'Oraison funèbre du duc de Mercœur, qui mourut vers ce temps-là. Henri IV disait hautement qu'il ne connaissait aucun homme, « plus capable d'apporter quelques remèdes à la nouveauté des opinions qui troublaient son royaume que l'évêque de Genève, d'autant que c'était un esprit solide, clair, résolutif, point violent, point impétueux, et lequel ne voulait emporter les choses de haute lutte ou de volée. » Et le cardinal Du Perron, le grand controversiste, disait également, quand on proposait de lui amener des Calvinistes à combattre : « S'il ne s'agit que de les convaincre, je crois posséder assez de savoir pour cela; mais, s'il est question de les convertir, conduisez-les à M. de Genève, qui a reçu de Dieu ce talent. » C'est à la fin de ce voyage de Paris que François de Sales apprit la mort de l'évêque de Genève dont il était le successeur désigné, et il s'empressa aussitôt de revenir en son diocèse. Le duc de Savoie (Charles-Emmanuel), politique habile et rusé, lui sut toujours mauvais gré de ces liaisons intimes qu'il avait contractées à la Cour de France, et des distinctions singulières dont il avait été l'objet; il en conçut de la méfiance contre celui qui n'avait pourtant aucune

vue d'ambition mondaine, et qui disait en son gracieux langage : « Je suis en visite bien avant parmi nos montagnes, en espérance de me retirer pour l'hiver dans mon petit Annecy où j'ai appris à me plaire, puisque c'est la barque dans laquelle il faut que je vogue pour passer de cette vie à l'autre <sup>8</sup>. » Henri IV, de son côté, ne cessa d'avoir l'œil sur l'évêque de Genève. Causant avec un des officiers de son hôtel, qu'il savait l'ami intime du saint, il le prit un jour à partie et, le serrant de près, lui demanda : « Lequel aimez-vous davantage, ou lui ou moi ? » Sur quoi le gentilhomme s'en tira comme il put, distinguant entre les divers ordres d'affection, et il ne sut point disconvenir toutefois qu'il sentait envers M. de Genève une amitié plus douce et plus sensible : « Eh bien, écrivez-lui, répliqua Henri IV, que je désire faire le troisième en cette amitié. »

Quelques années après la mort de ce grand prince, en janvier 1617, pendant le premier et court ministère de Richelieu, on désira que le duc de Savoie envoyât un négociateur en France, et c'était sur saint François de Sales qu'on avait d'abord compté. Richelieu écrivait à ce sujet à M. de Béthune, ambassadeur du roi en Italie : « Ayant vu par votre lettre comme M. le duc de Savoie envoie M. l'abbé de Mante en France, au lieu de M. l'évêque de Genève qu'il s'était proposé d'y envoyer, je vous dirai que, bien que Sa Majesté ait agréable qui que ce soit qui vienne vers elle de la part de Son Altesse, elle eût eu un particulier contentement que c'eût été ledit sieur de Genève, pour les rares qualités qu'elle estime en lui <sup>12</sup>. » Cette haute estime que l'on avait alors en France pour saint François de Sales comme négociateur, ce n'était pas Louis XIII encore enfant qui

pouvait en être juge, c'était Richelieu qui se plaisait ainsi à l'exprimer. François de Sales revint une dernière fois à Paris en 1618, pour y négocier le mariage d'une des sœurs de Louis XIII avec le prince de Piémont. Ses liens avec la France s'étaient resserrés encore par ses relations continuelles avec madame de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation. Ce fut lui qui disposa par ses soins un des plus illustres guerriers du temps, le connétable de Lesdiguières, à se convertir, comme plus tard Bossuet disposera Turenne. C'est en France, c'est à Lyon qu'était saint François de Sales quand la mort le prit le 28 décembre 1622, consumé de zèle et accablé d'infirmités, à l'âge seulement de cinquante-cinq ans. Mais aujourd'hui je ne puis insister que sur le grand succès littéraire et moral par lequel il se rattache à la langue française de son temps, je veux parler de son *Introduction à la Vie dévote*, qui parut d'abord en 1608, et dont l'effet fut soudain et universel <sup>9</sup>.

Ce fut un succès mondain, religieux, sentimental, tout de cœur et d'imagination, qui n'est comparable pour nous qu'à certains succès que nous avons vus dans notre jeunesse, et par exemple à celui des *Méditations poétiques* de M. de Lamartine. Ce rapprochement n'étonnera personne entre ceux qui ont pénétré sous des formes diverses les nuances des talents et des génies. On était en 1608, vers la fin de ce règne de Henri IV, alors dans toute sa plénitude et sa gloire, mais qui, après des troubles et des déchirements si profonds, avait eu le temps à peine de produire sa littérature propre. Malherbe, assisté de Racan et de quelques disciples, essayait avec lenteur de dégager la poésie et de lui faire rendre des accents rares, empreints d'un goût plus sévère et plus pur. Cepen-



dant, dans tous les esprits, un grand mélange subsistait encore. D'Urfé n'avait pas encore publié le premier tome de ce roman de *l'Astrée*, qui devait être aussi un événement <sup>10</sup>. Le livre de saint François de Sales, en paraissant, fit une révolution heureuse : il réconcilia la dévotion avec le monde, la piété avec la politesse et avec une certaine humanité; il remplit, assure-t-on, un vœu de Henri IV lui-même, lequel, causant avec Deshayes, cet ami intime du saint évêque, avait exprimé le désir que l'on composât un tel ouvrage qui remît à la Cour la religion en honneur et ne la présentât aux laïques ni comme vaine, ni comme farouche.

Ce vœu de Henri IV, qu'ont mentionné les biographes, n'a rien qui doive absolument étonner <sup>11</sup>; la faiblesse de ses mœurs et de sa conduite n'empêchait pas la justesse de son sentiment, ni même les inclinations de son cœur. Converti d'abord par politique, il paraît qu'il le fut ensuite plus sérieusement et plus sincèrement avec les années, et que les raisons de conscience finirent par se joindre en lui aux autres considérations du personnage public et du roi.

Quoi qu'il en soit, le livre de saint François de Sales parut à point pour servir ce désir royal, mais il n'en fut point le résultat; ce ne fut en rien un livre commandé. Comme la plupart des ouvrages vrais et qui saisissent le plus la société à leur moment, il ne fut point écrit de propos délibéré : il sortit d'une inspiration naturelle et toute particulière. François de Sales avait une pénitente, madame de Charmoisy <sup>12</sup>, une belle âme qui avait désiré sa direction : il dressa pour elle une sorte de mémorial pendant un carême; à travers ses autres occupations, il écrivait à la hâte quelques instructions et conseils qu'elle conservait et

amassait précieusement. Ayant été amenée un jour à les montrer à un Père Ferrier <sup>13</sup> (\*) de Chambéry, ce docte personnage fort versé aux choses de l'esprit en fut très-frappé, et pressa l'évêque de Genève de les publier. Celui-ci ne savait trop d'abord ce qu'on voulait lui dire, et trouvait merveilleux d'avoir fait ainsi un livre sans en avoir eu la moindre pensée. Lorsqu'on lui présenta ses feuilles, il se décida pourtant à y mettre quelque liaison et quelque arrangement, et à les lancer dans le monde. Le succès rapide de la première édition de ce *livret*, comme il l'appelle, l'obligea à retoucher la seconde : « J'ai ajouté, disait-il, beaucoup de *petites chosettes*, selon les désirs que plusieurs dignes juges m'ont témoigné d'en avoir, et toujours regardant les gens qui vivent en la presse du monde <sup>14</sup>. » C'est cette appropriation parfaite de ce premier ouvrage de saint François de Sales aux gens du monde, qui en fait le cachet. J'en parlerai donc à ce point de vue, sans exagérer le côté fleuri, sans m'enfoncer dans les parties déjà raffinées de doctrines; j'en parlerai comme d'un livre qui, sur la table d'une femme comme il faut ou d'un gentilhomme poli de ce temps-là, ne chassait pas absolument le volume de Montaigne, et attendait, sans le fuir, le volume de d'Urfé.

Quand j'ai nommé Montaigne, ce ne peut être que dans un sens : l'auteur des *Essais* s'est attaché à rendre la philosophie, de sévère et farouche qu'elle était, accessible à tous et riante; François de Sales fait la même chose pour la dévotion : il la veut rendre

---

\* Ce nom est écrit de différentes manières (*Fourrier, Forier, Ferrier*) dans Marsollier, dans une lettre de saint François de Sales, et dans Camus (*Esprit du Bienheureux François de Sales*, VII<sup>e</sup> partie, page 53); j'ai suivi ce dernier.

domestique, familière et populaire<sup>15</sup>. Hors de là, leurs esprits diffèrent de toute la distance d'un pôle à l'autre : le ton affectueux de Montaigne déguise mal quelque égoïsme; l'inspiration de saint François de Sales est tendre, affective avec chaleur, et toute brûlante de l'amour d'autrui. Il est de ceux qui, en s'éveillant le matin et en se trouvant tout remplis de douceurs et d'allégresses singulières, pouvaient dire en toute vérité : « Je me sens un peu plus amoureux des âmes qu'à l'ordinaire. » Il commence son livre de l'*Introduction* comme en badinant, et compare la variété avec laquelle le Saint-Esprit dispose et nuance les enseignements de dévotion et les assortit à chacun, avec l'art qu'employait à faire ses guirlandes de fleurs la bouquetière Glycera<sup>16</sup>. Il s'attache aux mondains<sup>17</sup>, il les amorce, il les apprivoise par le talent d'images et de similitudes dont la nature l'a doué; il met force sucre et force miel au bord du vase. Il ne peut s'empêcher de sourire par le talent et de sembler presque se distraire par le langage, lors même qu'il est le plus sérieux au fond; il ressemble à ces abeilles dont il parle si souvent : on dirait qu'il se joue, et il travaille. Il sait bien que toute voie humaine a ses épines et ses ronces encore plus que ses fleurs, et que, lorsque Dieu se manifeste et parle, c'est plutôt parmi les premières : « Je ne me ressouviens pas qu'il ait jamais parlé parmi les fleurs, oui bien parmi les déserts et halliers plusieurs fois. » Et pourtant, François de Sales sème involontairement devant lui et prodigue les fleurs; il répand le lait et le miel, et les fruits savoureux; il a surtout ce qui les fait naître sans effort, un fonds de fertilité et d'onction. « Il y a, dit-il quelque part, des cœurs aigres, amers, et âpres de leur nature, qui rendent pareillement aigre et

amer tout ce qu'ils reçoivent<sup>18</sup>. » Il plaint cette amertume de cœur en autrui, et, quand elle est purement naturelle, il y voit moins une faute qu'une imperfection qu'il faut s'appliquer à vaincre. Lui, il est le contraire de ces natures-là; il est le plus doux, le plus égal, le plus actif à la fois et le plus pacifique des cœurs, le plus adroit à tout convertir en mieux; il se mêle à ceux des autres pour y verser la consolation et l'amour; il est amoureux des âmes pour les guérir; il s'y insinue pour y faire entrer cette « dévotion intérieure et cordiale, laquelle rend toutes les actions agréables, douces et faciles<sup>19</sup>. » La dévotion, pour lui, n'est qu'une « agilité et vivacité spirituelle » qui anime toutes les parties de la vie. « Faisons les bonnes œuvres promptement, diligemment et fréquemment<sup>20</sup>. » Il n'aborde point les esprits avec l'appareil menaçant de la controverse, ni par les hauteurs de l'orgueil : il n'attaque point la place, comme a dit Bossuet, « du côté de cette éminence où la présomption se retranche ; » il approche par l'endroit le plus accessible, il gagne le cœur, il dépêche *tout le long de ces basses vallées*, allant toujours son petit pas, jusqu'à ce qu'il soit entré bellement et qu'il se soit logé dans la citadelle.

Il y avait alors, comme de tout temps, et plus qu'en aucun temps, des esprits qui aimaient à se poser des questions épineuses pour s'y blesser et s'y courroucer. Un jour, une dame mariée lui adresse une question de ce genre, à savoir comment on pouvait accorder l'autorité du pape et celle des rois. La réponse de saint François de Sales est admirable de sagesse et de prudence : « Vous requérez de moi, répond-il à cette dame, une chose également difficile et inutile; » et il montre en quoi la solution est difficile, non pas tant



en soi et pour les esprits simples qui la cherchent par le chemin de la charité, mais parce qu'en cet âge qui abonde « en cervelles chaudes, aiguës et contentieuses, » il est malaisé de dire une chose qui n'offense pas ceux qui, « faisant les bons valets soit du pape, soit des princes, ne veulent jamais qu'on s'arrête hors des extrémités <sup>21</sup>. » Cette lettre est admirable et montre comment saint François de Sales éludait et repoussait les difficultés, ou plutôt, comment, par sa manière élevée, douce et calme, il les empêchait de naître.

Il était plus dans son élément le jour où il eut à répondre à un abbé de ses amis qui lui avait adressé cette question : « Votre cœur n'aimera-t-il pas le mien toujours et en toutes saisons ? » Il lui fit cette réponse ; « Bien aimer et pouvoir cesser de bien aimer sont deux choses incompatibles. » Une amitié n'existait pas pour lui si elle ne participait de l'Éternité et si elle n'était immortelle.

L'objet principal de son livre, qu'il adresse à *Philothée*, c'est-à-dire à une âme amie de Dieu, est de faire voir en exemple encore plus qu'en préceptes comment la piété peut se mêler aux nombreuses occupations de la société, et doit être différemment exercée selon les conditions diverses, par le gentilhomme, par l'artisan, par le valet, par la femme mariée, par la veuve, et toujours d'après le même esprit qui répand la vie et la joie au dedans. Ce qu'il disait à madame de Chantal, il l'aurait dit également à toute âme : « *Tenez votre cœur au large*, ma fille ; et pourvu que l'amour de Dieu soit votre désir, et sa gloire votre prétention, *vivez toujours joyeuse et courageuse* <sup>22</sup>. » Si l'on ne voyait chez lui que quelques images de mauvais goût et quelques abus d'esprit, de sucre, de miel et de fleurs, on pourrait croire qu'il

amollit et qu'il effémine la dévotion : en allant plus au fond et en dégageant sa pensée, les meilleurs juges ont trouvé qu'il n'en était rien, et qu'il est resté fidèle au véritable et sérieux esprit chrétien <sup>23</sup>. Et à nous-même profane, mais qui tâchons d'étudier notre sujet en plus d'un sens, cela semble ainsi. Il a, dès le premier livre, une méditation *sur la mort* qui est pleine d'énergie et de beauté morale. Le point de la mort est la grande pierre de touche du Christianisme. Les anciens, même les plus sages, enviaient volontiers une mort brusque et soudaine : Pline l'Ancien a dit de *la mort subite*, « qu'elle est le plus grand bonheur qui puisse arriver dans la vie <sup>24</sup> ». Pour le chrétien, au contraire, c'est le plus grand malheur, et tout le soin de la vie entière doit être de se préparer pour cette heure suprême inconnue :

« O mon Ame ! s'écrie saint François de Sales, vous sortirez un jour de ce corps. Quand sera-ce ? en hiver ou en été ? en la ville ou au village ? de jour ou de nuit ? Sera-ce à l'impourvu ou avec avertissement ? Sera-ce de maladie ou d'accident ?... Considérez qu'alors le monde finira pour ce qui vous regarde ; il n'y en aura plus pour vous ; il renversera sens dessus dessous devant vos yeux... Considérez les grands et langoureux adieux que votre âme dira à ce bas monde, etc. <sup>25</sup>. »

Tout ce chapitre plein de vigueur peut se lire à côté d'un chapitre pareil de l'*Imitation* (23<sup>e</sup> du livre premier) <sup>26</sup>.

Voyons saint François de Sales tel qu'il était, et ne nous prenons pas, comme les enfants, au dehors et au détail ; voyons-le dans sa force et dans son élan intérieur, démêlons le jet de la source à travers son imagination vive, abondante, et si riante qu'elle paraît d'abord enfantine ; car il a non-seulement de l'Amyot dans sa parole, il a du Joinville du

temps de saint Louis. Dégageons donc les gentillesses et les fleurs pour arriver jusqu'à cette âme si doucement ardente et forte, et à ce caractère si ferme, bien que revêtu de suavité. C'est lui-même qui, pour expliquer cet assemblage qu'il ressentait en lui, nous a dit :

« Il n'y a point d'âmes au monde, comme je pense, qui chérissent plus cordialement, tendrement, et, pour le dire tout à la bonne foi, plus amoureusement que moi; et même j'abonde un peu en dilection...; mais néanmoins j'aime les âmes indépendantes, vigoureuses, et qui ne sont pas femelles... Comme se peut-il faire que je sente ces choses, moi qui suis le plus affectif du monde?... En vérité, je le sens pourtant, mais c'est merveille comme j'accommode tout cela ensemble ».

On est forcé, quand on cite du saint François de Sales, de retrancher bien des nuances et des finesses qui sont le plus délicat de la pensée : « Ce sont des choses si minces, si simples et délicates, disait-il lui-même en en supprimant plus d'une, que l'on ne les peut dire quand elles sont passées. » Il suffit ici que nous nous attachions au gros de l'arbre et à la principale branche.

Des cinq parties dans lesquelles se divise l'*Introduction à la Vie dévote*, la troisième partie qui contient une analyse des vertus, et les avis sur la manière de les exercer <sup>28</sup>, nous offre un intérêt plus directement moral. Saint François de Sales veut qu'entre les vertus on préfère les meilleures, c'est-à-dire les plus réelles, les plus sincères, les plus voisines de la charité, et non pas toujours les plus estimées et les plus apparentes. Il conseille à chacun de s'attacher à quelque vertu en particulier, à celle dont il a le plus besoin, sans pour cela abandonner les autres, pensant qu'il y a un lien entre elles toutes,

et qu'elles se polissent et s'*affilent* en quelque sorte l'une l'autre. Il est loin de favoriser, comme on le croirait, les excès d'oraison, les élévations et les ravissements extatiques : « Voyez-vous, *Philothée*, ces perfections ne sont pas vertus, ce sont plutôt des récompenses que Dieu donne pour les vertus <sup>29</sup>. » Le mieux donc, selon lui, est de laisser ces perfections aux Anges et de commencer simplement, humblement et humainement par les petites vertus : car il faut se garder des illusions, et il arrive quelquefois « que ceux qui pensent être des Anges ne sont pas seulement bons hommes <sup>30</sup>. » En conséquence, il ouvre sa liste et son Cours de vertus par la patience, puis par l'humilité, la douceur, etc.

En lisant ces recommandations morales de saint François de Sales, une comparaison m'est venue involontairement dans l'esprit : je me suis rappelé cet autre exercice et ce Cours de vertus que s'était proposé Franklin à une époque de sa jeunesse. Faisant la part des différences du siècle et du goût, j'ai cherché à aller au delà, et à me bien définir la différence d'esprit des deux méthodes, et la double famille des deux âmes. Franklin, lui aussi, est riant, il est aimable, il est badin dans son bon sens ; il a bien de l'esprit et de l'imagination dans son expression ; mais, au milieu de toutes ses lumières physiques et positives supérieures, il y a une lumière qui lui manque ou qui semble presque absente, non pas celle qui brille et qui serait fausse, mais celle qui échauffe en rayonnant, une fleur d'éclat qui ne vient pas de la surface, mais du foyer même, une douce, légère et divine ivresse mêlée à la pratique bien entendue des choses, et qui communique son



ravissement. Je cherche bien loin : il a l'humanité, il lui manque proprement la charité.

Chez saint François de Sales, il y a plus que le juste, il y a plus que l'utile, il y a plus que l'humain, il y a *le saint* : chose réelle, et qui, dès qu'elle apparaîtra sincèrement, sera toujours adorée parmi les hommes. Tous deux, d'ailleurs, ont le don heureux des comparaisons : Franklin l'a plutôt à la manière d'Esopé; il excelle dans l'apologue. Saint François de Sales a la parabole, et, sans y viser, il imiterait plutôt l'Évangile, si ce n'est qu'il symbolise trop.

Pour donner à saint François de Sales tout son beau sens, il suffit souvent de dégager la pensée morale des emblèmes trop nombreux et des comparaisons trop jolies auxquelles il la mêle. Sur la réputation, par exemple, dans ses rapports avec l'humilité, il dira :

« La réputation n'est que comme une enseigne qui fait connaître où la vertu loge : la vertu doit donc être en tout et partout préférée.

« Il faut être jaloux, mais non pas idolâtre de notre renommée... La racine de la renommée, c'est la bonté et la probité, laquelle, tandis qu'elle est en nous, peut toujours reproduire l'honneur qui lui est dû <sup>31</sup>. »

Sur la douceur envers le prochain, il dira : « Ne nous courrouçons point en chemin les uns avec les autres : marchons avec la troupe de nos frères et compagnons doucement, paisiblement et aimablement <sup>32</sup>. » Sur la manière de s'occuper de ses affaires et de s'aider soi-même, sans excès de trouble et sans tumulte ni empressement :

« En toutes vos affaires, appuyez-vous totalement sur la providence de Dieu, par laquelle seule tous vos desseins doivent réussir; travaillez néanmoins de votre côté tout

doucement pour coopérer avec icelle... Faites comme les petits enfants qui, de l'une des mains, se tiennent à leur père, et, de l'autre, cueillent des fraises ou des mûres le long des haies <sup>33</sup>. »

Voilà la vraie grâce de l'écrivain chez saint François de Sales; il n'y aurait, ce semble, qu'à arrêter sa plume à temps pour que ce fût parfait.

Pendant que je suis en train de l'étudier et de chercher encore moins à le juger qu'à le définir, je rencontre, au chapitre des *Jugements téméraires*, cette remarque qui s'applique à nous autres critiques moralistes, et qui est faite pour nous modérer dans nos conjectures. Saint François de Sales énumère les diverses sources d'où proviennent les jugements téméraires, et il ajoute :

« Plusieurs s'adonnent au jugement téméraire pour le seul plaisir qu'ils prennent à philosopher et deviner des mœurs et humeurs des personnes par manière d'exercice d'esprit. Que si, par malheur, ils rencontrent quelquefois la vérité en leurs jugements, l'audace et l'appétit de continuer s'accroît tellement en eux, que l'on a peine de les en détourner <sup>34</sup>. »

Ici, du moins, notre but est trop ouvert, trop simple, et nous marchons appuyé sur trop de bons et sûrs témoignages pour que notre effort à deviner et à comprendre ne doive point se faire pardonner.

Il y a des chapitres tout entiers d'une rare et fine délicatesse morale, particulièrement le 36<sup>e</sup> de cette troisième partie. Saint François de Sales y énumère toutes les petites formes de partialité et d'injustice par lesquelles nous tirons à nous, dans la pratique de la vie, du côté de notre intérêt et de notre passion, sans vouloir l'avouer ni en avoir l'air, et sans nous croire moins honnêtes gens : il fait toucher au doigt

en quoi consistent ces défauts de raison et de charité, lesquels, au bout du compte, ne sont que de mesquines tricheries : « Car on ne perd rien, dit-il, à vivre généreusement, noblement, courtoisement, et avec un cœur royal, égal et raisonnable <sup>35</sup>. » Par ce seul chapitre, où respire dans le moindre détail la vraie charité, saint François de Sales s'élève en morale bien au-dessus du Montaigne et du Franklin. Que vous dirai-je ? sans vouloir rien ôter à ces derniers, on se sent ici dans un air plus pur, dans une autre région.

Dans tous les conseils qui suivent, on peut vérifier à quel point ce charmant esprit si élevé était en même temps net et positif ; il donne la règle à suivre même pour les bons désirs, qu'il ne faut point perdre, mais « qu'il faut savoir serrer en quelque coin du cœur jusqu'à ce que leur temps soit venu <sup>36</sup>. » Dans ses avis aux gens mariés, aux femmes, dans ses prescriptions sur l'honnêteté du lit nuptial, il est hardi, original et pur. Il dit aux honnêtes femmes qui se plaisent aux coquetteries et aux légères attaques : « Quiconque vient louer votre beauté et votre grâce vous doit être suspect : car quiconque loue une marchandise qu'il ne peut acheter, il est pour l'ordinaire grandement tenté de la dérober <sup>37</sup>. »

On voit que, s'il n'interdit point absolument le bal et la danse, ce n'est point par relâchement. Une de ses pensées encore, et qui est comme la conclusion qu'un lecteur du monde pouvait tirer de son livre, c'est que « l'homme, sans la dévotion, est un animal sévère, âpre et rude » ; et, sans la dévotion, « la femme est grandement fragile et sujette à déchoir ou ternir en la vertu <sup>38</sup>. »

On conçoit, dans le temps, le succès d'un tel livre qui prenait les cœurs par la tendresse, attirait l'esprit par les belles images, et satisfaisait la raison par le fruit moral qu'on en recueillait\*. Lorsque saint François de Sales voulut récidiver et approfondir davantage, lorsqu'il donna, quelques années après (1616), son *Traité de l'amour de Dieu*, il ne trouva plus la même facilité imprévue ni le même applaudissement. Son premier ouvrage resta seul dans la main des hommes, et surtout des femmes, comme le bréviaire des gens du monde. Aujourd'hui les défauts qui sautent aux yeux dans son style sont voisins des qualités qui charment et qui sourient. Il abuse, je l'ai dit, de la comparaison et des images physiques; il ne les emprunte pas toujours à ce qu'il a vu et observé en passant dans ses vallées et ses montagnes. De ces images, « les unes, dit M. Sayous, toutes simples, et qu'il a cueillies en se promenant, sentent les champs, la ferme savoyarde, les bois et les bords du lac d'Annecy : ce sont les meilleures <sup>40</sup> »; et j'ajouterai les plus courtes. Les autres, ingénieuses, mais recherchées, sont empruntées aux auteurs qu'il a lus; il veut égayer et éclairer, à l'aide d'une histoire naturelle le plus souvent fabuleuse, les vérités morales et chrétiennes qui d'elles se passeraient d'ornements. On ne saurait s'imaginer jusqu'où va chez lui cet abus, cette sorte de

---

\* Les éditions de l'*Introduction à la Vie dévote* se multiplièrent à l'infini; on traduisit le livre dans toutes les langues : on le mit en latin; on le mit même en vers français. On raconte que le libraire qui se chargea de la première publication, et qui était un libraire de Lyon, y eut tant de bénéfice, qu'il crut devoir faire exprès le voyage d'Annecy pour offrir en don à l'auteur une somme de quatre cents écus d'or. Voilà un libraire digne du saint \*\*.



crédulité ou de complaisance, mi-partie poétique et scientifique; et j'aime trop saint François de Sales pour citer des exemples qui compromettraient l'impression agréable sur laquelle il convient de rester avec lui <sup>41</sup>.

J'ai devant moi un petit volume dans lequel on a réuni les divers Panégyriques qu'on a faits du gracieux saint; il y en a par Fléchier, par Bourdaloue, le Père de La Rue <sup>42</sup>, etc. Entre tous ces Panégyriques, celui qui vient de Bossuet se détache, est-il besoin de le dire? par la justesse, la largeur et la plénitude. Bossuet, qui sentait si bien Rancé gravissant âprement vers les hautes cimes et les mornes sommets de l'antique pénitence, suivait également saint François de Sales dans ses riches et riantes vallées; et, s'étendant de l'un à l'autre en esprit, il tenait en quelque sorte le milieu du royaume chrétien <sup>43</sup>.

Il y a quelqu'un cependant, qui a parlé de saint François de Sales mieux encore que Bossuet, et qui en a écrit avec des paroles plus distinctes, plus pénétrantes et plus vives : c'est M<sup>me</sup> de Chantal; cette fille spirituelle de saint François de Sales et cette aïeule de M<sup>me</sup> de Sévigné. Ceux qui ont pu se permettre quelque vaine et froide raillerie sur la liaison du saint évêque et de cette forte et vertueuse femme, n'avaient pas lu, j'aime à le croire, cette pièce qui est la 121<sup>e</sup> des Lettres de M<sup>me</sup> de Chantal\*. On n'a jamais mieux fait le portrait d'un esprit, ni rendu aussi sensiblement des choses qui semblent inexprimables : lumière, suavité, netteté, vigueur, discernement et dextérité céleste,

---

\* Edition de Blaise, 1828 <sup>44</sup>.

ordonnance et économie des vertus dans une âme, tout s'y représente et s'y peint d'un trait ferme et définitif. De telles pages n'entrent point dans la littérature et ne sauraient être soumises même à l'admiration. Je remarquerai seulement, pour achever notre vue de saint François de Sales, que M<sup>me</sup> de Chantal, ainsi que tous ceux qui ont parlé de lui, n'oublient jamais un certain éclat que l'on voyait reluire sur son visage aux heures de recueillement et de prière, une splendeur radieuse qui, sous la contenance pacifique, trahissait l'émotion profonde du dedans. On a des portraits de saint François de Sales, mais aucun n'a pu rendre cette circonstance singulière de teint et de transparence, et dans le temps on disait, en effet, qu'il n'y avait pas de bon portrait de lui <sup>45</sup>.

En tout ceci, je n'ai pas prononcé le nom de Fénelon. Un jour, si je venais à parler de la Correspondance de Fénelon et de ses Lettres spirituelles, ce serait l'occasion de revenir sur celles de saint François de Sales, et de chercher en quoi ces deux aimables et fins esprits se rapprochent et se ressemblent, tout en gardant chacun leurs avantages \* <sup>46</sup>.

---

\* On peut se demander quels sont les rapports de ressemblance de saint François de Sales avec saint Anselme dont il est question au tome VI<sup>e</sup> de ces *Causeries* <sup>47</sup>, qui était presque des mêmes contrées que le saint évêque de Genève, et « duquel la naissance, disait celui-ci, a grandement honoré nos montagnes <sup>48</sup> ». Voici, à une première vue, ce qui m'a semblé : saint François de Sales, jusque dans ses élévations, est moins métaphysicien à proprement parler, et moins raisonneur que saint Anselme ; il est plus actif comme missionnaire, et plus entendu, ce me semble, comme évêque, plus naturellement habile dans ses relations, également délicates, avec les puissants. Il est plus évêque et moins abbé. Il lui ressemble d'ailleurs par le côté affectif, miséricordieux, par le don des paraboles et des emblèmes, par le miel de la parole et par l'attrait. Un jour que saint François de Sales était monté à un petit ermitage au-dessus de l'abbaye de Talloires, en compagnie du prieur, il eut le désir d'y

revenir une autre fois et la pensée qu'il y pourrait même demeurer. Mettant la tête à la fenêtre du côté d'Annecy, il s'écria avec cet élan plein de douceur qui lui était familier : « O Dieu ! que ne sommes-nous pour ne plus partir de ce lieu ! Voici une retraite toute propre à bien servir Dieu et son Église avec notre plume : savez-vous, notre Père prieur ? *les conceptions descendraient et pleuvraient dur et menu ainsi que les neiges y tombent en hiver.* » En ce moment saint François de Sales concevait l'idéal de la vie contemplative comme saint Anselme, et il l'exprimait naïvement comme Homère. Mais il n'y serait pas resté longtemps, l'amour des âmes et le soin de ses peuples l'auraient bientôt fait redescendre <sup>49</sup>.

## BOSSUET <sup>50</sup>

### I

Lundi, 29 mai 1854.

La gloire de Bossuet est devenue l'une des religions de la France; on la reconnaît, on la proclame, on s'honore soi-même en y apportant chaque jour un nouveau tribut, en lui trouvant de nouvelles raisons d'être et de s'accroître; on ne la discute plus. C'est le privilège de la vraie grandeur de se dessiner davantage à mesure qu'on s'éloigne, et de commander à distance. Ce qu'il y a de singulier pourtant dans cette fortune et cette sorte d'apothéose de Bossuet, c'est qu'il devient ainsi de plus en plus grand pour nous sans, pour cela, qu'on lui donne nécessairement raison dans certaines controverses des plus importantes où il a été engagé. Vous aimez Fénelon, vous chérissez ses grâces, son insinuation noble et fine, ses chastes élégances; vous lui passeriez même aisément ce qu'on appelle ses erreurs; et Bossuet les a combattues, ces erreurs, non-seulement avec force, mais à outrance, mais avec une sorte de dureté<sup>51</sup>. N'importe! la grande voix du contradicteur vous enlève malgré vous et vous



force à vous incliner, sans égard à vos secrètes attaches pour celui qu'il abat. De même pour les longues et opiniâtres batailles rangées qui se sont livrées sur la question gallicane. Êtes-vous gallican, ou ne l'êtes-vous pas? vous applaudissez, ou vous poussez un soupir à cet endroit de la carrière, mais l'ensemble de la course illustre ne garde pas moins à vos yeux sa hauteur et sa majesté. J'oserai dire la même chose de la guerre sans trêve que Bossuet a faite au Protestantisme sous toutes les formes <sup>52</sup>. Tout protestant éclairé, en faisant ses réserves sur les points d'histoire, avouera avec respect qu'il n'a jamais rencontré deux pareils adversaires. En politique aussi, quelque peu partisan que l'on soit de la théorie sacrée et du droit divin, tel que Bossuet l'institue et le renouvelle, on serait presque fâché que cette doctrine n'eût pas trouvé un si simple, si mâle, si sincère organe, et si naturellement convaincu <sup>53</sup>. Un Dieu, un Christ, un évêque, un roi, — voilà bien dans son entier la sphère lumineuse où la pensée de Bossuet se déploie et règne : voilà son idéal du monde. De même qu'il y eut dans l'antiquité un peuple à part, qui, sous l'inspiration et la conduite de Moïse, garda nette et distincte l'idée d'un Dieu créateur et toujours présent, gouvernant directement le monde, tandis que tous les peuples alentour égaraient cette idée, pour eux confuse, dans les nuages de la fantaisie, ou l'étouffaient sous les fantômes de l'imagination et la noyaient dans le luxe exubérant de la nature, de même Bossuet entre les Modernes a ressaisi plus qu'aucun cette pensée simple d'ordre, d'autorité, d'unité, de gouvernement continuuel de la Providence, et il l'applique à tous sans effort et comme par une

déduction invincible. Bossuet, c'est le génie hébreu, étendu, fécondé par le Christianisme, et ouvert à toutes les acquisitions de l'intelligence, mais retenant quelque chose de l'interdiction souveraine, et fermant exactement son vaste horizon là où pour lui finit la lumière. De geste et de ton, il tient d'un Moïse; il y mêle dans la parole des actions du Prophète-Roi, des mouvements d'un pathétique ardent et sublime; il est la voix éloquente par excellence, la plus simple, la plus forte, la plus brusque, la plus familière, la plus soudainement tonnante. Là même où il a son cours rigide et son flot impérieux, il y roule des trésors d'éternelle morale humaine. Et c'est par tous ces caractères qu'il est unique pour nous, et que, quel que soit l'emploi de sa parole, il reste le modèle de l'éloquence la plus haute et de la plus belle langue.

Ces vérités ne sont déjà plus nouvelles : combien de fois ne les avons-nous pas entendues ! Les deux Écrits que nous annonçons <sup>54</sup> ne font, chacun à sa manière, que les exposer et les développer. M. de Lamartine a tracé, dès les premières pages de son Etude, un portrait de Bossuet ainsi largement conçu. M. Poujoulat, dans une suite de Lettres adressées à un homme politique étranger, s'attache à montrer que Bossuet n'est pas seulement grand dans les ouvrages célèbres qu'on lit ordinairement de lui, mais qu'il est le même homme et le même génie dans toute l'habitude de sa pensée et dans l'ensemble de ses productions. Ecrivain consciencieux, accoutumé aux travaux historiques, à ceux qui touchent à l'histoire de la religion en particulier, M. Poujoulat a la plume grave comme la pensée.

Il raconte qu'il a relu à la campagne les Œuvres de Bossuet et qu'il s'est plu, après chaque lecture, à rassembler ses réflexions sous forme de lettres à un ami : on parcourt utilement avec lui la suite des Sermons, des Traités théologiques qui renferment tous de si réelles beautés. Son ouvrage inspire l'estime. Commenter Bossuet est à la longue une tâche difficile et même périlleuse; les citations qu'on fait parlent d'elles-mêmes et éclairent certaines pages jusqu'à éteindre tout ce qui est à l'entour. M. Poujoulat a échappé assez heureusement à ce danger par une grande bonne foi de développement, par une sincérité de croyance qui lui a permis d'entrer dans la discussion du fond. Discussion peut-être est beaucoup dire; il ne faut pas l'entendre du moins dans un sens historique ou philosophique; il est évident, sur une foule de points qui y prêteraient, que M. Poujoulat écrit dans toute la confiance et la sécurité des convictions françaises, qui ne soupçonnent pas assez la nature et la force des objections mises en avant par une science critique plus indépendante, plus étendue. Mais moralement il retrouve ses avantages; il s'efforce à tout moment de rendre son commentaire utile en l'appliquant à notre temps, à nous-mêmes, aux vices de la société et à la maladie de nos cœurs : « Bossuet est surtout l'homme de l'âge où nous sommes <sup>55</sup>, » pense-t-il; et il en donne les raisons, qui sont plutôt de sa part d'honorables désirs que des faits manifestes et concluants pour tous.

Il serait facile ici de le mettre aux prises avec M. de Lamartine qui, tout en admirant Bossuet, est d'un avis contraire; mais on me permettra plutôt de me détourner quelque temps des commentateurs et des

peintres pour aller droit au maître. Il y a sur Bossuet un travail à faire encore et qui épuiserait ce qu'on peut savoir sur lui de positif et de précis. M. de Bausset, il y a quarante ans, a donné de Bossuet une histoire agréable, riche même de détails et qui, à certains égards, ne sera pas refaite; mais sur bien des parties il y a lieu à plus de recherches et à des investigations que les hommes, que les hommes de lettres distingués et les académiciens, s'épargnaient volontiers alors. Or, ces investigations et ces recherches à la fois pieuses et infatigables, un érudit de nos jours, M. Floquet, s'y est livré depuis plusieurs années, et l'*Histoire de Bossuet* qui en résultera n'est pas éloignée de paraître. Ce sera là une base solide et définitive à l'étude et à l'admiration du grand homme. En attendant j'ai sous les yeux un travail extrêmement recommandable d'un jeune homme de mérite, qui est mort depuis peu. L'abbé Victor Vaillant, ayant à passer sa thèse de docteur à la Faculté des Lettres de Paris en 1851, choisit pour son sujet une *Etude sur les Sermons de Bossuet d'après les manuscrits*. Il montra que ces Sermons, si bien appréciés par l'abbé Maury au premier moment de leur publication (1772), n'avaient point d'ailleurs été donnés alors, ni réimprimés depuis, avec toute l'exactitude qu'on aurait pu exiger. Faisant le procès au premier éditeur, Dom Déforis <sup>56</sup>, avec une sévérité extrême, renouvelée et en partie imitée de celle de M. Cousin envers les premiers éditeurs des *Pensées* de Pascal, l'abbé Vaillant s'appliqua ensuite à quelque chose de plus utile, c'est-à-dire à retrouver l'ordre chronologique des Sermons et des Panégyriques de Bossuet; en y regardant de près, il est parvenu à déterminer les dates au moins approximatives, pour un bon nombre.



Dès aujourd'hui donc, nous pouvons étudier avec certitude Bossuet dans sa première manière; nous pouvons, comme pour le grand Corneille, suivre les progrès et la marche de ce génie qui est allé grandissant et se perfectionnant, mais qui n'a pas eu de déclin et de décadence. J'essayerai de donner une idée de cette première manière par quelques exemples.

Bossuet, né à Dijon le 27 septembre 1627 <sup>57</sup>, d'une bonne et ancienne famille bourgeoise de magistrats et de parlementaires, y fut élevé au milieu des livres et dans la bibliothèque domestique. Son père, entré en qualité de doyen des conseils au parlement de Metz, qui était de création nouvelle, laissa ses enfants aux soins d'un frère qui était conseiller au parlement de Dijon. Le jeune Bossuet, qui demeurait dans la maison de son oncle, suivait ses classes au collège des Jésuites de la ville. Il se distingua de bonne heure par une capacité surprenante de mémoire et d'entendement; il savait par cœur Virgile, comme un peu plus tard il sut Homère : « On comprend moins, a dit M. de Lamartine, comment *il s'engoua pour toute sa vie* du poète latin Horace, esprit exquis, mais raffiné, qui n'a pour corde à sa lyre que les fibres les plus molles du cœur; voluptueux indifférent, etc. <sup>58</sup>. » M. de Lamartine, qui a si bien senti les grands côtés de la parole et du talent de Bossuet, a étudié un peu trop légèrement sa vie, et il s'est posé ici une difficulté qui n'existe pas; il n'est fait mention nulle part, en effet, de cette *prédilection inexplicable* de Bossuet pour Horace, *le moins divin de tous les poètes*. M. de Lamartine aura lu par distraction Horace au lieu d'*Homère*, et il en a pris occasion de traiter Horace, *l'ami du bon sens*, presque aussi mal qu'il a traité autrefois

La Fontaine\*. C'est Fénelon (et non Bossuet) qui lisait et goûtait entre tous Horace, qui le savait par cœur, qui le citait sans cesse, qui, dans sa Correspondance des dernières années avec M. Destouches, se fait une sorte d'agréable gageure de battre, de réfuter, de morigéner à tout bout de champ son ami avec des citations bien prises des Satires ou des Épîtres. Encore une fois, Horace n'a rien à faire de particulier avec Bossuet, et il n'y a pas lieu de le mettre en cause à son sujet. La grande préférence païenne de Bossuet, si l'on peut ainsi parler, a été tout naturellement pour Homère, ensuite pour Virgile : Horace, à son jugement et à son goût, ne venait que bien après. Mais le livre par excellence qui détermina bientôt le génie et toute la vocation de Bossuet, et qui régla tout en lui, fut la Bible : on raconte que la première fois qu'il la lut, il en fut tout illuminé et transporté. Il avait retrouvé la source d'où son propre génie allait découler, comme dans la Genèse un des quatre grands fleuves.

Bossuet fut de bonne heure destiné à l'Église : tonsuré à l'âge de huit ans, il en avait treize à peine quand il fut nommé à un canonicat de la cathédrale de Metz. Son enfance et son adolescence sont ainsi régulières, pures, et toutes dirigées dans l'avenue du temple : « On ne voit pas trace d'un défaut de son enfance ou d'une légèreté dans la jeunesse, a dit M. de Lamartine; il semblait échapper sans lutte aux

---

\* M. de Lamartine, disons-le une fois pour toutes, est si léger en telle matière de faits, il possède à un si haut degré le don d'inexactitude, qu'il a trouvé moyen, en énumérant les amis de Bossuet, dans son article final (*Constitutionnel* du 25 avril 1854) d'écrire couramment : « Pellisson, précurseur de Boileau ! La Bruyère, précurseur de Molière !!! » On lui passe tout cela, à cause de sa plume de cygne.

fragilités de la nature, et n'avoir d'autre passion que le beau et le bien (et le vrai). On eût dit qu'il respectait d'avance lui-même l'autorité future de son nom, de son ministère, et qu'il ne voulait pas qu'il eût une tache humaine à essuyer sur l'homme de Dieu quand il entrerait de plain-pied du siècle dans le tabernacle <sup>59</sup>. » Pourquoi M. de Lamartine, qui trouve au passage de ces vues charmantes et de ces aperçus d'un biographe supérieur, les laisse-t-il fuir par négligence, et les gâte-t-il presque aussitôt?

Bossuet vint à Paris pour la première fois en septembre 1642. On dit que, le jour même de son arrivée, il vit l'entrée du cardinal de Richelieu mourant qui s'en revenait de son voyage et de ses vengeances du Midi, porté dans une chambre mobile couverte d'un drap écarlate. Avoir vu, ne fût-ce qu'un jour, Richelieu tout-puissant dans la pourpre, et bientôt après voir la Fronde, la guerre civile déchaînée et l'anarchie, ce fut pour Bossuet un cours abrégé de politique dont il tira la juste leçon : mieux vaut certes un maître que mille maîtres, et mieux vaut encore que le maître puisse être le roi lui-même que le ministre.

Entré en philosophie au collège de Navarre, il y brilla dans les thèses et les actes publics, il fut un prodige et un ange d'école avant d'être cet aigle que nous admirons. On sait que, prôné à l'hôtel de Rambouillet par le marquis de Feuquières, qui avait connu son père à Metz et qui étendait sa bienveillance sur le fils, le jeune Bossuet y fut conduit un soir pour y prêcher un sermon improvisé. En se prêtant à ces singuliers exercices et à ces tournois où l'on mettait au défi sa personne et son talent, traité comme un virtuose d'esprit dans les salons de l'hôtel de Rambouillet et de celui de Nevers, il ne paraît pas que

Bossuet en ait été atteint en rien dans sa vanité, et il n'y a pas d'exemple d'un génie précoce ainsi loué, caressé du monde, et demeuré aussi parfaitement exempt de tout amour-propre et de toute coquetterie.

Il allait souvent à Metz se reposer dans l'étude et dans une vie plus sévère des succès et des triomphes de Paris. Il y devint successivement sous-diacre, diacre, archidiacre et prêtre (1652). Il s'y établit même tout à fait durant six ans environ pour y remplir avec assiduité les fonctions d'archidiacre et de chanoine; il y prêcha les premiers sermons qu'on a de lui, et ses premiers panégyriques. Il y fit ses premières armes de controversiste contre les protestants qui abondaient dans cette province. En un mot, Bossuet se conduisit comme un jeune lévite militant qui, au lieu d'accepter tout d'abord un poste agréable au centre et dans la capitale, aime mieux aller s'aguerrir et se tremper en portant les armes de la parole là où est le devoir et le danger, sur les frontières.

Un des plus anciens sermons de Bossuet, de ceux qu'il prêcha à Metz dans sa jeunesse, a été signalé par l'abbé Vaillant : c'est le sermon pour le neuvième dimanche après la Pentecôte <sup>60</sup>. Bossuet veut y montrer à la fois la bonté et la rigueur de Dieu, la tendresse et la sévérité de Jésus. Il commence par montrer Jésus attendri au moment où il rentre dans la cité qui va le trahir, et pleurant sur Jérusalem; puis il le montrera irrité et implacable, se vengeant ou laissant son Père le venger sur les murailles et sur les enfants de cette même Jérusalem. Ce sermon, prêché « selon que Dieu me l'a inspiré », dit Bossuet en le terminant <sup>61</sup>, a quelque chose de jeune, de vif, de hardi, par endroits de hasardé et



presque d'étrange. Il commence avec grandeur et par une large similitude :

« Comme on voit que de braves soldats, en quelques lieux écartés où les puissent avoir jetés les divers hasards de la guerre, ne laissent pas de marcher dans le temps préfix au rendez-vous de leurs troupes assigné par le général; de même, le Sauveur Jésus, quand il vit son heure venue, se résolut de quitter toutes les autres contrées de la Palestine par lesquelles , iallait prêchant la parole de vie; et sachant très bien que telle était la volonté de son Père qu'il se vînt rendre dans Jérusalem, pour y subir peu de jours après la rigueur du dernier supplice, il tourna ses pas du côté de cette ville perfide afin d'y célébrer cette Pâque éternellement mémorable et par l'institution de ses saints mystères et par l'effusion de son sang <sup>62</sup>. »

Et c'est alors que, tandis que Jésus descend le long de la montagne des Olives, il le présente touché au vif dans son cœur d'une tendre compassion, et pleurant sur la ville ingrate dont il voit d'avance la ruine; puis, tout d'un coup, sans transition et par une brusque saillie qui peut sembler d'une érudition encore jeune, Bossuet s'en prend à l'hérésie des *Marcionites* qui, ne sachant comment concilier en un seul Dieu la bonté et la justice, avaient scindé la nature divine et avaient fait deux Dieux : l'un purement oisif et inutile à la manière des *Épicuriens*, « un Dieu sous l'empire duquel les péchés se réjouissaient », le Dieu qu'on a nommé depuis *des bonnes gens*; et, en regard de ce Dieu indulgent à l'excès, ils en avaient forgé un autre tout vengeur, tout méchant et cruel : et aussi, poussant à bout la conséquence, ils avaient imaginé deux Christs à l'image de l'un et de l'autre Père. Après avoir apostrophé en face l'hérétique Marcion (avec les paroles de Tertullien) : « Tu ne t'éloignes pas tant de la vérité, Marcion... <sup>63</sup> », entrant alors dans son sujet, il établit que cette

miséricorde et cette justice subsistent l'une et l'autre, mais ne se doivent point séparer; il va s'attacher à représenter dans un même discours le Sauveur miséricordieux et le Sauveur inexorable, le cœur attendri, puis le cœur irrité de Jésus : « Écoutez premièrement la voix douce et bénigne de cet Agneau sans tache, et après vous écouterez les terribles rugissements de ce Lion victorieux né de la tribu de Juda : c'est le sujet de cet entretien <sup>64</sup>. »

Dès cet exorde on sent un feu singulier, une imagination ingénieuse et exubérante, une érudition un peu subtile qui se prend dès l'abord à une hérésie bizarre; selon le mot de Chateaubriand, on voit « l'écume au mors du jeune coursier ».

Le premier point du discours où l'orateur glorifie la bonté de Jésus, toute conforme à sa vraie nature, est marqué par des bonds et des élans, des termes vifs et impétueux, des mots significatifs qui enfoncent la pensée; un peu d'archaïsme s'y mêle dans l'expression : « Et à ce propos (de la miséricorde), il me souvient, dit l'orateur, d'un petit mot de saint Pierre par lequel il dépeint fort bien le Sauveur à Corneille : Jésus de Nazareth, dit-il, homme approuvé de Dieu, qui passait bien faisant et guérissant tous les opprimés : *Pertransiit benefaciendo*... O Dieu ! les belles paroles et bien dignes de mon Sauveur ! » Et il développe la beauté de ces paroles dans une paraphrase ou strophe pleine d'allégresse. Il se souvient de Pline le Jeune célébrant son Trajan qui parcourait le monde moins par ses pas que par ses victoires :

« Et qu'est-ce à dire, à votre avis, que parcourir les provinces par des victoires ? N'est-ce pas porter partout le carnage et la pillerie ? Ah ! que mon Sauveur a parcouru la Judée d'une manière bien plus aimable ! il l'a parcourue moins par ses pas

que par ses bienfaits. Il allait de tous côtés guérissant les malades, consolant les misérables, instruisant les ignorants... Ce n'était pas seulement les lieux où il arrêta, qui se trouvaient mieux de sa présence : autant de pas, autant de vestiges de sa bonté. Il rendait remarquables les endroits par où il passait, par la profusion de ses grâces. En cette bourgade, il n'y a plus d'aveugles ni d'estropiés : sans doute, disait-on, le débonnaire Jésus a passé par là <sup>es</sup>. »

Toute cette partie est d'une jeunesse, d'une fraîcheur de tendresse et de miséricorde charmante, et qui sent sa première séve.

Et quand il nous peint Jésus voulant se revêtir d'une chair semblable à la nôtre, et qu'il en expose les motifs d'après l'Écriture, avec quel relief et quelle saillie il le fait ! Il montre ce Sauveur qui cherche avant tout la *misère* et la *compassion*, évitant de prendre la nature angélique qui l'en eût dispensé, *sautant* par-dessus en quelque sorte, et s'attachant à poursuivre, à *appréhender* la misérable nature humaine, précisément parce qu'elle est misérable, s'y attachant et courant après quoiqu'elle s'enfuît de lui, quoiqu'elle répugnât à être revêtue par lui ; voulant pour lui-même une vraie chair, un vrai sang humain, avec les qualités et les faiblesses du nôtre, et cela par quelle raison ? *Afin d'être miséricordieux*. Bien qu'en tout ceci Bossuet ne fasse qu'user des termes de l'Apôtre, et peut-être de ceux de Chrysostome, il s'en sert avec une délectation, un luxe, un goût de redoublement qui déclare la vive jeunesse : « Il a, dit l'Apôtre, *appréhendé* la nature humaine ; elle s'enfuyait, elle ne voulait point du Sauveur ; qu'a-t-il fait ? Il a couru après d'une course précipitée, sautant les montagnes, c'est-à-dire les Ordres des Anges... Il a couru comme un géant à grands pas et démesurés, passant en un moment du Ciel en la terre...

Là il a atteint cette fugitive nature; il l'a saisie, *il l'a appréhendée au corps et en l'âme* <sup>66</sup>. » Étudions la jeune éloquence de Bossuet, même dans ses hasards de goût, comme on étudie la jeune poésie du grand Corneille.

Je sais qu'on doit être fort circonspect quand on signale les hardiesses de jeunesse dans le style de Bossuet, car il est de ceux qui ont été hardis longtemps et toujours; je ne crois pourtant pas me tromper en surprenant la surabondance de l'âge en certains endroits. Après avoir, dans la première partie de ce discours, déroulé et comme épuisé toutes les tendresses et les compassions de Jésus-Christ fait à l'image de l'homme, après s'être écrié : « Il nous a plaints, *ce bon frère*, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous <sup>67</sup>, » il nous le peint, dans sa seconde partie, se retournant et se courrouçant à la fin contre les endurcissements qu'il éprouve dans l'homme : « Mais comme il n'y a point de fontaine dont la course soit si tranquille, à laquelle on ne fasse prendre par la résistance la rapidité d'un torrent : de même le Sauveur, irrité par tous ces obstacles que les Juifs aveugles opposent à sa bonté, semble déposer en un moment toute cette humeur pacifique <sup>68</sup>. » Dès lors, par un contraste soudain, Bossuet s'applique et emploie, comme il dit, tout le reste de son entretien à représenter à ses auditeurs les ruines encore toutes fumantes de Jérusalem. Il se complaît à exposer la prophétie et la menace telle qu'elle sortit d'abord de la bouche de Moïse; elle est *couchée*, dit-il, au Deutéronome. Il en énumère les circonstances, il la commente, la suit pas à pas en l'accompagnant de ses cris d'aigle; et quand il a amené les Romains et *l'empereur Tite* devant Jérusalem,



salem, quand il est bien sûr qu'elle est investie, qu'elle est entourée de murailles par l'assiégeant, qu'elle est plutôt comme une prison que comme une ville, et que pas un du dedans, comme un loup affamé, n'en peut échapper pour chercher de la nourriture : « Voilà, voilà, Chrétiens, crie-t-il, en triomphant, la prophétie de mon Évangile accomplie de point en point. Te voilà assiégée de tes ennemis, comme mon maître te l'a prédit quarante ans auparavant : « O Jérusalem, te voilà pressée de tous côtés, *ils t'ont mise à l'étroit, ils t'ont environnée de remparts et de forts !* » Ce sont les mots de mon texte; et y a-t-il une seule parole qui ne semble y avoir été mise pour dépeindre cette circonvallation, non de lignes, mais de murailles? Depuis ce temps, quels discours pourraient vous dépeindre leur faim enragée, leur fureur et leur désespoir?... <sup>69</sup> » Ici encore il me semble que Bossuet jeune excède un peu; et de même que, dans la première partie, il avait été jusqu'à parler, à propos du Dieu fait homme, des qualités du sang et de la *température du corps*, il va insister dans cette seconde partie sur les horreurs de la famine et les détails infects de la contagion. Il aura des termes encore plus effrayants quand il voudra signifier la sentence finale, la dispersion par le monde de la nation juive, et nous en étaler les *membres écartelés* : « Cette comparaison vous fait horreur », ajoute-t-il aussitôt, il est vrai; et cependant il la pousse à bout et ne craint pas de s'y heurter. J'y vois un signe de jeunesse encore : il a quelque cruauté non pas dans le cœur, mais dans le talent \*.

---

\* Ainsi le comte de Maistre dans ce morceau fameux sur le *Bourreau* <sup>70</sup>; ce passage de Bossuet en approche et le rappelle.



On aura remarqué comme il s'approprie aisément ce dont il parle et ce sur quoi il s'appuie : *mon Évangile, mon texte, mon maître, mon pontife, etc.* Il aime ces formes souveraines; il étend la main sur les choses, et, durant le temps qu'il parle, il ne peut s'empêcher de faire l'office du Dieu son maître. Ce n'est point personnalité ni arrogance chez Bossuet, c'est que sa personne propre est absorbée et se confond dans la personne publique du lévite et du prêtre. Il n'est que l'homme du Très-Haut en ces moments.

Un passage de ce discours en donne la date : à l'occasion des discordes civiles qui éclatent dans Jérusalem assiégée et qui font que ces insensés, en rentrant du combat contre l'ennemi commun, en viennent aux mains les uns avec les autres, Bossuet a un retour sur la patrie : « Mais peut-être vous ne remarquez pas que Dieu a laissé tomber les mêmes fléaux sur nos têtes. La France, hélas ! notre commune patrie, agitée depuis si longtemps par une guerre étrangère, achève de se désoler par ses divisions intestines. Encore, parmi les Juifs, tous les deux partis conspiraient à repousser l'ennemi commun, bien loin de vouloir se fortifier par son secours ou y entretenir quelque intelligence; le moindre soupçon en était puni de mort sans rémission. Et nous, au contraire... ah ! Fidèles, n'achevons pas; épargnons un peu notre honte <sup>71</sup>. » *Et nous, au contraire...* c'est une allusion au parti qui favorisait les Espagnols, au prince de Condé qui en était devenu l'allié et le général. Quand Bossuet, plus tard, dans son Oraison funèbre du prince, parlera avec tant de répulsion des discordes civiles et de ces choses dont il voudrait pouvoir se taire éternellement <sup>72</sup>, il rendra

un sentiment bien réel et vif qui lui avait arraché dans le temps même ce cri de douleur et d'alarme.

La langue de ce sermon, comme de tous les discours de ces années, est un peu plus ancienne que celle de Bossuet devenu l'orateur de Louis XIV; on y remarque des locutions d'un âge antérieur : « Or encore que nous fassions semblant d'être chrétiens, *si est-ce néanmoins* que nous n'épargnons rien, etc. <sup>73</sup>. » Il est dit que l'exemple de la ruine de Jérusalem et de cette vengeance divine, si publique, si indubitable, « doit servir de *mémorial ès siècles des siècles* <sup>74</sup>. » Ailleurs, c'est plutôt dans l'emploi de certains mots rudement concis, et dans le tour presque latin <sup>75</sup>, qu'on sent le contemporain de Pascal : « Car enfin ne vous persuadez pas que Dieu vous laisse *rebeller* contre lui des siècles entiers : sa miséricorde est infinie, mais ses effets ont leurs limites prescrites par sa sagesse : elle qui a compté les étoiles, *qui a borné cet univers dans une rondeur finie*, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué la hauteur jusqu'où elle a résolu de laisser monter tes iniquités <sup>76</sup>. On croirait lire un passage du livre des *Pensées* <sup>77</sup>.

J'ai encore beaucoup à dire sur cette première époque de Bossuet, tant à Metz qu'à Paris. Comment était-il de sa personne dans sa jeunesse, à l'âge où il prononçait ces discours déjà si puissants, avec une autorité précoce qui rayonnait d'une inspiration visible, et qui s'embellissait, pour ainsi dire, d'un reste de naïveté? M. de Bausset se l'est demandé et y a répondu autant qu'il l'a pu, en des termes bien généraux : « La nature, dit-il, l'avait doué de la figure la plus noble; le feu de son esprit brillait dans ses regards; les traits de son génie perçaient dans tous ses discours. Il suffit de considérer le portrait de

Bossuet, peint dans sa vieillesse par le célèbre Rigaud, pour se faire une idée de ce qu'il avait dû être dans sa jeunesse. » Il cite un peu plus loin le témoignage de l'abbé Le Dieu, qui rapporte que le regard de Bossuet était doux et perçant; que sa voix paraissait toujours sortir d'une âme passionnée; que les gestes dans l'action oratoire étaient modestes, tranquilles et naturels <sup>78</sup>. »

Ces peintures un peu molles et à la Daguesseau n'ont pas suffi, on le conçoit, à M. de Lamartine, qui, avec cette seconde vue qui est accordée aux poètes, a su apercevoir distinctement Bossuet jeune, adolescent, Bossuet à l'âge d'Eliacin, avant même qu'il eût abordé la chaire, et quand il montait seulement les degrés de l'autel :

« Il n'avait pas encore neuf ans, nous dit l'auteur de *Jocelyn* parlant de Bossuet, qu'on lui coupa les cheveux en couronne au sommet de la tête... A treize ans, on le nomma chanoine de Metz... Cette tonsure et ce vêtement seyaient à sa physionomie comme à son maintien. On reconnaissait le lévite dans l'adolescent. Sa taille, qui devait grandir beaucoup encore, était élevée pour son âge; elle avait la délicatesse et la souplesse de l'homme qui n'est pas destiné à porter d'autre fardeau que la pensée; qui se glisse avec recueillement, à pas muets, entre les colonnes des basiliques, et que la génuflexion et le prosternement habituel assouplissent sous la majesté de Dieu. *Ses cheveux, de teinte brune, étaient soyeux*; un épi involontaire en relevait au sommet du front une ou deux boucles comme le diadème de Moïse ou comme les cornes du bélier prophétique; *ces cheveux ainsi plantés*, dont on retrouve le mouvement jusque dans ses portraits d'un âge avancé, donnaient du vent et de l'inspiration à sa chevelure. Ses yeux étaient noirs, pénétrants, mais doux. *Son regard était une lueur continue et sereine* : la lumière ne jaillissait point par éclairs, elle en coulait par un rayonnement qui attirait l'œil sans l'éblouir. Son front élevé et plan laissait voir à travers une peau fine les veines entrelacées des tempes. Son nez, presque droit, mince, délicatement sculpté, entre la mollesse grecque et l'énergie romaine, n'était ni relevé par l'impudence, ni abaissé par la pesanteur des sens. Sa bouche s'ouvrait large-

ment entre des lèvres fines; *ses lèvres frémissaient souvent sans parler comme sous le vent d'une parole intérieure* que la modestie réprimait devant les hommes plus âgés. Un demi-sourire plein de grâce et d'arrière-pensée muette était leur expression la plus fréquente. On y sentait une disposition naturelle à la sincérité, jamais la rudesse ni le dédain. En résumé général, dans cette physionomie, la grâce du caractère couvrait si complètement la force de l'intelligence, et la suavité y tempérerait si harmonieusement la virilité de l'ensemble, qu'on ne s'y apercevait du génie qu'à *l'exquise délicatesse des muscles et des nerfs de la pensée*, et que l'attrait l'emportait sur l'admiration... »

Voilà un Bossuet primitif bien adouci et attendri, ce me semble, un Bossuet qu'on tire bien fort à soi du côté de Jocelyn et de Fénelon, afin de pouvoir dire ensuite : « L'âme évidemment dans ce grand homme était d'une trempe et le génie d'une autre. La nature l'avait fait tendre, le dogme l'avait fait dur <sup>80</sup>. » Je ne crois pas à cette contradiction chez Bossuet, la nature la plus et la moins combattue qui nous apparaisse. Mais ce qui pour moi n'est pas moins sûr, c'est que l'illustre biographe traite ici l'histoire littéraire absolument comme on traite l'histoire dans un roman historique : on invoque légèrement le personnage là où le renseignement fait défaut et où l'intérêt dramatique l'exige. Et sans refuser la louange que méritent certains traits ingénieux et fins de ce portrait, je me permettrai de demander plus sérieusement : Est-il convenable, est-il bienséant de peindre ainsi Bossuet enfant, de caresser ainsi du pinceau, comme on ferait d'une danseuse grecque ou d'un bel enfant de l'aristocratie anglaise, celui qui ne cessa de grandir à l'ombre du temple, cet adolescent sérieux qui promettait le grand homme simple, tout esprit et toute parole? Eh quoi ! ne le sentez-vous pas ? il y a ici un contre-sens



moral. Dans un sermon pour une prise d'habit qu'il prononça dans sa jeunesse, Bossuet, parlant de la pudeur des vierges, et l'opposant à ce que bien des filles chrétiennes se permettent dans le monde, disait : « Qui pourrait raconter tous les artifices dont elles se servent pour attirer les regards ? et encore, quels sont ces regards, et puis-je en parler dans cette chaire ? Non : c'est assez de vous dire que les regards qui leur plaisent ne sont pas des regards indifférents, ce sont *de ces regards ardents et avides, qui boivent à longs traits sur leurs visages tout le poison qu'elles ont préparé pour les cœurs*, ce sont ces regards qu'elles aiment <sup>81</sup>. » Un orateur, je le sais, n'est pas une vierge ; la première condition de l'orateur, même sacré, est d'oser et d'avoir du front : mais quel front que celui de Bossuet ! Je puis dire que, dans sa mâle et virile pudeur, il aurait rougi, même enfant, de cette manière d'être regardé pour être peint. Loin, loin de lui ces caresses et ces tours de force physiologiques d'un pinceau qui s'amuse au carmin et aux veines ! Allez plutôt voir au Louvre son buste par Coysevox : noble tête, beau port, fierté sans jactance, front haut et plein, siège de pensée et de majesté ; la bouche singulièrement agréable en effet, fine, parlante même lorsqu'elle est au repos ; le profil droit et des plus distingués : en tout une expression de feu, d'intelligence et de bonté, la figure la plus digne de l'homme, selon qu'il est fait pour parler à son semblable et pour regarder les cieux. Otez de ce visage les rides, répandez-y la fleur de la vie, jetez-y le voile de la jeunesse, rêvez un Bossuet jeune et adolescent, mais ne vous le décrivez pas trop à vous-même, de peur de manquer à la sévérité du sujet et au respect qui lui est dû.



## II

Lundi, 5 juin 1854.

Je n'ai dessein pour cette fois encore que de continuer ma vue de Bossuet considéré dans sa première carrière, non pas avant sa renommée (car elle commença de bonne heure), mais avant sa gloire. La religion qu'on a pour lui n'a pas besoin d'être de la superstition, et rien n'empêche de reconnaître les hasards et les inégalités frappantes d'une parole jeune, qui atteindra sitôt d'elle-même à la plénitude de son éloquence. Il y a loin du *Panégyrique de saint Gorgon*, qu'il prêchait à Metz dans les années de son séjour <sup>82</sup>, au *Panégyrique de saint Paul* qui signala les premières années de sa prédication à Paris, et qui est déjà du plus grand de nos orateurs sacrés (1661) <sup>83</sup>. Dans le *Panégyrique de saint Gorgon*, le sujet évidemment lui fait faute; on ne sait guère autre chose de ce martyr que son supplice, et l'orateur s'y voit forcé de se rejeter sur l'affreux détail des tortures physiques qu'eut à subir celui qu'il doit célébrer : « Le tyran fait coucher le saint martyr sur un gril de fer, déjà tout rouge par la véhémence de la chaleur, qui aussitôt rétrécit ses nerfs dépouillés... Quel horrible spectacle ! <sup>84</sup> » Et il le décrit, ne faisant grâce d'aucune circonstance. On a deux discours de Bossuet sur le

même sujet, ou du moins un discours entier et le précis ou canevas d'un autre qu'il prononça également <sup>85</sup> : c'était un tribut payé à une paroisse de la ville qui était sous l'invocation du saint. Bossuet n'est pas de ces talents ingénieux qui ont l'art de traiter excellemment des sujets médiocres et d'y introduire des ressources étrangères; mais que le sujet qui s'offre à lui soit vaste, relevé, majestueux, le voilà à son aise, et plus la matière est haute, plus il va se sentir à son niveau et dans sa région <sup>86</sup>. Lorsqu'il eut quitté Metz pour s'établir à Paris, Bossuet en marqua aussitôt l'effet dans son éloquence, et, à le lire dans ses productions d'alors, on éprouve comme le passage d'un climat à un autre. « En suivant les discours de Bossuet dans leur ordre chronologique, a très-bien dit l'abbé Vaillant, nous voyons les vieux mots tomber successivement comme tombent les feuilles des bois <sup>87</sup>. » Les expressions surannées ou triviales, les images rebutantes, les oublis de goût, qui sont encore moins la faute de la jeunesse de Bossuet que de toute cette époque de transition qui précéda le grand règne, disparaissent et ne laissent subsister que cette langue neuve, familière, imprévue, qui ne reculera jamais, comme il l'a dit de saint Paul, devant *les glorieuses bassesses du Christianisme*, mais qui en saura aussi consacrer magnifiquement les combats, le gouvernement spirituel et le triomphe <sup>88</sup>. Appelé souvent à prêcher devant la Cour à dater de 1662, ayant à parler dans les églises ou dans les grandes communautés de Paris, Bossuet y acquit en un instant la langue de l'usage, tout en gardant et développant la sienne; il dépouilla entièrement la province : celle-ci, dans un exercice et une discipline de six années, l'avait aguerri; la Cour ne le polit qu'autant qu'il fallut. Il

était orateur complet dès l'âge de trente-quatre ans. Durant huit ou neuf années (1660-1669), il fut le grand prédicateur en vogue et en renom.

Deux opinions se sont produites lorsqu'on imprima pour la première fois les Sermons de Bossuet en 1772 : j'ai déjà indiqué celle de l'abbé Maury, qui plaçait ces Sermons au-dessus de tout ce que la Chaire française avait offert en ce genre ; l'autre opinion, qui était celle de La Harpe, et que j'ai vue partagée depuis encore par de bons esprits, était moins enthousiaste et se montrait plus sensible aux inégalités et aux désaccords de ton <sup>89</sup>. On trouverait de quoi justifier l'une et l'autre de ces opinions, à condition que la première l'emportât en définitive, et que le génie de Bossuet, là comme ailleurs, gardât le plus haut rang. Il est très-vrai que, lus de suite, sans avertissement, sans qu'on se dise l'âge, le lieu, les circonstances dans lesquelles ils ont été composés, quelques-uns de ces discours de Bossuet peuvent rebuter ou surprendre des esprits qui aiment à s'appuyer sur la continuité plus égale et plus exacte de Bourdaloue et de Massillon <sup>90</sup>. Par exemple, on ouvre les volumes, et on trouve tout d'abord, l'un après l'autre, quatre sermons ou projets de sermons sur la Fête de Tous les Saints <sup>91</sup>. Le premier, dont on n'a que le canevas, et qui n'est guère qu'un amas de textes et de notes, a été prêché à Metz ; le second, qu'on a tout entier, l'a été également. Ce second discours est pénible, quelque peu subtil, et sent l'appareil théologique. Voulant donner idée de la félicité et de la gloire des Saints en l'autre vie, voulant développer les desseins de Dieu dans l'accomplissement de ses élus et comment il les prend, les manie, les prépare et n'arrive que tout à la fin à leur donner le *coup de maître*, l'orateur, qui

cherche à se rendre compte à lui-même, établit une dissertation élevée autant et plus qu'il ne prêche un sermon; il dut peu agir cette fois sur les esprits de son auditoire et en être médiocrement suivi. Non qu'il n'y ait de grands traits, de belles et larges comparaisons, et aussi de ces plaintes toujours vraies et toujours émouvantes sur la vie humaine si traversée et si misérable en elle-même, et où il a fallu, dit-il, que Dieu mît de l'adresse et de l'artifice pour nous en cacher les misères : « Et toutefois, ô aveuglement de l'esprit humain ! c'est elle qui nous séduit, elle qui n'est que trouble et qu'agitation, qui ne tient à rien, qui fait autant de pas à sa fin qu'elle ajoute de moments à sa durée, et qui nous manquera tout à coup comme un faux ami, lorsqu'elle semblera nous promettre plus de repos. A quoi est-ce que nous pensons <sup>92</sup> ? » Mais, malgré ces traits à noter et bien d'autres, ce second sermon pour la Toussaint est pénible, je le répète, un peu obscur, et, si l'on veut retrouver Bossuet tout à fait grand orateur, il faut passer au troisième : ou plutôt, dans une lecture bien faite et bien conseillée de cette partie des Œuvres de Bossuet, on devra omettre, supprimer et le premier sermon et le quatrième, qui ne sont que des canevas informes, ne pas s'arrêter à ce second, qui est difficile, et alors on jouira avec fraîcheur de toute la beauté morale et sereine de cet admirable troisième sermon prêché en 1669 dans la chapelle royale, et où Bossuet réfutant Montaigne, achevant et consommant Platon, démontre et rend presque sensibles aux esprits les moins préparés les conditions du seul vrai, durable et éternel bonheur. Et ici remarquez qu'il ne fait pas comme dans le discours de Metz où il songeait bien plus à diviser, à approfondir son sujet



qu'à le rendre manifeste; il ne raisonne plus pour lui seul, il pense à ses auditeurs, il ne les perd pas de vue un seul instant : « O largeur, ô profondeur ! ô longueur sans bornes, et inaccessible hauteur (du bonheur céleste) ! pourrai-je vous renfermer dans un seul discours ? Allons ensemble, mes Frères ; entrons en cet abîme de gloire et de majesté. Jetons-nous avec confiance sur cet Océan... <sup>93</sup> » Quand il veut faire comprendre que le vrai bonheur pour l'être intelligent est dans la vue et dans la possession de la vérité, il sent bien qu'on va lui demander : Qu'est-ce que la vérité ? et il va s'appliquer à y répondre : « Mortels grossiers et charnels, nous entendons tout corporellement ; nous voulons toujours des images et des formes matérielles. Ne pourrai-je aujourd'hui éveiller ces yeux spirituels et intérieurs, qui sont cachés bien avant au fond de votre âme, les détourner un moment de ces images vagues et changeantes que les sens impriment, et les accoutumer à porter la vue de la vérité toute pure ? Tentons, essayons, voyons <sup>94</sup>. » — Le second *point* est tout moral et très-beau. Pour donner une forte idée des plaisirs véritables dont jouissent les bienheureux, l'orateur se dit ainsi qu'à ses auditeurs : « Philosophons un peu avant toutes choses sur la nature des joies du monde. » Et il va tâcher de faire sentir par ce qui manque à nos joies ce qui doit entrer dans celles d'une condition meilleure : « Car c'est une erreur de croire qu'il faille indifféremment recevoir la joie de quelque côté qu'elle naisse, quelque main qui nous la présente... De toutes les passions, la plus pleine d'illusion, c'est la joie <sup>95</sup>. » Demandons-nous toujours : D'où nous vient-elle et quel en est le sujet ? Où nous mène-t-elle, et en quel état nous laisse-t-elle ? Si elle passe si vite, elle n'est



point la vraie. Le bonheur d'un être (grand principe, selon Bossuet) ne doit jamais se distinguer de la perfection de cet être; le vrai bonheur digne de ce nom est l'état où l'être est le plus selon sa nature, où il est le plus lui-même, dans sa plénitude et dans le contentement de ses intimes désirs. Montaigne (il le nomme en chaire) a beau dire, il a beau tenir en échec la foi, rabaisser la nature humaine, et la comparer aux bêtes en lui donnant souvent le dessous : « Mais dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu? Connaître une première nature, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui nous distingue des bêtes <sup>96</sup>? » Il le presse, il le pousse; le spirituel sceptique n'a jamais eu affaire à un si rude interrogateur, ni senti l'éclair d'un glaive si voisin de ses yeux : « Et donc ! que les éléments nous redemandent tout ce qu'ils nous prêtent, pourvu que Dieu puisse aussi nous redemander cette âme qu'il a faite à sa ressemblance. Périssent toutes les pensées que nous avons données aux choses mortelles; mais que ce qui était né capable de Dieu soit immortel comme lui ! Par conséquent, homme sensuel qui ne renoncez à la vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant; non, non, n'y espérez plus : voulez-le, ne le voulez pas, votre éternité vous est assurée <sup>97</sup>. »

Quant au bonheur même dont il voudrait nous donner directement l'idée, bonheur tout spirituel et tout intérieur de l'âme dans l'autre vie, il le résume dans une expression qui termine tout un développe-

ment heureux, et il le définit : « la raison toujours attentive et toujours contente <sup>98</sup>. » Prenez *raison* dans le sens le plus vif et le plus lumineux, la pure flamme dégagée des sens.

Par ces exemples, que je pourrais multiplier, on voit bien la marche et le progrès rapide du génie de Bossuet. Comme tous les inventeurs, il a eu quelques premiers hasards à vaincre et des tâtonnements, chez lui encore impétueux. Je me rappelle qu'autrefois M. Ampère, dans ses leçons du Collège de France, voulant caractériser ces trois grands moments de l'Eloquence de la Chaire parmi nous, le moment de la création et de l'installation puissante par Bossuet, le moment du plein développement avec Bourdaloue, et enfin l'époque de l'épanouissement extrême et de la fertilité d'automne sous Massillon, y rattachait les antiques noms devenus symboles qui consacrent les trois grands moments de la scène tragique en Grèce. De ces noms il en est deux du moins qui peuvent, en effet, se rappeler ici sans dispartite : il y a quelque chose de la grandeur et de la majesté d'Eschyle aussi bien que de Corneille en Bossuet, de même qu'il peut paraître quelque chose d'Euripide comme de Racine en Massillon.

Bossuet est un talent antérieur d'origine et de formation à Louis XIV, mais pour son achèvement et sa perfection il dut beaucoup à ce jeune roi. On a essayé plus d'une fois de refuser et de ravir à Louis XIV son genre d'influence utile et d'ascendant propice sur ce qu'on a appelé son siècle : depuis quelque temps, on semblait cependant revenu de cette contestation injuste et exclusive, lorsqu'un grand écrivain de nos jours, M. Cousin, l'a tout

d'un coup renouvelée, et a voulu encore une fois dépouiller Louis XIV de sa meilleure gloire pour la reporter tout entière sur l'époque antérieure. M. Cousin a une manière commode pour exagérer et agrandir les objets de son admiration : il abat ou abaisse ce qui est alentour. C'est ainsi que pour exalter Corneille, en qui il voit Eschyle, Sophocle, tous les tragiques grecs réunis, il sacrifie et diminue Racine; c'est ainsi que, pour mieux célébrer l'époque de Louis XIII et de la Régence qui succéda, il déprime le règne de Louis XIV; que, pour glorifier les Poussin et les Le Sueur, dont il parle peut-être avec plus d'enthousiasme et d'acclamation que de connaissance directe et de goût senti et véritable il blasphème et nie l'admirable peinture flamande; il dit de Raphaël qu'il ne touche pas, qu'il ne fait que jouer autour du cœur, *Circum præcordia ludit*. En un mot, M. Cousin est volontiers l'homme des partis pris, des idées préconçues, ou plutôt encore il est l'homme de son tempérament et de sa propre nature. Il se prend résolument pour point de départ de ce qu'il préfère; son goût personnel entraîne tout son jugement dans une seule et même verve. Il abonde et déborde chaque fois dans son propre sens, et ne rentre ensuite dans le juste que lorsqu'on lui a opposé de tous côtés des contradictions et des digues, et qu'on l'a forcé à se réduire, à se modérer. Il est allé, dans la question présente, jusqu'à soutenir que ce Louis XIV qui le gêne n'a été tout à fait lui-même et n'a, en quelque sorte, commencé à dominer et à régner qu'après l'influence épuisée de M. de Lyonne et de Colbert, deux élèves de Richelieu et de Mazarin; voilà le grand règne reculé de dix ou quinze ans, et la minorité du monarque

singulièrement prolongée par un coup d'autorité auquel on ne s'attendait pas\*. M. Poujoulat, en prenant ces assertions très au sérieux et sans se permettre jamais d'en sourire, les a combattues avec avantage. Bossuet, ce me semble, nous offre en particulier un des plus grands et frappants exemples du genre de bienfaits que le siècle de Louis XIV dut au jeune astre de son roi dès le premier jour. Distingué par la reine Anne d'Autriche, devenu vers la fin son prédicateur de prédilection, Bossuet avait d'abord dans le talent quelque luxe d'esprit, quelques-unes de ces subtilités abondantes et ingénieuses qui tenaient au goût du jour. Ainsi, prêchant devant la reine-mère en 1658 ou 1659 le *Panégryque de sainte Thérèse*, Bossuet, excité peut-être par les recherches de style de la sainte espagnole, et développant à plaisir un passage de Tertullien qui dit que Jésus, avant de mourir,

---

\* C'est dans l'Avant-Propos du volume intitulé *Madame de Longueville* que M. Cousin a dit : « L'influence de Louis XIV se fait sentir assez tard. Il n'a pris les rênes du Gouvernement qu'en 1661, et d'abord il a suivi son temps, il ne l'a pas dominé; il n'a paru réellement lui-même que lorsqu'il n'a plus été conduit par Lyonne et Colbert, les derniers disciples de Richelieu et de Mazarin. C'est alors que gouvernant presque seul et supérieur à ce qui l'entourait, il a mis partout l'empreinte de son goût, etc., etc. » — L'idée de faire régner et gouverner M. de Lyonne en lieu et place de Louis XIV est surtout des plus singulières. Quoi ! parce que M. Mignet, en publiant les *Négociations relatives à la Succession d'Espagne*, a montré par une suite de dépêches que M. de Lyonne était un très-habile secrétaire d'État des Affaires étrangères, voilà que vous en faites un homme qui retarde l'avènement réel de Louis XIV, et qui provisoirement le détrône dans votre esprit ! Jamais on n'a plus abusé du parti à tirer des papiers d'État que de les faire servir à une telle conclusion. Mais la vue de tous papiers posthumes et inédits cause à M. Cousin une sorte d'éblouissement. Louis XIV dans ses *Mémoires*, parlant de M. de Lyonne à la date de sa mort, se contente de dire : « En 1671, un ministre mourut qui avait la charge de secrétaire d'État, ayant le département des Affaires étrangères. Il était homme capable, mais non pas sans défense; il ne laissait pas de bien remplir ce poste, qui est très-important. Je fus quelque temps à penser à qui je ferais avoir sa charge...<sup>100</sup> » C'est ainsi que s'exprime un roi.



voulut *se rassasier par la volupté de la patience*, ne craindra pas d'ajouter : « Ne diriez-vous pas, Chrétiens, que selon le sentiment de ce Père, toute la vie du Sauveur était un *festin dont tous les mets étaient des tourments*? festin étrange selon le siècle, mais que Jésus a jugé digne de son goût ! Sa mort suffisait pour notre salut ; mais sa mort ne suffisait pas à ce *merveilleux appétit* qu'il avait de souffrir pour nous <sup>101</sup>. » Voilà bien du bel-esprit qui tient encore au genre à la mode sous la Régence. Mais admis à parler devant le jeune roi, il apprit vite à corriger ce genre de saillies et à les réprimer. Louis XIV, lorsqu'il entendit pour la première fois Bossuet, le goûta beaucoup et eut envers lui un procédé charmant, bien digne d'un jeune roi qui a encore sa mère : il fit écrire au père de Bossuet à Metz, *pour le féliciter d'avoir un tel fils*. Qui ne sent pas cette délicatesse n'est pas fait non plus pour sentir le genre d'influence que put avoir ce jeune prince sur l'imagination vaste et l'esprit si sensé de Bossuet. Louis XIV eut de tout temps la parole la plus juste, de même qu'il avait, dit-on, la rectitude et la symétrie dans le coup d'œil. Il y avait en lui, il y avait autour de lui quelque chose qui avertissait de ne pas excéder, de ne rien forcer. Bossuet, en parlant de sa présence, sentit pour un certain goût élevé, qu'il avait en face de soi un régulateur. Je ne veux rien dire que d'incontestable : Louis XIV bien jeune a été utile à Bossuet pour lui donner de la proportion et toute sa justesse. Le grand orateur sacré continua de ne devoir qu'à lui-même et à l'esprit qui le remplissait ses inspirations et son originalité.

Il y a un fait qui peut se vérifier dans cette suite



des Sermons de Bossuet qui ont été rangés, non pas dans l'ordre chronologique où il les a composés, mais selon l'ordre de l'année chrétienne, en commençant par la Toussaint et l'Avent et en finissant par delà la Pentecôte, voulez-vous à coup sûr mettre la main sur un des plus beaux et des plus irréprochables, prenez l'un quelconque de ceux dont il est dit : *Prêché devant le roi*.

Je ne puis m'empêcher encore d'exprimer une pensée. Oh ! quand il parle si à son aise de Louis XIV, de Louis XIII et de Richelieu, donnant bien haut la supériorité à ce qu'il préfère, et à ce qu'il croit qui lui ressemble, je m'étonne que M. Cousin ne se soit jamais posé une seule fois cette question : « Qu'aurait gagné, qu'aurait perdu mon propre talent, ce talent que l'on compare tous les jours à celui des écrivains du grand siècle, qu'aurait-il gagné ou perdu, cet admirable talent (j'oublie que c'est lui qui parle), si j'avais eu à écrire ou à discourir, ne fût-ce que quelques années, en vue même de Louis XIV, c'est-à-dire de ce bon sens royal calme, sobre et auguste ? Et ce que j'y aurais gagné ou perdu dans ma verve et mon éloquence, ne serait-ce pas précisément ce qui y fait excès et aussi ce qui y manque en gravité, en proportion, en mesure, en parfaite justesse, et, par conséquent, en véritable autorité ? » Car il y avait en Louis XIV et dans l'air qui l'environnait je ne sais quoi qui obligeait à ces qualités et à ces mérites tous ceux qui entraient dans la sphère du grand règne, et c'est en ce sens qu'on peut dire qu'il les leur conférait.

Il n'y a nul doute que si Bossuet avait poursuivi cette carrière de sermonnaire, qu'il remplit de 1661

à 1669, il n'eût gardé le sceptre, et que Bourdaloue ne fût venu dans l'estime générale qu'après et un peu au-dessous. Et pourtant, peut-être, cette égalité solide, forte et continue de Bourdaloue, sans tant d'audace ni d'éclat, atteignait-elle plus sûrement la masse moyenne des auditeurs. Je ne fais qu'indiquer cette idée que je crois vraie, et qui ne revient pas tout à fait à ce que dit un biographe souverainement inexact : « On compare *avec passion*, dit Lamartine en parlant de Bossuet et de Bourdaloue, ces deux émules d'éloquence. *A la honte du temps*, le nombre des admirateurs de Bourdaloue dépasse un peu celui des enthousiastes de Bossuet. La raison de cette préférence d'une argumentation froide sur une éloquence sublime est dans la nature des choses humaines. Les hommes de stature moyenne ont plus d'analogie avec leur siècle que les hommes démesurés n'en ont avec leurs contemporains. Les orateurs qui argumentent sont plus facilement compris par la foule que les orateurs qui s'enthousiasment; il faut des ailes pour suivre l'orateur lyrique <sup>102</sup>... » Cette théorie faite tout exprès à la plus grande gloire des *orateurs lyriques* et des *hommes démesurés* est ici en défaut. M. de Bausset a remarqué au contraire, comme une espèce de singularité, qu'il ne vient à l'idée de personne de prendre Bossuet et Bourdaloue pour sujet de parallèle, et de balancer leur mérite et leur génie, comme on le faisait si souvent pour Corneille et pour Racine; ou du moins, si on les compara, ce ne fut que très-peu. *A l'honneur* et non *à la honte du temps*, le goût et le sentiment public se rendirent compte de la différence : Bossuet, dans la sphère supérieure de l'épiscopat, demeurerait l'oracle, le docteur, un Père moderne de

l'Eglise, le grand orateur qui intervenait aux heures funèbres et majestueuses; qui reparaissait quelquefois dans la chaire à la demande du monarque, ou pour solenniser les Assemblées du Clergé, laissant chaque fois de sa parole un souvenir imposant et mémorable. Cependant Bourdaloue continua d'être pour le siècle le prédicateur ordinaire par excellence, celui qui donnait un Cours continuél de Christianisme moral et pratique, et qui distribuait à tous les fidèles sous la forme la plus saine le pain quotidien. Bossuet a dit quelque part dans un de ses sermons : « S'il n'était mieux séant à la dignité de cette chaire de supposer comme indubitables les maximes de l'Evangile que de les prouver par raisonnement, avec quelle facilité pourrais-je vous faire voir, etc. » Là où Bossuet eût souffert de s'abaisser et de s'astreindre à une trop longue preuve, à une argumentation suivie, Bourdaloue, qui n'avait pas les mêmes impatiences de génie, était sans doute un ouvrier apostolique plus efficace à la longue et plus approprié dans sa constance. Le siècle dans lequel tous deux vivaient, eut le mérite de faire cette distinction, et d'apprécier chacun sans les opposer l'un à l'autre : et aujourd'hui ceux qui triomphent de cette opposition, et qui écrasent si aisément Bourdaloue avec Bossuet, l'homme de talent avec l'homme de génie, parce qu'ils croient se sentir eux-mêmes de la famille des génies, oublient trop que cette éloquence chrétienne était faite pour édifier et nourrir encore plus que pour plaire ou pour subjuguér.

Maintenant, il est juste de dire que dans ces Sermons ou discours prononcés par Bossuet de 1661 à 1669 et au delà, dans presque tous, il y a des

endroits admirables, et qui pour nous autres lecteurs, de quelque ordre que nous soyons, sont tout autrement émouvants que les Sermons lus aujourd'hui de Bourdaloue. Dans le *Panégryrique de saint Paul*, tout d'abord, quelle prise de possession du sujet par le fond, par le côté le plus intime et le plus hardi, le plus surnaturel ! Paul est *d'autant plus puissant qu'il se sent plus faible* ; c'est sa faiblesse qui fait sa force. Il est l'Apôtre sans art d'une sagesse cachée, d'une sagesse incompréhensible, qui choque et qui scandalise, et il n'y mettra ni fard ni artifice :

Il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs ; et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes : il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faiseurs romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix, et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, Chrétiens ? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables Epîtres une certaine vertu plus qu'humaine qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements ; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine : ainsi cette vertu céleste, qui est contenue dans les Ecrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style conserve toute la vigueur qu'elle apporte du Ciel d'où elle descend <sup>100</sup>.



Il n'y a rien auprès de telles beautés.

Prenons maintenant tout autre sermon prêché depuis à la Cour, celui sur l'*Ambition* (1666), sur l'*Honneur* (1666), sur l'*Amour des plaisirs* (1662) <sup>104</sup>, des beautés du même ordre éclatent partout. Sur l'ambition et sur l'honneur, il dit en face de Louis XIV tout ce qui pouvait prévenir l'idolâtrie future et prochaine dont il fut l'objet, si elle avait pu être combattue. Il recherche par les exemples d'un Néron ou d'un Nabuchodonosor « ce que peut faire dans le cœur humain cette terrible pensée de ne voir rien sur sa tête. C'est là que la convoitise, dit-il, va tous les jours se subtilisant et *se renviant pour ainsi dire sur elle-même*. De là naissent des vices inconnus <sup>105</sup>... » Et sur cet homme petit en soi et honteux de sa petitesse, qui travaille à s'accroître, à se multiplier, qui s'imagine qu'il incorpore tout ce qu'il amasse et ce qu'il acquiert : « Tant de fois comte, tant de fois seigneur, possesseur de tant de richesses, maître de tant de personnes, ministre de tant de conseils, et ainsi du reste : toutefois, qu'il se multiplie tant qu'il lui plaira, il ne faut toujours pour l'abattre qu'une seule mort... Dans cet accroissement infini que notre vanité s'imagine, il ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure au juste <sup>106</sup>. » Le propre de Bossuet est d'avoir ainsi du premier coup d'œil toutes les grandes idées qui sont les bornes fixes et les extrémités nécessaires des choses, et qui suppriment les intervalles mobiles où s'oublie et se joue l'éternelle enfance des hommes.

Pour qu'il ne soit pas dit que je ne cherche chez lui que les leçons aux grands et aux puissants, dans ce même sermon sur l'*Honneur*, où il énumère et

poursuit les différentes sortes de vanités, il n'oublie pas les hommes de lettres, les poètes, ceux aussi qui, à leur manière, se disputent le renom et l'empire :

« Ceux-là pensent être les plus raisonnables qui sont vains des dons de l'intelligence, les savants, les gens de littérature, les beaux-esprits. A la vérité, Chrétiens, ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font un des plus beaux ornements du monde. Mais qui les pourrait supporter lorsque aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent, ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits, et parce qu'ils savent arranger des mots, mesurer un vers ou arrondir une période, ils pensent avoir droit de se faire écouter sans fin et de décider de tout souverainement? *O justesse dans la vie, ô égalité dans les mœurs, ô mesure dans les passions*, riches et véritables ornements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer <sup>107</sup>? »

Éternelle Poétique, principe, entretien et règle supérieure des vrais talents, vous voilà établie en passant dans un sermon de Bossuet, au moment même où Despréaux essayait de vous retrouver de son côté dans ses Satires. Mais combien la source découle de plus haut et dérive d'une région plus fixe chez Bossuet que chez les Horace et les Despréaux !

Comme particularité littéraire, il est à noter que dans ces Sermons de Bossuet il y a de très-beaux endroits qu'on rencontre répétés jusqu'à deux et trois fois d'un discours à l'autre. De ce nombre, je citerai tout un développement moral sur l'inconstance des choses humaines et la bizarrerie de la fortune, qui déjoue à chaque fois toutes les précautions des plus prudents et des plus sages : « Si loin que vous puissiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ces bizarreries : vous penserez vous être muni d'un côté, la disgrâce viendra de l'autre : vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice man-

quera par le fondement, si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut, qui renversera tout de fond en comble. » Ce lieu-commun éloquent se retrouve à la fois dans le troisième sermon sur la *Toussaint* dont j'ai parlé, dans le sermon sur l'*Amour des plaisirs* <sup>108</sup>, et dans celui sur l'*Ambition* avec quelque variante : « O homme, ne te trompe pas, l'avenir a des événements trop bizarres, et les pertes et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes, pour pouvoir être arrêtées de toutes parts. Tu arrêtes cette eau d'un côté, elle pénètre de l'autre, elle bouillonne même par-dessous la terre <sup>109</sup>... » Après tout, Bossuet est un orateur ; si peu qu'il cherche son art, il en possède et en connaît toute la pratique comme un Démosthène ; ce beau morceau, qui a l'air d'être brusque et soudain, il sait bien qu'il est beau, il le garde et le met en réserve pour le répéter dans l'occasion. — On remarque aussi, jusque dans ses sermons de la grande époque, des expressions non pas surannées, mais d'une énergie propre et qui n'est pas de l'acception commune : « Notre siècle *délicieux*, qui ne peut souffrir la dureté de la Croix ; » pour notre siècle *ami des délices* <sup>110</sup>. — « C'est vouloir en quelque sorte *désarter* la Cour que de combattre l'ambition <sup>111</sup>. » *Désarter*, c'est-à-dire *dévaster, rendre déserte (solitudinem facere)*. — « Il y a cette différence entre la raison et les sens, que les sens font d'abord leur impression : leur opération est prompte, leur attaque brusque et *surprenante* <sup>112</sup>. » *Surprenante* est pris ici au sens propre et physique, et non dans le sens plus réfléchi d'étonner et d'émerveiller. Mais pardon de nous arrêter sur ces détails d'Académie avec Bossuet.

Dans les premières années de son séjour à Paris,

il préluda dans le genre de l'Oraison funèbre. On a celle qu'il prononça pour le Père Bourgoing, général de l'Oratoire (1662), et pour Nicolas Cornet, grand-maître de Navarre, et le maître chéri de Bossuet en particulier (1663). Il y a des beautés dans ces deux discours; on cite souvent, de l'Oraison funèbre du Père Bourgoing, un beau morceau sur l'institution de l'Oratoire<sup>113</sup>. Dans l'Oraison funèbre de M. Nicolas Cornet, les questions de la Grâce et du libre arbitre qui agitaient alors l'Église sous les noms de Jansénisme et de Molinisme sont admirablement définies, et Bossuet, par la manière libre dont il les expose, montre à quel point il est dégagé des partis et combien il plane<sup>114</sup>. L'arbitre gallican, en ces matières périlleuses, est trouvé. Toutefois, ce qui frappe dans ces deux Oraisons funèbres, surtout dans la dernière, c'est un notable désaccord entre le ton et le sujet. Nous qui ne sommes pas de la maison de Navarre, nous ne pouvons entrer ainsi à toutes voiles dans cette gloire de Nicolas Cornet et dans cette apostrophe à ses *grandes Mânes*. Bossuet a besoin de sujets amples et élevés; en attendant qu'il lui en vienne, il agrandit et rehausse ceux qu'il traite; mais il y paraît quelque disproportion. Il tonnait un peu dans le vide en ces moments, ou plutôt dans un espace trop étroit : sa voix était trop forte pour le vaisseau.

Il devait être plus à l'aise et se sentir plus au large en célébrant la reine Anne d'Autriche, dont il prononça quelques années après l'Oraison funèbre (1667); mais, chose singulière ! ce discours où Bossuet avait dû répandre les reconnaissances de son cœur et déployer déjà ses magnificences historiques n'a pas été imprimé.



Enfin la mort de la reine d'Angleterre vint lui offrir (1669) le plus majestueux et le plus grandiose des sujets. Il lui fallait la chute et la restauration des trônes, la révolution des empires, toutes les fortunes diverses assemblées en une seule vie et pesant sur une même tête : il fallait à l'aigle la vaste profondeur des cieux, et en bas tous les abîmes et les orages de l'Océan. Mais notons encore un service que Louis XIV et son règne rendirent à Bossuet : ces grands sujets, il les aurait eus également dans les époques désastreuses et à travers les Frondes et les discordes civiles, mais il les aurait eus épars, en quelque sorte, et sans limites : Louis XIV présent avec son règne lui donna le cadre où ces vastes sujets se limitèrent et se fixèrent sans se rétrécir. Dans l'époque auguste et si définie au sein de laquelle il parlait, Bossuet, sans rien perdre de son étendue ni de ses hardiesses de coup d'œil à distance, trouvait partout autour de lui ce point d'appui, cette sécurité, et cet encouragement ou avertissement insensible dont le talent et le génie lui-même ont besoin. Bossuet mettait sans doute sa certitude avant tout dans le Ciel ; mais, orateur, il redoublait d'autorité et de force calme en sentant que sous lui, et au moment où il la pressait du pied, la terre de France ne tremblait plus <sup>115</sup>.

Je ne fais que m'arrêter au seuil avec Bossuet : d'autres publications, je l'espère, me fourniront des occasions nouvelles et m'exciteront aussi à le suivre en quelques-unes de ses autres œuvres. J'aurais pu parler avec plus de détail du livre de M. Poujoulat : l'auteur l'aurait désiré peut-être, et certes il le méritait pour son utile et consciencieux travail. Mais il me pardonnera de ne pas entrer avec lui dans des

discussions qui ne seraient que secondaires : je loue trop l'esprit général de son livre et aussi j'approuve trop l'ensemble de l'exécution, pour vouloir instituer une critique en forme sur quelques parties. Cette fois donc, en présence d'un si grand sujet et au pied de la statue, qu'il me suffise d'avoir donné d'un ciseau timide ce que j'appelle une première *atteinte*.

# BOSSUET

## D'APRÈS L'ABBÉ LE DIEU <sup>116</sup>

### I

Lundi, 31 mars 1856.

Combien de fois n'a-t-on pas cité les *Mémoires* manuscrits de l'abbé Le Dieu ! Tous ceux qui ont écrit sur Bossuet en ont fait un ample et continuel usage : M. de Bausset en a tiré des secours faciles pour son intéressant et agréable récit ; M. Floquet, dans les estimables et méritoires volumes si bien appréciés ici même \* par M. Nisard, y a aussi puisé abondamment. Enfin, voici ces *Mémoires*, voici ce *Journal* de Le Dieu qui paraissent ; et, avant tout, il faut remercier M. l'abbé Guettée d'avoir mis le public à même de s'en faire une exacte et complète idée. On aime aujourd'hui à revenir aux sources, et l'on se pique de former son jugement sur les pièces mêmes : il y aura toujours bien peu d'esprits, je le crois, qui prendront sérieusement cette peine, mais chacun aime du moins à se dire qu'il le peut.

---

\* Dans deux articles du *Moniteur*, des 10 et 24 décembre 1855.

S'il y a dans ces volumes quelques questions accessoires, étrangères à ce qui en doit faire le principal intérêt, je les laisserai de côté pour ne m'attacher qu'à la personne et au caractère de Bossuet même, et je tâcherai de marquer en quoi la publication présente ajoute à l'idée de ce grand homme et augmente ou modifie sur quelques points les notions qu'on a de lui.

Une première question et la plus naturelle est de savoir si ces *Mémoires* et ce *Journal* de l'abbé Le Dieu répondent à l'attente qu'on en avait et à ce que les fragments cités faisaient espérer. Je dirai tout d'abord qu'ils n'y répondent qu'en partie; mais, tels qu'ils sont, ils achèveront de déterminer avec précision, vérité, et sans exagération aucune, dans tous les esprits qui se laisseront faire, les traits de cette belle et juste figure de Bossuet. La grandeur, sur la fin, n'en souffre-t-elle pas un peu? je le crois; mais la bonté y gagne. On retrouve autre chose que ce qu'on savait déjà, mais qui le vaut bien.

Pourtant, distinguons d'abord : il y a deux espèces d'ouvrages de l'abbé Le Dieu sur Bossuet; il y a les *Mémoires* et le *Journal*. Les *Mémoires*, composés peu après la mort de Bossuet et tout d'une haleine, sont un récit large et animé, un tableau de la vie, des talents et des vertus du grand évêque. L'abbé Le Dieu, dans cet ouvrage, se soigne, et il écrit comme en vue du public; son style a de la facilité, du développement, des parties heureuses : on sent l'homme qui a vécu avec Bossuet et qui en parle dignement, avec admiration, avec émotion. Dans le *Journal*, au contraire, écrit pour lui seul et pour servir de matière à ses souvenirs, il se montre toujours rempli sans doute d'admiration et de respect pour le personnage



auquel il appartient, mais son langage n'y aide pas; ses révélations sont de toutes sortes et sans choix; il y a des trivialités et des platitudes qu'on regrette de rencontrer. L'abbé Le Dieu était un ecclésiastique estimable, laborieux, auteur par lui-même de quelques ouvrages sur des matières théologiques; il fut attaché à Bossuet à partir de l'année 1684, et resta auprès de lui près de vingt ans, les vingt dernières années de la vie du grand prélat, en qualité de secrétaire particulier et avec le titre de chanoine de son église cathédrale; mais il ne faut point voir en lui auprès de Bossuet ce qu'était l'abbé de Langeron pour Fénelon : ce n'était point un ami, mais un domestique dévoué et fidèle. Ce n'était pas même un de ses familiers comme un Brossette ou un Boswell, devant lesquels on cause sans se gêner de toutes sortes d'opinions et d'affaires, sans compter que Bossuet n'était pas un homme de lettres, parlant ainsi à tout propos de ce qui l'occupait et qu'il avait la discrétion grave du vrai docteur et du prélat. L'abbé Le Dieu, malgré les longues années qu'il resta auprès de Bossuet, n'entra donc jamais dans son intime confiance et ne reçut jamais de lui aucune confidence proprement dite; il ne sut les choses importantes qu'au fur et à mesure, à force d'attention et après coup. Il *y avait l'œil*, comme il dit, il y mettait de la suite, et arrivait avec un peu de temps à tout bien savoir et à bonne fin. Il paraît s'être donné d'assez bonne heure ce rôle d'historiographe de Bossuet, et dans les dernières années il s'était fait purement et simplement son Dangeau. Son *Journal* proprement dit n'a guère d'autre caractère que celui de Dangeau, et de tels écrits, très-curieux pour la postérité, ont rarement pour effet de grandir les personnages qui en font les frais et dont

on nous raconte jour par jour toutes les actions et toutes les fonctions.

Les *Mémoires*, qui, à la différence du *Journal*, sont d'une lecture pleine et aisée, nous montrent Bossuet dans sa généalogie et dans sa race, dans son enfance et son éducation première, dans sa croissance naturelle et continue. Si quelqu'un semblait né pour être prêtre au plus beau et au plus digne sens du mot, c'était bien Bossuet. Son enfance pure fut suivie d'une adolescence pieuse et d'une jeunesse déjà à l'avance consacrée. Éliacin n'eut qu'à grandir, à se continuer, pour devenir un Joad. L'étude des belles-lettres, qui l'occupait d'abord et où il excellait, se subordonna d'elle-même dans sa pensée dès qu'il eut jeté les yeux sur la Bible, ce qui lui arriva dans son année de seconde ou de rhétorique : ce moment où il rencontra et lut pour la première fois une Bible latine, et l'impression de joie et de lumière qu'il en ressentit, lui restèrent toujours présents, et il en parlait encore dans ses derniers jours; il en fut comme révélé à lui-même; il devint l'enfant et bientôt l'homme de l'Écriture et de la parole sainte. Les facultés merveilleuses qu'il avait reçues et qui se faisaient aussitôt reconnaître s'accoutumèrent sans aucun effort à trouver leur forme favorite et leur satisfaction dans les exercices graves qui remplissaient la vie d'un jeune ecclésiastique et d'un jeune docteur, thèses, controverses, prédications, conférences; il y mettait tout le sens et toute la doctrine, il y trouvait toute sa fleur. En voyant dans les *Mémoires* de l'abbé Le Dieu les traits qu'il a ressaisis et rassemblés de ce te première vie et de ces premières études de Bossuet, à Dijon, puis au collège de Navarre, puis à Metz lorsqu'il y fut retourné, ce

qui me frappe avant tout, c'est ce signe, ce caractère manifeste de l'âme et du génie du futur grand évêque, quelque chose de facile et de supérieur qui se prononce et prend position sans lutte, sans trouble, sans interruption comme sans empressement : c'est la vocation la plus directe qui se puisse concevoir, c'est l'âme la moins combattue qui fût jamais en si haute région. Il n'a pas cessé un seul jour, à ce qui semble, d'être dans son ordre et dans sa voie.

Les années de retraite et d'étude à Metz, et le fruit dont elles furent pour nourrir le talent de Bossuet, sont exprimés d'une manière sensible par l'abbé Le Dieu. Pénétré de la vérité et de la divinité de l'Écriture, Bossuet la lisait, la méditait sans relâche, et y versait, en l'interprétant, toutes les richesses de sa jeune imagination et de son cœur. Avec la Bible il avait toujours aussi son saint Augustin présent, il le possédait à fond comme le grand réservoir des principes de la théologie, et celui de tous les Pères chez qui on est le plus sûr, en quelque difficulté que ce soit, de trouver « le point de décision ». Mais Bossuet, qui n'était pas seulement le docteur, mais l'orateur, ne séparait pas de son Augustin son saint Chrysostome<sup>117</sup>; il y apprenait les interprétations de la sainte Écriture les plus propres à la chaire, et s'y familiarisait avec ces tours nobles et pleins, avec ces tons incomparables d'insinuation « qui lui faisaient dire que ce Père était le plus grand prédicateur de l'Église<sup>118</sup>. »

« Il louait aussi Origène, nous dit l'abbé Le Dieu, ses heureuses réflexions et sa tendresse dans l'expression, dont il rapportait souvent cet exemple : « Qu'heureuses furent les tourterelles, dit Origène, d'avoir été offertes (par la Vierge au jour de la Purification) pour notre Seigneur et Sauveur !

Ne pensez pas qu'elles fussent semblables à celles que vous voyez voler dans les airs; mais, sanctifiées par le Saint-Esprit, qui descendit autrefois du ciel en forme de colombe, elles ont été faites une hostie digne de Dieu. » M. de Meaux a pris d'Origène une infinité d'endroits aussi doux et aussi tendres, que l'on peut voir semés à toutes les pages du Commentaire de ce prélat sur le Cantique des Cantiques. Cette éloquence douce et insinuante a toujours été de son goût <sup>119</sup>. »

Toute cette partie des *Mémoires* de Le Dieu, où il parle de l'éloquence première de Bossuet et des études par lesquelles il la nourrissait, est d'un grand charme. Il n'avait pas été témoin, mais il avait vu et interrogé des témoins; il avait fait parler le prélat lui-même : il écrit comme quelqu'un qui porte un sentiment d'enthousiasme et de vie dans ces choses d'autrefois qu'il veut rendre; on a par lui le mouvement et comme le coloris de cette jeunesse de Bossuet. Dans toutes ces portions de son ouvrage, Le Dieu justifie bien les expressions par lesquelles il se définit lui-même à côté de Bossuet « un homme tout à lui, passionné pour sa gloire, et très-curieux de recueillir les moindres circonstances qui peuvent orner une si belle vie <sup>120</sup>. » Il rachète par là ce qu'il y a d'un peu petit et d'un peu bas dans son *Journal*.

Les succès de Bossuet dans les chaires de Paris, lorsqu'il y vient faire des apparitions périodiques et assez fréquentes pendant ses années de résidence habituelle à Metz, sont peints avec une vivacité et avec une grâce qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans un compte rendu de sermons : on y assiste à ce premier règne de la grande éloquence avant la venue de Bourdaloue. Ces discours si loués des contemporains et qu'ils s'accoutumaient à personnifier dans le mot du texte toujours heureusement choisi ce *Depositum custodi*, prêché devant la reine mère, ce



*Surrexit Paulus* <sup>121</sup> de l'abbé Bossuet, comme on les appelait, nous deviennent présents et distincts, chacun avec sa physionomie particulière. Le sermon de *la Vocation*, fait en vue de confirmer la conversion de M. de Turenne (1668), <sup>122</sup> était mentionné par les Carmélites, chez qui il fut prêché, comme un sermon d'une *exquise beauté*, et des explications des Épîtres faites à leur parloir vers le même temps sont données par elles comme ayant été d'une *beauté enchantée*. Qu'on remarque cette nuance d'éloges; elle revient perpétuellement sous la plume de l'abbé Le Dieu, soit qu'il cite des témoins plus anciens que lui, soit qu'il parle de ce qu'il a entendu lui-même. C'est qu'en effet celui qu'on a appelé *l'Aigle de Meaux* était essentiellement remarquable comme orateur par un caractère de douceur et d'onction. Ses Oraisons funèbres, les plus lus de ses ouvrages oratoires, nous ont accoutumés à entendre surtout ses éclats et ses tonnerres, bien qu'il y ait telle de ces Oraisons funèbres (celle de la Princesse Palatine, par exemple) <sup>123</sup> qui émeuve plus doucement et fasse pleurer; mais en général la première chose qu'on se figure quand on songe de loin à l'éloquence de Bossuet, ce sont les foudres <sup>124</sup>. Son affaire et son duel théologique avec Fénelon, et la vigueur qu'il mit à le réfuter jusqu'au bout et à le confondre, n'ont pas nui à cette idée et l'ont fait même passer pour dur. Il ne l'était pas du tout ailleurs. Dans cette affaire de Fénelon, Bossuet fit son office de *docteur* et de gardien incorruptible de la vérité : c'est un aspect différent et non moins essentiel de ce grand esprit, de cette âme toute sacerdotale de Bossuet. Nous ne parlons en ce moment que de l'*orateur*. Après tous les témoignages rassemblés par Le Dieu, il n'y a plus moyen d'en douter, le

caractère ordinaire des discours de Bossuet, tels qu'il les faisait avec une grande abondance de cœur et une appropriation vive de chaque parole à son auditoire, c'était d'être *touchants*, d'ouvrir les cœurs de tous comme il y ouvrait le sien, de faire couler les larmes, de persuader enfin, grand but de l'orateur. « Comment faites-vous donc, monseigneur, pour vous rendre si touchant ? lui disaient M<sup>mes</sup> de Luynes, ces deux nobles et saintes religieuses de Jouarre, après l'avoir entendu ; vous nous tournez comme il vous plaît, et nous ne pouvons résister au charme de vos paroles <sup>125</sup>. » Je ne m'explique tout à fait bien que depuis que j'ai lu l'abbé Le Dieu, la célèbre phrase qui termine l'Oraison funèbre du prince de Condé, et dans laquelle, avant d'avoir atteint soixante ans, Bossuet semble renoncer pour jamais aux pompes de l'éloquence <sup>126</sup>. C'est qu'il ne veut renoncer en effet ce jour-là qu'aux pompes et non à la parole, et à tout ce qu'elle avait de salubre et d'efficace dans sa bouche de pasteur. Bossuet aimait mieux prêcher la parole de Dieu toute simple et toute nue que de prononcer des Oraisons funèbres : « Il n'aimait pas naturellement, a dit Le Dieu, ce dernier travail qui est peu utile, quoiqu'il y répandît beaucoup d'édification <sup>127</sup>. » Sentant donc que ce déploiement et cet appareil d'éloquence solennelle le fatiguait en pure perte et ne tournait guère qu'en réputation et en gloire, il aurait cru faire tort à son troupeau que de s'y prêter plus longtemps, et, après ce dernier devoir de reconnaissance payé à la mémoire d'un prince dont l'amitié l'y obligeait, il déclara publiquement de ce côté sa carrière close, réservant désormais toute sa source vive pour des usages comme domestiques et familiers.

Il était à cet âge dont parle Cicéron, et où l'Orateur romain a dit que son éloquence elle-même se sentait blanchir (*quum ipsa oratio jam nostra canesceret*) ; il avait hâte d'en employer toute la maturité et la douceur pour la famille chrétienne qui lui avait été donnée.

Il s'était engagé à prêcher à Meaux toutes les fois qu'il officierait pontificalement, « et jamais, dit Le Dieu, aucune affaire, quelque pressée qu'elle fût, ne l'empêcha de venir célébrer les grandes fêtes avec son peuple et lui annoncer la sainte parole. » Dans ces circonstances, « on voyait un père, et non pas un prélat, parler à ses enfants, et des enfants se rendre dociles et obéissants à la voix du père commun <sup>128</sup>. »

Bossuet avait tous les genres d'éloquence; et cette facilité merveilleuse d'une parole née de source et si nourrie d'étude et de doctrine, les occasions de toutes sortes qu'il eut de bonne heure dans les emplois du sacerdoce pour appliquer ces dons de nature et en distribuer les fruits, expliquent jusqu'à un certain point cette satisfaction tranquille, cette stabilité précoce d'un esprit qui sent qu'il n'a qu'à continuer et suivre sa marche droite, et qu'il est dans le chemin qui mène à Jérusalem.

Il y a dans les *Mémoires* de l'abbé Le Dieu une douzaine de pages, entre autres, que je recommande : ce sont celles (109-121) dans lesquelles il raconte, d'après Bossuet lui-même et pour l'avoir entendu plusieurs fois à ce sujet, la manière dont ce grand orateur concevait l'éloquence de la chaire et la pratiquait. Ces pages, où il entre évidemment plus de Bossuet que de l'abbé Le Dieu, sont égales, sinon supérieures, à tout ce que l'abbé Maury a dit de mieux sur la Rhétorique du genre; et elles vont se joindre, dans une biblio-

thèque raisonnée et bien composée, à ce qu'on lit de plus vivant dans les grandes parties du *De Oratore* de Cicéron, et aux *Dialogues* de Fénelon sur l'*Eloquence*. Nous y apprenons en quoi consistait la manière ordinaire essentielle à Bossuet, et en quoi elle différait notablement de celle de Bourdaloue, ou même de Massillon. Ces grands orateurs composaient leurs sermons et les apprenaient, les récitait avec plus ou moins d'art ou de naturel : le discours qu'ils savaient le mieux par cœur était celui qu'ils disaient le mieux et qui souvent aussi produisait le plus d'effet. La méthode ou, pour mieux dire, le procédé de Bossuet était autre, non pas qu'il ne lui arrivât sans doute de répéter le même discours ; il y en a qu'on lui redemandait d'une année à l'autre ; mais, dans ce cas encore, il est douteux qu'il les récitât exactement de même. D'ailleurs, et dans l'habitude de son éloquence, il prêchait *de génie*, c'est-à-dire qu'il improvisait autant qu'on peut improviser en de telles matières. Écoutons l'abbé Le Dieu, ou plutôt Bossuet lui-même, dont Le Dieu n'est sensiblement ici que l'interprète et le secrétaire :

« La considération actuelle des personnes, du lieu et du temps, le déterminait sur le choix du sujet. Comme les saints Pères, il accommodait ses instructions ou ses répréhensions à des besoins présents ; c'est pourquoi le long d'un Avent ou d'un Carême il ne pouvait se préparer que dans l'intervalle d'un sermon à l'autre. Aussi ne s'est-il point chargé de ces grands Carêmes où l'on prêche tous les jours ; il aurait succombé au travail et se serait épuisé, tant son application était grande et sa prononciation vive ! Au travail, il jetait sur le papier son dessin, son texte, ses preuves, en français ou en latin indifféremment, sans s'astreindre ni aux paroles, ni au tour de l'expression, ni aux figures : autrement, lui a-t-on ouï dire cent fois, son action aurait languï et son discours se serait énervé.

« Sur cette matière informe il faisait une méditation profonde



dans la matinée du jour qu'il avait à parler et le plus souvent sans rien écrire davantage, pour ne se pas distraire, parce que son imagination allait bien plus vite que n'aurait fait sa main.

« Maître de toutes les pensées présentes à son esprit, il fixait dans sa mémoire jusqu'aux expressions dont il voulait se servir, puis, se recueillant l'après-dînée, il repassait son discours dans sa tête, le lisant des yeux de l'esprit, comme s'il eût été sur le papier; y changeant, ajoutant et retranchant comme l'on fait la plume à la main. Enfin monté en chaire, et dans la prononciation, il suivait l'impression de sa parole sur son auditoire, et soudain, effaçant volontairement de son esprit ce qu'il avait médité, attaché à sa pensée présente, il poussait le mouvement par lequel il voyait sur le visage les cœurs ébranlés ou attendris <sup>129</sup>. »

Telle était l'*improvisation mélitée* d'où Bossuet tira ses premiers miracles et à laquelle il resta fidèle dans tout le cours de ses homélies pastorales. Bossuet, à la différence de Bourdaloue ou de Massillon, n'a donc jamais répété ni le même Carême ni le même Avent; il se renouvelait sans cesse, il s'appropriait sans relâche; il était incapable de monotonie, d'uniformité, même en parlant de ce qui ne varie pas; il voulait dans ses instructions les plus régulières une fraîcheur de vie présente, toujours sensible; rien du métier; il voulait l'action, l'émotion toute sincère; il fallait que toute son âme, son imagination, émues de l'Esprit d'en haut, y trouvassent leur place et à se répandre chaque fois; il ne pouvait souffrir dans l'orateur sacré que toutes ses paroles et ses mouvements fussent à l'avance réglés et fixés; ce n'était plus verser la source d'eau vive.

Chose remarquable! même quand il composait les oraisons funèbres « où il entre beaucoup de narratifs à quoi il n'y a rien à changer », ou des discours de doctrine dans lesquels l'exposition du dogme doit être nette et précise, « il écrivait tout, nous dit

Le Dieu, sur un papier à deux colonnes, avec plusieurs expressions différentes des grands mouvements, mises l'une à côté de l'autre, dont il se réservait le choix dans la chaleur de la prononciation, pour se conserver, disait-il, la liberté de l'action en s'abandonnant à son mouvement sur ses auditeurs et tournant à leur profit les applaudissements mêmes qu'il en recevait <sup>130</sup> ».

Ainsi Bossuet, quand il était obligé d'écrire à l'avance, se réservait du moins la chance d'une expression double; il gardait toujours une ou deux voiles libres, ouvertes, pour le vent soudain du moment. C'est de la sorte que dans sa bouche le *résumé* même gardait du mouvement et avait de l'effet de l'improvisation. Le pli du manteau flottait au naturel et selon le geste.

L'abbé Le Dieu nous montre Bossuet à Meaux avant de monter en chaire, et après qu'il en est descendu. Quel tableau expressif, et qu'un peintre de sainteté en eût fait deux beaux pendants ! Les jours de sermon, après avoir arrêté ses idées dans son cabinet en relisant l'Écriture ou saint Augustin, le grand et inépuisable réceptacle de doctrine chrétienne, il n'avait plus qu'à se tenir ensuite dans « une douce méditation et une prière continuelle, avec recueillement, pendant l'office divin <sup>131</sup> », et, après quelques minutes où il s'enfermait encore avant de monter en chaire, il commençait à proférer son âme par ses lèvres, et le fleuve n'avait plus qu'à couler. Un jour, « dans le Carême de 1687, à Meaux, prêt à aller à l'église de Saint-Saintin expliquer le Décalogue, je le vis, dit Le Dieu, M. l'abbé Fleury présent, prendre sa Bible pour s'y préparer, et lire à genoux, tête nue, les chapitres XIX et XX de l'Exode;

s'imprimer dans la mémoire les éclairs et les tonnerres, le son redoublé de la trompette, la montagne fumante et toute la terreur qui l'environnait, en présence de la majesté divine; humilié profondément, commençant par trembler lui-même afin de mieux imprimer la terreur dans les cœurs et enfin y ouvrir les voies à l'amour <sup>132</sup> ». — Puis quand il avait fini, et comme pour se mettre à l'abri de l'applaudissement, il rentrait aussitôt chez lui et s'y tenait caché, « rendant gloire à Dieu lui-même de ses dons et de ses miséricordes, sans dire seulement le moindre mot, ni de son action ni du succès qu'elle avait eu; et la remarque qu'on fait à ce propos, ajoute Le Dieu, est un caractère vrai et certain, car il en usait de même dans toutes les autres occasions <sup>133</sup> ». Il ne se considérait que comme un organe et un canal de la parole, heureux s'il en profitait tout le premier et aussi bien que les autres, mais ne devant surtout point s'en enorgueillir !

C'est en vertu du même principe de modestie, et de juste et rigoureuse distinction entre l'homme et le talent qu'au lit de mort et dans sa dernière maladie, comme le curé de Varedes lui exprimait son étonnement qu'il voulût bien le consulter, lui à qui Dieu avait donné de si grandes et vives lumières, il répondait : « Détrompez-vous, il ne les donne à l'homme que pour les autres le laissant souvent dans les ténèbres pour sa propre conduite <sup>134</sup>. »

Nous savons de nos jours, et par toutes sortes d'expériences, ce que c'est que l'homme de lettres livré à lui-même, dans toute la liberté et la verve de son caprice et de son développement; nous savons ce qu'il est, même dans le cas où il se combine avec l'écrivain religieux et où il le complique par des

susceptibilités sans nom. Et quel plus grand exemple de cette complication que celui de l'auteur du *Génie du Christianisme*, de cet illustre et incurable Chateaubriand ! Nous avons vu également ce qu'est l'homme de lettres dans son mélange avec le prêtre, avec celui qui se glorifiait de ce caractère sacré et qui se flattait d'en toujours porter haut la marque ; nous avons vu tout ce que cet élément trop littéraire, cette trop grande activité et cette fièvre d'écrivain, a de périlleux et de dissolvant, surtout dans un siècle sans calme, au sein d'une atmosphère échauffée où tout excite et enflamme. Et quel plus grand exemple, et plus significatif, que celui de M. de La Mennais <sup>135</sup> !

Bossuet n'a rien d'un homme de lettres dans le sens ordinaire de ce mot ; ayant de bonne heure connu ces triomphes de la parole qui ne laissent rien à désirer en satisfactions immédiates et personnelles (s'il avait été disposé à les savourer), s'étant dès sa jeunesse senti de niveau avec la haute renommée qui lui était due, naturellement modéré, et avec cela habitué à tout considérer du degré de l'autel, on ne le voit rechercher en rien les occasions de se produire par la plume et de briller. Bossuet n'est pas un auteur, c'est un évêque et un docteur. Il n'écrit pas pour écrire, il n'a nulle démangeaison d'être imprimé ; il n'écrit généralement que forcé par quelque motif d'utilité publique, pour instruire ou pour réfuter, et si le motif cesse, il supprime ou du moins il met dans le tiroir son écrit. « Il n'y avait de grand à ses yeux que la défense de l'Église et de la religion <sup>136</sup>. » Tel il nous apparaît de plus en plus dans le tableau de l'abbé Le Dieu, et tel il sera jusqu'à sa mort.

Les années où il fut précepteur du Dauphin <sup>137</sup>,



et où il se remit à toutes les études humaines sous prétexte de les lui enseigner, furent celles où il s'occupa le plus des Belles-Lettres proprement dites. On l'y voit relisant Virgile et lisant Homère avec un enthousiasme tout particulier <sup>138</sup>. L'abbé Le Dieu n'a peut-être pas sur ces points toute l'exac-titude et la connaissance de détail qu'on désire-rait : ce qui du moins reste bien manifeste, c'est que la littérature profane, en prenant alors une grande place dans les études de Bossuet, n'y envahit rien, n'y empiète point sur le reste; elle a ses limites arrêtées à l'avance : bien qu'on nous dise qu'il lui arrivait quelquefois de réciter des vers d'Homère en dormant, tant il en avait été frappé la veille, il n'éprouva jamais dans ces sortes de lectures cette légère ivresse poétique qui, dans l'âme et l'imagina-tion séduite de Fénelon, se produira par le *Télémaque*. Bossuet, en un mot, reste de tout temps l'homme de la parole de Dieu; il l'aime, il n'aime qu'elle essen-tiellement. Isaïe, les Prophètes, les Psaumes, même le Cantique des Cantiques, voilà ses lectures de prédi-lection et à jamais chères, voilà sur quoi il aimera vieillir et mourir : *Certe in his consenescere, his immori, summa votorum est*. C'est là son *Hoc erat in votis* <sup>139</sup>, et en vieillissant il n'admettra pas de diver-sion à cette occupation finale, et à ses yeux la seule digne du sanctuaire.

On ne se lasse pas de repasser devant cette grande figure, qui offre la plus juste proportion avec l'époque où elle parut et où l'on peut dire qu'elle régna. Bossuet, en toute sa vie, marche à visage découvert, et rien de lui, rien de ses actions ni de sa pensée n'est dans l'ombre; il fut en tout le contraire de ses opinions et des méthodes particulières; il fut l'homme

public des grandes institutions et de l'ordre établi, tantôt l'organe, tantôt l'inspirateur, tantôt le censeur accepté de tous, ou le conciliateur et l'arbitre <sup>140</sup>. Il est naturellement l'homme le plus considérable d'alors dans l'ordre catholique et gallican, et partout où prévalait la parole; et cette parole nous a été transmise presque dans toute sa beauté : que faut-il de plus? M. de Maistre a appelé quelque part Bossuet une des *religions françaises* : et l'on conçoit très-bien en effet qu'il soit devenu cela <sup>141</sup>. La vraie critique, à son égard, ramène à cette conclusion, à cette consécration, et, après plus d'un circuit et d'un long tour, elle aboutit au même point que l'admiration la moins méditée. — Je n'ai rendu aujourd'hui que l'impression générale que laisse la lecture des *Mémoires* de l'abbé Le Dieu; il me reste à parler de son *Journal*, qui donne une impression moins nette, moins agréable, mais qui en définitive ne permet pas de tirer un jugement différent. C'est ce qu'il n'est pas inutile de montrer.

## II

Lundi, 14 avril 1856.

Bossuet eut pour ami particulier durant toute sa vie, pour auxiliaire affectionné et constant dans toutes les questions de doctrine, de foi, de morale et de discipline de l'Église, un homme bien digne en tout de cette relation étroite et de cette intimité : l'abbé Fleury fut ce premier lieutenant modeste, ce véritable second de Bossuet et comme son abbé de Langeron. Cela paraît bien d'après les *Mémoires* et le *Journal* de Le Dieu. Maintes fois il y est dit que Bossuet fit tel acte, ou dicta tel écrit, ou donna telle conclusion, *M. l'abbé Fleury présent*. L'abbé Fleury, qui était de treize ans plus jeune que le grand prélat, avait été l'un de ses disciples au début de la carrière ecclésiastique. Dans les années où l'abbé Bossuet, lié avec les prêtres de la Mission, avec saint Vincent de Paul et avec son successeur, faisait à Saint-Lazare les entretiens ou conférences pour l'ordination des jeunes prêtres, soit à Pâques, soit à la Pentecôte, les ordinands choisissaient de préférence le temps où il devait faire ces instructions pour se préparer aux Ordres, et Fleury fut de ce nombre; lorsqu'il quitta la profession d'avocat pour embrasser la prêtrise, il voulut être un des

fruits de cette excellente parole de Bossuet. Toute sa vie, on peut dire qu'il le suivit de près et le côtoya : également attaché à l'éducation de jeunes princes, plus tard reçu sous ses auspices à l'Académie française, il le retrouvait à Versailles, il le visitait fréquemment à Meaux et à Germigny. Dans la dernière année et quand la maladie déjà mortelle retenait Bossuet à Paris, il l'y venait voir, passait avec lui plusieurs heures, lui lisant l'Évangile et lui en parlant : entretiens doux et graves, élevés et purs, entre ces deux chrétiens si à l'unisson ; c'est là ce qu'on aimerait à entendre et à connaître ; mais Le Dieu ne nous donne que le titre de l'entretien. L'âme, l'esprit de l'abbé Fleury semblent avoir été pris de tout point sur la mesure de Bossuet et tempérés selon des degrés pareils, avec la différence du sage au grand. Un homme de large et vive conception, montrant un jour à quelqu'un sa bibliothèque, qu'il avait fort belle, arrivé devant les écrivains ecclésiastiques du règne de Louis XIV, s'écria : « Fleury à côté de Bossuet ; et pourtant quelle distance ! mais *il n'y a rien entre deux*. » Jugement parfait et qui caractérise bien Fleury ! Ce ne serait pas ici le lieu toutefois d'appliquer à la rigueur le mot de Quintilien, qu'on n'est pas nécessairement le second pour venir le plus proche après quelqu'un, *aliud proximum esse, aliud secundum* <sup>142</sup>. Je sais des hommes d'étude et de lecture approfondie qui placent Fleury très-haut, plus haut qu'on n'est accoutumé à le faire aujourd'hui, qui le mettent en tête du second rang ; ils disent « que ce n'est sans doute qu'un écrivain estimable et du second ordre, mais que c'est un esprit de première qualité ; que ses *Mœurs des Israélites et des Chrétiens* sont un livre



à peu près classique; que son *Traité du choix et de la méthode des Etudes*, dans un cadre resserré, est plein de vues originales, et très-supérieur en cela à l'ouvrage plus volumineux de Rollin; que son *Histoire du Droit français*, son *Traité du Droit public de France*, renferment tout ce qu'on sait de certain sur les origines féodales, et à peu près tout ce qu'il y a de vrai dans certains chapitres des plus célèbres historiens modernes, qui n'y ont mis en sus que leurs systèmes et se sont bien gardés de le citer; que Fleury est un des écrivains français qui ont le mieux connu le moyen-âge, bien que peut-être, par amour de l'antiquité, il l'ait un peu trop déprécié; que cet ensemble d'écrits marqués au coin du bon sens et où tout est bien distribué, bien présenté, d'un style pur et irréprochable, sans une trace de mauvais goût, sans un seul paradoxe, atteste bien aussi la supériorité de celui qui les a conçus. » Pour moi, c'est plutôt la preuve d'un esprit très sain. Quoi qu'il en soit, Fleury paie aujourd'hui la peine de n'avoir pas de relief dans la forme, et de n'avoir pas mis dans un jour frappant ses pensées. Bien qu'il ait vécu à côté de Bossuet, il n'en a reçu aucun rayon pour l'expression, et sa manière de dire se passe toute dans l'ombre. Mais c'est lui pourtant qu'on aurait voulu entendre, et lire sur l'intérieur et la familiarité de Bossuet; c'est à lui qu'il eût été séant plus qu'à aucun autre d'en parler. Quel portrait juste, vrai, bien proportionné, il en eût tracé ! car si son talent n'était en rien de la même famille que celui de Bossuet, son esprit du moins était bien parent de ce grand esprit et de ce grand sens, et son cœur lui était tendrement attaché.

Contentons-nous, il le faut bien, du *Journal de*

Le Dieu. Il y a dès les premières pages un jugement assez curieux de Bossuet sur les débuts de Massillon <sup>143</sup> comme prédicateur; on y lit :

« Le premier dimanche de l'Avent (novembre 1699), M. de Meaux n'entendit pas le sermon du Père Massillon de l'Oratoire, de crainte du froid. La grande réputation de ce prédicateur après son premier Carême à Paris lui mérita de passer de plein saut de la chaire des Pères de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré à celle du château de Versailles. On ne trouva pas son mérite digne de sa réputation : son premier discours, qui était contre les libertins, et qu'il avait, dit M. de Meaux, assez mal amené à l'évangile du jour, parut faible : on loua sa piété et sa modestie, sa voix douce, son geste réglé, jusqu'à lui accorder, contre l'avis de quelques-uns, la grâce de l'élocution : on trouva de la politesse dans son discours, des termes choisis et de l'onction : il fut très-bien écouté, et le Roi et la Cour en furent édifiés. M. de Meaux donna la sainte communion à Madame de Bourgogne le soir de la Conception, et entendit le nouveau prédicateur la même fête. Il en jugea ce que je viens de dire, et en un mot que cet orateur, bien éloigné du sublime, n'y parviendrait jamais <sup>144</sup>. »

Si nous n'y prenons garde, et sans être Bossuet, nous faisons tous un peu comme Bossuet : nous sommes volontiers négatifs à l'égard de ceux qui viennent après nous, nous sommes un peu prompts à déclarer qu'ils n'auront jamais telle ou telle qualité. En un mot, jeunes et en entrant dans la vie, on prend surtout les grands écrivains, orateurs ou poètes régnants, avec enthousiasme, par leurs qualités : vieux, on prend surtout les survenants et successeurs par leurs défauts. C'est à quoi l'on est d'abord le plus sensible; leurs défauts nous sautent aux yeux, leurs qualités ne viennent qu'après.

Cette espèce de prévention de Bossuet, peu favorable à Massillon, dura encore quelque temps. Ayant entendu le 8 décembre 1700, jour de la Conception,

le sermon du Père Maure de l'Oratoire prêché aux Récollets de Versailles, « notre prélat en a loué, dit Le Dieu, la pureté du style, la netteté, les tours insinuants et pleins d'esprit; mais il n'y a trouvé ni sublimité ni force; il le tient même au-dessous de son confrère le Père Massillon <sup>145</sup> ». Mais ce n'est pas un jugement définitif, et l'on voit que, le vendredi 5 mars 1701, « il entendit à Versailles le sermon de la Samaritaine prêché par le Père Massillon, dont il fut très-content <sup>146</sup>. »

Toutefois, il reste vrai pour nous que Bossuet et Massillon ne sont pas tout à fait de la même école d'éloquence sacrée, Bossuet étant de ceux qui y veulent à chaque instant la parole vive, et Massillon au contraire disant, quand on lui demandait quel était son meilleur sermon : « Mon meilleur sermon est celui que je sais le mieux. »

Les jugements de Bossuet sur Fénelon sont encore plus sévères, et ils sont décidément injustes. On les voudrait taire, mais puisque Le Dieu nous les a transmis, nous ne pouvons plus les ignorer :

« Le samedi au soir (23 janvier 1700, Bossuet étant à Versailles), il fut fort parlé de *Télémaque*. Dès qu'il parut et qu'il en eut vu le premier tome, il le jugea écrit d'un style efféminé et poétique, outré dans toutes ses peintures, la figure poussée au delà des bornes de la prose et en termes tout poétiques. Tant de discours amoureux, tant de descriptions galantes, une femme qui ouvre la scène par une tendresse déclarée et qui soutient ce sentiment jusqu'au bout, et le reste du même genre, lui fit dire que cet ouvrage était indigne non-seulement d'un évêque, mais d'un prêtre et d'un chrétien... Voilà ce que M. de Meaux pensa de ce roman dès le commencement; car ce fut là d'abord le caractère de ce livre à Paris et à la Cour, et on ne se le demandait que sous ce nom : le roman de M. de Cambray <sup>147</sup>. »

Et le dimanche 14 mars de la même année :

« Il paraît une nouvelle Critique de *Télémaque*, meilleure que la précédente, où le style, le dessein et la suite de l'ouvrage, tout enfin est assez bien repris, et dont on ignore l'auteur. Comme j'en faisais la lecture, j'ai dit que j'avais Sophronyme (les *Aventures d'Aristonoüs*) et les *Dialogues (des Morts)*, que je trouvais d'un style plus supportable que *Télémaque*. « Il est vrai, dit M. de Meaux, mais aussi ce style est-il bien plat; et pour les *Dialogues*, ce sont des injures que les interlocuteurs se disent les uns aux autres <sup>148</sup>. »

Ici c'est l'antipathie de nature et de talent qui se prononce par la bouche de Bossuet, et qui s'aiguise, à son insu, d'humeur et des souvenirs invétérés de la lutte. Bossuet avait en lui, dans sa mâle et ferme parole et jusque dans ses fortes tendresses, quelque chose qui devait lui faire goûter médiocrement, en effet, cette qualité traînante, agréable et un peu amollie qui plaît tant à d'autres chez Fénelon, chez Massillon, et qu'aura plus tard aussi Bernardin de Saint-Pierre. Bossuet était tout à fait exempt de ce léger paganisme littéraire auquel continuait de sacrifier le talent de Fénelon dans sa grâce restée adolescente; il n'était pas homme, même au sortir d'une lecture de *l'Odyssée*, à s'asseoir en souriant dans la grotte des Nymphes. Voilà le vrai de ces jugements, un vrai tout relatif; en s'exprimant d'une manière si crue, Bossuet cédait trop à ses répugnances instinctives et abondait, comme on dit, dans son propre sens. Quant à ce qui est dit, en un autre endroit du *Journal*, de plus fort et de plus dur encore contre Fénelon, que Bossuet « *tranche avoir été toute sa vie un parfait hypocrite* <sup>149</sup>, » ce sont de ces paroles regrettables qui peuvent échapper dans le laisser-aller d'un tête-à-tête familial, et que celui même qui les a prononcées ne reconnaîtrait pas s'il les voyait produites au grand jour : faiblesses et



traces de l'humanité, qu'il est fâcheux que Le Dieu ait recueillies et qu'il ait comme trahies en les révélant.

Au reste, le même abbé Le Dieu les rétractera pour sa part ces messéantes paroles, autant qu'il sera en lui; car Bossuet mort, et peu de mois après, ayant eu l'occasion de faire un voyage à Cambrai, il fut séduit, il fut charmé comme tous ceux qui approchaient de l'aimable et de l'édifiant archevêque, et ce même homme qui avait couché dans son *Journal* ce que, par égard pour Bossuet même, on en voudrait effacer, écrivait à M<sup>me</sup> de La Maisonfort, en racontant tout ce qu'il avait ouï et vu de la vénération unanime partout acquise à Fénelon :

« Mais je m'en tiens à ce que j'ai vu dans Cambrai, où tout est à ses pieds : on est frappé de la magnificence de sa table, de ses appartements et de ses meubles; mais, au milieu de tout cela, ce qui touche bien davantage, c'est la modestie et, à la lettre, la mortification de ce saint prélat. L'opulence de sa maison est pour la grande place qu'il remplit et pour des bienséances d'état; ce sont des dehors qui l'environnent; mais, dans sa personne, tout est simple et modeste comme auparavant; ses manières même et ses discours sont, comme autrefois, pleins d'affabilité; c'est, en effet, la même personne que j'ai eu l'honneur de pratiquer à Germigny, il y a dix-sept ou dix-huit ans et plus... Jugez si je suis content de mon voyage! ce n'est pas seulement les honneurs de la réception qui m'ont charmé, et dont je conserverai toute ma vie le souvenir avec la reconnaissance, mais c'est bien plus ce beau modèle des prélats en qui j'ai vu et admiré plus de choses que la réputation ne m'en avait appris. Aussi suis-je revenu avec une plus grande envie qu'auparavant de retourner quelque jour, s'il plaît à Dieu, et si je puis en obtenir la permission, pour en apprendre davantage <sup>150</sup>. »

Voilà l'effet que produisait à première vue Fénelon sur celui qui admirait le plus Bossuet, et qui sortait de passer vingt années auprès de lui.

A la date où le *Journal* de Le Dieu commence, Bossuet est âgé de soixante et onze ans et n'a plus que trois ans et demi à vivre. Sa santé est affaiblie, et il est obligé à beaucoup de soins; toutefois il travaille et travaillera jusqu'à la fin; il entreprend des réfutations, il conseille et presse des condamnations de doctrines; il pousse et stimule par son zèle les prélats les plus influents, se chargeant du principal en toute chose et souffrant que, si les honneurs en sont aux autres, la charge roule en effet sur lui. Il est bien celui, en un mot, duquel Saint-Simon a dit que « ses grands travaux faisaient encore honte, dans une vieillesse si avancée, à l'âge moyen et robuste des évêques, des docteurs et des savants les plus instruits et les plus laborieux <sup>151</sup> ».

L'Assemblée du Clergé de 1700, tenue à Saint-Germain-en-Laye, fut une dernière arène où se déploya cette activité vigoureuse de Bossuet. On y voit bien son procédé habituel et son rôle. Bossuet n'en est pas le président, mais il en est l'âme. Bon nombre d'archevêques et de prélats de cour eussent été d'avis, et pour aller plus vite et pour ne se brouiller avec personne, de ne s'occuper dans cette réunion que des affaires temporelles du Clergé, de ses comptes et de son budget, comme nous dirions. Telle n'est pas la doctrine de Bossuet, qui remontre dès le premier jour à l'Assemblée qu'elle a tout pouvoir de s'occuper des questions de doctrine, et qu'il est séant qu'elle le fasse; que c'est l'usage, la tradition constante, « et que jamais les évêques ne se sont trouvés réunis pour quelque sujet que ce fût, pour la conservation des églises, pour le sacre des évêques leurs confrères, ou dans tout autre cas, qu'ils n'en aient pris occasion de traiter des affaires spirituelles de

leur ministère, suivant les occurrences et les besoins présents <sup>152</sup> ». L'Assemblée, dès ce moment où Bossuet a parlé, et sous l'impression de cette grave remontrance, se trouve conduite, bon gré mal gré, à faire acte de concile, et tous les évêques, même ceux qui diffèrent avec lui d'opinion, lui accordent la louange d'avoir parlé comme un apôtre et un Père de l'Église. Ce que Bossuet désire et réclame, c'est qu'on renouvelle les condamnations contre la morale relâchée et les Casuistes, déjà si flétris mais non découragés, contre le Quiétisme et aussi contre le Jansénisme, frappant ainsi les extrêmes à droite et à gauche, et les raffinés en fausse sublimité, épargnant d'ailleurs les personnes, et sans désigner aucun nom; car il n'en veut qu'aux choses, à ce qui lui semble l'erreur. Dans cette assemblée, et à ne voir que les dehors, Bossuet est primé par d'autres : l'archevêque de Reims, Le Tellier, veut être président en titre, sauf (quand il est nommé) à dire partout de M. de Meaux : « C'est mon président. » Bientôt l'archevêque de Paris, Noailles, est promu au cardinalat et devient le président titulaire à son tour. Si le public avait nommé, c'eût été Bossuet qui eût été proclamé cardinal tout d'une voix. Chacun le dit, mais lui ne vise qu'au principal, au triomphe de la doctrine; il conseille et inspire M. de Noailles comme il avait fait pour Le Tellier : « Il va droit au bien en tout et partout, sans écouter les dégoûts qu'il peut avoir, ni se laisser arrêter par les difficultés qui se présentent <sup>153</sup>. »

Il a besoin d'agir directement auprès de M<sup>me</sup> de Maintenon pour obtenir d'elle et de son influence sur le roi que le Père de La Chaise ne soit point écouté; car il s'agit de condamner des doc-

trines chères aux amis et confrères du Père de La Chaise. M<sup>me</sup> de Maintenon appuie Bossuet, et s'honore en l'appuyant; l'accord entre eux est parfait; leurs deux bons sens font alliance et se soutiennent.

On est d'avis à l'Assemblée d'exclure le second Ordre, c'est-à-dire les abbés, dans les délibérations concernant la foi et la morale, de ne leur laisser que la voix consultative et non la voix délibérative et le vote : de là grande rumeur. Ce second Ordre, en partie composé d'abbés de qualité, des Louvois, des Caumartin, des Pomponne, se récrie et est près de s'insurger contre les évêques. Un neveu de Bossuet, l'abbé Bossuet, plus tard évêque de Troyes, et qui n'était pas digne en tout de son oncle, est des plus vifs à résister, à protester, et à vouloir organiser le parti des mécontents. Il faut que Bossuet le lui défende, et lui impose plus de modération et de retenue, sans l'obtenir jamais qu'à demi. Tout ce second Ordre, au reste, reconnaissait volontiers Bossuet pour son chef et son oracle, et, pour peu qu'il eût fait un signe, lui eût servi d'armée et de cortège.

Ainsi ayant affaire à la morgue des uns, à la mauvaise humeur et à la pétulance des autres, ayant à compter avec la politique des prélats, avec le formalisme des docteurs, Bossuet, sans amour-propre, sans impatience, poursuit son dessein, fait toutes les concessions nécessaires, écarte et tourne les obstacles, et n'a de cesse qu'il n'ait obtenu la condamnation des 127 propositions tant molinistes que jansénistes, maintenant par là l'Église de France dans la voie qui lui semble celle de la rectitude et du sage milieu.



Mais on dira : A cette date de 1700, à ce seuil du dix-huitième siècle, était-ce bien là qu'était le danger ? et par cette condamnation si bien conduite, si savamment combinée, Bossuet ne montre-t-il pas qu'il était plus théologien que prophète, et qu'il regardait plus en arrière ou à ses pieds qu'il ne voyait en avant ?

Il est certain que par ces condamnations en partie rétrospectives, l'Assemblée de 1700 ne faisait que confirmer et terminer en quelque sorte le programme ecclésiastique de la dernière moitié du siècle, qu'elle ne s'attaquait qu'à des doctrines déjà frappées et bientôt stériles, bien qu'elles eussent encore des racines vivaces, et qu'elle n'obviait en rien (et ce ne pouvait être son rôle) à ces autres doctrines bien autrement dangereuses qui s'insinuaient partout et qui étaient à la veille de se démasquer. Bossuet toutefois, d'après le *Journal* de l'abbé Le Dieu, ne nous paraît point avoir été sans des prévisions plus sérieuses et plus longues. Il écrivait le 11 décembre 1702 à Fleury, non pas à l'abbé, mais à l'évêque de Fréjus, le futur premier ministre de Louis XV, « que l'esprit d'incrédulité gagnait toujours dans le monde; qu'il se souvenait lui en avoir souvent entendu faire la réflexion; que c'était encore pis à présent, puisqu'on se servait même de l'Evangile pour corrompre la religion des peuples <sup>164</sup>. » Les travaux critiques de Richard Simon sur l'Ancien et le Nouveau Testament, ses interprétations tout historiques et hardies sous forme littéraire, et les explications philosophiques qui y étaient en germe, lui firent surtout pousser le cri d'alarme et l'occupèrent durant toutes ses dernières années : il travailla jusqu'au dernier moment à le réfuter, à le faire condamner, à faire supprimer

ses livres par l'autorité ecclésiastique et séculière. Dans l'ordre social où il vivait, et dans ce cadre religieux-politique dont il était l'un des liens, si Bossuet se fût montré tolérant comme nous l'entendons aujourd'hui et comme cela eût convenu à Bayle, c'est qu'il eût été plus ou moins indifférent. On assure qu'en décembre 1702, en apprenant l'Ordonnance de M. de Meaux contre son dernier livre (*la traduction du Nouveau Testament*, imprimée à Trévoux), Richard Simon disait : « Il faut le laisser mourir, il n'ira pas loin. » L'oratorien déjà philosophe semblait confesser par là qu'il ne reconnaissait et ne redoutait véritablement qu'un docteur, celui qui pouvait, le dernier, s'appeler un *maître en Israël*.

Seulement le danger n'était pas là où Bossuet le voyait et le dénonçait en face. Le dix-huitième siècle ne devait point tirer son incrédulité par forme de déduction lente et, en quelque sorte, l'épeler mot à mot. Les livres du docteur Launoy ou ceux de Richard Simon devaient lui demeurer à peu près étrangers. En France, l'innovation et la révolution n'avaient point à sortir méthodiquement de *l'exégèse*, et l'on ne devait point procéder à l'allemande. Les *Lettres Persanes* et Voltaire, voilà les prochains ennemis, les troupes légères qui s'empareront des hauteurs, à la française, avant de dire *gare*, et qu'on ne saura plus ensuite comment débusquer. Bossuet, combattant en évêque Richard Simon et les principes de socinianisme qu'il voit poindre de toutes parts dans ses écrits, s'aperçoit bien qu'un ennemi formidable approche; il appelle et convoque tant qu'il peut les défenseurs sur toute la ligne, mais il se trompe sur le point menacé. Et comment prévoir alors que la position serait tournée par Voltaire ?

Le *Journal* de Le Dieu nous montre Bossuet à Meaux, dans le tous-les-jours de sa vie pastorale, et le plus paternel des évêques. Il écrit au chancelier pour solliciter la grâce d'un pauvre berger qui a été homicide par malheur dans le cas d'une juste défense. Il raccommode et réconcilie, après des pourparlers sans nombre, les membres du Présidial et ceux de l'Élection qui étaient en guerre ouverte et qui, par suite de couplets injurieux, étaient près d'en venir aux derniers éclats; ayant rendu une sentence arbitrale qui est acceptée et signée des deux partis, il réunit le jour même à un dîner à l'Évêché, et fait boire à la santé les uns des autres, ces guelfes et ces gibelins de la ville de Meaux. Nous assistons, grâce au *Journal* de Le Dieu, aux derniers sermons de Bossuet, qu'il prêche à l'âge de soixante-quatorze et soixante-quinze ans : le 1<sup>er</sup> novembre 1701, jour de la Toussaint, « il recueille les restes de ses forces pour exciter les cœurs à l'amour de Dieu, dans un sermon de la Béatitude éternelle <sup>155</sup>. » Une autre fois, le 2 avril 1702, dimanche de la Passion, il fait un grand sermon dans sa cathédrale pour l'ouverture du jubilé : « il réduit tout à ce principe : *Cui minus dimittitur, minus diligit*, que plus l'Église était indulgente, plus on devait s'exciter à l'amour pour mériter ses grâces et parvenir à la vraie conversion. Ce discours était très-tendre et très-édifiant, nous dit Le Dieu, et M. de Meaux l'a prononcé avec toutes ses grâces, et aussi avec une voix nette, forte, sans tousser ni cracher d'un bout à l'autre du sermon : en sorte qu'on l'a très-aisément entendu jusqu'aux portes de l'église, chacun se réjouissant de lui voir reprendre sa première vigueur <sup>156</sup> ». On aime à rejoindre ces détails sur le Bossuet de la fin et sur son bel organe,

éclatant une dernière fois, avec ce que le même biographe nous a dit de lui dans sa jeunesse, quand il nous le montre affectionné à chanter l'office de l'Église et les Psaumes : « Il avait la voix douce, sonore, flexible, mais aussi ferme et mâle. Son chant était sans affectation, et néanmoins il faisait plaisir <sup>167</sup>. »

Tous les détails donnés par Le Dieu ne sont pas également intéressants, et il en est dont on se passerait bien. Nous savons par lui quel jour Bossuet s'est décidé à prendre des lunettes en forme à mettre sur le nez. La maladie dont Bossuet mourut, et dont il avait ressenti les premières atteintes depuis quelques années déjà, était la pierre : Le Dieu ne nous fait grâce d'aucune particularité. Cette maladie, toujours cruelle, semblait alors bien plus effrayante qu'aujourd'hui, à cause du seul genre d'opération qu'on pratiquait et qui était à peu près synonyme de mort. Bossuet, à qui l'on dissimula le plus longtemps possible la nature de son mal, et qui tâchait de se le dissimuler à lui-même, ne fut pas à l'épreuve de ce premier effroi quand il n'eut plus moyen de douter : la fièvre avec un léger trouble de tête l'agita durant les jours et les nuits qui suivirent. L'humanité chez lui eut quelque défaillance. Sa faiblesse (si l'on était tenté d'en rechercher les indices) se montrerait surtout en ce qu'il céda aux instances de sa famille, de son neveu particulièrement, et que, dans cet état d'infirmité et de décadence physique, il s'obstina à rester trop longtemps à Versailles, afin de solliciter sans doute en faveur de ce neveu, qui paraît avoir été un personnage sec, égoïste et exigeant. Chacun remarqua qu'en donnant la communion à M<sup>me</sup> la duchesse de Bourgogne, le 6 mai 1703,



« M. de Meaux n'était pas ferme sur ses pieds, et qu'il ne devrait plus faire de pareilles actions publiques <sup>158</sup>. » Le jour de l'Assomption (15 août de la même année), en voulant assister à une procession de la Cour, il donna un spectacle qui affligea ses amis, et *Madame*, cette *Madame*, mère du Régent, que nous connaissons tous, ne se faisait faute de lui dire tout haut le long du chemin durant la cérémonie : « Courage, monsieur de Meaux ! nous en viendrons à bout <sup>159</sup>. » Ce sont là les faiblesses de Bossuet : heureux qui, au terme du voyage, n'a pas à s'en reprocher de plus grandes !

Je comparerais à quelques égards, et sauf toutes les différences de la condition et du saint caractère, mais en ne pensant qu'à la bonté et au génie, cette vieillesse déclinante de Bossuet à celle du grand Corneille. Bossuet voulut, à cet âge, faire aussi des vers, et cela va sans dire, des vers religieux ; il s'appliqua à traduire en vers français quelques-uns des Psaumes ; il s'en remettait pour la révision à l'abbé Genest, un des abbés de la Cour naissante de Sceaux, auteur d'une tragédie sacrée, un assez pauvre poète et, je pense, un mince critique ; mais Bossuet, qui traduisait ces Psaumes par esprit de pénitence, les lui soumettait avec une égale humilité. J'ai sous les yeux quelques-unes de ces traductions en vers de Bossuet, notamment celle du beau Psaume mélancolique : *Super flumina Babylonis* ; je croirais faire injure à cette grande mémoire que d'en citer même une seule stance. Qui trouverait plaisir à surprendre la plus magnifique des paroles humaines à l'instant où elle balbutie <sup>160</sup> ?

Un mot encore toutefois sur cette traduction en vers. On aime, vieux, ce qu'on aimait, enfant ; on y

revient et l'on s'y reprend d'une plus vive étreinte \*. Bossuet, durant toute sa vie, avait lu et aimé les Psaumes; mais ce premier temps où, chanoine, âgé de treize ans à peine, il les chantait de sa voix pure et peut-être avec larmes aux offices du chœur à Metz, lui revenait plus tendrement dans ses derniers jours. Tant de gens, avant de mourir, traduisent Horace en vers, uniquement parce qu'ils l'ont traduit jeunes, que cela nous fait comprendre que Bossuet ait voulu rendre ce dernier hommage aux Psaumes. Il n'y voyait pas seulement sa religion de chrétien, il y retrouvait sa poésie d'adolescent.

Ce qui est tout sérieux, ce qui est bien conforme à l'esprit intérieur, c'est sa méditation perpétuelle de l'Écriture dès qu'il sentit que le terme de sa vie était proche. « Il avait pris une grande dévotion à réciter souvent le psaume XXI : *Mon Dieu, mon Dieu, jetez sur moi votre regard; pourquoi m'avez-vous abandonné?* <sup>162</sup> » Il s'endormait et se réveillait dans la méditation de ce psaume, qu'il appelait proprement le *Psaume de la mort*, le *Psaume du délaissement*.

— « Monsieur, je vous ai toujours cru honnête homme, disait un jour à Bossuet un incrédule au lit de mort; me voici près d'expirer, parlez-moi franchement, j'ai confiance en vous : que croyez-vous de la religion? — Qu'elle est certaine, et que je n'en ai jamais eu aucun doute, » repartit Bossuet; et la sincérité de cette parole éclate à nos yeux dans tout ce que nous lisons aujourd'hui à son sujet. Il y a bien des années, et avant qu'une critique investiga-

---

\* « Nam quid in senectute felicius, quam quod dulcissimum est ni juvena? » Plin le Jeune, *Lettres*, liv. II, 3 <sup>161</sup>.

trice eût rassemblé autour de cette figure de Bossuet tous les éclaircissements et toutes les lumières, un écrivain de beaucoup d'esprit, s'essayant à définir le grand évêque gallican, disait : « Bossuet, après tout, était un conseiller d'Etat. » Si par là on ne voulait dire autre chose, sinon qu'il y avait en Bossuet un homme politique, un homme capable d'entrer dans le ménagement des personnes et la considération des circonstances, on avait raison ; mais si l'on prétendait aller plus loin, toucher au fond de sa nature et infirmer l'idée fondamentale du prêtre, on se tromperait : car au fond de cette nature, telle qu'elle ressort aujourd'hui de tous les témoignages et qu'elle nous apparaît dans une continuité manifeste, il y a avant tout et après tout un croyant. Bossuet croit à la religion de toute son intelligence et de tout son cœur, et dans le cours de cette vie si pleine on ne voit pas d'interstice par où le doute se soit jamais introduit. Toute sa fin est du plus humble et du plus fervent chrétien, et s'il y mêle jusqu'au bout des retours et des prises d'armes du docteur et du gardien vigilant des dogmes, il a aussi, quand il est réduit à lui seul et en présence de son mal, la foi simple et comme naïve du centenier de l'Évangile, et on peut le dire à l'honneur du grand évêque, il a la foi du charbonnier. L'impression que laisse la lecture du *Journal* de Le Dieu, au milieu des particularités oiseuses et quelquefois bien vulgaires qui s'y rencontrent, a cela d'utile qu'elle met cette vérité et cette sincérité de la nature de Bossuet dans une entière et incontestable lumière. M. de Bausset, si agréable biographe, et dont je vois que l'on parle aujourd'hui beaucoup trop légèrement (car n'est-ce pas lui qui a créé chez nous la biographie vraiment littéraire ?),

n'était point propre peut-être à nous convaincre là-dessus autant qu'on l'aurait désiré. Aujourd'hui qu'on est entré jour par jour pendant quatre années dans l'intérieur de Bossuet vieux, malade, laborieux toujours, mais défaillant par degrés et mourant, on sait à quoi s'en tenir, comme si l'on avait été soi-même un témoin oculaire lisant dans cette belle et bonne conscience à toute heure. Qu'allais-je faire ? je voulais citer en preuve quelques passages du *Journal* ; en est-il besoin ? — Encore une fois, Bossuet ressort de cette lecture et de l'épreuve suprême de ces intimes documents avec des traces de faiblesse sans doute et d'infirmité humaine ; je ne sais si ceux qui se dressent dans l'esprit d'illustres statues qui ressemblent trop souvent à des idoles, trouveront qu'il ait grandi à leurs yeux ; mais cet homme, qui a eu tant de grandeur dans le talent, s'y montre avec bien de la bonté morale et de la piété vraie dans le cœur ; que faut-il davantage <sup>163</sup> ?



# LES SERMONS DE BOSSUET <sup>164</sup>

## I

Lundi, 19 mai 1862.

Un travail de critique qui date seulement de nos jours a été entrepris et est en voie d'exécution sur Bossuet \*. La nouvelle édition que j'annonce de ses *Œuvres complètes* en est un résultat. Je résumerai en peu de mots l'état de la question et des études à son sujet, en remontant rapidement le cours de cette haute renommée.

Bossuet, grand théologien, grand orateur funèbre, meurt aux premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle (12 avril 1704) : sa mémoire recueille aussitôt la gloire qui lui est due et qui, depuis longtemps, le couronnait; mais l'admiration, sur son compte, s'attache littérairement aux endroits célèbres, aux chefs-d'œuvre en lumière. « On a de lui cinquante et un ouvrages, dit Voltaire; ce sont ses *Oraisons funèbres* et son *Discours sur l'Histoire universelle* qui l'ont conduit à l'immortalité <sup>165</sup>. » D'Alembert, Thomas, La Harpe,

---

\* Librairie de Louis Viriès, rue Delambre, 5. — Le tome VIII, qui ouvre la série des Sermons, était alors en vente.

lui rendent pleine justice à cet égard, mais à cet égard seulement. Les *Sermons*, publiés après les autres ouvrages et en plein XVIII<sup>e</sup> siècle (1772), provoquent l'opinion hautement favorable et le suffrage enthousiaste de l'abbé Maury<sup>166</sup>; mais, tout en sentant les choses de l'éloquence en orateur, Maury est d'ailleurs un critique un peu léger, tranchant, décisif, affirmatif; il ne fait autorité qu'à demi. Son opinion reste longtemps particulière. Sous l'Empire, M. de Bausset, qui avait débuté par une intéressante et agréable *Histoire de Fénelon*, continue par une *Histoire de Bossuet*, utile, agréable encore, mais où la critique proprement dite est un peu vague, où la louange est un peu trop généralement répandue, et où toutes les sources contemporaines ne sont pas consultées d'assez près. On a dû y revenir depuis et avec une investigation pleine d'ardeur, avec un besoin de précision qu'on n'avait pas à ce degré auparavant. Le jeune abbé Vaillant essaye de cette critique moderne et d'après M. Cousin, en l'appliquant aux *Sermons* de Bossuet (1851)<sup>167</sup>, et en relevant chez le premier éditeur de 1772, dom Déforis, bien des inexactitudes de texte et des licences; il indique les moyens de les réparer. Ce studieux et ardent jeune homme meurt à la peine; il a, le premier, donné le signal devant le public. Mais M. Floquet, qui, depuis des années, travaillait et creusait en silence, se décide enfin à paraître (1853). Dans les trois volumes publiés jusqu'à ce jour sur la *Vie* de Bossuet, et qui ne comprennent cependant encore qu'un premier tiers de sa carrière publique jusqu'en 1670, il épuise les sources, les informations; il ne laisse rien d'inexploré. Cet estimable et savant ouvrage, qu'on dirait d'un Tillemont biographe, n'a contre lui que le style dans

lequel il est écrit et qui est un peu revêche. « Les mots d'une langue bien faite s'appellent l'un l'autre. » C'est ce que disait Laromiguière dans cette forme gracieuse et simple qui était la sienne; M. Floquet ne se l'est pas assez dit. Mais, cette remarque essentielle et inévitable une fois faite, que de droiture, d'honnêteté, de scrupule et d'ingénuité dans l'érudition et dans l'esprit du digne auteur! — Enfin on a publié depuis lors (1856) les *Mémoires* mêmes, si souvent cités et invoqués, et le *Journal* tout entier de l'abbé Le Dieu, ce secrétaire de Bossuet, dont le nom et le renom valent mieux que la personne, qui n'est pas l'exactitude ni la délicatesse même, mais qui aimait, somme toute, son évêque, qui l'admirait, et qui, ayant songé de bonne heure à tirer parti de son intimité pour écrire ce qu'il voyait, et ce qu'il entendait, nous a rapporté bien des choses qui se ressentent du voisinage de la source, et que rien ne saurait suppléer. Avec Le Dieu, contrôlé par M. Floquet, on a tout ce qui se peut souhaiter de plus particulier sur Bossuet : c'est définitif. Puissent les prochains volumes de M. Floquet ne pas se faire attendre trop longtemps!

M. Lachat, dans l'Introduction qu'il a mise en tête des *Sermons* au tome VIII de l'édition nouvelle, ne fait que résumer avec assez de soin et de bonne volonté les résultats obtenus par ses devanciers, et il s'applique à suivre, pour la reproduction exacte du texte, les excellents principes critiques qui ont prévalu depuis quelques années, que M. Cousin n'a cessé de prêcher sur les toits, que M. P. Faugère a mis en pratique pour Pascal, M. Chéruel pour les *Mémoires* de Mademoiselle,

M. Régnier tout récemment pour M<sup>me</sup> de Sévigné. Rien de mieux\*.

Dans son travail de récapitulation, M. Lachat nous paraît toutefois s'exagérer un peu trop des critiques secondaires. « On ne cesse pas sans peine de citer *un pareil écrivain*, » dit-il en un endroit (page xxviii); et, en vérité, je crains que ces mots, *un pareil écrivain*, ne s'appliquent, dans sa pensée, non pas à Bossuet, mais à M. Valéry-Radot, dont il vient de transcrire quelques remarques. Mesurons nos éloges. Je suis étonné de trouver au bas d'une page (page xv) l'abbé Faydit, cet auteur méprisable, allégué comme autorité. On ne cite pas en bon lieu l'abbé Faydit.

D'ailleurs je n'admets pas du tout avec M. Lachat (page xxvii) que la plume de Bossuet soit devenue de plus en plus *timide* avec les années. Le mot de *timide* jure avec l'idée seule de Bossuet, écrivain et orateur; c'est une impropriété, un contre-sens. Bossuet a pu, dans certains de ses discours et sermons, multiplier les retouches et les ratures : qu'est-ce que cela prouve ? Il est dangereux de s'engager trop avant dans ces minuties d'examen interlinéaire et d'en prétendre

---

\* Je crois seulement devoir glisser un mot à la décharge du premier éditeur des *Sermons*, cet estimable et utile dom Déforis que tout le monde attaque aujourd'hui, et que l'on devrait commencer par remercier pour avoir fait le plus gros et le plus difficile de la besogne. M. Gandar, qui s'est fort occupé du texte de Bossuet, et qui y a regardé de très-près, me fait remarquer que cet honnête homme de bénédictin a rendu maint service inappréciable, qu'il a presque toujours bien lu des brouillons que, sans lui, on serait fort empêché de déchiffrer. Mais c'est la mode de tout éditeur de dénigrer son prédécesseur et d'en profiter; chaque nouveau venu use de cette mode largement<sup>188</sup>. — Autre réserve. Je suis allé un peu vite et de confiance en accordant à M. Lachat d'avoir réussi à constituer le texte de Bossuet. Des personnes du métier, et qui ont consulté après lui les manuscrits, m'ont fait voir que sa collation était tout à fait insuffisante. J'en ai eu la preuve, notamment sur le *premier Sermon pour la fête de tous les Saints*, que lui-même a donné précisément comme échantillon.



rien conclure sur les procédés du talent, du génie. Il y faudrait, en tout cas, apporter un tact que tout le monde n'a pas. Tout grammairien n'est pas un critique. Pareil orateur ne veut pas être regardé avec des yeux myopes. La touche de Bossuet, en devenant plus large et plus sûre avec les ans, n'a jamais hésité, et la marche de son éloquence n'a rien à faire avec la méthode de Boileau.

Ne nous laissons pas de le revoir de près, cet homme le plus puissant par la parole, le plus véritablement éloquent que nous ayons eu dans notre langue; ne cessons de lui accorder tout ce qui lui est dû, et cependant ne lui accordons pas toute chose.

Ne lui accordons pas d'être un historien accompli, ni même un historien équitable, ni un philosophe et un arbitre impartial des questions philosophiques, ni un ami, à aucun degré, de l'examen et de la critique. Bossuet n'avait pas besoin d'être tout cela pour devenir et rester le plus grand orateur sacré et même un *Père de l'Eglise*, comme l'appelait La Bruyère <sup>169</sup> : il avait plutôt besoin de n'être rien de cela et de n'admettre aucun doute, de ne tolérer aucune inquiétude d'opinion, aucune recherche de vérité nouvelle : il entraînait en impatience dès qu'on remuait autour de lui, et tout son raisonnement, aussitôt, toute sa doctrine se levait en masse et en bon ordre comme une armée rangée en bataille.

Il y avait maintes choses qu'il n'aimait pas, qu'il n'entendait pas ou (ce qui revient au même) auxquelles il ne voulait pas entendre. Les esprits curieux et libres, les esprits délicats et fins, sont enclins à ne pas goûter Bossuet, et ils ont leurs raisons pour

cette antipathie. Je sais de nos jours un bien spirituel adversaire de Bossuet, qui n'a cessé depuis des années de trouver et de semer sur lui des mots piquants et justes. Parlant de l'évêque politique en Bossuet, et des considérations de cabinet qui influèrent si fort sur sa conduite, sur ses discours officiels en toute circonstance, cet homme d'esprit disait il y a plus de trente ans : « Après tout, c'est un conseiller d'État. » Tout récemment, et se reportant à ce trésor de beaux lieux communs qui sont le fonds inépuisable de son éloquence, il l'appelait encore « le sublime orateur des idées communes ». Et montrant de plus, au sujet de la controverse avec Leibnitz, que Bossuet n'était entré, à aucun moment, dans l'esprit même de cet essai de conciliation chrétienne supérieure et avait prolongé, sans paraître s'en douter, un malentendu perpétuel, il se risquait à dire que cela donnait quasi-raison à certains critiques délicats « qui trouvent à Bossuet l'imagination d'Homère et *point d'esprit* <sup>170</sup> ». Le mot est lâché, et c'est M. de Rémusat qui l'a dit.

Le fait est que Bossuet, avec son air de grandeur et de bonhomie autoritaire, est impatientant et irritant pour tous ceux de la postérité de Leibnitz, pour les Lessing présents et futurs, pour tous ceux qui préfèrent à la vérité même possédée, et dès lors étroite, la recherche éternelle de la vérité.

Du temps de Bossuet, un esprit des plus fins, M. de Tréville, jugeait assez sévèrement son caractère. Un jour que Bossuet, le trouvant trop roide, trop dédaigneux, avait dit de lui : « Il n'a pas de jointures, » Tréville, à qui on rapporta le propos, répondit : « Et lui, il n'a pas d'os <sup>171</sup>. » Bossuet, en effet, était pliant et

un peu faible devant les puissances, et il avait bien des égards au monde \* 172.

Les mondains spirituels et malins lui pardonnent peu cependant de s'être laissé duper par Louis XIV et M<sup>me</sup> de Montespan, ou plutôt par la passion du cœur, et pour avoir vu les deux amants bien et dûment confessés, absous et admis à la réconciliation pendant un jubilé, de les avoir crus si solidement convertis qu'ils pussent ensuite se revoir à la Cour sans danger, devant témoins. Mais à la première rencontre, on le sait, les deux amants se portèrent l'un vers l'autre, se tirèrent insensiblement à part dans l'embrasure d'une fenêtre, se parlèrent bas, pleurèrent, et, faisant une grande révérence aux graves témoins, matrones ou prélat fort ébahis et se regardant, ils passèrent dans une autre chambre : « Et il en advint M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans, et ensuite M. le comte de Toulouse \*\*. » C'est ce qu'on appelle vulgairement avoir un pied de nez. Cela ne serait pas arrivé à Fénelon.

Les philosophes de leur côté, les amateurs des idées neuves et les chercheurs de vérités ne pardonnent pas à Bossuet son immobilité stable et impérieuse, son *veto* contre tout ce qui se tentait pour faire faire, soit au christianisme, soit à l'esprit philosophique, un pas de plus, une évolution, et ils se raillent de la vanité de son effort. Le grand évêque y fut attrapé comme à l'entrevue de Louis XIV et de M<sup>me</sup> de Montespan : le cœur humain lui avait joué un tour,

---

\* Il était le premier à sentir ce faible de son caractère; et un jour qu'en quittant la supérieure d'une communauté de Meaux, il lui disait l'adieu d'usage : *Priez Dieu pour moi*, comme cette supérieure lui répondit : *Que lui demanderai-je?* il répliqua : « Que je n'aie point de complaisance pour le monde. »

\*\* *Souvenirs de M<sup>me</sup> de Caylus* 173.

l'esprit humain lui en joua un autre. Bossuet meurt en combattant, en écrasant Richard Simon, c'est-à-dire en repoussant la critique exacte, consciencieuse, qui se présentait sous la forme théologique, et il se flatte d'avoir fermé la porte à l'ennemi <sup>174</sup> : la critique élude la difficulté, elle tourne la position ; elle s'élance à la légère, à la française, à la zouave, sous forme persane et voltairienne, et elle couronne du premier jour les hauteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voilà l'Ombre de Bossuet bien étonnée.

L'éducation, le tour d'esprit, la forme de talent de Bossuet expliquent suffisamment cette manière de penser et d'agir. Je ne sais qui a dit : L'esprit d'un homme, en définitive, ne fait jamais que ce qu'il est obligé et mis en demeure de faire. Bossuet, doué par la nature d'une parole puissante, abondante, qui se verse d'elle-même et tombe comme les fleuves « du sein de Jupiter », n'a pas besoin de chercher des idées si loin ni d'inventer un ordre de choses autre que celui qu'il trouve tout fait autour de lui. Quand on a une si belle sonnerie, on n'a pas besoin de chercher midi à quatorze heures. Ce soin de chercher, de s'ingénier, de creuser sans cesse, de prétendre reconstruire l'entendement humain de fond en comble, appartient surtout aux esprits tournés en dedans, à parole rentrée et difficile comme Hegel, à parole rare et dense comme Sieyès ou Spinoza. Bossuet n'est que le plus magnifique des vaisseaux de haut bord voguant à toutes voiles, naviguant à fleur d'eau ; et les tempêtes elles-mêmes, en le précipitant jusqu'aux abîmes, ou en le portant tout d'un coup jusqu'au ciel, ne le lanceront dans aucun Océan inconnu, ne lui feront découvrir aucune nouvelle terre.

Tout lui fut facile dès l'enfance, tout lui réussit. Né



en Bourgogne, d'une famille parlementaire (1627), il s'annonça de bonne heure par les plus brillantes dispositions; son feu, sa vivacité étaient modérés par une douceur et une sagesse qui se retrouvent dans toute sa vie; sa parole était de feu, mais son esprit, sa conduite furent toujours sages. Pendant que son père va s'établir à Metz en qualité de conseiller au Parlement, le jeune Bénigne reste à Dijon, ainsi qu'un frère aîné, confié aux soins d'un oncle, conseiller au Parlement de Bourgogne. Il fait ses classes au collège des Jésuites. Ses nom et prénom de *Bossuet* et de *Bénigne* prêtent aux jeux scolaires. *Bos suetus aratro*, disait-on de lui, car il était des plus assidus; *Bénigne* en effet, car il était remarquablement doux. Mais son ardeur naturelle était égale au moins à son assiduité et à sa bénignité.

Un jour, dans le cabinet de son père, qui venait de temps en temps à Dijon, le jeune Bossuet ouvre une Bible latine; il en reçoit une impression profonde. Le fleuve naissant avait reconnu comme son haut réservoir natal et son berceau. Il s'y plongeait, il en découlait, il y remonta sans cesse, il n'en sortit plus. Il ne s'y arrêta dans aucun temps aux difficultés particulières qu'il rencontrait, il en respirait l'esprit général, il en suivait les nombreux courants et les torrents. Bossuet, ai-je dit ailleurs <sup>175</sup>, c'est le génie hébreu, étendu, fécondé par le christianisme et ouvert à toutes les acquisitions de l'intelligence, à toutes celles du moins que le catholicisme gallican enferme et consacre, mais retenant quelque chose aussi de l'interdiction antique et souveraine, qui sent le commerce direct avec Jéhovah. De geste et de ton, et pour les cornes de lumière, il tient d'un Moïse; il a d'un David pour la poétique ivresse. Bossuet, c'est un esprit hiérar-

chique, c'est le prêtre et le grand prêtre éloquent, prophétique, mais un prophète du présent.

Fait chanoine de Metz à l'âge de treize ans, il vient pour la première fois à Paris en 1642. Il y arrive à temps pour voir Richelieu mourant, au retour du voyage du Midi, y faire son entrée en litière, avec une pompe voisine des funérailles. La première oraison funèbre se dessine dans son esprit.

Il suit ses cours de philosophie à la maison de Navarre, que dirigeait alors Nicolas Cornet, maître ferme et prudent; il y achève toutes ses études ecclésiastiques. Il est la fleur de l'école, un prince de la docte jeunesse. On le distingue entre tous pour bien des qualités et des dons, et pour sa vaste mémoire, ce premier trésor de l'orateur. Malgré tout ce que dit l'abbé Le Dieu, il est moins nourri alors des auteurs profanes que des sacrés. Le Dieu fait des phrases sur Homère et Démosthène; pour couper court à ces assertions vagues qui tendraient à faire du lévite et du prêtre par vocation un nourrisson des neuf Muses, on peut recourir à Bossuet lui-même dans une note qu'il a tracée de ses études jusqu'à l'âge de quarante-deux ans environ : à cette première époque, et avant d'entrer dans cette seconde carrière de précepteur du Dauphin qui le ramena heureusement par devoir aux lettres et aux lectures profanes, il était sobre dans ses choix de ce côté, sobre et même exclusif : Virgile, Cicéron, un peu Homère, un peu Démosthène,... mais les *choses* avant tout, c'est-à-dire les saintes Écritures anciennes et nouvelles, l'Ancien et le Nouveau Testament, médité, remédité sans cesse dans toutes ses parties; ce fut du premier jour sa principale, sa perpétuelle lecture, celle sur laquelle il aspirera à vieillir et à mourir : *Certe in his consenescere, his*

*immori, summa votorum est*<sup>139</sup>, disait-il. Chacun a son idéal de vie heureuse, sa maison d'Horace en perspective : pour le profond et grand chrétien, jeune ou vieillissant, il n'y avait d'autre maison que celle de *mon Père*.

Tenons-nous pour le moment à la jeunesse. Au milieu de tant d'études où il se plongeait sans cesser d'être sociable, aimable et doux, on a remarqué qu'il ne donna jamais « dans la curiosité des mathématiques » ; on les considérait en effet, alors, comme une curiosité. On ajoute qu'il aimait pourtant à en entendre discourir ; j'en doute.

Son esprit est d'une autre sphère et d'un autre monde ; c'était avant tout un esprit de doctrine, d'ordonnance et d'exposition logique et oratoire.

Les thèses qu'il soutint à la fin de sa première année de philosophie et qu'il dédia à l'évêque de Lisieux, Cospéan, furent célèbres ; il était cité comme l'une des merveilles de l'Université, une des gloires de Navarre.

Produit dans le monde, à l'hôtel Guénégaud, même à l'hôtel Rambouillet, il avait prêché dans ce dernier salon un jour, un soir, vers onze heures ; ce qui provoqua le mot connu de Voiture : « Je n'ai jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard<sup>176</sup>. » C'était un sermon improvisé. Il en improvisa un autre, des années après, à Metz, au dessert, chez la maréchale de Schomberg, où il avait dîné. Il prit pour texte le changement de l'eau en vin. Mais en général il n'aimait pas, nous dit-on, les sermons *in promptu*. Il était pour les miracles plutôt que pour les merveilles.

Il fit encore dans l'école, pour les divers exercices et les épreuves qui solennisaient la fin des études, d'autres *actions* célèbres dont la Faculté garda le

souvenir. Un jour, à l'une de ces thèses dite la *tentative*, le prince de Condé, ami et protecteur de sa famille, à qui il l'avait dédiée et qui y assistait, voyant le répondant assailli de toutes parts et faisant face à tous, eut la tentation lui-même de faire comme sur le champ de bataille, de courir à son secours et d'entrer dans la mêlée : instinct de héros, qui ne peut voir un ami, un brave dans le péril, sans s'y jeter et sans prendre sa part à la fête. — Ou bien encore (car ces sortes de légendes sont flottantes) ce fut contre le brillant bachelier en personne qu'il se sentit, dit-on, l'envie de disputer, le voyant si redoutable et si vainqueur : autre instinct de héros et d'Alexandre, jaloux de toutes les palmes, avide et amoureux de toutes les gloires.

Au sortir de ces triomphes scolastiques, Bossuet s'en allait à Metz dans son canonicat, et là, livré à la prière et à l'étude, il se recueillait et acquérait dans la méditation des forces nouvelles. Vie chaste, vie sobre, vie tour à tour de mouvement et d'un certain éclat à Paris, et de retraite à Metz; — c'est à ce régime qu'il dut le perfectionnement, la forte et entière nourriture de son génie.

Il a la jeunesse la plus réglée, mais aussi la plus brillante et la plus facile : la route royale est tout ouverte devant lui.

Visiblement destiné à l'éloquence de la chaire et à l'*action* de l'orateur, on ne lui laissa pas complètement ignorer l'*action* même du théâtre : il vit donc des spectacles dans sa jeunesse, mais sans s'y attacher : et après en avoir profité pour ce qui le concernait il n'en fut que plus sévère ensuite contre la Comédie, jusqu'à nous sembler violent même et cruellement injuste : son jugement sur Molière res-



tera une des taches, une des inintelligences comme des duretés de Bossuet <sup>177</sup>.

Jeune, et quand il n'était encore qu'Éliacin, on n'a pas de portrait de lui, j'entends aussi de portrait au moral; on ne songeait pas à en faire; mais on a dans l'abbé Vaillant, dans M. Floquet, dans l'abbé Le Dieu, tous les éléments nécessaires et tous les traits pour recomposer cette grave et douce figure déjà pleine de rayonnement et de puissance. L'auteur de *Jocelyn*, dans ce Cours familier de littérature qui contient tant de parties supérieures et toujours aimables, a tenté autrefois ce portrait <sup>178</sup>; idée heureuse! mais il l'a exécutée trop capricieusement et trop dans les tons du peintre anglais Lawrence. Il faudrait, pour montrer ce Bossuet de treize ans parmi les docteurs et déjà lui-même chanoine de Metz, un pinceau pur, fin et chaste, qui ne se trouvera plus. Philippe de Champagne aurait été ce pinceau-là.

Tout hébraïque qu'il était d'esprit et de vocation précoce pour le Temple, Bossuet ne savait pas et ne sut jamais l'hébreu; il en devinait le génie : quelquefois même il en admirait les contre-sens. Il savait du grec; mais ce qu'il savait à fond, admirablement, ce qu'il savait comme une langue naturelle, c'était le latin, toutes les sortes de latin, celui de Cicéron, comme celui des Pères, de Tertullien et de saint Augustin. Il en avait l'usage très-familier; il le parlait; il disputait en latin dans l'école; il écrivait couramment des lettres latines aux prélats étrangers avec qui il correspondait; les notes dont il chargeait les marges de ses livres étaient le plus souvent en latin. C'est de cette connaissance approfondie du latin et de l'usage excellent qu'il en sut faire que découle chez Bossuet ce français neuf, plein,

substantiel, dans le sens de la racine, et original : et ce n'est pas seulement dans le détail de l'expression, de la locution et du mot, que cette sève de littérature latine se fait sentir, c'est dans l'ampleur des tours, dans la forme des mouvements et des liaisons, dans le joint des phrases, et comme dans le geste. Veut-il faire un vœu sur la fin de l'Oraison funèbre du grand Condé, il s'écriera : « Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! ainsi puissiez-vous..., etc. » On a reconnu la forme latine du vœu : *Sic te Diva potens Cypri, sic fratres Helenæ!... <sup>179</sup>* » Et dans l'Oraison funèbre de Michel Le Tellier : « Sache la postérité !... <sup>180</sup> » toutes vivacités et brusqueries grandioses <sup>181</sup>, familières à l'orateur romain et à la nation qui porte la toge.

Ce *latinisme* intime et si sensible de Bossuet dans sa parole française me paraît plus qu'un accident, qu'un trait curieux à noter ; c'est fondamental chez lui, c'est un caractère constant ; il nous en a avertis quand il a dit, dans ses Conseils pour former un orateur sacré : « On prend dans les écrits de toutes les langues le tour qui en est l'esprit, — surtout dans la *latine* dont le génie n'est pas éloigné de celui de la nôtre, ou plutôt qui est tout le même <sup>182</sup>. » Il réintègre ainsi, par l'acception qu'il leur donne, quantité de mots dans leur pleine et première propriété et sincérité romaine ; il en renouvelle ainsi la saveur, la verdeur. Il a, même dans les moments où il n'est point particulièrement éloquent, une langue dont on peut dire comme de celle de Caton et de Lucrèce qu'elle est *docta et cordata* ; rien en lui de cet *amollissant* dont parlait Massillon et dont il se ressentait. Ceci, je le crois, est plus essentiel qu'on ne l'a remarqué ordinairement chez Bossuet : c'est ce qui fait qu'on est frappé si fort à tout moment

de son éloquence, de son élocution, même quand on est étranger ou contraire à ses doctrines.

Bossuet dit en français tout ce qu'il veut dire, et il invente au besoin l'expression, mais en la tenant toujours dans le sens de l'analogie et de la racine dont il est maître. Quand on le lit, que de choses on remarque dites *une fois* ou du moins qui ne sont que chez lui, de choses osées et non risquées ! Il les déduit et les conclut d'autorité, il les installe et les institue dans notre langue en vertu de l'hérédité latine.

Dans toutes ces études que Bossuet embrassa dès son jeune âge, au lieu de tout accorder comme font les panégyristes, je crois qu'il est bon de mesurer d'abord l'étendue et les limites, la capacité qui lui est propre et les bornes qu'elle s'était imposées à elle-même. L'important, avec Bossuet, est de bien saisir la forme particulière à son esprit, à cette intelligence si vaste d'ailleurs et si complète pour l'ordonnance et pour l'expression ; je voudrais me la représenter mieux que par des aperçus, et la réfléchir dans son plein.

Bossuet, dirai-je donc, c'est l'esprit qui embrasse le mieux, le plus lumineusement, le plus souverainement un corps, un ensemble de doctrines morales, politiques, civiles, religieuses, qui excelle à l'exposer avec clarté et avec éclat, avec magnificence, en se plaçant au point de vue le plus élevé ou au centre, à une égale distance de toutes les extrémités ; qui, maître et roi d'un système, se joue dans sa gravité à en réunir, à en étendre et en développer tous les ressorts, à en faire marcher tous les mouvements, à en faire bruire et résonner l'harmonie, comme sous la voûte d'une nef les tonnerres d'un orgue immense ; — mais en même temps, c'est un esprit qui n'en sort pas, de

cette nef, de cette sphère si bien remplie, qui ne sent pas le besoin d'en sortir, qui n'*invente* rien au fond, qui n'innove jamais : il hait la nouveauté, l'inquiétude et le changement; en un mot, c'est le plus magnifique et le plus souverain organe et interprète de ce qui est institué primordialement et établi. Toute sa science morale, qui est si grande et si consommée, trouvera en effet à s'y loger et à s'y verser.

Bossuet, dirai-je encore, c'est l'esprit le plus naturellement religieux et sacré, le plus naturellement sacerdotal, le moins combattu. Il a cru, depuis le premier jusqu'au dernier jour, d'une manière stable, sans tentation, sans lutte comme Pascal et d'autres. Fénelon lui-même a eu ses doutes, ou du moins ses luttes secrètes de sensibilité, ses alarmes ou ses tendresses : jeune, il a voulu aller au Canada ou en Grèce, et se faire missionnaire; plus tard il a été mystique, et ne trouvant pas dans la lettre orthodoxe commune de quoi se satisfaire et se nourrir, il a raffiné. Malebranche aussi, tout chrétien qu'il était d'habitude et de pratique, s'est posé les grands problèmes, et a cherché à élargir l'idée un peu étroite, et trop matérielle selon lui, de la vieille métaphysique chrétienne. Bossuet, lui, n'eut jamais de ces ambitions ni de ces fièvres; dans sa stalle ou dans sa chaire, assis, debout, il a cru et raisonné, jusque dans ses orages de parole, d'une manière tranquille, auguste, et en commandant à tous l'obéissance et la foi. Ce n'est pas là de la force autant qu'on se l'imaginerait : cela suppose bien des limites. Mais quelle rareté cependant, quelle bonne fortune unique de rencontrer un talent à la fois si élevé, si audacieux de jet, si sublime et si sûr; tant d'essor et d'aventure même (pour peu qu'il l'eût



voulu) dans la parole, tant de sagesse et de régularité dans le conseil et dans la conduite ! Aussi, dès que Louis XIV et lui se furent trouvés en présence et reconnus, ils sentirent, l'un qu'il avait trouvé son monarque, le roi selon son cœur ; l'autre son évêque, son prélat à la fois pieux et politique, non pas seulement son orateur sacré, solennel et autorisé, mais son conseiller d'État ecclésiastique <sup>172</sup>.

## II

Mardi, 20 mai 1862.

Il y aurait maintenant à suivre dans l'un ou l'autre des anciens Sermons de Bossuet, et des tout premiers en date, la formation de ce talent, à bien marquer, dès ses débuts, la marche et les progrès de cette grande éloquence, pour la considérer bientôt (car elle y arriva promptement) dans sa plénitude. Mais cet essai de travail, je l'ai fait ailleurs \*, et je n'y saurais revenir ici. Je donnerai seulement le résultat de cette étude en quelques mots.

Bossuet, comme tous les talents, et surtout les talents d'orateurs, a eu un apprentissage à faire. Il n'a jamais eu de tâtonnements, mais des rudesses premières, des hasards, des inexpériences de diction, des archaïsmes. Il y a tel de ses plus anciens sermons où on le surprend comme en flagrant délit de sa première manière, quand il a en lui du novateur (en langage), du téméraire éloquent, un peu de Lacordaire, si j'ose m'exprimer ainsi.

J'indiquerai tel sermon, celui, par exemple, qu'il prêcha à Metz, en 1652, pour le neuvième dimanche après la Pentecôte <sup>183</sup>, dont la première partie est si

---

\* Au tome X des *Causeries du Lundi* <sup>178</sup>.

profondément, si ingénument chrétienne, la seconde si hébraïque encore, et par endroits si cruelle d'images, d'expressions. Vous avez là et ailleurs d'admirables élans, des sauts brusques, des secousses étranges. L'orateur vous enlève avec lui, il vous transporte avec lui à travers les rochers, sur les cimes escarpées : on est comme au bord du précipice... va-t-on y tomber ? on frémit... le péril a passé. Tel est l'effet que vous font certaines de ces premières hardiesses de Bossuet, avant qu'on soit fait et aguerri à sa manière, et avant que lui-même il ait acquis toute sa gravité et son autorité.

Cette autorité, il l'acquiert en peu de temps ; il la possédait dans sa seconde carrière de sermonnaire quand il venait de Metz à Paris pour y prêcher, et pendant ces huit ou dix années (à partir de 1657) dans lesquelles il fit retentir de sa parole déjà célèbre les principales chaires de la capitale. Je ne connais à Bossuet orateur que deux manières : celle de Metz où il s'essaye, celle de Paris où il excelle. Dans cette seconde, presque d'emblée, il nous apparaît armé au complet, puissamment et pleinement éloquent. Dans sa troisième manière, qui date de l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre (1660), ce sont les sujets qui sont plus en vue et plus glorieux ; mais, lui, il ne fera qu'y appliquer les puissances qu'il possédait déjà, et les magnificences dont bien souvent jusqu'alors il ne savait que faire.

Cependant, entre tous les miracles oratoires de Bossuet, il n'en est aucun qui surpasse le Panégyrique de saint Paul, prêché par lui en juin 1657<sup>184</sup> (il avait trente ans) dans l'intérêt de l'Hôpital général, la Salpêtrière, qui venait d'être fondé et qui avait besoin d'être soutenu par la charité publique.

Bossuet avait déjà traité ce sujet de saint Paul ailleurs et dans un tout autre ton, si l'on en juge par ce mot du texte qui est resté, et qui avait servi à désigner ce premier panégyrique : *Surrexit Saulus* ou *Paulus*... On disait, en parlant de ce sermon, le *Surrexit Paulus* de l'abbé Bossuet<sup>185</sup>. Ici dans ce lieu nouveau et d'une destination toute spéciale, devant cet auditoire, cette *audience* (comme il dit) toute de souffrance et de charité, en présence ou dans le voisinage de ces 5000 indigents, il prend un texte et un point de vue appropriés : il veut non-seulement consoler, mais glorifier, exalter l'infirmité dans saint Paul lui-même, et, de toutes ces infirmités de l'apôtre, il va tirer précisément et déduire toutes ses forces invincibles et ses grandeurs. Les *glorieuses bassesses* du Christianisme, tel est son sujet; il est, en parlant ainsi, dans le plus vrai sens et dans le plus vif du Christianisme; il nous en dit le secret, il nous en fait toucher du doigt la *clef de voûte* au moral, au sens divin. Jamais Bossuet n'a été plus tendre, plus persuasif, plus invitant à entrer, jamais plus facile et plus large dans l'explication d'une parole qui est un scandale pour la nature, jamais d'une expansion plus charitable, ni d'une plus belle et plus désirable catholicité de doctrine.

On a peine, malgré tout, à croire que ce Panégyrique de saint Paul, tel que nous l'avons, soit précisément celui qu'il a prononcé dès 1657, à l'âge de trente ans, et qu'il ne l'ait pas retouché plus tard : dans ce cas il aurait été dès cet âge le grand orateur qu'il a paru depuis, et il n'aurait fait dans la suite que s'égaliser, sans jamais se surpasser.

Chose étonnante que toute cette première période de la carrière oratoire de Bossuet ait été éclipsée tout

entière et comme éteinte aux yeux de la postérité par l'éclat de la seconde période, et que des historiens de Bossuet eux-mêmes, tels que M. de Bausset, se soient figuré qu'elle avait été peu comprise, peu appréciée par les contemporains de la jeunesse du grand orateur. Il a fallu que de nos jours M. Floquet, dans son zèle si méritoire, la *redécouvrit* en quelque sorte, l'exhumât laborieusement avec les preuves, les témoignages sans nombre, et de manière à nous prouver sans réplique que Bossuet avait précédé les autres grands prédicateurs de son siècle par le talent comme par la renommée, et qu'il s'était précédé lui-même, à ne considérer que la portion restée la plus glorieuse de sa carrière. L'abbé Maury l'avait dit, mais, selon son habitude, il l'avait affirmé plus qu'il ne l'avait su; il ne l'avait nullement démontré.

On a même poussé un peu loin la revendication, je l'avoue, et l'esprit de conquête dans un autre sens, lorsqu'on est allé, pour quelque ressemblance de pensée entre Pascal et Bossuet, jusqu'à prétendre que Bossuet avait pu et dû avoir Pascal pour auditeur de tel ou tel de ses sermons. Ce serait Bossuet alors, et non Pascal, qui aurait la priorité en effet pour des passages remarquables et souvent cités. C'est trop de soin vraiment : je crois qu'aucun de ces deux génies, pour trouver sa pensée ou son expression, n'avait besoin de l'autre, et j'aime mieux m'en remettre à l'adage vulgaire : les beaux génies se rencontrent <sup>186</sup>.

La restitution de Bossuet grand sermonnaire, et l'un des plus célèbres, le plus célèbre même, dans les chaires de Paris avant Bourdaloue, est assez considérable en soi; c'est une assez belle conquête de la



critique historique : qu'elle sache s'en contenter et se tenir pour satisfaite sans trop exiger.

Ignorant en partie ces choses et ne songeant qu'aux tout premiers sermons de Bossuet à Metz, Chateaubriand disait en 1819 :

« Bossuet fut, dans sa jeunesse, un des beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet. Les premiers sermons de ce premier des orateurs sont pleins d'antithèses, d'images incohérentes, de battologie, d'exagération, d'enflure de style. Ici il s'écrie : *Vive l'Eternel!* là il appelle les enfants *la recrue continuelle du genre humain* ; il dit que Dieu nous donne (par la mort) un *appartement* dans son palais, *en attendant la réparation de notre ancien édifice* ; tantôt cette mort est un *souffle languissant* ; tantôt une *rature* qui doit tout effacer, etc., etc.\*. Si la critique, trop choquée de ces phrases bizarres, eût harcelé un homme aussi ardent que l'évêque de Meaux, croit-on qu'elle l'eût corrigé? Non, sans doute. Mais ce génie impétueux, ne trouvant d'abord que bienveillance et admiration, se soumit comme de lui-même à cette raison qu'amènent les années. Il s'épura par degrés et ne tarda pas à paraître dans toute sa magnificence : semblable à un fleuve qui, en s'éloignant de sa source, dépose peu à peu le limon qui troublait son eau, et devient aussi limpide vers le milieu de son cours qu'il est profond et majestueux <sup>186</sup>. »

Chateaubriand, dans ce jugement, d'ailleurs si bien exprimé, a trop pensé d'abord à lui, selon son usage, et aux critiques qu'on avait faites d'*Atala* ; et aussi il n'a pas assez regardé les sermons de Bossuet en eux-mêmes, tels qu'on les avait dans les éditions d'alors, très-suffisantes. S'il les avait lus, il les aurait appréciés plus largement. Il n'en parlait guère en cet endroit que d'après le timide Dussault.

---

\* Toutes les expressions soulignées sont tirées du sermon de Bossuet *sur la Mort*, prêché à un carême devant le roi ; ce sermon est l'un des plus éloquents de Bossuet <sup>187</sup>. Venir s'y attaquer comme à l'un de ceux qui offrent le plus d'exemples de mauvais goût, c'est mal tomber vraiment et c'est avoir la main malheureuse.

Que si maintenant nous nous transportons brusquement à l'autre extrémité de la carrière de Bossuet, après qu'il a renoncé si solennellement à l'oraison funèbre et qu'il a déclaré réserver pour son peuple de Meaux « les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint <sup>189</sup>, » on peut se poser une question, et je la soumets par avance à M. Floquet qui n'a pas encore traité cette partie dernière de la vie du grand Évêque. Est-il vrai que Bossuet, qui n'eut presque point d'aurore comme orateur, n'eut point non plus de déclin; qu'il continua jusqu'à la fin d'édifier et de charmer son peuple dans des homélies presque improvisées, et qui n'en étaient pas moins touchantes? On le croirait volontiers en lisant les *Mémoires* de l'abbé Le Dieu. Et pourtant voici un témoignage assez différent qui nous a été transmis :

« Bossuet, nous dit l'abbé de Vauxcelles, avait soixante ans quand il prononça l'oraison funèbre du grand Condé, et ce fut son dernier discours de ce genre. Il se dévoua tout entier à l'instruction de ses diocésains, prêchant fréquemment dans sa cathédrale, où j'ai été étonné d'apprendre que son peuple finit par négliger de l'entendre, soit que son admirable talent eût diminué, ou que l'habitude trop répétée en eût affaibli l'impression; soit, ce qui est plus probable, que Bossuet ayant pris celle des considérations les plus élevées, et traitant des matières au-dessus de la portée du vulgaire, ses auditeurs fussent dans le cas de lui adresser le reproche que faisait à saint Chrysostome une bonne femme d'Antioche : *Père, nous t'admirons, mais nous ne te comprenons pas*. C'est à M. le cardinal de Luynes que l'on a entendu plusieurs fois attester ce fait : il l'avait appris à Meaux des contemporains de ce grand homme, tandis qu'il était grand vicaire de son successeur. Bossuet, déserté dans sa chaire, me paraît une des plus grandes injures qu'on ait faites à l'éloquence <sup>190</sup>. »

Je ne crois pas que Bossuet ait jamais oublié de se représenter devant qui il parlait, ce qui est la première condition et, pour ainsi dire, le premier tact

de l'orateur. Qu'il y ait eu des jours où Bossuet ait paru fatigué en voulant prêcher; que les gens de Meaux, accoutumés à leur évêque, n'aient pas assez senti le prix de chacune de ses paroles, c'est possible, c'est même probable, et je croirais volontiers qu'il y a quelque chose de vrai dans le dire du cardinal de Luynes. Mais ce Bossuet *déserté* dans sa chaire est une invention, une exagération du commentateur, l'abbé de Vauxcelles; et voici, au contraire, comment l'abbé Le Dieu nous montre Bossuet en chaire, une des dernières fois qu'il prêcha dans sa cathédrale :

« Le 2 d'avril (1702), dimanche de la Passion, M. de Meaux a assisté à la grand'messe pour commencer le jubilé, et sur les deux heures il a fait un grand sermon dans sa cathédrale, qui n'a été que l'abrégé de la doctrine de ses deux Méditations, et il a tout réduit à ce principe : *Cui minus dimittitur, minus diligit*; que plus l'Église était indulgente, plus on devait s'exciter à l'amour pour mériter ses grâces et parvenir à la vraie conversion. Ce discours était très-tendre et très-édifiant, et M. de Meaux l'a prononcé avec toutes ses grâces, et aussi avec une voix nette, forte, sans tousser ni cracher d'un bout à l'autre du sermon : en sorte qu'on l'a très aisément entendu jusqu'aux portes de l'église, chacun se réjouissant de lui voir reprendre sa première vigueur. Il est en effet sorti de chaire sans aucune fatigue, et néanmoins, par précaution, il s'est mis au lit jusqu'au soir pour se reposer, et chacun l'est venu voir dans son lit <sup>191</sup>. »

Voilà Bossuet au naturel deux ans avant sa mort et à l'âge de soixante-quinze ans, édifiant encore ses diocésains et visité d'eux sans façon dans son lit après sa journée dominicale et pastorale. Telle était cette grande domination oratoire à son couchant <sup>192</sup>.

# LE DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE <sup>193</sup>

## I

Lundi, 16 janvier 1865.

. . . . .  
Ce fameux discours de Bossuet, qui fut composé (du moins la première partie) pour l'éducation du Dauphin, mais qui ne fut publié qu'en 1681, après le mariage du prince, s'adressait, dans la pensée du grand évêque, bien plus à la postérité qu'à son indolent et inattentif élève. On peut dire que Bossuet médita de tout temps cet ouvrage, pour lequel il amassait bien des réflexions et des pensées dès les années de son séjour à Metz, lorsqu'il avait sous les yeux le spectacle des Juifs nombreux en ce pays, et qu'il conférait avec les plus savants de leurs rabbins. Le titre complet de l'ouvrage, et qui en confirme l'idée, est celui-ci : *Discours sur l'Histoire universelle à Monseigneur le Dauphin, pour expliquer la suite de la Religion et les changements des Empires. Première partie depuis le Commencement du Monde jusqu'à l'Empire de Charlemagne* <sup>194</sup>. Cette première partie

seule a paru; et elle-même se compose de trois parties inégales et fort différentes, qu'il importe de bien distinguer pour avoir l'intelligence du monument inachevé et plus grand encore par le dessein que par l'art.

Au début, après quelques réflexions générales sur l'utilité de l'histoire, sur ce « qu'il est honteux non-seulement à un prince, mais à tout honnête homme, d'ignorer le genre humain <sup>195</sup> » et les changements mémorables du monde dans le passé, Bossuet établit, qu'indépendamment des histoires particulières, celle des Hébreux, la Grecque et la Romaine, l'histoire de France, il n'y a rien de plus nécessaire, pour ne pas confondre ces histoires et en bien saisir les rapports, que de se représenter distinctement, mais *en raccourci*, toute la suite des siècles. Cette *suite* va devenir l'idée essentielle de Bossuet : suite, ordre, dessein, unité providentielle, le contraire du hasard, c'est son point de vue constant, régulier, comme inévitable, et en quelque sorte la loi impérieuse de son esprit <sup>196</sup>. Il compare d'abord l'utilité de cette histoire universelle à celle d'une carte générale, d'une mappemonde. « J'embrasserai comme dans un tableau raccourci l'image entière du peuple romain, » disait Florus au début de son Abrégé de l'histoire romaine <sup>197</sup>. Bossuet, lui, embrasse dans son cadre tout l'univers ancien, connu de son temps, et selon la science de son époque. Son sujet, dans sa simplicité même, est double : il s'agit de présenter et de fixer dans la mémoire deux suites, celle de la *Religion* et celle des *Empires* :

« Et comme la Religion et le Gouvernement politique sont les deux points sur lesquels roulent les choses humaines, voir ce qui regarde ces choses renfermé dans un abrégé et en découvrir par ce moyen tout l'ordre et toute la suite, c'est



comprendre dans sa pensée tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes et tenir, pour ainsi dire, le fil de toutes les affaires de l'univers <sup>198</sup>. »

Jamais prétention plus haute ne fut plus magnifiquement et plus simplement exprimée : c'est celle, ni plus ni moins, d'un vicaire de Dieu dans l'histoire. Comme on est homme pourtant, on a besoin de moyens artificiels et de méthode. Pour aider la mémoire dans un résumé universel, il faut avoir des temps marqués, des époques ou moments d'arrêt, des stations élevées qui servent de point de repère. Ces époques, telles que la critique incomplète d'alors les admettait ou les suggérait, seront pour l'histoire ancienne au nombre de douze : Adam, Noé, Abraham, Moïse, la prise de Troie, Salomon, Romulus, Cyrus, Scipion, Jésus-Christ, Constantin et Charlemagne. Bossuet a exécuté ce premier plan : il s'est arrêté à l'avènement de Charlemagne qu'il considère comme le terme de l'ancien Empire romain et l'établissement d'un nouvel Empire. Dans la première partie de son livre, Bossuet s'est proposé de parcourir les diverses époques indiquées, et d'offrir la série des faits, leur assemblage dans chaque époque, leur synchronisme. La seconde partie du livre est entièrement consacrée à reprendre et à interpréter les faits « qui nous font entendre la durée perpétuelle de la Religion <sup>199</sup>; » la suite du peuple de Dieu, avec l'accomplissement des prophéties démontré : c'est le gros du livre, une interprétation purement religieuse de l'histoire. La troisième partie enfin, qui revient sur la plupart des grands faits humains, sera principalement politique. Cette division annoncée, l'auteur entame incontinent sa première partie, la série et le déroulement des faits à dater de la Création.

De cette partie-là, si j'avais à parler de mon propre chef et à dire ce qu'il m'en semble, je serais un peu embarrassé, je l'avoue. On n'y a que la succession des temps et la concordance des faits, rien de plus. L'auteur s'est attaché à faire des principaux faits de l'histoire ancienne, fortement et nûment rapprochés, une contexture si étroite qu'il n'y a place dans l'intervalle pour aucune réflexion, et si unie qu'il ne se permet d'y broder aucun ornement, aucune fleur. Si cette première partie était tout l'ouvrage, il y aurait certes un regret à exprimer pour une sévérité si grande et si rigoureusement observée. C'est aride, sec, austère et nu, en admettant que ce soit exact; il ne peut y avoir que ce dernier mérite. Ce n'est, je le répète, qu'une concaténation et une juxtaposition de faits. Quelques petits mots de discussion technique ont été ajoutés dans les éditions postérieures à la première. Mais rien de brillant; pas une réflexion, ou à peine; jamais un trait qui orne. Bossuet les dédaigne et ne s'y amuse pas; il attend les deux autres parties pour y mettre ses pensées tout entières. On essaierait vainement de détacher quelques passages, et c'est peut-être un éloge. On y distingue un bel endroit sur les subtilités de cette Grèce curieuse, et sur cette autre philosophie toute pratique, mâle et frugale, des Romains, et qui les rendit maîtres du monde <sup>200</sup>. Il y a, par-ci par-là, des négligences ou des rudesses de narration (au moins dans l'édition première). L'auteur semble éviter les développements qui s'offrent d'eux-mêmes et qui le tentent; il est maigre sur Cicéron; sur César, il est la sécheresse même, pas un portrait <sup>201</sup>. Les lettrés qui se rappellent ce que dit Florus sur César, vainqueur à Munda <sup>202</sup>, ou Velléius sur Cicéron <sup>203</sup>, sont frappés de la différence. C'est que le

but aussi est différent. Tous ces grands noms, en effet, tous ces grands événements du monde romain, du monde oriental ancien, à cette époque de crise, tout cela n'est pour Bossuet qu'une préparation, une belle et sévère avenue d'un aspect auguste, qui aboutit à la naissance de Jésus-Christ. On sait cette énumération grandiose des victoires et conquêtes d'Auguste, qui se termine par ces simples mots :

« ...Les Indes recherchent son alliance; ses armes se font sentir aux Rhètes ou Grisons...; la Pannonie le reconnaît; la Germanie le redoute, et le Weser reçoit ses lois : victorieux par mer et par terre, il ferme le temple de Janus : tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et Jésus-Christ vient au monde <sup>204</sup>. »

Ici Bossuet arrive à sa région propre : on dirait qu'il va prendre l'essor, ou du moins l'aîle s'entr'ouvre et se fait sentir; mais il se réserve; il attendra, pour se déployer, la seconde partie.

Malgré tout et dussé-je trahir mon côté profane, mon côté faible, il m'est impossible, à parler franc, d'admirer autant qu'on le fait cette sécheresse extrême de la première partie du *Discours sur l'Histoire universelle*; elle serait un vrai défaut, si cette première partie était capitale et le fonds même du Discours. Mais ce n'en est que l'exorde ou la narration; ce n'est que le piédestal du monument ou le soubassement, pour ainsi dire. C'est la seconde partie qui est la principale et qui fait le corps de l'ouvrage; c'est celle-là seule qui, avec la troisième, offre de véritables et grandes beautés <sup>205</sup>.

Que si l'on prenait, en effet, le genre de littérature auquel se rapporte cette première partie en la détachant et en l'isolant, en ne la considérant qu'à titre d'abrégé chronologique ou de résumé et en la compa-

rant à quelques-uns des ouvrages qu'on range communément sous ce titre, on la trouverait inférieure à quelques égards <sup>206</sup>.

Il (Bossuet) n'est point, par goût, littéraire ni profane. Il n'est point de ces voyageurs qui, allant de Paris à Jérusalem, s'oublent et passent le meilleur de leur temps à Sparte ou à Athènes. C'est un prophète qui ramasse sous son regard l'histoire de tous les peuples : il a impuissance ou dédain d'être fleuri. S'il n'était qu'un abrégiateur, s'il n'avait prétendu que faire un abrégé chronologique, il se trouverait inférieur peut-être dans le détail à ces deux élégants écrivains que j'ai cités; mais il a voulu bien autre chose, il a un bien autre but.

Des hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle eux-mêmes l'ont compris : d'Alembert, Daunou. Celui-ci qui, dans ses Cours, avait eu à repasser sur les mêmes canevas, qui savait la difficulté de la tâche, et que la sobriété n'effraye pas, est même allé jusqu'à louer cette première partie à l'égal des deux autres : en quoi il me paraît excéder un peu la mesure de ce qui est dû. Quoi qu'il en soit, voici le passage qui rend on ne saurait mieux l'admiration traditionnelle :

« *L'Histoire universelle* de Bossuet parut en 1681. Les dates y sont empruntées d'Usserius, et assurément elles n'ont pas toute l'exactitude possible; mais c'est un chef-d'œuvre dont la première partie offre un tableau chronologique des événements mémorables depuis la Création jusqu'à Charlemagne. Je ne connais point de récit plus rapide, ni d'abrégé plus animé. On n'a jamais établi entre des notions historiques un enchaînement plus étroit et plus naturel. Tous les faits sont à la fois présents à la mémoire de Bossuet : il n'en cherche aucun; il sait, il possède tous les détails de son livre avant de commencer à l'écrire. Tant de liaison règne entre ses idées, que toujours l'une éveille l'autre, et que cette multi-



tude d'origines, de catastrophes et de noms célèbres semble se disposer dans le seul ordre qui lui convienne. J'avoue que j'admire cette première partie au moins autant que les deux autres. »

Cette première partie ainsi expliquée, et les grands événements de l'histoire ancienne étant une fois distribués chronologiquement et par époques, de manière à venir se ranger, pour ainsi dire, « chacun sous son étendard, « on est préparé et l'on n'a plus qu'à entrer avec Bossuet, le grand généralissime, dans ce qui fait l'objet principal et le vrai dessein du livre, à savoir les considérations sur la suite du peuple de Dieu et sur celle des grands empires. « Ces deux choses rou-  
« lent ensemble dans ce grand mouvement des siècles  
« où elles ont, pour ainsi dire, un même cours <sup>207</sup> » ; mais pour les bien entendre, il est mieux de les détacher, de séparer la partie sacrée de la partie politique. Celle-ci étant réservée pour la fin, on aura donc, avant tout, la suite du peuple de Dieu et de la religion, le peuple juif à tous les moments de son existence, tant qu'il fut le peuple choisi et préféré entre tous, et depuis même qu'il est le peuple rejeté et réprouvé ; la vocation divine longtemps fixée et circonscrite en lui, puis étendue plus tard et transférée à l'immensité des Gentils. Les Juifs deviennent ainsi le centre et comme la clef de voûte du Discours. Cette seconde partie va être toute une explication historique, théorique, théologique et morale, du Christianisme : c'est le point de vue chrétien élevé sous lequel Bossuet concevait et ordonnait l'histoire. Elle n'avait tout son sens pour lui que par cette vue-là. C'est une vision divine perpétuelle, qu'il développe et révèle à son lecteur.

*La suite du peuple de Dieu*, comprenons bien toute



la force de ces mots dans la langue de Bossuet; *suite*, c'est-à-dire enchaînement étroit, dont pas un anneau n'est laissé flottant ni au hasard, un seul et même spectacle dès l'origine, sous des aspects et à des états différents : le Judaïsme n'est que le Christianisme antérieur et expectant. Jésus-Christ attendu ou donné, voilà le tronc de l'arbre; la religion toujours uniforme ou plutôt identique dès le commencement; toujours le même Dieu. L'idée que la religion nous donne de son objet, c'est-à-dire du premier être, est le principe d'où le reste va découler : le Dieu des Hébreux et des Chrétiens n'a rien de commun avec les autres idées imparfaites et insuffisantes, quand elles ne sont pas monstrueuses, que le reste du monde s'était faites de la divinité. Créateur pur, il est infiniment supérieur au Dieu des philosophes, premier moteur et simple ordonnateur du monde, et qui avait trouvé une matière toute faite : le Dieu de nos pères et celui de Bossuet a tout fait, la matière et la forme, l'ordre et le fond : il ne lui en a coûté qu'un mot. Et reprenant de nouveau l'histoire de la Création et des époques primitives, tous ces récits dont Moïse est censé avoir recueilli les traditions, Bossuet nous montre le grand Ouvrier à l'œuvre, tantôt bienfaisant et clément, tantôt terrible et jaloux, toujours efficace, présent, vigilant, vivant : on n'en saurait prendre nulle part une idée plus forte, celle d'un Dieu qui tient le monde à chaque instant dans sa main, qui ne lui laisse pas le temps de s'engourdir, qui est toujours prêt à recommencer la création, à la retoucher, à secouer son monde. Il ne se peut de pages plus frappantes dans cet ordre de croyance, de paroles plus étonnantes et plus souveraines dans leur affirmation que celles par lesquelles Bossuet nous exprime et nous figure

comme il l'entend le Dieu de Moïse, qui est le Dieu de *Polyeucte*, le Dieu d'*Athalie*, le Dieu d'*Esther*, tel que l'ont défini dans leur émulation pieuse ces génies de poètes religieux; mais la définition de Bossuet reste la plus marquante et la plus haute. Oh ! que ce n'est pas là un de ces dieux abstraits et froids, de ces dieux lointains comme les philosophes plus ou moins cartésiens en imaginent ! Avec Bossuet on a affaire à un Dieu précis, le seul qui compte.

Dans cette revue toute morale et nullement critique qu'il fait des Écritures, Bossuet revient avec ampleur sur ce qu'il avait déjà dit dans la première partie. Il s'arrête sur Abraham et sur cette alliance mystique de l'Éternel avec le patriarche, père et tige de tous les croyants. Mais c'est à Moïse et à la loi écrite qu'il en faut venir, à ce degré de révélation de plus, et Bossuet y insiste de toute sa puissance et de toute sa hauteur. Jamais Moïse n'a été conçu ni montré plus grand que chez Bossuet, jamais plus prophète, jamais plus poète : Moïse, de tous les mortels celui à qui il a été donné de voir Dieu de plus près. Le Moïse de Michel-Ange est au moins égalé par celui de Bossuet. Ceux qui ont le plus étudié et le mieux pénétré le caractère des poésies sacrées et des cantiques des Hébreux, les Lowth, les Herder, n'ont rien dit que Bossuet n'ait exprimé avant eux d'une parole pleine et sommaire.

Avec Moïse on a la loi. Il était temps : la tradition orale était devenue insuffisante; le désordre était partout. On sait la parole célèbre : « Tout était Dieu, excepté Dieu même<sup>208</sup>. » Israël avait presque perdu ses titres; Moïse les lui a rendus. Il lui retrace son histoire et ses origines; il lui donne par écrit la Loi, cette loi qui était la perfection avant Jésus-Christ.

la perfection provisoire, non la perfection dernière. Moïse promet et prédit un prophète semblable à lui et en qui les fidèles reconnaissent Jésus-Christ; Moïse, vu dans la perspective où Bossuet concentre l'histoire, est le plus grand des hommes d'avant Jésus-Christ, comme, de l'autre côté de Jésus-Christ, de ce côté-ci, on a saint Paul. Bossuet les a admirablement compris tous deux dans son sens d'orthodoxie et les a célébrés de la plume ou de la parole comme nul autre que lui ne l'a su faire. Moïse n'est pas seulement un homme, un personnage réel, c'est une figure : en même temps qu'il prédit le Christ et le Messie, il le reproduit par avance dans quelques-unes de ses souffrances, de ses stations et de ses agonies douloureuses. Il goûta, lui aussi, les opprobres dans sa fuite précipitée de l'Égypte et dans son exil de quarante ans dans le désert; il but, à sa manière, le calice pendant les fréquentes révoltes de son peuple; il eut un avant-goût des choses de Jésus-Christ même par l'amertume. Cette architecture du *Discours sur l'Histoire universelle*, à la bien prendre, est admirable en son genre : il y a deux sommets dans ce Discours; l'un de ces sommets est Moïse, l'autre, plus élevé, est Jésus-Christ. Quand je parle d'art, je sais bien qu'il y a, dans cette seconde partie, des endroits où certaines idées mystiques, symboliques ou morales sont trop développées; il y aura plus d'une fois redondance; il y aura des moments où Bossuet s'oubliera, s'étendra un peu trop au point de vue de la composition, où il reviendra sur ce qu'il a dit déjà, et sinon l'intelligence, du moins la satisfaction du lecteur en pourra souffrir. Bossuet était trop vivement croyant pour sacrifier à l'art.

Il est croyant (puisque j'ai touché ce mot) d'une

façon bien remarquable, et que j'ose dire singulière, chez un aussi grand esprit et chez un génie de cet ordre; il l'est, ce me semble, sans avoir eu aucune peine pour cela, sans avoir jamais, à aucun temps, admis ni connu le doute. Je conçois au moyen âge de grandes intelligences, celles qui sont surtout de grands talents, je les conçois comme n'ayant jamais dépassé ni essayé de franchir le cercle rigoureux que la foi traçait autour d'elles; mais je ne comprends plus pareille chose au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. Que je prenne Pascal, que je prenne Fénelon, je les trouve chrétiens, et des plus sincères, assurément; mais ils se sont fait ou ils ont dû se faire, un jour ou l'autre, les objections; ils en ont triomphé, l'un avec éclat et violence, et comme un lutteur, l'autre avec plus de douceur et d'insinuation, et par la tendresse. Bossuet, à aucun jour, ne paraît s'être posé à lui-même les questions, — la question essentielle et première. Elevé dès l'enfance à l'ombre du sanctuaire, il n'a grandi que pour en être l'honneur et le défenseur, sans hésiter et sans s'écarter jamais. Il n'a pas plus douté, à aucune heure de sa vie, des fondements de la foi que celui qu'on appelait le grand Arnauld, mais qui n'était pas vraiment grand par l'étendue de l'esprit. Lui, au contraire, il présente ce spectacle unique d'un croyant solide, affermi dès l'enfance, inébranlable, imperturbable, embrassant la diversité des points de vue, la masse des arguments, mais ne s'étendant en tous sens et ne prolongeant ses vues que pour tout réduire et ramener à l'unité première dont il ne se départit jamais. Les objections, les critiques sur l'authenticité de certains textes, sur leur altération et leur mélange, sur le degré d'inspiration qu'il y fallait raisonnablement chercher, sur ce qui est de

Moïse, par exemple, et ce qui n'est certainement pas de Moïse, s'élevaient déjà autour de lui; il n'en tenait compte; il n'admettait un moment la discussion que pour la fermer presque aussitôt et d'autorité. Il brusquait les solutions, tranchait les nœuds, coupait court aux difficultés et allait son grand chemin. Sûr de son fait, confiant à la tradition, ce vaste esprit, qui atteignait à tout par le talent et par l'éloquence, ne se laissait affecter ni entamer dans sa sécurité et sa candeur par aucun des doutes qui atteignent les plus grands ou les plus sages. C'est un phénomène.

Nous continuerons notre analyse et nous reviendrons ensuite à la véritable histoire, à celle que Bossuet admettait sans doute, et qu'il traitait, quand il le voulait, de main de maître, mais qu'il rejetait au second plan.



## II

Lundi, 23 janvier 1865.

Dans une analyse sincère de ce célèbre Discours de Bossuet, on est aujourd'hui entre deux écueils : ou bien l'on entre absolument dans la vue de l'auteur, on se place à son point de perspective historique sur-naturelle, on y abonde avec lui, et l'on choque alors l'esprit de bon sens qui prévaut généralement dans l'histoire et qui a cause gagnée chez la plupart des lecteurs; ou bien l'on résiste, au nom de ce bon sens, on s'arrête à chaque pas pour relever les hardiesses de crédulité, les intrépidités d'assertion sortant et se succédant d'un air de satisfaction et de triomphe, on se prend à discuter cette série d'explications miraculeuses acceptées sur parole, imposées avec autorité, avec pompe, et l'on se met par là en dehors du plan de l'auteur et des conditions du monument. Ce qu'il faut dire, au moins une fois pour toutes, c'est que la prétention de Bossuet, dans cette seconde partie de son Discours où il déroule et interprète l'histoire du peuple de Dieu, et où il fait de cette histoire exceptionnelle le nœud de celle de l'humanité pour tout le passé et pour tout l'avenir, est étrange si l'on s'en rend bien compte, et si l'on considère à quel prix elle se maintient. Pour lui donner raison, il faudrait,

en effet, admettre avec lui que l'intelligence de cette histoire juive et des Écritures sur lesquelles elle repose est du ressort à peu près exclusif de la théologie, de la tradition, telle que les Pères l'ont autrefois comprise et accommodée, et que la connaissance directe de la langue, la discussion des textes en eux-mêmes n'est plus aujourd'hui que très-secondaire, à tel point que tout ce que cet examen produirait de contraire à la tradition devrait être de prime abord rejeté. Lui, Bossuet, il n'était pas versé pour son compte dans les textes hébreux originaux, et il ne savait ces choses que de seconde main et par les Pères. Un homme de son temps, au contraire, un habile que la nature avait doué d'une rare faculté philologique comme elle avait doué Malebranche d'un génie métaphysique éminent, avait entrepris cet examen puisé aux sources et avait fondé la véritable critique des Écritures en l'appuyant sur la connaissance de l'hébreu, des langues orientales prochaines qui en sont comme autant de branches, et sur la familiarité avec les anciens commentateurs juifs les plus compétents. Or Bossuet combattit cet homme, Richard Simon, le dénonça comme coupable au fond « d'une dangereuse et libertine critique, » d'une malignité profonde, « d'un sourd dessein de saper les fondements de la religion » ; il le fit taire tant qu'il put ; il déclara subversives du Christianisme, et des prophéties sur lesquelles il se fonde, les explications les plus irréfragables ou les plus vraisemblables qui sont du ressort de la philologie pure ; il l'accusa de substituer en toute rencontre des sens humains à ce qu'il appelait les sens de Dieu. Cette intolérance de Bossuet, inévitable peut-être dans sa situation et commandée par sa foi, par son caractère, éclate aujour-

d'hui à tous les yeux; et quand on lit l'ouvrage éloquent où il s'est si bien passé de Richard Simon, il est impossible d'en séparer désormais le souvenir de ce savant qui le gênait, qui lui était une épine au pied, et qu'il supprimait autant qu'il lui était possible. Pour tout lecteur instruit des questions, Richard Simon, ce contemporain étouffé de Bossuet, brille dans le *Discours sur l'Histoire universelle* par son absence. C'est comme un brûlot caché sous les eaux, mais attaché aux flancs du vaisseau superbe, qu'il fera plus tard éclater. Pour parler sans figure, cette seconde partie a perdu considérablement, et elle perdra de plus en plus dans l'opinion de ceux qui examinent.

Ces réserves faites, nous reprenons la marche et le cours magnifique du talent, en nous y laissant porter. Bossuet, dans la suite du peuple juif, voit partout le Messie prédit, annoncé, et ne cesse d'y tendre. Il en est à David, à la royauté établie chez le peuple de Dieu, à Salomon qui bâtit le Temple et qui ne fait en cela que revêtir en quelque sorte de matériaux précieux l'idée de Moïse, qu'ajouter à l'arche première et au tabernacle du désert la magnificence et la grandeur. Bossuet ne le dit pas, mais Salomon, tel qu'il nous le montre dans son faste oriental et dans sa plénitude de jouissance, est de tous les saints rois celui qui s'est le plus accommodé de l'état présent, de la forme mosaïque tout acquise, qui s'y est le plus installé comme à demeure, en y mêlant les délices, et qui s'est le moins inquiété de Jésus-Christ. David, au contraire, le méritant et le combattant, David a non-seulement aperçu à l'avance le Messie dans sa forme glorieuse, il a eu un privilège entre les voyants, il a de loin aperçu les ignominies et les humiliations

du Christ jointes à sa grandeur royale : en cela il est sorti de l'horizon hébraïque circonscrit. Il était donné à David, le roi-prophète, mais le roi humble, d'avoir cette révélation. Tous les prophètes, à sa suite, prédisent et dépeignent à l'avance ce mystère du Messie, et non-seulement ils étaient les prophètes de Jésus-Christ, ils en étaient la figure par diverses circonstances de leur propre vie. Bossuet excelle à découvrir et à exprimer ces doubles sens qui sont l'attrait et le mirage des imaginations tournées au mystique, et où il triomphe après saint Augustin, après saint Bernard, après tant d'autres ingénieux talents; car ce qu'il y a eu d'esprit, à proprement parler, dépensé à ces sortes de subtilités depuis tantôt deux mille ans est prodigieux. Bossuet, en y donnant à son tour, comme le dernier des Pères et non le moins grand, a su, le genre admis, y garder une apparence de sévérité et comme une sobriété auguste. Je ne fatiguerai pas le lecteur à suivre chez lui cette interprétation et cette vue du Messie montré de loin à tous les pas, à tous les degrés et à travers tous les accidents de l'histoire juive : cette vue est capitale chez l'auteur; il ne peut pas un seul instant la laisser absente ni s'en distraire. L'histoire du Christ était écrite avant que Jésus en personne fût venu. Bossuet est à l'aise pour la reconnaître dans le langage enthousiaste et vague des prophètes, dans ce verbe de feu, sous ces images figurées qui se transmettaient de bouche en bouche et se renouvelaient sans cesse. Il entre dans l'esprit de ce ministère des prophètes, et l'on sent qu'il était digne d'en être un lui-même par le souffle de l'inspiration et par l'ardeur; il définit en larges traits cette espèce d'école et de communautés de voyants, véritable institution monastique et cénobitique, qui maintenait à grand-

peine et à grand renfort de menaces la pureté de la foi parmi les tribus fidèles. Cependant, du dehors, des conquérants surviennent, instruments la plupart de la vengeance divine : Nabuchodonosor en est le ministre direct; Jérusalem est détruite, et le peuple emmené en captivité à Babylone. Cyrus apparaît et châtie Babylone à son tour. Jérusalem est rebâtie et l'on a le second Temple, une ère de restauration féconde. L'imagination a beau jeu, on le conçoit, pour grouper à sa fantaisie les nuages et les assembler en toutes sortes de figures monstrueuses ou grandioses à ces horizons les plus lointains de l'histoire. Ici l'on remarque chez le peuple juif un singulier interrègne de prophètes depuis Malachie, le dernier des prophètes de l'ancien peuple, jusqu'à Jésus-Christ. Il y avait eu un concours, une effusion de bouches inspirées et prophétiques, qui est suivie d'un long silence, un silence d'environ cinq cents ans.

Ces cinq cents ans n'embarrassent pas Bossuet : « Dieu donna, dit-il, à la majesté de son Fils de faire taire les prophètes durant tout ce temps pour tenir son peuple en attente de Celui qui devait être l'accomplissement de tous leurs oracles <sup>209</sup>. » Il franchit ce temps de silence, toujours son fil conducteur à la main, et le flambeau de l'autre. Pour n'être plus prédite chaque jour, l'attente d'un Messie n'en est pas moins constante et évidente; les Juifs vivent sur cette foi : on attend l'accomplissement des dernières prophéties, des derniers oracles que le Saint-Esprit avait laissés. Même dans l'absence des prophètes et à leur défaut « tout l'état de la nation est prophétique <sup>210</sup>. » O le sublime et incomparable interprète, non-seulement de n'être jamais en peine, mais de trouver à volonté, d'avoir à son service de telles explications



et appellations pour ce qui caractérise et distingue un peuple qui ne serait pour d'autres que le plus crédule et le plus superstitieux des peuples ! Il est vrai qu'à la fin la plupart attendent un Messie sous une tout autre forme que la véritable, et qu'ils ne le conçoivent que sous la figure d'un guerrier, d'un roi-pontife à la manière des Macchabées, et d'un libérateur terrestre. Mais qu'à cela ne tienne ! tant pis pour ces Pharisiens et pour le peuple gâté par eux ! Bossuet a réponse à tout ; rien ne fait pli, rien ne l'arrête.

Ici de belles pages plus générales viennent consoler, cependant, de cette histoire allégorique et mystique si prolongée, et qui nous paraît, malgré tout, un peu dure : c'est un coup d'œil jeté sur l'état du monde avant la venue du Messie, sur la préparation graduelle des esprits à le recevoir. La philosophie des Grecs, qui acheminait à la connaissance de la vérité, était, si l'on en croit Bossuet, une émanation lointaine de l'Orient et de la tradition juive. Elle était insuffisante toutefois et devait l'être, l'honneur de convertir les peuples ne lui étant pas réservé. Partout, dès qu'il s'agissait des dieux, l'erreur prévalait, et, dans les divers cultes, des horreurs d'infamie et d'impureté se joignaient aux crimes. Les Romains plus graves ne faisaient pas mieux en religion que les Grecs. Folies, extravagances ou cruautés, on n'avait qu'à choisir. Les Socrate, les Platon, se sentaient faibles et désarmés contre l'erreur publique. Le vrai Dieu était généralement ignoré, bien que le désir et l'idée s'en fissent sentir à quelques âmes <sup>211</sup>. Comment tirer de là le genre humain ?

Bossuet, dans cet ordre de considérations morales, reprend les avantages et l'ascendant que son symbo-

lisme sacré trop continu aurait pu lui faire perdre sur l'esprit de plus d'un lecteur. Jésus-Christ prêchant son Évangile est présenté par lui sous un jour en partie incontestable. Un nouveau modèle de la perfection est offert et révélé au monde. Il s'arrête pour contempler et démontrer cet accord parfait en toute la personne du Sauveur, dans sa vie, dans sa doctrine, dans ses miracles. Les miracles, il commence par là; naturellement et nécessairement il est tout entier croyant, et de toutes ses forces, au surnaturel et au divin dans les prodiges opérés; mais il en distingue le caractère particulier et nouveau, qui est tout humain :

« Ce ne sont point, dit-il, des *signes dans le ciel*, tels que les Juifs les demandaient : il les fait presque tous sur les hommes mêmes et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs qu'ils les touchent dans le fond du cœur <sup>212</sup>. »

Quant à la doctrine, il la montre également humaine, appropriée, et tempérant la hauteur par la condescendance :

« C'est du lait pour les enfants et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu se communique : il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire; et ce qu'il a sans mesure, il le répand avec mesure, afin que notre faiblesse le puisse porter <sup>213</sup>. »

Ces pages sont de toute beauté. On n'a jamais mieux fait entendre depuis Pascal que c'est là une nouvelle conduite, un nouvel ordre moral qui commence. Ici nous sommes au cœur en même temps qu'au sommet de l'œuvre de Bossuet. En nous suppo-

sant dociles, — plus dociles que nous ne l'avons été, — il nous a tenus par la main et nous a conduits où il voulait, au plus haut degré de l'autel, d'où nous voyons désormais toute chose, le passé et l'avenir, la terre et le ciel. Le sommet de Moïse d'où nous avons aperçu tant de choses aussi, nous ne l'apercevons plus à son tour que dans l'éloignement et comme à nos pieds.

Bossuet, à cet endroit, renouvelle de verve et de puissance. La vie de Jésus, le scandale qu'il cause par sa prédication et sa vertu même, l'attentat commis en sa personne par la Synagogue, sa condamnation et son supplice, sont résumés en une page touchante : « Le Juste est condamné à mort : le plus grand de tous les crimes donne lieu à la plus parfaite obéissance qui fut jamais <sup>214</sup>. » — Autant j'ai pu paraître en garde précédemment, autant je dirai ici, en toute conviction, que ces pages admirables par la simplicité et la beauté morale de l'expression sont en bonne partie vraies, de quelque côté qu'on les envisage. Il fallait bien, en effet, tout cela, tout ce sacrifice, toutes ces vertus, toutes ces croyances, pour que des pauvres et des souffrants trouvassent en eux la force d'entreprendre une telle œuvre que celle de sauver, de tirer des duretés et des cruautés, d'affranchir de l'esclavage, de régénérer enfin le monde, et pour faire faire à la masse de l'humanité un si grand pas que celui qui l'éleva de la morale du paganisme à la morale chrétienne. Locke, Jean-Jacques, Channing, tous les chrétiens, à quelque degré qu'ils le soient (et je les prends, on le voit aussi inégaux que possible), sont d'accord là-dessus. On ne saurait mieux comprendre qu'en lisant Bossuet à cet endroit et dans tout ce qui suit, la difficulté qu'il y avait pour le

monde, pour l'univers païen, à faire ce grand pas, à sortir non plus en la personne de quelques individus d'élite, mais en masse et par classes et nations tout entières, de cette chose confuse et qui nous paraît si absurde, l'idolâtrie. Et Bossuet, la poursuivant sous toutes ses formes, va y insister encore.

Pour nous qui nous permettons de choisir chez lui et de le juger tout en l'admirant, je dirai qu'il va insister trop et gâter un peu sa cause; le théologien reparaît et se donne carrière; il va se livrer à une sorte d'analyse psychologique du mystère de la Trinité et de celui de l'Incarnation. A force de poursuivre tous les perfectionnements qu'a apportés l'Évangile dans la vie humaine et de pousser à bout les conséquences de Jésus-Christ telles qu'il les comprend et qu'il les aime, il excède et il sort de toutes les proportions de l'histoire; il est dans le dogme, il entre dans les mystères mêmes de la vie future et des récompenses destinées aux élus. Je ne crains pas de dire qu'il dépasse en ceci la mesure d'attention d'un lecteur qui serait même mieux doué et préparé que Monseigneur le Dauphin. Jésus-Christ obtenu et parfaitement défini, au lieu de passer outre pour s'étendre, comme on s'y attend, sur les progrès de l'Église par saint Paul et après saint Paul, il va encore revenir et avec une sorte d'acharnement sur les châtimens des Juifs, sur l'accomplissement des prophéties par leur entière ruine au temps de Vespasien et de Titus. Ceux qui ont étudié Bossuet savent combien, dès ses premiers sermons prêchés à Metz, il était préoccupé de cette destruction de Jérusalem et des scènes particulières d'horreur qu'elle présente; il y insiste de nouveau dans ce Discours, il les étale et les commente, y voyant l'image anticipée



du Jugement dernier. Je l'aime mieux quand ses longueurs portent sur le caractère merveilleux du Christianisme, sur le règne de la charité, sur l'explication qu'il donne de la folie et du mystère de la Croix, qu'il semblait déjà avoir épuisé; mais encore est-il décidément trop long, traînant; il abonde dans ses pensées; il y nage, mais il s'y noie. Ce peut être pour le croyant et le fidèle un trésor de réflexions chrétiennes édifiantes que cette seconde partie du Discours, mais ce n'est plus de l'histoire. Et au point de vue de l'art et de la composition, le chef-d'œuvre est manqué. Que quelqu'un ose soutenir le contraire : cette seconde partie porte en soi une superfétation de développements, et le cadre est dépassé.

Je sais qu'on ne scinde pas Bossuet. Disons la vérité et rendons toute notre pensée sans détour. Un homme un peu moins profondément croyant que Bossuet n'eût pas été si long; il n'entre si à fond dans les mystères du Christianisme *divin* que parce qu'il ne se contente pas, comme tant d'autres, du christianisme *social*.

A la fin, Bossuet, comme s'il avait pourtant la conscience de s'être un peu trop attardé, se secoue et se relève : il dit quelque chose à l'adresse des critiques et de ce Richard Simon dont il avait écarté jusque-là l'idée. Il emploie sa méthode haute et méprisante; il impose. Selon lui, quatre ou cinq faits authentiques et « plus clairs que la lumière du soleil <sup>215</sup> » suffisent pour garantir tout le reste de la tradition. Gare et malheur à qui ne pense pas ainsi ! Si l'on ne voit pas, dit-il, « que tous les temps sont unis ensemble, que la tradition du peuple juif et celle du peuple chrétien ne font qu'une seule et même suite, que les Écritures des deux Testaments ne font qu'un même corps et un



même livre <sup>216</sup> ; si on n'y découvre pas « un dessein éternel toujours soutenu et toujours suivi <sup>217</sup> » ; si on n'y voit pas « un même ordre des conseils de Dieu qui prépare dès l'origine du monde ce qu'il achève à la fin des temps, et qui, sous divers états, mais avec une succession toujours constante, perpétue aux yeux de tout l'univers la sainte Société où il veut être servi, on mérite de ne rien voir et d'être livré à son propre endurcissement comme au plus juste et au plus rigoureux de tous les supplices <sup>218</sup> ». A un moment l'orateur impatient, le prédicateur se lève : « Qu'attendons-nous donc à nous soumettre ? s'écrie-t-il. Attendons-nous que Dieu fasse toujours de nouveaux miracles, qu'ils les rende inutiles en les continuant ?... <sup>219</sup> » Et tout le développement qui suit. Il a lancé son anathème. Une allocution à Monseigneur termine cette seconde partie, allocution essentiellement politique et qui s'adresse au futur souverain :

« Monseigneur, lui dit-il, tout ce qui rompt cette chaîne, tout ce qui sort de cette suite (la suite de l'Église), tout ce qui s'élève de soi-même et ne vient pas en vertu des promesses faites à l'Église dès l'origine du monde, vous doit faire horreur. Employez toutes vos forces à rappeler dans cette unité tout ce qui s'en est dévoyé... <sup>220</sup> »

Et invoquant l'exemple de Louis XIV, il présage et provoque, au milieu de magnifiques éloges au grand roi, la révocation de l'Édit de Nantes qui, en effet, se préparait :

« Considérez, dit-il au Dauphin, le temps où vous vivez et de quel père Dieu vous a fait naître. Un Roi si grand en tout se distingue plus par sa foi que par ses autres admirables qualités. Il protège la Religion au dedans et au dehors du royaume et jusqu'aux extrémités du monde. Ses lois sont un des plus fermes remparts de l'Église. Son autorité, révérée

autant par le mérite de sa personne que par la majesté de son sceptre, ne se soutient jamais mieux que lorsqu'elle défend la cause de Dieu. On n'entend plus de blasphème; l'impiété tremble devant lui. C'est le Roi marqué par Salomon qui dissipe tout le mal par ses regards. S'il attaque l'Hérésie par tant de moyens et plus encore que n'ont jamais fait ses prédécesseurs, ce n'est pas qu'il craigne pour son trône : tout est tranquille à ses pieds, et ses armes sont redoutées par toute la terre; mais c'est qu'il aime ses peuples, et que, se voyant élevé par la main de Dieu à une puissance que rien ne peut égaler dans l'univers, il n'en connaît point de plus bel usage que de la faire servir à guérir les plaies de l'Église <sup>221</sup>.

Erreur, abus de la parole et de l'éloquence ! erreur du temps, de la profession tant que l'on voudra, mais aussi erreur et faiblesse de caractère ou d'esprit en celui qui parle et qui, à force d'embrasser l'universalité des siècles, ne prévoit pas ce que lui garde le jugement du lendemain ! Non, Bossuet n'était que le prophète du passé.

La troisième partie du *Discours sur l'Histoire universelle* vient un peu tard. Bossuet y rentre dans les voies humaines et dans les explications par les causes particulières et secondes; il a quelque peine à s'y remettre et à se dégager de cette vision des prophéties dont il nous a environnés, poursuivis si longtemps, et dont il était, tout le premier, ébloui. Enfin il y parvient avec quelque effort, et il veut bien accorder qu'à moins de coups extraordinaires, que Dieu s'est expressément réservés pour rappeler sa présence, les choses se passent en général dans l'histoire comme s'il n'y avait que des causes naturelles et des conséquences nécessaires qui en découlent. Ici il est humain; il ne fera appel qu'au bon sens, à l'habileté, à la prudence. Il va expliquer en observateur politique ce qu'il a tout à l'heure imposé et commandé en prophète. C'est à quelques égards la contre-partie du précédent

chapitre. Il parle fort bien, pour commencer, des Égyptiens, et il a un sentiment juste de l'importance de ce premier grand empire civilisé. On dirait même qu'il a d'avance quelque pressentiment de ce que notre siècle a ressaisi et remis en lumière des mystères ensevelis de l'antique Égypte; il exhorte Louis XIV à faire fouiller la Thébàide; il est très au courant pour son temps, il cite les voyages publiés par M. Thévenot, il prédit des merveilles de découvertes, en fait de salles souterraines et de sépulcres; il prévoit enfin, sinon Champollion et M. de Rougé, du moins M. Mariette. C'est que la grandeur et l'immutabilité de ce peuple l'avaient saisi.

Il parle ensuite des deux empires d'Assyrie; mais tout cela est trop conjectural encore, et ce n'est qu'avec la Grèce que l'historique proprement dit commence. Bossuet apprécie dignement cette juste et forte proportion que portait en tout cette Grèce heureuse; il loue chez elle la passion de la liberté et de la patrie comme s'il n'était pas l'auteur de la *Politique sacrée*. Le génie social et civilisateur des Grecs l'a surtout gagné et lui inspire de belles paroles :

« Le mot de *Civilité*, dit-il, ne signifiait pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables; l'homme civil n'était autre chose qu'un bon citoyen qui se regarde toujours comme membre de l'État, qui se laisse conduire par les lois et conspire avec elles au bien public sans rien entreprendre sur personne <sup>222</sup>. »

Le mot de *Civilisation* n'est pas dans Bossuet, mais il fait rendre à ce mot de *civilité* tout ce qu'il peut contenir de meilleur et de plus étendu. Sur l'idéal de la liberté chez les Grecs, sur leurs philosophes, sur leurs poètes même et sur Homère dont il interprète la mythologie par le côté principalement moral, il

a des pages senties qu'il n'aurait jamais écrites avant 1670, avant de s'être retrempé, pour son préceptorat du Dauphin, aux vives sources de l'ancienne littérature profane. Les portraits qu'il trace d'Athènes et de Lacédémone pourraient être sans doute plus creusés; Montesquieu, en son *Esprit des Lois*, a opposé le caractère des deux peuples dans des chapitres qui seraient définitifs, si rien était définitif en ce monde <sup>223</sup>. De même sur les Macédoniens et sur Alexandre : chez Bossuet, c'est une première et large vue; l'homme est bien compris dans son ensemble et posé avec son vrai caractère en termes magnifiques; l'historien orateur est égal à son sujet, à son héros; ce portrait d'Alexandre est un portrait d'oraison funèbre; il a le mouvement et comme le souffle oratoire : chez Montesquieu, les raisons de la politique et du génie d'Alexandre sont bien autrement recherchées et déduites; c'est bien autrement expliqué; chaque parole frappe comme un résultat, et l'expression est vive, figurée; le tout gravé en airain : c'est un long bas-relief d'Alexandre <sup>224</sup>.

On ne peut qu'admirer, en somme, la large et intelligente manière dont Bossuet a parlé de la Grèce. Il l'a sentie par les institutions et par le génie social, autant que Fénelon a pu la sentir par la poésie et par le goût. Mais les Romains sont proprement le triomphe historique de Bossuet; c'est un peuple qui naturellement lui va <sup>225</sup> : il a de lui-même la suite. La milice et la politique romaines s'expliquent sous sa plume; il se plaît à ces tableaux sévères : le voilà Romain aussi franchement qu'il a été Hébreu. L'idée de discuter le fond des anciens récits ne lui vient pas plus pour Tite-Live qu'elle ne lui est venue pour Moïse; il s'applique d'ailleurs avant tout à l'esprit des insti-



tutions. Il définit très-bien la liberté dure et pauvre du Romain, qui ne ressemblait pas à la liberté brillante et polie de la Grèce. Toute la magnificence des Romains, dans le bon temps, était publique : l'épargne ne régnait que dans les maisons des particuliers. A l'entendre nous développer le secret de ce peuple-roi dans sa discipline, dans son ordre et sa tactique, dans son courage exempt du faux point d'honneur, comparer ensemble la phalange macédonienne et la légion romaine, puis pénétrer dans les conseils de son Sénat, dans cette conduite si forte au dehors, si ferme au dedans, Bossuet se montre historien philosophe, comme auparavant il était historien prophète. Il est avec Polybe, comme auparavant il était de moitié avec Moïse. Ici encore il se rencontre et plus directement que jamais avec Montesquieu. Tous deux empruntent au même Polybe et y puisent largement : de là une ressemblance inévitable. Bossuet voit de haut : Montesquieu serre de plus près. C'est le résultat chez lui d'une étude précise; il a ramassé et comparé une bien autre quantité de faits. Chez Bossuet, c'est une vue d'ensemble et un peu de théorie, un développement; chez Montesquieu, c'est une marche sur un terrain coupé de replis à chaque pas, et dans chaque repli se lèvent des faits nouveaux. Chez Bossuet, les considérations ont plutôt le caractère moral, et chez Montesquieu un caractère politique. Quelle plus belle définition, quelle plus noble intelligence de ce qu'on appelle esprit public que dans ce passage de Bossuet !

« Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'État la plus propre à produire de grands hommes. C'est



sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés, mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentiments forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits et passent insensiblement de l'un à l'autre... Durant les bons temps de Rome, l'enfance même était exercée par les travaux; on n'y entendait parler d'autre chose que de la grandeur du nom romain... Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes se font les uns les autres; et si Rome en a porté plus qu'aucune autre ville qui eût été avant elle, ce n'a point été par hasard; mais c'est que l'État romain constitué de la manière que nous avons vue était, pour ainsi parler, du tempérament qui devait être le plus fécond en héros <sup>226</sup>. »

La guerre d'Annibal est très-bien touchée par Bossuet; et quand il a bien saisi et rendu le génie de la nation, la conduite principale qu'elle tint les jours de crise, et le caractère de sa politique, il ne suit pas l'historique jusqu'au bout, comme l'a fait et l'a dû faire Montesquieu. Ainsi ce Mithridate qui fournit matière à un si beau chapitre chez Montesquieu, n'est pas même nommé chez Bossuet. — A propos du Droit romain, des lois romaines qui ont paru si sages et si saintes que leur majesté a survécu à la ruine même de l'empire, Bossuet a ce beau mot, souvent cité : « C'est que le bon sens, qui est le maître de la vie humaine, y règne partout <sup>227</sup> ».

La fin de cette troisième partie peut paraître brusquée. Après avoir exposé à si grands traits la constitution et le génie des Romains, Bossuet revient comme en arrière et se met à énumérer une série des faits principaux depuis Romulus. Il y a ici quelque manque d'art et d'ordonnance, et toute cette fin est courte ou même écourtée. Ce n'est plus qu'un canevas. Il ne traite ni de Sylla ni de César. Plus loin, dans le narré de l'empire, il oublie de nommer Trajan, si

bien vengé par Montesquieu; il nomme seulement Marc-Aurèle, et sans un éloge. Toutes ces dernières pages ne sont qu'une suite de récapitulations. On sent que l'ouvrage n'est pas terminé. L'auteur conclut en revenant à son dessein principal et en rattachant cette troisième partie à la seconde par un rappel énergique des conseils divins et des ordres secrets de la Providence. L'historien, l'observateur politique a cessé son rôle : l'évêque a reparu. Un mot d'éloge, à la fois excessif et vague, sur Charlemagne qui était la fin indiquée d'avance, montre qu'il avait peu étudié de près ce dernier des grands conquérants dont il parle comme d'un saint Louis. Il eût été, en effet, bien difficile à Bossuet de poursuivre sa tâche pour les âges suivants; la critique et l'érudition historique n'avaient pas assez aplani les voies.

Tel est, — tel du moins qu'il s'est dessiné à moi en toute sincérité, — ce noble ouvrage qui restera toujours comme un puissant monument de la vue, de la force surtout, de l'ordonnance et de la méthode propres à Bossuet, en même temps que de son mâle et majestueux talent. De loin, il s'élèvera et paraîtra de plus en plus, aux regards d'une postérité qui aura, je le suppose, bien d'autres visées, comme une colonne, ou mieux une double ou triple pyramide un peu singulière d'aspect; mais en approchant, en le considérant de près, que de belles et grandes choses on y retrouvera, dites pour la première fois et de cette manière durable et superbe qui ne saurait s'imiter ! Le fond du dessein de Bossuet, on le sait maintenant, et on le tient de sa propre bouche, était dans ce livre de « prouver le Christianisme aux libertins ». C'est une démonstration par l'histoire et les faits en main, qu'il avait entreprise. Il n'y a qu'un Bossuet pour

l'avoir exécuté de cette sorte et avec cette hauteur, fût-ce même incomplètement. Mais il est juste aussitôt d'ajouter qu'il n'y a pas là de quoi décourager ceux qui ne sont nullement rivaux du grand évêque, qui procèdent d'un autre esprit et qui, sans sortir du domaine des faits positifs et du champ visuel des causes secondes, ne prétendent qu'au genre de vérité sublunaire qui est à la portée de notre recherche et de notre raison. Ils ne se rencontreront qu'à peine avec lui sur des détails et des incidents de la route; ils ne lui font pas concurrence <sup>228</sup>.

## FLÉCHIER <sup>229</sup>

### MÉMOIRES SUR LES « GRANDS-JOURS »

17 août 1844.

C'est un de ces livres comme la postérité les a me, et dont les contemporains ne soupçonnent pas le prix. L'abbé Fléchier, âgé de trente-trois ans, avant sa célébrité, mais déjà fort bien posé dans le monde, fait le voyage de Clermont en Auvergne à la suite de M. de Caumartin, maître des requêtes, dont le fils est son élève. M. de Caumartin avait charge du Roi de tenir les sceaux pendant la durée des Grands-Jours : c'était un magistrat poli, de cour, ami de Retz qui lui rend bon témoignage, et fort lié avec les gens d'esprit de ce temps-là. Il goûtait fort lui-même le très-aimable abbé. C'est sans doute pour complaire à ce patron spirituel, ainsi qu'à ces dames Caumartin et à leur société particulière, que Fléchier écrit l'espèce de journal et de chronique détaillée de ce voyage <sup>230</sup>. Les éditeurs de ses œuvres avaient toujours jugé à propos d'éliminer un écrit, selon eux, trop familier :

« Ce fut pendant ce voyage (d'Auvergne), est-il dit dans le Discours préliminaire de l'édition de 1782, et à l'occasion de tous les événements dont il y fut témoin, qu'il composa

la relation des Grands-Jours, ouvrage écrit à la hâte, et qui ne ressemble en rien ni pour la gravité du ton, ni pour l'élégance du style, aux autres productions de sa plume... Aussi Fléchier, parvenu aux honneurs de l'Église et compté déjà parmi les hommes célèbres de son temps, n'a-t-il jamais permis que cette bagatelle devînt publique par l'impression. Nous avons jugé comme lui qu'elle n'était pas digne de paraître telle qu'il l'a laissée, à côté des compositions immortelles qui lui ont fait un si grand nom, et nous avons respecté ses intentions en ne la donnant que par extrait, etc. <sup>231</sup>. »

Et en effet, tout à la fin du tome X de ses œuvres, on reléguait un très-maigre extrait de l'ouvrage. Mais les goûts changent; la postérité, ce juge suprême assurément, a quelquefois aussi ses mobilités, ses oublis, ses retours, et veut avant tout être amusée. L'Oraison funèbre de Turenne reste très-belle, un des chefs-d'œuvre du genre, mais on se lasse de la savoir par cœur; on s'ennuie d'entendre dire que Fléchier est juste; le voisinage de Bossuet, qui grandit chaque jour comme tout ce qui est vraiment grand, lui faisait tort d'ailleurs, et on était en train, si je ne me trompe, de devenir ingrat, ou, qui pis est, indifférent, lorsque, par bonheur, M. Gonod nous rend l'écrit oublié, et la mémoire de Fléchier s'en rafraîchit pour longtemps, pour toujours; on le retrouve lui-même en personne, tel qu'il causait chez M. de Caumartin, avec sa diction exquise, sa lenteur étudiée, sa douce raillerie et ses grâces; et voilà, si l'on n'y prend pas garde, qu'on va tout sacrifier de son passé pour ne plus voir de lui que l'œuvre nouvelle.

Martial a très-bien remarqué qu'il y a ainsi deux sortes d'œuvres : celles qui font grand honneur par la gravité des sujets et par la solennité des genres, celles-là on les estime, on les admire; les autres, réputées moins sérieuses, on les lit :



*Illa tamen laudant omnes, mirantur, adorant.*

— *Confiteor : laudant illa, sed ista legunt* <sup>232</sup>.

Nous tenons donc une œuvre de Fléchier qu'on va lire, lire avec le plaisir qui s'attache aux choses familières et vraies, observées par un esprit délicat et fin, racontées par une plume rare. Mais, pour ne point passer d'un extrême à l'autre, qu'on nous permette de bien maintenir d'abord le premier, l'ancien Fléchier, et ses titres à jamais durables dans l'histoire de notre littérature.

Il convient d'écarter au préalable cette comparaison écrasante avec Bossuet, dont Fléchier a trop souffert. Il y a longtemps que, dans un de ses dialogues, Vauvenargues faisait demander par Pascal à Fénelon *ce que c'est qu'un certain évêque qu'on a égalé à Bossuet pour l'éloquence*; et Fénelon répondait en des termes fort durs pour Fléchier, parlant de lui comme d'un *rhéteur déjà au déclin de sa réputation* <sup>233</sup>. Certes, quoi qu'ait pu dire Vauvenargues, Fénelon n'aurait point parlé ainsi, lui qui, au moment où il apprit la mort de Fléchier, s'écria : « Nous avons perdu notre maître ! » C'était bien un maître de Fénelon en effet, celui qui, avec Pellisson, Bussy et Bouhours, et plus qu'aucun d'eux, contribua à mettre en honneur la culture polie, la régularité ornée et simple, à conduire la langue, selon sa propre expression, *dans un canal charmant et utile* \*. La Bruyère, dans une remarque souvent citée, a dit :

---

\* Fléchier a dit cela au sujet de Camus, évêque de Belley, qu'il lisait beaucoup; il comparait son style spirituel et folâtre à une source abondante et mal ménagée dont le bon prélat s'amusait à faire des jets d'eau, tandis qu'on en aurait pu faire un canal charmant et utile. (Ménard, *Histoire de la ville de Nîmes*, tome VI, page 441.)

« L'on écrit régulièrement depuis vingt années : l'on est esclave de la construction; l'on a enrichi la langue de nouveaux tours, secoué le joug du latinisme et réduit le style à la phrase purement françoise : l'on a presque retrouvé le nombre, que Malherbe et Balzac avoient les premiers rencontré, et que tant d'autres depuis eux ont laissé perdre. L'on a mis enfin dans le discours tout l'ordre et toute la netteté dont il est capable : cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit <sup>234</sup>. »

Certes Fléchier, plus qu'aucun, avait réussi à donner ou à rendre au style toutes ces qualités requises par La Bruyère, et ce n'était pas l'esprit non plus qui lui avait manqué pour l'y ajouter *insensiblement*. Fléchier a repris exactement l'œuvre de prose de Balzac, un peu du côté de l'hôtel de Rambouillet, et sans entrer dans le mouvement de Boileau; il a rendu ce service dans sa propre ligne, directement, ayant reçu la tradition et la culture par ce coin un peu précieux du monde <sup>235</sup>; sorti de là, et sur les pas de Montausier, il s'est bientôt associé et assorti avec gravité à la décoration auguste du grand règne. Cette relation des Grands-Jours, où nous allons le voir encore au début et tout à fait lui, est précisément de la même année que les *Maximes* de la Rochefoucauld et que les premières Satires de Boileau (1665-1666). On y reconnaît, à chaque phrase du narrateur, le Fléchier tel qu'il s'est retracé lui-même dans un portrait déjà connu, adressé, selon toute apparence, à M<sup>lle</sup> Des Houlières\*, portrait à la mode du temps, dans le goût un peu flatté des ruelles et des bergeries, tout peint et comme peigné par lui de charmantes caresses. Veut-on savoir comment s'exprime sur sa

---

\* Ou à M<sup>lle</sup> de Lavigne (voir l'article de M. Labitte. *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1845 <sup>236</sup>).

propre personne l'agréable prélat, celui que M<sup>me</sup> Des Houlières appelait *Damon*, que Senecé appelait *Acaste*?

« Vous voulez donc, Mademoiselle, que je vous trace le portrait d'un de vos amis et des miens, et que je vous fasse une copie d'un original que vous connoissez aussi bien que moi... Sa figure, comme vous savez, n'a rien de touchant ni d'agréable, mais elle n'a rien aussi de choquant. Sa physionomie n'impose pas et ne promet pas au premier coup d'œil tout ce qu'il vaut; mais on peut remarquer dans ses yeux et sur son visage je ne sais quoi qui répond de son esprit et de sa probité.

« Il paroît d'abord trop sérieux et trop réservé, mais après il s'égayé insensiblement; et qui peut essuyer ce premier froid s'accommode assez de lui dans la suite. Son esprit ne s'ouvre pas tout à coup, mais il se déploie petit à petit, et il gagne beaucoup à être connu. Il ne s'empresse pas à acquérir l'estime et l'amitié des uns et des autres; il choisit ceux qu'il veut connoître et qu'il veut aimer; et, pour peu qu'il trouve de bonne volonté, il s'aide après cela de sa douceur naturelle et de certains airs de discrétion qui lui attirent la confiance...

« Il a un caractère d'esprit net, aisé, capable de tout ce qu'il entreprend. Il a fait des vers fort heureusement\*, il a réussi dans la prose, les savants ont été contents de son latin. La Cour a loué sa politesse, et les dames les plus spirituelles ont trouvé ses lettres ingénieuses et délicates. Il a écrit avec succès, il a parlé en public, même avec applaudissement.

« Sa conversation n'est ni brillante ni ennuyeuse; il s'abaisse, il s'élève quand il le faut. Il parle peu, mais on s'aperçoit qu'il pense beaucoup. Certains airs fins et spirituels marquent sur son visage ce qu'il approuve ou ce qu'il condamne, et son silence même est intelligible<sup>237</sup>... »

Cette gracieuse analyse continue durant des pages, et l'on s'y laisse aller sans peine avec lui. Même avant

---

\* D'Alembert, parlant de ces vers de Fléchier, par lesquels l'orateur avait préludé à ses succès de chaire, a dit ingénieusement : « Rien n'est plus utile à un orateur pour se former l'oreille que de faire des vers, bons ou mauvais, comme il est utile aux jeunes gens de prendre quelques leçons de danse pour acquérir une démarche noble et distinguée. » (*Eloge de Fléchier*<sup>238</sup>). — Se rappeler aussi ce que dit Pline le Jeune en ses *Lettres* (liv. VII, 9<sup>239</sup>).

la publication des *Mémoires sur les Grands-Jours*, il suffisait d'avoir lu le délicieux et complaisant portrait pour bien saisir dans son vrai jour cet *Atticus* de l'épiscopat français sous Louis XIV, élégant, disert, d'un silence encore plus ingénieux parfois que ses discours, qui n'est ni pour les jésuites, ni pour les jansénistes, ni contre; qui n'est ni une créature de la Cour, ni trop dissipé au monde, ni voué à la pénitence; honnête homme avant tout, excellent chrétien pourtant, tolérant prélat, résidant et exemplaire, charitable aux protestants persécutés, modérant sur leur tête les rigueurs de Bâville, et trouvant encore des intervalles de loisir pour les divertissements floraux de son Académie de Nîmes; doux produit du Comtat, chez qui tout est d'accord, même son nom (il s'appelait *Esprit* Fléchier); un Balzac en style, mais un Balzac châtié, mesuré et spirituel, un Godeau plus jeune, mais avec une galanterie plus décente, une tête plus saine et sans engagement de parti; une sorte de Fontenelle non égoïste et encore chrétien; enfin un bel-esprit tout à fait sage, aimable et sensible, déjà un peu rêveur.

L'abbé Fléchier va nous permettre de vérifier de lui tous ces traits réunis au complet dans les agréables *Mémoires*, production de sa jeunesse, que M. Gonod nous donne à lire aujourd'hui. Il commence d'un ton de simplicité ce récit qui n'est pas sans composition ni sans art : il y en a partout chez Fléchier. Il nous met au fait, non sans quelque raillerie, des grands débats de prééminence entre Riom et Clermont. C'est à Riom qu'il s'arrête d'abord, c'est là qu'à propos d'une beauté, merveille de cette ville et de la province, il se fait au long raconter par une personne de qualité du pays tout un petit roman des amours de



cette belle\*, lequel ne tient pas moins de trente pages, et qui pourrait être vraiment de M<sup>me</sup> de La Fayette elle-même. Comme un autre prélat de sa connaissance, le docte Huet, Fléchier aimait les romans et les traitait avec indulgence, en ami de M<sup>lle</sup> de Scudéry. La petite nouvelle qui fait le début de ces *Mémoires* annonce, par la justesse et la mesure du ton et de l'analyse, toute la réforme que M<sup>me</sup> de La Fayette est en train d'accomplir et que *la Princesse de Clèves* couronnera. Remarquez que, dans ces *Mémoires*, toutes les fois que Fléchier veut entrer dans quelque développement prolongé sur les divers chapitres plus ou moins sérieux et les tracasseries de la province, il introduit un personnage et se fait raconter la chose en prêtant à l'interlocuteur toutes ses finesses et ses élégances, et en lui laissant pourtant des traits particuliers de physionomie.

Ce premier petit roman nous met en goût et en confiance avec Fléchier; on sent qu'on a affaire, non-seulement à un écrivain singulièrement poli, mais à un esprit observateur et délié qui s'entend aux beaux sentiments, aux grandes passions, qui en sourit tout bas en les exposant, et les décrit à plaisir sans s'y prendre. Ce prédicateur habile a lu l'*Astrée*, il a volontiers sur sa table l'*Art d'aimer* traduit par le président Nicole<sup>240</sup>; en un mot, il sait par principes les règles du jeu, la carte du *Tendre*, mais surtout il excelle à tout voir finement autour de lui, et à démêler du coin de l'œil les nuances du cœur. Et puis, en paroles *d'or et de soie*, comme on dit, il nous les dévidera.

---

\* C'est par erreur qu'il est dit, page 7, que cette demoiselle, au moment où Fléchier la voit, est âgée d'environ *vingt-deux* ans; toute la suite montre que c'est *vingt-six* ans qu'il faut lire. Je veux prouver au savant éditeur que j'ai lu en toute conscience.



Pourtant on arrive à Clermont; on y est reçu avec force harangues et *comparaisons tirées de la lune et du soleil* <sup>241</sup>; tandis que Messieurs s'installent, qu'échevins et échevines défilent en cérémonie, et qu'on se promène un peu pour reconnaître la ville, M. Talon, en zélé procureur-général qu'il est, va tout d'abord visiter les prisons pour voir si elles sont sûres et capables de contenir autant de criminels qu'il espère en faire arrêter. La double perspective commence.

Régulièrement, durant tout le volume, on aura le récit des causes célèbres qui vont être jugées, des grandes exécutions qui vont faire éclat, et, entre deux petites histoires de la *question ordinaire* ou *extraordinaire*, on aura le délassement de ces horreurs, la conversation avec les dames, de galantes promenades en carrosse hors de la ville, quand le soleil d'automne le permet, non pas sans quelques excursions plus lointaines, à Vichy, par exemple, avec des descriptions de nature qui rappellent et égalent celles de M<sup>me</sup> de Motteville en face des Pyrénées. Cette double action du récit fait d'abord un peu l'effet de la fameuse lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné, lorsqu'elle badine sur les émeutes et les exécutions en Bretagne : *Nous ne sommes plus si roués* <sup>242</sup>... On se demande si ce n'est pas montrer quelque légèreté que de prendre ainsi le côté sombre et sanglant de la justice comme matière ou contraste à divertissement. Mais, en y regardant mieux, on s'aperçoit que l'humanité de Fléchier et de son cercle n'est pas ici à mettre en cause. Il y a parmi ce monde officiel des Grands-Jours les gens de palais et de Parlement, à proprement parler; M. le président Novion, si à cheval sur la présidence, et dont la conduite ne paraît pas de tout point aussi conséquente qu'elle pourrait l'être;

le redoutable, l'irréprochable M. Talon, qui *ne veut pas lâcher sa proie*; M. Nau, *d'humeur justicière*, et tant d'autres sur le compte desquels le doux railleur Fléchier ne laissera pas de nous égayer; et puis il y a, de l'autre bord, M. de Caumartin, c'est-à-dire l'homme de cour, de société, d'honnête homme sans préjugé de robe, le juge qui incline le plus qu'il peut à la douceur. Lorsqu'il est à bout de toutes ces pédanteries d'étiquette et de toutes ces pendaisons, M. de Caumartin écrit à son ami, le joyeux Marigny, pour se relâcher un instant; mais en tout il représente là-bas la bienséance et l'humanité même. C'est de ce parti qu'est Fléchier. Il opine du mieux qu'il lui est permis par la bouche de M. de Caumartin : ne trouvons pas mauvais qu'à son tour il se délasse. Et de quel droit ferions-nous les censeurs si rigides et les compatissants par excellence? Nos cours d'assises ne sont-elles pas chaque matin une partie de nos jeux? Ces *Mémoires* de Fléchier, au pis, peuvent s'appeler une *Gazette des Tribunaux* de ce temps-là, avec l'avantage du style en sus, et même avec celui de la singularité des causes. Fléchier, simple témoin, amené là par occasion, n'avait dû prendre le tout que comme une représentation dont il rend compte; et, parce qu'il y eut à la fin un mariage d'un de ces Messieurs avec une demoiselle du pays, il ne manque pas de faire remarquer que la pièce, si sanglante d'abord, se termine heureusement comme une tragi-comédie.

Vingt-cinq ans après, Fléchier eut pour son compte à assister en qualité d'évêque de Nîmes à bien d'autres scènes dans lesquelles il eut un rôle plus délicat et d'où sa renommée est sortie pleine d'honneur. Un jeune écrivain, qui s'est occupé avec talent de ces guerres des Cévennes, M. Peyrat, dans son intéres-

sante *Histoire des Pasteurs du Désert*, s'est montré bien sévère et décidément injuste contre Fléchier (tome I<sup>er</sup>, page 204); il a méconnu, dans les relations du prélat adressées à M. de Montausier, ce caractère d'impartialité un peu compassée que nous retrouvons ici dans les *Mémoires*, cette justesse ennemie de tous les fanatismes, très-conciliable certes avec l'humanité comme avec un certain agrément, et qui, en démêlant les erreurs et les démenes humaines, ne se défend pas d'en sourire. Et puis il faut tout confesser : il y a dans ces *Mémoires*, et il y eut toujours chez Fléchier, plus ou moins de froide rhétorique, du beau diseur au parler traînant et qui s'écoute volontiers.

Mais ici ce défaut réel disparaît et se fond presque dans l'ironie fine, légère, insensible et comme perpétuelle, qui s'insinue et qui pénètre.

Ce ne serait pas rendre justice à la relation des Grands-Jours que de n'y voir qu'un recueil d'historiettes singulières, d'incroyables cas et de causes célèbres, dans lesquelles Fléchier se trouve, sans le savoir, le rival et, avec ses airs modestes, le vainqueur de Tallemant des Réaux. Un intérêt historique plus élevé s'attache à cette peinture fidèle des mœurs d'une province d'alors. L'Auvergne, ce pays de montagnes où la féodalité était comme retranchée, nous représente en abrégé et dans un échantillon plus marquant l'état d'une grande partie de la France, au sortir des guerres civiles; il fallut, pour asseoir bien incomplètement encore l'ordre administratif, que la souveraineté toute-puissante de Louis XIV passât là-dessus avec vigueur et rasât bien des châteaux. Épris que nous sommes aujourd'hui, et avec raison, du beau langage de ce grand siècle, il est bon de nous rappeler de temps en temps aussi à quelles inégalités

on y avait affaire. Le sévère Lemontey aurait triomphé s'il avait eu entre les mains ce volume poli où un fond de violence et de tyrannie ressort si à nu. On ne doit en conclure que plus d'actions de grâces pour le jeune monarque qui aspirait du premier jour à l'unité du royaume et à celle de la loi. Certes les Grands-Jours, avec leur justice sans appel et si expéditive, n'étaient point eux-mêmes sans reproches. Ainsi, pour leur exemple d'éclat, ils firent tout d'abord tomber la tête de ce pauvre vicomte de La Mothe de Canillac, *le plus innocent de tous les Canillacs*, ce qui ne veut pas dire qu'il fût très-innocent. Fléchier, sur ce point comme sur les autres, n'a rien dissimulé; sa conclusion judicieuse, qu'il met par un détour ingénieux dans la bouche d'un interlocuteur, nous offre les avantages et les inconvénients très-bien balancés : les avantages l'emportaient. C'était ici le cas, ou jamais, d'appliquer d'avance le mot de Napoléon à l'un des chefs de la justice sous l'Empire : « Eh bien ! monsieur le premier président, jugez-vous beaucoup ? » — « Mais, sire, nous tâchons de rendre la justice, au nom de l'Empereur et de la loi, avec équité. » — « Il s'agit surtout de juger beaucoup, et beaucoup, entendez-vous ? » Il s'agissait surtout, en 1665, et en cette rude contrée, d'inspirer une terreur salutaire aux tyrans du pays, d'avertir, dans leurs déportements, les Canillac et les d'Espinchal qu'ils avaient trouvé enfin un maître et des juges. Ce volume de Fléchier sera désormais un document précieux pour l'historien, et lui-même, esprit sérieux sous ses grâces, il a eu l'honneur de ne pas rester étranger à ce que nous appellerions la pensée administrative et politique qu'on en peut tirer.

On aurait de quoi défrayer plus d'un article avec



maint extrait piquant, si le lecteur n'avait mieux à faire en recourant au livre même. Les portraits abondent, les personnages y vivent. Fléchier s'y prend lentement et jour par jour pour les dessiner, mais on n'y perd rien, et l'on arrive à savoir par le menu tout ce monde. Nous connaissons à fond M. de Novion, le digne président, qui est si galant auprès de mesdames ses filles, et qui oublie parfois un peu trop sa gravité pour leur donner le plaisir de la comédie. On chercherait vainement de ces traits sur M. de Novion dans la pièce de vers latins, très-élégants, que Fléchier consacra à ces mêmes Grands-Jours; les vers latins, pas plus que les oraisons funèbres, ne disent pas tout :

« Ne vous souvenez-vous point de ce théâtre dressé dans la salle où il tenoit la comédie à mesdames ses filles, qui avoit toute la mine d'un échafaud, et dont l'aspect faisoit trembler tous ceux qui venoient le solliciter? Ne l'avez-vous pas vu donner le bal et des fêtes à grand bruit en un temps où tout le peuple regrettoit la mort de M. de Canillac, et où il venoit presque lui-même de le condamner? Trouvez-vous qu'il fût fort séant à un homme grave d'être presque habillé de court hors du palais, peut-être pour faire mieux paroître son Saint-Esprit <sup>113</sup>? »

Quant à M. Nau, le plus actif des conseillers, il est croqué à se faire reconnaître entre mille : toujours en avant, toujours en arrêt, un Perrin Dandin au criminel, qui menace tout le monde de la question, et qui danse si bien les bourrées :

« Enfin on faisoit peur de M. Nau aux petits enfants; il avoit eu le soin de régler la police, et il avoit eu l'industrie de manger beaucoup de perdrix à très-bon marché. Il dressa tous les grands arrêts, il réforma les poids et les mesures sous l'autorité de M<sup>me</sup> Talon, et fit tout ce que le plus fier lieutenant-criminel eût su faire. Il ne parla doucement qu'à son maître à danser <sup>114</sup>... »



M<sup>me</sup> Talon elle-même, dont M. Nau est le bras droit, cette digne mère qui est venue là pour tenir le ménage de M. son fils, occupe dans la relation toute la place qu'elle peut ambitionner; elle préside à sa façon les Grands-Jours parmi les dames de la ville, les organise en assemblées de charité, les réglemente, les gronde, les fait taire, s'ingère dans les brouilleries des couvents, et prétend réformer jusqu'aux Ursulines. C'est un personnage de Molière que cette recommandable matrone, mère du Caton des Grands-Jours; et Fléchier, par une si agréable entente des travers et des ridicules, retrouve ici son vrai rang comme précurseur de La Bruyère.

Un tout petit trait de bon goût qui n'est pas à omettre : pendant ce séjour en Auvergne, Fléchier a prêché deux fois, avec succès, et il ne parle que très-peu de ses sermons.

Je pourrais ajouter plus d'une remarque de style sur cette langue à la fois si pure de source, si droite d'acceptions, et qui a pourtant bien des latitudes et des licences dans son atticisme. L'atticisme du grand règne, comme celui de la Grèce, est plein de ces agréables négligences et irrégularités qui ne sont permises qu'aux délicats. Mais j'aime mieux finir par la conclusion sérieuse, qu'il est impossible d'éluder en fermant ce livre : c'est que, s'il faisait beau écrire et parler comme chez M. de Caumartin au xvii<sup>e</sup> siècle, il fait bon de vivre au xix<sup>e</sup>, sous nos lois, sans Grands-Jours, sous notre Code civil et notre régime d'égalité, même lorsqu'on est gentilhomme comme lorsqu'on ne l'est pas.

## L'ABBÉ FLÉCHIER \*

[1856].

Les *Mémoires* de Fléchier sur les Grands-Jours d'Auvergne, dont il n'avait été donné jusque-là que de rares et courts extraits, ont été publiés pour la première fois en 1844, et ont obtenu aussitôt le plus grand succès dans le monde et parmi les esprits cultivés, en même temps qu'ils ont soulevé toutes sortes de controverses dans quelques parties de la province. La nature de ces controverses avait même été telle, et l'on s'était attaqué si vivement à la personne de M. Gonod, l'honorable éditeur, qu'il devenait à craindre qu'il ne se décidât point à donner une seconde édition fort désirée. Il mourut du moins, en 1849, avant d'avoir pu satisfaire à ce vœu de l'élite du public \*\*. Aujourd'hui que tout ce grand feu est

---

\* Ce morceau a servi d'Introduction à l'édition des *Grands-Jours*, publiée chez M. Hachette en 1856. Je l'intitule *l'abbé Fléchier* pour indiquer qu'il s'agit de Fléchier jeune, et avant les succès éclatants d'orateur qui le portèrent à l'épiscopat.

\*\* J'ai écrit, dans le temps, sur la première édition des *Grands-Jours*, un article qu'on peut lire au tome III de mes *Portraits contemporains*; et dans un autre article sur les *Lettres* de Rancé, publiées également par M. Gonod, j'ai touché quelque chose de la querelle qu'on lui a faite pour le Fléchier <sup>245</sup>. — Pourquoi les ecclésiastiques vertueux et instruits manquent-ils donc si souvent de goût? Un des plus charitables et des plus savants curés de Paris, me parlant de cette *Relation des Grands-Jours* publiée par M. Gonod, m'affirmait qu'elle était de toute nécessité apocryphe, qu'elle ne pouvait

apaisé, et qu'un esprit conciliant a prévalu, les *Mémoires* de Fléchier reparaissent dans les circonstances les plus propres à en faire goûter l'agrément sans qu'il doive s'y mêler aucun fiel ni aucune amertume. Mon but, dans cette Introduction, sera surtout d'amener tous les esprits qui daigneront me suivre à comprendre que ces *Mémoires* sont tout à fait d'accord, et pour le fond et pour le ton, avec ce qu'on pouvait attendre de la jeunesse de Fléchier; qu'ils ne la déparent en rien; qu'ils font honneur à l'esprit de l'auteur, à sa politesse, sans faire aucun tort à ses mœurs, ni à sa prochaine et déjà commençante gravité; que dans ce léger et innocent ouvrage, il a tout simplement le ton de la société choisie où il vivait; et qu'on ne saurait, même au point de vue de la morale et de la religion, trouver cela plus étonnant que de voir saint François de Sales ouvrir son *Introduction à la Vie dévote* en nous parlant de la *Bouquetière Glycera* <sup>246</sup>.

Voyons Fléchier tel qu'il était, apprenons à le goûter dans les qualités qui lui sont propres et qui lui assurent un rang durable comme écrivain et narrateur; ne craignons pas de nous le représenter dans sa première fleur d'imagination et d'âme, dans sa première forme de jeune homme, d'abbé honnête homme et encore mondain; et bientôt sans trop de complaisance, sans presque avoir à retrancher, nous arriverons insensiblement à celui qui n'avait eu en effet qu'à se continuer lui-même, et à se laisser mûrir pour devenir l'orateur accompli si digne de célébrer

---

être de Fléchier, attendu, disait-il, que cela aurait fait de cet éloquent évêque « un homme lubrique ». Je restai muet et sans répondre. La seule réponse possible eût été trop longue à faire, et c'est celle qu'on va lire.

Montausier et Turenne, et l'évêque régulier, pacifique, exemplaire, édifiant. Il n'y a pas de vie plus unie que la sienne, ni qui se tienne mieux.

Esprit Fléchier, né en juin 1632 à Pernes, dans le Comtat-Venaissin, d'une honnête famille, mais appauvrie et réduite au petit commerce, annonça d'abord les dispositions d'un sujet parfait. Il reçut en naissant « un esprit juste, une imagination belle, mais réglée, un bon cœur, des inclinations droites; » et comme l'a dit un autre de ses biographes, il reçut du Ciel « ce naturel heureux que le Sage met au rang des plus grands biens, et qui tient peu du funeste héritage de notre premier Père <sup>247</sup>. » Les passions ne le transportaient pas; un feu pur et doux l'animait. Il avait pour oncle maternel un Père de la Doctrine chrétienne, assez célèbre en son temps, le Père Hercule Audifret. Il fit donc ou acheva ses études à Tarascon dans le collège des prêtres de la Doctrine, et s'engagea même ensuite dans la congrégation, mais par des vœux simples. Il professa les humanités en différentes villes, et la rhétorique à Narbonne. Devenu prêtre, il eut à prononcer dans cette dernière ville l'Oraison funèbre de l'archevêque mort en 1659; il n'avait mis que dix jours au plus à la préparer. La maladie et la mort de son oncle, le Père Hercule, l'appelèrent à Paris en cette même année; il se proposa d'y rester, et n'ayant pu le faire avec la permission de ses supérieurs, il sortit de la Congrégation, mais en se déliant avec douceur comme ce sera toujours sa façon et méthode, en emportant et en laissant les meilleurs souvenirs. Il avait vingt-huit ans. C'est ici que le littérateur pour nous commence à paraître. Il s'était exercé jusque-là dans de

petites compositions, dans des jeux d'esprit scolaires ou académiques; il va continuer dans le même sens, en étendant un peu ses cadres.

Il connut Conrart, secrétaire perpétuel de l'Académie française, et qui se plaisait à produire les talents nouveaux. Ce fut Conrart qui, comme on le disait, donna Fléchier à M. de Montausier. Ce fut lui qui le recommanda à Chapelain qui était, à cette date, la grande autorité littéraire et le procureur général des grâces. Fléchier aimait à faire des vers latins : il songea à s'en servir pour sa réputation et pour sa fortune littéraire; cette ancienne littérature scolastique, qui a encore eu, depuis, quelques rares retours, n'avait pas cessé de fleurir à cette date, avant que les illustres poètes français du règne de Louis XIV eussent décidé l'entière victoire des genres modernes. Fléchier avait adressé au cardinal Mazarin une pièce de félicitation en vers latins (*Carmen eucharisticum*) sur la paix des Pyrénées (1660); il en fit une autre l'année suivante, sur la naissance du Dauphin (*Gene-thliacon*). C'est à ce sujet que Chapelain lui écrivait une lettre que j'ai sous les yeux, inédite, datée du 18 janvier 1662, portant à l'adresse : *Monsieur Fléchier, ecclésiastique à Paris*. On y lit :

« Monsieur,

« Je reçus votre lettre et le poëme latin qui l'accompagnait avec beaucoup de pudeur, ne pouvant sans rougir voir que vous le soumettez à mon jugement, lequel je ne puis exercer sans témérité sur d'autres ouvrages que sur les miens propres; et je vous avoue que soit par cette raison, soit par le peu de loisir que me laissent mes occupations, je fus tenté de m'excuser



du travail que vous exigiez de moi, et que le seul nom de M. Conrart me fit retenir votre cahier et résoudre de vous complaire. Mais, après avoir lu votre Poème, vous n'eûtes plus besoin de sa recommandation auprès de moi; vous vous y rendîtes assez considérable par vous-même, et, tout inconnu que vous me fussiez, vous vous fîtes tout seul connaître à moi pour un homme de mérite et d'esprit qui n'aviez pas une médiocre habitude avec les Muses, et qui étiez avantageusement partagé de leurs faveurs. Il y a dans cette pièce de ce génie poétique qui est si peu ordinaire, grande quantité de sentiments élevés, et de vers noblement tournés. Tout y est du sujet, et le sujet sublime de soi n'y est du tout point ravalé par les expressions fort latines, et par les nombres fort soutenus et fort arrondis. L'invention m'en semble même selon l'art, et je n'y ai rien trouvé qui me donne scrupule, sinon que vous y introduisez la Renommée comme une divinité qui pénètre dans les choses futures, quoique sa fonction ne soit que de parler des événements présents ou passés. Vous y ferez réflexion, et en communiquerez avec vos amis habiles, auxquels je m'en rapporte s'ils ne s'y arrêtent pas. Je suis de leur avis pour la publication de l'ouvrage, et quand il aura paru, il aura mon suffrage et mes éloges auprès de ceux qui m'estiment connaisseur en ces matières-là <sup>248</sup>... »

Le ton de cette lettre est cérémonieux et un peu pesant, mais le jugement est exact. Nous y voyons Fléchier au début et appliquant à la poésie latine quelques-uns des mérites de diction qu'il transportera ensuite dans la prose française. La lettre de Chapelain se termine par deux ou trois remarques de détail dont

il paraît que Fléchier a tenu compte \*. La pièce en elle-même est élégante, ingénieuse, sans le feu et l'ardeur de la belle églogue de Virgile intitulée *Pollion*, mais animée d'une douceur et comme d'une onction pacifique très-sensible et très-sincère. L'expression de *milis* y revient souvent et nous donne la note de cet esprit doux par excellence, et qui sut l'être sans fadeur. Le Dauphin, dit-il, n'a dû naître qu'après les guerres terminées et à une heure de paix pour tout le monde :

. . . . . *Sic Fata parabant,*  
*Nec decuit mites nasci inter crimina Divos* <sup>250</sup>.

Il serait peu raisonnable, sans doute, d'accuser Fléchier de paganisme pour ce *Fata* et ce *Divos*. Il le serait tout aussi peu de l'aller accuser de galanterie (dans l'acception fâcheuse) et de licence pour certaines anecdotes des *Grands-Jours*. Dans l'un et dans l'autre cas, il obéit à un genre admis et à un ton donné.

C'est ainsi que dans la pièce latine la plus considérable, qu'il a consacré à célébrer le Carrousel royal de 1662, et à déduire les divers groupes de cavaliers qui y figuraient, il n'a eu garde d'oublier ce qui fait

---

\* Il semble même qu'il ait jusqu'à un certain point tenu compte de son observation au sujet de la Renommée dont il a fait l'interprète de l'avenir ; car dans la pièce, telle qu'elle est imprimée, il a pris soin de ne nous représenter la déesse que comme se faisant l'écho des premiers bruits répandus et des premières rumeurs du destin ; les oracles transpirent déjà, elle répète ce qu'elle a entendu :

. . . . . *Toto tum pectore prona*  
*Volvit centum oculos, et centum subrigit aures,*  
*Impatiens strepere, et magnos inquiril inortus,*  
*Exploratque aditus fati, primævaque captat*  
*Auspicia, et velox collecti nuncia veri,*  
*Quæ didicist, pandit patriis oracula regnis* <sup>240</sup>.

le principal attrait des tournois, les dames qui regardent et qui s'y enflamment, et Cupidon dans les airs qui se réjouit.

. . . . . *Mediis e nubibus ipse Cupido*  
*Dulces insidias furtim meditalur, et artem*  
*Exercet, ludumque suum; sumptaque pharetra,*  
*Blandis plena dolis et dulci tincla veneno*  
*Nostrarum in cœtus Nympharum spicula torquet*  
*Improbis, accenditque animos, et suscitât ignes.*  
*Quæque suis agitur studiis, sua cuique cupido est* <sup>251</sup>...

« Du sein des nuages, Cupidon lui-même prépare furtivement ses doux pièges, il exerce son art et fait son jeu; prenant son carquois, il en a tiré des traits délicieusement perfides et trempés d'un charmant poison; il les lance sur nos groupes de Nymphes, le méchant! et il allume les cœurs et il attise les flammes : chacune est en proie à ses partialités, chacune a son désir. »

Il faudrait être bien farouche pour se courroucer contre une mythologie si poliment touchée.

La réputation de Fléchier dans le monde lettré commençait à se faire, grâce à ses compositions de collège qui avaient leurs lecteurs et leurs juges même à la cour. Dans le *Mémoire de quelques gens de lettres vivants en 1662*, dressé par ordre de M. Colbert, Chapelain après avoir parlé de Huet, qui, disait-il, « écrit galamment bien en prose latine et en vers latin, » et du gentilhomme provençal Du Périer, aujourd'hui très-oublié, continue sa liste en disant : « Fléchier est encore un très-bon poète latin <sup>252</sup>. »

Vers cette année 1662, faisant un voyage en Normandie, et sans doute pour y voir M. de Montausier nommé gouverneur de cette province, Fléchier arrivait à l'improviste chez Huet avec qui il était très-lié,

se glissait à pas de loup jusqu'à lui dans sa bibliothèque et le serrait tout surpris entre ses bras : « Je ne fus pas médiocrement réjoui, nous dit Huet en ses Mémoires, de la visite d'un si agréable ami <sup>253</sup>. » On voit d'ici cette jolie scène familière des deux futurs prélats, dont l'un petit abbé alors, et l'autre un simple gentilhomme normand.

C'est vers ce temps que Fléchier entra dans la maison de M. de Caumartin, maître des requêtes, à titre de précepteur de son fils. M. de Caumartin avait eu d'une première femme, Marie-Urbaine de Sainte-Marthe, un fils qui devint par la suite un magistrat et un administrateur distingué; ce fut l'élève de Fléchier\*. Ayant perdu sa première femme en 1654,

---

\* Boileau parlait de M. de Caumartin, l'élève de Fléchier, quand il disait dans sa satire XI\* (1698) :

*Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau,  
Tout n'est pas Caumartin, Bignon, ni Daguesseau* <sup>254</sup>.

En lisant, dans les *Mémoires de Saint-Simon*, le portrait du même M. de Caumartin, conseiller d'État et intendant des finances, mort en 1720, on y découvre des caractères de bonne éducation qui décèlent la main excellente de son précepteur. Après lui avoir reproché d'être glorieux, d'avoir sous son manteau les grands airs que le maréchal de Villeroy étalait sous son baudrier, et d'avoir été le premier homme de robe qui ait hasardé à la cour (ô scandale !) le velours et la soie, Saint-Simon ajoute : « Le dedans était tout autre que le dehors; c'était un très bon homme, doux, sociable, serviable, et qui s'en faisait un plaisir; qui aimait la règle et l'équité, autant que les besoins et les lois financières le pouvaient permettre; et au fond honnête homme, fort instruit dans son métier de magistrature et dans celui de finance, avec beaucoup d'esprit, et d'un esprit accort, gai, agréable. Il savait infiniment d'histoire, de généalogie, d'anciens événements de la cour. Il n'avait jamais lu que la plume ou un crayon à la main; il avait infiniment lu, et n'avait jamais rien oublié de ce qu'il avait lu, jusqu'à en citer le livre et la page. Son père, aussi conseiller d'État, avait été l'ami le plus confident et le conseil du cardinal de Retz. Le fils, dès sa première jeunesse, s'était mis par là dans les compagnies les plus choisies et les plus à la mode de ce temps-là. Cela lui en avait donné le goût et le ton, et, de l'un à l'autre, il passa sa vie avec tout ce qu'il y avait de meilleur en ce genre. Il était lui-même d'excellente compagnie... <sup>255</sup> » Nous retrouvons là très-visibles et dans leur lustre des qualités et des avantages que Fléchier contribua certainement à développer et qu'il possédait lui-même avec modestie. — C'est dans les conver-

M. de Caumartin, resté veuf pendant dix ans, épousa en 1664, en secondes noces, M<sup>lle</sup> de Verthamon. Ce mariage fut célébré poétiquement par Fléchier, qui était déjà dans la maison; il fit à ce sujet une Élégie en vers français dans le goût d'alors qui précédait la venue de Despréaux. L'Amour se plaint à sa mère qu'*Alcandre* (c'est-à-dire M. de Caumartin) résiste à tous ses traits, et que depuis la mort de sa première femme, il demeure inflexible :

Il soupira jadis son amoureuse peine,  
Et ne put s'affranchir de ma première chaîne;  
Mais après cette chaîne et ces liens rompus,  
Il a repris son cœur et ne l'engage plus.

. . . . .  
Si j'expose à ses yeux l'objet le plus charmant,  
Il le regarde en juge et non pas en amant;  
Et si j'offre à ses feux quelque illustre matière,  
A son peu de chaleur il joint trop de lumière;  
Il examine trop les lois de sa prison,  
Et veut joindre à l'amour un peu trop de raison.

Vénus répond à son fils en le consolant, et lui dit qu'il ne faut pas désespérer à ce point du rebelle *Alcandre* :

Plus ses vœux sont tardifs, plus ils seront constants;  
Il diffère d'aimer pour aimer plus longtemps,  
Et sa chaîne, mon fils, qu'il traîne de la sorte,  
En sera quelque jour plus durable et plus forte;  
Relève ton espoir, et choisis seulement  
Une parfaite amante à ce parfait amant.

*Doris* sera cette amante et cette seconde épouse, *Doris* à la fois belle et sage, également chère à *Pallas*

---

sations de ce M. de Caumartin devenu vieux, et pendant un voyage qu'il fit chez lui au château de Saint-Ange, que Voltaire jeune se prit d'un goût vif pour Henri IV et pour Sully, dont le vieillard ne parlait qu'avec passion; il en rapporta l'idée et même des parties commencées de sa *Henriade*.



et aux Muses, mais qui ne veut avec celles-ci qu'*un commerce secret*. Fléchier, dans ce portrait flatteur et qui a du ton de l'*Astrée*, insiste comme il doit sur la pudeur et la modestie qui fait le trait principal de la beauté célébrée :

Cette chaste couleur, cette divine flamme,  
Au travers de ses yeux découvre sa belle âme,  
Et l'on voit cet éclat qui reluit au dehors,  
Comme un rayon d'esprit qui s'épand sur le corps <sup>256</sup>.

Telle Fléchier nous dépeint et nous montre à l'avance la seconde M<sup>me</sup> de Caumartin avec laquelle il fera l'année suivante le voyage d'Auvergne, et pour qui il rédigera le récit des *Grands-Jours* <sup>257</sup>. Ce fut très-probablement pour elle aussi, et à sa demande, que le cardinal de Retz, quelques années après, entreprit d'écrire ses incomparables Mémoires. M<sup>me</sup> de Caumartin avait en elle le don d'inspirer, et ce charme auquel on obéit.

Cers vers français de Fléchier qui rappellent ceux de d'Urfé, de l'ancien évêque Bertaut, ou encore ceux de Godeau, évêque de Vence, sont ce que j'appelle des vers élégants et polis d'avant Despréaux. Ceci se rattache à la remarque la plus essentielle dans une appréciation littéraire de Fléchier : il appartient, par le goût et par la manière à la société de l'hôtel de Rambouillet, et aux gens de lettres de la première Académie dont il était en quelque sorte l'élève; c'est là, c'est dans ce double cercle qu'il prit son pli à l'heure où son talent se forma, et il le garda toujours, même en se développant par la suite et en s'élevant; mais il ne se renouvela point.

On a de Fléchier d'autres vers français que ceux qui ont été recueillis dans ses œuvres complètes, et

ils justifient encore mieux, s'il est possible, la filiation que j'établis. Un manuscrit de la Bibliothèque impériale (Suppl. fr., n° 1016 in-fol.), qui a appartenu à M. de Boze, porte en marge à la première page : *Juvenilia Flecheriana*\*; et en tête : *Divertissements, jeux d'esprit ou passe-temps de la jeunesse d'une des premières plumes de ce siècle*, et au-dessous : *Amusements de la jeunesse d'un homme illustre*<sup>258</sup>. Ce petit recueil se compose de quelques pièces de vers et de prose qui auront paru trop galantes et trop légères pour entrer dans les Œuvres imprimées\*\*. Elles sont bien de celui qui, devenu prélat, ne négligeait pas de correspondre avec M<sup>me</sup> Des Houlières et avec M<sup>lle</sup> de Scudery, et qui écrivait à la première :

« Quelle joie pour moi, madame, de trouver, après le cours ennuyeux d'une visite de diocèse, une lecture aussi délicieuse que celle de vos Poésies ! Je croyais n'avoir plus de goût que pour les soins de l'épiscopat et pour les règles de la discipline de l'Église ; mais j'ai senti que j'aimais encore les sonnets, les stances et les idylles, et qu'au milieu des occupations les plus sérieuses j'étais encore capable d'amusement. Vous m'avez remis devant les yeux l'image d'un monde que j'avais presque oublié, et je me suis intéressé aux plaisirs et aux chagrins que vous avez exprimés dans vos ouvrages. Tout y est juste, poli, judicieux<sup>259</sup>... »

Fléchier n'eut jamais honte de jeter un regard en arrière vers le premier idéal poétique qu'il avait conçu et cultivé dans sa jeunesse.

On lit, au tome IX<sup>e</sup> de ses Œuvres complètes, un écrit intitulé : *Réflexions sur les différents Caractères des hommes*, et qui, bien qu'on s'explique peu le motif qui le lui aurait fait composer, se rapporte assez bien

\* Il faudrait, selon les analogies de la bonne latinité, *Flexiariana*.

\*\* Je renvoie à la fin du présent article la publication que je fais en entier d'une de ces pièces.

à l'ordre d'idées, d'habitudes sociales et d'inclinations littéraires, où l'on sait que Fléchier a vécu et auquel il resta fidèle jusqu'à la fin. Par exemple, le chapitre sur l'*Esprit critique et satirique* est d'un homme qui préférerait de beaucoup la morale insinuante de La Fontaine fabuliste à la franche satire de Boileau et même de Molière; on dirait que l'auteur continue de faire, à l'égard de ces derniers, quelques-unes des restrictions et des réserves de M. de Montausier. Dans le chapitre intitulé : *du Commerce avec les femmes*, l'artiste insiste sur l'utilité honnête à en tirer, tout en marquant les sages précautions. Il est une classe de femmes du monde qu'il ne conseille pas de voir, les coquettes, les joueuses, etc.; mais, celles-là exceptées, il ne pense point que le commerce habituel avec des personnes du sexe qui ont du mérite puisse être blâmé et interdit; bien au contraire :

« Il y a, dit-il, une certaine manière de vivre avec les femmes que l'on peut voir, qui en rend le commerce agréable; et quelle est cette manière, sinon celle de l'honnêteté et de la bienséance? On va souvent voir une dame, parce qu'il y a toujours compagnie chez elle; que c'est *un réduit de gens d'esprit et de qualité*; qu'on y parle toujours de bonnes choses, ou au moins d'indifférentes; que l'on se fait connaître, et que l'on se met sur un pied à pouvoir se passer de jeu et de comédie, qui sont les plus ordinaires occupations des gens du siècle qui n'ont rien de meilleur à faire. C'est une bonne école pour un jeune homme que la maison d'une dame de ce caractère <sup>260</sup> ».

Et l'auteur entre dans un détail d'exemples assez agréable. Comme un homme qui dès sa jeunesse a vécu avec les honnêtes gens, il croit à la vertu chez les autres; et même lorsque cette vertu n'est point parfaite d'abord, il estime qu'elle doit gagner avec le temps, et que les années y mettant la main, elle se perfectionnera :

« Rien n'est plus capable, dit-il en concluant ce chapitre, de rendre un homme sage qu'une femme sage; et on peut maintenant dire à la louange des dames, qu'elles apprennent à vivre à ceux qui les voient. A parler de bonne foi, elles ont plus de vertus que les hommes, et si elles sont un peu plus dans la bagatelle, l'innocence s'y conserve toujours et la pureté des mœurs n'en souffre aucune atteinte.

Un peu de jeunesse et un peu d'amour-propre leur fait aimer ce qu'elles mépriseront un jour, mais elles aiment déjà ce qu'elles aimeront un jour davantage <sup>261</sup>. »

Le style est un peu traînant, mais la pensée est délicate. Je dois avertir cependant que, bien qu'il se trouve recueilli parmi les Œuvres de Fléchier et que, selon moi, il ne les dépare pas, cet écrit est reconnu pour ne pas être de lui, mais d'un ecclésiastique de son temps et de son école; d'un abbé Groussault\* oublié aujourd'hui, et auteur de plusieurs ouvrages dont celui-ci est de beaucoup le meilleur. C'est un disciple un peu moins vif, mais doux, et qui fait bien comprendre, et par principes en quelque sorte, cette manière honnête et non sauvage de vivre avec le sexe; l'abbé Groussault, dans cet écrit où il recommande « les réduits de gens d'esprit et de qualité, » ne fait qu'imiter Fléchier, dans l'Oraison funèbre de la duchesse de Montausier, se souvenant si complaisamment « de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifiait, où la vertu était révérée sous le nom de l'incomparable Arthénice <sup>262</sup>... »

Ce que Saint-Simon a vivement exprimé et résumé à sa manière lorsqu'au sujet de M. de Montausier, dans ses Notes sur Dangeau, il a dit : « L'hôtel de Rambouillet était dans Paris, une espèce d'Académie des beaux esprits, — de galanterie, de vertu et de

---

\* Voir Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*, tome III page 170.

science, — car toutes ces choses-là s'accommodaient alors merveilleusement ensemble <sup>263</sup>. »

Je crois maintenant que nous sommes préparés à bien entendre le Fléchier des *Grands-Jours*, celui qui même dans la bagatelle et le divertissement ne déroge jamais à l'homme comme il faut et annonce par endroits l'homme vertueux : mais il était jeune, mais il voulait plaire, mais il avait sa fortune et sa réputation d'esprit à faire; mais on lui avait dit en partant de Paris : « Monsieur Fléchier, vous nous écrirez tout cela ! » mais chaque soir M<sup>me</sup> de Caumartin et d'autres personnes de ce cercle intime le lui rappelaient : en écrivant il n'était que leur secrétaire. Il se mit donc à tout raconter avec détail, ironie, bonne grâce, galanterie, et un tact exquis des bienséances.

Toutefois l'idée de bienséance varie avec les âges et selon les moments. Fléchier a donné de lui-même, d'après la mode de son temps, un portrait accompli et dont on serait embarrassé de rien retrancher \*. L'abbé Ducreux, éditeur des Œuvres complètes de Fléchier (1682), l'a publié en entier pour la première fois : seulement il avoue qu'il a cru devoir en quelques endroits substituer quelques termes à ceux de l'original : « non qu'ils aient rien de messéant, dit-il, mais nous avons pensé que cette attention était due aux personnes d'une imagination qui se blesse aisément, et qui découvre, sous les expressions les plus innocentes, des sens détournés et peu modestes dont ne se doutaient pas ceux qui les ont employés <sup>265</sup>. » Quel dommage pour les connaisseurs et les amateurs de la pure langue que, cédant à de si vains scrupules,

---

\* On peut le lire à la suite de l'Introduction, dans le volume des *Grands-Jours* <sup>264</sup>.



l'éditeur ait mis je ne sais quoi du sien dans ce portrait qui, tel qu'il est, nous paraît si charmant et de toute perfection, mais qui serait plus juste encore si l'on n'y avait rien changé ! car la diction de Fléchier, c'est la finesse, la justesse et la propriété même. Voilà pourtant ce qui serait immanquablement arrivé à la *Relation des Grands-Jours* si on l'avait publiée plus tôt \*. Cette production, aussi curieuse qu'agréable, ne pouvait paraître dans toute sa sincérité et son intégrité, comme avec toute sa saveur, qu'après la vraie renaissance de goût pour le dix-septième siècle, et cette reprise d'étude intelligente qui fait tant d'honneur à notre âge.

Ajoutez qu'à mesure qu'on s'éloigne de ces temps anciens et de ce régime aboli, il devient d'un intérêt historique sérieux d'en bien connaître les mœurs, les usages, les particularités, les excès ; de voir toute une province et des plus rudes, saisie au vif et prise sur le fait dans ses éléments les plus saillants et les plus heurtés, dans sa noblesse, son clergé, son tiers-état et ses paysans, d'assister à l'enquête et à la justice, souvent bien expéditive, qu'on y fait au nom de l'autorité royale, treize ans seulement après les rébellions de la Fronde. Telle est la qualité nouvelle que la *Relation* de Fléchier a acquise en vieillissant : ce qui, pour l'auteur devenu tout à fait grave, n'était plus qu'une bagatelle de société, ce qui a pu continuer de paraître tel en effet jusqu'à la fin du dix-huitième

---

\* Le conseiller Ménard essaya de la publier dans le tome second des *Œuvres de Fléchier*, dont il se fit l'éditeur en 1763 ; mais de cette édition, le tome premier seul a paru. Ce tome second dont il n'y a eu que le commencement d'imprimé, et qui devait contenir la *Relation des Grands-Jours*, a été arrêté et détruit. (Voir le *Catalogue de la Bibliothèque de M. Nonmerqué*, 1851, article 1786.) Un exemplaire, unique peut-être, a échappé, et l'on en a tiré une ou deux corrections utiles pour la présente édition.

siècle, et tant que dura l'ancienne monarchie, a pris, à la distance où nous sommes, toute l'importance d'un témoignage circonstancié, d'un tableau neuf et hors de prix. Là où Fléchier n'avait songé qu'à exercer sa plume et à badiner avec ses amis sur les singularités d'un voyage extraordinaire, il se trouve nous avoir ouvert un jour sur un coin de l'ancienne France qui, à travers ce style si poli, éclate d'autant plus brusquement à nos yeux.

On ne sait presque rien de l'état des provinces au dix-septième siècle; il faut en chercher les documents épars dans les correspondances administratives. On cite le Journal de l'Intendant Foucault comme comblant en partie cette lacune. La spirituelle gazette de Fléchier nous montre le dedans d'une province à une date un peu antérieure et non moins à nu que ne ferait un journal d'intendant : on y a en sus l'élégance\*.

Les Grands-Jours supposaient un état de choses où la féodalité avait encore ses usurpations et ses licences, où elle se riait de la justice locale et la bravait, et où il fallait que le roi, protecteur de tous, étendît le bras pour rétablir le niveau de l'équité. Le roi alors nommait un tribunal extraordinaire exerçant une justice souveraine; les lettres patentes qui conféraient aux juges-commissaires cette pleine autorité étaient soumises à la formalité de l'enregistrement, et rien ne manquait à l'appareil de ce parlement improvisé et sans appel. Lorsque Louis XIV prit en main le gouvernement après la mort de Maza-

---

\* On peut consulter avec fruit un ouvrage récent, le tome second de *l'Histoire de l'Administration monarchique en France*, par M. Chéruel (1855). On y trouvera l'exposé le plus exact, et puisé aux meilleures sources, de l'état intérieur de la France dans ces premières années du gouvernement de Louis XIV.

rin, l'Auvergne était un des pays les plus signalés par le nombre comme par l'impunité audacieuse des crimes; dès 1661 et dans les années suivantes, les intendants ne cessaient d'y dénoncer à Colbert toutes sortes d'abus de pouvoir et d'excès de la part des nobles, protégés et couverts qu'ils étaient par les officiers mêmes de justice : ce fut aussi l'Auvergne que l'on jugea à propos de choisir pour commencer la réparation dans le royaume. Le bras de Colbert se reconnaît à ce coup de vigueur frappé au début et dont le retentissement fut immense. D'autres provinces depuis eurent aussi leurs Grands-Jours; le Velay eut les siens, Limoges également. Mais ceux de Clermont paraissent avoir été les plus *autorisés* (pour parler avec Fléchier) qui se soient jamais tenus, même en aucun temps précédent, et du moins ils sont les derniers qui nous représentent avec éclat toute la solennité et l'étendue de pouvoir inhérentes à cette institution. Elle fut plus tard remplacée et suppléée par la tenue des Assises. L'unité d'organisation mise en vigueur et appliquée dans le royaume pendant le long règne de Louis XIV rendit désormais inutile la création de ces machines extraordinaires et réparatrices, qualifiées du titre effrayant de Grands-Jours et destinées surtout à abattre les restes de la tyrannie seigneuriale.

La déclaration du roi portant établissement des Grands-Jours à Clermont, datée du 31 août 1665, fut vérifiée et enregistrée au Parlement le 5 septembre, et le même jour le roi adressa aux échevins et habitants de Clermont une lettre où il était dit :

« Chers et bien amez, la licence qu'une longue guerre a introduite dans nos provinces, et l'oppression que les pauvres en souffrent, nous ayant fait résoudre

d'établir en notre ville de Clermont en Auvergne une Cour, vulgairement appelée des Grands Jours, composée des gens de haute probité et d'une expérience consommée, pour, en l'étendue du ressort que nous lui avons prescrit, connaître et juger de tous les crimes, punir ceux qui en seront coupables, et faire puissamment régner la justice; à présent qu'ils s'en vont pour vaquer à la fonction de leurs charges, et satisfaire à nos ordres, nous voulons et vous mandons que vous ayez à leur préparer les logements qui leur seront nécessaires, etc. »

M. de Novion, président à mortier, était établi président de ce tribunal composé de seize conseillers pour commissaires et assesseurs. M. Denis Talon, avocat général, devait exercer les fonctions du ministère public. M. de Caumartin, maître des requêtes, était nommé pour tenir les sceaux et représenter plus directement le pouvoir royal. C'est du fils de M. de Caumartin, qu'on appelait M. de Boissy, alors âgé de douze ou treize ans, que Fléchier était précepteur. M<sup>me</sup> de Caumartin la douairière, la jeune M<sup>me</sup> de Caumartin étaient du voyage, ainsi que quelques-unes des femmes ou des mères des principaux magistrats. M<sup>me</sup> Talon la mère était venue pour tenir le ménage de son fils, et le président de Novion brillait galamment au milieu de mesdames ses filles.

M. de Caumartin nous représente, dans ces Grands-Jours de Clermont, l'homme éclairé, un magistrat de cour, probe, poli, non pédant, sans passion ni prévention, humain et toujours prêt à graduer la justice, à l'adoucir sans l'énervier. Il est en lutte sourde de prérogative avec ses collègues les commissaires, qui restent obstinément des gens de robe et de palais jusqu'au sein de cette commission royale extraordi-



naire, et qui résistent à l'idée de devoir être présidés par lui, par un maître des requêtes, en cas d'absence ou de récusation de M. de Novion. Rien n'échappe à M. de Caumartin des ridicules et de la morgue de ses dignes collègues, de même que rien n'échappe à M<sup>me</sup> de Caumartin la jeune des différents travers et des airs guindés ou évaporés de ces dames, de celles même venues de Paris, et qui ne sont pas tout à fait de son monde. Fléchier touchera tout cela dans le goût de ses patrons, qui est aussi le sien, avec finesse, d'un air d'indulgence et d'une griffe légère.

Durant quatre mois pleins, depuis le 25 septembre 1665, jour d'arrivée à Clermont, jusqu'au 4 février suivant, jour du départ, la maison de M. de Caumartin fut un centre de réunion et pour messieurs des Grands-Jours, et pour les principaux de la ville, et même pour ceux de la noblesse qui se rassurèrent à la fin jusqu'à venir affronter la vue des terribles juges. Fléchier, d'un coin du salon où il souriait et causait avec grâce, vit tout et vit bien. C'était, on le conçoit, une partie de plaisir et un régal unique pour ce beau monde de Paris, que cette expédition et ces quartiers d'hiver au cœur d'une province réputée des plus sauvages, cette série de grands crimes, ces exécutions exemplaires auxquelles on n'était pas accoutumé de si près, et entremêlées de dîners, de bals et d'un véritable gala perpétuel. Chapelle et Bachaumont, dix ans auparavant, avaient écrit une relation de leur voyage pour bien moins. Tallemant des Réaux, vers ce même temps, notait des historiettes qui étaient moins piquantes et moins relevées en saveur. Fléchier, à sa manière, fit donc comme eux, il écrivit ses historiettes et son voyage, il tint son journal. Il aurait voulu se dérober à cette tâche de



société, qu'on ne le lui aurait pas permis. — « M. Don-  
gois est le greffier de la cour, à la bonne heure ! mais  
vous, monsieur Fléchier, vous êtes le nôtre. » Il me  
semble que j'entends le rire et les paroles. On a dû  
lui dire quelque chose d'approchant.

Son livre, d'ailleurs, a de la composition, de l'art ;  
Fléchier en met à tout. Il considère les Grands-Jours  
comme une sorte de tragi-comédie, et il y dispose  
le touchant, l'horrible, le gai, avec alternative et  
comme on assortit des nuances. Il ne commence son  
récit qu'à l'arrivée à Riom, et lorsqu'on est sur la  
terre d'Auvergne. A propos de la rivalité entre  
Riom et Clermont, il cite complaisamment des vers  
de Chapelain, ce qui lui arrivera encore en un autre  
endroit <sup>266</sup> : il y a là une légère flatterie à l'adresse de  
Chapelain, l'un de ses protecteurs. Parmi les choses  
rares de la ville, il se laisse montrer une dame qu'on  
y estime, tant en esprit qu'en beauté, l'une des mer-  
veilles du monde. Il entre dans le détail de cette  
beauté qui, sans être achevée, lui paraît avoir de  
l'agrément :

« Ceux qui la connaissent particulièrement, dit-il, trouvent  
en elle quelque chose de plus charmant que cet extérieur,  
et disent que c'est l'esprit le plus doux, le plus enjoué, le plus  
insinuant et le plus adroit du monde, qui pense très-juste-  
ment, donne un tour très-galant à ce qu'elle pense... Aussi,  
tiennent-ils la conquête de ses yeux sûre, et ne croient pas  
que les cœurs les plus sévères puissent tenir une demi-heure  
contre elle, lorsqu'elle a bien entrepris de les toucher. Je  
sais des gens qui voulaient bien en faire l'épreuve <sup>267</sup>. »

Ces *gens-là* ne sont autres que lui-même. N'allons  
pas faire comme des lecteurs peu avertis. Ne nous en  
étonnons pas, ne nous en scandalisons pas. Fléchier,  
à cet âge et dans cette mode de société, est et doit

être, au moins en paroles, partisan et sectateur du bel amour raffiné, de l'amour, respectueux à la Scudery; de l'amour, non pas tel qu'on le fait dans le petit monde, mais de celui qui durerait des siècles avant de rien entreprendre et entamer. Il sait sa carte de Tendre, il sait son code et sa procédure des Cours d'amour, il a lu l'*Astrée*. Lisez donc la première historiette toute romanesque qu'il a mise à dessein en tête des *Grands-Jours* pour les commencer sous de gracieux auspices, et ne pas trop dépayser tout d'abord, lisez-la comme vous feriez d'une nouvelle de Segrais; voyez-y ce qu'il a voulu surtout y montrer, l'application du sentiment et du ton des précieuses chez une belle de province; et tout en notant ce que le récit a pour nous de singulier de la part d'un jeune abbé, qui avait déjà titre alors *prédicateur du roi*, disons-nous bien : ce n'est là autre chose qu'une contenance admise et même requise dans un monde d'élite, l'attitude et la marque d'un esprit comme il faut. Qu'ajouter encore? la sage M<sup>me</sup> de Caumartin trouvait cela fort bon chez le précepteur de son fils; M<sup>me</sup> de Sablé, l'oracle de la justesse et censée convertie, si on lui prêta ensuite la Relation à lire (comme il est bien probable), n'y trouvait pas à redire.

On se met en route de Riom pour Clermont. Fléchier se plaît à décrire le chemin et le paysage qui remplit agréablement l'intervalle. On est dans une longue allée plantée des deux côtés et arrosée d'un double ruisseau :

« On découvre en éloignement les montagnes de Forez d'un côté, et une grande étendue de prairies, qui sont d'un vert bien plus frais et plus vif que celui des autres pays. Une infinité de petits ruisseaux serpentent

dedans, et font voir un beau cristal qui s'écoule à petit bruit dans un lit de la plus belle verdure du monde. On voit de l'autre les montagnes d'Auvergne fort proches, qui bornent la vue si agréablement, que les yeux ne voudraient point aller plus loin, car elles sont revêtues d'un vert mêlé qui fait un fort bel effet, et d'ailleurs d'une grande fertilité <sup>268</sup>... »

Fléchier en chaque occasion aura de ces descriptions de la nature, descriptions un peu maniérées et qui empruntent volontiers aux choses des salons, au cristal, à l'émeraude, à l'émail, leurs termes de comparaison et leurs images : toutefois, sous l'expression artificielle, on retrouve un certain goût et un sentiment fleuri de la nature.

Chemin faisant il se raille un peu des harangueurs de campagne qui saluent au passage et retardent la marche de messieurs des Grands-Jours. Dès l'arrivée à Clermont sa raillerie change d'objet, et il montre M. Talon dans son zèle, visitant avant tout les prisons « pour voir si elles étaient sûres et capables de contenir autant de criminels qu'il espérait en faire arrêter; et, suivant les chambres et les cachots, il minutait déjà les conclusions qu'il devait donner <sup>269</sup> ». Ainsi débute et va procéder cette douce ironie sans trop avoir l'air d'y toucher; et un peu plus loin il nous donnera de la magnifique harangue d'ouverture de M. Talon une analyse exacte et qui est à la fois malicieuse <sup>270</sup>.

Ce n'est pas que la plaisanterie de Fléchier soit toujours irréprochable; il a du bel esprit, et par endroits du précieux, il a du mauvais goût. Il caresse volontiers son idée jusqu'au bout et concerte son expression; il pousse et redouble à plaisir son antithèse. Il veut introduire de l'agrément en tout et partout, même dans le récit des plus grands crimes.

De ces défauts il gardera les uns jusqu'à la fin\*, et il les fondra dans cette manière compassée et ornée, qui, s'appuyant d'une période nombreuse et d'une parfaite justesse de diction, composera son éloquence. D'autres défauts pourtant tenaient à sa jeunesse, et ils disparaîtront avec l'âge. C'est ainsi que dans les *Grands-Jours*, il parle des habitants des monts « qui ne menacent de rien moins que de brûler ceux qui leur font quelque déplaisir, et qui, étant toujours *sous la neige*, ne laissent pas d'avoir souvent recours *au feu* pour se venger <sup>272</sup> ». C'est ainsi qu'il dira, par le même jeu de mots que Racine : « Cependant il est certain que pendant qu'il (un mari) *faisait brûler* ce chaume, sa femme *brûlait d'amour* avec son galant <sup>273</sup>. » Pour marquer la fécondité des femmes de Clermont, et le grand nombre d'enfants qu'ont la plupart d'entre elles, il dira que la petite vérole, qui est la contagion des enfants, « s'étant répandue, s'est enfin *lassée* dans la ville, et après en avoir emporté plus de mille, s'est retirée *de dépit qu'elle a eu* qu'il n'y parût pas <sup>274</sup> ». Par cette disposition de bel esprit qui s'arrête et se complaît à la bagatelle, Fléchier n'est point de l'école sévère et judicieuse de Boileau : il a en lui de ce goût qu'aura Fontenelle, et qu'avait Benserade, un goût de *ruelles* dans le meilleur sens du mot.

---

\* A la date de 1682, Fléchier écrivait encore à M<sup>lle</sup> Des Houlières dans le style de l'hôtel Rambouillet : « J'aurais assez bien reposé la nuit, si je n'avais eu aucune inquiétude de votre mal, et je sens bien que la joie de vous voir achèvera de me guérir. Je ne connais point de remède plus efficace pour moi que celui-là. Faites que je le prenne en repos et à mon aise, autrement je recommencerai à tousser, et vous répondrez à votre cœur de tous les accidents qui pourraient arriver à ma poitrine <sup>271</sup>. » Ces lettres inédites de Fléchier à M<sup>lle</sup> Des Houlières sont en bonnes mains, et j'espère qu'elles seront bientôt publiées. On y pourrait mettre pour épigraphe ce joli mot de lui à elle : « Quand l'amitié est solide, sincère et tendre, on s'entend, et quand il le faut, on se devine. »

Quoique bon et exquis écrivain à sa date, il n'est pas attique<sup>275</sup> : l'atticisme est proprement l'opposé du genre asiatique trop surchargé d'ornements; mais il a éminemment l'urbanité, qui est le contraire de la rusticité.

Il s'est bien peint à nous dans sa première forme littéraire lorsque, dès les premiers jours de son arrivée à Clermont, étant allé faire une visite à Vichy, il y rencontre des religieuses, des dames, un capucin à demi mondain, et des récieuses de province. « Faire des vers et venir de Paris, ce sont deux choses qui donnent bien de la réputation dans ces lieux éloignés<sup>276</sup>. » Or Fléchier réunissait ces flatteuses conditions, ayant déjà publié des vers qu'on avait distingués dans les recueils du temps, et de plus était prédicateur déjà fort goûté. Le compliment guindé que lui adressent les précieuses du lieu en l'abordant; *l'Art d'aimer*, traduit par le président Nicole, qu'elles trouvent sur sa table, et qu'il leur prête avec le regret de ne pouvoir en même temps les rendre plus aimables; la demande d'un sermon à faire, qui lui arrive précisément ce jour-là, tout cet ensemble compose un petit tableau malin, moqueur, assorti pourtant, et où rien ne jure. Fléchier, en écrivant son récit, ne songeait qu'à faire sourire son beau monde aux dépens des fausses précieuses : aujourd'hui, quand nous le lisons, une partie de notre sourire lui revient à lui-même, à l'abbé spirituel et fin, si bien tourné, si pénétré de son bon goût, mais un peu précieux.

Arrivant à son sujet principal, qui est la chronique des *Grands-Jours*, il nous montre le premier coup qui frappe sur une tête altière et imprudente, le vicomte de La Mothe de Canillac, « fort considéré



pour sa qualité dans la province, et, au sentiment de tous, le plus innocent de tous les Canillac<sup>277</sup> ». Ce qui n'empêchait pas qu'il n'eût bien à se reprocher quelques petits crimes; mais allié et parent du président même des Grands-Jours, de M. de Novion, et fort de son innocence relative, le vicomte de Canillac devait se croire à l'abri des recherches, et il fut le premier atteint. Il avait contre lui les souvenirs de la Fronde, et d'avoir guerroyé contre le roi. Le président, comme les hommes peu sûrs de leur conscience, était avide de commencer par un coup d'éclat, qui mit la sienne en honneur, et qui affichât hautement son impartialité\*. M. Talon aussi, dans sa morgue magistrale, réclamait une première grande victime exemplaire, qui imprimât la terreur à la ronde. Fléchier nous fait discrètement sentir ces raisons combinées, et il exprime, en la partageant, l'opinion de M. de Caumartin, plus humain et plus équitable. On sent déjà, à cette modération du narrateur, le futur évêque de Nîmes, qui, dans ses luttes diocésaines avec les protestants, aura à adoucir sans cesse l'humeur et les procédés expéditifs de M. de Bâville.

Cette première arrestation de M. de Canillac, et celle d'un autre gentilhomme, M. de Montvallat, firent une grande impression dans les campagnes : à force d'y paraître appuyer les faibles, les Grands-Jours rendirent tout à coup ceux-ci insolents, et peu s'en faut oppresseurs à leur tour. M. de Novion a l'air

---

\* Cela est si vrai que M. de Novion se hâtait là-dessus d'écrire à Colbert (20 octobre 1665) : « J'ai fait arrêter hier au soir le comte de Canillac Pont-du-Château, beau-frère de mon gendre. Jugez si je recule pour personne quand il s'agit du service du roi. Je ne sais pas encore quelle sera la charge que produira contre lui sa partie; mais enfin voilà un assez grand témoignage que la justice se fait ici sans discernement. » (*Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV*, 1851, tome II, page 165.)

de s'en applaudir, et, dans une lettre adressée à Colbert, il disait (octobre 1665) :

« Nous avons quantité de prisonniers; tous les prévôts en campagne jettent dans les esprits la dernière épouvante. Les Auvergnats n'ont jamais si bien connu qu'ils ont un roi comme ils font à présent. Un gentilhomme me vient de faire plainte qu'un paysan lui ayant dit des insolences, il lui a jeté son chapeau par terre sans le frapper, et que le paysan lui a répondu hardiment qu'il eût à lui relever son chapeau, ou qu'il le mènerait incontinent devant des gens qui lui en feraient nettoyer l'ordure. Jamais il n'y eut tant de consternation de la part des grands, et tant de joie entre les faibles <sup>278</sup>. »

Le trait, tel qu'il est rapporté par M. de Novion, a un air de fierté qui ne déplaît pas et qui pourrait faire illusion; il y faut un correctif. Fléchier, dans l'aperçu qu'il donne des mêmes circonstances et des mêmes scènes, est plus véridique ou plus complet. Il nous fait voir le paysan, l'homme voisin du sol et en ayant gardé de la dureté, tel qu'il était alors, tel que le connaissait d'abord le vieil Hésiode, et tel qu'il redevient si aisément dans tous les temps. « Nous autres races d'hommes qui vivons sur la terre, nous sommes jaloux <sup>279</sup>, » a dit quelque part Ulysse chez Homère. Dure et ingrate nature humaine, pétrie au fond d'envie, bien plus que de bonté, qui ne sort guère d'un excès que pour un autre, et qui, dès qu'elle n'est plus foulée et à terre, a besoin de fouler quelqu'un :

« Si on ne leur parle avec honneur, nous dit Fléchier dans son récit, et si l'on manque à les saluer civilement, ils en appellent aux Grands-Jours, menacent de faire punir, et protestent de violence. Une dame de la campagne se plaignait que tous ses paysans avaient acheté des gants et croyaient qu'ils n'étaient plus obligés de travailler, et que le roi ne considérait plus qu'eux dans son royaume. Lorsque des personnes de qualité, d'esprit et de fort bonnes mœurs, qui ne

craignaient point la plus sévère justice, et qui s'étaient acquis la bienveillance des peuples, venaient à Clermont, ces bonnes gens les assuraient de leur protection, et leur présentaient des attestations de vie et mœurs, croyant que c'était une dépendance nécessaire, et qu'ils étaient devenus seigneurs, par privilège, de leurs seigneurs mêmes. »

Mais voici ce qu'ajoute Fléchier, et qui est plus curieux que tout, car on y retrouve cette éternelle question des biens chez une race avare et âpre au partage :

« Ils étaient encore persuadés que le roi n'envoyait cette Compagnie que pour les faire rentrer dans leur bien, de quelque manière qu'ils l'eussent vendu, et sur cela ils comptaient déjà pour leur héritage tout ce que leurs ancêtres avaient vendu, remontant jusques à la troisième génération <sup>280</sup>. »

En n'ayant l'air que de sourire, le futur évêque de Nîmes se montre encore ici un connaisseur très-clairvoyant et très-expérimenté de la nature humaine, et ne versant d'aucun côté. C'est un moraliste qui connaît les grands, et déjà les petits.

L'humanité, dont Fléchier donne en plus d'un endroit des marques, ne prend jamais la forme à laquelle le dix-huitième siècle nous accoutumera; il ne fait point état de philanthropie, il n'étale rien. Lorsque, dans son récit, il en a assez de ces détails sur la question, la torture, et sur les façons de procéder de la justice d'alors, il nous dira sans transition aucune, et simplement pour varier :

« C'est une chose agréable que la conversation; mais il faut un peu de promenade au bout, et je ne trouve rien de plus doux que de prendre un peu l'air de la campagne après avoir passé quelques heures d'entretien dans la chambre. Nous montâmes donc en carrosse avec quelques dames <sup>281</sup>... »

Dans son mélange d'historiettes (et il appelle quelquefois ainsi d'affreuses histoires) il a soin d'en introduire de temps en temps d'agréables, et qui diversifient les impressions. Parmi les plus jolies, il faut compter l'idylle de la belle Étiennette et de son amoureux, tous deux pareils à Daphnis et Chloé, et la malice du sorcier qui leur joua, pendant leur première semaine de noces, un si vilain tour <sup>282</sup>. Ceux qui, à la lecture, se sont effarouchés de cette espièglerie si gentiment racontée, et de quelques autres traits du même genre, ou de quelques mots francs et vifs à la rencontre, ignorent donc comment on causait alors dans la meilleure compagnie, et je dirai même, quand on s'y sent bien à l'aise et chez soi, comment on y cause aujourd'hui encore.

Les jours de grande exécution, Fléchier aimerait à sortir de la ville et à se tenir à l'écart, par un sentiment d'humanité, qui se confond chez lui avec la bienséance. Après plusieurs jours de mauvais temps, et lorsqu'un rayon de soleil permet la promenade, il s'échappe volontiers et va chercher, ne fût-ce que dans quelque cloître, un lieu propice à la réflexion et à un paisible entretien. Il a introduit habilement et ménagé, à travers son récit, quatre ou cinq de ces entretiens développés, dans lesquels les personnes du lieu lui racontent, sur l'histoire et les événements du pays, ce qu'il n'a pu savoir directement de lui-même. C'est ainsi qu'au sortir de l'église des Jésuites, il se fait raconter, par un janséniste de la ville, l'histoire de l'établissement des Révérends Pères à Clermont <sup>283</sup>. On était alors au plus fort de la querelle religieuse; il n'y avait pas dix ans que les *Provinciales* avaient paru : Fléchier, on le sent, les a beaucoup lues, et son ironie en profite; mais il garde son

jugement libre, et il se moque doucement des deux partis <sup>284</sup>.

Une des idées les plus singulières qu'ont eues les contradicteurs des *Grands-Jours*, lors de la première publication, ç'a été de supposer que je ne sais quel philosophe du dix-huitième siècle y avait intercalé à plaisir des passages ou des historiettes malignes pour faire tort à la religion et à la noblesse, et pour décrier l'ancien régime. S'il fallait discuter sérieusement cette assertion, elle ne subsisterait pas devant les preuves dites positives et matérielles. Il existe une Relation des Grands-Jours d'Auvergne, autre que celle de Fléchier. Dongois, que j'ai déjà nommé, et qui remplissait les fonctions de greffier de la commission des Grands-Jours, le même qui fut depuis greffier en chef du Parlement, et que Boileau, son oncle, a appelé quelque part *l'illustre M. Dongois*, rédigea à son retour à Paris, et par curiosité, un récit de ce qui s'était passé à Clermont. Ce récit, en style de procès-verbal, vient contrôler utilement l'élégante chronique de Fléchier, et il la confirme de tout point. « Il en prouve, suivant moi, l'authenticité de la manière la plus évidente. » C'est la conclusion d'un magistrat exact et consciencieux, M. Taillandier, qui a pris la peine d'examiner le manuscrit de Dongois, aux archives\*. Mais, à ne nous en tenir ici qu'à la littérature, n'avons-nous pas aussi nos preuves? Il y a une historiette, entre autres, celle du curé de Saint-Babel, qui avait surtout choqué :

« On l'accusait dans le monde, dit Fléchier en parlant de ce curé condamné à mort pour ses méfaits, d'avoir instruit

---

\* Depuis que ceci est écrit, M. Taillandier a développé ses preuves dans une Dissertation, insérée dans l'*Athenæum français* du 24 novembre 1855, qui ne laisse rien à répliquer.



ses paroissiennes d'une manière toute nouvelle; de leur avoir inspiré quelque autre amour que celui de Dieu, et de leur avoir fait des exhortations particulières, bien différentes des prônes qu'il leur faisait en public. »

Et continuant sur le même ton, il raconte comment ce curé, un jour qu'il était appelé près d'une mourante pour les derniers sacrements, avait négligé la maîtresse pour la servante :

« Il ne se soucia plus du salut de sa maîtresse, dans le dessein qu'il eut contre l'honneur de la servante... Au lieu d'écouter la confession de l'une, il faisait sa déclaration à l'autre; et bien loin d'exhorter la malade à bien mourir, il sollicitait celle qui se portait bien à mal vivre; et la prenant par la main et par le menton : — Quelle peine, disait-il, pour moi ! etc. <sup>285</sup>.

Et il met dans la bouche du coupable un discours tout en contrastes et en *concezzi*. Je le demande, ce récit n'est-il pas signé de Fléchier, à chaque ligne, par le bel esprit symétrique et par l'antithèse? Oh ! que la plaisanterie irrégulière de Voltaire procède différemment ! elle est vive, elle est alerte et hardie; elle insulte ce qu'elle touche, elle met sans façon la main aux choses; ou, si par adresse et par ruse, chez quelqu'un de ses disciples, cette plaisanterie en de tels sujets se déguise et se fait raffinée, riante, coquette et lascive (comme chez Parny), vous sentez le venin sous le miel :

*Impia sub dulci melle venena latent* <sup>286</sup>.

Chez Fléchier, au contraire, nous avons, aux endroits où elle nous paraît moins convenable, la plaisanterie innocente et froide, non pas même d'un Voiture (celui-ci avait l'esprit trop libertin), mais d'un disciple compassé de Balzac, qui développe et déplisse

lentement sa pensée, et ne fait grâce d'aucune des broderies qu'elle renferme.

Parmi les plaisanteries et les gaietés qui se mêlèrent aux Grands-Jours, il en était une assurément plus leste et plus dégagée, plus ronde que la sienne : c'était celle de Marigny, le fameux Frondeur, le gai chansonnier. Marigny était une des créatures de Retz, à qui il s'était comme donné durant la Fronde, et qui l'employa plus d'une fois à jeter du ridicule sur ses adversaires. Il avait le génie du vaudeville et de la parodie. Il faisait profession de divertir ses amis et patrons, et de les faire rire à tout sujet. M. de Caumartin s'était accoutumé à ce joyeux sel que répandait Marigny, et ne s'en passait pas volontiers. Pendant les Grands-Jours, et dans l'intervalle des pendaisons, il entretenait avec lui une correspondance récréative, et lui écrivait à Paris pour l'exciter et le provoquer. Fléchier a inséré dans son journal une de ces lettres burlesques de Marigny. « On lui répondait aussi avec beaucoup de gaieté <sup>287</sup>, » ajoute-t-il. Je serais étonné si cet *on* ne cachait pas Fléchier lui-même, qui dut quelquefois tenir la plume au nom de toute la société, et se mettre en frais de burlesque, ce qui ne lui allait pas.

Fléchier ne rit pas aux éclats; il sourit, — il sourit en jetant un coup d'œil au miroir, et en regardant spirituellement son voisin; il a la gaieté prolongée et discrète, un peu étudiée, comme sa grâce.

Je ne prétends pas analyser les *Grands-Jours*, qu'on va lire; je n'ai voulu qu'indiquer l'esprit dans lequel cette lecture doit se faire, et quelques-unes des réflexions auxquelles elle prête. Il y a des portraits piquants, d'un demi-comique achevé, et qui, pour

la finesse du trait, rappellent ceux d'Hamilton. M. Talon et sa digne mère, qui a la manie de tout présider et de tout régenter autour d'elle; M. de Novion, le fastueux et le galant, avec sa nuance légère d'iniquité\*; M. Nau le croquemitaine, qui fait donner la question avec la même fureur qu'il danse lui-même la bourrée, ce sont moins là encore des portraits que des personnages d'une comédie de société et d'un proverbe : on les voit agir et vivre. Fléchier n'a rien de Molière en lui, mais il a du Théodore Leclercq<sup>289</sup> : qu'on me pardonne bien vite ce rapprochement.

Les honneurs des *Grands-Jours* sont et devaient être dans le récit de Fléchier pour M. de Caumartin son Mécène. Par un tour délicat il a mis l'éloge de M. de Caumartin dans la bouche d'un homme de considération avec qui il est censé s'entretenir en route, et en se promenant le long du canal de Briare. Ce résumé des impressions reçues durant ces quatre mois de haute judicature, et du rôle que chacun y a tenu, est d'un écrivain qui ne laisse rien au hasard, et qui sait comment on termine un ouvrage même facile, et qu'il ne publiera pas.

Cependant, après avoir vaqué au charme et à l'amusement de ce qui l'entourait, Fléchier devait

---

\* Cette nuance, encore légère du temps de Fléchier, ne fit que se marquer et trancher de plus en plus avec les années. M. de Novion, devenu premier président du Parlement après M. de Lamoignon, parut un magistrat scandaleux : « Le premier président de Novion était fort accusé de vendre la justice, dit Saint-Simon, et on prétend qu'il fut plus d'une fois pris sur le fait prononçant à l'audience des arrêts dont aucun des deux côtés n'avait été d'avis ; en sorte qu'un côté s'étonnait de l'avis unanime de l'autre, et ainsi réciproquement, et que, sur ces injustices réitérées, le roi prit enfin le parti de l'obliger à se défaire<sup>290</sup>. » Il dut quitter sa charge (1689), et fut remplacé par M. de Harlay. Le Novion de Fléchier prépare et présage à merveille celui de Saint-Simon. — La justice oblige toutefois à remarquer que Saint-Simon avait ses motifs pour ne pas bien traiter le Novion.

songer à ce qu'on pourrait montrer au public : il fit donc une pièce de vers latins, *In Conventus juridicos Arvernus habitos Carmen* <sup>290</sup>, où il célébrait tout le monde, et, par-dessus tout, le roi, qui faisait revivre pour l'Auvergne, en proie jusqu'alors aux violences et aux crimes, un âge meilleur et le règne d'Astrée. Cette pièce officielle, qui fut imprimée à Clermont (1665), ressemble aussi peu à la *Relation des Grands-Jours* qu'une oraison funèbre ressemble à la vie réelle de l'homme. Un peu avant son retour il envoyait un exemplaire de ce petit poème à l'éternel et inévitable Chapelain, qui lui répondait (11 février 1666) :

« ...J'ai eu un fort grand sujet de contentement dans la lecture de votre poème latin sur la justice des *Grands-Jours*, qui est sans doute l'un de vos meilleurs, bien qu'il ne sorte rien que d'excellent de vous. Il n'eût été que bon, au reste, de m'envoyer plus d'une copie \* pour faire souvenir de vous où vous savez, et tenir toujours votre nom et vos talents en considération sur des fondements aussi solides que ceux-là. A quoi, Monsieur, ne servirait pas peu encore quelque autre ouvrage latin ou français sur la nouvelle largesse du roi dans la liberté qu'il a procurée par la terreur de ses armes et par l'effusion de ses trésors aux chrétiens captifs en Barbarie, qu'on n'attend que l'heure de voir revenir délivrés <sup>291</sup>... »

L'estimable Chapelain suggérait là à son jeune ami un nouveau sujet de poème officiel et ennuyeux, pour trouver occasion de le faire valoir en cour et auprès de Colbert. Je n'ai pas à suivre la vie et la carrière de Fléchier. Ses protecteurs, et bientôt M. de Montausier tout particulièrement, se chargèrent de sa fortune. Je vois qu'en 1669, M. de Montausier avait songé à appliquer Fléchier à une inter-

---

\* Copie dans le sens d'exemplaire, comme *copy* en anglais.



prétation et à un commentaire d'Horace, sans doute pour l'édition à l'usage du Dauphin. Mais Fléchier allait trouver le principal et le plus brillant emploi de son talent dans la chaire. Il eut à prononcer, en 1672, la première de ses oraisons funèbres, celle de la duchesse de Montausier; la reconnaissance de l'orateur y donna cours à l'éloquence. Quelques mois après, l'Académie française lui ouvrait ses portes, en remplacement de l'évêque de Vence Godeau. Ce fut à la séance de sa réception qu'on vit l'Académie pour la première fois convier le public et le beau monde et se parer comme une fête; il séyait bien à la parole de Fléchier d'inaugurer ce genre de solennités. Il avait alors quarante ans. Tous les honneurs et les succès lui venaient à la fois <sup>292</sup>.

C'est ainsi qu'il s'acheminait vers l'épiscopat, qu'il devait honorer par ses vertus. Nommé par le roi en 1685 évêque de Lavaur, et en 1687 évêque de Nîmes, il n'en eut les bulles que plus tard par suite des démêlés de la France avec le Saint-Siège. Dès le premier jour il en exerça les fonctions, sous un moindre titre, avec dévouement et avec zèle. Il revint à Paris en l'année 1690, pour prononcer l'oraison funèbre de la Dauphine, et celle de son grand ami, le duc de Montausier. Il assista celui-ci à ses derniers moments, et l'exhorta à la mort, de même qu'il l'avait consolé et soutenu de ses entretiens affectueux, il y avait dix-huit ans, dans la première solitude de son veuvage : c'était dans les deux cas la même religieuse amitié, mais empreinte à la fin d'un caractère de plus et de l'imposante gravité du ministère. Fléchier était l'homme en tout des convenances et des devoirs. Parmi les lettres de la dernière époque de sa vie, j'en trouve une de jan-



vier 1705 adressée à M<sup>me</sup> de Caumartin la douairière, c'est-à-dire à celle même qui, quarante ans auparavant, dans la fleur de sa jeunesse, présidait si agréablement aux plaisirs et à la société des Grands-Jours. Fléchier lui écrit :

« Je vous souhaite, Madame, à ce renouvellement d'année, tout ce qui peut contribuer à votre sanctification et à votre repos. Notre vie s'écoule insensiblement, et il ne nous reste, de ce temps qui passe, que les moments qui nous seront comptés pour l'éternité. Nous ne devons désirer de vivre que pour accomplir ce que Dieu demande de nous, et la tranquillité de la vie doit être regardée comme une grâce et une bénédiction de douceur qu'il répand sur nous, et qui nous engage à le servir avec plus de fidélité. Vous avez raison, Madame, de nous féliciter de l'état paisible où nous sommes présentement dans nos diocèses. Il est difficile de s'assurer pour l'avenir de gens aussi corrompus et aussi furieux que l'étaient ceux-ci; cependant ils paraissent apaisés; ils ne tuent plus, ils ne brûlent plus, ils se remettent au travail... Ne cessez pas de prier le Seigneur pour nous <sup>293</sup>... »

Ce n'est pas là tout à fait le ton de la *Relation des Grands-Jours*; mais pour avoir le droit de parler ainsi, de même que pour exhorter dignement M. de Montausier à la mort, Fléchier n'avait eu qu'à laisser venir les années et à mûrir : il n'avait rien à rétracter du passé <sup>294</sup>.

NOTE SE RAPPORTANT A LA PAGE 174.

Des trois ou quatre morceaux de Fléchier que contient le manuscrit de la Bibliothèque impériale, je donnerai ici le second en entier pour les curieux. C'est de la poésie dans le genre de l'abbé Cotin, mais de la meilleure du genre. On peut supposer que Fléchier eut l'idée de cette pièce après quelque maladie qu'il avait faite; il se supposait ressuscité.

#### NOUVELLE DE L'AUTRE MONDE

Vers les bords du fleuve fatal  
Qui porte les morts sur son onde,  
Et qui roule son noir cristal  
Dans les plaines de l'autre monde;

Dans une forêt de cyprès  
Sont des routes froides et sombres,  
Que la nature a fait exprès  
Pour les promenades des Ombres.

Là, malgré la rigueur du sort,  
Les amants se content fleurettes,  
Et font revivre après leur mort  
Leurs amours et leurs amourettes.

Arrivé dans ce bas séjour,  
Comme j'ai le cœur assez tendre,  
Je résolu d'abord d'apprendre  
Comment on y traitoit l'amour.

J'allai dans cette forêt sombre,  
Douce retraite des amants,  
Et j'en aperçus un grand nombre  
Qui pousoient les beaux sentiments.

Les uns se faisoient des caresses,  
Les autres étoient aux abois  
Aux pieds de leurs fières maîtresses,  
Et mouroient encore une fois.

Là des beautés tristes et pâles,  
Maudissant leurs feux violents,  
Murmuroient contre leurs galants  
Ou se plaignoient de leurs rivaless.

Là défunts messieurs les abbés,  
Avecque leurs discrètes flammes,  
Alloient dans des lieux dérochés  
Cajoler quelques belles âmes.

Parmi tant d'objets amoureux  
Je vis une Ombre désolée;  
Elle s'arrachoit les cheveux  
Dans le fond d'une sombre allée.

Mille soupirs qu'elle pousoit  
Montroient qu'elle étoit amoureuse;  
Cependant elle paroissoit  
Aussi belle que malheureuse.

Tout le monde disoit : « Voilà  
Cette âme triste et misérable ! »  
Et quoiqu'elle fût fort aimable,  
Tout le monde la laissoit là.

« Ombre pleureuse, Ombre crieuse,  
Hélas ! lui dis-je en l'abordant  
D'une manière sérieuse,  
Qu'est-ce qui te tourmente tant ? »

Chez les morts, sans cérémonie,  
On se parle ainsi brusquement,  
Et dès qu'on sort de cette vie  
On ne fait plus de compliment.

« Qui que tu sois, dit-elle, hélas !  
Tu vois une Ombre malheureuse,  
Furieusement amoureuse,  
Et qui n'aime que des ingrats.

« Lorsque je vivois, j'étois belle,  
Mais rien ne pouvoit me toucher ;  
J'étois fière, j'étois cruelle,  
Et j'avois un cœur de rocher.

« J'étois peste, j'étois rieuse ;  
Je traitois abbés et blondins  
D'impertinents et de badins,  
Et je faisois la précieuse.

« Ils venoient sans cesse m'offrir  
Et leur estime et leur tendresse ;  
Ils disoient qu'ils souffroient sans cesse,  
Et moi je les laissois souffrir.

« Je rendois le sort déplorable  
De ceux qui vivoient sous ma loi,  
Et dès qu'ils se donnoient à moi,  
Je les faisois donner au diable.

« C'étoit en vain qu'ils s'enflammoient.  
Maintenant les dieux me punissent :  
Je haïssois ceux qui m'aimoient,  
Et j'aime ceux qui me haïssent.

« Rien ne me sauroit arrêter,  
Je n'ai plus ni pudeur ni honte,  
Et j'ai beau chercher qui m'en conte,  
Personne ne veut m'en conter.

« En vain je soupire et je gronde,  
Mes destins le veulent ainsi ;  
Et les prudes de l'autre monde  
Sont les folles de celui-ci. »

Là cette Ombre amoureuse et folle  
Poussa mille soupirs ardents,  
Se plaignit, pleura quelque temps,  
Puis en m'adressant la parole :

« Pauvre âme, dit-elle, à ton tour,  
Te voilà peut-être forcée  
De venir payer à l'amour  
Ton indifférence passée.

« De nos cendres froides il sort  
Une vive source de flammes  
Qui s'attache à nos froides âmes  
Et nous ronge après être mort.

« Si tu fus jadis des plus sages,  
Tu deviendras fol malgré toi,  
Et tu viendras dans ces bocages  
Te désespérer comme moi. »

« — Ombre, lui dis-je, ce présage  
Ne m'a pas beaucoup alarmé;  
Je n'aimerai pas davantage,  
Je n'ai déjà que trop aimé.

« Mais je connais une insensible  
Dans le monde que j'ai quitté,  
Plus cruelle et plus inflexible  
Que vous n'avez jamais été.

« Galants, abbés, blondins, grisons,  
Sont tous les jours à sa ruelle,  
Lui content toutes leurs raisons,  
Et n'en tirent aucune d'elle.

« L'un lui donne des madrigaux,  
Des épigrammes, des devises,  
Lui prête carrosse et chevaux,  
Et la mène dans les églises.

« L'autre admire ce qu'elle dit,  
La flatte d'un air agréable,  
Et la traite de bel esprit,  
Et trouve sa jupe admirable.

« Tel la prêche les jours entiers  
Sur les doux plaisirs de la vie,  
Et tel autre lui sacrifie  
Toutes les belles de Poitiers.

« Tel, avec sa mine discrète,  
Plus dangereux, à ce qu'on croit,  
Lui fait connoître qu'il sauroit  
Tenir une faveur secrète.

« Rien ne peut jamais la fléchir;  
Prose, vers, soins et complaisance,  
Descriptions, persévérance,  
Tout cela ne fait que blanchir.

« Elle se moque, la cruelle,  
Des vœux et des soins assidus;  
Les soupirs qu'on pousse pour elle  
Sont autant de soupirs perdus.

« On a beau lui faire l'éloge  
De ceux qui l'aiment tendrement,  
Cœurs françois, gascons, allobroges,  
Ne la tentent pas seulement. »

« — Que je plains, dit l'Ombre étonnée,  
Cette belle au cœur endurci !  
Nous la verrons un jour ici  
Souffrir comme une âme damnée.

« Hélas ! hélas ! un jour viendra  
Que la prude sera coquette.  
Eh ! croit-elle qu'on lui rendra  
Tous les encens qu'elle rejette ?

« Ses chagrins la consumeront;  
Elle séchera de tendresse,  
Et ceux qui la suivoient sans cesse  
Éternellement la fuiront.

« Ombres sans couleur et sans grâce,  
Ombres noires comme charbon,  
Ombres froides comme la glace,  
Qu'importe? tout lui sera bon.

« A tous les morts qu'elle verra,  
Elle ira faire des avances,  
Leur dira des extravagances,  
Et pas un ne l'écouterà.

« Ne crains pas pourtant que sa flamme  
Lui donne d'injustes transports :  
Nous avons les peines de l'âme  
Sans avoir les plaisirs du corps.

« Tu sais ce qu'elle devrait faire,  
Et si tu peux l'en informer,  
Dis-lui qu'elle soit moins sévère,  
Et qu'elle se hâte d'aimer.

« Et puisque les destins terribles  
La forceront, avec le temps,  
D'aimer quelques morts insensibles,  
Qu'elle aime quelque bon vivant. »

Après ces mots, cette pauvre Ombre  
Se tut, rêvant à son destin,  
Et retombant dans son chagrin  
Reprit son humeur triste et sombre.

Les Dieux veulent vous exempter,  
Iris, de ce malheur extrême,  
Et je viens de ressusciter  
Pour vous en avertir moi-même.

Quittez l'erreur que vous suivez,  
Craignez que le Ciel ne s'irrite;  
Aimez pendant que vous vivez,  
Et songez que je ressuscite !

Cependant Fléchier sentit bientôt qu'il convenait de mettre fin à ces tendres jeux, bien qu'ils fussent purement platoniques; car, ainsi qu'il en convient lui-même dans un dialogue en vers entre *Climène et Tircis*,

A force de le dire en vers,  
On apprend à le dire en prose \*\*\*.

On peut voir encore, dans un recueil de *Lettres inédites* donné par Serieys, en 1802, trois lettres ingénieuses et galantes de Fléchier à M<sup>lle</sup> de La Vigne, un bel esprit et une savante du



temps <sup>290</sup>; et d'autres lettres du même genre et à la même, avec les réponses, au tome premier de la *Revue rétrospective* (1833), et provenant du tome XIII<sup>e</sup> des manuscrits de Conrart. Tout cela se tient et se ressemble. Son *Iris* paraît décidément avoir été M<sup>lle</sup> de La Vigne, à moins encore que ce n'ait été M<sup>lle</sup> Des Houlières. Un reste de doute est bien permis en si grave sujet.

P. S. On me fait remarquer que la pièce attribuée dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale à Fléchier se trouve imprimée dans le Recueil de poésies d'Étienne Pavillon. Mais cela ne prouve rien : on sait que quantité de pièces insérées dans le Recueil de Pavillon ne sont pas de lui. Le manuscrit de De Boze fait autorité <sup>297</sup>.

Fléchier savait lui-même qu'on lui volait ses vers, et il ne réclamait pas. Dans une lettre écrite de Nîmes à M<sup>lle</sup> Des Houlières, le 10 septembre 1702, il disait : « Votre attention, Mademoiselle, sur ce qui me regarde est très-obligeante. Le vol qu'on veut me faire de quelques vers que j'ai faits autrefois me touche fort peu. Ce sont des fruits de ma jeunesse qui n'ont plus de goût ni pour moi, ni pour les autres. Il y a plusieurs circonstances et applications personnelles qui faisaient tout l'agrément de ces petits ouvrages poétiques; ces sortes d'idées sont effacées, et j'abandonne sans peine ces vers que j'ai oubliés à qui les voudra. Je suis très-sensible à la bonté que vous avez eue de me donner cet avis; ayez encore celle de me croire avec toute l'estime et la considération possible, Mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« ESPRIT, évêque de Nîmes <sup>298</sup>. »

Se peut-il rien qui sente mieux son honnête homme? Il n'y avait pas de trace de Ménage ni de Cotin, au moral du moins et pour le caractère, chez Fléchier. Il put être précieux par un coin de son esprit, il n'eut jamais rien de pédant dans sa personne.

## BOURDALOUE<sup>299</sup>

### I

Lundi, 19 décembre 1853.

Bourdaloue a, entre autres choses, cela d'admirable qu'il n'a point et ne peut avoir de biographie. Qu'a-t-il fait durant sa vie? Il a prêché la parole sainte, il a été l'homme du verbe évangélique; il a été une grande et puissante voix. Peu de jours avant de mourir, il prêchait encore à une solennité de vêture d'une religieuse; ce fut là qu'il prit le mal qui l'emporta. Durant trente-quatre ans, en vue de la Cour et de la ville, il avait fait la même chose : il avait prêché. Après sa mort, une lettre du supérieur de la maison professe, le Père Martineau<sup>300</sup>; un Éloge mis en tête de ses Sermons par le religieux qui en fut l'éditeur, le Père Bretonneau<sup>301</sup>; une lettre de M. de Lamoignon, son ami de tous les temps<sup>302</sup>; un autre hommage plus développé mais du même genre, par une personne de condition, M<sup>me</sup> de Pringy<sup>303</sup>, c'est tout ce qu'on a sur Bourdaloue; et, je le dirai, quand on l'a lu lui-même et considéré quelque temps dans l'esprit qui convient, on ne cherche point sur son compte d'autres particularités, on n'en désire

pas : on entre avec lui dans le sens de cette conduite égale, uniforme, qui est le caractère de la prudence chrétienne et le plus beau support de cette saine éloquence; et l'on répète avec une des personnes qui l'ont le mieux connu : « Ce qui m'a le plus touché dans sa conduite, c'est l'uniformité de ses œuvres. »

On ne sait rien ou à peu près rien non plus de la vie de La Bruyère; mais, à l'égard de ce dernier, le sentiment qu'on apporte est, ce me semble, tout différent. On voudrait savoir, deviner; c'est un curieux qui en éveille d'autres; moraliste fin, piquant, satirique, on le cherche lui-même derrière ses descriptions; exquis et délicat dans ses maximes, on voudrait saisir l'occasion où elles sont nées, et connaître la part de son cœur qui est entrée dans son expérience. C'est un peintre hardi à la fois et discret, qui a voilé une partie de ses personnages et qui s'est dérobé lui-même; il laisse entrevoir autant de choses qu'il en montre; on le suivrait volontiers dans sa demi-ombre et dans ses mystères; on cherche toujours une clef avec lui. Il pique, il aiguillonne, il irrite, c'est une partie de son art; il ne satisfait pas. Rien de tel pour Bourdaloue : sa personne et tout ce qui touche l'homme, l'individu auteur ou orateur, a disparu dans la plénitude et l'excellence ordinaire de sa parole, ou plutôt il y est passé et s'y est produit tout entier. Il a dit tout ce qu'il savait, il a dit les remèdes; il a eu de bonne heure cette science prudente qui est le don de quelques-uns, et que la pratique du Christianisme est incomparable pour aiguïser et développer; il l'a continuellement distribuée et versée à tous par l'organe d'un puissant et infatigable talent. « On versera dans votre sein une bonne mesure qui sera pressée, entassée, comblée <sup>304</sup>. » Cette

parole de l'Évangéliste, qu'il cite dès son premier sermon, lui est applicable. Le propre de Bourdaloue, c'est qu'il rassasie. Hors de là, dans le monde, quand il y allait par rencontre; à Bâville <sup>305</sup>, quand il y passait quelques jours; à la maison professe des Jésuites rue Saint-Antoine où il vivait, c'était un homme « d'un esprit charmant et d'une facilité fort aimable », d'une rare bonté et d'un parfait agrément dans le commerce; très-gai, et se plaisant avant tout à une amitié sans contrainte. « Son cœur était à découvrir et, pour ainsi dire, transparent <sup>306</sup> », a écrit de lui le docte Huet qui, dans les dernières années, le voyait tous les jours, et qui eut la douleur de lui survivre.

Louis Bourdaloue naquit à Bourges le 28 (et non le 20) du mois d'août 1632, d'une bonne famille d'avocats, d'échevins, de lieutenants au bailliage, de conseillers au présidial, en un mot, de cette bourgeoisie déjà anoblie, et qui n'avait qu'à faire un pas pour pénétrer plus ou moins dans la noblesse. La sœur de Bourdaloue, mariée à un Chamillart, fut tante de M. de Chamillart, ministre d'État. On a remarqué que le père de Bourdaloue, homme d'une exacte probité, avait lui-même « une grâce singulière à parler en public. » Le mérite de Bourdaloue s'annonça dès l'enfance : « Il était naturel, plein de feu et de bonté, dit M<sup>me</sup> de Pringy; il suçà la vertu avec le lait, et ne sortit de l'enfance que pour entrer dans les routes laborieuses du Christianisme <sup>307</sup>. » Il n'eut dans sa vie qu'une seule aventure et qui fut décisive, ce fut si, j'ose dire, l'aventure de piété qui devint le point de départ de sa carrière. Dévoré du désir de se consacrer à Dieu et contrarié sans doute par les desseins de sa famille qui le voulait engager dans

l'état paternel, il se déroba par la fuite, vint à Paris sans l'aveu de ses parents, et se jeta dans le noviciat des Jésuites. Son père ne fut pas plus tôt instruit du lieu de sa retraite, qu'il accourut en poste à Paris et ramena son fils à Bourges. Mais bientôt, vaincu par la constance du jeune homme et assuré de la solidité de sa vocation, il le laissa libre d'entrer dans une Société, où lui-même autrefois il avait pensé à s'engager dans sa jeunesse. Une fois entré chez les Jésuites, Bourdaloue, qui n'avait que seize ans (10 novembre 1648), suivit ses études, enseigna et professa soit les lettres, soit la théologie, et fut appliqué, durant dix-huit ans, à divers emplois scolastiques où il se munissait et s'aguerrissait, sans le savoir, pour sa destination future. Dix-huit années d'études, d'exercice continuel, de préparation laborieuse, voilà ce qu'il y a au fond de cette éloquence si forte et si pleine, et ce qui plus tard, l'expérience du monde s'y joignant, l'a composée et nourrie. Les diverses aptitudes de Bourdaloue laissaient sa principale vocation encore indécise. On sait qu'on lui confia dans un temps à élever le jeune M. de Louvois, tout à l'heure ministre. Quelques sermons que Bourdaloue eut l'occasion de prêcher pendant qu'il professait la théologie morale, avaient cependant déclaré ce qu'il était avant toute chose, et le succès qu'ils eurent détermina le choix que ses supérieurs firent de lui pour l'appliquer uniquement à la prédication. Il avait trente-quatre ans.

Jusque-là, n'admirez-vous pas cette vie constante, unie, enfermée, toute à l'acquisition des connaissances sacrées, toute à l'éducation et à la formation intérieure du talent naturel? On n'entrevoit, dans cette jeunesse de Bourdaloue, aucun de ces écarts, aucun



de ces orages qu'a laissé apercevoir la jeunesse de Massillon; aucune variation ne s'y fait soupçonner ni sentir : et bientôt son talent d'orateur sacré nous le dira encore mieux dans la droiture continue de sa simplicité éloquente. Il ne faut pas croire pourtant que Bourdaloue fût d'un naturel froid : tous ceux qui l'ont connu parlent, il est vrai, de sa douceur, mais c'est d'une douceur « qui devait lui coûter, du tempérament dont il était. » Ce tempérament plein de feu s'était, par un heureux accord et dès sa pente première, porté tout entier du côté de la règle et des devoirs : son zèle pur les animait en s'en acquittant, et lui en rendait l'exercice facile et léger. Heureuse jeunesse qui se poursuivit avec toute sa force et toute son intégrité dans l'âge mûr ! Persévérance et uniformité ardente, qui le tint toujours à l'abri de tout échec et de tout soupçon; qui se sent et transpire dans tout ce qu'il profère et enseigne, et qui lui assurait, dans l'ordre moral et chrétien, une autorité que nul en son siècle n'a surpassée, pas même Bossuet !

Après avoir prêché avec éclat dans diverses villes de province, et y avoir achevé son apprentissage de la parole publique, Bourdaloue revint à Paris en 1669, et y parut dans l'église de la maison professe des Jésuites, où la foule venait l'entendre : il y débuta en orateur consommé. L'année suivante (1670), il fut appelé à prêcher l'Avent en présence de Louis XIV, puis le Carême en 1672, et depuis lors il reparut dix fois à la Cour avec le même succès \*. Il ne faut pas

---

\* Le *Mercure galant*, de juin 1679 (page 274), annonce que le Père Bourdaloue vient d'être nommé *Prédicateur ordinaire du roi*. Cette nouvelle se rapporte à ce que je lis dans le *Journal* manuscrit de M. de Pontchâteau, à la date du 17 avril 1679 : « Le Père Bourdaloue a quatre cents écus de pension que le roi lui donne comme à son prédicateur. »

croire et répéter, d'après quelques auteurs, que l'éloquence de la chaire dans le Sermon, était à naître quand Bourdaloue parut. Bossuet avait prêché la plus grande partie des siens; mais en laissant même de ce côté Bossuet, qui fait exception en tout, il y avait eu une excellente école de sermonnaires qui avaient déjà en partie réformé la chaire et en avaient banni le mauvais goût, les excès d'érudition ou d'imagination surannés et déplacés : M. Singlin, à Port-Royal de Paris; Desmares, à Saint-Roch, avaient donné l'idée d'une instruction morale, ferme, sensée et pure, et d'une éloquence judicieuse. Mais ces exemples, trop tôt interrompus, n'avaient pas eu force de loi, et il fallut en effet le règne de Bourdaloue, durant plus de trente ans, pour inaugurer et établir dans le Sermon la véritable et juste éloquence, digne en tout de l'époque de Louis XIV.

M<sup>me</sup> de Sévigné nous a tenu au courant des succès et de la vogue de Bourdaloue, dès le début de sa carrière. Le dirai-je? je n'aime pas également tous les endroits, si souvent cités, de M<sup>me</sup> de Sévigné à son sujet; elle abuse quelquefois, en parlant de lui, de ces folâtreries de style et de cette belle humeur d'expression qui font contraste avec les choses graves. Ainsi, quand elle dit à propos du premier Avent que Bourdaloue prêcha à la Cour (décembre 1670) : « Au reste, le Père Bourdaloue prêche divinement bien aux Tuileries. Nous nous trompions dans la pensée qu'il ne jouerait bien que dans son tripot; il passe infiniment tout ce que nous avons ouï <sup>308</sup>. » Son *tripot*, c'est-à-dire la maison professe. Et encore, pour le Carême de 1671 : « J'avais grande envie de me jeter dans le *Bourdaloue*, mais l'impossibilité m'en a ôté le goût : les laquais y étaient dès le mercredi, et la presse

était à mourir <sup>309</sup>. » *Le Bourdaloue!* elle en parle comme d'un acteur; et en maint endroit elle se joue ainsi, selon son habitude et contrairement à l'idée, à la réflexion sévère que devait, ce semble, laisser et imprimer à tous une éloquence que, d'ailleurs, elle sent et décrit si bien.

Aujourd'hui, le genre de talent de Bourdaloue nous semble bien loin de prêter à de telles vivacités de couleurs, et, pour mieux essayer d'y pénétrer, je dirai d'abord l'effet assez général que cette éloquence produit à la lecture, et par quel effort, par quelle application du cœur et de l'esprit il est besoin de passer pour revenir et s'élever à la juste idée qu'il convient d'avoir de sa grandeur, de sa sobre beauté et de sa moralité profonde. Les gens du métier, les habiles ou les vertueux, qui l'ont étudiée et pratiquée à fond, ont gardé ou retrouvé, en l'appréciant, l'admiration qu'elle inspirait autrefois : le commun des lecteurs, je le crois, a besoin de refaire un peu son éducation à cet égard. Et d'abord, n'oublions jamais que Bourdaloue était, avant tout, un orateur, non un écrivain. C'était un orateur, et il en avait tous les dons pour le genre d'enseignement sacré auquel il s'était voué : il avait l'action, le feu, la rapidité, et, en déroulant ce fleuve de la parole qui chez lui, à la lecture, nous paraît volontiers égal et surtout puissant par sa vigueur suivie et sa continuité, il y avait des endroits où il tonnait. On a dit qu'il baissait volontiers les yeux en parlant, et qu'il s'interdisait cette éloquence du regard que Massillon s'accordait quelquefois : cela est possible; mais, dans tous les cas, cette forme de débit n'était qu'une convenance de plus, une manière de pousser plus avant, et comme tout droit devant lui, dans sa

démonstration inflexible et sévère. Aujourd'hui, ces heureuses et vives qualités de l'orateur, parmi lesquelles il faut compter l'une des premières, « une voix pleine, résonnante, douce et harmonieuse, » ont disparu, et l'écrivain seul nous reste, écrivain juste, clair, exact, probe comme sa pensée, mais qui n'a rien de surprenant. Daguesseau a très-bien loué en Bourdaloue « la beauté des plans généraux, l'ordre et la distribution qui règnent dans chaque partie du discours, la clarté, et, si l'on peut parler ainsi, la *popularité de l'expression*\*, simple sans bassesse et noble sans affectation ». Cette qualité moyenne de l'expression, si bien appropriée au genre, est presque aujourd'hui un inconvénient à la lecture : elle contribue à en amortir l'effet. Je faisais ces jours-ci une expérience : je lisais, et avec le plus de fruit que je pouvais, l'admirable sermon de Bourdaloue *sur la Pensée de la mort*<sup>311</sup>, mais je le lisais haut et devant de jeunes amis. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus parfait dans le genre pur du Sermon que ce discours qui fut fait pour le mercredi des Cendres (1672), et qui a pour texte le *Memento* : « Souvenez-vous, homme, que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière. » Tous les mérites de Bourdaloue y sont réunis. Il excelle d'ordinaire dans le choix de ses textes et dans le parti qu'il en tire pour la division morale de son sujet : maintes fois il est subtil ou il semble l'être dans l'interprétation qu'il donne, dans l'antithèse qu'il fait des divers mots de ce texte; on dirait qu'il les oppose à

---

\* *La popularité de l'expression*, c'est assez l'éloge aussi que Cicéron dans son *Orateur* (chap. xi) fait donner par quelqu'un à Ennius : « Ennio delector quod non discedit a *communi more verborum* »<sup>310</sup>. L'éloge est plus vrai encore pour un orateur que pour un poète.



plaisir et qu'il en joue (comme saint Augustin), et ce n'est qu'au développement qu'on s'aperçoit de la solidité du sens en même temps que de la finesse de l'analyse. Ici l'usage qu'il fait du texte est simple, et l'avertissement sort de lui-même. S'emparant de cette poussière du jour des Cendres, il va démontrer que la pensée présente et actuelle de la mort, qu'elle tend à donner à chacun, est le meilleur remède, l'application la plus efficace et dans les crises de passion qui nous entraînent, et dans les conseils ou résolutions qu'on veut prendre, et dans le cours ordinaire des devoirs à accomplir et des exercices de la vie :

« Vos passions vous emportent, et souvent il vous semble que vous n'êtes pas maître de votre ambition et de votre cupidité : *Memento*. Souvenez-vous, et pensez ce que c'est que l'ambition et la cupidité d'un homme qui doit mourir. — Vous délibérez sur une matière importante, et vous ne savez à quoi vous résoudre : *Memento*. Souvenez-vous, et pensez quelle résolution il convient de prendre à un homme qui doit mourir. — Les exercices de la religion vous fatiguent et vous lassent, et vous vous acquittez négligemment de vos devoirs : *Memento*. Souvenez-vous, et pensez comment il importe de les observer à un homme qui doit mourir. Tel est l'usage que nous devons faire de la pensée de la mort, et c'est aussi tout le sujet de votre attention <sup>312</sup>... »

Dire le parti que Bourdaloue a tiré de ces trois points de vue et surtout des deux premiers, c'est ce que toute analyse est insuffisante à rendre et ce qu'il faut chercher dans le sermon même. Là comme toujours, il enseigne ouvertement et sans détour :

Écoutez-moi, et ne perdez rien d'une instruction si édifiante <sup>313</sup>. » Car le propre de Bourdaloue (tant il est sûr de sa modestie et tant il s'oublie lui-même) est de se confondre totalement avec son ministère de prédicateur et d'apôtre; il ne laisse rien aux déli-



catesses du siècle : « Écoutez-moi. — Suivez-moi. — Appliquez-vous. — Comprenez ceci. — Écoutez-en la preuve. — Appliquez-vous toujours. » Ce sont les formes ordinaires de ce démonstrateur chrétien qui, de ces trois choses proposées à l'orateur ancien, *instruire, plaire, émouvoir*, ne songe qu'à la première, méprise la seconde, et est bien sûr d'arriver à la troisième par la force même de l'enseignement et la nature pénétrante de la vérité. S'il a, comme on l'a dit, quelque chose de Démosthène, c'est en cela.

En lisant ce sermon *sur la Pensée de la mort* et à mesure que j'avais, je sentais s'évanouir ces vagues idées d'un dieu non chrétien, d'un dieu *des bonnes gens*, qui se sont aujourd'hui glissées insensiblement presque dans toutes les âmes. Je sentais s'évanouir également ces idées naturelles ou plutôt de naturaliste et de médecin, qui ne s'y sont pas moins glissées; ce qui faisait dire à Pline l'Ancien que de toutes les morts *la mort subite* était la plus enviable « et le comble du bonheur de la vie <sup>314</sup> »; ce qui fait dire également à Buffon « que la plupart des hommes meurent sans le savoir; que la mort n'est pas une chose aussi terrible que nous nous l'imaginons; que nous la jugeons mal de loin; que c'est un spectre qui nous épouvante à une certaine distance, et qui disparaît lorsqu'on vient à en approcher de près <sup>315</sup>... » Je sentais, au contraire, reparaître présente et vivante cette idée formidable de la mort au sens chrétien, idée souverainement efficace si on la sait appliquer à toutes les misères et les vanités, à toutes les incertitudes de la vie : ce fondement solide et permanent de la morale chrétienne m'apparaissait à nu et se découvrait dans toute son étendue par l'austère exposition de Bourdaloue, et j'éprouvais que, dans le

tissu serré et la continuité de son développement, il n'y avait un instant de pause où l'on puisse respirer, tant un anneau succède à l'autre et tant ce n'est qu'une seule et même chaîne : « Il m'a souvent ôté la respiration, disait M<sup>me</sup> de Sévigné, par l'extrême attention avec laquelle on est pendu à la force et à la justesse de ses discours, et je ne respirais que quand il lui plaisait de finir... <sup>316</sup> » A peine s'il vous laissait le temps de s'écrier, comme cela arriva un jour au maréchal de Grammont en pleine église : « Morbleu ! il a raison ! » — J'éprouvais encore que, sous la rigueur du raisonnement chez Bourdaloue, il se sent un feu, une ferveur et une passion comme chez Rousseau (pardon du choc de ces deux noms) <sup>317</sup>, sauf que celui-ci déclame souvent en raisonnant et qu'avec l'autre on est dans la probité pure. Je reconnaissais toute la différence qu'il y a entre le développement de Bourdaloue et celui de Massillon, ce dernier ayant plutôt un développement de luxe et d'abondance qui baigne et qui repose, et l'autre un développement de raisonnement et de nécessité qui enchaîne. Peu de morceaux, peu de couplets chez Bourdaloue qui se puissent détacher ; il en a pourtant, et, dans son premier point *sur la Pensée de la mort*, quel beau passage que celui où, par contraste avec l'effet de cette pensée présente, il montre que, si l'homme était sûr de ne point mourir et de jouir dès ici-bas d'une destinée immortelle, il n'y aurait plus de remède ni de raison à opposer au libre débordement de sa passion !

« On aurait beau nous faire là-dessus de longs discours ; on aurait beau nous redire tout ce qu'en ont dit les philosophes ; on aurait beau y procéder par voie de raisonnement et de démonstration, nous prendrions tout cela pour des subtilités

encore plus vaines que la vanité même dont il s'agirait de nous persuader. La foi avec tous ses motifs n'y ferait plus rien : dégagés que nous serions de ce souvenir de la mort, qui, comme un maître sévère, nous retient dans l'ordre, nous nous ferions un point de sagesse de vivre au gré de nos désirs, nous compterions pour réel et pour vrai tout ce que le monde a de faux et de brillant; et notre raison, prenant parti contre nous-même, commencerait à s'accorder et à être d'intelligence avec la passion.

« Mais quand on nous dit qu'il faut mourir, et quand nous nous le disons à nous-mêmes, ah ! Chrétiens, notre amour-propre, tout ingénieux qu'il est, n'a plus de quoi se défendre... Il ne faut que cette cendre qu'on nous met sur la tête, et qui nous retrace l'idée de la mort, pour rabattre toutes les enflures de notre cœur <sup>318</sup>... »

Je suivais donc ce développement plein, pressant et sans trêve, et qui vous tient en suspens jusqu'au terme, m'arrêtant à peine à ce qui m'y paraissait plus saillant (le saillant, proprement dit, y est rare), et ne pouvant cependant méconnaître ce qu'il y avait par moments d'approprié à cet auditoire de Notre-Dame, à la fois populaire et majestueux. Car dans ce rappel mainte fois répété : *Memento, homo...*, l'orateur tout à coup se retourne plus particulièrement vers quelques-uns de ceux qui l'écoutent, l'ambitieux, l'avare et l'homme de fortune, le grand seigneur, la femme mondaine, et il leur dit, à chacun, après une description particulière de leur mal et en leur étalant une poussière de mort, semblable à la leur, à ce qu'elle sera un jour : *Venez et voyez !* — « Je n'ai qu'à l'adresser, cet arrêt, à tout ce qu'il y a dans cet auditoire d'âmes passionnées, pour les obliger à n'avoir plus ces désirs vastes et sans mesure qui les tourmentent toujours et qu'on ne remplit jamais <sup>319</sup>... » Supposez en cet auditoire un Louvois, un Colbert, comme ils y étaient sans doute, et ressentez l'effet.

Je lisais tout cela à haute voix; et avec ce ressouvenir des premières années où l'on eût la foi vive et entière, avec ces sentiments sérieux et rassis que l'âge nous rend ou nous donne, et aussi avec ce goût d'une littérature apaisée, qui est désormais la mienne en vieillissant, je trouvais ce discours aussi excellent de forme que de fond, beau et bon de tout point. Mes jeunes amis, qui m'écoutaient et ne me contredisaient pas, résistaient cependant; et pourquoi? — Le dirai-je? il n'y avait pas, à leur gré (et c'est, je le sais, l'opinion du grand nombre), assez de *traits* chez Bourdaloue. Dans quatre lignes de saint Bernard ou de Bossuet, il y a bien autrement, me disait l'un deux, et l'on m'en citait; et ce seul désavantage amortissait le grand effet moral du saint orateur dans leur pensée. Ils auraient répété volontiers ce que disait M<sup>me</sup> de Montespan : « que le Père Bourdaloue prêchait assez bien pour la dégoûter de ceux qui prêchaient, mais non pas assez bien pour remplir l'idée qu'elle avait d'un prédicateur. » Ce quelque chose qu'ils concevaient au delà les empêchait de s'abandonner et de se rendre à l'impression saine et forte de Bourdaloue.

Je sais tout ce qu'on peut dire et ce qu'on a dit des Sermons de Bossuet : n'exagérons rien pourtant. Bossuet, sublime dans l'Oraison funèbre, n'a pas atteint la même excellence dans toutes les parties du Sermon; il y est inégal, inachevé. Bourdaloue, en ce genre et du vivant de Bossuet, tout à côté de lui, était réputé le maître. Respectons ces jugements de contemporains aussi éclairés, et sans doute le jugement de Bossuet même<sup>320</sup>. Non, cela est trop sensible, Bourdaloue n'a pas comme Bossuet les foudres à son commandement et la main pleine d'éclairs, pas plus



qu'il n'a comme Massillon l'urne de parfums qui s'épanche <sup>321</sup>. Bourdaloue, c'est l'orateur qu'il faut être quand on veut prêcher trente-quatre ans de suite et être utile : il ne s'agit pas de tout dissiper d'abord, de s'illustrer par des exploits, d'avoir des saillies qui étonnent, qui ravissent et auxquelles on applaudit, mais de durer, d'édifier avec sûreté, de recommencer sans cesse, d'être avec son talent comme avec une armée qui n'a pas seulement à gagner une ou deux batailles, mais à s'établir au cœur du pays ennemi et à y vivre. C'est la merveille à laquelle a su atteindre celui que ses contemporains appelaient le grand Bourdaloue, et que nous nous obstinons à ne plus appeler que l'estimable et judicieux Bourdaloue.

Nous sommes devenus difficiles : le style purement judicieux nous rebute et nous ennuie, et Bourdaloue, en parlant, ne raffina pas : il a l'expression claire, ferme, puisée dans la pleine acception de la langue ; il ne l'a jamais neuve (une ou deux fois il demande pardon d'employer les mots *outrier*, *humaniser*). Il y a des sermons (celui sur *la Madeleine*) <sup>322</sup> où son expression même ne nous paraît pas toujours suffisamment polie et distinguée. C'est Nicole éloquent, a-t-on dit. Il s'occupait des choses et non des mots ; il n'avait pas la splendeur naturelle de l'élocution, et il ne la cherchait pas : il s'en tenait à ce style d'honnête homme qui ne veut que donner à la vérité un corps sans lui imposer de couronne. Inférieur à Bossuet qui a cet éclat par lui-même et qui le rencontre dans l'inspiration directe de la pensée, il est supérieur toutefois à ceux qui le poursuivent et qui l'affectent, qui ne sont contents, en parlant des choses de Dieu et des vertus du Christianisme, que lorsqu'ils les ont figurées



en des termes forcés, singuliers, imprévus, que personne n'avait trouvés jusque-là. Quand on demande à Bourdaloue ces traits, ces lumières du discours qui lui manquent, et qu'on lui oppose sans cesse Bossuet, je crains qu'on ne fasse une confusion, et que Bossuet ne soit là que pour cacher Chateaubriand, et pour signifier, sous un nom magnifique et plus sûr, ce genre de goût que l'auteur du *Génie du Christianisme* nous a inculqué, je veux dire le culte de l'image et de la métaphore. Même lorsqu'on en est sobre pour soi, on la cherche et on la désire chez les autres. Dans une trame de style unie et simple, quelque chose désormais nous manque. Au reste, tous les reproches à cet égard qu'on peut faire à Bourdaloue, ou plutôt les regrets qu'on peut former à son sujet, se réduisent à ceci : il a été un grand orateur, et il n'est qu'un bon écrivain.

Plusieurs critiques ont supérieurement parlé de Bourdaloue; M. Vinet (tout protestant qu'il était) dans quelques articles du *Semeur*\*, et le cardinal Maury dans son *Essai sur l'Eloquence de la Chaire*. Ce dernier, dans sa conclusion, a dit avec un bon sens élevé qui l'honore : « Enfin je ne puis lire les ouvrages de ce grand homme sans me dire à moi-même (en y désirant quelquefois, j'oserai l'avouer avec respect, plus d'élan à sa sensibilité, plus d'ardeur à son génie, plus de ce feu sacré qui embrasait l'âme de Bossuet, surtout plus d'éclat et de souplesse à son imagination): Voilà donc, si l'on ajoute ce beau idéal, jusqu'où le génie de la chaire peut s'élever quand il est fécondé et soutenu par un travail immense <sup>324</sup> ! » Il lui a appliqué

---

\* Dans quatre articles des 2 et 23 août, du 20 septembre et du 12 novembre 1843 <sup>323</sup>.

très-ingénieusement, pour la savante disposition des plans et la distribution des diverses parties, le mot de Quintilien qui compare cette sorte d'orateur tacticien à un général habile qui sait ranger ses troupes dans le meilleur ordre <sup>325</sup>. Bourdaloue a donc, comme on dit, l'*imperatoria virtus*, cette qualité souveraine de général qui fait que tout marche en ordre et à son rang; que rien ne s'ébranle sans le mot du chef. C'est en effet l'impression que donne la savante disposition de son discours, cette forme dialectique morale et de démonstration ferme qui s'avance d'abord sur deux ou trois lignes de front, et qui aime encore à se subdiviser dans le détail par groupes de trois ou quatre arguments. Bourdaloue excelle à livrer de ces batailles rangées à la conscience de ses auditeurs. Un jour qu'il devait prêcher à Saint-Sulpice, comme la foule qui encombra l'église faisait du bruit, tout d'un coup en le voyant paraître en chaire, le prince de Condé s'écria : « *Silence! voici l'ennemi.* »

Je ne fais aujourd'hui que courir à travers Bourdaloue en indiquant les points supérieurs par où il rachète et relève cette uniformité qui fut sa vertu, mais qui, à distance, a besoin d'être un peu expliquée pour sa gloire. Cet homme simple, modeste autant qu'éloquent, entre les mains duquel les plus grands personnages remettaient leur conscience et qu'on voulait pour confesseur habituel après qu'il vous avait converti, Bourdaloue eut l'influence la plus directe sur les dernières années du grand Condé, et à sa mort, six semaines après Bossuet, il eut à prononcer son Oraison funèbre. Non-seulement il ne fut point écrasé par la comparaison, mais cette Oraison funèbre originale et neuve se soutient à la

lecture en regard du chef-d'œuvre du grand évêque. Bourdaloue même y a peut-être l'avantage par un côté : il y reste plus réel et plus vrai, plus d'accord en tout avec la chaire chrétienne. Bourdaloue n'a prononcé dans sa vie que deux Oraisons funèbres; il estimait que la chaire est peu faite pour ces Éloges profanes; les deux fois qu'il dérogea à ses habitudes, ce fut par devoir et par nécessité, et toujours en faveur de la maison de Condé. Un ancien secrétaire des commandements de M. le Prince père du grand Condé, Perrault, président de la Chambre des comptes, voulut en mourant, par reconnaissance pour son ancien maître, instituer une fondation en son honneur, et c'est en conséquence de cette fondation que Bourdaloue dut prononcer devant le grand Condé l'Oraison funèbre de son père mort depuis longtemps. Il ne considéra son sujet qu'à un point de vue chrétien, et ne loua dans l'ancien fauteur de tant de troubles civils que le converti du Calvinisme et celui qui avait remplacé sa maison et sa race dans le giron de l'Église. Ce fut le 10 décembre 1683, dans la maison professe des Jésuites, que Bourdaloue prononça cette première Oraison funèbre : il y parlait de l'Hérésie, contre laquelle on n'avait pas pris encore les dernières mesures violentes, avec modération et avec une charité réelle :

« A Dieu ne plaise que j'aie la pensée de faire ici aucun reproche à ceux que l'erreur ni le schisme ne m'empêchent point de regarder comme mes frères, et pour le salut desquels je voudrais, au sens de saint Paul, être moi-même anathème ! Dieu, témoin de mes intentions, sait combien je suis éloigné de ce qui les pourrait aigrir; et malheur à moi, si un autre esprit que celui de la douceur et de la charité pour leurs personnes se mêlait jamais dans ce qui est de mon ministère \*\*\* ! »

Il exhortait chacun à aider le monarque dans ses dispositions saintes, mais à l'aider surtout et à concourir pacifiquement avec lui, « ajoutant à son zèle, disait-il, nos bons exemples, l'édification de nos mœurs, la ferveur de nos prières, les secours mêmes de nos aumônes, dont l'efficace et la vertu fera sur l'Hérésie bien plus d'impression que nos raisonnements et nos paroles <sup>327</sup>. » En terminant cette Oraison funèbre, genre de discours pour lui tout nouveau, et dans lequel il ne demandait qu'à *être supporté* de son auditoire, il faisait une prière directe au Ciel pour le prince de Condé présent :

« C'est pour ce fils et pour ce héros que nous faisons continuellement des vœux; et ces vœux, ô mon Dieu, sont trop justes, trop saints, trop ardents, pour n'être pas enfin exaucés de vous ! c'est pour lui que nous vous offrons des sacrifices : il a rempli la terre de son nom, et nous vous demandons que son nom, si comblé de gloire sur la terre, soit encore écrit dans le Ciel. Vous nous l'accorderez, Seigneur, et ce ne peut être en vain que vous nous inspirez pour lui tant de désirs et tant de zèle. Répandez donc sur sa personne la plénitude de vos lumières et de vos grâces <sup>328</sup>... »

Le vœu de Bourdaloue fut rempli : peu de temps après ce discours, le prince de Condé se convertit sincèrement, il s'approcha des autels; cet esprit si brillant, si curieux, si altier, que les impies s'étaient flattés de posséder, leur échappa et se rangea humblement à la voie commune. Bourdaloue fut témoin et instrument de ce retour; il assista et prépara le héros dans les deux dernières années; il l'entendit, à l'heure de la mort, proférer ces nobles paroles, répétées par Vauvenargues : « Oui, nous verrons Dieu comme il est, *Sicuti est, facie ad faciem*. » Il l'entendit exprimer cette seule crainte touchante : « Je crains que mon



esprit ne s'affaiblisse, et que par là je ne sois privé de la consolation que j'aurais eue de mourir occupé de lui et m'unissant à lui <sup>329</sup>. » Et lorsque Condé eut légué son cœur à la maison professe de la Société, il dut, par reconnaissance, par devoir, prononcer une seconde fois une Oraison funèbre (\*).

Cet Éloge funèbre du grand Condé, dont M<sup>me</sup> de Sévigné a esquissé une vive analyse dans une lettre à Bussy et dont elle se disait *transportée* <sup>331</sup>, est d'un caractère à part et garde encore l'empreinte morale de la manière de Bourdaloue; il laisse la vie glorieuse et mondaine du prince, ou plutôt, dans cette vie, il ne s'attache qu'à son cœur, à ce qui s'y conserve d'intègre, de droit, de fidèle, jusque dans ses infidélités envers son roi et envers son Dieu, et il va dégageant de plus en plus cette partie pure, héroïque et

---

\* Il y a une question (car l'esprit d'examen s'étend à tout) : en quel état était réellement l'esprit du prince de Condé sur la fin de sa vie? Dans la préface qu'il a mise en tête de l'*Oraison funèbre du prince de Condé* par Bossuet, l'abbé Bourlet de Vauxcelles a dit : « Voltaire donne à entendre que, deux ans avant la mort du grand Condé, son esprit s'était totalement affaibli. Les traditions des vieillards que j'ai vus dans mon enfance m'ont fait connaître que ce discours n'était pas sans quelque fondement. On retrouve encore cependant le héros dans les dernières paroles que l'orateur en rapporte; et cet orateur est un témoin très-grave, c'est Bossuet. Ainsi il ne faut pas croire que l'affaiblissement de cet esprit, autrefois si ferme, allât jusqu'à l'imbécillité. On a des exemples de mourants chez qui la pensée se ranime vers les derniers moments, comme un flambeau avant de s'éteindre. Mais il faut observer que Bossuet, qui avait si fort insisté sur le bonheur qu'a eu le chancelier Le Tellier de conserver toute sa tête jusqu'au dernier instant, et qui rapporte les *fortes paroles* de ce vieillard courageux, insiste moins sur la présence d'esprit du grand Condé : seulement il en rappelle quelques paroles, et cite une lettre au roi où le prince reparait encore, et où se montre le chrétien <sup>330</sup>. » Bourdaloue est lui-même un témoin qui compte. Mais il faut faire la part du décorum : on est toujours porté à atténuer cet affaiblissement final des personnages célèbres, quand on ne peut le nier tout à fait. De nos jours, l'abbé Deguerry a été convaincu d'avoir ainsi exagéré la présence d'esprit de Chateaubriand approchant de sa fin; il s'est vu obligé d'en convenir dans une lettre à moi-même adressée, lettre d'ailleurs violente, pleine d'emportement et de jactance, plus digne d'un prêtre que d'un chrétien. Quant au grand Condé, il reste à peu près prouvé qu'il y était très-peu dans les derniers temps de sa vie. Je ne sais qui a dit : « Condé, Marlborough et le prince Eugène sont morts en enfance. »



chrétienne, jusqu'à ce qu'il la considère en plein dans la maturité finale et un peu tardive de ses dernières années. Lorsqu'il arrive à l'heure de cette conversion, il a un retour sur lui-même, comme il s'en permet peu d'ordinaire; mais ici le mouvement est indiqué et comme irrésistible :

« Le dirai-je, Chrétiens? Dieu m'avait donné comme un pressentiment de ce miracle, et dans le lieu même où je vous parle aujourd'hui, dans une cérémonie toute semblable à celle pour laquelle vous êtes ici assemblés, le Prince lui-même m'écoutant, j'en avais non-seulement formé le vœu, mais comme anticipé l'effet par une prière, qui parut alors tenir quelque chose de la prédiction. Soit inspiration ou transport de zèle, élevé au-dessus de moi, je m'étais promis, Seigneur, ou plutôt je m'étais assuré de vous, que vous ne laisseriez pas ce grand homme, avec un cœur aussi droit que celui que je lui connaissais, dans la voie de la perdition et de la corruption du monde. Lui-même, dont la présence m'animait, en fut ému. Et qui sait, ô mon Dieu, si, vous servant dès lors de mon faible organe, vous ne commençâtes pas dans ce moment-là à l'éclairer et à le toucher de vos divines lumières? Quoi qu'il en soit, ni mes vœux ni mes souhaits n'ont été vains! il vous a plu, Seigneur, de les exaucer, et j'ai eu la consolation de voir ma parole accomplie. Ce Prince, qui m'avait écouté, a depuis écouté votre voix secrète, et, parce qu'il avait un cœur droit, il a suivi l'attrait de votre Grâce <sup>332</sup>... »

On voit bien que ceux qui déniaient l'onction à Bourdaloue n'ont pas entendu de sa bouche ces passages, et ils les ont lus négligemment. Il en a un assez pareil dans le sermon qui ouvre son premier Avent, pour le jour de la Toussaint, lorsque voulant inspirer le désir et donner un avant-goût du bonheur réservé aux Justes et auquel ils atteignent dès cette vie, il s'écrie :

« Avoir Dieu pour partage et pour récompense, voilà le sort avantageux de ceux qui cherchent Dieu de bonne foi et avec une intention pure. Le dirai-je, et me permettez-vous de m'en rendre à moi-même le témoignage? tout pécheur et tout indigne que je suis, voilà ce que Dieu, par sa Grâce, m'a fait

plus d'une fois sentir. Combien de fois, Seigneur m'est-il arrivé de goûter avec suavité l'abondance de ces consolations célestes dont vous êtes la source, et qui sont déjà sur la terre un Paradis anticipé ! Combien de fois, rempli de vous, ai-je méprisé tout le reste ! etc. <sup>222</sup>. »

C'est ainsi qu'à certains endroits, chez Bourdaloue, le réseau de la dialectique se détend, s'interrompt tout à coup, et laisse apercevoir le cœur de celui qui parle ; c'est ainsi que son ciel un peu triste et surbaissé s'entr'ouvre, et laisse passer le rayon.

Lundi, 26 décembre 1853.

Lu aujourd'hui, Bourdaloue nous paraît avant tout fructueux : c'est le caractère principal qu'il eut aussi de son temps. Il est pourtant un côté qu'il importe de bien mettre en vue et de reconnaître : Bourdaloue, vivant et parlant, eut beaucoup plus de variété et d'à-propos que l'on ne suppose, et, s'il ne semble appliqué qu'à semer le bon grain dans les âmes, il est à remarquer qu'il savait pénétrer dans ces âmes et ces esprits de ses auditeurs, et les entr'ouvrir, par des tranchants assez vifs et assez inattendus. Je ne veux point parler ici de cette science de dialectique et de ces ingénieuses subtilités de division, dans lesquelles on retrouve le théologien profond, l'ancien professeur de théologie morale : j'ai dans l'idée ces hardiesses et ces présences d'esprit de l'orateur, qui, même en développant ses thèmes généraux, s'adresse aux opinions, aux susceptibilités régnantes, et qui, pour déployer ses voiles et voguer presque contre le vent, consulte en bon pilote les courants et les flots.

Lorsque Bourdaloue parut dans la chaire (1670), un grand événement excitait au plus haut degré l'intérêt dans l'Église de France : les querelles envenimées

entre ceux qu'on appelait Jansénistes et le pouvoir temporel et spirituel, l'espèce de proscription qui avait mis quelques-uns des principaux chefs du parti à la Bastille, et qui avait dispersé les autres en tous sens, venaient tout d'un coup de s'apaiser; Rome elle-même avait donné le signal de cette indulgence; il y avait la *Paix de l'Eglise*, qui ne devait être qu'une trêve. L'opinion publique, celle du monde à la Cour et à la ville, dans la classe parlementaire, dans l'Université et dans la haute bourgeoisie, était très-partagée, mais en général favorable à ceux qui avaient été frappés, et qui repassaient au jour. Des femmes, des princesses considérables par leur crédit, leur esprit ou leur vertu, M<sup>me</sup> de Longueville, la princesse de Conti, avaient pris hautement en main la cause des opposants et des vaincus, qui semblaient moins rentrés en grâce que réintégrés dans leurs droits. M. Arnauld était présenté au roi et au Dauphin. Son neveu, M. de Pomponne, le fils d'un des exilés et des patriarches de Port-Royal, allait devenir ministre de Louis XIV. Les *Pensées* de Pascal, recueillies et mises en ordre par ses amis, étaient pour la première fois livrées au public, et ravivaient ce souvenir des *Provinciales*, qui était la blessure toujours saignante de la Société de Jésus. C'est au milieu de ces circonstances que je ne puis ici qu'esquisser légèrement, mais bien faites pour inspirer une curiosité dont nous n'avons plus idée, que le jésuite Bourdaloue, montant avec éclat dans les chaires de la capitale et dans celle des Tuileries, venait inopinément relever, soutenir l'honneur de son Ordre, et planter à son tour le drapeau d'une prédication pressante, éloquente, austère. Ajoutez comme fond du tableau la Cour de Louis XIV, telle qu'elle se dessinait à cette heure aux

yeux d'un chrétien, M<sup>me</sup> de La Vallière pâissante, mais non encore éclipsee, à côté de M<sup>me</sup> de Montespan déjà radieuse; Molière, au comble de sa faveur et de son art, et se permettant toutes les hardiesses, pourvu qu'il amusât. Bourdaloue parut, et, sous sa forme grave <sup>334</sup>, il eut un à-propos, une adresse, une justesse d'application qui fit que toutes ces passions en scène se reconnurent, que toutes ces sensibilités tressaillirent, et que la doctrine théologique rivale eut désormais un adversaire digne d'elle, un émule et parfois un juge.

Je n'exagère pas : il suffit de recueillir et de savoir écouter les témoignages des contemporains. M<sup>me</sup> de Sévigné, le jour de Noël 1671, écrivait : « Je m'en vais *en Bourdaloue*; on dit qu'il s'est mis à dépeindre les gens, et que l'autre jour il fit trois *points* de la retraite de Tréville; il n'y manquait que le nom, mais il n'en était pas besoin : avec tout cela on dit qu'il passe toutes les merveilles passées, et que personne n'a prêché jusqu'ici <sup>335</sup>. » M<sup>me</sup> de Termes disait plus tard des Portraits de Bourdaloue : « Pour ses Portraits, il est inimitable, et les prédicateurs qui l'ont voulu copier sur cela n'ont fait que des marmousets. »

« Tout est mode en France, a dit l'abbé d'Olivet : les *Caractères* de La Bruyère n'eurent pas plus tôt paru que chacun se mêla d'en faire; et je me souviens que, dans ma jeunesse, c'était la fureur des prédicateurs, mauvaises copies du Père Bourdaloue. Ce grand orateur, le premier qui ait réduit parmi nous l'éloquence à n'être que ce qu'elle doit être, je veux dire à être l'organe de la raison et l'école de la vertu, n'avait pas seulement banni de la chaire les *concetti*, productions d'un esprit faux, mais encore les matières vagues et de pure spéculation, amusements d'un esprit oisif. Pour aller droit à la réformation des mœurs, il commençait toujours par établir sur des principes bien liés et bien déduits une proposition



morale, et après, de peur que l'auditeur ne se fît point l'application de ces principes, il la faisait lui-même par un détail merveilleux où la vie des hommes était peinte au naturel. Or, ce détail étant ce qu'il y avait de plus neuf, et ce qui, par conséquent, frappa d'abord le plus dans le Père Bourdaloue, ce fut aussi ce que les jeunes prédicateurs tâchèrent le plus d'imiter <sup>336</sup>. »

Despréaux lui-même ne se reconnaissait que le copiste, l'écolier et presque le *singe* de Bourdaloue lorsque, dans sa *Satire des Femmes*, il esquissait portraits sur portraits <sup>337</sup>. Mais cet art de Bourdaloue ne sera tout à fait sensible aux lecteurs d'aujourd'hui que quand j'aurai démontré, par un exemple déterminé et bien choisi, de quelle manière il s'y prenait pour mêler à la gravité morale de son enseignement une de ces intentions précises, et quelque allusion non équivoque à un incident ou à un personnage contemporain. Je m'attacherai pour cela à l'exemple même indiqué par M<sup>me</sup> de Sévigné, à la retraite de M. de Tréville. Or qu'était-ce au juste que M. de Tréville, et d'où vient l'intérêt que mettait à ce qui le concernait toute la Cour, et qu'y mettait Bourdaloue lui-même?

Un des gentilshommes les plus instruits et des plus beaux esprits de ce temps-là, M. de Tréville, issu d'une noble famille du Languedoc, élevé avec Louis XIV, cornette de la première compagnie des mousquetaires, était de la société intime de M<sup>me</sup> Henriette; il fut si frappé de sa mort soudaine qu'il quitta le monde le lendemain et prit le parti de la dévotion. Il y entretenait déjà des liaisons depuis quelques années : c'était un érudit en toute matière, et particulièrement en matière ecclésiastique. Il avait de vastes connaissances, une érudition étendue et curieuse; il lisait les Pères grecs en grec et les préférait aux

Pères de l'Église latine. Il avait été fort consulté par Messieurs de Port-Royal lorsqu'ils avaient traduit le Nouveau Testament dit *de Mons*, et son autorité l'avait emporté plus d'une fois sur celle même de M. de Sacy. Le propre et le faible de cet esprit éminent était d'être rare, fin, recherché, dédaigneux, et de ne vouloir que la distinction et l'élite. Les problèmes difficiles seuls le piquaient. Figurez-vous un *doctrinaire* de ce temps-là, le plus ingénieux et le plus délicat, la fleur du genre, mais tombé ou monté d'une mondanité exquise dans une dévotion non moins exquise et tout exclusive. Un jour, par exemple, chez M<sup>me</sup> de Coulanges, il se décida à lire à quelques élus, à trois ou quatre personnes en tout, un ouvrage qu'il avait composé : « C'est un précis des Pères, écrit M<sup>me</sup> de Coulanges, qu'on dit être la plus belle chose qui ait jamais été. Cet ouvrage ne verra jamais le jour, et ne sera lu que cette fois seulement de tout ce qui sera chez moi ; je suis la seule indigne de l'entendre ; c'est un secret que je vous confie au moins <sup>338</sup>. » Elle écrit cela à M<sup>me</sup> de Sévigné. Cette méthode de cénacle était certes la plus opposée à celle de l'homme qui semait le pur froment à pleines mains, et de qui l'on a dit : « Tout est pratique dans les idées du judicieux Bourdaloue. » M. de Tréville était un oracle dans le cercle intime où on l'admirait ; ses amis lui trouvaient plus d'esprit qu'à Pascal même. Nul n'expliquerait mieux que lui et d'une manière plus *lumineuse* (au moins pendant le temps où on l'entendait) ce que c'était que la Grâce, que le Quiétisme, et toutes ces subtilités et ces hérésies des oisifs et des doctes : il brillait à développer tous ces labyrinthes de l'esprit. La Bruyère a très-finement touché ce coin singulier, et ce travers d'être en tout l'opposé du commun des mortels, dans

le portrait qu'il a donné de Tréville sous le nom d'Arsène (chapitre *Des Ouvrages de l'Esprit*) :

« Arsène, du plus haut de son esprit, contemple les hommes, et, dans l'éloignement d'où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse : loué, exalté et porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer réciproquement, il croit, avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir, et qu'il n'aura jamais : occupé et rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles : élevé par son caractère au-dessus des jugements humains, il abandonne aux âmes communes le mérite d'une vie suivie et uniforme, et il n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrèrent; eux seuls savent juger, savent penser, savent écrire, doivent écrire <sup>339</sup>... »

A l'heure dont nous parlons, Tréville n'avait point encore eu d'inconstance proprement dite, mais une simple conversion; seulement il l'avait faite avec plus d'éclat et de singularité peut-être qu'il n'eût fallu et qu'il ne put le soutenir : il avait couru se loger avec ses amis du faubourg Saint-Jacques, il avait rompu avec tous ses autres amis; il allait refuser de faire la campagne suivante sous les ordres de Louis XIV : « Je trouve que Tréville a eu raison de ne pas faire la campagne, écrivait un peu ironiquement Bussy : après le pas qu'il a fait du côté de la dévotion, il ne faut plus s'armer que pour les Croisades. » Et il ajoutait malignement : « Je l'attends à la persévérance <sup>340</sup>. » Tel était l'homme dont la retraite occupait fort alors le beau monde lorsque Bourdaloue monta en chaire un dimanche de décembre 1671 et se mit à prêcher *sur la Sévérité évangélique* : il posait en principe qu'il faut être sévère, mais que la sévérité véritablement chrétienne doit consister, 1<sup>o</sup> dans un plein désintéressement, un désintéressement même spirituel et pur de toute ambition, de toute affectation même désin-

téressée; — 2<sup>o</sup> qu'elle doit consister dans une sincère humilité, et 3<sup>o</sup> dans une charité patiente et compatissante. Le premier point s'appliquait à plus d'une personne parmi celles qui faisaient alors les sévères et qui se déclaraient le plus haut contre la morale relâchée. Il y avait, parmi les partisans et les amis de la cause dite janséniste et au nombre de ses patrons les plus déclarés, plus d'un prélat et d'un abbé qui savaient très-bien concilier un reste de facilité et de relâchement dans la discipline (un cumul de bénéfices, par exemple), avec le zèle pour le parti ostensiblement austère qu'ils épousaient. Bourdaloue touchait là en passant à une inconséquence très-évidente et très-sensible, et les auditeurs n'avaient qu'à faire l'application autour d'eux.

Mais c'est au second point que les auditeurs ne pouvaient s'empêcher de songer plus particulièrement à M. de Tréville. « C'est dans les plus beaux fruits, dit saint Augustin, que les vers se forment, et c'est aux plus excellentes vertus que l'orgueil a coutume de s'attacher. » Bourdaloue partait de là pour montrer que, si la sévérité évangélique est le fruit le plus exquis et le plus divin que le Christianisme ait produit dans le monde, « c'est aussi, il le faut confesser, le plus exposé à cette corruption de l'amour-propre, à cette tentation délicate de la propre estime, qui fait qu'après s'être préservé de tout le reste, on a tant de peine à se préserver de soi-même <sup>341</sup> ». A travers cette sévérité apparente et en partie réelle, il s'attachait à reconnaître ceux qu'il appelait *des esprits superbes*, ceux « qui se regardaient et se faisaient un secret plaisir d'être regardés comme les *parfaits*, comme les *irrépréhensibles*;... qui de là prétendaient avoir droit de mépriser tout le genre humain, ne



trouvant que chez eux la sainteté et la perfection, et n'en pouvant goûter d'autre;... qui, dans cette vue, ne rougissaient point, non-seulement de l'insolente distinction, mais de l'extravagante singularité dont ils se flattaient, jusqu'à rendre des actions de grâces à Dieu de ce qu'ils n'étaient pas comme le reste des hommes : *Gratias tibi ago, quia non sum sicut cæteri hominum* <sup>342</sup> ». En un mot, en ne faisant que traduire et paraphraser à peine les paroles de saint Luc sur les Pharisiens, Bourdaloue esquissait, dix-sept ans avant La Bruyère, un vivant portrait d'Arsène et de tous ceux, à la moderne, qui lui ressemblent; de ceux qui veulent en tout la fine fleur, et qui ne quittent celle du monde que pour aller cueillir, par un surcroît de recherche et un épicurisme tout spirituel, ce qui se peut nommer aussi la fine fleur de l'austérité.

Admirable portrait plus général et plus fécond que celui du moraliste ! Car La Bruyère, en parlant de Tréville d'une manière si serrée et si incisive, semble avoir quelque chose de particulier à venger sur lui : on dirait qu'il a appris que ce juge dégoûté des ouvrages de l'esprit a ouvert un jour une des premières éditions des *Caractères* et a jeté le livre après en avoir lu quelques pages, en disant : « N'est-ce que cela ? » Il y a, à cet endroit, je ne sais quoi de l'auteur piqué chez La Bruyère. Bourdaloue, qui songe sans doute, en décrivant cette forme subtile d'une dévotion orgueilleuse, à diminuer une des victoires et des conquêtes du parti contraire, se tient pourtant selon le point de vue convenable dans une peinture plus large, tout à fait permise et non moins ressemblante. Il fait très bien remarquer que, par une triste fatalité, l'orgueil,



« cette partie la plus subtile de l'amour de nous-même, si profondément enracinée dans nos âmes, s'insinue, non-seulement dans les choses où nous aurions lieu en quelque manière de nous rechercher, mais jusque dans la haine de nous-même, jusque dans le renoncement à nous-même, jusque dans les saintes rigueurs que Dieu nous inspire d'exercer sur nous-même...

On veut pratiquer le Christianisme dans sa sévérité, mais on en veut avoir l'honneur. On se retire du monde, mais on est bien aise que le monde le sache; et, s'il ne le devait pas savoir, je doute qu'on eût le courage et la force de s'en retirer... On ne se soucie plus de sa beauté (Ici il s'agit des femmes pénitentes, dont quelques-unes l'étaient avec éclat et avec bruit), mais on est entêté de son esprit et de son propre jugement... S'il y a quelque chose de nouveau, c'est à quoi l'on donne et où l'on trouve sa dévotion... Un laïque s'érigera en censeur des prêtres, un séculier en réformateur des religieux, une femme en directrice... tout cela parce que, sous couleur de piété, on ne s'aperçoit pas qu'on veut dominer... Il semble qu'être sévère dans ses maximes soit un degré pour s'agrandir <sup>243</sup>. »

Toute cette maladie nouvelle et qui n'est que plus subtile et plus intérieure en ce qu'elle se croit une guérison est développée par Bourdaloue dans une description admirable, et il offre en quelque sorte un miroir dans lequel ceux qu'il a en vue ne peuvent s'empêcher d'être reconnus et devaient eux-mêmes se reconnaître. Il rappelle excellemment « à ces sages dévots, à ces dévots superbes qui se sont évanouis dans leurs pensées », que la vraie austérité du Christianisme consiste à être abaissé, à être oublié (*Ama nesciri*) :

« Car voilà, s'écrie-t-il, ce qui est insupportable à la nature : *On ne pensera plus à moi, on ne parlera plus de moi*; je n'aurai plus que Dieu pour témoin de ma conduite, et les hommes ne sauront plus, ni qui je suis, ni ce que je fais. Et parce que l'humilité même se trouve exposée en certains genres de vie dont toute la perfection, quoique sainte d'ailleurs, a un air de distinction et de singularité, la vraie austérité du Christianisme, surtout pour les âmes vaines, est souvent de se tenir dans la voie commune, et d'y faire, sans être remarqué, tout le bien qu'on ferait dans une autre route avec plus d'éclat <sup>244</sup>. »

Le troisième point ne s'appliquait plus que de loin à Trévillle : cependant, comme celui-ci était connu pour avoir l'esprit caustique, ironique et d'un fin railleur, il s'y trouvait encore des choses que l'auditoire, une fois dans cette direction d'un portrait commencé, ne pouvait manquer de détourner à son intention ; par exemple, lorsque le prédicateur conseillait à tout converti qui se pique d'une réforme sévère, d'être patient et charitable, au risque de paraître moins agréable et moins spirituel dans les entretiens. — On a maintenant le commentaire du passage de M<sup>me</sup> de Sévigné, et l'on voit comment Trévillle fut dépeint et prêché par Bourdaloue *en trois points* <sup>345</sup>.

Une autre fois, sur le sujet de la *Médisance*, c'est à Pascal que Bourdaloue pense évidemment et fait penser. On a dit, et j'ai moi-même écrit quelque part, que les Jésuites ne firent de réponse directe et en règle aux *Provinciales* qu'après quarante ans d'intervalle et par la plume du Père Daniel. En parlant ainsi, on omet et l'on oublie cette longue et continue réfutation qu'en fit Bourdaloue dans sa prédication publique ; il n'y manque bien souvent que les noms propres ; mais, les contemporains étant très au fait de ces questions et les agitant en sens divers avec beaucoup de vivacité, les noms se mettaient d'eux-mêmes. C'était avec tous ces aiguillons, aujourd'hui émoussés pour nous, et, si l'on n'y prend garde, tout à fait inaperçus, que Bourdaloue armait son éloquence et faisait entrer sa morale. Dans son sermon *sur la Médisance*, il dépeint ce vice avec une rare justesse et en dévoile l'odieux. Il va sans dire que je ne prétends point en ce moment revenir sur le fond des *Provinciales*, rechercher de qui sont venus les premiers torts, et me constituer arbitre entre Pascal et

Bourdaloue : je ne m'applique qu'à démontrer la méthode et l'art de ce dernier. Il suit donc dans toutes ses subtilités et ses retours ce vice de médisance qui,

« non content de vouloir plaire et de s'ériger en censeur agréable, veut même passer pour honnête, pour charitable, pour bien intentionné : car voilà, dit-il, un des abus de notre siècle. On a trouvé le moyen de consacrer la médisance, de la changer en vertu, et même dans une des plus saintes vertus, qui est le zèle de la gloire de Dieu... Il faut humilier ces gens-là, dit-on, et il est du bien de l'Église de flétrir leur réputation et de diminuer leur crédit. Cela s'établit comme un principe : là-dessus, on se fait une conscience, et il n'y a rien que l'on ne se croie permis par un si beau motif. On invente, *on exagère, on empoisonne les choses, on ne les rapporte qu'à demi*; on fait valoir ses préjugés comme des vérités incontestables; on débite cent faussetés; *on confond le général avec le particulier; ce qu'un a mal dit, on le fait dire à tous, et ce que plusieurs ont bien dit, on ne le fait dire à personne* : et tout cela, encore une fois, pour la gloire de Dieu. Car cette direction d'intention rectifie tout cela. Elle ne suffirait pas pour rectifier une équivoque, mais elle est plus que suffisante pour rectifier la calomnie, quand on est persuadé qu'il y va du service de Dieu <sup>346</sup>. »

En traçant si curieusement ce qu'il nomme un détail de mœurs, si Bourdaloue n'avait pas en vue Pascal dans les *Provinciales*, et s'il ne le traduit pas trait pour trait à sa manière devant ses auditeurs, dont plusieurs durent être à la fois choqués et transportés, et ne purent s'empêcher d'admirer tout en protestant, il n'y a pas un seul portrait chez Saint-Simon ni chez La Bruyère <sup>347</sup>.

Il serait facile encore de montrer que nous autres critiques et journalistes (il y en avait déjà), nous sommes atteints et notés en passant par Bourdaloue; les satiriques de profession, tous censeurs qui érigent de leur autorité privée « un tribunal où l'on décide souverainement du mérite des hommes <sup>348</sup> », sont repris par lui. Boileau y reçoit sa leçon, sa réprimande

très-sensible au passage; et je serais bien étonné si ensuite, dans quelque conversation à Bâville ou à Auteuil, il n'avait pas eu une prise avec Bourdaloue sur ce sujet. Mais Bourdaloue et Despréaux étaient tous deux sincères; pleins de feu, ils pouvaient quelquefois se contredire, froncer le sourcil et croiser le fer en causant : ils s'estimaient, ils étaient liés au fond par cet amour du vrai, par cette ardeur de bon jugement et cette raison passionnée qui vit dans leurs écrits à l'un et à l'autre. Après la mort du grand orateur, Despréaux, recevant son portrait des mains de la présidente de Lamoignon, pouvait dire par une association généreuse :

Enfin, après Arnauld, ce fut l'illustre en France  
Que j'admirai le plus et qui m'aima le mieux \*\*\*.

Je pourrais multiplier les exemples qui démontreraient en détail chez Bourdaloue, je ne dirai pas cette partie anecdotique (le mot est trop petit), mais bien cette large veine et cette continuelle opportunité oratoire. Ainsi, dans le sermon sur *l'Hypocrisie*, on a le *Tartufe* de Molière blâmé et dénoncé au point de vue de la chaire<sup>250</sup>; dans le sermon de *l'Impureté*, l'un des plus riches et des plus complets pour la science morale, sermon qui choqua et souleva une partie de la Cour, je ne répondrais pas qu'à un certain endroit il ne fût question des *Contes* de La Fontaine\*; il y

---

\* Voici ce passage où je conjecturais qu'il pouvait bien être fait allusion aux *Contes* de La Fontaine : « Paraît-il un livre diabolique qui révèle ces mystères d'iniquité, c'est celui que l'on recherche. » Mais, en y réfléchissant, il me paraît bien plus probable qu'il s'agissait de quelque autre ouvrage plus raffiné, peut-être de *l'Aloisia*, dont la publication coïncide assez bien avec la date probable de ce sermon, et que semblait également avoir en vue le chanoine Mau-



est certainement question des scandales que produisit l'affaire dite des poisons, où tant de personnes considérables furent impliquées (1680). Dans le sermon *sur la Prière*, c'est le mysticisme de Fénelon qui est signalé avec ses périls, et il ne tient qu'à nous de reconnaître l'auteur des *Maximes des Saints* confondu avec ceux qui, sous prétexte d'être des âmes angéliques et choisies, s'estiment assez habiles pour réduire en art et en méthode ces mystères d'oraison, pour en donner des préceptes, pour en composer des traités, pour en discourir éternellement avec les âmes <sup>352</sup>. Une bonne Édition de Bourdaloue, telle que je la conçois aujourd'hui (celle du Père Bretonneau ayant été excellente pour son moment), devrait rassembler le plus exactement possible toutes les particularités, les éclaircissements et les inductions qui se rattacheraient à chaque sermon, en fixer la date et les circonstances lorsqu'il y aurait moyen : ces quelques notes au bas des pages, sans nuire à la gravité, animeraient la lecture. On y verrait que dans le sermon *sur la Sévérité de la pénitence*, prêché le quatrième dimanche de l'Avent en 1670, Bourdaloue, après avoir montré dans le premier point que la sévérité est nécessaire, et dans le second qu'elle doit pourtant se tempérer toujours de consolation et de douceur, n'avait paru d'abord accorder quelque chose aux docteurs jansénistes que pour le leur retirer ensuite plus expressément. La princesse de Conti, présente au sermon et ayant cru reconnaître ses amis « dans ces hommes

---

croix, l'ami de La Fontaine, quand il écrivait en février 1682 à un autre chanoine de Reims : « Oh ! mon petit cher, quel livre court secrètement par Paris ! *L'Ecole des filles*, bagatelle ! *Arétin*, livre honnête !... Il est écrit en latin, etc., etc. » Je livre ce point de détail à l'examen des bibliographes <sup>353</sup>.



zélés, mais d'un zèle qui n'est pas selon la science, dans ces esprits toujours portés aux extrémités, qui, pour ne pas rendre la pénitence trop facile, la réduisent à l'impossible et n'en parlent jamais que dans des termes capables d'effrayer <sup>353</sup> », témoigna par quelque geste qu'elle était blessée de l'allusion : ce que Bourdaloue ayant remarqué, il alla après le sermon voir la princesse, qui s'en expliqua avec lui et qui lui dit très nettement que la seconde partie l'avait fort scandalisée. C'étaient toutes ces circonstances bien connues qui, jointes au courant principal de cette éloquence et à la puissance du fond, excitaient un intérêt dont nous n'avons plus l'idée aujourd'hui.

Tous les sermons de Bourdaloue *sur la Prédestination, sur la Grâce, sur la Fréquente Communion, etc.*, n'étaient pas seulement des enseignements de doctrine, c'étaient des à-propos frappants et vifs dans la disposition des esprits d'alors. Je n'ai pas à entrer dans l'exposé du dogme et de la morale de Bourdaloue : qu'il me suffise de dire que son mérite et sa vertu comme son grand art est de professer un juste milieu en théologie. Membre d'une Société qu'on accusait d'être accommodante et relâchée, il s'attache à prendre chez les adversaires ce qu'ils ont de juste, de moral, de profondément chrétien et raisonnablement sévère; il en ôte ce qu'ils y mettent d'excessif, et il ne leur laisse en propre que cette dureté. Admettez que tous les Jésuites aient ressemblé à Bourdaloue pour la doctrine, ce qu'on a appelé le Jansénisme devenait inutile et n'avait plus de raison d'être. C'est en ce sens qu'on peut établir que la prédication de Bourdaloue ne fut, durant trente ans, qu'une longue et puissante réfutation des *Provinciales*, une éloquente et journalière revanche sur Pascal <sup>354</sup>. Toutefois,

comme le nom manque; comme, au milieu de l'abondance, de la solidité et même de l'agrément relatif des preuves, il y manque de plus l'éclair et le coup de foudre cher aux Français, ce côté militant de l'éloquence de Bourdaloue lui a peu survécu et ne s'est point dessiné de loin, tandis que Pascal, visière baissée, mais brillant du glaive, dans ses immortels pamphlets, est resté avec les honneurs de la victoire <sup>355</sup>.

Parmi les adversaires qu'il combat, il en est toutefois contre lesquels Bourdaloue a trop manifestement raison, et d'une manière qui paraît encore tout à fait piquante : ce sont ces Jansénistes de mode et de langage, non de conviction, ces incrédules et libertins du monde (comme il y en avait déjà bon nombre alors) qui faisaient les rigoristes en parole, prenaient parti en matière de dogme, et ne plaçaient si haut la perfection du Christianisme et la rigidité de la pénitence que pour mieux s'en passer : « *Ou tout ou rien*, dit-on; mais bien entendu qu'on s'en tiendra toujours au rien, et qu'on n'aura garde de se charger jamais du tout <sup>356</sup>. » Le travers, l'inconséquence de ces épicuriens mondains, jansénistes par raffinement et en théorie, a trouvé dans Bourdaloue un railleur sévère.

Je dis sévère : car il ne faut pas croire que Bourdaloue, en exposant à son auditoire ces portraits fidèles, y mêlât de ces nuances, de ces inflexions marquées de débit et d'accent qui en eussent fait des peintures trop agréables et de trop fines satires : il restait lui-même, c'est-à-dire grave, uni en parlant, sérieusement digne; il n'avait pas de ces tons familiers, insinuants, touchants, que lui demandait Fénelon <sup>357</sup>; il maintenait le caractère d'enseignement et

de précepte, même dans ses censures; enfin, il lui suffisait d'être frappant, utile et instructif, il n'était pas enchanteur.

Les personnes qui rient de tout, et auprès desquelles un bon mot a toujours raison, se sont autorisées quelquefois d'une parole de M<sup>me</sup> Cornuel sur Bourdaloue; elle disait : « Le Père Bourdaloue surfait dans la chaire, mais dans le confessionnal il donne à bon marché <sup>358</sup>. » Ce n'est là qu'un joli mot de société. Jamais Bourdaloue en chaire n'a présenté la sévérité sans y adjoindre comme correctif la douceur : « Non, mon Dieu ! s'écriait-il, tandis que vous me confierez le ministère de votre sainte parole, je prêcherai ces deux vérités sans les séparer jamais : la première, que vous êtes un Dieu terrible dans vos jugements, et la seconde, que vous êtes le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation <sup>359</sup>. » Et il n'y avait pas lieu de le mettre en contradiction avec lui-même, s'il semblait quelquefois indulgent pour ses pénitents en leur donnant accès à la communion, lui qui disait en chaire : « Ouvrez-leur la porte de la salle, ou du moins ne la leur fermez pas. Ne retranchez pas aux enfants le pain qui les doit sustenter, et sans lequel ils périront. Ne le mettez pas à un si haut prix qu'il n'aient pas de quoi l'acheter <sup>360</sup>. »

Bourdaloue, étudié dans le détail, offrirait le plus bel exemple de la parole chrétienne édifiante et convaincante, appliquée à tous les usages et distribuée comme le pain de chaque jour, depuis les sermons prêchés à la Cour ou sous les voûtes de Notre-Dame jusqu'aux simples exhortations pour les assemblées de charité. Il se multipliait, et on usait de lui sans relâche. Il ne porte rien de l'auteur ni de l'écrivain dans aucun de ses emplois : il ne songe à d'autre effet

qu'à celui du bien. Mais il avait une trop haute idée de la parole chrétienne pour ne pas la préparer toujours à l'avance, sachant combien les termes en doivent être mesurés : il n'improvisait pas, il aimait mieux redire ses sermons, en y adaptant des portions nouvelles pour les circonstances particulières. C'est ce qu'il fit dans plusieurs des sermons qu'il alla, par ordre du roi, prêcher à Montpellier en 1685-1686, pour y instruire et édifier les nouveaux convertis. Personne n'était plus propre que Bourdaloue à rallier ces âmes effrayées, prises par violence, et à leur offrir un christianisme à la fois sévère et consolant \* <sup>361</sup>. Le théologien et futur évêque anglican Burnet, qui était venu en France peu de temps auparavant (1683), et qui y avait vu les hommes les plus distingués en doctrine et en piété (sans oublier M. de Tréville qui venait de reparaître dans le monde), n'avait pas manqué de chercher Bourdaloue : « Je fus mené par un évêque, dit-il, aux Jésuites de la rue Saint-Antoine; j'y vis le Père Bourdaloue, estimé le plus grand prédicateur de son temps et l'ornement de son Ordre. C'était un homme d'un caractère doux et de si peu d'emportement contre les Protestants, qu'il croyait que les gens de bien parmi eux pouvaient être sauvés : je n'ai jamais rencontré ce degré de charité chrétienne chez aucun autre théologien catholique <sup>362</sup>. » Je ne sais si, au point de vue théologique, le témoignage de Burnet demanderait quelque explication : il résulte au moins bien certainement de cette impression

---

\* Bourdaloue devait prêcher l'Avent de 1685 à la Cour; lorsqu'il dut partir pour Montpellier, le roi lui dit : « Les courtisans entendront peut-être des sermons médiocres, mais les Languedociens apprendront une bonne doctrine et une belle morale. » (*Journal de Dangeau*, 16 octobre 1685 <sup>363</sup>.)



morale que lui avait laissée Bourdaloue, que celui-ci avait tout ce qu'il faut pour concilier. Les Anglais n'ont pas cessé d'estimer Bourdaloue; dans ce pays où l'art oratoire est sérieusement étudié et où tout est dirigé dans le sens pratique, on fait à son genre d'éloquence une place très-haute, et on lui décerne, à lui en particulier, et par rapport à d'autres noms de grands orateurs, une supériorité dont nos idées françaises seraient elles-mêmes étonnées\*.

A la fin des Œuvres de Bourdaloue, on a réuni sous le titre de *Pensées* quelques-uns des morceaux de doctrine ou de morale qu'il écrivait à l'avance, selon l'habitude des orateurs anciens, pour les placer ensuite au besoin dans ses discours. Il y a dans ces pages une sorte d'Essai sur l'amitié humaine considérée dans les amitiés *prétendues solides*, et dans les amitiés sensibles et *prétendues innocentes*, qui nous présente un Bourdaloue plus familier et tel qu'il pouvait être dans la direction particulière des âmes : on trouve dans ce qu'il dit de la dernière espèce d'amitié entre les personnes de différent sexe bien de l'observation et même de la délicatesse; j'y renvoie ceux de mes lecteurs qu'un Essai de Nicole n'ennuie pas. Je recommande surtout la belle pensée qui commence par ces mots : « Je veux un ami véritable et, autant qu'il se peut, un ami sincère, etc.<sup>365</sup> » Bourdaloue, dans ces endroits, se rapproche de La Bruyère; il a du tour et quelque imprévu<sup>366</sup>.

---

\* On m'indique dans la *Revue d'Edimbourg* (décembre 1826) un article sur *l'Eloquence de la Chaire*, qui paraît être de lord Brougham : Bourdaloue y est mis fort au-dessus de Bossuet par une suite de raisons qui, toutes bien déduites qu'elles sont, prouvent seulement le genre de goût et de préférence de la nation et du juge ; en France, c'est le sentiment immédiat qui nous décide, et dans le cas présent il n'hésite pas<sup>366</sup>.



Bourdaloue n'était nullement ambitieux, et cette simplicité, cette droiture de conduite qu'il ne séparait, à aucun moment, de la religion, il la pratiquait pour son compte. Il refusa dans un temps la direction de la conscience de M<sup>me</sup> de Maintenon, direction qui, certes, n'était point à mépriser, mais qui l'eût enlevé à d'autres devoirs. Il a parlé quelque part de cette forme et de cette espèce de directeur à la mode et très-goûté de son temps, « qui semble n'avoir reçu mission de Dieu que pour une seule âme, à laquelle il donne toute son attention; qui, plusieurs fois chaque semaine, passe régulièrement avec elle des heures entières, ou au tribunal de la pénitence ou hors du tribunal, dans des conversations dont on ne peut imaginer le sujet, ni concevoir l'utilité; qui expédie toute autre dans l'espace de quelques moments et l'a bientôt congédiée, mais ne saurait presque finir dès qu'il s'agit de celle-ci » : directeur délicieux et renchéri, exclusif et mystérieux, dont Fénelon est le type idéal le plus charmant (le Fénelon de M<sup>me</sup> Guyon et avant l'exil de Cambrai). Lui, Bourdaloue, il était le contraire, et, malgré sa fonction publique et sa surcharge continuelle, il se donnait tout à tous. Qu'il s'agit du maréchal de Luxembourg mourant qui le réclamât, ou d'un pauvre homme, il était prêt également. Quelquefois, à Bâville, on s'apercevait qu'il était sorti du salon et avait quitté la compagnie sans rien dire : il était allé confesser quelque paysan malade des environs.

Dans les dernières années de sa vie, et à deux reprises, il écrivit à ses supérieurs pour être déchargé par eux de ce ministère de la parole publique dont il commençait à sentir le poids, et pour obtenir de

prendre enfin une retraite dont la nature en lui éprouvait le besoin :

« Il y a cinquante-deux ans que je vis dans la Compagnie, non pour moi, mais pour les autres; du moins plus pour les autres que pour moi. Mille affaires me détournent et m'empêchent de travailler autant que je le voudrais à ma perfection, qui néanmoins est la seule chose nécessaire. Je souhaite de me retirer et de mener désormais une vie plus tranquille; je dis plus tranquille, afin qu'elle soit plus régulière, plus sainte. Je sens que mon corps s'affaiblit et tend vers sa fin. J'ai achevé ma course, et plutôt à Dieu que je pusse ajouter : J'ai été fidèle <sup>367</sup> !... »

Ces instances, dont on ne sut le détail qu'après lui, demeurèrent sans effet : ses supérieurs le jugeaient trop utile et trop à sa place pour s'en priver. Bourdaloue mourut donc en charge et dans l'exercice de son ministère, le 13 mai 1704, à l'âge de près de soixante-douze ans. Il avait eu le temps de voir les éclatants débuts de Massillon, et il les avait salués de cette parole prononcée pour la première fois par saint Jean-Baptiste, parole de précurseur où le vieil athlète vaincu disparaît dans le chrétien, et où la tristesse inévitable de celui qui finit se retourne en vœux et en bénédictions vers celui qui commence : « *Illum oportet crescere, me autem minui*... A lui désormais de grandir et de croître, à moi de m'effacer et de décliner ! »

Des deux portraits originaux qu'on a de Bourdaloue, il en est un qui, plus répandu et reproduit en tête des Œuvres, pourrait, ce me semble, à première vue, induire en erreur; de ce que, dans ce portrait fait après la mort, Bourdaloue est représenté les yeux exactement fermés et les mains jointes, « dans la posture d'un homme qui médite, » on en a trop conclu que c'était là son attitude et sa tenue habi-

tuelle ou constante en prêchant. C'est s'en faire une idée trop contrite et trop recueillie : pour se représenter avec vérité Bourdaloue vivant et éloquent, et pour corriger une impression trop monotone, il faut y joindre le portrait peint par M<sup>lle</sup> Chéron et gravé par Rochefort : Bourdaloue y a les yeux ouverts, vifs, le nez assez aquilin, la figure maigre et un peu longue, la bouche fine, la physionomie animée, spirituelle et pénétrante; enfin il n'a pas les yeux fermés, la lèvre close et la physionomie morte (ou au repos) du portrait peint par Jouvenet et gravé par Simonneau. J'ai tâché, dans ce que j'ai dit aujourd'hui à son sujet, de prouver que ce grave et puissant prédicateur, dont il ne faut pas faire un talent triste et une parole terne, avait, en effet, la finesse, la pénétration, l'à-propos et la science de l'occasion, autant que les plus fortes armes de la démonstration oratoire, et qu'à travers ce qu'il semblait ignorer et ce qu'il aimait mieux ne pas voir pour marcher comme à l'aveugle et plus hardiment, il avait l'œil très-ouvert et très-clairvoyant sur les hommes et les choses qui l'entouraient. — Il resterait à citer et à discuter un portrait de Bourdaloue tracé par Fénelon dans ses *Dialogues sur l'Eloquence* <sup>368</sup>, portrait où la diversité et presque l'antipathie des natures se fait sentir, et où Fénelon exprime déjà sur ce talent trop réglé et trop uni à son gré quelques-uns des dégoûts modernes : mais il s'y juge peut-être lui-même encore plus que Bourdaloue, et c'est en parlant de Fénelon qu'il y aurait à y revenir un jour <sup>369</sup>.

# FÉNELON <sup>370</sup>

## I

### LETTRES ET OPUSCULES INÉDITS

Lundi, 1<sup>er</sup> avril 1850.

Le présent volume doit s'ajouter comme un complément indispensable aux vingt-deux volumes d'*Œuvres* et aux onze volumes de *Correspondance* de Fénelon, c'est-à-dire à la très-belle et très-bonne édition de Paris (1820-1829), à laquelle ont présidé l'abbé Gosselin et l'abbé Caron. Ce nouveau volume réunit des écrits qui ne sont pas sans intérêt, quelques lettres d'affaires et d'administration, quelques autres spirituelles et de direction, et surtout de charmantes lettres amicales et familières : c'est assez déjà pour retrouver tout Fénelon. La dernière partie du volume contient des *Fables* de La Fontaine traduites en prose latine pour l'usage du duc de Bourgogne. On avait déjà donné un échantillon de ces Fables traduites; aujourd'hui c'est toute une série jusqu'au VIII<sup>e</sup> livre. On sait combien Fénelon goûtait La Fontaine. Au moment de la mort du poète, il l'a loué par une jolie pièce latine dans laquelle il célèbre ses grâces ingé-

nues, son naturel nu et simple, son élégance sans fard et cette négligence unique, à lui seul permise, inappréciable négligence, et qui l'emporte sur un style plus poli. (*Politiori stilo quantum præstitit aurea negligentia* <sup>371</sup> !)

Il y a ce rapport entre Fénelon et La Fontaine, qu'on les aime tous deux sans bien savoir pourquoi et avant même de les avoir approfondis. Il émane de leurs écrits comme un parfum qui prévient et s'insinue; la physionomie de l'homme parle d'abord pour l'auteur; il semble que le regard et le sourire s'en mêlent, et, en les approchant, le cœur se met de la partie sans demander un compte bien exact à la raison. L'examen, chez l'un comme chez l'autre, pourra montrer bien des défauts, bien des faiblesses ou des langueurs, mais la première impression reste vraie et demeure aussi la dernière. Il semble qu'entre les poètes français La Fontaine seul ait, en partie, répondu à ce que désirait Fénelon lorsque, dans une lettre à La Motte, cet homme d'esprit si peu semblable à La Fontaine, il disait : « Je suis d'autant plus touché de ce que nous avons d'exquis dans notre langue, qu'elle n'est ni harmonieuse, ni variée, ni libre, ni hardie, ni propre à donner de l'essor, et que notre scrupuleuse versification rend les beaux vers presque impossibles dans un long ouvrage <sup>372</sup>. » La Fontaine, avec une langue telle que la définissait Fénelon, a su pourtant paraître se jouer en poésie, et donner aux plus délicats ce sentiment de l'exquis qu'éveillent si rarement les modernes. Il a rempli cet autre vœu de Fénelon : « Il ne faut prendre, si je ne me trompe, que la fleur de chaque objet, et ne toucher jamais que ce qu'on peut embellir <sup>373</sup>. » Et, enfin, il semble avoir été mis au monde exprès pour prouver qu'en poésie



française il n'était pas tout à fait impossible de trouver ce que Fénelon désirait encore : « Je voudrais un je ne sais quoi, qui est une facilité à laquelle il est très-difficile d'atteindre <sup>374</sup>. » Prenez nos auteurs célèbres, vous y trouverez la noblesse, l'énergie, l'éloquence, l'élégance, des portions de sublime ; mais ce je ne sais quoi de facile qui se communique à tous les sentiments, à toutes les pensées, et qui gagne jusqu'aux lecteurs, ce facile mêlé de persuasif, vous ne le trouverez guère que chez Fénelon et La Fontaine.

Leur réputation à tous deux (chose remarquable) est allée en grandissant au XVIII<sup>e</sup> siècle, tandis que celle de beaucoup de leurs illustres contemporains semblait diminuer et se voyait contester injustement. Je ne répondrais même pas qu'on n'ait point surfait quelquefois ces deux renommées diversement aimables, mais non pas dissemblables dans des ordres si différents, et qu'on n'ait point mis à les louer de cette exagération et de cette déclamation qui leur étaient si antipathiques à eux-mêmes. Ainsi, on a fort loué Fénelon d'une tolérance de doctrine et presque d'un relâchement qu'il n'avait certainement pas. Les philosophes l'ont tiré à eux comme s'il était l'un des leurs, et il a trouvé grâce devant ceux mêmes qui voulaient écraser ce qu'il adorait. Mais le dirai-je ? malgré toutes les justes remarques qui peuvent s'opposer à cette fausse vue philosophique qu'on a voulu donner de Fénelon, il y avait un instinct qui ne trompait pas entièrement ceux qui le traitaient avec cette faveur toute particulière ; car si ce n'est pas la doctrine de Fénelon qu'on peut dire tolérante, c'est sa personne et son caractère qui l'était, et il savait mettre en chaque chose un ton, un tour de grâce, une onction

qui faisait tout passer, même les prescriptions rigoureuses.

J'en trouve quelques-unes qui pourraient paraître telles, dans le volume même que je viens de lire, et qui montrent que Fénelon n'était pas du tout un évêque selon l'ordination par trop commode de La Harpe, de d'Alembert et de Voltaire. Une partie des lettres nouvelles (et ce ne sont point d'ailleurs les plus intéressantes) sont adressées à M. de Bernières, alors intendant du Hainaut et ensuite de Flandre. Ce M. de Bernières, issu, si je ne me trompe, d'une famille très-liée avec Port-Royal, était homme de bien, d'un bon esprit, et vivait en parfait accord avec l'archevêque de Cambrai. En mars 1700, Fénelon lui écrit pour régler, de concert avec lui, l'observation des lois de l'Église pour le Carême : « Il m'a paru, dit le prélat, que la règle ne se rétablirait jamais, si on ne se hâtait de la renouveler après dix ans de dispense continuelle. La paix est confirmée depuis plus de deux ans; l'hiver est doux; la saison est assez avancée et on doit avoir plus de légumes que les autres années; la cherté diminue tous les jours. Si nous laissions encore les peuples manger des œufs, il en arriverait une espèce de prescription contre la loi, comme il est arrivé pour le lait, pour le beurre et pour le fromage <sup>375</sup>... » Voilà donc Fénelon évêque tout de bon et dans le plus strict détail, et y attachant de l'importance. Mais tout à côté on retrouve, même dans ces sortes de détails, le Fénelon de la tradition, le Fénelon populaire. M. de Bernières, en ce même Carême de 1700, réclamait sans doute pour l'armée certaines dispenses de régime, et Fénelon s'empresse de les accorder aux soldats : mais « il n'y a pas d'apparence, Monsieur, ajoute-t-il, que j'accorde aux officiers, payés

par le roi, une dispense que je refuse aux plus pauvres d'entre le peuple <sup>376</sup>. » Ce sentiment d'équité en vue surtout des petits, ce bien du peuple le préoccupe encore visiblement en d'autres endroits; mais ceci ne nous apprendrait rien de nouveau et je passe aux autres lettres du Recueil.

Il en est quelques-unes adressées à M<sup>me</sup> de Maintenon. Fénelon, on le sait, avait été des plus protégés, des plus écoutés et consultés par elle, avant qu'elle eût la faiblesse de l'abandonner <sup>377</sup>. Saint-Simon, dans ses Mémoires, a tellement rendu au vif cette entrée de Fénelon à la Cour, cette initiation dans le petit monde particulier de M<sup>me</sup> de Maintenon, des ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, cette rapide fortune de l'heureux prélat, sitôt suivie de tant de vicissitudes et de disgrâces, tout ce naufrage d'espérances qui est aujourd'hui une touchante partie de sa gloire <sup>378</sup>, qu'on ne saurait que renvoyer à un tel peintre, et que ce serait profanation de venir toucher à de pareils tableaux, même lorsqu'on peut croire qu'il y a quelques traits hasardés. Saint-Simon était doué d'un double génie qu'on unit rarement à ce degré : il avait reçu de la nature ce don de pénétration et presque d'intuition, ce don de lire dans les esprits et dans les cœurs à travers les physionomies et les visages, et d'y saisir le jeu caché des motifs et des intentions; il portait, dans cette observation perçante des masques et des acteurs sans nombre qui se pressaient autour de lui, une verve, une ardeur de curiosité qui semble par moments insatiable et presque cruelle : l'anatomiste avide n'est pas plus prompt à ouvrir la poitrine encore palpitante, et à y fouiller en tous sens pour y étaler la plaie cachée. A ce premier don de pénétration instinctive et irrésistible,

Saint-Simon en joignait un autre qui ne se trouve pas souvent non plus à ce degré de puissance, et dont le tour hardi le constitue unique en son genre : ce qu'il avait comme arraché avec cette curiosité acharnée, il le rendait par écrit avec le même feu, avec la même ardeur et presque la même fureur de pinceau. La Bruyère aussi a la faculté de l'observation pénétrante et sagace; il remarque, il découvre toute chose et tout homme autour de lui; il lit avec finesse leurs secrets sur tous ces fronts qui l'environnent; puis rentré chez lui, à loisir, avec délices, avec adresse, avec lenteur, il trace ses portraits, les recommence, les retouche, les caresse, y ajoute trait sur trait jusqu'à ce qu'il les trouve exactement ressemblants. Mais il n'en est pas ainsi de Saint-Simon, qui, après ces journées de Versailles ou de Marly que j'appellerai des débauches d'observation (tant il en avait amassé de copieuses, de contraires et de diverses!), rentre chez lui tout échauffé, et là, plume en main, à bride abattue, sans se reposer, sans se relire et bien avant dans la nuit, couche tout vifs sur le papier, dans leur plénitude et leur confusion naturelle, et à la fois avec une netteté de relief incomparable, les mille personnages qu'il a traversés, les mille originaux qu'il a saisis au passage, qu'il emporte tout palpitants encore, et dont la plupart sont devenus par lui d'immortelles victimes.

Peu s'en faut qu'il n'ait fait aussi de Fénelon une de ses victimes; car, au milieu des charmantes et délicieuses qualités qu'il lui reconnaît, il insiste perpétuellement sur une veine secrète d'ambition qui, au degré où il la suppose, ferait de Fénelon un tout autre homme que ce qu'on aime à le voir en réalité. Sur ce point nous croyons que le tableau du grand



peintre doit subir, pour rester vrai, un peu de réduction, et que sa verve s'est donné trop de saillie. Il n'avait pas pénétré et habité à loisir dans toutes les parties de cette âme aimable. Saint-Simon, par les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, avait connu Fénelon autant qu'on peut connaître un homme à travers ses amis les plus intimes. Directement il l'avait vu très-peu, et il nous en avertit : « Je ne le connaissais que de visage, trop jeune quand il fut exilé <sup>379</sup>. » C'était assez toutefois à un tel peintre qu'une simple vue pour saisir et rendre merveilleusement le charme :

« Ce prélat, dit-il, était un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vu qui y ressemblât, et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur, et ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse. Il fallait effort pour cesser de le regarder <sup>380</sup>... »

Quand on a une fois peint un homme de cette sorte et qu'on l'a montré doué de cette puissance d'attrait, on ne saurait jamais être accusé ensuite de l'avoir calomnié, même lorsqu'on l'aurait méconnu par quelques endroits. C'est d'ailleurs avec Saint-Simon qu'on peut combattre et corriger avantageusement Saint-Simon lui-même. Qu'on lise ce qu'il dit si admirablement du duc de Bourgogne, cet élève chéri de Fénelon, et que le prélat ne cessa de diriger de loin, jusque dans son exil de Cambrai, par le canal des ducs de Beauvilliers et de Chevreuse. Ce jeune prince, que Saint-Simon nous montre si hau-



tain, si fougueux, si terriblement passionné à l'origine, si méprisant pour tous, et de qui il a pu dire : « De la hauteur des cieux il ne regardait les hommes que comme des atomes avec qui il n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fussent; à peine Messieurs ses frères lui paraissaient-ils intermédiaires entre lui et le genre humain <sup>381</sup> »; ce même prince, à une certaine heure, se modifie, se transforme, devient un tout autre homme, pieux, humain, charitable autant qu'éclairé, attentif à ses devoirs; tout entier à sa responsabilité de roi futur, et cet héritier de Louis XIV ose proférer, jusque dans le salon de Marly, ce mot capable d'en faire crouler les voûtes, « qu'un roi est fait pour les sujets et non les sujets pour lui <sup>382</sup> ». Eh bien ! ce prince ainsi présenté par Saint-Simon, et dont la mort lui arrache, à lui l'observateur inexorable, des accents d'éloquence émue et des larmes, qui donc l'avait transformé ainsi ? Laissons la part due à tout ce que vous voudrez reconnaître de mystérieux et d'invisible dans ces opérations du dedans, même à ce qu'on appelle la grâce; laissons sa part au vénérable duc de Beauvilliers, gouverneur excellent; mais, entre les instruments humains, à qui donc fera-t-on plus large part qu'à Fénelon, à celui qui, de près comme de loin, ne cessa d'influer directement sur son élève, de lui inculquer, de lui insinuer cette maxime de *père de la patrie*, « qu'un roi est fait pour le peuple », et tout ce qui en dépend ?

Nous en savons maintenant là-dessus, à certains égards, plus que n'en savait Saint-Simon : nous avons les lettres confidentielles que Fénelon adressa de tout temps au jeune prince, les mémoires qu'il rédigea pour lui, les plans de réforme, toutes pièces

alors secrètes, aujourd'hui divulguées<sup>383</sup>, et qui, en permettant de laisser à l'ambition humaine la place qu'il faut toujours faire aux défauts de chacun jusque dans ses vertus, montrent celles-ci du moins au premier rang, et mettent désormais dans tout son jour l'âme patriotique et généreuse de Fénelon.

Bossuet aussi, de concert avec le duc de Montausier, a fait un élève, le premier Dauphin, père de ce même duc de Bourgogne; c'est pour ce royal et peu digne élève qu'il a composé tant d'admirables écrits, à commencer par le *Discours sur l'Histoire universelle*, dont jouit pour jamais la postérité. Mais, à y regarder de près, quelle différence de soins et de sollicitude ! Le premier Dauphin prêtait moins sans doute à l'éducation; il avait une douceur poussée jusqu'à l'apathie. Le duc de Bourgogne, avec des passions et même des vices, avait du moins du ressort, et trahissait en lui le feu sacré. « Les naturels vifs et sensibles, a dit excellemment Fénelon, sont capables de terribles égarements : les passions et la présomption les entraînent; mais aussi ils ont de grandes ressources et reviennent souvent de loin..., au lieu qu'on n'a aucune prise sur les naturels indolents<sup>384</sup>. » Et cependant voit-on que Bossuet ait fait de près, pour vaincre la paresse de son élève, pour piquer sa sensibilité, ce que Fénelon a fait, dans le second cas, pour dompter et humaniser les violences du sien ? Le premier grand homme a fait son devoir avec ampleur et majesté, selon son habitude, et il a passé outre. Le second a poussé les attentions et les craintes, les soins ingénieux et vigilants, les adresses insinuates et persuasives comme s'il était tenu par les entrailles; il a eu les tendresses d'une mère.

Pour en revenir au présent volume, je disais donc

qu'on y trouve quelques lettres que Fénelon, nouvellement à la Cour, adressait à M<sup>me</sup> de Maintenon encore sous le charme. Le ton des *Lettres spirituelles* de Fénelon est en général délicat, fin, délié, très-agréable pour les esprits doux et féminins, mais un peu mou et entaché de quelque jargon de spiritualité quiétiste; on y sent trop le voisinage de M<sup>me</sup> Guyon. Fénelon aussi y prodigue trop les expressions volontiers enfantines et mignardes telles que saint François de Sales en adressait à sa dévote idéale, à sa *Philothée* <sup>385</sup>. Parlant de certaines familiarités et de certaines caresses que fait, selon lui, le Père céleste aux âmes redevenues petites et simples, Fénelon, par exemple, dira : « Il faut être enfant, ô mon Dieu, et jouer sur vos genoux pour les mériter <sup>386</sup>. » Des théologiens ont cherché querelle à ces expressions et à d'autres pareilles, au point de vue de la doctrine; un bon goût sévère suffirait pour les proscrire. Et c'est ici que la manière saine et mâle que Bossuet portait en chaque sujet, retrouve toute sa supériorité.

Je sais, en parlant ainsi des Lettres de Fénelon, les exceptions qu'il convient de faire : il y en a de très-belles de tout point et de très-solides, telles que celle à une dame de qualité *sur l'éducation de sa fille* <sup>387</sup>, telles que les *Lettres sur la Religion* qu'on suppose adressées au duc d'Orléans (le futur Régent), et qui se placent d'ordinaire à la suite du traité *de l'Existence de Dieu* <sup>388</sup>. Mais je parle des *Lettres spirituelles* proprement dites, et je ne crains pas que ceux qui en auront lu un bon nombre me démentent.

M<sup>me</sup> de Maintenon, en recevant les lettres de Fénelon, et tout en les goûtant pour leur délicatesse infinie, les jugeait pourtant avec cet excellent esprit et ce bon sens qu'elle appliquait à tout ce qui n'excé-

dait pas sa portée et l'horizon de son intérieur. Elle eut des doutes sur quelques expressions un peu vives et un peu hasardées, du détail desquelles je fais grâce ici. Pour s'en éclaircir, elle consulta un autre directeur, homme de sens, l'évêque de Chartres (Godet des Marais), et Fénelon eut à se justifier, à s'expliquer. Dans l'explication de lui que nous lisons dans ce volume, et par laquelle il s'attache à réduire ces expressions mystiques et légèrement étranges à leur juste valeur, je suis frappé d'un tour habituel qui a déjà été remarqué, et qui est un trait du caractère de Fénelon. Tout en soutenant ses expressions, ou du moins en les justifiant moyennant des autorités respectables, il termine chaque paragraphe en disant, en répétant sous toutes les formes : « Un prophète (ou un saint) avait déjà dit avant moi quelque chose d'équivalent ou de plus fort, je ne fais que redire la même chose, et plutôt moins fortement; mais *cependant je me sou mets* <sup>389</sup>. » Ce refrain de soumission, revenant perpétuellement à la suite d'une justification qu'il semble donner comme victorieuse, produit à la longue un singulier effet, et finit véritablement par impatienter ceux même qui sont le moins théologiens. J'appelle cela une douceur irritante, et l'impression qu'on éprouve vient bien à l'appui de cette remarque qu'avait déjà faite M. Joubert : « L'esprit de Fénelon avait quelque chose de plus doux que la douceur même, de plus patient que la patience <sup>390</sup>. » C'est encore là un défaut.

Ce qui n'en est pas un, à coup sûr, c'est le caractère générale de sa piété, de celle qu'il ressent et de celle qu'il inspire. Il y veut de la joie, de la légèreté, de la douceur; il en bannit la tristesse et l'âpreté; « La piété, disait-il, n'a rien de faible, ni de triste, ni de



géné : elle élargit le cœur ; elle est simple et aimable ; elle se fait tout à tous pour les gagner tous . » Il réduit presque toute la piété à l'amour, c'est-à-dire à la charité. Cette douceur, chez lui, n'est pourtant pas de la faiblesse ni de la complaisance. Dans le peu qu'on nous donne ici de ses conseils à M<sup>me</sup> de Maintenon, il sait mettre le doigt sur les défauts essentiels, sur cet amour-propre qui veut *tout prendre sur soi*, sur cet esclavage de la considération, cette ambition de paraître parfaite aux yeux des gens de bien, enfin tout ce qui constituait au fond cette nature prudente et glorieuse. Il y a d'ailleurs, dans l'ensemble des *Lettres spirituelles* de Fénelon, une certaine variété par laquelle on le voit se proportionner aux personnes, et il devait surtout y avoir de cette variété dans sa conversation. Les *Entretiens* que nous a transmis Ramsai<sup>391</sup>, et dans lesquels Fénelon lui développa les raisons qui devraient amener victorieusement, selon lui, tout déiste à la foi catholique, sont d'une largeur, d'une beauté simple, d'une éloquence pleine et lumineuse qui ne laisse rien à désirer. De même que l'Entretien qui nous a été conservé de Pascal et de M. de Saci est un des plus beaux témoignages de l'esprit de Pascal, de même ces Entretiens transmis par Ramsai donnent la plus haute idée de la manière de Fénelon, et surpassent même en largeur de ton la plupart de ses lettres.

La plus intéressante partie du volume qu'on publie se compose d'une suite de lettres familières adressées par Fénelon à l'un de ses amis, militaire de mérite, le chevalier Destouches. Tout ce qui passait de distingué à Cambrai (et presque toute l'armée y passait à chaque campagne, durant ces guerres des dernières



années de Louis XIV) voyait Fénelon, était traité par lui; et, avec cet attrait particulier qui était le sien, il lui restait, de ces connaissances de passage, plus d'une liaison durable. Celle qu'il eut avec le chevalier Destouches fut une des plus étroites et des plus tendres. Destouches, alors âgé de quarante-trois ans, servait dans l'artillerie et avec distinction; il était homme d'esprit, cultivé, et goûtait fort Virgile. Avec cela, il était dissipé, adonné aux plaisirs, à celui de la table, qui pour lui n'était pas le seul; et l'on est obligé de convenir que le commerce qu'il eut avec Fénelon ne le convertit jamais bien à fond, puisque c'est lui qui passe pour être le père de d'Alembert, qu'il aurait eu de M<sup>me</sup> de Tencin en 1717. Quoi qu'il en soit, Fénelon l'aimait, et ce seul mot rachetait tout. L'aimable prélat le lui dit sur tous les tons, en le grondant, en le morigénant, et en voyant bien qu'il y réussit peu :

« Si vous alliez montrer ma lettre à quelque grave et sévère censeur, lui écrivait-il un jour (avril 1714) <sup>392</sup>, il ne manquerait pas de dire : Pourquoi ce vieil évêque (Fénelon avait alors soixante-trois ans) aime-t-il tant un homme si profane? Voilà un grand scandale, je l'avoue; mais quel moyen de me corriger? La vérité est que je trouve deux hommes en vous; vous êtes double comme Sosie, sans aucune duplicité pour la finesse; d'un côté, vous êtes mauvais pour vous-même; de l'autre, vous êtes vrai, droit, noble, tout à vos amis. Je finis par un acte de protestation tiré de votre ami Pline le Jeune : *Neque enim amore decipior...* »

C'est-à-dire : « L'affection ne m'aveugle point, il est vrai que j'aime avec effusion, mais je juge, et avec d'autant plus de pénétration, que j'aime davantage <sup>393</sup>. »

Cette Correspondance de Fénelon avec le chevalier Destouches nous montre le prélat jusque dans ces tristes années (1711-1714) se délassant parfois à un

innocent badinage et jouant, comme Lélius et Scipion, après avoir dénoué sa ceinture. Il semble s'être proposé une gageure dans cette Correspondance, il semble avoir dit à son ami un peu libertin : « Vous aimez Virgile, vous le citez volontiers; eh bien ! moi, je vous renvoie à Horace, je ne veux, pour vous battre, d'autre auxiliaire que lui, et je me fais fort de vous insinuer presque tous les conseils chrétiens qui vous conviennent, ou du moins tous les conseils utiles à la vie, en les déguisant sous des vers d'Horace. » Horace, en effet, revient à chaque ligne dans ces lettres, et c'est lui qui parle aussi souvent que Fénelon <sup>894</sup>. Ces lettres donnent tout à fait l'idée de ce que pouvait être cette conversation, la plus charmante et la plus distinguée, aux douces heures de gaieté et d'enjouement; ce sont les *propos de table* et les après-dîners de Fénelon, ce qu'il y a de plus riant dans le ton modéré. On y saisit, comme si l'on y était, les habitudes de penser et de sentir, et l'accent juste de cette fine nature. Destouches avait envoyé au prélat quelques épitaphes latines : « Les épitaphes, répond Fénelon, ont beaucoup de force, chaque ligne est une épigramme; elles sont historiques et curieuses. Ceux qui les ont faites avaient beaucoup d'esprit, mais ils ont voulu en avoir; il ne faut en avoir que par mégarde et sans y songer. Elles sont faites dans l'esprit de Tacite, *qui creuse dans le mal* <sup>895</sup>. » Plus loin, après avoir cité des strophes d'Horace sur la paix, Fénelon arrive à rappeler une stance de Malherbe : « Voilà l'antique, dit-il, qui est simple, gracieux, exquis, voici le moderne *qui a sa beauté* <sup>896</sup>. » Comme cela est bien dit ! comme la proportion, la nuance du moderne à l'antique est bien observée, et comme on sent qu'il préfère l'antique <sup>897</sup> ! Des traits

sérieux et touchants traversent ces jeux d'esprit. Ce fut une grande année pour Fénelon que cette année de 1711. Le premier Dauphin était mort le 14 avril, et le duc de Bourgogne devenait l'héritier prochain et, selon toute apparence, très-prochain du trône. On aurait dit que, du fond de son exil de Cambrai, Fénelon recevait en plein le rayon, et qu'à côté de son royal élève il régnait déjà. Consulté par écrit sur toute matière politique ou ecclésiastique, arbitre très-écouté en secret dans les querelles du Jansénisme, redevenu docteur et oracle, il tenait déjà le grand rôle à son tour. Mais tout à coup les malheurs viennent à fondre : la duchesse de Bourgogne meurt le 12 février 1712; le duc de Bourgogne la suit le 18, six jours après, âgé de vingt-neuf ans; et toutes les espérances, toutes les tendresses, oserons-nous dire les ambitions secrètes, du prélat, s'évanouissent. On voit trace de sa douleur profonde jusque dans cette Correspondance badine; mais que les paroles sont simples, vraies, et qu'elles rejettent bien loin toute maligne pensée! Apprenant la mort de la princesse, qui précéda de si peu celle de son élève, Fénelon écrivait à Destouches (18 février) :

« Les tristes nouvelles qui nous sont venues du pays où vous êtes, Monsieur, m'ôtent toute la joie qui était l'âme de notre commerce : *Quis desiderio sit pudor* \*\*\*... Véritablement la perte est très-grande pour la Cour et pour tout le royaume. On disait de la princesse mille biens qui croissaient tous les jours. On doit être fort en peine de ceux qui la regrettent avec une si juste douleur. (*Quelle manière délicate d'indiquer ses craintes au sujet du duc de Bourgogne!*) Vous voyez combien la vie est fragile. Quatre jours; ils ne sont pas sûrs! Chacun fait l'entendu, comme s'il était immortel; le monde n'est qu'une cohue de gens vivants, faibles, faux et prêts à pourrir; la plus éclatante fortune n'est qu'un songe flatteur \*\*\*. »

Ce ne sont pas là les grands accents, les larges coups d'aile de Bossuet, du haut de la chaire, s'écriant : *Madame se meurt! Madame est morte!* Mais, avec moins d'éclat et de tonnerre, cela n'est-il pas aussi éloquent et aussi pénétrant?

En apprenant la mort du duc de Bourgogne, Fénelon n'a qu'une parole; elle est brève et sentie, elle est ce qu'elle doit être : « Je souffre, Dieu le sait; mais je ne suis point tombé malade, et c'est beaucoup pour moi. Votre cœur, qui se fait sentir au mien, le soulage. J'aurais été vivement peiné de vous voir ici; songez à votre mauvaise santé; *il me semble que tout ce que j'aime va mourir* <sup>400</sup>. » Écrire ainsi au chevalier Destouches dans une telle douleur, c'était le placer bien haut.

Le contre-coup mondain de cette perte cruelle se fait vite sentir à Fénelon. La veille, il était l'homme du règne futur et des prochaines espérances; aujourd'hui il n'est plus rien, son rêve a croulé, et s'il pouvait l'oublier un seul instant, le monde est là aussitôt pour le lui dire. Un homme considérable, ami de Destouches, avait offert sa fille à l'un des neveux de Fénelon; le lendemain de la mort du duc de Bourgogne, cet homme se dédit et retire sa promesse. Fénelon ne s'en étonne point; il ne blâme point ce père attentif au solide établissement de sa fille; il le loue et le remercie même de la netteté de son procédé.

« Pour votre ami, écrit-il à Destouches, je vous conjure de ne lui savoir aucun mauvais gré de son changement; son tort est tout au plus d'avoir trop espéré d'un appui fragile et incertain; c'est sur ces sortes d'espérances incertaines que les sages mondains ont coutume de hasarder certains projets. Quiconque ne passerait pas de telles choses aux hommes deviendrait misanthrope; il faut éviter pour soi de tels écueils dans la vie, et les passer facilement à son prochain <sup>401</sup>. »



Admirable et sereine, ou du moins tranquille disposition, et qui perce en plus d'un endroit de cette Correspondance ! Fénelon connaît à fond le monde et les hommes, il n'a pas une illusion sur leur compte. Un cœur délicat comme le sien en était-il donc à avoir rien à apprendre encore, en fait de dégoûts et d'amertumes ? Mais il n'est pas pour cela misanthrope, et, s'il l'était jamais, il aurait une manière de l'être qui ne ressemblerait à nulle autre :

« Je suis fort aise, mon cher bonhomme, écrit-il à Des-touches, de ce que vous êtes content d'une de mes lettres qu'on vous a fait lire. Vous avez raison de dire et de croire que je demande peu de presque tous les hommes ; je tâche de leur rendre beaucoup, et de n'en attendre rien. Je me trouve fort bien de ce marché ; à cette condition, je les défie de me tromper. Il n'y a qu'un très-petit nombre de vrais amis sur qui je compte, non par intérêt, mais par pure estime ; non pour vouloir tirer aucun parti d'eux, mais pour leur faire justice en ne me défiant point de leur cœur. Je voudrais obliger tout le genre humain, et surtout les honnêtes gens ; mais il n'y a presque personne à qui je voulusse avoir obligation. Est-ce par hauteur et par fierté que je pense ainsi ? Rien ne serait plus sot et plus déplacé ; mais j'ai appris à connaître les hommes en vieillissant, et je crois que le meilleur est de se passer d'eux sans faire l'entendu <sup>403</sup>. » — « J'ai pitié des hommes, dit-il encore, quoiqu'ils ne soient guère bons <sup>404</sup>. »

Cette rareté de bonnes gens, qui lui paraît être *la honte du genre humain*, le ramenait d'autant plus à aimer les amis choisis qu'il s'était faits : « La comparaison ne fait que trop sentir le prix des personnes vraies, douces, sûres, raisonnables, sensibles à l'amitié, et au-dessus de tout intérêt <sup>404</sup>. » Une seule fois, on lui surprend encore une curiosité d'esprit, c'est pour le prince Eugène, en qui il a cru apercevoir un vrai grand homme. Il avoue qu'il serait curieux de le connaître et de l'observer :



« Ses actions de guerre sont grandes; mais ce que j'estime le plus en lui, c'est des qualités auxquelles ce qu'on appelle fortune n'a aucune part. On assure qu'il est vrai, sans faste, sans hauteur, prêt à écouter sans prévention, et à répondre en termes précis. Il se dérobe des moments pour lire; il aime le mérite, il s'accommode à toutes les nations; il inspire la confiance : voilà l'homme que vous allez voir. Je voudrais bien le voir aussi dans nos Pays-Bas; j'avoue que j'ai de la curiosité pour lui, quoiqu'il m'en reste peu pour le genre humain <sup>405</sup>. »

La mort du duc de Beauvilliers (31 août 1714) acheva de briser les derniers liens étroits qui rattachaient Fénelon à l'avenir : « Les vrais amis, écrivait-il en cette occasion à Destouches, font toute la douceur et toute l'amertume de la vie <sup>406</sup>. » C'est à Destouches aussi qu'il écrivait cette admirable lettre, déjà citée par M. de Bausset, sur ce qu'il serait à désirer « que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble le même jour <sup>407</sup>, » et il cite à ce sujet Philémon et Baucis; tant il est vrai qu'il y a un rapport réel, et que nous n'avons pas rêvé, entre l'âme de Fénelon et celle de la Fontaine.

C'est assez indiquer l'intérêt de ces lettres nouvelles. On y trouverait quelques détails de plus sur la dernière année de Fénelon (1714). La paix qui venait de se signer lui imposait de nouveaux devoirs :

« Ce qui finit vos travaux, écrivait-il à Destouches, commence les miens; la paix qui vous rend la liberté me l'ôte; j'ai à visiter sept cent soixante et quatre villages. Vous ne serez pas surpris que je veuille faire mon devoir, vous que j'ai vu si scrupuleux sur le vôtre, malgré vos maux et votre blessure <sup>408</sup>. »

Six semaines avant sa mort, dans une de ses visites pastorales, il avait versé en carrosse et failli périr; il raconte cela bien agréablement :

« Une assez longue absence a retardé les réponses que je vous dois. Il est vrai, cher homme, que j'ai été dans le plus grand danger de périr; je suis encore à comprendre comment je me suis sauvé; jamais on ne fut plus heureux en perdant trois chevaux. Tous mes gens me criaient : *Tout est perdu! sauvez-vous!* Je ne les entendais point, les glaces étaient levées. Je lisais un livre, ayant mes lunettes sur le nez, mon crayon en main, et mes jambes dans un sac de peau d'ours; tel à peu près était Archimède, quand il périt à la prise de Syracuse. La comparaison est vaine, mais l'accident était affreux <sup>409</sup>. »

Et il entre dans le détail de l'accident : une roue de moulin qui se met tout à coup à tourner au bord d'un pont sans garde-fous, un des chevaux de côté qui s'effraie, qui se précipite, et le reste. — Jusqu'à la fin, malgré ses tristesses intérieures, et quoique son cœur fût resté toujours malade depuis la perte qu'il avait faite de son élève chéri, Fénelon savait sourire, et sans trop d'effort. Il a cette gaieté légère qui n'est ni une dissipation ni un mensonge, et qui, chez lui, n'est que le mouvement naturel d'une âme chaste, égale, tempérante; il a cette joie dont il a dit si bien que « la frugalité, la santé et l'innocence en sont les vraies sources. » Dans sa dernière lettre du 1<sup>er</sup> décembre 1714 (c'est-à-dire un mois avant de tomber malade de sa maladie finale), il plaisantait encore Destouches sur les *jolis* repas auxquels le chevalier s'adonnait, au risque de s'en repentir : « C'est à Cambrai, dit-il, qu'on est sobre, sain, léger, content et gai avec règle <sup>410</sup>. » Le ton général de ces lettres aimables est marqué dans ces paroles mêmes. En lisant cette correspondance familière, je retrouve, comme dans tout Fénelon, quelque chose de gai, de court, de vif, de lent, d'aisé, d'insinuant et d'enchanteur.

Parmi les plaisanteries qu'on y rencontre, il en est

quelques-unes qui ont trait à la querelle des Anciens et des Modernes, laquelle était alors flagrante au sein de l'Académie et qui se rallumait de plus belle, précisément quand la paix se signait en Europe. La Motte, ami du chevalier Destouches, venait de traduire, de travestir l'*Iliade* d'Homère, et il l'envoyait à Fénelon, en lui demandant son avis. Fénelon ici fut un peu faible. Invoqué pour juge et pour arbitre des deux parts, il éluda. Il pensait qu'en ces matières qui n'intéressent point le salut de l'État, on peut être plus coulant que dans d'autres, et incliner vers la politesse. Il répondit à La Motte par des compliments et des louanges, sans vouloir se prononcer sur le fond; il s'en tira par un vers de Virgile, qui laisse la victoire indécise entre deux bergers : *Et vitula tu dignus, et hic* <sup>411</sup>... La victoire indécise entre La Motte et Homère ! Et c'est Fénelon, le traducteur, le continuateur de l'*Odyssée*, le père du *Télémaque*, qui parle ainsi <sup>412</sup> ! Est-il bien possible de pousser à ce point la tolérance ? Évidemment Fénelon n'avait pas cette irritabilité de bon sens et de raison qui fait dire *Non* avec véhémence, cette faculté droite et prompte, même un peu brusque, que Despréaux portait en littérature, et Bossuet en théologie. Nous retrouvons encore ici un côté faible.

A chacun sa gloire et ses ombres. On peut prendre Fénelon en défaut sur quelques points. Bossuet, en théologie, l'a poussé rudement <sup>413</sup>. Je le trouve également réfuté, gourmandé avec force, à propos de ses *Dialogues sur l'Eloquence* et de quelques assertions hasardées sur les orateurs anciens, par un homme instruit, un esprit rigoureux et nullement méprisable, également adversaire de Rollin, Gilbert <sup>414</sup>. Mais qu'importent aujourd'hui quelques inexactitudes ?

Fénelon a eu l'esprit de piété, et il a eu l'esprit de l'antiquité. Il unit en lui ces deux esprits, ou plutôt il les possède et les contient chacun dans sa sphère, sans combat, sans lutte, sans les mettre aux prises, sans que rien vienne avertir du désaccord, et c'est un grand charme. Pour lui, le combat du Christianisme et de la Grèce n'existe pas, et *Télémaque* est le monument unique de cette heureuse et presque impossible harmonie.

Le *Télémaque* (comment n'en pas dire un mot en parlant de Fénelon ?) n'est pas de l'antique pur. De l'antique pur aujourd'hui serait plus ou moins du calqué et du pastiche. Nous avons eu, depuis lors, de frappants modèles de cet antique étudié et refait avec passion et avec science. Le *Télémaque* est autre chose, quelque chose de bien plus naïf et de plus original dans son imitation même. C'est de l'antique ressaisi naturellement et sans effort par un génie moderne, par un cœur chrétien, qui, nourri de la parole homérique, s'en ressouvient en liberté et y puise comme à la source; mais il la refait et la transforme insensiblement, à mesure qu'il s'en ressouvient. Cette beauté ainsi détournée, adoucie et non altérée, coule chez Fénelon à plein canal, et déborde comme une fontaine abondante et facile, une fontaine toujours sacrée, qui s'accommode à sa nouvelle pente et à ses nouvelles rives. Pour apprécier comme il convient le *Télémaque*, il n'est que de faire une chose; oubliez, si vous le pouvez, que vous l'avez trop lu dans votre enfance. J'ai eu l'an dernier ce bonheur; j'avais comme oublié le *Télémaque*, et j'ai pu le relire avec la fraîcheur d'une nouveauté <sup>415</sup>.

Littérairement, on a beaucoup loué et cherché à définir Fénelon, mais nulle part, selon moi, avec une

sesnibilité d'expression plus heureuse et une plus touchante ressemblance que dans le passage suivant, où il s'agit autant de son style que de sa personne : « Ce qu'il faisait éprouver n'était pas des transports, mais une succession de sentiments paisibles et ineffables : il y avait dans son discours je ne sais quelle tranquille harmonie, je ne sais quelle douce lenteur, je ne sais quelle longueur de grâces qu'aucune expression ne peut rendre <sup>416</sup>. » C'est Chactas qui dit cela dans *les Natchez* <sup>417</sup>. Il est assez singulier qu'une telle parole se rencontre dans la bouche du Sauvage américain, mais elle n'en est pas moins belle et parfaite, et digne qu'on l'inscrive à la suite des pages de Fénelon.



## II

### SA CORRESPONDANCE SPIRITUELLE

Lundi 27 mars 1854.

Lorsque Fénelon, jeune, entendait les prédicateurs les plus célèbres de son temps, et Bourdaloue tout le premier, il n'était point entièrement satisfait; il eût voulu en maint cas une manière de prêcher plus vive, plus courte, plus familière, plus nuancée; il eût voulu qu'on ne pût en rien soupçonner que le discours qu'on écoutait était un discours écrit à l'avance, appris et retenu, mais qu'à de certaines inflexions, à de certaines marques involontaires et même à des négligences, on crût sentir que cela était dit de source et d'abondance de cœur, et que cette éloquence coulait de génie. En un mot, l'esprit si fin et si pénétrant, si athénien et si chrétien tout ensemble, de Fénelon, jugeant le talent des autres, même lorsque ce talent était le plus solide et le mieux établi, y voyait tous les défauts qu'un goût délicat peut seul ressentir, et il les eût voulu éviter.

Quand il parlait pour son compte dans ses missions, dans ses instructions pastorales, dans ses homélies de diocèse, je ne fais nul doute que Fénelon ne fût arrivé à une sorte de perfection, délicieuse pour les gens

d'esprit qui l'écoutaient, en même temps que salutaire et persuasive pour tous. La Bruyère, dans son Discours de réception à l'Académie, parlant de Fénelon, qui était le dernier académicien reçu et qui, trois mois avant lui, avait fait un charmant discours, disait : «... Après ce que vous avez entendu, comment osé-je parler, comment daignez-vous m'entendre? Avouons-le : on sent la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation. Toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse; on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, et comme il le dit <sup>418</sup>... » C'était avec son esprit, avec son âme, avec son goût, que Fénelon fut orateur comme il fut tout ce qu'il voulut être, et on ne désirait rien de plus en l'écoutant <sup>419</sup>. Toutefois, et malgré les efforts de l'abbé Maury pour porter au rang des chefs-d'œuvre deux des sermons de Fénelon, ce dernier, en raison même de la multiplicité de ses dons, n'avait pas reçu avant tout celui de la puissance oratoire, de cette organisation manifeste, naturellement montée pour être sonore et retentissante, pour être hautement distributive à distance, et qu'il suffit ensuite de nourrir au dedans de forte doctrine, d'étude et de saines pensées, pour que tout cela tourne en fleuve, en pluie, en tonnerre majestueux, ou en une vaste canalisation fécondante. Quand il parlait comme lorsqu'il écrivait, Fénelon se tenait plus volontiers à mi-côte et sur les collines : « Son style noble et léger, a-t-il dit de Pellisson, ressemblait à la démarche des divinités fabuleuses qui *coulaient* dans les airs sans

poser le pied sur la terre <sup>420</sup>. » On peut dire de lui-même et en supprimant l'image de *fabuleuses*; sa parole avait quelque chose de noble et de léger qui rappelle ces figures angéliques, amies de l'homme, et se tenant toujours à sa portée, qui pourraient s'enlever plus haut, qui ne le veulent pas, et qui aiment mieux, dès qu'il le faut, redescendre <sup>421</sup>. Fénelon, dans ses effusions de parole publique ou particulière, a des instants d'énergie et de grande force \*, mais ce ne sont que des instants; la familiarité, la grâce, l'insinuation, sont sa plus ordinaire habitude et son allure naturelle. Il dit *vite et court*, il recommence plus d'une fois; il glisse, il coule, on dirait qu'il va s'élever, il en donne le sentiment; il semble vous épargner plutôt que lui-même en ne vous saisissant pas, en ne vous ravissant pas. Il touche, il accommode le détail, il y verse un esprit d'onction. En un mot, il a surtout les qualités qui devaient agir de près quand il entretenait quelque âme en peine et tourmentée de scrupules dans le petit entresol de la duchesse de Beauvilliers, ou, comme il le dit, « auprès de la petite cheminée de marbre blanc. »

Fénelon est surtout un parfait et souverain directeur. Je vais tout d'abord au-devant de l'objection. Comme tel, comme arbitre secret des âmes, il a eu ses erreurs, il a dévié, il s'est livré surabondamment

---

\* Ainsi, dans le Sermon pour la fête de l'Épiphanie, on trouve ce mot souvent cité : « L'homme s'agite, mais Dieu le mène. » Et dans le second point du même Sermon, dans cette seconde partie qui est d'une grande beauté morale, il y a sur la corruption des mœurs et sur la décadence de la foi, de ces traits de vigueur qui sembleraient appartenir à Bossuet : « Les hommes gâtés jusque dans la moelle des os par les ébranlements et les enchantements des plaisirs violents et raffinés ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente : ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion. Est-ce donc là être chrétien? etc. <sup>422</sup> »

à ses goûts et à sa prédilection. Il y a eu dans sa vie un moment critique où ce penchant et cette vocation particulière qu'il se sentait pour la direction intérieure et pour les mystères délicats de la piété l'ont abusé et légèrement enivré. En rencontrant chez M<sup>me</sup> Guyon une âme tendre et subtile, qui renouvelait en apparence ce qu'on a rapporté des ferveurs les plus saintes et les plus favorisées, il s'oublia trop à spéculer avec elle et à rivaliser de curiosité ou d'abandon. Passons l'éponge sur ce moment d'illusion et d'oubli dans lequel nous ne pourrions d'ailleurs faire un seul pas sans obscurité ou sans éblouissement. Ce n'est pas à nous et ce n'est pas ici qu'il convient d'entrer en éclaircissement sur ce qu'on a appelé *les divers degrés d'Oraison* : nous ne pouvons rester qu'au seuil, et c'est beaucoup déjà de nous y tenir. Je ne prendrai donc Fénelon qu'en dehors de cette affaire du Quiétisme, et tout simplement comme un guide approprié, le plus fin, le plus distingué, le plus à souhait, que consultaient quelques âmes inquiètes, quelques amis fidèles <sup>423</sup>.

On a depuis longtemps recueilli sous le titre de *Lettres spirituelles* les lettres de Fénelon qui portent spécialement sur ces points de la vie intérieure, et dans lesquelles il enseigne à faire de vrais progrès « dans l'art d'aimer Dieu. » Ce recueil, si répandu et si estimé qu'il soit, n'est pas celui de Fénelon que je conseillerais aux personnes du monde ni que je préfère. On y a trop exclusivement rassemblé ce qui tient aux choses intérieures, en retranchant des lettres ce qui s'y mêlait d'accidentel, de relatif au monde, aux personnes, ce qui y donnait de la réalité. Je ne saurais mieux comparer l'effet continu de ces lettres ainsi réduites qu'à un festin dans lequel, sous



prétexte de retrancher des aliments et des mets toute portion inutile ou grossière, on n'aurait servi que des gelées, des consommés, des sirops et des élixirs : on en est tout aussitôt rassasié. La meilleure manière, selon moi, de lire les *Lettres spirituelles* de Fénelon lorsqu'on veut en faire un lent et juste usage, c'est de les lire dans leur suite et leur diversité, telles qu'on les a recueillies et disposées dans la grande édition en onze volumes de la *Correspondance* (1827). Là on trouve les noms, les dates, les événements, tout ce qui circonstancie et qui fait vivre.

Et par exemple, nous connaissons la comtesse de Grammont : elle était née Hamilton, et sœur du piquant et moqueur écrivain; elle était femme du chevalier, depuis comte de Grammont, si connu par les *Mémoires* que rédigea pour lui son beau-frère. Amenée jeune en France par ses parents pendant les troubles civils de son pays, elle avait été élevée au monastère de Port-Royal et y avait toujours conservé des attaches. Revenue plus tard en France à titre de comtesse de Grammont, femme de la Cour des plus en vue, hautaine, brillante, galante même, mais respectée et considérée jusque dans ses dissipations, elle garda en vieillissant des restes de beauté, se fit agréer en tout temps de Louis XIV, et au point de donner par moments de l'ombrage à M<sup>me</sup> de Maintenon. Saint-Simon et M<sup>me</sup> de Caylus nous apprennent tout cela, et ne nous laissent pas ignorer non plus les variations d'humeur et de caractère qui faisaient d'elle une personne encore plus agréable qu'aimable. Eh bien, la comtesse de Grammont est une des correspondantes spirituelles de Fénelon, non pas précisément une de ses pénitentes; pourtant il semble être celui qui contribua le plus à la ramener et à la fixer



aux idées de religion, et ce ne fut que lorsque Fénelon fut retiré à Cambrai et dans l'exil que la comtesse revint à ses anciens errements de Port-Royal et à se déclarer ouvertement de ce côté : jusque-là, et tant que Fénelon avait été à sa portée, elle se contentait dans une voie moyenne.

C'est vers l'âge de quarante-cinq ans que la comtesse de Grammont commença ainsi à changer et à vouloir régler sa vie. Elle avait fort à faire : « Vous avez beaucoup à craindre et du dedans et du dehors, lui écrivait Fénelon. Au dehors, le monde vous rit, et la partie du monde la plus capable de nourrir l'orgueil donne au vôtre ce qui peut le flatter, par les marques de considération que vous recevez à la Cour. Au dedans, vous avez à surmonter le goût d'une vie délicate, un esprit hautain et dédaigneux, avec une longue habitude de dissipation. Tout cela, mis ensemble, fait comme un torrent qui entraîne malgré les meilleures résolutions <sup>424</sup>. » Et il conseillait comme vrai remède de sauver chaque jour quelques heures pour la prière et pour la lecture. Ne fût-ce qu'une demi-heure le matin, qu'un demi-quart d'heure pris sur les embarras et bien ménagé, tout est bon. De plus, même dans la vie la plus envahie, il y a des instants d'intervalle toujours : « Divers petits temps, ramassés dans la journée, ne laisseront pas de faire tous ensemble quelque chose de considérable. » C'est dans ces instants qu'on se renouvelle, dit-il, devant Dieu et qu'on répare à la hâte *les brèches que le monde a faites* <sup>425</sup>. Le silence surtout lui paraît un grand remède, et le seul dans les instants même qu'on ne peut dérober au monde. Imaginez la sœur d'Hamilton, digne en tout de lui pour l'esprit, pour les grâces moqueuses, pour l'ironie fine, imperceptible, élégante,

impitoyable et vengeresse : il faut retrancher tout cela, *laisser aux autres les honneurs de la conversation* : « Vous ne pouvez dompter votre esprit dédaigneux, moqueur et hautain, qu'en le tenant comme enchaîné par le silence <sup>426</sup>... Vous ne sauriez trop rudement jeûner des plaisirs d'une conversation mondaine. Il faut vous rabaisser sans cesse : vous ne vous relèverez toujours que trop <sup>427</sup>. » Il sait bien le point où il touche, et il y revient instamment : conserver le recueillement *même en conversation* : « Vous avez plus besoin qu'un autre de ce contre-poison <sup>428</sup>. » Mais encore faut-il que ce silence qu'on observe et auquel on se condamne ne soit pas un *silence sec et dédaigneux*, car l'amour-propre refoulé a bien des détours : « Il faut au contraire que ce soit un silence de déférence à autrui <sup>429</sup>. » Ainsi Fénelon sur tous les tons et avec toutes les adresses essaye d'insinuer la charité pour le prochain à la sœur d'Hamilton \*. Fénelon se méfie aussi avec elle d'un autre écueil : « Vous avez plus de besoin d'être mortifiée, lui dit-il, que de recevoir des lumières <sup>431</sup>. » Ces lumières de religion, il sait bien que la comtesse les a reçues dès l'enfance dans le monastère où elle a été élevée ; elle a plutôt besoin, en revenant du monde à la religion, de ne point passer d'un amour-propre à un autre, de ne point chercher à exceller ni à être merveilleuse dans un autre sens : « Ce que je

---

\* Il aurait pu également lui dire ce qu'il écrivait à la duchesse douairière de Mortemart (11 octobre 1710), sur cette habileté à voir et à reprendre les défauts de ceux qui nous entourent : « C'est par imperfection qu'on reprend les imparfaits. C'est un amour-propre subtil et pénétrant qui ne pardonne rien à l'amour-propre d'autrui. Plus il est amour-propre, plus il est sévère censeur. Il n'y a rien de si choquant que les travers d'un amour-propre, à un autre amour-propre délicat et hautain. Les passions d'autrui paraissent infiniment ridicules et insupportables à quiconque est livré aux siennes <sup>430</sup>. » Délicat comme était Fénelon, combien il lui aurait été facile d'être malin et satirique ! Il sut s'en abstenir par humanité ou s'en guérir par charité.

vous souhaite le plus est la petitesse et la simplicité d'esprit. Je crains pour vous une dévotion *lumineuse*, haute, qui, sous prétexte d'aller au solide en lecture et en pratique, nourrisse en secret je ne sais quoi de grand et de contraire à Jésus-Christ enfant, simple et méprisé des sages du siècle. Il faut être enfant avec lui. Je le prie de tout mon cœur, madame, de vous ôter non-seulement vos défauts, mais encore ce goût de grandeur dans les vertus, et de vous rapetisser par grâce <sup>432</sup>. » Il n'y a rien dans ces lettres de Fénelon à M<sup>me</sup> de Grammont qui paraisse excéder pour le fond ce que le bon sens délicat du directeur chrétien le plus éclairé peut conseiller et prescrire. Dans l'expression pourtant il se glisse quelques termes trop enfantins comme on en passe à saint François de Sales, mais qui sont déplaisants ici sous une plume châtiée et dans le sérieux du grand siècle : « Il faut vous *apetisser*, vous faire enfant, vous *emmaillotter* et vous *donner de la bouillie*; vous serez encore une *méchante enfant* <sup>433</sup>. » Ce sont là les mièrevries du genre, et le mauvais goût de Fénelon. C'est par ce côté qu'il n'a point repoussé d'instinct et par une aversion première M<sup>me</sup> Guyon et son jargon, comme l'eût fait Bossuet ou même Du Guet.

Dans le temps que M<sup>me</sup> de Grammont se réfugiait ainsi avec assez de peine, mais avec sincérité, vers la pensée religieuse, il y avait des exemples à l'entour ou de conversions ou de rechutes, et qui faisaient bruit. M. de Tréville, dont il m'arrive de parler quelquefois et qui était un personnage considérable aux yeux de la société d'alors, venait de retomber dans des habitudes mondaines après quelques années de retraite et d'austérités <sup>434</sup>. Ce pourrait bien être de

lui et de son exemple que M<sup>me</sup> de Grammont était préoccupée en 1686, et Fénelon lui répondait :

« Ce qui me fâche le plus dans ces affaires malheureuses, c'est que le monde, qui n'est que trop accoutumé à juger mal des gens de bien, conclut qu'il n'y en a point sur la terre. Les uns sont ravis de le croire et en triomphent malignement; les autres en sont troublés... On s'étonne de voir un homme qui a fait semblant d'être bon, ou, pour mieux dire, qui, ayant été véritablement converti dans la solitude, est retombé dans ses inclinations et dans ses habitudes, dès qu'il a été exposé au monde. Ne savait-on pas que les hommes sont fragiles, que le monde est contagieux, que les gens faibles ne peuvent se conserver qu'en fuyant les occasions? Qu'y a-t-il donc de nouveau? voilà bien du bruit pour la chute d'un arbre sans racines, et attaqué de tous les vents <sup>425</sup> ! »

Mais une autre conversion qui occupa le monde quelques années après et qui tint bon, fut celle de M<sup>me</sup> de La Sablière, cette amie désabusée de La Fare, cette patronne constante de La Fontaine :

« Ce que vous me mandez de M<sup>me</sup> de La Sablière, écrivait Fénelon de Versailles (1691), me touche et m'édifie. Je ne l'ai vue qu'une fois, mais il m'en est resté une grande impression. Elle a bien raison de ne chercher plus rien dans les hommes, ayant trouvé Dieu, et de faire le sacrifice de ses meilleurs amis. Le bon ami est au dedans du cœur <sup>426</sup>. »

Les mortifications de divers genres ne manquèrent point à M<sup>me</sup> de Grammont en ces années. MM. Hamilton ses frères, qui étaient de l'expédition d'Irlande et du parti de Jacques II, échouèrent en quelque occasion particulière, furent blâmés et encoururent quelque disgrâce à Saint-Germain : elle en fut piquée et outrée dans sa tendresse et dans son orgueil; elle s'y retrouva tout entière avec « son humeur hautaine, injuste et révoltée <sup>427</sup>. » Fénelon fait tout pour la dompter et pour l'adoucir : « Hélas ! Madame,



qu'attendiez-vous des hommes? Vous ne les connaissiez donc pas? Ils sont faibles, inconstants, aveugles; les uns ne veulent pas ce qu'ils peuvent, les autres ne peuvent pas ce qu'ils veulent. La créature est un roseau cassé : si on veut s'appuyer dessus, le roseau plie, ne peut vous soutenir et vous perce la main <sup>438</sup>. » Ce sont les touches énergiques chez Fénelon. L'expression toutefois est-elle aussi ferme et aussi exacte de tout point que l'aurait eue en pareil cas Pascal ou Bossuet? Ce *roseau cassé*, ce roseau résistant et sec, et qui perce la main quand on s'y appuie, est-il bien de la même nature que le roseau qui *plie* et qui, par conséquent, se dérobe? Fénelon n'a-t-il pas associé dans une même image deux roseaux d'espèce différente? Je rougis presque de hasarder ce doute littéraire à l'occasion d'une belle pensée morale.

A cette mortification de famille et d'orgueil, il s'en joignait en ce temps-là une autre pour M<sup>me</sup> de Grammont, une mortification plus intime et plus secrète, qui tenait à la personne et à la beauté. Elle n'était plus jeune, elle n'était plus belle, elle le disait sans doute, mais elle avait de beaux restes, elle le savait, elle en jouissait encore tout bas comme un vaincu généreux qui sait se faire respecter, même en se retirant. Or voilà qu'une disgrâce désagréable vient la saisir au front; son visage se couvre de rougeurs; des dartres (puisqu'il faut les appeler par leur nom) viennent l'éprouver : « Dieu vous a donné, lui disait Fénelon, une rude croix par le mal que vous souffrez. Il est opiniâtre, il est douloureux; outre les douleurs du mal, vous avez celles des remèdes. Mais la douleur n'est pas ce qui vous fait le plus de peine; vous êtes courageuse et dure contre vous-même pour souffrir



patiemment; mais Dieu vous a prise par un autre endroit plus sensible, qui est votre faible, il attaque votre délicatesse et votre propreté. Vous qui êtes d'un goût si exquis et si dédaigneux, vous êtes réduite à être dégoûtée de vous-même <sup>439</sup>... » Chaque fois qu'il revient sur ce point pénible, Fénelon a soin de montrer combien l'épreuve est bien choisie, combien l'espèce de mal est appropriée à cette fine et fière nature, la plus faite pour en ressentir l'affront. Il ne manque pas d'ajouter que « la lèpre de l'orgueil, de l'amour-propre et de toutes les autres passions de l'esprit, si nous n'étions point aveugles, nous paraîtrait bien plus horrible et plus contagieuse <sup>440</sup>. » M<sup>me</sup> de Grammont le croyait sans doute comme lui, mais elle souffrait tout en le croyant.

Pendant qu'il lui écrivait ces lettres de demi-consolation, Fénelon était encore à Versailles, attaché à l'éducation du duc de Bourgogne, et il ne pouvait dérober que des quarts d'heure de son temps. M<sup>me</sup> de Grammont s'en plaignait quelquefois et semblait croire que de plus heureux qu'elle occupaient ses soins comme directeur. Il s'en défendait fort : « Ce n'est pas moi, madame, qui suis difficile à voir, c'est vous. Souvenez-vous-en bien, et n'allez plus gronder contre les gens qui me gardent comme une relique. » Fénelon n'entra donc jamais très-avant ni d'une manière parfaitement suivie dans la direction de M<sup>me</sup> de Grammont; ses conseils tournent dans un même cercle et ne se renouvellent que par l'agrément d'expression qu'il y met : « Surtout, madame, sauvez votre matin, et défendez-le comme on défend une place assiégée. Faites des sorties vigoureuses sur les importuns; nettoyez la tranchée, et puis renfermez-vous dans votre donjon <sup>441</sup>... »

Quelques-unes de ces lettres que Fénelon adresse à la comtesse de Grammont vont pourtant plus avant et développent les points importants, et toujours intelligibles, de sa doctrine de piété. Les Stoïciens, Épictète par exemple, posaient en principe que, pour être heureux et sage, il faut se retrancher en soi et dans les seules choses qui dépendent de nous, en coupant court à ce qui est du dehors, aux accidents, et en levant pour ainsi dire à chaque fois le pont-levis, de telle sorte que la communication ne se fasse que par manière d'acquit et sans nous affecter essentiellement. Fénelon, comme tous les vrais chrétiens, trouverait cette façon d'atteindre à la sagesse et au bonheur bien morne et bien insuffisante; ce n'est point en se réfugiant et en se retranchant dans le *moi* qu'il croit possible de trouver la paix : car en nous, pense-t-il, et dans notre nature sont les racines de tous nos maux; tant que nous restons renfermés dans nous-mêmes, nous offrons prise sous le souffle du dehors à toutes les impressions sensibles et douloureuses : « Notre humeur nous expose à celle d'autrui; nos passions s'entrechoquent avec celles de nos voisins; nos désirs sont autant d'endroits par où nous donnons prise à tous les traits du reste des hommes; *notre orgueil, qui est incompatible avec l'orgueil du prochain, s'élève comme les flots de la mer irritée* : tout nous combat, tout nous repousse, tout nous attaque; nous sommes ouverts de toutes parts par la sensibilité de nos passions et par la jalousie de notre orgueil. » Le remède, à ses yeux, est donc de sortir de soi pour trouver la paix, et de s'élever par le cœur et par la prière, de se plonger et de se perdre autant qu'on le peut dans la pensée de l'Être infini, de l'Être paternel, aimant et bon, et toujours pré-

sent; d'obtenir, s'il est possible, que sa volonté se substitue en nous à la nôtre : « Alors on goûte la vraie paix réservée aux hommes de bonne volonté...; alors les hommes ne peuvent plus rien sur nous, car ils ne peuvent plus nous prendre par nos désirs ni par nos craintes; alors nous voulons tout et nous ne voulons rien. C'est être inaccessible à l'ennemi; c'est devenir invulnérable <sup>442</sup>. » Qu'il y ait eu dans la doctrine des derniers Stoïciens, d'Épictète même et de Marc-Aurèle, un commencement de cette manière de concevoir l'affranchissement de l'esprit, je ne le nierai pas; mais une telle pensée n'a eu son éclaircissement entier et son accomplissement que dans le Christianisme et dans l'idée de Dieu qu'il est venu révéler au monde. La doctrine de Fénelon, dégagée de quelques subtilités d'expression et de quelques renchérissements particuliers à sa manière de sentir et d'écrire, n'est autre que la doctrine chrétienne dans sa plus spirituelle vivacité <sup>443</sup>.

Qu'on veuille un moment y penser ! L'idée de Dieu, c'est-à-dire d'une cause supérieure et première qui nous domine et nous environne, est une idée toute naturelle et selon la perspective humaine de tous les temps. Il arrive seulement que cette idée varie dans son mode et dans ses degrés. Aux époques où l'on n'avait pas étudié la nature physique et où les causes secondes et les lois de l'univers étaient peu connues, la toute-puissance suprême semblait plus rapprochée de chacun en ce qu'on la voyait comme directement dans chaque événement inattendu, dans chaque phénomène. Le bon Joinville, en son voyage d'Égypte et de Syrie, nous est une image fidèle de ces époques naïves et ferventes, pour qui le miracle éclatait et renaissait à chaque pas. Depuis que la

nature physique est plus connue et que la science en observe et en expose successivement les lois, il serait à craindre que la pensée de Dieu, même auprès de ceux qui ne cessent de l'admettre et de s'incliner devant elle, ne reculât en quelque sorte aux confins de l'univers et ne s'éloignât trop de l'homme, jusqu'à ne plus être à son usage et à sa portée; il serait à craindre que ce Dieu, tel qu'on a reproché à Bolingbroke de le vouloir établir, Dieu plus puissant que bon, plus souverainement imposant que présent et que juste, Dieu qu'on admet en un mot, mais qu'on n'adore point et qu'on ne prie point, il serait à craindre que ce Dieu-là ne prît place, et seulement pour la forme, dans les esprits, si la pensée chrétienne ne veillait tout à côté, si le Dieu du *Pater* ne cessait d'être présent matin et soir à chaque cœur, et si la prière ne maintenait cette communication invisible et continuelle de notre esprit borné avec l'Esprit qui régit tout. Avant d'ouvrir les écrits spirituels de Fénelon ou ceux de tout autre chrétien, c'est là ce qu'il faut se dire pour ne pas être étonné de certaines expressions vives. Les écrivains dits spirituels et mystiques, à force de sentir cette condition de l'homme souffrant, dénué et orphelin, qui n'a pas cessé d'être dans un rapport intime avec un Dieu aussi tendre et aussi miséricordieux que puissant, ont eu des paroles qui semblent annoncer une exaltation excessive et une certaine ivresse. Fénelon non plus que saint François de Sales n'en est pas exempt <sup>444</sup>.

On est plus disposé à passer cet excès à saint François de Sales, en raison de son siècle, et aussi à la faveur d'une certaine poésie franche qui s'y mêle et qui ne se donne que comme poésie. On comprendra



qu'entre ces deux natures si déliées, si fines, si élevées, je n'aie pas à exprimer même une préférence, et je ne puis que parler en général de la diversité de ton et de nuance qui caractérise leur manière. Saint François de Sales a plus d'enthousiasme, et un enthousiasme toujours renaissant; il a la verve lyrique, l'hymne amoureux qui s'élance : Fénelon a plus le don de la causerie, de la conversation légère, le conseil gracieux, délié et rapide (*lenessusurri*). Saint François de Sales court de çà et de là et sort de son sujet, ou du moins voltige alentour; il chante comme un oiseau en sautant de branche en branche; il a l'ébriété de la vigne mystique, et il ne le cache pas. Il voit la nature toute fleurie, toute vivante sous ses plus riants emblèmes; il rejoint plus directement les objets de sa piété aux images de la nature physique, aux vendanges, au printemps. S'il a l'esprit sérieux, il le dérobe souvent, il a l'enfance de l'imagination; la langue de son temps y prête, et il en use comme d'un privilège qui lui serait singulier. Son expression prend feu et reluit à chaque pas : « J'ai fait un sermon ce matin tout de flammes... — Voyez-vous, je ris déjà dans le cœur sur l'attente de votre arrivée. — O Dieu ! ma chère fille, elles s'en vont ces années et courent à la file imperceptiblement les unes après les autres, et, en dévidant leur durée, elles dévident notre vie mortelle; et, se finissant, elles finissent nos jours. Oh ! que l'Éternité est incomparablement plus aimable <sup>445</sup> !... » Ces chants-là, ces accents et ces essors sont perpétuels chez lui. Quand il parle de la Fête-Dieu, du Saint-Sacrement ou de la Vierge, chevalier naïf de l'ordre de Dieu, il n'a pas seulement le saint nom gravé sur la poitrine, il porte au bras les rubans et les couleurs. Il est plein d'abus de goût; il s'amuse, il



folâtre, il se joue. On devrait inventer un mot comme *marivauder* pour saint François de Sales, mais un mot sans blâme et sans injure : je dirai de lui qu'il *séraphise*. On le lui passe comme à quelqu'un qui tient d'Amyot, qui est venu avant Bossuet et qui s'est formé avant Malherbe.

Fénelon est racinien de ton ; il a la distinction et le fini des sentiments, il a plus rarement l'image. Elle lui vient pourtant, discrète, courante, familière, et quelquefois trop familière : « Vous pouvez faire de moi, écrit-il au duc de Chaulnes, *comme d'un mouchoir* qu'on prend, qu'on laisse, *qu'on chiffonne* : je ne veux que votre cœur, et je ne veux le trouver qu'en Dieu <sup>446</sup>. » J'aime mieux qu'il dise à M<sup>me</sup> de Grammont : « Vous êtes une bonne montre, mais dont la corde est courte et qu'il faut remonter souvent. Reprenez les lectures qui vous ont touchée, elles vous toucheront encore, et vous en profiterez mieux que la première fois <sup>447</sup>. » Dans sa Correspondance spirituelle avec M<sup>me</sup> de Montberon, il se croit ou il se dit quelquefois *sec, irrégulier* ; il entre, au contraire, d'une manière fine et rapide dans les délicatesses de l'amour divin ; il en donne en termes prompts et menus la théorie, comme nous dirions, les préceptes ; il le veut simple, mais d'une simplicité à laquelle on n'arrive pas du premier coup. Comme il a affaire ici à une âme plus scrupuleuse, plus raffinée, il pénètre plus avant qu'avec M<sup>me</sup> de Grammont. Il insiste sur ce point un peu subtil, que, dans la prière, il faut tâcher de se taire soi-même pour ne laisser parler que l'esprit de Dieu en nous : « Il n'y a plus de vrai silence, dit-il, dès qu'on s'écoute. Après s'être écouté, on se répond, et, dans ce dialogue d'un subtil amour-propre, on fait taire Dieu. La paix est

pour vous dans une simplicité très-délicate \*. » C'est dans cette doctrine de silence et de quiétude en priant qu'est le germe de ce qu'on a appelé *Quiétisme* et qui peut devenir une illusion. Je n'en dis pas plus et je passe vite. En général, on le voit, la *simplicité délicate* de Fénelon n'est pas cette simplicité d'où l'on part, c'est celle à laquelle on revient à force d'esprit, à force d'art et de goût. Je ne veux pas trop le presser dès à présent et le définir, ayant à le montrer encore par de plus sérieux côtés. J'ai parlé d'images : en voici une qui me paraît du plus vif et du plus joli Fénelon. M<sup>me</sup> de Grammont était allée à des eaux avec le comte de Grammont qui s'y trouvait bien et qui, dit-on, y rajeunissait : « Versailles, écrit à ce propos Fénelon, ne rajeunit pas de même; il y faut un visage riant, mais le cœur ne rit guère. Si peu qu'il reste de désirs et de sensibilité d'amour-propre, on a toujours ici de quoi vieillir : on n'a pas ce qu'on veut, on a ce qu'on ne voudrait pas; on est peiné de ses malheurs, et quelquefois du bonheur d'autrui; on méprise les gens avec lesquels on passe sa vie, et on court après leur estime. On est importuné, et on serait bien fâché de ne l'être pas et de demeurer en solitude. *Il y a une foule de petits soucis voltigeants qui viennent chaque matin à votre réveil, et qui ne vous quittent plus jusqu'au soir*; ils se relayent pour vous agiter. Plus on est à la mode, plus on est à la merci de ces lutins. Voilà ce qu'on appelle la vie du monde <sup>449</sup>... »

---

\* Et encore dans une lettre que je recommande aux curieux, adressée à la duchesse douairière de Mortemart (11 octobre 1710) : « Quand nous n'entendons pas cette voix intime et délicate de l'Esprit qui est l'âme de notre âme, c'est une marque que nous ne nous faisons point pour l'écouter. Sa voix n'est point quelque chose d'étrange : Dieu est dans notre âme, comme notre âme dans notre corps <sup>448</sup>. » Et ce qui suit.

On a toute la grâce. Les *petits soucis voltigeants* sont de ces images insensibles comme il en naît sous la plume de Fénelon; mais ce qui suit, ces *relais*, ces *lutins*, me semblent de trop et sentent la gentillesse. Toute part faite à la familiarité de la correspondance, la large manière n'est pas celle-là.

Aujourd'hui je n'ai pu qu'effleurer le sujet; ces choses de spiritualité ne sauraient se donner en grande quantité à la fois. Il me reste à montrer Fénelon par ses parties plus fermes et plus fortes, dans sa Correspondance à demi spirituelle, à demi politique, avec le duc de Bourgogne, avec le duc de Chevreuse : c'est la fin du règne de Louis XIV vue de Cambrai.

### III

#### SA CORRESPONDANCE SPIRITUELLE ET POLITIQUE

Lundi 3 avril 1854.

Parmi les lettres de Fénelon qui contiennent un mélange de spiritualité et de politique, il n'en est point de plus intéressantes et de plus instructives que celles qu'il adresse au duc de Chevreuse. C'est par lui principalement que Fénelon, durant les dix-sept ans de son exil de Cambrai, continuait de correspondre avec son élève le duc de Bourgogne.

Le duc de Chevreuse, comme la comtesse de Grammont, était un ancien élève de Port-Royal; mais à la différence de la comtesse, il n'en avait rien gardé dans le cœur. Il en eut pourtant toujours quelque chose dans l'esprit, dans le tour raisonneur, appliqué, logique, en même temps que dans le docte, poli et pur langage. C'était pour le duc de Chevreuse enfant qu'Arnauld avait composé par une sorte de gageure la *Logique* dite de *Port-Royal*. Le duc de Chevreuse n'en profitera pas tout à fait dans le sens et dans l'esprit qu'il aurait fallu. Une des remarques de cette judicieuse *Logique*, en effet, c'est que la plupart des erreurs des hommes viennent moins de ce qu'ils raisonnent mal en partant de principes vrais, que de

ce qu'ils raisonnent bien en partant de jugements inexacts ou de principes faux. Le duc de Chevreuse, tel qu'on le voit et par Saint-Simon, et dans sa Correspondance avec Fénelon, se montre à nous précisément comme un type de ces hommes qui raisonnent à merveille, qui raisonnent trop bien, qui raisonnent sur tout et à perte de vue : seulement le principe d'où ils partent est faux ou contestable : « On était perdu, dit Saint-Simon, si on ne l'arrêtait dès le commencement, parce qu'aussitôt qu'on lui avait passé deux ou trois propositions qui paraissaient simples et qu'il faisait résulter l'une de l'autre, il menait son homme battant jusqu'au bout <sup>450</sup>. » On sentait bien qu'il n'avait pas raison, mais il raisonnait si serré qu'on ne trouvait plus le joint pour rompre la chaîne. Le duc de Chevreuse, honnête, appliqué, laborieux, traitant chaque question avec méthode, s'épuisant à combiner les faits et à en tirer des inductions, des conséquences infinies, avait quelque chose du doctrinaire et du statisticien tout ensemble; on en connaît encore de ce genre-là : avec beaucoup d'esprit, de mérite, de capacité et de connaissances, il n'arrivait qu'à être un *bon esprit faux*. C'était bien la peine, dira-t-on, de faire la plus simple et la plus sensée des Logiques tout exprès pour quelqu'un, et d'atteindre justement en sa personne à ce résultat.

Fénelon fait tout pour corriger le duc de Chevreuse de cet excès intellectuel, et pour l'en guérir : « Je crains toujours beaucoup, lui écrit-il (août 1699), votre pente excessive à raisonner : elle est un obstacle à ce recueillement et à ce silence où Dieu se communique. Soyons simples, humbles, et sincèrement détachés avec les hommes : soyons recueillis, calmes et point raisonneurs avec Dieu. Les gens que vous



avez le plus écoutés autrefois sont infiniment secs, raisonneurs, critiques et opposés à la vraie vie intérieure\* : si peu que vous les écoutassiez, vous écouteriez aussi un raisonnement sans fin, et une curiosité dangereuse qui vous mettrait insensiblement hors de votre grâce, pour vous rejeter dans le fond de votre naturel <sup>452</sup>. » C'est, en effet, le naturel du duc de Chevreuse qu'il faudrait refaire de fond en comble. Les conseils de Fénelon sont donnés en des termes appropriés et vifs, qui deviennent autant de traits à recueillir pour un portrait fidèle de ce bon duc : « J'ai souvent remarqué que vous êtes toujours pressé de passer d'une occupation à une autre, et que cependant chacune en particulier vous mène trop loin. C'est que vous suivez trop votre esprit d'anatomie et d'exactitude en chaque chose. Vous n'êtes point lent, mais vous êtes long <sup>453</sup>. » Et encore : « Vous êtes trop accoutumé à laisser votre esprit s'appliquer. Il vous reste même une habitude de curiosité insensible. C'est un approfondissement, un arrangement, une suite d'opérations, soit pour remonter aux principes, soit pour tirer conséquences <sup>454</sup>. » Couper court, en finir, retrancher tout ce qui n'est pas essentiel, éviter un semblant d'*exactitude éblouissante* qui nuit au nécessaire par le superflu, c'est là le conseil qui revient sans cesse et qui ne s'applique pas moins aux choses de ce monde qu'à celles de Dieu. A la comtesse de Grammont, railleuse et piquante, Fénelon conseillait de *jeûner de conversation mondaine* <sup>455</sup> ; au duc de Chevreuse, spéculatif et renfermé en lui-même, il

---

\* Ce jugement serait bien injuste si on l'appliquait à tous les hommes de Port-Royal, et surtout du premier Port-Royal ; il n'est vrai que si l'on a en vue la majorité des Jansénistes du dehors <sup>451</sup>.

conseille de *jeûner de raisonnement* : « Quand vous cesserez de raisonner, vous mourrez à vous-même, car la raison est toute votre vie... Plus vous raisonnerez, plus vous donnerez d'aliment à cette vie philosophique. Abandonnez-vous donc à la simplicité et à la folie de la croix <sup>456</sup>. »

Les lettres de Fénelon au duc de Chevreuse finirent par être plutôt de conseil moral et d'affaires intimes que de direction ; mais, au commencement, le caractère de lettres spirituelles y est assez marqué. Le duc de Chevreuse, pour peu qu'on le laisse faire, est tenté de passer sa vie dans son cabinet à lire, à étudier, à se morigéner sans cesse, à s'imposer pour soi ou pour les autres des occupations de tout genre, politiques, théologiques, des occupations dont quelques-unes en elles-mêmes peuvent sembler fructueuses et nourrissantes. Fénelon l'avertit toutefois de prendre garde et de ne pas trop se livrer à sa pente : il croit utile que le bon duc ait quelquefois entretien avec un autre que soi, avec quelqu'un de simple, de pieux, de sincère : « Cette personne, lui dit-il, vous consolerait, vous nourrirait, vous développerait à vos propres yeux et vous dirait vos vérités. » On a beau se persuader qu'on se dit à soi-même ses vérités, on n'y atteint jamais complètement ni par le coin le plus sensible : « Une vérité qu'on nous dit nous fait plus de peine que cent que nous nous dirions à nous-même : on est moins humilié du fond des vérités que flatté de savoir se les dire <sup>457</sup>. » En attendant que le duc de Chevreuse ait trouvé de près ce quelqu'un pour lui rendre ce service, Fénelon le lui rend de loin tant qu'il peut, en lui parlant sans réticence, sans ménagement ; il lui expose d'une manière sensible son grand défaut, ce beau défaut tout curieux, tout intel-

lectuel; il le lui étend avec ses replis et le lui fait toucher au doigt : « Plus une vie est profonde, délicate, subtile et spécieuse, plus on a de peine à l'éteindre. Elle échappe par sa subtilité; elle se fait épargner par ses beaux prétextes; elle est d'autant plus dangereuse qu'elle le paraît moins. Telle est la vie secrète d'un esprit curieux, tourné au raisonnement, qui se possède par méthode philosophique, et qui veut posséder de même tout ce qui l'environne <sup>458</sup>... Qui voudrait à tout moment s'assurer qu'il agit par raison, et non par passion et par humeur, perdrait le temps d'agir, passerait sa vie à anatomiser son cœur, et ne viendrait jamais à bout de ce qu'il chercherait <sup>459</sup>. » Il dénonce et poursuit à outrance « ce goût de sûreté géométrique qui est enraciné en lui par toutes les inclinations de son esprit, par toutes les longues et agréables études de sa vie, par une habitude changée en nature. » Il l'exhorte à mourir « à ses goûts d'esprit, à ses curiosités et à ses recherches philosophiques, à sa sagesse intempérante, à ses arrangements étudiés, à ses méthodes de persuasion pour le prochain <sup>460</sup>; » à ne pas être un affairé d'esprit à tout propos et hors de propos, un *ardélion* de la vie intérieure <sup>461</sup>. Cet apaisement, cette simplification et ces temps de repos qu'il lui prêche, cet état de tranquillité et de quiétude morale auquel il le voudrait insensiblement amener, — ne pas toujours voir Dieu à travers la grille d'un raisonnement étroit et serré, — c'est de la part de Fénelon un conseil du bon sens le plus clairvoyant, le plus net, et qui dans le cas présent, autant que nous en pouvons juger, allait le mieux à son adresse; c'est encore du bon quiétisme <sup>462</sup>.

Dans les lettres qu'il écrit au fils du duc de Chevreuse, au duc de Chaulnes, qui s'appelait d'abord

le vidame d'Amiens, Fénelon retrouve à dire une partie des mêmes choses; car il paraît que le fils tenait de son père ce goût de travail renfermé, d'études à l'infini et d'occupations dans le cabinet. Ici Fénelon parlant à un jeune homme, y mêle un ton d'affection plus gracieux, plus paternel; ces lettres au vidame d'Amiens, lues à leur date à travers les autres, sont d'un effet aimable : l'énergie et quelque ton de sévérité s'y tempèrent aussitôt d'un sentiment de tendresse que l'ami du père reporte sur les enfants. Cette jeunesse sérieuse d'alors, qui n'imitait point les exemples dissolus d'alentour, avait pour inconvénient d'être ou de paraître trop triste, trop appliquée, trop particulière, comme on disait. Le vidame d'Amiens était un peu comme son père et avait du penchant à se perdre dans le détail, à s'ensevelir dans les papiers : « Prenez sobrement les affaires, lui dit sans cesse Fénelon; embrassez-les avec ordre, sans vous noyer dans les détails, et coupant court avec une décision précise et tranchante sur chaque article <sup>463</sup>. » Il le lui reedit non moins vivement qu'à son père : « Point d'amusements de curiosité. Coupez court sur chaque affaire. Décidez; passez à une autre; point de vide entre deux. Soyez sociable; faites honneur à la vertu dans le monde <sup>464</sup>. » Et il redouble lui-même de légèreté en écrivant, comme pour lui donner l'exemple avec le précepte : « On a besoin d'être sans cesse la faucille en main, pour retrancher le superflu des paroles et des occupations <sup>465</sup>. » Jamais la piété de Fénelon ne se montre mieux ce qu'elle est que dans ces lettres au vidame d'Amiens, c'est-à-dire une piété douce, commode, simple, exacte, ferme et gaie tout ensemble, une piété qui s'allie avec tous les devoirs et qui se ressouvient du grand seigneur devant les



hommes jusque dans la perfection de l'humilité devant Dieu : « Un homme de votre rang ne fait point assez, et il manque à Dieu quand il ne s'occupe que de curiosités, que d'arrangement de papiers, que de détails d'une compagnie, que de règlements pour ses terres. Vous vous devez au roi et à la patrie... Priez, lisez, instruisez-vous. Voyez les hommes; soyez vu d'eux; remplissez votre vocation : la mienne est de vous tourmenter <sup>466</sup>. »

Le duc de Bourgogne tient naturellement une grande place, la plus grande, dans cette Correspondance de Fénelon, en ces années, et c'est le côté aussi qui nous intéresse le plus; c'est comme un jour à demi poétique et romanesque qui nous est ouvert sur l'histoire. Ces jeunes princes, objets de tant de vœux et d'espérances et qui n'ont pas vécu, tous ceux à qui la voix du peuple comme celle du poète a pu dire : «... S'il t'est donné de vaincre les destins ennemis, tu seras Marcellus <sup>467</sup>; » ces figures inachevées que souvent l'imagination couronne, posent en passant un problème que les esprits les plus sérieux et les moins chimériques peuvent méditer au moins un instant. C'est ce qui a lieu pour le duc de Bourgogne, et l'on ne saurait, en traversant les dernières années de Louis XIV, rencontrer cette figure originale, singulière et assez difficile de l'élève de Fénelon, sans se demander : « Que serait-il arrivé de tout différent dans l'histoire, et quel tour auraient pris les choses de la France s'il avait vécu? »

J'irai tout d'abord au fond, et je dirai : L'idée qu'on prend du duc de Bourgogne quand on a lu Fénelon n'est pas exactement la même que celle qui nous est donnée par la lecture de Saint-Simon. Chose singulière ! on prend avec Saint-Simon une idée, une



impression du duc de Bourgogne bien plus grande et plus favorable qu'avec Fénelon. Soit que ce dernier dans l'éloignement n'ait point assez connu les qualités tardivement développées et les mérites supérieurs qu'on a loués dans ce jeune prince; soit qu'à titre d'ancien précepteur, il ait été trop disposé à le juger jusqu'au bout comme un enfant; soit qu'à ce titre de maître et de précepteur toujours, il se soit montré plus sévère et plus exigeant envers lui comme un habile et consciencieux artiste l'est pour son propre ouvrage, il est certain que les lettres de Fénelon qui traitent du duc de Bourgogne sont continuellement remplies des censures les plus précises et les plus nettement articulées, excepté les dernières de ces lettres qui se rapportent aux huit derniers mois de la vie du prince. Ce n'est que dans une lettre du 27 juillet 1711 (et le prince mourut le 18 février 1712) que Fénelon, écrivant au duc de Chevreuse, dit pour la première fois : « J'entends dire que M. le Dauphin fait beaucoup mieux. Il a dans sa place et dans son naturel de grands pièges et de grandes ressources. La religion, qui lui attire des critiques, est le seul appui solide pour le soutenir; quand il la prendra par le fond, sans scrupule sur les minuties, elle le comblera de consolation et de gloire. Au nom de Dieu, qu'il ne se laisse gouverner ni par vous, ni par moi, ni par aucune personne du monde <sup>468</sup>. » Dans une lettre du 15 février précédent, Fénelon était encore mécontent et très en méfiance : « Ne vous contentez pas, écrivait-il au duc de Chevreuse, des belles maximes en spéculation et des bons propos de P. P. (*duc de Bourgogne*). Il se paye et s'éblouit lui-même de ces bons propos vagues. On dit qu'il est toujours également facile, faible, rempli de puérilités, trop attaché

à la table, trop renfermé. On ajoute qu'il demeure content de sa vie obscure, dans l'avilissement et dans le mépris public. On dit que M<sup>me</sup> la duchesse de Bourgogne fait fort bien pour le soutenir, mais qu'il est honteux qu'il ait besoin d'être soutenu par elle <sup>469</sup>... »

Dans les nombreuses lettres de Fénelon où il parle du prince, il y a deux parts à faire, celle de l'opinion même de Fénelon et des reproches ou des conseils qu'il lui adresse, et celle de l'opinion publique qu'il recueille avec anxiété à son sujet et dont il se fait l'écho direct et presque offensant, pour l'avertir, le prémunir et l'obliger à en tenir compte. Fénelon ne croit donc pas tout ce qu'il rapporte, mais il juge de son devoir d'en informer le jeune prince, pour qu'il avise à conjurer ces faux bruits et à détruire ces préventions injurieuses de l'opinion, de laquelle, après tout, dépendent même les grands de la terre. Si quelque chose pouvait être nécessaire pour convaincre de la profonde sincérité chrétienne de Fénelon et de sa haute rectitude morale, cette Correspondance avec le duc de Bourgogne ou à son sujet suffirait à en donner la preuve; car, au point de vue humain, et à celui de la Cour, il n'est rien de plus vif, de plus désobligeant, de plus blessant même ni de plus âpre en fait de vérité : il n'y a rien là qui tende à ménager et à prolonger le crédit par aucune flatterie ni louange. Il fallait que le duc de Bourgogne eût été bien maté et dompté dans sa nature première pour ne pas regimber contre de tels avis, qui entraient plus avant que l'épiderme et qui piquaient jusqu'au cœur.

Fénelon eût par moment désiré peut-être qu'il en fût piqué, afin que cela le fît agir différemment. Les premières lettres que Fénelon écrit de Cambrai au

duc de Bourgogne, après quatre années d'interruption et de silence (1701), sont toutes d'affection et de spiritualité. Une lettre souvent citée qui commence ainsi : « Enfant de saint Louis, imitez votre père <sup>470</sup>... » indique en termes généraux quelle largeur de piété et quelle ouverture de cœur il lui souhaitait pour se faire aimer des bons, craindre des méchants, estimer et considérer de tous. Dans le printemps de 1702, le duc de Bourgogne, allant prendre le commandement de l'armée de Flandre, eut permission de voir à son passage à Cambrai Fénelon (avril 1702), et il le vit encore au retour (septembre). Ce n'était que des demi-quarts d'heure et en public. Il ne le revit point jusqu'en mai de l'année 1708, où, retournant pour commander l'armée de Flandre, il le vit un moment encore à la maison de la poste de Cambrai, où il dîna. Ces courtes entrevues si observées, et que chacun dévorait du regard, ont été peintes par Saint-Simon avec ce feu de curiosité et de mystère qu'il met à tout ce qu'il touche : il en a même un peu exagéré le dramatique, car, dans l'un des cas, il fait de Saumery, qui était à côté du prince, une sorte d'espion et d'Argus farouche, tandis que ce n'était qu'un ami et un homme très-sûr. C'est surtout pendant la campagne de 1708, si fâcheuse pour la réputation du duc de Bourgogne, qu'on voit se déclarer la sollicitude et la tendre sévérité de Fénelon envers celui qu'il voudrait voir apprécié et respecté de tous. Le duc de Bourgogne, à cette date, n'était plus un enfant, il avait vingt-six ans : mais il avait conservé bien des puérilités de sa première vie ; il ne représentait pas au dehors ; il manquait de décision et de vues dans le conseil ; il ne paraissait pas d'une valeur incontestable dans les occasions. Aux prises avec le duc de

Vendôme qu'on lui avait donné pour conseil militaire et pour guide, et qui offrait avec lui tous les genres de contraste, il rendait la vertu méprisable et ridicule aux yeux des libertins. Le malheureux combat d'Oudenarde, avec les circonstances qui l'accompagnèrent et qu'exploitèrent si bien en leur sens les amis de M. de Vendôme, fut un mortel échec à la réputation du duc de Bourgogne, et aussi un coup de poignard pour l'âme délicate et fière de Fénelon. Celui-ci aurait voulu que le jeune prince fût face à l'orage, qu'il demeurât à la tête de l'armée jusqu'à la fin de la campagne, qu'il cherchât à prendre quelque revanche sur la fortune; il le lui disait non plus sur un ton de directeur spirituel et de précepteur, mais sur le ton d'homme d'honneur et de galant homme qui sent la générosité de conduite dans tous les sens :

« Quand un grand prince comme vous, Monseigneur, ne peut pas acquérir de la gloire par des succès éclatants, il faut au moins qu'il tâche d'en acquérir par sa fermeté, par son génie et par ses ressources dans les tristes événements. Je suis persuadé, Monseigneur, que toute la pente de votre cœur est pour ce parti. Il ne dépend pas de vous de faire l'impossible; mais ce qui peut soutenir la réputation des armes du Roi et la vôtre est que vous fassiez jusqu'à la fin tout ce qu'un vieux et grand capitaine ferait pour redresser les choses. Les habiles gens vous feront alors justice; et les habiles gens décident toujours à la longue dans le public. Souffrez cette indiscretion du plus dévoué et du plus zélé de tous les hommes <sup>471</sup>. »

Il voudrait le voir s'émanciper enfin, ne plus être soumis toujours ni docile à l'excès et subordonné; il l'excite à prendre sur lui et à user de toute l'étendue des pouvoirs qu'il a en main, pour le bien du service : « Un prince sérieux, accoutumé à l'application, qui s'est donné à la vertu depuis longtemps, et qui



achève sa troisième campagne à l'âge de vingt-sept ans commencés, ne peut être regardé comme étant trop jeune pour décider <sup>472</sup>. » Le duc de Bourgogne lui répond avec calme, avec douceur, peut-être même avec raison sur certains détails, mais sans entrer dans l'esprit du conseil qui lui est donné; et, quand il a tout expliqué et froidement, un scrupule d'un autre genre le prend, et il dit à Fénelon dans une espèce de post-scriptum : « Je me sers de cette occasion pour vous demander si vous ne croyez pas qu'il soit absolument mal de loger dans une abbaye de filles : c'est le cas où je me trouve. Les religieuses sont pourtant séparées, mais j'occupe une partie de leurs logements <sup>473</sup>... » Interrogé sur un cas de conscience lorsqu'il venait de donner un conseil royal et de politique, Fénelon souffre évidemment; il rassure en deux mots son élève : « Vous ne devez avoir aucune peine, lui dit-il, de loger dans la maison du Saulsoir : vous n'avez rien que de sage et de réglé auprès de votre personne; c'est une nécessité à laquelle on est accoutumé pendant les campements des armées. » Mais il fait précéder sa réponse sur ce point-là de bien des avis plus généraux que le duc de Bourgogne devait être capable d'entendre : « On dit que vous êtes trop particulier, trop renfermé, trop borné à un petit nombre de gens qui vous obsèdent. Il faut avouer que je vous ai toujours vu, dans votre enfance, aimant à être en particulier, et ne vous accommodant pas des visages nouveaux <sup>474</sup>. » Il voudrait le voir accessible, ouvert à tous, sachant s'entourer mieux qu'il ne fait et de personnes plus considérées, sachant un peu proportionner ses témoignages de confiance à la réputation publique de ceux à qui il les accorde; il voudrait surtout le mettre en garde contre tout ce qui semble



dénoter une dévotion sombre, timide, scrupuleuse : « Pour votre piété, si vous voulez lui faire honneur, vous ne sauriez être trop attentif à la rendre douce, simple, commode, sociable <sup>475</sup>... (Et dans une autre lettre, à quelques jours de là) : Vous devez faire honneur à la piété, et la rendre respectable dans votre personne. Il faut la justifier aux critiques et aux libertins. Il faut la pratiquer d'une manière simple, douce, noble, forte et convenable à votre rang <sup>476</sup>. » Il lui recommande surtout en toute occasion « de chercher au dehors le bien public autant qu'il le pourra, et de retrancher les scrupules sur des choses qui paraissent des minuties <sup>477</sup>. »

Ce que Fénelon écrit en cette année 1708 au duc de Bourgogne, il ne cessera de le répéter et de le lui faire arriver par le canal du duc de Chevreuse durant les années suivantes ; il est affecté dans sa religion de chrétien éclairé, dans sa tendresse de père nourricier et de maître, dans son patriotisme de citoyen, de voir un prince qui devrait être si cher à tous les bons Français, et dont il sait les vertus essentielles, devenu l'objet d'un dénigrement et d'un déchaînement si général. Les lettres de Fénelon, à cette date, jettent un profond et triste jour sur la décadence de l'esprit public et la détérioration des caractères et de la morale sociale. Ces générations plus jeunes et pleines de nouveaux désirs, qui souffraient impatiemment le long règne et la sujétion muette imposée par Louis XIV, devraient, ce semble, se tourner avec faveur du côté d'un héritier plus ou moins prochain qui s'annonce avec des maximes contraires ; mais loin de là : au lieu de cette faveur, elles n'ont que rage à l'avance et fureur de calomnie contre ce futur roi, parce qu'on le sait vertueux et religieux. Le vice

et l'orgie, trop muselés sur cette fin de Louis XIV, craignent de l'être encore plus et d'une autre manière sous son petit-fils. Pourtant, comme il se mêle à tout cela bien de l'irréflexion et de la mode, selon notre usage français de tous les temps, il arrivera que pendant la très-courte année où le duc de Bourgogne, devenu Dauphin après la mort de son père, se mettra un peu en frais de bonne grâce et en attitude de plaire, l'opinion se retournera subitement en son honneur, célébrera en lui une transformation soudaine, et, quand on le perdra quelques mois après, il sera pleuré comme un prince irréparable, les délices trop tôt ravies du genre humain.

Saint-Simon nous montre à vue d'œil tout ce mouvement, ce flux et ce reflux où lui-même il nage, et qui est beaucoup moins sensible dans la Correspondance plus calme et nullement enthousiaste de Fénelon. Pendant toute l'année 1710 et au commencement de 1711, quand il touche cette corde délicate, Fénelon fait sans cesse résonner le même son : soutenir, redresser, *élargir* le cœur du jeune prince; il lui voudrait et il demande pour lui au ciel un cœur *large comme la mer*. Il est nécessaire que dès à présent il s'accoutume à son rôle royal, « en se corrigeant, en prenant beaucoup sur lui, en s'accommodant aux hommes pour les connaître, pour les ménager, pour savoir les mettre en œuvre <sup>478</sup>. » On a beau lui en dire du bien, il ne sera content que « lorsqu'il le saura libre, ferme et en possession de parler (même au roi) avec une force douce et respectueuse... S'il ne sent pas le besoin de devenir ferme et nerveux, il ne fera aucun véritable progrès; il est temps d'être homme <sup>479</sup>. »

Fénelon, qu'on a pu accuser avec raison d'être quelquefois chimérique, et qui a eu un coin de poésie

et d'idéal que, dans sa jeunesse du moins, il transportait volontiers dans les choses humaines, se garde tout à fait de ce penchant lorsqu'il juge et qu'il exhorte le duc de Bourgogne. Il sent, avec tout son esprit et toute sa distinction de nature, quelles sont les qualités nécessaires à un roi, à un chef de nation, à un des maîtres du monde. Il voudrait donc au plus tôt que son élève n'eût plus rien de l'élève ni de l'écolier; il voudrait, une fois pour toutes, lui inspirer la hardiesse dans l'action, la noblesse dans le procédé et dans la démarche, le génie de la conversation, tout ce qui orne, qui impose, et ce qui donne au pouvoir sa douceur et sa majesté : « Qu'il soit de plus en plus petit sous la main de Dieu, mais grand aux yeux des hommes. C'est à lui à faire aimer, craindre et respecter la vertu jointe à l'autorité. Il est dit de Salomon qu'on le craignait, voyant la sagesse qui était en lui <sup>480</sup>. » Jusqu'à la fin il se méfie, et il combat dans son élève ce qui a été une habitude invétérée jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, le trop de raisonnement, le trop de spéculation opposé à l'action, et une certaine complaisance minutieuse et petite, soit dans le sérieux, soit dans le délassement : « Les amusements puérils apétissent l'esprit, affaiblissent le cœur, avilissent l'homme, et sont contraires à l'ordre de Dieu <sup>481</sup>. » Fénelon, dans toute cette description morale, ne marchande point sur l'expression.

Un jour il apprend que le duc de Bourgogne, parlant moins en prince et en fils de roi qu'en pénitent et en homme qui sort de son oratoire, a dit que ce que la France souffrait alors, en 1710 (et elle souffrait, en effet, d'horribles maux), venait de Dieu qui voulait nous faire expier nos fautes passées : « Si ce prince a parlé ainsi, écrit Fénelon au duc de Chevreuse,

il n'a pas assez ménagé la réputation du roi : on est blessé d'une dévotion qui se tourne à critiquer son grand-père <sup>482</sup>. »

Dans tout ceci, je n'ai d'autre dessein que de rappeler quelques traits de la piété noble, élevée, généreuse, à la fois sociable et royale de Fénelon, sans prétendre en tirer (ce qui serait cruel et presque impie à son égard) aucune conséquence contre l'avenir de son élève chéri, contre cet avenir qu'il n'a point été donné aux hommes de connaître et de voir se développer. Le duc de Bourgogne, en disparaissant dans sa fleur, est resté une de ces espérances confuses et flatteuses que chacun a pu ensuite traduire et chercher à interpréter en son sens. N'a-t-on pas vu Saint-Simon <sup>483</sup> l'admirer d'autant plus qu'il avait comme greffé sur lui et sur son règne futur tout son système de quasi-féodalité\*?

Fénelon lui-même a été, comme son élève, une espérance; il a pu paraître en politique une de ces lumières un peu flottantes que le souffle de l'opinion fait vaciller d'un côté ou d'un autre, selon qu'on aime à s'en emparer et à s'en décorer. Ses idées et ses plans divers demanderaient une longue explication, dont le dernier mot et la conclusion seraient, je crois, un doute. Ce qui est certain, c'est que le véritable Fénelon, tel qu'il se montre dans cette Correspondance suivie et dans les écrits des dernières années, n'est point précisément le Fénelon du dix-huitième siècle, celui que Ramsai déjà, puis d'Alem-

---

\* Je recommande, sur cette question particulière du duc de Bourgogne et des espérances politiques qui se rattachaient à lui, une bonne Thèse présentée à la Faculté des Lettres par M. Léopold Monty (1844) <sup>484</sup> : les conclusions seulement m'en paraissent trop positives.



bert et les autres, ont successivement présenté au public et préconisé. Le Fénelon qui, en 1711, paraît désirer et appeler de ses vœux une Assemblée des notables <sup>485</sup>, mais qui, en même temps, est tout occupé à combattre le Jansénisme, même le Jansénisme mitigé, à réfuter M. Habert <sup>486</sup>, à faire un extrait de la vraie doctrine de saint Augustin, le Fénelon qui déclare « que les libertés de l'Église gallicane sont de véritables servitudes, » qui craint la puissance laïque bien plus que la spirituelle et l'ultramontaine, et qui redoute le danger d'un schisme tout autant que l'invasion de la France, ce Fénelon n'est pas celui que les philosophes de l'âge suivant ont façonné et remanié à leur gré <sup>487</sup>.

Le long règne de Louis XIV avait tendu tous les ressorts et fatigué à la longue toutes les conditions et toutes les âmes. Vers la fin, et malgré les louanges obligées, les défauts de ce régime étaient sensibles à tous les esprits qui réfléchissaient, et sautaient à tous les yeux qui savaient voir. Et qui donc les sentait plus vivement que Fénelon? Sa politique est surtout morale. Elle est ce qu'elle peut être chez un homme de sensibilité, de piété, de délicatesse, qui a vu de près la Cour et qui en a souffert, qui assiste à une fin de long règne et qui en voit les inconvénients, les derniers abus et même les désastres. Dans son exil, et malgré ses restes de relations confidentielles à la Cour <sup>488</sup>, il n'était plus informé du fond; il dit à tout moment qu'il est mal instruit de l'état général des affaires, et il a raison; il n'en juge que comme le public et, selon qu'il le dit, *par les morceaux du gouvernement* qu'il entrevoit sur sa frontière. Mais alors, et sans qu'il fût besoin de plus d'information, tous les gens sensés et honnêtes, les Fénelon, les Vauban,



les Calinat, voient les défauts et cherchent, chacun de son côté, les remèdes dans des contre-poids, et dans le contre-pied de ce qui est <sup>489</sup>. Tous ces projets de disgraciés, de mécontents ou de rêveurs patriotes sont nécessairement vagues et un peu chimériques d'application. Ce fut alors une inspiration générale, un souffle naturel qui se répandait dans toute une classe d'esprits élevés, ou simplement humains, sensés et doux. Chacun a son plan sur le métier comme correctif à ce gouvernement de Louis XIV qui est à bout. Fénelon n'est que le plus en vue et le plus populaire parmi ces auteurs de plans politiques et d'inventeurs de programmes.

Il n'a jamais donné aux siens la dernière main et ne les a jamais proposés que comme de premières idées qu'il faudrait ensuite serrer de plus près dans la pratique. Sa grande innovation, ce fut de penser et de dire, en face de l'idolâtrie monarchique de Louis XIV, « que les rois étaient faits pour les sujets, et non les sujets pour les rois <sup>490</sup>. » En inculquant cette maxime au duc de Bourgogne et en la lui gravant au cœur, il ne croyait d'ailleurs pas faire acte de réforme positive, et encore moins de philosophie ou de démocratie, comme nous dirions; il ne faisait que remonter à la religion de saint Louis. Quelque louables que soient de telles maximes, elles laissent presque entière la question de politique proprement dite; une politique vraiment nouvelle, si nécessaire après Louis XIV, aurait eu besoin, pour réussir dans l'application, de tous les correctifs et de toutes les précautions qui plus tard manquèrent : car enfin Louis XVI n'a échoué que pour avoir trop fidèlement pratiqué, mais sans art, cette maxime du vertueux Dauphin son père et du duc de Bourgogne son aïeul.

Fénelon connaissait les hommes, et ne paraît pas avoir trop compté sur leur bonté ni sur leur reconnaissance; il le dit en plus d'un endroit au duc de Bourgogne et, avec un accent singulièrement pénétré, qui montre qu'il ne se faisait aucune illusion en ce point : « Quand on est destiné à gouverner les hommes, il faut les aimer pour l'amour de Dieu, sans attendre d'être aimé d'eux... » Je renvoie au passage, il est pénible de transcrire au long de si laides vérités\*. Il y a des moments où l'expérience de Fénelon est ainsi toute voisine de l'amertume; mais chez lui cette amertume s'arrête et s'adoucit aussitôt, elle ne ressemble pas à la misanthropie des autres. Je trouve dans une lettre de lui à M<sup>me</sup> de Montberon, alors qu'il approchait de la cinquantaine (1700), une peinture bien fine et bien circonstanciée de cet état insipide, aride, désabusé, où il se trouve : « Pour moi, je suis dans une paix sèche, obscure et languissante, sans ennui, sans plaisir, sans pensée d'en avoir jamais aucun; sans aucune vue d'avenir en ce monde; avec un présent insipide et souvent épineux <sup>492</sup>... » Ces instants d'aridité et de dégoût, chez Fénelon, se peignent avec des traits qui font encore que son ennui ne ressemble pas à un ennui vulgaire. A mesure qu'il vieillit, les causes de tristesse augmentent; il perd tous ses amis. La courte année où le duc de Bourgogne ne brilla que pour s'éteindre, passe comme un éclair. Fénelon, courtoisé de nouveau durant quelques mois, puis

---

\* « Je ne dois pas, en écrivant, tout à fait oublier que *le Moniteur* s'affiche au coin des rues; voici toute la citation trop vraie; je l'offre à ceux qui lisent dans la chambre: » Quand on est destiné à gouverner les hommes, il faut les aimer pour l'amour de Dieu, sans attendre d'être aimé d'eux, et se sacrifier pour leur faire du bien, quoiqu'on sache qu'ils disent du mal de celui qui les conduit avec bonté et modération <sup>494</sup>. »

délaissé derechef, put se rafraîchir l'idée qu'il avait de la vanité et de la misère du monde. Mais, au milieu de tout, cette nature délicate, pure, favorisée d'onction et ornée d'une grâce divine, se retrouve et prend le dessus. On a de lui une lettre sur la mort de son meilleur ami, l'abbé de Langeron : elle est triste, elle est charmante, elle est légère. Fénelon croit sans effort à tout ce qu'il y a de spirituel en nous; sa piété a des ailes <sup>493</sup>. A mesure qu'on avance dans la Correspondance et dans les lettres voisines de la fin, il s'y aperçoit comme une lueur, il s'y ressent comme une allégresse. C'est le même dégoût de la vie, mais avec je ne sais quoi de plus prochain qui le corrige. Il perd le duc de Chevreuse; il se plaît à garder autour de lui, à Cambrai, les petits-enfants de ce seigneur, les fils du duc de Chaulnes, à s'entourer de toute cette petite jeunesse. Il perd le duc de Beauvilliers ; « Pour moi qui étais privé de le voir depuis tant d'années, écrit-il à la duchesse sa veuve, je lui parle, je lui ouvre mon cœur, je crois le trouver devant Dieu; et, quoique je l'aie pleuré amèrement, je ne puis croire que je l'aie perdu. O qu'il y a de réalité dans cette société intime <sup>494</sup> ! » — « Encore un peu et il n'y aura plus de quoi pleurer. C'est nous qui mourons : ce que nous aimons vit, et ne mourra plus <sup>495</sup>. » Ce pressentiment avant-coureur, cette sensation involontaire d'une âme qui est au terme de la route et qui arrive, perce, à n'en pas douter, dans les dernières lettres de Fénelon, et elle se communique par mille petits signes de joie au lecteur. La lecture de ces lettres dernières me fait l'effet des derniers jours d'un doux hiver, on sent le printemps par delà.

## APPENDICE

FÉNELON ET LE DUC DE BOURGOGNE

[*Extraits des articles des 10 et 17 mars 1862  
sur l'ouvrage de Michelet,  
« Louis XIV et le duc de Bourgogne »*<sup>496</sup>.]

### I

Le duc de Bourgogne, quand on veut s'en faire une juste idée, ne saurait se séparer un instant de son maître et précepteur Fénelon. Celui-ci avait trente-huit ans, lorsque le duc de Beauvilliers, nommé gouverneur du jeune prince et chargé en chef de son éducation (1689), ne l'accepta qu'à la condition d'avoir cet aimable ami pour collaborateur, et de se l'associer intimement dans cette tâche délicate...

Ce qui est certain c'est que, lorsque Fénelon reçut entre les mains, pour l'élever, le jeune prince âgé de sept ans, il en fut effrayé à première vue. Il reconnut aussitôt à quel point la matière sur laquelle il allait avoir à travailler était bouillante et rebelle, d'autant plus dangereuse qu'elle était pleine d'esprit et comme pétrie de salpêtre et de feu. Un Néron, un Domitien pouvait en sortir aussi bien qu'un Titus, si l'on manquait l'œuvre et si l'on se trompait de moule. Par les férociétés, le manque d'équilibre et le déchaînement des passions brutales jointes aux vivacités et aux caprices de l'imagination, il y avait l'étoffe d'un monstre. C'était une rude affaire que de tirer de là un roi et un homme. Aussi, avec tous les soins de Fénelon et de ses collaborateurs, on n'en tira finalement qu'un saint, — c'est-à-dire plus et moins qu'un homme. De l'excès du mal, on passa à l'excès du bien. On traversa, on renversa la nature, sans pouvoir y prendre pied et s'y arrêter. On ne trouva pas le milieu ni l'entre-deux.

Quand on n'aurait point Saint Simon avec son terrible

pinceau, on pourrait, rien que par le témoignage de Fénelon, soupçonner quelque chose du naturel équivoque et menaçant du jeune prince. Voici un portrait que son précepteur a fait de lui, et qu'il lui a mis sous les yeux pour lui faire honte de ses défauts. Ce portrait ou *Caractère* dans le goût de La Bruyère, qui aurait pu sembler à quelques égards un jeu d'esprit et un exercice de littérature, aura désormais à nos yeux tout son sens et sa signification, éclairé qu'il est par la peinture flamboyante de Saint-Simon, qui y jette comme de sanglants reflets. Le portrait d'ailleurs, s'il n'a pas les mêmes fureurs de touche, n'est en rien adouci :

### LE FANTASQUE.

« Qu'est-il donc arrivé de funeste à *Mélanthe*? rien au dehors, tout au dedans. Ses affaires vont à souhait : tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? c'est que sa rate fume. Il se coucha hier les délices du genre humain : ce matin on est honteux pour lui, il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu; toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié : il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment : par la raison qu'il les a aimées, il ne les saurait plus souffrir. Les parties de divertissement qu'il a tant désirées lui deviennent ennuyeuses, il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres; il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air, comme un taureau furieux, qui, de ses cornes aiguës, va se battre contre les vents\*. Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même : il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage; il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie et s'aigrit contre elle. On se tait, ce silence affecté le choque. On parle tout bas, il s'imagine que c'est contre lui. On parle

---

\* C'est par politesse que Fénelon dit de *Mélanthe* qu'il est comme un taureau qui porte ses coups *en l'air* : le duc de Bourgogne portait souvent ses coups moins à faux et battait son valet de chambre pendant que celui-ci était en train de l'habiller.



tout haut, il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste, cette tristesse lui paraît un reproche de ses fautes. On rit, il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire? être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, et attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient. Quand elle le prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup : il est comme on dépeint les possédés; sa raison est comme à l'envers, c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le, vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit; car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues : malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé. Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête?... Ce je ne sais quoi veut et ne veut pas; il menace, il tremble; il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes. Il pleure, il rit, il badine, il est furieux. Dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plaisant, éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison. Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis et exactement raisonnable : il saurait bien en prendre avantage et vous donner adroitement le change\*; il passerait d'abord de son tort au vôtre, et deviendrait raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusques aux nues, mais ce rien qu'est-il devenu? il s'est perdu dans la mêlée; il n'en est plus question : il ne sait plus ce qui l'a fâché, il sait seulement qu'il se fâche et qu'il veut se fâcher; encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère; comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux... »

Je ne puis tout citer; la fin encore est à lire, et ceci ne peut s'omettre :

« Mais attendez un moment, voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde; il aime, on l'aime aussi; il flatte, il s'insinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvaient plus le souffrir; il avoue son tort, il rit de ses bizarreries, il se con-

---

\* C'est précisément le trait noté par Saint-Simon, dans ce portrait précédent qui nous montre le prince habile, jusque dans sa colère, à *apercevoir le faible d'un raisonnement*... Tout cela concorde.

tréfait; et vous croiriez que c'est lui-même dans ses accès d'emportement, tant il se contrefait bien. Après cette comédie, jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas! vous vous trompez : il le fera encore ce soir, pour s'en moquer demain sans se corriger <sup>497</sup>. »

Il était difficile de présenter au jeune prince un portrait de lui en laid plus saillant et plus ressemblant, — un portrait à faire peur et qui le forçait cependant à sourire. Voilà de vraies leçons, qui doivent agir et opérer, si jamais les leçons opèrent <sup>498</sup>.

Il faut lire encore *la Médaille* <sup>499</sup>, c'est-à-dire le beau côté et son revers : non plus une simple copie d'après nature, mais une invention ingénieuse de cette imagination charmante et souple qui savait prendre toutes les formes pour s'insinuer et persuader. Fénelon réalise tout à fait pour nous, dans ce joli exemple, une qualité que les Grecs appelaient *Eutrapelia*, la souplesse d'esprit, l'enjouement, l'insulte polie. Il suppose un matin qu'il reçoit à l'instant une lettre de Hollande, une lettre de Bayle; car Fénelon n'a point d'aversion pour Bayle, comme en avaient Nicole et d'autres esprits prévenus; il admet tout à fait qu'il puisse être en correspondance avec le calviniste tolérant, et ne se signe point d'horreur à cette idée. Il reçoit donc une lettre par laquelle le savant journaliste l'informe qu'on vient de trouver en Italie une médaille antique, dont on a fait frapper des copies exactes qui courent en Hollande et qui, selon toute apparence, se répandront bientôt dans tous les pays et toutes les cours de l'Europe; il compte dans peu de jours en envoyer une à celui même à qui il écrit; mais en attendant il va lui en faire une description aussi fidèle que possible. Représentons-nous Fénelon lisant à haute voix cette lettre qu'il vient d'ouvrir, en présence du duc de Bourgogne et d'une ou deux des personnes attachées à son éducation, un matin, à déjeuner. L'attention est piquée aussitôt par cette annonce : le duc de Bourgogne a l'esprit curieux et très littéraire, très-tourné aux choses de l'antiquité : il est tout oreilles. Or, voici la description :

« D'un côté, cette médaille, qui est fort grande, représente un enfant d'une figure très-belle et très-noble : on voit Pallas qui le couvre de son égide; en même temps les trois Grâces sèment son chemin de fleurs; Apollon, suivi des Muses, lui offre sa lyre : Vénus paraît en l'air dans son char attelé de

colombes, qui laisse tomber sur lui sa ceinture; la Victoire lui montre d'une main un char de triomphe, et de l'autre lui présente une couronne. Les paroles sont prises d'Horace : *Non sine Dīs animosus infans* <sup>600</sup> (Enfant plein de courage, et non déshérité des Dieux). »

Voilà le beau côté; on sourit, on croit déjà reconnaître une allusion flatteuse; l'amour-propre est prompt à deviner ce qui le chatouille et déjà disposé à s'épanouir; mais toute médaille a son revers :

« Le revers est bien différent. Il est manifeste que c'est le même enfant, car on reconnaît d'abord le même air de tête; mais il n'a autour de lui que des masques grotesques et hideux, des reptiles venimeux, comme des vipères et des serpents, des insectes, des hiboux, enfin des harpies sales, qui répandent de l'ordure de tous côtés, et qui déchirent tout avec leurs ongles crochus. Il y a une troupe de Satyres impudents et moqueurs, qui font les postures les plus bizarres, qui rient, et qui montrent du doigt la queue d'un poisson monstrueux, par où finit le corps de ce bel enfant. Au bas, on lit ces paroles, qui, comme vous savez, sont aussi d'Horace : *Turpiter atrum desinit in piscem* <sup>601</sup>. »

« Les savants se donnent beaucoup de peine, continue le correspondant supposé, pour découvrir en quelle occasion cette médaille a pu être frappée dans l'antiquité. Quelques-uns soutiennent qu'elle représente Caligula, qui, étant fils de Germanicus, avait donné dans son enfance de hautes espérances pour le bonheur de l'Empire, mais qui, dans la suite, devint un monstre. D'autres veulent que tout ceci ait été fait pour Néron, dont les commencements furent si heureux et la fin si horrible. Les uns et les autres conviennent qu'il s'agit d'un jeune prince éblouissant, qui promettait beaucoup, et dont toutes les espérances ont été trompeuses... »

Caligula et Néron ! Fénelon ne craint pas de les nommer; cet esprit de charme et de grâce n'en a pas l'air, mais il est moralement plus hardi que Bossuet; il a plus de courage et d'indépendance en présence des Grands.

Mais, lors même qu'il gronde et châtie, comme tout cela rit et parle à l'imagination en même temps que cela va droit à la raison ! Combien c'est le contraire d'une éducation ennuyeuse et pédante, d'une éducation à la Montausier !

Dans les projets d'études et les plans de lectures qu'il trace pour le jeune prince, Fénelon n'oublie pas de dire : « S'il s'ennuyait, il faudrait varier <sup>602</sup>. » Il ne veut jamais qu'on insiste ni qu'on appuie sur l'ennui. Ce charmant homme, au

fond, est de la famille de Montaigne et même de Rabelais éducateur, en cela du moins.

Les Fables de Fénelon, sous leur forme enfantine, lues dans l'esprit qui les a fait composer et vues en situation, deviennent fort intéressantes. Par elles on assiste... aux divers incidents de cette éducation littéraire si distinguée, et où le précepteur avait affaire à un sujet si inégal, mais qui excellait et se surpassait par moments. Il fallait user tour à tour, avec un ménagement et une dextérité extrême, du frein et de l'éperon, et plus souvent encore d'une parole douce, d'un toucher de main délicat. Un jour que le jeune prince, en récitant sa leçon de Virgile ou d'Ovide, n'avait pas observé la mesure, ou qu'il avait fait peut-être des fautes de quantité dans ses propres vers latins, Fénelon l'avertissait par la fable : *Le jeune Bacchus et le Faune* <sup>503</sup>. Un Faune malin écoute le jeune Bacchus, que Silène instruisait, pendant qu'assis au pied d'un vieux chêne il récite ou chante des vers, et le demi-dieu folâtre marque à Silène, par un ris moqueur, toutes les fautes du dieu; les Naïades et les autres Nymphes du bois souriaient aussi. A la fin, Bacchus impatienté dit au jeune Faune : « Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter? » Le Faune répondit sans s'émouvoir : « Hé! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute? »

Un autre jour qu'au réveil, après une nuit d'été où avait éclaté un violent orage, le jeune prince, les yeux encore tout endormis, était de mauvaise humeur, et que, sans pousser l'emportement jusqu'à mériter qu'on lui montrât le portrait de *la Médaille*, il avait tout simplement des *nerfs*, comme nous dirions, Fénelon écrivait la fable : *Le Nourrisson des Muses favorisé du Soleil* <sup>504</sup>. C'est tiré d'un peu loin, c'est très-mythologique, mais la leçon est aussi légère qu'ingénieuse; elle est proportionnée au chagrin et à la contrariété du prince qui, très-probablement, cette fois, n'avait été qu'un peu grognon et avait pris sur lui tant qu'il avait pu pour se modérer. Le Soleil a des égards pour le pauvre nourrisson des Muses, en le trouvant si fatigué :

« Il fut sur le point de ramener ses chevaux en arrière et de retarder le jour, pour rendre le repos à celui qui l'avait perdu. Je veux, dit-il, qu'il dorme : le sommeil rafraîchira son sang, apaisera sa bile, lui donnera la santé et la force dont il aura besoin pour imiter les travaux d'Hercule, lui inspirera je ne sais quelle douceur tendre qui pourrait seule lui manquer. Pourvu qu'il dorme, qu'il rie, qu'il adoucisse son tempérament, qu'il aime les jeux de la société, qu'il prenne plaisir à aimer les hommes et à se faire aimer d'eux, toutes les grâces de l'esprit et du corps viendront en foule pour l'ornier. »



Mais après les avertissements et les réprimandes, voici les *satisfecit* aussi bien imaginés, aussi bien tournés dans leur genre, et de la plus fine louange. Un jour que le duc de Bourgogne s'était surpassé en traduisant dans le quatrième livre des *Géorgiques* l'épisode d'Aristée, Fénelon, pour le récompenser dignement, écrivait la fable : *Aristée et Virgile* <sup>503</sup>. Virgile descendu aux Enfers et arrivant aux Champs-Élysées y est reçu par le berger Aristée en personne, qui a rang parmi les demi-dieux, et il est introduit dans le groupe des poètes. Mais la nation des poètes est jalouse et presque aussi aisée à irriter que celle des abeilles. Virgile, pourtant, grâce à la modestie de son début et à la douceur de ses transports, les séduit tous en chantant et les désarme, — tous, excepté Hésiode, plus morose que les autres, plus piqué au jeu et qui sent apparemment son vainqueur. Et lui-même, Hésiode, il est tout prêt pourtant de céder au charme; mais, revenant un peu à lui et se ravisant, il prononce ces paroles pleines de jalousie et d'indignation : « O Virgile, tu as fait des vers plus durables que l'airain et que le bronze ! mais je te prédis qu'un jour on verra un enfant qui les traduira en sa langue et qui partagera avec toi la gloire d'avoir chanté les abeilles. » L'éloge, et ici la flatterie même (car on ne peut l'appeler autrement) arrive à l'improviste dans une parole de colère.

Et une autre fois, pendant une bonne veine, lorsque le duc de Bourgogne gagnait depuis quelque temps, d'une manière sensible, en douceur, en amour des lettres, en humanité, Fénelon écrivait sa fable enchanteresse : *Le Rossignol et la Fauvette* <sup>504</sup>, la plus exquise de ses Fables, comme le dialogue d'*Horace* et de *Virgile* est le plus parfait de ses Dialogues. Dans un bocage, au bord de l'Alphée, les deux oiseaux qui tout le jour chantaient, l'un ses anciens malheurs, l'autre ses plaisirs, aperçoivent un jeune berger qu'ils n'avaient point vu encore, et à l'instant tous deux, Rossignol et Fauvette, inspirés par les Muses, ils s'accordent à le célébrer dans un duo mélodieux :

« Quel est donc ce berger, ou ce dieu inconnu, qui vient orner notre bocage ? Il est sensible à nos chansons ; il aime la poésie : elle adoucira son cœur, et le rendra aussi aimable qu'il est fier. »

Alors Philomèle continua seule :

« Que ce jeune héros croisse en vertu, comme une fleur que le printemps fait éclore ! qu'il aime les doux jeux de l'esprit ! que les grâces soient sur ses lèvres ! que la sagesse de Minerve règne dans son cœur ! »



La Fauvette lui répondit :

« Qu'il égale Orphée par les charmes de sa voix, et Hercule par ses hauts faits ! qu'il porte dans son cœur l'audace d'Achille, sans en avoir la férocité ! Qu'il soit bon, qu'il soit sage, bien-faisant, tendre pour les hommes, et aimé d'eux ! Que les Muses fassent naître en lui toutes les vertus ! »

Puis les deux Oiseaux inspirés reprirent ensemble :

« Il aime nos douces chansons; elles entrent dans son cœur, comme la rosée tombe sur nos gazons brûlés par le soleil. Que les Dieux le modèrent et le rendent toujours fortuné ! qu'il tienne en sa main la corne d'abondance ! que l'âge d'or revienne par lui ! que la sagesse se répande de son cœur sur tous les mortels ! et que les fleurs naissent sous ses pas ! »

Et la suite encore qui fait bordure au tableau; car c'est toute une églogue que cette fable, le pendant de l'églogue à Pollion. C'est le Virgile des Bucoliques autant qu'il est possible d'être Virgile en prose et en français. Encore une fois, quel joli et ravissant *satisfecit* !

Rassemblez en idée toutes les fameuses éducations royales : je ne sais comment s'y prenait Aristote pour dompter et diriger, tout en l'enflammant, la jeunesse tumultueuse et l'âme affamée de gloire d'un Alexandre. Sans doute Homère lui fournissait d'admirables images et des à-propos où la colère d'Achille, la douceur de Patrocle revenaient souvent. Pourquoi a-t-on négligé de nous le dire ? Quel dommage qu'on n'ait pas le journal d'une telle éducation héroïque ! Les paroles de neige de Nestor, les tendresses de nourrice de Phœnix s'y fondaient, pour la tempérer, avec la moelle des lions.

Toutes les âmes dignes d'être appelées des âmes ont en elles un sentiment dominant qui peut se représenter par un poète. Les uns ont la note pour ainsi dire pastorale, et Théocrite a chanté pour eux. Les autres ont le fond de l'âme élégiaque; Tibulle, Properce, Ovide, les retiennent longtemps et leur suffisent : méfiez-vous pour eux de la langueur et des plaisirs. Les autres ont la corde pieuse, sensible et tendre : c'est au chantre d'Énée de les émouvoir et de les conduire en les ennoblissant. Un grand prince, de nos jours, est allé choisir par goût et a traduit *l'Idéal* de Schiller, le poète magnanime. Il est bon que celui qui est appelé à gouverner les hommes ait commencé par chérir et adopter un grand poète, par l'avoir constamment devant les yeux. Le grand Frédéric n'eut, de bonne heure, pour modèle et pour idole que Voltaire; c'est quelque chose, mais c'est trop peu. Napoléon,

jeune, cherchait avidement autour de lui, et il ne trouva à embrasser dans Ossian que le fantôme du sublime. Alexandre, dès l'enfance, avait le culte d'Homère; il sentait en lui la fibre d'Achille, et Aristote, en l'élevant, sut en user.

Sénèque échoua pour Néron. Fénelon, grâce sans doute et surtout au Christianisme et aux moyens qu'il fournit d'humaniser les âmes, réussit pour le duc de Bourgogne; mais il n'y réussit pas moins à l'aide de Virgile, en empruntant bien des fois et en répétant les divins accents de celui à qui, dans le plus heureux de ses Dialogues, il disait par la bouche même d'Horace : « Vous embellissez et vous passionnez toute la nature <sup>697</sup>. » Quand le démon était près de ressaisir le jeune furieux, c'est avec du Virgile qu'il le calmait, comme David faisait pour Saül avec sa harpe.

Néron, remarquez-le, faux virtuose, artiste de montre et d'apparat, Néron, quand il n'était pas un tragédien mugissant et un Oreste en délire, sympathisait et rivalisait surtout avec Lucain. Les Lucain et leurs pareils de la même famille sont enflés, ampoulés, et ce faste, cette boursoufflure toute en dehors, est compatible avec bien du vide au dedans; le creux est en raison de l'enflure. Tant d'emphase s'accorde très-bien à recouvrir les ruses, les charlatanismes et les mensonges. Je conçois que l'on sorte de ces fausses ou ambitieuses beautés à la Lucain plus échauffé et plus monté que touché, adouci, amélioré ou attendri. Je défie que cela soit possible dans le commerce de Virgile; il est impossible, au sortir d'une lecture où l'on a pleuré, d'être injuste et cruel.

Virgile, après le Christianisme, fut le plus grand auxiliaire de Fénelon dans sa tâche d'humaniser le duc de Bourgogne; Virgile fut son doux et puissant collaborateur. Fénelon avait reconnu dans l'âme de son élève un coin propice à la culture virgilienne, et il s'en empara. Il fit de cette magique poésie un charme pour conjurer tout réveil de Néron...

## II <sup>698</sup>

Je n'ai pas tout dit de cette éducation inventivé et agréable où « la conversation, les amusements, la table, tout, par les soins et l'habileté du maître, devenait leçon pour l'élève; et rien ne paraissait l'être. »

Je n'ai rien dit du *Télémaque* <sup>699</sup>, ce cours de thèmes comme il n'y en a jamais eu, qui n'est, à le bien voir, que la plus longue des fables de Fénelon, l'allégorie développée, devenue épique, et où l'auteur, abordant par les douces pentes de

*l'Odyssée* la grandeur d'Homère, de cet Homère qui, « d'un seul trait met la nature toute nue devant les yeux, » n'a fait, en le réduisant un peu, que lui donner la mesure et comme la modulation virgilienne, et le ramener en même temps aux convenances françaises, telles que les entendaient les lecteurs de Racine.

Je n'ai point suivi le maître dans les plans et programmes de lectures sérieuses et graduées qu'il propose, à mesure que l'éducation avance : peu de grammaire, pas de rhétorique formelle ni dogmatique, et la logique ajournée; mais la jurisprudence positive, historique, l'histoire elle-même, la lecture directe des auteurs, c'est ce qu'il conseille, indiquant chacun de ces auteurs alors en usage, le désignant au passage d'un trait juste, et sur les sujets et pour les époques les plus éloignées de cette « ingénue Antiquité » qu'il préfère, montrant qu'il sait comprendre tout ce qu'il regarde, même l'âge de fer et le Moyen-Age, et qu'il est un guide non trompeur, évitant partout sans doute l'accablement et la sécheresse, mais de trop de goût pour aller mettre des fleurs là où il n'en vient pas.

D'une telle éducation, avec un prince qui était plein de zèle, d'émulation et d'esprit, il dut résulter, ce semble, une merveille, et en effet tous les contemporains et les proches témoins qui nous ont entretenus du duc de Bourgogne n'ont pas manqué de crier à *la merveille* <sup>510</sup>...

Eh bien, avec cet esprit si distingué, ce semble, si pénétrant, si zélé, le duc de Bourgogne ne sentit jamais le besoin de ne plus marcher à la lisière. Ses précepteurs, son confesseur, sa femme, chacun dans sa vie ne cessèrent de le guider ou de le mener. Ce n'était nullement un génie dans le vrai sens du mot; ce n'était qu'un élève, le plus brillant des élèves...

Fénelon qui n'était plus à Versailles, mais qui ne cessait de le suivre de l'œil et de l'environner de ses conseils, sentait bien le défaut capital joint à la qualité que nous signalons, et il en avertit, dans beaucoup de ses lettres, pour qu'on y prenne garde et qu'on n'y abonde pas. Il écrivait à l'abbé Fleury <sup>511</sup> dès 1695 : « Son naturel le porte ardemment à tout le détail le plus vétilleux sur les arts et l'agriculture même <sup>512</sup>. » Quinze et dix-sept ans plus tard (1712), il pensait et disait encore la même chose, et cette fois, au sujet de la religion : « Il a un besoin d'acquérir, si je ne me trompe, une certaine application suivie et constante pour embrasser toute une matière, pour en accorder toutes les parties, pour approfondir chaque point principal; autrement cette lumière, qui est grande, ne ferait que flotter au gré du vent. Il volerait comme le papillon, par curiosité, sur toutes les plus grandes matières,

et il ne se rendrait jamais homme d'affaire. Il faut du nerf dans l'esprit, et une autorité efficace <sup>513</sup>... » Fénelon écrivait cela au duc de Chevreuse, quinze jours avant la mort du prince qui était dans sa trentième année; c'est un dernier mot, et qui revient à dire que le duc de Bourgogne a besoin de *coup d'œil*, de dominer sa matière, de ne pas s'y perdre et s'y noyer. Fénelon, plus difficile que ses autres précepteurs et plus clairvoyant, voudrait le voir un homme, un grand prince, ouvert, sociable, accessible à tous, non étroit ni particulier, ni renfermé et borné à un petit nombre de gens qui l'obsèdent et qui l'admirent, à une coterie, comme nous dirions; ayant de la religion la moelle et l'esprit, non pas les simples pratiques minutieuses et les scrupules (comme de ne pas savoir pendant une marche en campagne, s'il peut, en conscience, loger dans les dehors d'une abbaye de filles), s'inspirant de lui-même dans les occasions, prenant sur lui, brave à la guerre, sachant y acquérir de la gloire, sinon par des succès éclatants qui peuvent manquer, par sa fermeté du moins, son génie et son esprit de ressource jusque dans les tristes événements. Il le voudrait tel; il lui voudrait souffler le feu sacré et il sent trop bien que le jeune homme trop morigéné ne l'a pas; il voudrait lui élargir les vues et lui dilater le cœur, et il sent que cela ne se peut pas. Fénelon ne se fait là-dessus aucune illusion, et, à bien lire sa Correspondance, il en ressort que, pour être guéri non sans peine de « ses défauts les plus choquants, » le prince ne lui paraît nullement arrivé à la perfection humaine et royale. « J'entends dire que M. le Dauphin fait beaucoup mieux; » c'est le plus grand éloge que Fénelon lui donne dans l'intimité; mais il ajoute (et chaque mot, à le bien comprendre, est significatif) : « La religion, qui lui attire des critiques, est le seul appui solide pour le soutenir. Quand il la prendra *par le fond, sans scrupule sur les minuties*, elle le comblera de consolation et de gloire. Au nom de Dieu, *qu'il ne se laisse gouverner ni par vous* (le duc de Chevreuse), *ni par moi, ni par aucune personne du monde* <sup>514</sup>. » Jusqu'à la fin, il est en crainte que ce naturel d'une dévotion inquiète et timide ne se laisse prendre à l'attrait subtil du Jansénisme; et c'est même ainsi qu'on peut s'expliquer le redoublement de conseils et de précautions à cet égard. De deux maux, il choisit le moindre; il préfère encore le jeter du côté des Jésuites, car il sait bien qu'il ne peut se tenir et marcher seul <sup>515</sup>.



## MASSILLON<sup>516</sup>

### I

Lundi, 26 septembre 1853.

Une Histoire de la vie et des ouvrages de Massillon nous manque : ce serait un sujet heureux. On a déjà bien des anecdotes, qu'il faudrait vérifier pourtant et rassembler avec ordre; des recherches suivies produiraient infailliblement quelques résultats. Une grande quantité de lettres de Massillon ont été soustraites au moment de sa mort : serait-il impossible de les recouvrer? Il y aurait à dresser un historique de ses principaux sermons, à en fixer la date avec les circonstances mémorables qui s'y rattachent. Une Étude complète sur Massillon deviendrait naturellement celle de l'éloquence même dans la dernière moitié du règne de Louis XIV; on y suivrait ce beau fleuve de l'éloquence sacrée, on le descendrait dans toute la magnificence de son cours; on en marquerait les changements à partir de l'endroit où il devient moins rapide, moins impétueux, moins sonore, où il perd de la grandeur austère ou de l'incomparable majesté que lui donnaient ses rives, et où, dans un paysage plus riche en apparence, plus vaste d'étendue, mais plus effacé,



il s'élargit et se mêle insensiblement à d'autres eaux comme aux approches de l'embouchure.

Le nom et l'œuvre de Massillon correspondent à ces deux moments, je veux dire à celui de la plus grande magnificence et à celui de la profusion dernière. Jean-Baptiste Massillon, né à Hyères en Provence le 24 juin 1663, fils d'un notaire du lieu, montra de bonne heure ces grâces de l'esprit et de la personne, ces dons naturels de la parole et de la persuasion qui ont distingué tant d'hommes éminents sortis de ces mêmes contrées et qui semblent un héritage ininterrompu de l'ancienne Grèce. Il fit ses premières études à Marseille chez les Prêtres de l'Oratoire. On raconte qu'enfant, au sortir du sermon, son plus grand plaisir était de rassembler autour de lui ses condisciples et de leur répéter ou de leur refaire le discours qu'ils venaient d'entendre. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire à Aix, le 10 octobre 1681, et alla faire l'année suivante sa théologie à Arles; puis il professa aux collèges de Pézenas et de Montbrison. Tout annonçait en lui la supériorité et un mérite fait pour briller, et l'on s'explique peu comment, vers cette époque, il écrivait au général de l'Oratoire Sainte-Marthe « que, son talent et son inclination l'éloignant de la Chaire, il croyait qu'une Philosophie ou une Théologie lui conviendraient mieux <sup>517</sup>. » Ce n'était sans doute qu'un dégoût passager qui le faisait parler de la sorte. Ici se présente ou se glisse une question délicate, et sur laquelle on n'a que des réponses obscures. Massillon jeune a-t-il connu les passions? Un de ses biographes (Audin) a raconté à ce sujet des détails qu'il dit tenir de source authentique : il s'ensuivrait que Massillon, dans cette première jeunesse, aurait eu quelques écarts de conduite qui

l'auraient brouillé avec ses supérieurs, avec lesquels toutefois il ne tarda point à se réconcilier <sup>518</sup>. J'ai trouvé dans les notes manuscrites de la Bibliothèque de Troyes une inculpation du même genre, mais provenant d'une source toute janséniste\*. Il n'y aurait, au reste, rien que de très-simple et de très-naturel à cela : Massillon jeune, beau, doué de sensibilité et de tendresse, ayant du Racine en lui par le génie et par le cœur, put avoir en ces vives années quelques égarements, quelques chutes ou rechutes, s'en repentir aussitôt, et c'est à ces premiers orages peut-être et à son effort pour en triompher qu'il faut attribuer sa retraite à l'abbaye pénitente de Septfonds. Quand on lui demandait plus tard où il avait pris cette connaissance approfondie du monde et des diverses passions, il avait le droit de répondre : « Dans mon propre cœur. »

Pendant qu'il professait la théologie à Vienne, il fut ordonné prêtre en 1692; il s'y essayait dans la chaire; il y prononça l'Oraison funèbre de Henri de Villars, archevêque du diocèse; il alla prononcer à Lyon celle de l'archevêque M. de Villeroy, mort en 1693 <sup>519</sup>. Ces premiers succès semblèrent plutôt l'effrayer que l'enhardir : sa retraite à l'abbaye de Septfonds ne vint qu'après. Son séjour à cette abbaye des plus austères et réformée à l'image de la Trappe laissa dans l'âme de Massillon un souvenir des plus délicieux : il y avait goûté dans toute sa douceur le miel de la solitude. Il songeait sérieusement à s'y ensevelir, à y faire vœu de silence. Vers la fin de sa vie, il aimait à s'y reporter en imagination, et il regret-

---

\* Chaudon, dans une lettre au savant bibliographe Barbier, dit la même chose (*Bulletin du Bibliophile*, 1832, p. 617).

tait quelquefois cette cellule où il avait passé dans la ferveur d'une paix mystique une ou deux saisons heureuses\*.

Le Père de La Tour, devenu supérieur général de l'Oratoire, le fit rentrer dans la congrégation et l'occupa à Lyon, puis à Paris au séminaire de Saint-Magloire, où il le mit comme un des directeurs. C'est là que Massillon commença à prendre tout à fait son rang par ses Conférences, le plus solide ou du moins le plus sévère de ses ouvrages. La vocation de la parole était désormais trop manifeste en lui pour qu'il songeât à y résister. Il alla, en 1698, prêcher le Carême à Montpellier, et enfin il fut appelé, en 1699, à le prêcher à Paris dans l'église de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré : il avait près de trente-six ans.

Le succès fut grand et remua la ville. Louis XIV voulut cette même année (1699) entendre l'orateur à la Cour, et Massillon y prêcha l'Avent. Massillon prêcha une seconde fois à la Cour en 1701, et cette fois ce fut le Carême; il l'y prêcha encore en 1704\*\*. Ces premiers sermons du Père Massillon (comme on l'appelait alors), son Avent, son Grand Carême, composent la partie la plus considérable et la plus belle de son œuvre oratoire. Le Petit Carême plus

\* On a nié ce séjour de Massillon à Septfonds, au moins en tant que novice (Notice de M. Godefroy en tête des *Œuvres choisies* de Massillon, 1868). Renvoi au biographe futur. — L'abbé Bayle, un biographe récent de Massillon, ne paraît nullement douter du fait même de cette retraite à Septfonds<sup>620</sup>.

\*\* Le Père Bougerel, dans son exacte Notice sur Massillon (*Mémoires pour servir à l'Histoire de plusieurs Hommes illustres de Provence*), ne parle que du Carême de 1704 prêché à la Cour par Massillon et ne dit rien du Carême de 1701. Tous ces points restent à éclaircir. — L'abbé Bayle en a déjà éclairci quelques-uns dans sa *Vie de Massillon* (1867); l'abbé Blampignon, dans son édition des *Œuvres complètes* du grand sermonnaire, nous promet le reste<sup>621</sup>.

célèbre, et qu'il prêcha en 1718 devant Louis XV enfant, appartient déjà à une autre époque et un peu à une autre manière. Après avoir beaucoup loué d'abord et préféré à tout le reste ce Petit Carême dans sa nouveauté, on a été peut-être un peu trop disposé depuis à le sacrifier aux ouvrages plus anciens de Massillon. C'est là un point à examiner à part. Quoi qu'il en soit, Massillon apparut dans toute sa force et dans toute sa beauté d'orateur sacré dès cette première époque de 1699 à 1704 et à ce point de réunion des deux siècles : il montra que le grand règne durait toujours, et que jusqu'en ce dernier automne la postérité des chefs-d'œuvre s'y continuait.

Les discours de Massillon ont cela de particulier, au point de vue littéraire, qu'ils ne furent jamais imprimés de son vivant; le seul de ses discours qu'il publia lui-même, et pour lequel il se vit critiqué, fut son Oraison funèbre du prince de Conti en 1709. A part ce morceau, la totalité des ouvrages de Massillon, y compris son Petit Carême, ne fut pour la première fois livrée au public qu'après sa mort et par les soins de son neveu en 1745. Je me trompe : on avait essayé d'en donner de son vivant une ébauche d'édition faite sur des notes et par des copistes (la sténographie n'existait pas alors) <sup>523</sup>; c'était sur cette édition incomplète, non authentique, que les critiques étaient réduits à le juger. Lorsque parut l'édition donnée par le neveu de Massillon et conforme en tout aux manuscrits, elle réunit donc tous les suffrages et satisfait à un grand désir des chrétiens et des gens de goût. On dit qu'elle rapporta au neveu dix mille écus. Il est constant que Massillon, dans ses années de retraite et durant ses loisirs d'évêque, avait beau-



coup revu ses Sermons, qu'il les avait retouchés et peut-être refaits en partie. Les Jansénistes l'accusèrent d'en avoir altéré des endroits pour la doctrine : il est à croire qu'il se contenta seulement d'y remettre plus d'accord et de justesse, en y laissant subsister la forme première et l'esprit. Un écrivain de nos jours, qui a parlé de Massillon avec une prédilection peu commune\*, a relevé dans cette édition même de 1745, qui est devenue le patron de toutes les autres, des locutions qu'il est difficile de ne pas croire des fautes d'impression, et il a exprimé le désir qu'on refît une comparaison du texte avec les manuscrits. En attendant, et sauf quelques taches qui se perdent dans la richesse du tissu et comme dans les plis de l'étoffe, nous possédons un Massillon assez entier et assez accompli pour en jouir avec confiance et avec plénitude.

Quand Massillon parut, Bourdaloue terminait sa carrière : Bossuet, comme auteur de Sermons, avait clos la sienne au moment même où Bourdaloue commençait. Ainsi ces grandes lumières n'eurent point à se combattre ni à s'éclipser l'une l'autre, elles se succédèrent paisiblement et largement comme une suite de riches saisons ou comme les heures d'une journée splendide. L'innovation de Massillon, venant après Bourdaloue, fut d'introduire le pathétique et un sentiment plus vif et plus présent des passions humaines dans l'économie du discours religieux, et d'attendrir légèrement la parole sacrée sans l'amollir encore <sup>523</sup>. C'est là l'effet que produiront, à qui saura les lire dans une disposition convenable, la plupart des Sermons de son Avent et de son grand Carême.

---

\* M. de Sacy, dans un article du *Journal des Débats* du 4 mai 1852.



Qu'on se représente bien (pour s'en donner toute l'impression), et le cadre, et l'auditoire, et l'orateur :

« Ne vous semble-t-il pas, disaient après des années les témoins qui l'avaient entendu, ne vous semble-t-il pas le voir encore dans nos chaires avec cet air simple, ce maintien modeste, ces yeux humblement baissés, ce geste négligé, ce ton affectueux, cette contenance d'un homme pénétré, portant dans les esprits les plus brillantes lumières, et dans les cœurs les mouvements les plus tendres? Il ne tonnait pas dans la chaire, il n'épouvantait pas l'auditoire par la force de ses mouvements et l'éclat de sa voix; non : mais, par sa douce persuasion, il versait en eux, comme naturellement, ces sentiments qui attendrissent et qui se manifestent par les larmes et le silence. Ce n'était pas des fleurs étudiées, recherchées, affectées; non : les fleurs naissaient sous ses pas sans qu'il les cherchât, presque sans qu'il les aperçût; elles étaient si simples, si naturelles, qu'elles semblaient lui échapper contre son gré et n'entrer pour rien dans son action. L'auditeur ne s'en apercevait que par cet enchantement qui le ravissait à lui-même \*.

Massillon en chaire n'avait presque point de gestes : cet œil qu'il baissait d'abord, qu'il tenait baissé d'habitude, lorsqu'ensuite, à de rares intervalles, il le levait et le promenait sur l'auditoire, lui faisait le plus beau des gestes; il avait, a dit l'abbé Maury, *l'œil éloquent* <sup>524</sup>. Ses exordes avaient quelque chose d'heureux et qui saisissait aisément, comme le jour où il prononça l'Oraison funèbre de Louis XIV, et où, après avoir parcouru en silence du regard tout ce magnifique appareil funéraire, il commença par ces mots : « *Dieu seul est grand, mes Frères!* <sup>525</sup>... » ou comme ce jour encore où, prêchant pour la première

---

\* On trouve cette vive et ingénieuse description dans la Réponse de M. Languet, archevêque de Sens, au Discours de réception du duc de Nivernais qui succéda à Massillon à l'Académie française (séance du 4 février 1743).

fois devant ce même Louis XIV, à la fête de la Toussaint, et prenant pour texte : *Bienheureux ceux qui pleurent !* il débuta de la sorte :

« Sire,

« Si le monde parlait ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendrait pas à Votre Majesté le même langage.

« Heureux le Prince, vous dirait-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre; qui n'a vu tant de Puissances armées contre lui que pour leur donner une paix plus glorieuse (*la paix de Ryswick*), et qui a toujours été plus grand ou que le péril ou que la victoire !

« Heureux le Prince qui, durant le cours d'un règne long et florissant, jouit à loisir des fruits de sa gloire, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'univers !...

« Ainsi parlerait le monde; mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde.

« Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècle, mais celui qui fait sa principale occupation du siècle à venir, et qui vit dans le mépris de soi-même et de tout ce qui passe !...

« Heureux, non celui dont l'histoire va immortaliser le règne et les actions dans le souvenir des hommes, mais celui dont les larmes auront effacé l'histoire de ses péchés du souvenir de Dieu même, etc., etc. <sup>526</sup>. »

On voit le double développement, et avec quel art délicat et majestueux Massillon qui paraissait pour la première fois devant Louis XIV, et qui y venait précédé d'une réputation d'austérité, savait mêler le compliment et l'hommage à la leçon même.

Un critique très-fin (M. Joubert) a dit de lui : « Le plan des Sermons de Massillon est mesquin, mais les bas-reliefs en sont superbes <sup>527</sup>. » Je sais de plus que les hommes du métier, et qui ont fait une étude approfondie de ces orateurs de la Chaire, mettent Bourdaloue fort au-dessus de Massillon pour l'ordonnance et pour le dessin des ensembles. Toutefois

j'avoue que les plans de ces Sermons de Massillon ne me paraissent point particulièrement mesquins, ils sont fort simples, et en ces matières c'est peut-être ce qui convient le mieux : le mérite principal et le plus touchant consiste dans l'abondance du développement qui fertilise. Or, Massillon possède au plus haut degré cet art du développement; on pourrait même dire que c'est là son talent presque tout entier. Prendre un texte de l'Écriture et nous l'interpréter moralement selon nos besoins actuels, le déplier et l'étendre dans tous les sens en nous le traduisant dans un langage qui soit nôtre et qui réponde à tous les points de nos habitudes et de nos cœurs, faire ainsi des tableaux sensibles qui, sans être des portraits, ne soient point des lieux-communs vagues, et atteindre à la finesse sans sortir de la généralité et de la noblesse des termes, c'est là en quoi Massillon excelle. Il semble être né exprès pour justifier le mot de Cicéron : « *Summa autem laus eloquentiæ est, amplificare rem ornando...* Le comble et la perfection de l'éloquence, c'est d'amplifier le sujet en l'ornant et le décorant » <sup>528</sup>. Il est maître unique dans ce genre d'amplification que Quintilien a défini « un certain amas de pensées et d'expressions qui conspirent à faire sentir la même chose : car, encore que ni ces pensées ni ces expressions ne s'élèvent point par degrés, cependant l'objet se trouve grossi et comme haussé par l'assemblage même <sup>529</sup>. » Otez seulement à cette définition ce que le mot *amas* (*congeries*) a pour nous de pénible et de désagréable. Chaque développement chez Massillon, chaque strophe oratoire se compose d'une suite de pensées et de phrases, d'ordinaire assez courtes, se reproduisant d'elles-mêmes, naissant l'une de l'autre, s'appelant, se succédant,

sans traits aigus, sans images trop saillantes ni communes, et marchant avec nombre et mélodie comme les parties d'un même tout. C'est un groupe en mouvement, c'est un concert naturel, harmonieux. Buffon, qui estimait Massillon le premier de nos prosateurs, semble l'avoir eu présent à la pensée lorsque, dans son Discours sur le style, il a dit : « Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée : et, lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style <sup>530</sup>. » Chez Massillon, cette allure naturelle n'avait aucun caractère de sévérité, mais plutôt un air d'effusion et d'abondance comme d'une fontaine coulant sur une pente très-douce et dont les eaux amoncelées se poussent de leur propre poids. Massillon a plus qu'aucun orateur la source en lui et la fécondité du développement moral; et toutes les grâces, toutes les facilités de la diction viennent s'y joindre d'elles-mêmes, tellement que sa période longue et pleine se compose d'une suite de membres et de redoublements unis par je ne sais quel lien insensible, comme un flot large et plein qui se composerait d'une suite de petites ondes.

Massillon orateur, si nous avons pu l'entendre, nous aurait tous certainement enlevés, pénétrés, attendris : lu aujourd'hui, il n'en est pas de même, et, considéré comme écrivain, tous ne l'admirent pas au



même degré. Il n'est pas donné à tous les esprits de sentir et de goûter également ce genre de beautés et de mérites de Massillon : il en est, je le sais, qui le trouvent monotone, sans assez de relief et de ces traits qui s'enfoncent, sans assez de ces images ou de ces pensées qui font éclat. Aimer Massillon, le goûter sincèrement et sans ennui, c'est une qualité et presque une propriété de certains esprits, et qui peut servir à les définir. Celui-là aimera Massillon, qui aime mieux le juste et le noble que le nouveau, qui préfère le naturel élégant au grandiose un peu brusque; qui, dans l'ordre de l'esprit, se complaît avant tout à la riche fertilité et à la culture, à la modération ornée, à l'ampleur ingénieuse, à un certain calme et à un certain repos jusque dans le mouvement, et qui ne se lasse point de ces lieux-communs éternels de morale que l'humanité n'épuisera jamais. Massillon plaira à celui qui a une certaine corde sensible dans le cœur, et qui préfère Racine à tous les poètes; à celui qui a dans l'oreille un vague instinct d'harmonie et de douceur qui lui fait aimer jusqu'à la surabondance de certaines paroles. Il plaira à ceux qui n'ont point les impatiences d'un goût trop superbe ou trop délicat, ni les promptes fièvres des admirations ardentes; qui n'ont point surtout la soif de la surprise ni de la découverte, qui aiment à naviguer sur des fleuves unis, qui préfèrent au Rhône impétueux, à l'Éridan tel que l'a peint le poète, ou même au Rhin dans ses âpres majestés, le cours tranquille du fleuve français, de la royale Seine baignant les rives de plus en plus élargies d'une Normandie florissante.

Telle est l'impression que me fait Massillon, lu aujourd'hui et étudié dans ses pages toujours belles,

mais régulières et calmées. N'oublions jamais en le lisant qu'il y manque celui qui les animait de son action modérée et de sa personne, celui dont la voix avait tous les tons de l'âme, et dont le grand acteur Baron disait après l'avoir entendu : « Voilà un orateur ! nous ne sommes que des comédiens. » N'oublions jamais que, dans cette éloquence si copieuse et si redoublée, chacun des auditeurs trouvait, à cause de cette diversité même d'expressions sur chaque point, la nuance de parole qui lui convenait, l'écho qui répondait à son cœur ; que ce qui nous paraît aujourd'hui prévu et monotone parce que notre œil, comme dans une grande allée, dans une longue avenue, court en un instant d'un bout de la page à l'autre, était alors d'un effet croissant et plus sûr par la continuité même, lorsque tout cela, du haut de la chaire, s'amassait, se suspendait avec lenteur, grossissait en se déroulant, et, ainsi qu'on l'a dit de la parole antique, tombait enfin comme des neiges.

L'action, il faut bien se le dire, ne saurait être dans un sermon ce qu'elle est dans les autres genres de discours ; le mouvement ne saurait, sans inconvenance ou sans bizarrerie, y franchir certaines limites qu'il est admirable de savoir toujours atteindre sans jamais les dépasser. Dans un sermon de Carême *sur les Fautes légères*, je trouve un exemple de cette manière dont Massillon usait si bien pour associer son auditoire à ses descriptions et l'intéresser dans ce qui semblerait n'être qu'une énumération générale. Il s'applique à montrer qu'il n'y a point de fautes légères, que celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu dans les grandes ; il s'adresse alors à son auditeur, il le prend à partie ; il rappelle chacun directement à ses propres souvenirs : « Souvenez-vous

d'où vous êtes tombé... » Et ici vient un de ces développements dont j'ai parlé et où se révèle tout l'art de Massillon. « On peut quelquefois, dit Voltaire, entasser des métaphores les unes sur les autres; mais alors il faut qu'elles soient bien distinguées, et que l'on voie toujours votre objet représenté sous des images différentes <sup>531</sup>. » Et il cite un exemple de Massillon <sup>532</sup> : il aurait pu aussi bien citer celui qu'on va lire :

« Souvenez-vous d'où vous êtes tombé...; remontez à la première origine de vos désordres, vous la trouverez dans les infidélités les plus légères : un sentiment de plaisir négligemment rejeté; une occasion de péril trop fréquentée; une liberté douteuse trop souvent prise; des pratiques de piété omises : la source en est presque imperceptible; le fleuve, qui en est sorti, a inondé toute la terre de votre cœur : ce fut d'abord ce petit nuage que vit Élie, et qui depuis a couvert tout le ciel de votre âme : ce fut cette pierre légère que Daniel vit descendre de la montagne, et qui, devenue ensuite une masse énorme, a renversé et brisé l'image de Dieu en vous : c'était un petit grain de senevé, qui depuis a cru comme un grand arbre, et poussé tant de fruits de mort : ce fut un peu de levain, etc. <sup>533</sup>. »

Dans tout le cours de ce développement, il est impossible de s'arrêter et de mettre le *point* à aucun endroit; c'est une seule et unique pensée qui court par des branches multipliées et sous des couleurs diverses. Massillon, dans notre littérature, est l'auteur le plus parfait en ce genre de période harmonieuse.

Mais il ne s'en tient pas là; il ne fait en ce moment que de commencer à interroger son auditeur; il va le presser de plus en plus, le circonvenir, chercher à l'atteindre par toutes les surfaces jusqu'à ce qu'il ait rencontré le point vulnérable; et il en vient graduellement à une énumération et presque à une désignation plus frappante :

« Grand Dieu ! s'écrie-t-il, vous qui vîtes dans leur naissance les dérèglements des pécheurs qui m'écoutent et qui, depuis, en avez remarqué tous les progrès, vous savez que la honte de cette fille chrétienne n'a commencé que par de légères complaisances et de vains projets d'une honnête amitié : que les infidélités de cette personne engagée dans un lien honorable n'étaient d'abord que de petits empressements pour plaire, et une secrète joie d'y avoir réussi : vous savez qu'une vaine démangeaison de tout savoir et de décider sur tout, des lectures pernicieuses à la foi, pas assez redoutées, et une secrète envie de se distinguer du côté de l'esprit, ont conduit peu à peu cet incrédule au libertinage et à l'irréligion : vous savez que cet homme n'est dans le fond de la débauche et de l'endurcissement que pour avoir étouffé d'abord mille remords sur certaines actions douteuses, et s'être fait de fausses maximes pour se calmer : vous savez enfin que cette âme infidèle, après une conversion d'éclat, etc. <sup>534</sup>. »

De tels développements, amenés avec art au moment propice, qui planaient en quelque sorte sur tout l'auditoire, qui promenaient sur toutes les têtes comme un vaste miroir étendu où chacun pouvait reconnaître dans une facette distincte sa propre image, et se dire que l'orateur sacré l'avait révélé; de tels développements qui, lus aujourd'hui, nous font un peu l'effet de lieux-communs, étaient alors, et sur place, des tableaux appropriés et de grands ressorts émouvants: Et après qu'il avait ainsi fait frissonner, en la touchant au passage, la plaie cachée de chaque auditeur, après qu'il avait dû sembler en venir presque aux personnalités auprès de chacun, Massillon se relevait dans un résumé plein de richesse et de grandeur; il se hâtait de recouvrir le tout d'un large flot d'éloquence, et d'y jeter comme un pan déployé du rideau du Temple :

« Non, mon cher Auditeur, disait-il aussitôt en rendant magnifiquement à toutes ces chutes et à toutes ces misères présentes des noms bibliques et consacrés, non, les crimes ne sont jamais les coups d'essai du cœur : David fut indiscret et



oiseux avant que d'être adultère : Salomon se laissa amollir par les délices de la royauté, avant que de paraître sur les hauts lieux au milieu des femmes étrangères : Judas aima l'argent avant que de mettre à prix son maître : Pierre présuma avant que de le renoncer : Madeleine, sans doute, voulut plaire avant que d'être la pécheresse de Jérusalem... Le vice a ses progrès comme la vertu ; comme le jour instruit le jour, ainsi, dit le Prophète, la nuit donne de funestes leçons à la nuit <sup>535</sup>... »

Ici l'écho s'éveille et nous redit ces vers de l'Hippolyte de Racine :

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes...  
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés <sup>536</sup>...

On a souvent remarqué que Massillon se souvient de Racine et qu'il se plaît à le paraphraser quelquefois. Dans le Petit Carême, le royal enfant auquel il s'adresse, ce reste précieux de toute sa race, cet enfant miraculeux échappé à tant de débris et de ruines, rappelle à tout instant le Joas d'*Athalie*. Massillon n'avait pas attendu cette similitude de situation pour avoir des réminiscences de Racine. Si Bourdaloue était davantage le parfait sermonnaire selon le sévère Boileau, Massillon est bien l'orateur qui devait s'élever le lendemain de la création d'*Esther* et d'*Athalie* ; il a reçu à ses débuts comme le baptême de cette langue noble, tendre, majestueuse, abondante et adoucie. « Il a la même diction dans la prose que Racine dans la poésie, » disait M<sup>me</sup> de Maintenon après l'avoir entendu à Saint-Cyr.

On a même noté chez Massillon quelques accents plus tendres et plus mélancoliques qu'on n'est accoutumé à en rencontrer dans le siècle de Louis XIV, et qui semblent un soupir confus annonçant les temps nouveaux, dans le sermon *sur les Afflictions*, par

exemple\*. On y lit, dès le début, des paroles bien touchantes sur la souffrance universelle, apparente ou cachée, qui est de toutes les conditions, de tous les états, de toutes les âmes. Est-ce Massillon, est-ce Bernardin de Saint-Pierre plus chrétien, est-ce Chateaubriand faisant parler le Père Aubry à la mourante Atala <sup>537</sup>, mais dans un langage plus pur et que Fontanes aurait retouché, — lequel est-ce des trois, on pourrait le demander, qui a écrit cette belle et douce page de morale mélodieuse, cette plainte humaine qui est comme un chant?

« Il n'est point de parfait bonheur sur la terre, parce que ce n'est pas ici le temps des consolations mais le temps des peines : l'élévation a ses assujettissements et ses inquiétudes; l'obscurité, ses humiliations et ses mépris; le monde, ses soucis et ses caprices; la retraite, ses tristesses et ses ennuis; le mariage, ses antipathies et ses fureurs; l'amitié, ses pertes ou ses perfidies; la piété elle-même, ses répugnances et ses dégoûts : enfin, par une destinée inévitable aux enfants d'Adam, chacun trouve ses propres voies semées de ronces et d'épines. La condition la plus heureuse en apparence a ses amertumes secrètes qui en corrompent toute la félicité : le trône est le siège des chagrins comme la dernière place; les palais superbes cachent des soucis cruels, comme le toit du pauvre et du laboureur; et, de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y sentons toujours, par mille endroits, qu'il manque quelque chose à notre bonheur <sup>538</sup>. »

Les grands effets de l'éloquence de Massillon sont connus : le plus célèbre est celui qui signala son sermon du *petit nombre des Élus*, au moment où, après avoir longuement préparé et travaillé son auditoire, il l'interrogea tout d'un coup et le mit en demeure de

---

\* M. de Sacy, à qui l'on doit cette remarque, s'étonne que personne n'ait jamais indiqué ce sermon au nombre des meilleurs et des plus beaux de Massillon. Fréron, homme de sens (ou Desfontaines), l'avait déjà distingué et cité lors de la publication première (*Jugements sur quelques Ouvrages nouveaux*, tome V, p. 237).

répondre, en disant : « Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette Assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement, etc. <sup>539</sup>... » Cette Assemblée, *la plus auguste de l'univers*, était celle de la chapelle de Versailles; mais ce ne fut point là que Massillon prêcha d'abord ce sermon : ce fut à Paris, dans l'église de Saint-Eustache, où se produisit l'effet imprévu, irrésistible. On dit que le même mouvement se renouvela dans la chapelle de Versailles\*, et l'on raconte que Massillon lui-même, par son geste, par son attitude abîmée, par son silence de quelques instants, s'associa à la terreur de son auditoire, et, avec une sincérité qui se confondait ici avec les bienséances, trouva jusque dans son triomphe à faire acte de chrétienne et profonde humiliation.

Louis XIV, qui avait des mots si justes quoique trop rares, disait à Massillon un jour, au sortir d'un de ses sermons : « Mon Père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, j'en ai été fort content; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même. » On a cité des exemples de conversions soudaines opérées par l'éloquence de Massillon. Un homme de la Cour allait à l'Opéra, et voyant son carrosse arrêté par la file de ceux qui allaient à l'église où Massillon devait prêcher, il se dit qu'un spectacle en valait bien un autre, et il entra dans l'église : il n'en sortit que touché au cœur. Mais surtout on raconte que Rollin, alors principal du Collège de Beauvais, ayant conduit un jour ses pensionnaires entendre un sermon de Massillon sur la

---

\* On n'a là-dessus que la tradition avec ce qu'elle a de vague et de confus. Il serait précieux de retrouver quelque témoignage tout à fait contemporain.

sainteté et la ferveur des premiers Chrétiens, les enfants en sortirent si touchés, qu'ils se livrèrent les jours suivants dans leur innocence à des austérités et à des mortifications qu'il fallut modérer. Massillon avait dans le talent une puissance d'onction plus forte, si je puis dire, que son caractère. Lui-même, après avoir ainsi conquis les simples ou les rebelles, après avoir abattu en public les orgueils et fait fondre les incrédulités, il n'avait pas toute la force suffisante pour rallier et fortifier les nouveaux fidèles dans le secret. Ici est le côté faible par où il penche vers le siècle et n'appartient plus tout à fait à l'âge des grands hommes. On venait à lui; on trouvait l'honnête homme, le religieux éclairé, affectueux, un peu faible pourtant. Cette bouche d'or, qui avait rempli le Temple, ce beau vase sonore et qui rendait des sons si humains et si divins tout ensemble, n'était point destiné à être la colonne pour porter le faix.

Dans l'intervalle de son Grand à son Petit Carême, et sans préjudice des autres sermons qu'il ne cessa de prêcher, Massillon prononça quelques Oraisons funèbres. Il y est distingué, mais point grand; ses défauts s'y montrent. Ses portraits historiques pèchent par la fermeté : il entend les mœurs mieux que l'histoire. J'ai sous les yeux son Oraison funèbre du prince de Conti publiée en 1709, et avec des notes critiques, écrites à la main en marge par un contemporain qui avait assisté à la cérémonie même et qui marque les différences entre le morceau imprimé et le morceau débité \*. Les critiques que fait ce lecteur dont j'ignore le nom, un peu minutieuses parfois,

---

\* Ces notes manuscrites se trouvent sur l'exemplaire de la Bibliothèque nationale.



sont la plupart d'une grande justesse : il y relève des inexactitudes et des irrégularités d'expression, des phrases embarrassées, des répétitions (le mot de *goût*, par exemple, répété à satiété); il y fait sentir les faiblesses et les incertitudes du plan, surtout vers la fin; il y reconnaît aussi et y loue les belles parties, le tableau si vif du prince de Conti à la journée de Nerwinde, et surtout la peinture animée des grâces, de l'affabilité et du charme habituel qui le faisaient adorer dans la vie civile. On y voit que le prince de Conti avait écrit de sa main les derniers entretiens qu'il avait eus avec le grand Condé à Chantilly sur la guerre et les autres sujets. Que sont devenus ces précieux Mémoires <sup>540</sup>? — En définitive, de même qu'à la guerre Conti ne fut que le premier élève de son oncle immortel, Massillon dans l'Oraison funèbre n'est que le brillant disciple de Bossuet et de ceux qui ont célébré les Condé et les Turenne.

L'Oraison funèbre qu'il prononça de Louis XIV, et dont j'ai cité l'admirable début, a de beaux détails, mais pêche également par l'ensemble : Massillon, en louant, ne sait point prendre de ces grands partis comme Bossuet; il mêle des vérités et des restrictions qui font nuance, là où il faudrait une couleur éclatante, une touche large et soutenue. Il a des contradictions où sa sincérité et son commencement de philosophie, aux prises avec l'obligation de la louange, ne savent trop comment se démêler; ainsi, lorsqu'il loue pleinement Louis XIV de sa révocation de l'Édit de Nantes, et qu'il veut à la fois flétrir la Saint-Barthélemy et maintenir jusqu'à un certain point l'idée de tolérance : en cet endroit, Massillon essaye de concilier deux idées impossibles, et il y échoue; il ne produit qu'un effet combattu et incer-

tain. Il a pourtant d'agréables et justes passages, comme celui-ci par exemple, qui peint Louis XIV dans son caractère de familiarité grave et de haute affabilité :

« De ce fonds de sagesse sortait la majesté répandue sur sa personne : la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité et les bienséances de la dignité royale; jamais roi ne sut mieux soutenir que lui le caractère majestueux de la souveraineté. Quelle grandeur quand les ministres des rois venaient au pied de son trône ! quelle précision dans ses paroles ! quelle majesté dans ses réponses ! Nous les recueillions comme les maximes de la sagesse; jaloux que son silence nous dérobat trop souvent des trésors qui étaient à nous, et, s'il m'est permis de le dire, qu'il ménageât trop ses paroles à des sujets qui lui prodiguaient leur sang et leur tendresse.

« Cependant, vous le savez, cette majesté n'avait rien de farouche : un abord charmant, quand il voulait se laisser approcher; un art d'assaisonner les grâces, qui touchait plus que les grâces mêmes; une politesse de discours qui trouvait toujours à placer ce qu'on aimait le plus à entendre. Nous en sortions transportés, et nous regrettions des moments que sa solitude et ses occupations rendaient tous les jours plus rares <sup>541</sup>. »

Ici on croit entendre dans Massillon celui à qui Louis XIV avait adressé quelques-unes de ces paroles si justes, si flatteuses, si parfaites, et qui, amateur passionné du noble et bon langage, avait regretté de ne point puiser plus souvent à cette source élevée, de ne point entendre plus souvent dans son roi l'homme de France qui parlait avec le plus de propriété et de politesse. Une telle nuance de regret exprimée en chaire par l'orateur sacré me semble indiquer déjà toute une transition vers un autre siècle : les Fénelon et les Massillon furent des premiers en effet à incliner de ce côté et à former des vœux pour une royauté plus populaire et plus familière.

## II

Lundi, 3 octobre 1853.

À quelque'un qui lui parlait de ses Sermons prêchés à la Cour, Massillon répondait : « Quand on approche de cette avenue de Versailles, on sent un air amollissant <sup>542</sup>. » Il ne paraît rien de cet amollissement dans aucun des premiers discours de Massillon (1699-1715). Si l'on surmonte à la lecture l'espèce de monotonie inévitable qui tient au genre, si l'on y entre par l'esprit, on s'aperçoit qu'on est dans une suite de chefs-d'œuvre. C'est par les mœurs habituellement, c'est par le côté du cœur et des passions que Massillon entame l'auditeur et qu'il s'applique à le rattacher à la foi et à la doctrine. Venu à une époque où la corruption était déjà poussée au plus haut degré, et où elle ne se recouvrait que d'un voile léger en présence du monarque, il comprit bien quelle était la nature de l'incrédulité qu'il avait à combattre, et en ce sens il est curieux de voir l'ordre d'arguments qu'il juge le plus à propos de lui opposer.

La duchesse d'Orléans, mère du Régent, écrivait en juillet 1699 : « Rien n'est plus rare en France (il fallait dire : à la Cour) que la foi chrétienne; il n'y a plus de vice ici dont on eût honte; et, si le roi voulait punir tous ceux qui se rendent coupables des

plus grands vices, il ne verrait plus autour de lui ni nobles, ni princes, ni serviteurs; il n'y aurait même aucune maison de France qui ne fût en deuil <sup>543</sup>. » Madame, en parlant ainsi, n'exagérât pas; la Régence de son fils le prouva bientôt après. Or, c'est devant cet auditoire contenu à peine par Louis XIV que Massillon avait à prêcher ses Avents et ses Carêmes, et qu'il abordait à certains jours ces vastes sujets : *Des Doutes sur la Religion*; — *De la Vérité d'un Avenir*. Devant ces jeunes débauchés en qui fermentait déjà l'esprit du dix-huitième siècle, il pose en principe que « la source de toute incrédulité est le dérèglement du cœur <sup>544</sup> »; que « le grand effort du dérèglement est de conduire au désir de l'incrédulité; » que c'est l'intérêt qu'ont les passions à ne point arriver à un avenir où la lumière et la condamnation les attendent, qui incline et oblige les esprits à ne pas y croire. Il le redit en cent façons frappantes de vérité : « On commence par les passions; les doutes viennent ensuite <sup>545</sup>. » Ces doutes, il n'essaye pas de le dissimuler, étaient déjà dans le beau monde le langage le plus commun de son temps. Ira-t-il les discuter, les examiner en eux-mêmes, entrer dans le fond des preuves? Non : il connaît trop bien le caractère particulier de ces doutes et de ceux qui les forment, ou plutôt qui les ont appris et qui les répètent tout vulgaires et usés déjà. Qu'a-t-il devant lui? sont-ce de vrais incrédules, des hommes qui, dans une solitude opiniâtre et chagrine, dans une réflexion pleine d'obscurités et de ténèbres, se soient fait à eux-mêmes les objections, puis les réponses, et soient arrivés laborieusement à ce qu'ils croient des résultats? « Non, mes frères, s'écrie hardiment Massillon, ce ne sont pas ici des incrédules, ce

sont des hommes lâches qui n'ont pas la force de prendre un parti; qui ne savent que vivre voluptueusement, sans règle, sans morale, souvent sans bienséance, et qui, sans être impies, vivent pourtant sans religion, parce que la religion demande de la suite, de la raison, de l'élévation, de la fermeté, de grands sentiments, et qu'ils en sont incapables <sup>546</sup>. » C'est par cette ouverture pénétrante que Massillon s'attaquait au vif à l'incrédulité de son temps, à celle qui était le propre des hommes de plaisir, qui était encore de bel air et de prétention bien plus que de doctrine, et qui pouvait s'appeler du libertinage en réalité. Et tout à côté il retraçait le portrait du véritable et pur incrédule par doctrine et par théorie, le portrait de Spinoza qu'il noircit étrangement, dont il fait un *monstre*, mais en qui il touche pourtant quelques traits fondamentaux : « Cet impie, disait-il, vivait caché, retiré, tranquille; il faisait son unique occupation de ses productions ténébreuses, et n'avait besoin pour se rassurer que de lui-même. Mais ceux qui le cherchaient avec tant d'empressement, qui voulaient le voir, l'entendre, le consulter, ces hommes frivoles et dissolus, c'étaient des insensés qui souhaitaient de devenir impies <sup>547</sup>... » Le bruit courait en effet qu'on avait autrefois mandé Spinoza en consultation à Paris. Il y avait eu des voyages en Hollande tout exprès pour le voir; il commençait à y avoir des pèlerins et des curieux d'incrédulité. Massillon les raille, eux qui rejettent toute autorité pour croire, d'avoir eu besoin de l'autorité et du témoignage d'un homme obscur pour oser douter. En tous ces points, Massillon est à la fois un moraliste consommé et un indicateur prévoyant : il sent très-bien, à son moment, où est le



péril pour la foi, et par quelle brèche morale elle est en voie de s'écouler des cœurs. La corruption et la licence est la plaie qui atteint la tête du corps social et qui va prendre les âmes par le fond. La Régence a précédé l'Encyclopédie.

Un siècle après Massillon, les choses avaient bien changé : ce n'était plus la seule corruption des mœurs que l'orateur chrétien avait en face de lui comme ennemi principal, c'était l'incrédulité raisonnée, établie, et qui avait fait son chemin, même parmi les honnêtes gens. Spinoza, peu lu, peu compris, était resté dans l'ombre : mais d'autres incrédules moindres et plus éloquents avaient tracé ouvertement leur sillon sous le soleil et propagé en tous sens leurs germes : bien des âmes, bon gré mal gré, les avaient reçus ; on avait beau faire, chacun se ressentait plus ou moins à son jour d'être venu au monde depuis Voltaire et depuis Rousseau. Aussi, un siècle juste après Massillon, un orateur que je n'irai point jusqu'à lui comparer pour le talent, mais qui a soutenu bien honorablement l'héritage de la parole sacrée, l'abbé Frayssinous, dans ses Conférences ouvertes sous l'Empire et depuis, avait à discuter devant d'honnêtes gens, la plupart jeunes, non plus désireux de douter, mais plutôt désireux de croire, les points controversés de la doctrine et de la tradition historique, et il le faisait avec une mesure de science et de raison appropriée à cette situation nouvelle.

Les Sermons de Massillon ne sont pas de ces ouvrages qui s'analysent : on ne les réduit pas à plaisir, on ne coupe point à volonté dans ces beaux ensembles de mœurs traités si largement, dans ces vastes descriptions intérieures où rien de successif n'est oublié : on pourrait tout au plus en présenter des morceaux

étendus et des lambeaux. Que d'admirables vues sur les passions, sur la volupté et ses dégoûts (sermon *de l'Enfant prodigue*); sur l'ambition et ses convoitises (sermon *de l'Emploi du Temps*); sur l'envie et ses tortuosités (sermon *du Pardon des Offenses*); sur les misères même d'une tendresse criminelle heureuse, d'un engagement de passion agréé et partagé (sermon *de la Pécheresse*) :

« Quelles frayeurs que le mystère n'éclate ! que de mesures à garder du côté de la bienséance et de la gloire ! que d'yeux à éviter ! que de surveillants à tromper ! que de retours à craindre sur la fidélité de ceux qu'on a choisis pour les ministres et les confidents de sa passion ! quels rebuts à essuyer de celui peut-être à qui on a sacrifié son honneur et sa liberté, et dont on n'oserait se plaindre ! A tout cela ajoutez ces moments cruels où la passion moins vive nous laisse le loisir de retomber sur nous-même et de sentir toute l'indignité de notre état ; ces moments où le cœur, né pour des plaisirs plus solides, se lasse de ses propres idoles et trouve son supplice dans ses dégoûts et dans sa propre inconstance. Monde profane ! si c'est là cette félicité que tu nous vantes tant, favorises-en tes adorateurs <sup>540</sup> !... »

— Que d'éternelles vérités sur le sujet de *la Mort*, vérités encore neuves aujourd'hui et qui le seront toujours ! car cette idée de mort, que les hommes oublient sans cesse et qu'ils essayent de tourner, les domine, quoi qu'ils fassent. Créatures fragiles, êtres d'un jour, malgré les hautains progrès dont ils se vantent, malgré les ressources croissantes dont ils disposent, la mort est là qui les déjoue aujourd'hui comme au lendemain d'Adam, et qui les saisit dans leurs plans d'ambition, d'accomplissement ou d'attente, dans leurs rivalités, dans leurs espoirs de revanche et de représailles sur la fortune : « Nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres : nous ressemblons à ces soldats insensés qui, au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons

tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer et le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits <sup>549</sup>... » Mais ceci ne vient qu'après un grand et inépuisable mouvement d'éloquence sur la fuite et le renouvellement perpétuel des choses, un des plus beaux exemples de la parole humaine. Au sortir de ces épanchements lumineux, oh ! que Massillon savait bien qu'il avait été éloquent ! et quand on le lui disait, il répondait : « Le Démon l'avait déjà dit avant vous ! » Par moments, il a l'air de souffrir de ces éloges. Que lui sert d'être loué pour avoir lu presque en prophète dans les cœurs et dans les plus secrets penchants de ceux qui l'écoutent, si les penchants résistent, si les cœurs restent les mêmes et ne se corrigent en rien ?

« Et que nous importe de vous plaire, si nous ne vous changeons pas ? Que nous sert d'être éloquents, si vous êtes toujours pécheurs ? <sup>550</sup> »

Acceptant hardiment l'éloge et en tirant sujet de s'humilier :

« Dieu, dit-il, ne retire plus ses Prophètes du milieu des villes, mais il leur ôte, si j'ose parler ainsi, la force et la vertu de leur ministère ; il frappe ces nuées saintes d'aridité et de sécheresse : il vous en suscite *qui vous rendent la vérité belle, mais qui ne vous la rendent pas aimable ; qui vous plaisent, mais qui ne vous convertissent pas* : il laisse affaiblir dans nos bouches les saintes terreurs de sa doctrine ; il ne tire plus des trésors de sa miséricorde de ces hommes extraordinaires suscités autrefois dans les siècles de nos pères, qui renouvelaient les villes et les royaumes, qui entraînaient les Grands et le peuple, qui changeaient les palais des rois en des maisons de pénitence... »

Et faisant allusion à d'humbles missionnaires qui, durant ce même temps, produisaient plus de fruit dans les campagnes :

« Nous discourons, disait-il, et ils convertissent <sup>551</sup>. »

J'ai cité, d'après la tradition, quelques-unes des

conversions soudaines opérées par l'éloquence de Massillon : pourtant, sans nier les deux ou trois cas que l'on cite, je vois que Massillon croyait peu à ces sortes de conversions par coup de tonnerre, « à ces miracles soudains qui, dans un clin d'œil, changent la face des choses, qui plantent, qui arrachent, qui détruisent, qui édifient du premier coup... Abus, mon cher Auditeur, disait-il; la conversion est d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des soins, des troubles, des frayeurs et des inquiétudes amères <sup>552</sup>. »

Je rencontre ici une difficulté et presque un écueil que je n'essayerai pas de recouvrir ni d'éluder : Massillon est digne qu'on n'use point avec lui de ces ménagements qui ressembleraient à une timidité et à une crainte honteuse. Je dirai donc qu'au temps de ses plus grands succès et de ses prédications les plus admirées et les plus émouvantes, la vie de Massillon fut odieusement incriminée. D'Alembert, qui lui est d'ailleurs tout favorable, dit que l'envie usa de ce moyen pour détourner Louis XIV de l'élever à l'épiscopat <sup>553</sup>. Chamfort, dans une anecdote dénuée de toute authenticité, est allé jusqu'à nommer la personne du sexe dont il le prétend occupé d'une manière mondaine\*. Les contemporains de Massillon ont nommé plus positivement une autre personne de qualité parmi celles qu'il dirigeait\*\*. Le Recueil de chansons satiriques dit *Recueil de Maurepas* (Biblio-

---

\* La personne que désigne Chamfort <sup>554</sup> n'est autre que l'aimable M<sup>me</sup> de Simiane, la petite-fille de M<sup>me</sup> de Sévigné. M. Aubenas a dit un mot à ce sujet, page 505 de *l'Histoire de madame de Sévigné et de sa Famille* (1842).

\*\* La marquise de L'Hôpital, femme et bientôt veuve du grand géomètre, auteur de *l'Analyse des infiniment petits* : « Il avait épousé, a dit Fontenelle, Marie-Charlotte de Romilley de La Chesnelaye, demoiselle d'une ancienne noblesse de Bretagne, et dont il a eu de grands biens. Leur union a été jusqu'au point qu'il lui a fait part de son génie pour les mathématiques <sup>555</sup>. » C'est cette personne



thèque impériale) contient, en quatre ou cinq endroits, de grossiers couplets injurieux à Massillon; et il importe, non de discuter, mais de repousser, et par la bouche de Massillon lui-même, ces accusations diffamantes, qui ne manqueraient pas de sortir tôt ou tard et que l'on viendrait produire d'un air de découverte et de triomphe\*.

Il arriva à Massillon après ses premiers succès ce qui arrive à tout prédicateur éloquent et célèbre : il fut recherché, on accourut à lui, on le força de quitter souvent cette retraite de la maison Saint-Honoré où il vivait humble, studieux, et occupé de la méditation de l'Éternité. Y eut-il un moment où Massillon ne fut point assez en garde contre ce monde malicieux et perfide qui l'entourait, et qui ne demandait que prétexte à raillerie? se laissa-t-il trop engager, en effet, à ces demandes de direction qui lui venaient de toutes parts, et que des femmes encore à demi mondaines lui adressaient à l'envi? Il aimait naturellement la bonne compagnie; s'y laissa-t-il un peu trop gagner en apparence? Alla-t-il passer, dès 1704, les vacances d'automne dans les terres et les châteaux où on l'invitait? Il est possible qu'à ce moment où il entra dans la célébrité, il ait commis quelque imprudence de ce genre, et les railleurs à l'affût, ne pouvant ôter à sa parole puissante de son onction et de son charme, essayèrent de lui ôter de son autorité. Il semble, en plusieurs de ses sermons, y avoir songé et y avoir répondu : qu'on lise dans cette pensée le sermon sur

---

savante que Massillon dirigeait dès 1703, et il alla passer les vacances chez elle à Saint-Mesme en 1704, peu de temps après la mort du marquis : ce qui donna lieu à tous les propos, quolibets et chansons.

\* On voudra bien ne pas oublier que ces articles parurent d'abord dans *le Moniteur*, le lieu le moins propre assurément à une discussion



*l'Injustice du Monde envers les Gens de bien* et surtout celui sur la *Médisance* : « Les traits de la Médisance, dit-il, ne sont jamais plus vifs, plus brillants, plus applaudis dans le monde que lorsqu'ils portent sur les ministres des saints autels : le monde, si indulgent pour lui-même, semble n'avoir conservé de sévérité qu'à leur égard, et il a pour eux des yeux plus censeurs et une langue plus empoisonnée que pour le reste des hommes <sup>556</sup>. » Il caractérise en termes vifs et précis toutes les suites de cette médisance, d'abord futile et légère, « ce *rien* qui va emprunter de la réalité en passant par différentes bouches. » On reconnaît presque là ce *Vaudeville* dont parle Boileau :

Agréable indiscret qui, conduit par le chant,

Passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant \* <sup>557</sup>

Mais ce qui n'était d'abord qu'une simple plaisanterie, qu'une conjecture maligne, va devenir bientôt une affaire sérieuse, un *décri formel et public*, le sujet de tous les entretiens : « C'est un scandale qui vous survivra, s'écrie Massillon; les histoires scandaleuses des Cours ne meurent jamais avec leurs héros : des écrivains lascifs ont fait passer jusqu'à nous les satires, les dérèglements des Cours qui nous ont précédés; et il se trouvera parmi nous des auteurs licencieux qui instruiront les âges à venir des bruits publics, des événements scandaleux et des vices de la nôtre <sup>559</sup>. » Ces paroles pourraient s'écrire comme épigraphe et comme sentence en tête du Recueil tout entier de Maurepas. Quant à Massillon, pour couper court à

---

de ce genre sur les mœurs d'un prédicateur éloquent. Dans ces volumes où je suis plus à l'aise, j'en dirai un peu plus. Voir la note ajoutée à la fin du portrait.

\* Et aussi cela rappelle le portrait de la calomnie selon Beaumarchais : « D'abord un bruit léger rasant le sol comme une hirondelle, etc. » (*Barbier de Séville*, acte II, scène 8 <sup>558</sup>.)

une question qui n'en saurait être une, et à une justification à laquelle il ne faut point descendre, il suffit avec lui de redire : « Un prêtre corrompu ne l'est jamais à demi, » et de passer, sans plus tarder, aux admirables fruits qu'il ne cessa de tirer de son talent et de son cœur, aux chefs-d'œuvre de son second moment : ce sont là les réfutations victorieuses et souveraines.

Le Petit Carême, qui fut prêché en 1718 par Massillon déjà nommé évêque, devant Louis XV enfant, dans la chapelle particulière des Tuileries, est depuis les jeunes années dans toutes les mémoires. On dit que Voltaire, en un temps, l'avait toujours sur sa table à côté d'*Athalie*. Ce Petit Carême, en général, fut fait pour des gens qui en profitèrent bien peu, mais la faute n'en saurait être attribuée à Massillon. Ce merveilleux petit ouvrage, qu'il ne fut, dit-on, que six semaines à écrire, se compose de dix sermons dans lesquels, tout en se faisant petit par moments et en se mettant par quelques exhortations à la portée du roi enfant qu'il s'agissait d'instruire, Massillon s'adresse le plus souvent aux Grands qui l'écoutent, et, tout en les enchantant, les morigène sur leurs vices, sur leurs excès et leurs endurcissements, sur leurs devoirs, sur les obligations chrétiennes qui sont imposées à la grandeur. Je ne sais rien de plus beau ni de plus vrai que le sermon pour le troisième dimanche de Carême, qui traite des passions et de leurs suites, de la satiété incurable, de ce vide immense et précoce qui était alors le malheur de quelques-uns, et qu'on a vu depuis la maladie d'un grand nombre. Le Régent disait qu'il était *né ennuyé* : combien d'hommes depuis qui, sans être régents du royaume ni fils de France, ont également commencé par l'ennui une vie

que les passions n'ont pu qu'agiter et ravager sans la remplir ! Massillon, dès ce temps là, montre que, sans avoir vu les Childe-Harold et les René, et tant d'autres illustres dégoûtés à leur suite, il en savait sur leur mal aussi long que personne, et qu'il en avait appris le secret de Job et de Salomon, sinon de lui-même. Et quelle peinture plus frappante et plus reconnaissable que cette image d'une âme finalement vouée à l'ennui capricieux né des plaisirs :

« Vos passions ayant essayé de tout et tout usé, il ne vous reste plus qu'à vous dévorer vous-même : vos bizarreries deviennent l'unique ressource de votre ennui et de votre satiété. Ne pouvant plus varier les plaisirs déjà tous épuisés, vous ne sauriez plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de votre humeur, et vous vous en prenez sans cesse à vous du vide que tout ce qui vous environne laisse au dedans de vous-même.

« Et ce n'est pas ici une de ces vaines images que le discours embellit, et où l'on supplée par les ornements à la ressemblance. Approchez des Grands ; jetez les yeux vous-même sur une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions, et que le long usage des plaisirs a rendues également inhabiles et au vice et à la vertu. Quel nuage éternel sur l'humeur ! quel fonds de chagrin et de caprice ! Rien ne plaît parce qu'on ne saurait plus soi-même se plaire : on se venge sur tout ce qui nous environne des chagrins secrets qui nous déchirent ; il semble qu'on fait un crime au reste des hommes de l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminels qu'eux : on leur reproche en secret tout ce qu'on ne peut plus se permettre à soi-même, et l'on met l'humeur à la place des plaisirs <sup>110</sup>. »

Certes, il semble qu'il avait souffert et tout connu, celui qui a écrit cela. Massillon avait ce don qui lui permettait de décrire toutes les situations de l'âme, comme s'il y avait passé lui-même.

Toutefois, Massillon n'a été si célèbre par son Petit Carême que parce qu'en cette circonstance il s'est trouvé l'organe d'un sentiment social longtemps comprimé, qui se faisait jour pour la première fois. Un

nouveau règne, un autre siècle, en effet, venait de naître : à côté des désordres qui faisaient irruption et scandale dans les mœurs publiques, une grande espérance se faisait sentir dans tout ce qu'il y avait d'âmes restées encore honnêtes. Il semblait que, Louis XIV ayant abusé de sa méthode de régner, une nouvelle et plus douce manière devait être plus efficace et d'une application désormais certaine : « Les rois ne peuvent être grands qu'en se rendant utiles aux peuples... Ce n'est pas le souverain, c'est la loi, Sire, qui doit régner sur les peuples... Les hommes croient être libres quand ils ne sont gouvernés que par les lois... Oui, Sire, il faut être utile aux hommes pour être grand dans l'opinion des hommes... Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire si nous voulons qu'elle soit immortelle; et nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits <sup>581</sup>. » Telles étaient les paroles dont Massillon, continuateur en ceci de Fénelon, nourrissait ses discours, et qu'il proférait au nom du Christianisme. On a dit qu'en parlant de la sorte il faisait, en présence du jeune roi, des allusions et des satires indirectes contre Louis XIV : je ne le crois pas. Ce n'est point devant les Villeroy, les Fleury, les du Maine, devant ces *vieillards* et ces *sages*, et ces fidèles de l'ancien règne, tous ces tuteurs du royal enfant, qu'il se fût permis une pareille inconvenance; mais, en parlant pour la paix contre les conquêtes, il exprimait le sentiment universel, celui que ces hommes prudents avaient été des premiers à partager avec tous. Ce n'est point contre l'auguste mémoire de Louis XIV que s'élevait Massillon dans les portraits qu'il traçait d'un monarque père du peuple et bien-faisant : il ne faisait que proposer en quelque sorte une transformation, une transfiguration pacifique et



plus humaine de Louis XIV, dans cet idéal adouci d'un grand roi.

Tout précepte, si l'on n'y prend garde, touche de près à l'écueil et à l'abus. A force de répéter au jeune roi : « Soyez *tendre*, humain, affable, » Massillon, comme Fénelon lui-même, poussait un peu à la chimère; il semblait croire à cet *amour de nourrice* que les peuples n'ont pas, et auquel les grands rois et les plus réputés débonnaires, les Henri IV même \*, n'ont jamais cru. Massillon, par cette portion de son Petit Carême, inaugure cette politique, dont Louis XV sans doute ne sut pas profiter à temps, mais qui, dès qu'on voulut l'appliquer en réalité, réussit, comme on l'a vu, si mal à Louis XVI, à Malesherbes, à ces hommes excellents et trop confiants par là même en l'excellence générale de la nature. Massillon abonde un peu trop en ce sens; il n'y apporte aucun correctif; il ne maintient pas le coin de fermeté, et il faut avoir gardé quelque chose du rêve de la monarchie pastorale selon le dix-huitième siècle pour s'écrier avec Lemontey : « Le *Petit Carême* de Massillon, chef-d'œuvre tombé du Ciel comme le *Télémaque*, leçons douces et sublimes que les rois doivent lire, que les peuples doivent adorer ! » Il y a là un je ne sais quoi, en effet, du règne et du rêve de Salente.

---

\* Il y a dans l'Etoile un mot de Henri IV qui est d'une amère vérité. C'était peu après la tentative d'assassinat par Châtel, dans les premiers temps de son règne et de son entrée à Paris. Il se fit une procession le 5 janvier 1595, à laquelle il assista. Le peuple semblait vouloir le dédommager et le venger de l'attentat récent; les cris de : *Vive le roi !* retentissaient de toutes parts : « Jamais, dit l'Etoile, ne vit-on un si grand applaudissement de peuple à roi que celui qui se fit ce jour à ce bon prince partout où il passa. » On le faisait remarquer à Henri IV, qui répondit en secouant la tête : « C'est un peuple; si mon plus grand ennemi était là où je suis, et qu'il le vît passer, il lui en ferait autant qu'à moi et crierait encore plus haut qu'il ne fait <sup>662</sup>. » On cite une réponse toute pareille de Cromwell; mais dans la bouche de Henri IV le mot, ce me semble a encore plus de poids.



Je tâche de résumer les impressions qui se mêlent à l'admiration si légitime et si durable qu'inspire le Petit Carême. Pour l'homme de goût qui le lit, il y manque, je le crois, un peu plus de fermeté dans les peintures et une variété de ton qui les grave plus distinctement. Pour le chrétien, il y manque peut-être vers la fin, dans l'ordre de la foi, je ne sais quelle flamme et quelle pointe de glaive non contraire, pourtant à la charité, et à laquelle on ne se méprend pas. Voltaire sentait cette pointe de glaive chez Pascal, chez Bossuet; il la sentait moins chez Massillon. Il se le faisait lire à table, et cela ne le convertissait pas : « Les Sermons du Père Massillon, écrivait-il à d'Argental qui s'en étonnait un peu, sont un des plus *agréables ouvrages* que nous ayons dans notre langue. J'aime à me le faire lire à table, les Anciens en usaient ainsi, et je suis très-ancien. Je suis d'ailleurs un adorateur très-zélé de la Divinité; j'ai toujours été opposé à l'athéisme; j'aime les livres qui exhortent à la vertu, depuis Confucius jusqu'à Massillon; et sur cela on n'a rien à me dire qu'à m'imiter <sup>563</sup>. »

Il ne m'appartient pas de faire le rigoriste, ni de m'inscrire contre cette magie de l'expression et de la parole qui faisait que Voltaire ici ne se formalisait pas du fond : pourtant, Massillon n'est-il pas un peu jugé par ce goût même si déclaré que Voltaire avait pour lui, et par cette faveur singulière dont il jouissait de ne pas déplaire à l'adversaire? car, malgré tout, c'est bien cela que Voltaire veut dire : « Tu as beau me prêcher, tu n'es pas de mes ennemis ! » Il peut se tromper et il se trompe, mais il semble du moins deviner en lui une âme plus facile que ne le serait celle d'un Bossuet ou d'un Bourdaloue.

Ce n'est pas que le malin n'y reçût de temps en

temps sa leçon au passage : dans ce même Petit Carême, Massillon, comme s'il eût présagé à l'avance l'auteur de *la Pucelle*, a dit : « Ces beaux-esprits si vantés, et qui, par des talents heureux, ont rapproché leur siècle du goût et de la politesse des Anciens; dès que leur cœur s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs et pernicioeux, où le poison, préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, et où les siècles qui nous suivront viendront encore puiser la licence et la corruption du nôtre <sup>564</sup>. » — Quand Voltaire entendait lire cela en dînant, quelle figure faisait-il <sup>565</sup>?

Massillon avait été nommé à l'évêché de Clermont en 1717, au refus de l'abbé de Louvois. Pauvre comme il était, ce fut un de ses amis, un riche généreux, l'un des Crozat, qui paya ses bulles. Le sacre de Massillon eut lieu le 21 (et non le 16) décembre 1718, dans la chapelle même du roi, et ce jeune prince y voulut assister. Il est des heures où, après avoir longtemps attendu la fortune, on n'a plus qu'à la laisser faire. Massillon fut reçu à l'Académie française le 23 février 1719, en remplacement de ce même ami, l'abbé de Louvois, qui lui avait déjà valu l'évêché de Clermont \*. Les honneurs se payent toujours, en ce monde, par quelque complaisance. On a beaucoup parlé de celle de Massillon, qui consentit à être l'un des deux évêques assistants pour le sacre du cardinal Dubois, nommé archevêque de Cambrai; ce sacre eut lieu solennellement au Val-de-Grâce (juin

---

\* La tendre liaison et l'amitié de Massillon et de l'abbé de Louvois datait de dix-huit ou vingt ans. On a imprimé deux lettres de Massillon à l'abbé de Louvois, écrites de Paris en 1701, pendant le voyage du jeune abbé en Italie. (*Journal général de l'Instruction publique*, du 25 juin 1853.)

1720). Duclos et Saint-Simon ont donné là-dessus les seules raisons, et les meilleures, pour l'excuser de n'avoir pas dit *non* :

« Dubois, dit Saint-Simon, voulut (pour second assistant) Massillon, célèbre prêtre de l'Oratoire, que sa vertu, son savoir, ses grands talents pour la chaire, avaient fait évêque de Clermont... Massillon, au pied du mur, étourdi, sans ressources étrangères, sentit l'indignité de ce qui lui était proposé, balbutia, n'osa refuser. Mais qu'eût pu faire un homme aussi mince selon le siècle, vis-à-vis d'un Régent, de son ministre et du cardinal de Rohan? Il fut blâmé néanmoins et beaucoup dans le monde, surtout des gens de bien de tout parti; car, en ce point, l'excès du scandale les avait réunis. Les plus raisonnables, qui ne laissèrent pas de se trouver en nombre, se contentèrent de le plaindre, et on convint enfin assez généralement d'une sorte d'impossibilité de s'en dispenser et de refuser <sup>566</sup>. »

Notez en passant ce témoignage impartial du très-peu indulgent Saint-Simon sur les mérites et sur la vertu établie de Massillon. C'est précisément à cause de cette vertu et de cette considération que l'abbé Dubois l'avait choisi.

Ajoutez que, dans la pratique et dans l'usage de la vie, cette même vertu n'avait rien d'entêté ni de farouche : il y avait de l'Atticus chez Massillon <sup>567</sup>.

Après ces retards inévitables, Massillon âgé pour lors de cinquante-huit ans, se rendit en son diocèse en 1721, et n'en sortit plus qu'une seule fois pour venir prononcer à Saint-Denis l'Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, mère du Régent (février 1723) <sup>568</sup>. Pendant les vingt et un ans qu'il résida dans son diocèse, il renonça à la prédication et à l'éloquence, soit, comme on l'a dit, que sa mémoire se fût lassée, soit que la paresse de l'âge se fût fait sentir; il se borna à faire, à l'occasion, quelques mandements et quelques discours synodaux. Cependant il pratiquait les vertus

épiscopales, la charité, la tolérance très-rare alors à cause des disputes si animées sur la Bulle. Il mêlait à cette tolérance une sorte d'aménité d'homme du monde; il se plaisait à réunir à sa maison de campagne des Jésuites et des Oratoriens, deux sociétés assez peu disposées à s'entendre, et il les faisait jouer aux échecs : c'était la seule guerre qu'il leur conseillât. Il faisait donner les sacrements à la digne nièce de Pascal, M<sup>lle</sup> Marguerite Périer, qui mourait à Clermont en 1733 à l'âge de quatre-vingt-sept ans, et qu'un curé moins sage voulait questionner sur certains articles au lit de mort <sup>569</sup>. Il avait pour principe, quand la forme était sauve, d'éviter avant tout l'éclat. Les moins favorables à Massillon ne trouvaient d'autre reproche à lui faire que de l'appeler *ce pacifique prélat* : c'est le genre d'injure que le journal (janséniste) des *Nouvelles ecclésiastiques* lui adresse communément. Plus de détails sortiraient de mon cadre et appartiendraient à cette biographie ample et complète que je voudrais provoquer <sup>570</sup>.

Le dernier ouvrage inachevé de sa vieillesse est une suite de *Paraphrases morales des Psaumes*. On y trouve des beautés, mais de plus en plus régulières et prévues dans leur expansion même; c'est le talent habituel de Massillon, moins le mouvement et l'action qu'il imprimait à ces sortes de développements, dans ses discours, comme, par exemple, lorsqu'il paraphrasait si puissamment le *De Profundis* dans le sermon de Lazare. J'ai quelquefois pensé, dans le cours de cette étude, à la différence qu'il y a entre Bossuet et Massillon employant tous deux les textes de l'Écriture. Massillon établit sa paraphrase morale sur un texte qu'il déroule verset par verset et qu'il gradue; il met sa gerbe avec ordre et l'assoit en quelque sorte sur les



roues du char sacré : la marche en est égale, cadencée, nombreuse ; au lieu que la parole de Bossuet se confond le plus souvent avec le char lui-même, avec la roue enflammée qui emporte le Prophète.

Marmontel, destiné un moment dans sa jeunesse à l'état ecclésiastique, et qui avait étudié quelque temps à Clermont, eut l'occasion de visiter l'éloquent évêque, et, dans ses Mémoires, il a fait de cet ancien souvenir une scène affectueuse dont l'impression générale au moins doit être fidèle :

« Dans l'une de nos promenades à Beauregard, maison de plaisance de l'évêché, nous eûmes le bonheur, dit-il, de voir le vénérable Massillon. L'accueil plein de bonté que nous fit ce vieillard illustre, la vive et tendre impression que firent sur moi sa vue et l'accent de sa voix, est un des plus doux souvenirs qui me restent de mon jeune âge. Dans cet âge où les affections de l'esprit et celles de l'âme ont une communication réciproquement si soudaine, où la pensée et le sentiment agissent et réagissent l'un sur l'autre avec tant de rapidité, il n'est personne à qui quelquefois il ne soit arrivé, en voyant un grand homme, d'imprimer sur son front les traits du caractère de son âme ou de son génie. C'était ainsi que, parmi les rides de ce visage déjà flétri et dans ces yeux qui allaient s'éteindre, je croyais démêler encore l'expression de cette éloquence si sensible, si tendre, si haute quelquefois, si profondément pénétrante, dont je venais d'être enchanté à la lecture de ses Sermons. Il nous permit de lui en parler, et de lui faire hommage des religieuses larmes qu'elle nous avait fait répandre <sup>571</sup>. »

Les Sermons de Massillon n'étant pas imprimés de son vivant, il semble qu'il y ait ici un anachronisme : mais il se pouvait qu'il y eût quelques copies en circulation parmi les écoliers de Clermont, ou qu'une édition incomplète leur eût passé par les mains.

Massillon mourut le 18 septembre 1742, dans sa quatre-vingtième année. Il ne vécut pas assez pour



voir éclater, avec les scandales publics de Louis XV, toute l'ironie des chastes promesses et des vœux dont le Petit Carême avait salué cette royale enfance. Avec lui expira la dernière et la plus abondamment éloquente, la plus cicéronienne des grandes voix qui avaient rempli et remué le siècle de Louis XIV <sup>572</sup>.

## APPENDICE

(EXTRAITS DE « PORT-ROYAL »)

P. S. Je donnerai ici un extrait des endroits de mon livre de *Port-Royal* (édition de 1866), où il est fait mention de Massillon. C'est au livre III<sup>e</sup>, chap. XII, et à l'*Appendice* qui s'y rattache <sup>573</sup> :

« Massillon, jeune et dans l'Oratoire, avait eu une veine de ferveur qui plus tard s'était fort calmée; son talent naturel, comme il arrive à tant de grands talents, était resté chez lui assez indépendant du fond de l'inspiration même. Si le Père Massillon, du temps qu'il était à Saint-Honoré (ou à Saint-Magloire), avait paru bien humble et occupé uniquement de l'Éternité, l'évêque vieillissant semblait avoir légèrement oublié son sermon sur le petit nombre des Élus. Aux années où il prêchait devant la Cour, il disait à quelqu'un qui lui parlait de ses sermons : « Quand on approche de cette avenue de Versailles, on sent un air amollissant <sup>574</sup>. » Cet air avait fini par agir sur son éloquence même, et, prélat, il en avait aussi emporté quelque chose. Il vivait riche, mondain, très-poli, ne fuyant nullement la compagnie des personnes du sexe, et ne s'interdisant pas les honnêtes divertissements de la société. On raconte qu'un jour de grande fête, au sortir du dîner, le prélat étant à jouer avec des dames, après que le jeu eut duré assez longtemps, quelqu'un fit remarquer que c'en était assez pour un jour de grande fête, et qu'il fallait donner quelque chose à l'édification. L'évêque alla sur-le-champ chercher un de ses sermons et le lut. Alors une de ces dames lui dit qu'é, si elle avait fait un pareil écrit, elle serait une sainte; mais l'auteur, en moraliste avisé, répondit qu'il y a un pont bien large de l'esprit au cœur. Sur quoi un Père de l'Oratoire, qui était dans un coin, ajouta : « Et il y a bien quatre arches de ce pont de rompues. » — L'anecdote est assez agréable; elle ouvre un jour sur Massillon. »

Et dans l'*Appendice*, j'ai pu ajouter encore quelques détails inédits authentiques <sup>575</sup> : j'y disais :

« Il y eut véritablement deux temps très-marqués dans la carrière ecclésiastique et oratoire de Massillon. La série

d'extraits qu'on va lire me paraît fort curieuse pour fixer le premier temps de son éloquence, les débuts modestes, convaincus, touchants. Je tire ces passages de la Correspondance manuscrite de M. Vuillart, un ami de Racine, avec M. de Préfontaine; c'est M. Vuillart qui raconte ses impressions au jour le jour :

« Ce mercredi 8 avril 1699. — J'ai ouï aujourd'hui le Père Massillon pour la première fois de ma vie. Je reprends ma lettre où je l'ai interrompue le matin, pour vous dire que ce prédicateur est charmant par sa solidité, son onction, son ordre, sa netteté et sa vivacité d'élocution, et, au milieu de tout cela, par son incomparable modestie. Il prêcha sur l'Évangile de demain, qui est de la femme à qui fut beaucoup pardonné, parce qu'elle avait aimé beaucoup. Ce fut (sans citer que très-peu les Pères) la substance et comme le tissu de tout ce qu'ils ont de plus beau, plus fort et plus décisif, fondé sur l'Écriture, qu'il possède admirablement. Vous concevez sur cela, monsieur, le désir de l'entendre. Vous l'entendrez, si Dieu nous donne la consolation de vous voir après Pâques; car on croit qu'il continuera de prêcher dimanches et fêtes jusqu'à la Pentecôte. »

« Un autre Oratorien, le Père Maur (ou Maure), brillait dans la chaire à la même date, et ses débuts semblaient balancer ceux de Massillon; le Père Maur n'a pas tenu depuis tout ce qu'il promettait et son nom n'a pas surnagé, mais on faisait alors de l'un à l'autre des parallèles : C'est toujours M. Vuillart qui écrit :

« Ce jeudi 4 mars 1700. — Dieu fait primer encore hautement, cette année, les Pères de l'Oratoire dans le ministère de la parole, le Père Hubert à Saint-Jean, le Père Massillon à Saint-Gervais, le Père Guibert à Saint-Germain de l'Auxerrois, le Père de La Boissière à Saint-André, le Père de Monteuil à Saint-Leu, le Père Maur à Saint-Étienne-du-Mont. Il y en a d'autres encore; mais voilà ceux qui ont le plus de réputation; et ceux qui brillent davantage sont le Père Massillon et le Père Maur, Provençaux. Le premier, d'environ trente-quatre ans, a l'air mortifié et recueilli, une grande connaissance de la religion, beaucoup d'éloquence, d'onction, de talent pour appliquer l'Écriture. Le second, d'environ trente-deux ans, a une belle physionomie, l'air fin, le son de la voix plus beau et plus soutenu, l'action plus agréable, une prononciation charmante, a puisé le christianisme dans les mêmes sources, car ils ont les mêmes principes et ont même étudié ensemble et de concert. Deux choses le font emporter au Père Massillon sur le Père Maur : le grand succès qu'il eut l'Avent dernier qu'il prêcha devant le Roi, et l'avantage de la chaire de

Saint-Gervais qui est au milieu de la ville, au lieu que celle de Saint-Étienne en est à une des extrémités et qu'il y faut grimper; joint que l'on convient qu'encore que le Père Maur ne manque pas d'onction ni de pathos, le Père Massillon en a davantage. Les chaises de Saint-Gervais sont louées quinze sols; les moindres, douze. Mais la paroisse a bien des gens de qualité et des gens riches, au lieu que Saint-Étienne n'en a que peu en comparaison et qu'il a le désavantage de la situation. Les loueuses de chaises se sont donc humblement réduites à n'en prendre que quatre sols. »

« Le bon M. Vuillart a bien de la peine à se décider entre les deux; le prix même des chaises, assez significatif dans son inégalité, ne lui paraît pas concluant : il tient tant qu'il peut pour celui qui prêche dans son quartier à lui, et qu'il est le plus à portée d'entendre. Toutefois on sent qu'à la fin la balance l'emporte pour le plus grand des deux orateurs sacrés :

« Ce jeudi 11<sup>e</sup> mars 1700. — J'ai entendu hier le Père Massillon, qui repose le mardi, au lieu que le mercredi est le repos du Père Maur. Le dessein de leurs sermons était le même : car le Père Maur avait pris par avance l'Évangile d'hier. Voici leur commune division : *La crainte de la méprise* dans la vocation et la nécessité d'y consulter Dieu et ses ministres pour l'éviter, premier point : et le second fut *le danger de la méprise*, laquelle est si ordinaire. Le dedans du Père Massillon est plus fécond et plus riche. Le dedans du Père Maur est moins fécond et moins riche; il l'est néanmoins, mais le dehors du dernier l'emporte de beaucoup par le son de la voix, la prononciation, l'action. L'onction des deux pénètre. Celle du premier est plus abondante et plus soutenue. Comme il craignait hier la trop grande consternation de son auditoire sur les défauts de la vocation et sur la difficulté extrême de les réparer, il le releva et le ranima par une incomparable paraphrase de tout le Cantique de Jonas, qui le tint élevé à Dieu et comme transporté hors de la chaire assez longtemps les bras croisés et les yeux au ciel. Cette fin fut un vrai chef-d'œuvre. *Ce fut un torrent de lait et de miel*. Heureux qui s'en trouva inondé ! »

« M. Vuillart a de grandes admirations pour un prédicateur plus ancien, également de l'Oratoire, le Père Hubert. Il le met au-dessus de tous pour la solidité, pour l'onction, pour la vertu chrétienne qui est dans toute sa vie et qui passe dans ses discours. Même après les grands éloges qu'il se plaît à leur donner, il continue de ne parler du Père Massillon et du Père Maur que comme venant après lui et à titre de jeunes talents qui promettent :

« Pour le Père Massillon et le Père Maur, c'est une réputation

naissante que la leur. Elle se soutient bien jusques ici : et il y a grand sujet d'en espérer beaucoup pour la suite. Comme le Père Maur ne prêchait pas aujourd'hui (mercredi 17 mars 1700), j'ai entendu le Père Massillon, et j'en ai été encore charmé. C'est un prodige que la fécondité de ses vues pour la morale, sa pénétration dans l'esprit et dans le cœur humain, l'application heureuse et juste des exemples et des autorités de l'Écriture, son onction. Sa méthode est facile et naturelle. Ses preuves sont fortes. Son discours est vif, persuasif et pressant; son air, modeste et mortifié. Ses élévations à Dieu, assez, mais point trop fréquentes, pénètrent l'auditeur qui ne peut ne pas sentir que le prédicateur en est lui-même pénétré. C'est un homme tout merveilleux. Nous sommes très-redevables à la Provence de nous avoir fourni deux sujets du mérite du Père Massillon et du Père Maur. Par ces fruits tout spirituels, elle n'est pas moins une petite Palestine pour nous et une figure du ciel que par ses figues, ses muscats, ses olives, ses oranges, etc. »

« On voit que cet ami de Racine n'était pas sans avoir l'imagination quelque peu riante. — Il est moins question dans les toutes dernières lettres que nous avons de lui des deux prédicateurs émules; la Cour les enlève à la ville; Versailles et le monde, ce sera peu à peu l'écueil de l'illustre Massillon :

« (23 mars 1700). La réputation du Père Massillon et du Père Maur croît de jour à autre, parce qu'ils font de mieux en mieux. Le Roi a retenu le second pour l'Avent prochain, et le premier pour le Carême. Ainsi nous en serons frustrés à Saint-Étienne où il avait promis, et ce grand bien sera différé pour nous. »

« ... <sup>576</sup> Massillon suffira à remplir les quinze années suivantes et couronnera cette brillante carrière par son *Petit Carême*, son dernier chef-d'œuvre, déjà un peu amolli. Il connaissait trop bien le monde, il y avait trempé malgré lui; les dames s'en étaient mêlées. Vers la fin, sous sa forme sacrée, ce n'était plus guère qu'un moraliste et un sage \*. »

---

\* Voir sur la seconde carrière de Massillon les *Mémoires* de Matthieu Marais, t. I, p. 487; en retrancher l'injure qui y est inutile et injuste; mais y lire les faits articulés. C'est d'un contraste parfait avec le point de départ qui vient de nous être si fidèlement marqué <sup>577</sup>. — L'abbé Bayle, le dernier biographe de Massillon, a beau dire : cette quantité de propos, de bruits, d'anecdotes et de médisances qui s'appuient et concourent de toutes parts dans le même sens, ont bien leur gravité. Il n'y a pas de fumée sans feu, et comme dit le proverbe du Midi : « Quelque chose il y a, quand le chien aboie. » Nier tout me paraît donc bien difficile; j'ai cherché l'explication morale, à la fois la plus douce et la plus naturelle.





## NOTES



## SAINT FRANÇOIS DE SALES

1. Cet article, le seul que Sainte-Beuve ait écrit sur saint François de Sales, a paru le 3 janvier 1853 dans *Le Moniteur*; il a été recueilli au t. VII des C. L.; son titre complet est : *Saint François de Sales ; son portrait littéraire au tome 1<sup>er</sup> de l' « Histoire de la Littérature française à l'étranger », par M. Sayous* 1853. Il est aussi parlé de saint François de Sales dans *Port-Royal*, particulièrement au livre I où il est question de lui aux dernières pages du chapitre VIII et où il est l'objet des chapitres IX et X (p. 201-271). Comme nous l'avons fait pour d'autres auteurs, nous en citons de longs passages au cours des notes qui suivent et, à la note 49, nous en donnons un résumé. Nous renvoyons, comme toujours, pour les textes, aux éditions courantes, autant que nous le pouvons; sinon nous nous référons à l'édition en cours des *Œuvres complètes* de saint François de Sales, par les religieuses de la Visitation d'Annecy (Annecy-Lyon, depuis 1892).

2. A. SAYOUS : *Histoire de la Littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle*, p. 8.

3. *Ibid.*, p. 9.

4. *Ibid.*, p. 8.

5. *La vie de l'Illustrissime et Révérendissime François de Sales*, par le R. P. Louys de la Rivière, de l'Ordre des Minimes; p. 91 (Lyon, 1625). Sur l'agrément physique de saint François de Sales, Sainte-Beuve écrit dans *Port-Royal* (I, 228-229) : « Dès son enfance, nous dit son digne biographe, le Père de La Rivière, il estoit incomparablement beau : il avoit le visage gracieux à merveille, les yeux colombins, le regard amoureux; son petit maintien estoit si modeste que rien plus : il sembloit un petit Ange... Ce qui est plus admirable c'est que, petit à petit, par une spéciale faveur de la divine Bonté, les dons naturels qui estoient en luy se convertissoient en vertus. » (*Op. cit.*, p. 14.) A la p. 302 du même volume, il fait allusion à « la figure longue, lisse, bénigne, fine, blanche et adoucie de lumière de saint François de Sales ».

6. Dans *Port-Royal* (I, 259-263), Sainte-Beuve parle aussi de cette vie active et prosélytique de saint François de Sales. La mission de conversion dont il se trouvait chargé, le duc Charles-Emmanuel de Savoie, lui donnait « un sens et un

but d'utilité tout politique. » Sainte-Beuve ajoute : « Pour saint François, c'était tout autre chose ; elle avait un sens purement religieux. Mais il est curieux d'apercevoir combien il sut intéresser le zèle tout politique de ce prince à son but tout religieux à lui. Après les premiers actes de courage, de dévouement, de charité comme il l'entendait, et pour lesquels il refusa la force armée que tenait à sa disposition le baron d'Hermance, il trouva pourtant que le duc n'aidait pas assez, et que, distrait par d'autres intérêts, il négligeait de consolider l'affaire déjà entamée par la grâce. Une lettre que le duc lui adressa pour le féliciter et le mander à Turin, survint fort à souhait ; il y courut, traversa les Alpes par le Saint-Bernard à l'entrée de l'hiver. Arrivé à la cour, par ses conversations, par ses mémoires écrits et discutés au Conseil, il donna une haute idée de ses lumières en d'autres matières encore qu'en théologie. Il sut faire ressortir le penchant des Réformés à la république et l'inconvénient de les garder au sein d'une principauté ; il indiqua les moyens réguliers, non violents, mais dirigés de la part de l'autorité vers l'intérêt personnel, qui ne résiste jamais longtemps dans le gros du peuple quand les chefs et meneurs sont à bas ; ainsi : « Priver les hérétiques de toutes les fonctions publiques et y favoriser les catholiques. User de quelque libéralité à l'endroit de sept ou huit personnes vieilles et de bonne réputation qui ont vécu fort catholiques et fort longuement parmi les hérétiques, avec une constance admirable et en grande pauvreté. » (*Lettres inédites* publiées par M. Datta, Paris, 1835, t. I., 128 et suiv., et MARSOLLIER, *Vie de saint François de Sales*, liv. III [Besançon, 1827, t. I].)

« Dans une lettre au duc, une phrase du saint résume tout le système qu'il lui conseille : « Le zèle que j'ay au service de Votre Altesse me faict oser dire qu'il importe, et de beaucoup, que laissant icy la liberté qu'ils appellent de conscience, selon le traité de Nyon, elle préfère néanmoins en tout les catholiques et leur exercice. » (Lettre de Thonon, 21 décembre 1596. *Œuv. compl.*, XI, 226.)

« Le duc tenait à ne point paraître violer le traité de Nyon, conclu avec les Bernois en 1589 ; se réservant de longs démêlés avec Henri IV pour le marquisat de Saluces, il avait intérêt en ce moment à ne point exaspérer les Suisses. François de Sales entraînait dans son biais en demandant tout ce qui éludait ce traité sans avoir l'air de le rompre. Toute charte, tout traité a son article 14 : le saint lui-même le savait.

« On ne s'en tint pas longtemps à ces mesures ; le succès fit passer outre. La paix de Vervins était conclue (1598) ; le légat négociateur revenait de France ; le duc passa les monts pour le recevoir ; il l'attendit à Thonon, capitale du Chablais, et l'hérésie fit les frais du bon accueil. En ces jours de cérémonie solennelle, la conversion définitive se consumma. Le légat, hâté dans sa marche, n'y put assister jusqu'au bout ; ses conseils en partant, le besoin aussi de son influence près du Pape, nommé arbitre pour le marquisat de Saluces, opérèrent. Le duc de Savoie frappa un grand coup : après une audience ou débat contradictoire, dans lequel les ambassadeurs suisses et François



de Sales furent entendus, il signifia son *ultimatum* qui résu-  
 mait tous les conseils du saint : « Que les ministres seroient  
 chassés des Etats de Savoie ; que les Calvinistes seroient privés  
 des charges et des dignités qu'ils possédoient, et qu'elles  
 seroient données aux Catholiques ; qu'on feroit une recherche  
 exacte des revenus de tous les exercices usurpés par les Héré-  
 tiques, ou possédés injustement par d'autres personnes sans  
 titre et sans caractère, pour être employés à la réparation des  
 églises et à la subsistance des pasteurs et des missionnaires  
 catholiques ; qu'on fonderoit sans délai un collège de Jésuites  
 à Thonon, et que dans le Chablais et les Bailliages on ne souf-  
 friroit point d'autre exercice public que celui de la religion  
 catholique. » [Marsollier, *Vie de saint François de Sales*, III,  
 (I, 242).]

« Dans l'exécution le duc fut expéditif : il fit convoquer  
 deux jours après tous les Calvinistes de Thonon à l'hôtel  
 de ville ; il s'y rendit précédé de ses gardes, suivi de sa Cour ;  
 les rues et les places étaient garnies de troupes. Il parla élo-  
 quemment, dit-on, ce qui était inutile ; il convia tous les héré-  
 tiques présents à l'obéissance, à la conversion, et conclut en  
 ordonnant que ceux qui voulaient se soumettre passassent  
 à sa droite, et les autres à sa gauche ; ceci fait, et quelques-uns  
 étant restés obstinément à sa gauche, il s'emporta et commanda  
 aux gardes de les chasser immédiatement de sa présence et  
 du pays. Mais François de Sales intervint là-dessus, et inter-  
 céda pour que l'exécution fût remise au lendemain, promet-  
 tant de les ramener dans l'intervalle à des sentiments mieux  
 entendus : « Qu'étant tous établis dans le Chablais, pour peu  
 qu'on les aidât, ils ne pourroient se résoudre à quitter leurs  
 biens pour être vagabonds parmi ceux de leur parti, sans feu,  
 sans lieu, exposés à toutes sortes de nécessités ; qu'ainsi, s'il  
 l'agréoit, il espéroit avant la fin du jour lui rendre bien compte  
 de la plupart de ces gens qui avoient paru si fermes. » [*Op. cit.*,  
 I, 245-246.] Quelques-uns, cependant, se maintinrent en leur  
 conscience, et passèrent le lac dans la nuit jusqu'à Nyon ; mais  
 on voit que saint François de Sales savait à propos toucher  
 la corde de l'intérêt humain, tout comme les adroits politiques. »  
 A cet endroit Sainte-Beuve renvoie à la note que voici : « Il  
 sentait à fond l'importance des avantages humains dans les  
 choses spirituelles, et il semblait en prendre son parti : « C'est  
 grand cas combien de pouvoir à la commodité de cette vie sur  
 les hommes, et ne faut pas penser d'apporter aucun remède  
 à cela. » (Lettre du 7 avril 1595 ; [Lettre datée de Thonon]  
 commencement d'avril 1595 et adressée au P. Passerin de la  
 Compagnie de Jésus ; [*Œuv. compl.*, t. XI, 119]). Environ deux  
 ans après le coup d'État de Thonon, on le voit, selon cette même  
 idée, conseiller au duc de chasser tous les hérétiques demeurés  
 ou rentrés dans le pays et qui ne se convertiraient pas en  
 deux mois, avec permission toutefois de vendre leurs biens :  
 il croyait les choses assez mûres pour amener ainsi le reste  
 des consciences : « Plusieurs, par ce moyen, éviteront le bannis-  
 sement du Paradis pour ne point encourir celui de leur patrie. »  
 (Lettre de Thonon, commencement d'octobre 1601 ; *Œuv.*

complètes, XII, 78). Dans cette même lettre, il va jusqu'à piquer d'honneur le duc pour lui faire rendre l'édit, et jusqu'à intéresser adroitement sa fierté : « Si votre Altesse ne le fait pas, le pouvant si aisément faire, plusieurs croiront que le désir de ne mécontenter pas les Huguenots qui sont en son voisinage en seroit l'occasion ... » En insistant sur ces points, je suis bien loin, on le croira, de faire de saint François de Sales un persécuteur; sa bénignité personnelle était infinie; le reste appartient au siècle. Saint Louis, si bon, fit des choses dures... le loyal et candide Arnauld ne jugeait pas les Dragonnades trop sévèrement. Ce que je tiens, au reste, à faire ressortir en ce moment, ce n'est pas tant le côté de préjugé et de moindre lumière que celui d'habileté et de finesse. »

Revenons au texte principal. Sainte-Beuve écrit encore, à propos de cette « corde de l'intérêt humain », que saint François savait toucher quand il le fallait : « Il la toucha de même dans ses fameuses conférences avec Théodore de Bèze, qu'il alla plusieurs fois visiter à Genève; il avait mission secrète du pape Clément VIII, pour tenter de le ramener à la religion catholique. Théodore de Bèze était vieux alors et ne sortait guère de son logis; François de Sales y vint incognito. Ils se donnèrent, il paraît, des marques d'estime mutuelle et même d'affection. C'étaient deux beaux esprits, deux hommes modérés, d'un cœur fin et tendre. On ne connaît le détail de ces conférences que par le récit des amis de saint François; il serait intéressant de le savoir du côté de Bèze. Mais ce qui ressort même du récit catholique, c'est, il faut l'avouer, la modération de Bèze, son émotion affectueuse en certains moments, ses larmes même qu'il mêle à celles de François, son mot plusieurs fois répété : *qu'on peut se sauver dans l'Eglise catholique*; aveu dont François s'emparaît et dont il abusait un peu quand il voulait ramener Bèze à dire *qu'on ne peut se sauver que là*, ce qui est différent. Enfin, il paraît que ces conférences, bien que restées sans résultat et fort grossièrement traduites par tous les biographes de saint François, ne furent pas tout à fait indignes, par le ton et par le cœur, de ce que fut ensuite, par la pensée, la tentative de conciliation entre Leibniz et Bossuet.

« Mais, à un moment de la négociation, à la quatrième visite de saint François chez Théodore de Bèze, on le voit aborder ce coin de l'intérêt personnel, où se glissait, selon moi, un art de politique. D'après les instructions reçues de Rome depuis la première entrevue, il avait à offrir à Bèze, si celui-ci consentait à revenir au giron catholique, une retraite honorable, à son choix, quatre mille écus d'or de pension, etc.; ce qu'il en vint à lui proposer, en effet, avec tous ménagements, non comme une corruption (chose impossible à tenter avec un tel homme), mais comme une compensation légitime et due. J'avoue toutefois que j'aurais autant aimé que saint François ne touchât pas cette corde-là. »

— A un endroit du long texte que nous venons de citer, Sainte-Beuve nomme saint Louis, à propos de saint François de Sales. Dans une étude sur Joinville (19 septembre 1853),

il a écrit : « Pour achever de comprendre ce genre de beauté noble et attrayante, d'une douce fierté, cette trempe royale et chrétienne tout ensemble, je crois qu'on y peut introduire quelque chose de l'idée d'un saint François de Sales avec moins de riant, avec plus de gravité de ton et de relief chevaleresque, avec le casque d'or et le glaive nu aux jours de bataille. » (C. L. VIII, 516-517).

7. Lettre datée d'Annecy, 27 mai 1610, à M. Deshayes. (*Lettres*, édit. Garnier frères I, 195.)

8. Dans *Port-Royal* (I, 264-266) Sainte-Beuve, outre le passage que nous avons rapporté à la note 6, écrit encore, des relations de saint François de Sales avec le duc de Savoie : « Ce duc, qui s'était formé une haute idée des talents et de la *capacité* politique des Français dans toute cette affaire de Chablais, mais qui ne concevait guère, en ambitieux qu'il était, le désintéressement et le dévouement pur, quand on avait en soi de telles ressources de finesse, le duc avait l'œil sur François, et, comme il le voyait fort choyé de la France, inclinant souvent et voyageant de ce côté, il en prit une méfiance qui se trahit par mille mauvais tours comme les appelait le saint. Ce fut surtout quand François fut devenu évêque de Genève que le duc appréhenda qu'il n'eût l'idée de traiter avec la France de ses droits sur cette ville, droits que revendiquait le duc pour son compte, mais desquels François n'était disposé à traiter avec personne. » (Ici en note : « N'étant encore que coadjuteur pendant la guerre reprise entre le duc de Savoie et Henri IV au sujet du marquisat de Saluces, François s'était jeté à travers l'armée française pour empêcher qu'elle ne détruisît l'œuvre catholique dans le Chablais. A la paix en 1602, il était allé à Paris pour y traiter des intérêts de conscience du bailliage de Gex; il y était devenu l'objet des soins de la Cour, le directeur de plusieurs grandes dames et princesses. Henri IV lui avait offert en France pension et évêché. Le duc de Savoie en fut mauvais gré au sujet fidèle. ») Le texte continue ainsi : « Il lui refuse une fois la permission d'aller prêcher le carême à Dijon, une autre fois que le prélat était allé au pays de Gex pour travailler à la conversion du bailliage sur une invitation du baron de Luz, gouverneur au nom de la France, il apprit que le duc en grande colère avait menacé de séquestrer ses biens. Les visistes que recevait François du côté de la France étaient, pour ce prince vieillissant, des causes perpétuelles de soupçons qui rejaillissaient sur toute la famille de Sales et enveloppaient les frères du saint. On voit par plusieurs lettres de la fin de 1615 et du commencement de 1616, combien ces calomnies s'étendaient autour de lui et lui faisaient amertume, en tombant sur ceux qu'il aimait. Il s'en ouvrit par une lettre très belle et très ferme, » écrite, selon le chevalier Dalta, au duc lui-même et, selon les éditeurs antérieurs, au duc de Nemours, auprès de qui François de Sales avait été calomnié. Sainte-Beuve pense que c'est au duc de Savoie que cette lettre fut écrite, mais il ne saurait dire si elle lui fut ou non remise. « Quoi qu'il en soit, ajoute-t-il, il me suffirait ici pour



la suite de mon induction, que la missive eût été simplement projetée et pensée. Fût-elle même à l'adresse directe du duc de Nemours, il me suffirait que le duc de Savoie eût sa part dans l'intention qui la dicta, comme il en avait dans les persécutions qui la provoquèrent. » Et il en cite un passage. On y lit : « Les Papes, les Rois et les Princes sont sujets à estre souvent surpris par les accusations et par les rapports; ils donnent quelques fois des escrits qui sont émanés par obreption et subreption; c'est pourquoi ils les renvoient à leurs Sénats et Conseils, afin que, les parties ouïes, ils soient avisés si la vérité y a été vue ou la fausseté proposée par les impétrans; les Princes ne peuvent pas se dispenser de suivre cette méthode, y étant obligés à peine de la damnation éternelle. Vostre Altesse a reçu les accusations contre mes frères; elle a fait justement de les recevoir, si elle ne les a reçues que dans les oreilles: mais si elle les a reçues dans le cœur, elle me pardonnera si, étant non-seulement son très humble et fidèle serviteur, mais encore son très affectionné quoique indigne *pasteur* » (en note : « Ce terme de *pasteur* semblerait pourtant se mieux rapporter aux relations de l'évêque de Genève avec le duc de Nemours qui avait le comté de Genevois dans son apanage, ») « je lui dis qu'elle offense Dieu et est obligée de s'en repentir quand même les accusations seroient véritables, car nulle sorte de paroles qui soient au désavantage du prochain ne doit être crue qu'après un examen parties ouïes. Quiconque vous parle autrement, Monseigneur, trahit votre âme... » Conclusion de Sainte-Beuve : « Certes, il paraît à ce ton que la douceur de saint François de Sales n'était pas mollesse, et qu'elle savait au besoin se dresser et s'armer en vertueuses armes. »

9. « Par l'*Introduction à la vie dévote*... qui eut un succès universel, le saint évêque réveillait le goût de la dévotion intérieure et tendre, principalement parmi les personnes du sexe. » (*Port-Royal*, I, 10).

— « C'est le propre et l'effet de ces natures tendres et mélodieuses de plaire singulièrement aux personnes du sexe et d'agir sur elles par leurs écrits... Saint François de Sales a eu une incroyable action sur tout le sexe de son temps par ses ouvrages de dévotion affective. Sa *Philothée*, sa *Théotime*, ç'a été comme le *Paul et Virginie*, le *Jocelyn* et l'*Elvire* d'alors : ces livres étaient prodigieusement lus. » Sainte-Beuve raconte même, d'après les *Récréations littéraires* de Cizeron-Rival, que François de Sales, Camus, l'évêque de Belley et Honoré d'Urfé étaient « fort amis » et qu'un jour qu'ils se trouvaient réunis Camus dit : « Nous sommes ici trois bons amis qui avons acquis de la réputation par nos ouvrages. M. le marquis en a fait un qui est le *Bréviaire des courtisans* (le roman de l'*Astrée*); M. de Sales en a fait un qui est le *Bréviaire des gens de bien* (l'*Introduction à la vie dévote*). Pour moi, j'en ai fait plusieurs qui sont, si vous voulez, [e *Bréviaire des halles* mais qui ne laissent pas de plaire au public et qui se vendent bien. » Sainte-Beuve ajoute : « Le bon Camus, par son *Bréviaire des halles*, entendait sans doute que ses livres, d'une dévotion gaie, familière, et

assaisonnée de tout sel, allaient au peuple. » Et aussi : « Quant au rapprochement un peu folâtre il reste juste dans sa drôlerie : *Philothée* est assez la sœur de *Céladon*. » (*Port-Royal*, I, 231-232.)

— Il rapporte, dans le même volume (p. 417-418), d'après le témoignage de Lancelot, que dans la communauté des prêtres de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, on considérait que l'*Introduction à la vie dévote* était plus utile à beaucoup de gens que l'Évangile. — Au t. IV de *Port-Royal* (p. 412) il écrit que la mère Louise-Eugénie de Fontaine « très renommée dans les cent cinquante communautés de la visitation dont elle était regardée comme l'oracle », et qui « possédait admirablement son saint François, » l'appelait « le cinquième Évangéliste de son ordre ».

10. La première partie de l'*Astrée* avait paru en 1607, sans nom d'auteur ni la dédicace au roi qui parut seulement avec la deuxième partie de l'ouvrage, en 1610.

11. Telle n'est pas l'opinion de M. Henry Bremond qui dans son *Histoire du sentiment religieux en France*, écrit : « J'ai beaucoup de peine à croire que le roi ait été pour si peu que ce soit l'inspirateur de l'*Introduction*. » (I, 93 n. 1.)

12. Louise Duchastel, la *Philothée* de l'*Introduction*, demoiselle d'honneur de Catherine de Clèves, la veuve du duc de Guise, assassiné à Blois; Louise Duchastel épousa Claude de Charmoisy, savoisien comme François de Sales et même son parent.

13. Il était recteur du collège de Chambéry.

14. Lettre d'Annecy, commencement avril 1609 (*Œuv. compl.*, XIV, 186.)

15. « Vous êtes chrétien, vous êtes saint, et la charité même, mais cette affabilité riante que vous avez, et qui est un don; se remplit des images qu'elle produit. Si vous parlez, si vous écrivez, tout s'anime; vous donnez de graves conseils, et les images gracieuses se pressent, et vous les prodiguez; elles vous sourient de plus belle et vous les redoublez. Votre plume involontairement s'égaie et s'amuse, et caresse sa fleur : prenez garde, aimable saint, cher saint François de Sales, c'est du Montaigne. » (*Port-Royal*, IV, 149). — Déjà au t. I (p. 215) de cet ouvrage, Sainte-Beuve avait écrit de saint François de Sales que « il sied de l'approfondir », que « il sied de l'étudier encore comme écrivain de l'aurore du XVII<sup>e</sup> siècle, une espèce de Montaigne et d'Amyot de la spiritualité ». — Aux pages 239-240 du même volume il fait, entre Montaigne et saint François, ce rapprochement précis : « Qu'on relise aussi cette page si connue de Montaigne où il exprime le caractère d'une aimable sagesse : « L'âme qui loge la philosophie..., doit faire luire jusques au dehors son repos et son aise... La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouissance constante... Si peult-on y arriver, qui en sçait l'adresse, par des routes ombrageuses gazonnées et doux fleurantes, plaisamment, et d'une pente facile et polie, comme est celle des voultés célestes. Pour



n'avoir hanté cette vertu suprême, belle, triomphante, amoureuse, délicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irréconciliable d'erreur, de déplaisir, de crainte et de contrainte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compaignes, ils sont allez, selon leur foiblesse, feindre cette sottie image, triste, querelleuse, despitée, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rocher à l'escart, emmy des ronces, fantosme à estonner les gens. » [*Essais*, liv. I, chap. xxv. *De l'Institution des Enfants* (Édit. Garnier frères, I, 170).] Au lieu de vertu mettez *dévotion*, et *religion* au lieu de *sagesse*; changez vite *nature*, *fortune*, *volupté* en *grâce*, *dilection* et *amour*, et vous aurez presque un portrait de l'âme heureuse en Dieu, dans le style de saint François de Sales. » A cet endroit Sainte-Beuve a ajouté la note que voici : « Il cite Montaigne à divers endroits dans ses *Controverses* contre les Protestants (discours XXV et XXVI). Montaigne y a tout l'air, ma foi, d'une très bonne et très loyale autorité catholique. « Je me souviens, dit le saint, d'avoir leu dans les *Essays* du sieur Montaigne, quoyque laïque, qu'il trouvoit ridicule de voir tracasser entre les mains de toutes sortes de gens le saint livre des sacrez mystères... » Ce quoyque laïque est joli; il oublie vraiment que c'est là son moindre défaut. »

Dans l'édition des *Œuvres* de saint François de Sales publiées par les religieuses de la Visitation d'Annecy, les *Discours* XXV et XXVI dont parle Sainte-Beuve forment les articles VII à X du chap. I de la partie II. Le passage cité ici se trouve à l'article VII (t. I, 182). Le texte diffère de celui de Sainte-Beuve; il y manque notamment le « quoyque laïque ». Voir pour les altérations au texte de saint François de Sales par le premier éditeur des *Controverses* (le P. Harel) les *Œuv. complètes*, I, CXXIX-CXXX et CXIII.

16. *Introduction à la vie dévote*; édit. J. Gabalda et fils, in-18 préface, p. XIII.

Autres allusions à cette expression : dans *Port-Royal* (I, p. 208-209), à propos d'une lettre de la mère Angélique à saint François de Sales où elle « se plaignait de n'avoir point rencontré jusque-là le directeur unique qu'il lui aurait fallu, et d'être obligée d'emprunter çà et là divers conseils, selon qu'elle les croyait plus ou moins conformes au bien désiré, ce qui était proprement se conduire elle-même », Sainte-Beuve écrit : « Il lui répondit de ne point s'inquiéter là-dessus, « qu'il n'y avoit point de mal à chercher sur plusieurs fleurs le miel qu'on ne pouvoit trouver sur une seule ». [*Œuv. compl.*, XVIII, 379.] La mère Angélique dit : « J'admirai cette réponse quoique je trouvasse périlleux d'en user ainsi. » Et Sainte-Beuve : « Le mot est en effet, plus charmant que sûr, et sentait son Hymette plus que son Calvaire. C'était bien, au reste, « le début de celui qui ouvrait son *Introduction à la vie dévote* par la *bouquetière Glycera* ». Mais Sainte-Seuve ajoute : « Le sérieux venait vite dans ce sourire. » — Dans une étude sur *Fléchier* (1856) ayant dit que, dans ses *Mémoires*, ce prélat a le ton de la société choisie où il vivait, il fait cette remarque : « On ne saurait,

même au point de vue de la morale et de la religion, trouver cela plus étonnant que de voir saint François de Sales ouvrir son *Introduction à la vie dévote* en nous parlant de la *bouquettière Glycera*. » (C. L. XV, 384.)

17. Cf. *Introduction à la vie dévote*, 1<sup>re</sup> partie, chap. II, p. 7.

18. *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, chap. XXVIII, p. 268.

19. *Ibid.*, 1<sup>re</sup> partie, chap. II, p. 6.

20. Cf. *Ibid.*, 1<sup>re</sup> partie, chap. I, p. 4.

21. Lettre à une dame mariée, s. d. (*Lettres*, édition Garnier frères, I, 239).

22. Lettre d'Annecy, 20 janvier 1607. (*Œuv. compl.*, XIII, 253.)

23. Sur le style de saint François de Sales, voir les notes 15 et 41.

24. PLIN L'ANCIEN : *Histoire naturelle*, liv. XXVIII, II, 2 (édition Panckouke, librairie Garnier frères, XVII, 8.)

25. *Introduction à la Vie dévote*, 1<sup>re</sup> partie, chap. XIII; méditation V (p. 32-33).

26. C'est le chapitre : *De la Méditation de la mort*.

Cf. *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduction de Lamennais (édit. Garnier frères, p. 74).

27. Lettre à M<sup>me</sup> de Chantal, s. d. liv. VI, lettre XXIII, de l'édition de 1626.

28. Son titre est : *Troisième partie, contenant plusieurs avis touchant l'exercice des vertus*.

29. *Introduction à la Vie dévote*, 3<sup>e</sup> partie, chap. II, p. 148.

30. *Ibid.*, p. 150.

31. *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, chap. VII, p. 177 et 178.

32. *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, chap. VIII, p. 182.

33. *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, chap. X, p. 193.

34. *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, chap. XXVIII, p. 269.

35. *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, chap. XXXVI, p. 301.

36. *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, chap. XXXVII, p. 304.

37. *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, chap. XXXVIII, p. 310.

38. *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, chap. XXXVIII, p. 315.

39. Dans *Port-Royal* (I, 528 n.) il y a cette opinion sur l'édition de cet ouvrage publiée en 1855 par M. Sylvestre de Sacy : « Un écrivain remarquable à beaucoup d'égards, M. S. de Sacy a publié une édition de l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales : rien de mieux, mais le laïque l'homme du monde, n'a pu résister à la tentation d'examine ,

de censurer la doctrine de l'évêque, de l'habile théologien, — d'un grand saint. Et qu'est-il arrivé? Ce qui devait être : le simple fidèle, qui voulait en remontrer à son pasteur, n'a pas bien entendu les choses mêmes qu'il s'était permis de juger. »

40. A. SAYOUS : *Histoire de la Littérature française à l'étranger*, p. 40.

41. Sainte-Beuve a cité de ces exemples ailleurs. Au chapitre ix du livre I de *Port-Royal*, il parle et du style de saint François de Sales et de son traité de *l'Amour de Dieu*. Nous résumons ici ce qu'il en dit. Il marque d'abord l'opposition, au sein du christianisme, comme d'ailleurs dans toutes les doctrines, d'esprits « plus doux et tendres » et d'esprits « plus fermes, forts et ardents » et, venant à saint François de Sales, qui est parmi les tendres et doux, il écrit : « Saint François de Sales a une nature affectueuse, suave, amoureuse et expansive si prononcée, qu'indépendamment de toutes les grâces surnaturelles qui sont survenues, il ne se peut expliquer qu'ainsi. A le prendre sur la doctrine, il a été moins un théologien qu'un praticien accompli, un *diseur* aimable et moral de cette science des âmes qu'une infusion première et l'observation de chaque jour lui avaient enseignée, son imagination et son cœur jaillissent à tout moment dans ce qu'il dit, et l'intelligence, la division des idées, la dialectique qu'il y emploie, et ces déductions déliées qui supposent chez lui une grande finesse psychologique, aboutissent toujours vite en fleurs et s'enlacent en berceaux : on est avec lui vraiment dans les jardins de *l'Epouse*. »

Si l'on « cherche à démêler les points essentiels et dogmatiques », on trouve qu'il diffère de Port-Royal « autant qu'il est possible au sein de la fraternité chrétienne ».

« Sur l'article de *l'Amour de Dieu* par exemple, dans lequel il comprenait volontiers tout le christianisme, il pense (jugant peut-être un peu trop d'après lui-même) que l'homme a une inclination naturelle d'aimer Dieu sur toutes choses, qu'il avait cette inclination dans le Paradis avant la chute, et que depuis il ne l'a pas du tout perdue, tellement qu'un rien suffit pour la réveiller... »

« Que si, selon lui, nous avons, même déchus, *l'inclination* naturelle d'aimer Dieu sur toutes choses, nous n'en avons pas le *pouvoir* sans le secours de Dieu; toujours des comparaisons, des allégories, et tirées de l'histoire naturelle, car saint François de Sales a aimé, senti, compris les symboles de la nature, comme La Fontaine plus tard et surtout Bernardin de Saint-Pierre. » [Ici, une note où Sainte-Beuve dit : « J'insiste, par avance, sur Bernardin de Saint-Pierre; les comparaisons de saint François... sont presque toutes tirées des champs, des plantes, des fleurs, des fruits, du règne végétal, enfin, ou des abeilles, des oiseaux : c'est le même fond d'images que chez l'auteur du *fraisier*. Il sait et sent la nature comme lui, dans ses significations morales, dans ses échos sacrés ou fabuleux et dans ses superstitions mêmes : il y lit à livre ouvert, comme dans un miroir, et non seulement ce miroir dont parle l'Apôtre,

mais un miroir quelque peu enchanté. »] Et il cite ce passage de saint François de Sales : « Les aigles ont un grand cœur et beaucoup de force à voler; elles ont néanmoins incomparablement plus de veüe que de vol et estendent beaucoup plus viste et plus loin leurs regards que leurs aisles : ainsi nos esprits animez d'une sainte inclination naturelle vers la Divinité, ont bien plus de clarté en l'entendement pour voir combien elle est aimable, que de force en la volonté pour l'aimer... » (*Traité de l'Amour de Dieu*, liv. I, chap. xxii [Édit. J. Gabalda, in-18, I, 64]). « Puis, continue Sainte-Beuve, il cite les sages païens, Socrate, Platon, Trismégiste, Aristote, Épictète, ce dernier surtout qui eut tant d'inclination pour aimer Dieu, il ajoute, il est vrai, qu'ils ont manqué de force et de volonté pour le bien aimer... le tout finit, selon l'usage, par une comparaison générale : « En somme, Théotime, nostre chetive nature, navrée par le péché, fait comme les palmiers que nous avons de deçà, qui font voirement certaines productions imparfaites et comme des essais de leurs fruits; mais de porter des dattes entières, meures et assaisonnées cela est réservé pour des contrées plus chaudes. » (*Traité de l'Amour de Dieu*, liv. I, chap. xvii) [I, 67.] « Cette seule différence indiquée du païen au chrétien, dans le degré du plus ou moins de chaleur eût fait se récrier Jansénius... » Saint François, dit encore Sainte-Beuve « avait été élevé chez les Jésuites et il en avait pris ces doctrines plus douces, plus aisées, compatibles toutefois avec la sainteté même. » Et, plus loin : « Continuons à presser le dogme chez saint François. Quoique cette inclination naturelle qu'il reconnaît à l'homme pour aimer Dieu soit insuffisante, à elle seule, il nous dit qu'elle ne nous est pas inutile, et qu'elle ne demeure pas en l'âme comme une soif ardente sans moyen de se satisfaire. « Cette infinie Débonnairété, dit-il, ne sceut oncques estre si rigoureuse envers l'ouvrage de ses mains; il (*Dieu*) voit que nous estions environnés de *chair, un vent qui se dissipe en courant et qui ne revient plus*; c'est pourquoy, *selon les entrailles de sa miséricorde*, il ne nous voulut pas du tout ruiner, ny nous oster le signe de sa Grâce perdue... C'est chose certaine, ajoute-t-il, qu'à celui qui est fidelle en peu de chose et qui fait ce qui est en son pouvoir, le Bénignité divine ne desnie jamais son assistance pour l'avancer de plus en plus. » (*Traité de l'Amour de Dieu*, liv. I, chap. xviii [I, 68 et 69].) « Voilà qui est formel contre l'élection gratuite de la prédestination... Je n'ai pas dessein, en ceci, on le comprend bien, de prouver que saint François n'est pas Janséniste; on le sait de reste; mais, puisque j'ai à le traverser dans son œuvre et son jardin de dévotion, il vaut mieux peut-être le faire à l'endroit des questions jansénistes, ce qui, avec lui, n'empêche pas que ce ne soit entre deux haies parfumées et au bruit des fontaines jaillissantes. Il couronne en effet et figure aux yeux cette doctrine où le dogme fond et se dérobe sans cesse par une multitude et comme une cascade de comparaisons, toutes plus jolies les unes que les autres. Cette inclination naturelle qui nous a été laissée d'aimer Dieu sur toutes choses ne demeure pas pour rien dans nos cœurs; *Dieu s'en sert comme d'une anse*, dit-il, *pour nous*



*pouvoir plus suavement prendre et tirer à soy, ou bien c'est comme un filet* (un petit fil) par lequel la divine Bonté nous tient attachés ainsi que de *petits oiseaux* pour nous tirer quand il lui plaît à sa miséricorde. » (Il y a deux autres rappels de cette image de l'anse au t. II de *Port-Royal*, p. 118 n. et p. 143 n.). Mais Sainte-Beuve continue par cette plus longue citation : « *Ceste inclination* nous est un indice et mémorial de nostre premier principe et Créateur, à l'amour duquel elle nous incite, nous donnant un secret avertissement que nous appartenons à sa divine bonté : tout de mesme que les cerfs, auxquels les grands princes font quelquefois mettre des colliers avec leurs armoiries, bien que par après il les font lascher et mettre en liberté dans les forests, ne laissent pas d'être reconnu par quiconques les rencontre, non seulement pour avoir une fois esté pris par le prince duquel ils portent les armes, mais aussi pour luy estre encore réservez; car ainsi cogneut-on l'extrême vieillesse d'un cerf qui fut rencontré, comme quelques histo-riens disent, trois cents ans après la mort de César, parce qu'on luy trouva un collier où estoit la devise de César et ces mots : *César m'a lasché*. (*Traité de l'Amour de Dieu*, liv. I, chap. XVIII [I, 69-70].)

« Toutes ces images d'anses, de filet et d'oiseaux, de collier et de cerf, se suivent coup sur coup dans un même couplet, comme ferait absolument une pluie de comparaisons chez M. de Lamartine, nature qui, dans l'ordre purement sentimental et mondain, a plus d'un rapport avec celle de saint François, toute proportion gardée de l'état chrétien, si ferme, si solide (là même, où il a toutes ses grâces), avec l'état poétique naturel, qui est toujours errant.

« Tant de brillant et de riant à la surface doit tenir au fond même et le déceler : saint François de Sales est décidément optimiste en théologie, il reste surtout frappé de *l'abondance des moyens de salut*, et du surcroît d'avantages de la Rédemption qui fait plus que compenser les inconvénients de la chute. Il ouvre la voie large et il la parfume dès l'entrée : « Comme l'arc-en-ciel, dit-il (d'après quelque fable gracieuse), touchant l'espine Apalathus, la rend plus odorante que les lys, ainsi la Rédemption de Nostre-Seigneur touchant nos misères, elle les rend plus utiles et plus aimables que n'eust jamais esté l'innocence originelle. [*Op. cit.*, liv. II, chap. v (I, 93).] « Et sur ce qu'on ne peut nier qu'il y a du plus ou du moins dans les faveurs de Dieu et que tous ne sont pas également privilégiés, il se console en disant qu'indépendamment de cette *rédemption générale et universelle* accordée à tout le genre humain, il y a des variétés singulières qui sur certains points relèvent ce fond commun de grâce et l'embellissent de telle sorte que *l'Eglise* se peut dire *un jardin diapré de fleurs infinies*, chacune ayant *son prix, sa grâce et son émail*. (*Op. cit.*, liv. II, chap. VII, [I, 101].) N'oublie-t-il pas un peu, à travers cette profusion de fleurs, les champignons vénéneux et les serpents ? » Sainte-Beuve rappelle dans une note que « dans son testament, en présence de la mort, saint François de Sales s'en ressouvint pourtant, et qu'il dit du monde, dans un arrière-goût amer :



« Que son miel semble doux aux premières atteintes, *mais que son fiel est aigre !* » Puis, continuant son propos, il ajoute : « Il [François de Sales] dit ailleurs encore, dans une pensée à peu près semblable et sous image qui achève : « Représentez-vous de belles colombes aux rayons du soleil, vous les verrez varier en autant de couleurs comme vous diversifierez le biais duquel vous les regarderez, parce que leurs plumes sont si propres à recevoir la splendeur que le soleil voulant mesler sa clarté avec leur pennage, il se fait une multitude de transparences, lesquelles produisent une grande variété de nuances et changements de toutes couleurs, mais couleurs si agréables à voir qu'elles surpassent toutes couleurs et l'émail encore des plus belles pierreries; couleurs resplendissantes et si mignardement dorées que leur or les rend plus vivement colorées; car, en cette considération, le Prophète royal (Psaume LXVII, 14) disait aux Israélites :

• Quoique l'affection vous fane le visage,  
Vostre teint désormais se verra ressemblant  
Aux aisles d'un pigeon où l'argent est tremblant,  
Et dont l'or bruissant rayonne le plumage. »

(Préface du *Traité de l'Amour de Dieu*, I, p. vi.) « Tout cela » conclut Sainte-Beuve, « pour exprimer la diversité des talents et des grâces au sein de l'Église ». Il dit ensuite que les vers cités ici « sont sans doute, comme presque tous les autres dont l'ouvrage est semé », de Desportes, de « Desportes, charmant et tendre poète, si cher au sexe, notre Pétrarque du seizième siècle » de qui il dit encore qu'il « est bien le poète de saint François de Sales ». Ces vers sont, en effet, de Desportes. (Cf. *Les CL Psaumes de David, mis en français par Philippe Desportes*, Rouen, 1603, p. 152.) Sainte-Beuve parle alors du style de saint François; il dit : « La sobriété dans l'expression ne doit pas nous sembler maintenant le propre du saint. On n'en aurait pas idée si l'on ne faisait que l'effleurer; il faut avoir vu à quel excès chez lui tout festonne et fleuronne. Il en convient lui-même; il confesse les *surcroissances*, qu'il n'est presque pas possible d'éviter, dit-il, à celui qui, comme lui, écrit entre plusieurs distractions; il s'en justifie par une comparaison, par une *excroissance* encore : « La nature mesme, qui est une si sage ouvrière, projetant la production des raisins, produit quant et quant, comme par une prudente inadvertance, tant de feuilles et de pampres, qu'il y a peu de vignes qui n'aient besoin en leur saison d'estre effeuillées et esbourgeonnées », [Op. cit., Préface, I, p. xi]. « On peut dire que si, dans la littérature de la spiritualité, l'*Imitation de Jésus-Christ* est la perfection sobre et inimitable, le Racine du genre, — saint François de Sales, dans ses *Traités de l'Amour de Dieu* et de l'*Introduction à la vie dévote*, en est le Lamartine abondant, exubérant immodéré, pourtant aimable et délicieux toujours, » (*Port-Royal*, I, 216-228.)

— Quelques pages plus loin, revenant encore une fois au style de saint François, Sainte-Beuve écrit : « Quoiqu'il ait mené une vie toute de pratique, toute d'apostolat, et d'épis-

copat, saint François est un *écrivain*. Il avait trop de bel-esprit pour ne pas l'être, pour ne pas se complaire à ce don heureux et à ces grâces inévitables, qui coulaient de sa plume. Il a beau dire dans ses préfaces *qu'il ne fait pas profession d'être écrivain*, et nous venir parler de la *pesanteur de son esprit* aussi bien que de la *condition de sa vie*, exposée au service et à l'abord de plusieurs (Préface du *Traité de l'Amour de Dieu*, [p. xvii]); il se dément tout à côté et d'une façon charmante à son ordinaire : « A ceste cause, mon cher lecteur, je te diray que comme ceux qui gravent ou entaillent sur les pierres précieuses, ayant la vue lassée à force de la tenir bandée sur les traits deliez de leurs ouvrages, tiennent très-volontiers devant eux quelque belle esmeraude, afin que, la regardant de temps en temps, ils puissent récréer en son verd et remettre en nature leurs yeux allangouris: de mesme en ceste variété d'affaires que ma condition me donne incessamment j'ay tousjours de petits projets de quelque traité de piété que je regarde, quand je puis, pour alléger et délasser mon esprit. » [*Op. cit.* p. xvii]. Est-il rien de mieux trouvé que cette verte *émeraude*? et tout le sentiment de l'*art* comme on dirait aujourd'hui... n'est-il pas dans cette riche et chaude image? Saint François de Sales sentait le beau. » Ici, dans une note, Sainte-Beuve reprend : « Il le sentait tellement, qu'il songeait à le voir et à le montrer au sein même des douleurs les plus actuelles et les plus touchantes, comme dans sa lettre à M<sup>me</sup> Chantal du 11 mars 1610, quand il dit de sa mère qui venait de mourir : « A mon arrivée, toute aveugle et toute endormie qu'elle estoit, elle me caressa fort et dit : c'est mon fils et mon père, cestuy-cy; et me baysa en m'accolant de son bras, et me baysa la main avant toutes choses. Elle continua en mesme estat presque deux jours et demy, après lesquels on ne la put plus guère bonnement resveiller, et le premier mars elle rendit l'âme à Nostre-Seigneur doucement, paisiblement, avec une contenance et beauté plus grande que peut-estre elle n'avait jamais eue, demeurant une des belles mortes que j'aye jamais veu. » [*Lettres*, I, p. 185-186.]

Sainte-Beuve écrit ensuite : « En style, pas plus que dans le reste, il n'aimait la *pompe*, et, comme il dit, l'éloquence *altièrre* et *bien empannachée*, il n'y aimait pas non plus la tristesse : c'était comme en dévotion. Il y a une certaine gaîté, un certain vermeil riant dans tout ce qu'il pense et ce qu'il écrit; jusque dans les moindres choses, un agrément salutaire. S'il fait de courts chapitres, il vous dira, à l'avantage de cette brièveté, que c'est pour engager le lecteur et le tenir en haleine, pour lui donner envie et curiosité d'aller plus avant, *tout ainsi que les voyageurs, sachant qu'il y a quelque beau jardin à vingt ou vingt-cinq pas de leur chemin, se détournent aisément de si peu pour l'aller voir* : ce qu'ils ne feraient pas autrement ». [*Traité de l'Amour de Dieu*, préface I, xiv.] Ses digressions sont un peu celles d'un Froissart dans les aventures de l'âme. Dans le ton, je ne fais que rappeler cette belle page d'Amyot, dans la vie de Numa, où il est parlé des douceurs et de la piété que ce règne bienfaisant commença de répandre par toute l'Italie : cet effet d'une pure lumière qui gagne, et de son expansion pénétrante,

est comparable à celui de certaines pages de saint François. » Puis, Sainte-Beuve cite la page de Montaigne que nous avons eu l'occasion de placer à la note 15, et il conclut : « Ces rapprochements et ces éloges littéraires ne seraient-ils pas au fond une critique sérieuse, une réprimande théologique du trop aimable saint ? » Puis : « Il n'a pas évité, littérairement encore, les inconvénients et les défauts de sa manière : le mauvais goût abonde chez lui ; un mauvais goût par trop de fleurs, par trop de sucre et de miel, par trop de subtilité de matière lumineuse ; non pas déplaisant ni choquant, si vous voulez, affadissant pourtant et noyant à la longue. On lit chez lui, par exemple : « Théotime, parmi les tribulations et regrets d'une vive repentance, Dieu met bien souvent dans le fond de notre cœur le feu sacré de son amour ; puis cet amour se convertit en l'eau de plusieurs larmes, lesquelles, par un second changement, se convertissent en un autre plus grand feu d'amour... » Nous suivons toute une opération à l'alambic. C'est le mauvais goût du temps, celui de Desportes, celui de Malherbe imitant le Tansille ; *ses soupirs se font vents*... Montaigne plus ferme n'y tombe pas. Il y a, chez saint François, des chapitres ainsi intitulés : *Que le mont Calvaire est la vraie Académie de la dilection*. On atteint en propres termes l'euphuïsme, le marinisme et le gongorisme de la dévotion. » (*Port-Royal*, I, 237-240.)

— Autres remarques sur le style de saint François de Sales : « On a vu, chez l'aimable saint François de Sales, le style produire perpétuellement une métaphore fleurie et ne plus paraître qu'une guirlande : du moins, l'esprit du fond, la fertilité de l'idée, la liberté des tours et la variété de la fleur même y corrigeaient la monotonie. » (*Port-Royal*, II, 80.) — « Les écrivains comme saint François de Sales, qui sont plus vifs et plus courts que les autres, ont trop de fleurs, des excès d'images, des comparaisons prises de partout et qui ont l'air de folâtreries et d'enfances, des allusions à quantité de mythologies, et des fables à la Plutarque qui étaient en circulation parmi les savants. » (*Op. cit.*, II, 518-519.)

42. Dans *Port-Royal* (I, 246), Sainte-Beuve (après avoir écrit que les défauts littéraires de saint François de Sales se retrouvent « très sensibles et très grossis » dans son ami et suivant « le bon évêque de Belley, Pierre Camus ») ajoute : « La mauvaise postérité d'écrivains mystico-allégoriques qui dépend, à quelque degré de saint François de Sales, se décèle surtout dans ses biographes et panégyristes les plus rapprochés. Le Père de La Rivière... mérite, certes, une exception, pour ses grâces, bien qu'un peu mignardes ; mais que dire de tant d'écrits raffinés et bizarres qui se prolongent et fourmillent autour de la mémoire du saint depuis sa mort jusqu'à sa canonisation ? » Et, en note, il mentionne : *la Vie symbolique* du saint, par Cambart ; *les Caractères ou les Peintures de la vie du bienheureux François*, par Nicolas de Hauteville ; *le magnifique Triomphe de saint François*, par un Antoine Arnauld qui, bien entendu, n'est pas celui de Port-Royal, et d'un Dom Laurent Bertrand, un ouvrage en latin « *Cynosura mysticæ*



*navigationis sancti Francisci*, c'est-à-dire la *Petite Ourse de la mystique navigation de saint François*, divisée en rayons », dont Sainte-Beuve dit que « c'est le sublime de la quintessence ».

43. Cf. *Oraisons funèbres et Panégyriques* de Bossuet (édit. Garnier frères, I, 298-317).

44. C'est la 120<sup>e</sup> lettre dans l'édition publiée par M. Édouard de Barthélemy chez J. Lecoffre et C<sup>ie</sup> en 1860 (p. 165-172).

45. Voir la note 5.

46. On trouvera deux allusions à saint François de Sales dans les articles sur Fénelon. (Voir p. 255 et p. 281-282.)

47. Dans cet article, écrit à propos du *saint Anselme* de M. de Rémusat (9 août 1852), Sainte-Beuve dit : « Il [saint Anselme] avait cet autre don et ce talent naturel des similitudes et des paraboles, qu'aura aussi saint François de Sales et qui anime si heureusement d'images parlantes les perspectives et les vues du monde moral. » (C. L. VI, 369.)

48. *Introduction à la vie dévote*, 2<sup>e</sup> partie, chap. XIII, p. 105.

49. Au livre I<sup>er</sup> de *Port-Royal*, Sainte-Beuve a, ainsi que nous l'avons dit, à la note 1, parlé longuement de saint François de Sales. Dans la dernière partie du chapitre VIII, il rappelle que le saint, à la demande de la mère Angélique, prêcha à l'abbaye de Maubuisson le 5 avril 1619 et y donna la confirmation, et qu'il y fit ensuite quelques courts séjours; qu'à la demande encore de la mère Angélique, « il alla également à Port-Royal y visiter et y consoler la mère Agnès qui venait d'être nommée régulièrement coadjutrice [à Maubuisson]; ce qui l'avait rendue malade d'affliction », Sainte-Beuve ajoute : « Il y trouva tout à son gré; il dit de cette maison qu'elle était vraiment le *portroyal*, et ne l'appela depuis, dans ses lettres, que ses *chers délices*. On a noté chaque circonstance, chaque mot de ces précieuses visites; Port-Royal y met un pieux orgueil; accusé plus tard dans sa foi, il se pare des moindres anneaux d'or qui le rattachent à l'incorruptible mémoire de ce saint. La famille Arnauld, par tous ses membres se hâtait de participer au trésor, et de jouir du cher Bienheureux. M. d'Andilly, absent d'abord, l'atteignait enfin, le quittait le moins possible, multipliait près de lui les heures, et communiait de ses mains; M<sup>me</sup> Le Maître, en attendant le voile, lui confiait à genoux son vœu de chasteté perpétuelle; le jeune Le Maître, âgé de onze ans, lui faisait sa confession générale; (ajoutons que, à la p. 369 du t. I de *Port-Royal*, Sainte-Beuve dit que le jeune Le Maître fit à saint François « sa confession générale, et qu'il reçut de lui, des avis proportionnés à son âge; ce qui sembla par la suite une source rejaillissante de bénédictions; » il y dit encore, que c'est le jour de saint Alexis, 17 juillet 1619, que M<sup>me</sup> Le Maître, après avoir fait, aussi, une confession générale, fit son vœu de chasteté, et que saint

François de Sales « ne la désigne le plus souvent dans ses lettres que sous le nom de *ma chère sœur Catherine de Gênes* »). Reprenons le texte interrompu : « Le petit Antoine Arnauld (le futur docteur) était béni par lui avec tous les enfants dans un séjour à Andilly. Il disait sur chacun une parole qu'on interpréta dès lors en prophétie : à en prendre le récit à la lettre, ce seraient autant de prédictions miraculeuses qui se sont l'une après l'autre vérifiées. Surtout il donna des directions attentives et particulières à la mère Angélique; il l'unit d'esprit et de cœur, il forma sa liaison et correspondance avec M<sup>me</sup> de Chantal, l'institutrice de la Visitation, autre amitié sainte dont on se montrera très glorieux. »

(Intercalons ici ce passage d'un article du 1<sup>er</sup> mars 1858, sur les *Lettres de la mère Agnès* : « Toutes deux [la mère Angélique et la mère Agnès] avaient été, dans un temps, en relation assez étroite avec saint François de Sales. La mère Agnès en avait plus gardé l'impression visible que sa sœur. Elle se faisait une dévotion de porter habituellement sur elle une lettre de lui écrite à M<sup>me</sup> Le Maître, et où il avait nommé avec bienveillance plusieurs membres de la famille. On conçoit que la mère Agnès eût très bien pu se passer de M. de Saint-Cyran, et qu'elle eût été une Philothée parfaite, une fille accomplie du saint évêque de Genève; elle aurait pu remplir toute sa vocation et ne recevoir sa règle de conduite que du directeur et du père de M<sup>me</sup> de Chantal. » (C. L. XIV, 151-152; reproduit au t. IV de *Port-Royal*, p. 577.)

Sainte-Beuve, après une allusion à ce don de la parabole, de « l'allégorie parlante » qu'avait saint François et cité un texte de lui que l'on trouvera à la note 16, écrit : « Il ne paraît pas pourtant, à beaucoup de détails précis, qu'il ait été, dans cette relation avec Port-Royal renaissant, d'une dévotion molle et *doucette* qu'on lui reprochait alors, » et il rappelle, que la mère Angélique, notamment, s'attache à dénoncer la fermeté de saint François sous sa douceur. Sainte-Beuve rapporte aussi, d'après les *Mémoires pour servir à l'Histoire de Port-Royal*, (III, 207 et suiv.) une conversation entre la mère Angélique et M. Le Maître, son neveu, et que celui-ci rédigea aussitôt. Elle lui disait de saint François : « C'était un œil pur qui voyait tous les maux et tous les désordres que le relâchement a causé dans les mœurs ecclésiastiques et dans les moines, mais il cachait tout dans le silence et couvrait tout de la charité et de l'humilité. Il gémissait, comme M. de Bérulle, des désordres de la cour de Rome »; il en disait : « Voilà des sujets de larmes, car d'en parler au monde, en l'état où il est, c'est causer du scandale... » Il ajoutait que « nous devons nous humilier devant les puissances ecclésiastiques » auxquelles Dieu « nous a soumis », mais aussi, lui demander qu'il les humilie et les convertisse par la toute-puissance de son esprit, et qu'il réforme les abus qui se sont glissés dans la conduite des ministres de l'Église et lui envoie de saints pasteurs animés du zèle de saint Charles, qui servent à la purifier par le feu de leur zèle et de leur science... » M. de Bérulle, « ajoutait la mère Angélique, voyait aussi et déplorait ces abus et en entretenait M. de Saint-Cyran.



M. de Saint-Cyran estimait « que ceux qui aimaient véritablement l'Église devaient se cacher dans les solitudes pour ne prendre point de part aux passions de ceux qui déshonorent sa sainteté, et prier pour elle dans le secret ». La mère Angélique dit encore que Saint-Cyran lui annonça qu'il se ferait « une réformation dans l'Église par les prélats et les ecclésiastiques et par la lumière de la vérité » ; que cette réformation « aura de l'éclat et éblouira les yeux des fidèles qui en seront ravis » ; mais que « ce sera un éclat qui ne durera pas longtemps et qui passera ». Sainte-Beuve ajoute : « Malgré tout ce qu'on découvre de saint François de Sales, de M. de Bérulle et des autres, il ne demeure pas moins constant, qu'ils prenaient tous l'œuvre chrétienne un peu autrement que l'âpre docteur. Celui-ci insista beaucoup plus et, pour ainsi dire, jeta l'ancre là où les autres jugeaient à propos de glisser : ils pratiquèrent ce vrai silence de gémissément que, lui, il faisait sentir si pénible en le recommandant trop. » (*Port-Royal*, I, 206-213.)

Rapprochant encore saint François de Sales de Saint-Cyran. Sainte-Beuve écrit, plus loin : « Saint François de Sales, si on lui avait demandé quel attribut divin le touchait le plus, aurait répondu sans doute : *Charité du Fils! Charité! Humilité.* » [Ceci est à rapprocher des paroles que nous venons de citer de la mère Angélique à M. Le Maître] « Saint-Cyran, à la même question, aurait répondu peut-être : *Puissance, redoutable Puissance du Père! Abîme! Éternité!* » Tandis que Jansénius s'écriait, lui : « *O Vérité! ô Vérité!* » (*Port-Royal*, I, 303.) — Autre rapprochement : « Il [Saint-Cyran] cite... saint François de Sales, qui renferme la principale vertu du pasteur dans la *plénitude de charité* et qui y joint *plénitude de science* et de *prudence* : saint François de Sales ajoutait que ce sacré ternaire se trouve plus rarement qu'on ne pense, et que de *dix mille prêtres* qui font profession, c'est beaucoup d'en trouver un que l'on puisse choisir. Sur quoi M. de Saint-Cyran observe que saint François de Sales a omis ce qui fait, non seulement le couronnement, mais le fondement et le lien des trois grandes vertus pastorales, c'est-à-dire la vocation expresse et spéciale, pierre angulaire de ce ternaire. D'ailleurs, il n'en fait pas reproche au saint évêque, il s'étonne même de le voir si bien inspiré pour son temps et l'en admire (*Port-Royal*, I, 445-446). A la page 539, du même volume (note 2), Sainte-Beuve écrit : « Saint François de Sales disait : « Choisissez un confesseur (celui qui doit vous absoudre) entre *mille*, mais choisissez un directeur (celui qui doit vous conduire dans les voies de la sainteté) entre *dix mille*. » — Dans le même volume encore, au début du chap. X (p. 273), Sainte-Beuve avait écrit : « Dans sa lettre à M. Guillebert sur le Sacrement, il [M. de Saint-Cyran] cite de ce saint [saint François de Sales] un mot très énergique sur la rareté des bons directeurs des âmes parmi les prêtres, à peine un sur *dix mille* : « Il faut, ajoute M. de Saint-Cyran, que l'esprit de Dieu l'ait conduit en cela, comme en ce qu'il a dit de la nécessité de la Contrition pour le Sacrement de la Pénitence, contre le sentiment populaire de son siècle; car il est certain qu'il n'avoit pas puisé toutes les connoissances

qu'il avoit, dans la lecture des livres qui contiennent la Tradition, ni dans la pratique de son siècle. Mais il a été de ces évêques singuliers qui, ayant été appelés par la plus excellente voie, ont mérité de puiser, dans la source même, les lumières et la connoissance de la vérité dont ils avoient besoin pour conduire les âmes : en sorte qu'on ne pourroit leur imputer aucune ignorance, quand même ils auroient manqué de quelque connoissance nécessaire; parce que Dieu les ayant établis, malgré eux, dans leurs charges comme des gens d'une innocence et d'une vertu rares, tout ce qu'ils y fesoient ensuite pour le bien des âmes étoit bien fait, avoué de Dieu et approuvé des hommes. » (T. I, p. 56, des *Lettres chrétiennes et spirituelles de messieurs Jean du Vergier de Hauranne...*, qui n'ont pas encore été imprimées, 1744, 2 petits vol. in-12.) »

— La mère Angélique, dans sa conversation avec M. Le Maître, avait, outre M. de Saint-Cyran, nommé saint Charles Borromée. Sainte-Beuve écrit (*Port-Royal*, II, 176) : « L'autorité sur laquelle Arnauld se fondait le plus dans les temps récents, était celle de saint Charles Borromée qui avait restauré la pénitence. Il avait fait de saint Charles et de saint François de Sales un beau parallèle montrant qu'ils ont chacun la spécialité de dons qui convenait à leurs rôles divers, saint François ayant été revêtu de douceur d'attrait et comme d'angéliques rayons, pour ramener à la Mère-Église des enfants rebelles, et saint Charles, au contraire, ayant été plutôt armé au dehors de qualités incisives, souveraines, d'autorité sensible et comme de la verge de pénitence pour convertir et contraindre à l'esprit intérieur des Catholiques semi-idolâtres et dissipés. » Suit une citation que ces lignes préliminaires résument.

— Au chap. IX du livre I de *Port-Royal*, on trouve des considérations sur le Christianisme tendre, le saint François de Sales, sur sa nature affectueuse, sur les mignardises de son style, sur son *Traité de l'Amour de Dieu*, que nous avons résumées, en en faisant des citations, à la note 41.

Sainte-Beuve rappelle ensuite que saint François de Sales eut, et, dit-il, « on le conçoit », un « culte singulier de la Vierge ». Il ajoute : « Notre-Dame ayant été la grande admiration, l'idéal chevaleresque et mystique du moyen âge, saint François de Sales, autant que saint François d'Assise, était du moyen âge en ce point, son imagination, chaste et vive, avait besoin, pour se reposer, de cette figure céleste et souriante de la mère de Dieu. Ce fut devant son image que, jeune étudiant à Paris, dans l'église de Saint-Étienne-des-Grès, il fit vœu d'absolue continence. Durant ce séjour à Paris, il fut de plus horriblement tenté, nous dit-on, de l'idée qu'il était réprouvé, et, comme tel, destiné à haïr Dieu un jour. » Le voilà dans un état d'angoisse qui cessa après avoir, dans la même église, imploré le secours de la Sainte Vierge, lui demandant, s'il devait être condamné à haïr Dieu dans l'Éternité, « la grâce de ne pas être un moment dans cette vie sans l'aimer ». L'ordre de la Visitation, qu'il fonda avec M<sup>me</sup> de Chantal, était destiné « à honorer la Vierge ». (P. 232-233.) Et le chapitre s'achève par quelques pages sur François de Sales écrivain, pour lesquelles

nous renvoyons à la susdite note 41. (*Port-Royal*, I, 216-248.)

— Au chapitre X Sainte-Beuve écrit de saint François : « Il avait son ordre pourtant et je me suis laissé un peu trop décevoir peut-être à sa pure grâce de causeur et d'écrivain; quelques points sont à reprendre. Pascal, en une de ses *Pensées* a dit : « Je n'admire point l'excès d'une vertu comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée, comme en Epaminondas qui avoit l'extrême valeur et l'extrême bénignité; car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois et remplissant l'entre-deux. » [*Pensées*, article VI, 353; édition Garnier frères, p. 364.]

« C'est cet *entre-deux* si visiblement rendu par le mot de Pascal, que je tiens à retrouver et à démontrer à quelque degré en saint François de Sales. Car ceux mêmes qui ont un trait singulier dominant, presque excessif, et qu'on désigne d'abord par là, s'ils sont vraiment grands, y unissent, y subordonnent à l'entour toutes les qualités diverses qu'ils ont à des degrés moindres, mais pourtant éminents encore... Nul mieux que saint François de Sales... n'eut, avec une qualité suprême, l'assemblage, le tempérament, le correctif et l'extensif, enfin, pour parler avec Pascal, l'*entre-deux*. A chacun des caractères que je lui ai précédemment reconnus, il faudrait ajouter presque son contraire, lequel apparaît, non pas pour faire balance ailleurs et diversion, mais pour modifier et fortifier la qualité dominante en y entrant, en s'y fondant, pour y faire équilibre et *lest*, comme au dedans d'elle-même : son âme, dès ici-bas, c'était une *sphère complète sans une seule étoile*. Ainsi, à cette étoile de douceur qui était l'aspect dominant, il convient, pour avoir une juste idée, de joindre la force d'influence, un ascendant, invincible, ce semble, d'attrait et de ravissement. Cette âme n'était pas une *Colombe* de douceur; non, c'était une *Aigle* de douceur, qui s'envolait et vous emportait avec elle. » (« Une Aigle », au féminin, comme il disait, ajoute, en note, Sainte-Beuve. Voir la note 41, p. 373). Revenons à notre texte: « Et puis, tout à côté de cet essor violent dans le calme azur, de ce vol audacieux dans les pures régions de la spiritualité, qui ressemblait à un retour passionné vers la patrie, ajoutez tout aussitôt, dans la pratique, le sentiment et le pouvoir de l'accommodement, de la mesure, de la lenteur, tellement que sa devise favorite, son *mot d'ordre*, avec les âmes qu'il guidait, était *pedetentim*, pas à pas. A sa dévotion si affectueuse, si insinuante près des femmes, à ce qui faisait de lui leur convertisseur, leur conseiller de prédilection, et qu'il en était continuellement entouré (comme on le remarquait), ajoutons vite sa vigilance extrême de conduite, de regards, son scrupule rigoureux, tellement qu'il ne leur parlait jamais qu'en lieux ouverts et devant témoins, qu'il leur parlait et les voyait sans les regarder; que, si l'on disait de l'une qu'elle était *belle*, il n'osait le répéter, et répondait seulement qu'on la disait *spécieuse* en effet, aimant mieux employer un terme *peu français* (très heu-



reusement français au contraire, dit en note Sainte-Beuve, et qui marque si bien que la beauté n'est qu'une apparence), que ce mot de *belle* qui sonne toujours trop bien. » [A noter ces lignes d'un article du 1<sup>er</sup> avril 1846, sur la *Réception de M. Vilet à l'Académie française* : « Saint François de Sales ne se hasardait jamais à dire d'une femme qu'elle était belle, il se contentait de dire qu'elle était *spécieuse* : mot charmant et prudent. » (*Port. litt.*, III, 418.))]

« Enfin, continue Sainte-Beuve, n'omettons pas ce conseil qu'il avait l'habitude de se donner : « Quand on écrit à une femme il faudrait, s'il se pouvait, plutôt écrire avec la pointe du canif qu'avec le bec de la plume pour ne rien dire de superflu. » « Maxime, — dit Sainte-Beuve dans une note, — qui chez lui n'est pas si stricte pourtant qu'elle lui interdise de finir une lettre à M<sup>me</sup> de Chantal en ces mots : « Il est neuf heures du soir; il faut que je fasse collation et que je die l'office pour prescher demain à huit heures, mais je ne me puis arracher de dessus ce papier. Et si faut-il que je vous die encore cette petite folie, c'est que je presche si joliment à mon gré en ce lieu, je dis je ne sçay quoi que ces bonnes gens entendent si bien, que quasi ils me respondroient volontiers... »

Sainte-Beuve reprend : « Autre correctif. J'ai dit que, d'après lui, l'homme qui fait ce qu'il peut, même païen, mérite déjà de Dieu quelque chose qui est le propre et le naturel de l'homme même déchu. Mais il faut se souvenir aussitôt, comme point de vue opposé ou, pour mieux dire, correspondant, qu'il avait pour principe qu'on ne doit désespérer jamais du pécheur, semblât-il jusqu'au bout le plus endurci. « Car de même que la première grâce, disait-il, ne tombe pas sans le mérite, la dernière qui est la persévérance finale, ne se donne pas non plus au mérite. » Voilà donc la gratuité de la grâce qui semble formellement reconnue... »

« J'ai paru croire que, venu plus tard, il aurait peut-être, avec les *doux* de la fin du siècle, penché vers la bulle *Unigenitus*; ne me suis-je pas trop avancé?... » Dans la controverse sur ce sujet entre les Dominicains et les Jésuites, saint François fut consulté par le pape Paul V. Le sage et saint, au lieu de s'engager dans le dilemme théologique, répondit qu'il trouvait, de part et d'autre, des difficultés dont il était effrayé; qu'il fallait mieux s'attacher à faire un bon usage de la Grâce que d'en former des disputes toujours funestes à la charité. Ce conseil était bien de celui qui disait admirablement : « Vous ne sauriez croire combien les vérités de notre sainte Foi sont belles à qui les considère *en esprit de tranquillité* ! »

Sainte-Beuve marque enfin « un dernier *entre-deux*, qui est caractéristique chez saint François de Sales et qui peut seul achever de donner sa mesure »; c'est : « l'alliance qui se faisait en lui entre la vertu mystique, contemplative, la charité dans toute sa candeur, et la finesse du jugement humain dans toute sa sagacité. Sa vie entière de négociations, de missions et d'apostolat, montre des qualités très précises d'observation et de conduite. Ainsi, d'une part, il est bien vrai qu'il était

de ces âmes, pour parler comme M<sup>me</sup> de Chantal, au *centre* et à la cime desquelles Dieu avait mis une lumière, une lampe immobile et vigilante de spirituelle consolation : et il se retirait là-dedans comme dans un sanctuaire à volonté... Avec cette qualité essentiellement mystique s'en trouvait une autre compatible en lui, la finesse dans les observations pratiques... » Il « aurait été dans les choses de ce monde, dans les affaires où le spirituel se compliquait du temporel, un aussi habile homme et aussi expert qu'il aurait voulu... Cette alliance entre l'onction affectueuse et une certaine finesse diplomatique se retrouve assez évidente également chez Bérulle, et bien davantage chez Fénelon; elle a des causes naturelles, toute la délicatesse intérieure de ces sortes d'âmes leur devenant au besoin un continuel éveil et comme un sens exquis de ce qui peut choquer ou attirer les autres. » (*Port-Royal*, I, 249-257.) (Notons ici qu'à la p. 342 du t. I de *Port-Royal*, Sainte-Beuve dit encore : « On a vu saint François de Sales causant avec plusieurs, parlant à tous de Dieu et de l'amour, mais aussi s'accommodant de mille choses accessoires, les tolérant et les acceptant presque, traversant au besoin la politique sans y souiller son hermine, mais pourtant la traversant. »)

Sainte-Beuve termine le chap. X de son livre I par le récit des missions évangéliques de saint François auprès des protestants de Savoie (on le trouvera à la note 6) par celui de l'hostilité du duc contre le saint (voir note 10) et par une page sur l'*Académie florimontane* au sujet de laquelle il avait écrit dans son article du 1<sup>er</sup> mai 1839, sur *Xavier de Maistre* : « Procédant d'Amyot en style... le délicieux écrivain François de Sales, né au château de son nom, résidait à Annecy; avec son ami Antoine Favre, jurisconsulte célèbre et père de l'académicien Vaugelas, il fondait, trente ans juste avant l'Académie française, une académie dite *Florimontane* où la théologie, les sciences et aussi les lettres étaient représentées : leur voisin Honoré d'Urfé en faisait partie. On avait pris pour riant emblème, et sans doute d'après le choix de l'aimable saint (car cela lui ressemble), un oranger portant fruits et fleurs, avec cette devise : *Flores fructusque perennes*, mais le vent des Alpes souffla; l'oranger fleurit peu et bientôt mourut. Pourtant cette pensée seule indique tout un fonds préexistant de culture. » (P. C. III, 37.)

Dans *Port-Royal* (I, 269-270) Sainte-Beuve précise que c'est en 1607, que saint François de Sales eut l'idée de fonder cette Académie « à l'instar de celles d'Italie », que « le duc de Savoie accorda des privilèges », que « le duc de Nemours en était le protecteur », et que « les séances se tenaient dans la maison même du président ». Il en dit encore : « Quand des écrivains comme saint François de Sales et Honoré d'Urfé en étaient, on conçoit combien la culture littéraire y aurait pu profiter et s'embellir. Mais Favre, devenu président du Sénat de Chambéry en 1610, quitta Annecy, il est à croire que l'Académie dès lors ralentit ses réunions. La mort de saint François (1622) y dut causer un dernier préjudice, si toutefois, à cette date, elle subsistait encore. »



## BOSSUET

50. Il est regrettable que Sainte-Beuve n'ait pas donné une place à Bossuet dans la galerie de ses *Portraits littéraires* et que, au lieu de l'aborder directement et par une étude d'ensemble, il n'ait parlé de ce grand écrivain et de ce grand orateur que fragmentairement et à l'occasion de travaux dont Bossuet a été l'objet. Sainte-Beuve a écrit ainsi six articles. Les deux premiers lors de la publication, par M. Poujoulat, de ses *Lettres sur Bossuet à un homme d'Etat* et par Lamartine, dans le *Civilisateur* (tome III, 1854), d'un portrait de *Bossuet*. Ces deux articles ont paru dans le *Moniteur*, les 29 mai et 5 juin 1854, et ont été recueillis au t. X des C. L. Trois autres articles, ceux-ci à propos de la publication, par M. l'abbé Guettée, des *Mémoires et Journal de l'abbé Le Dieu sur la vie et les ouvrages de Bossuet*, ont paru dans le même journal les 31 mars et 14 avril 1856 et le 30 mars 1857. Ils ont été recueillis aussi dans les C. L., les deux premiers au tome XII, le troisième au t. XIII. Le 19 mai 1862, paraissait dans le *Constitutionnel* un sixième article, qui a été recueilli au t. II des N. L. et qui traite de l'édition par M. Lachat des *Œuvres complètes* de Bossuet. Nous publions cinq de ces articles, bien qu'ils contiennent quelques redites et quelques digressions. Nous délaissions le troisième de ceux qui sont relatifs aux ouvrages de l'abbé Le Dieu, car il y est question de cet auteur et non pas de Bossuet; nous en avons fait cependant, à la note 163, quelques citations utiles pour notre recueil.

Enfin, ainsi que nous le disons à la note 193, nous donnons une grande partie, relative à l'*Histoire universelle* de Bossuet, d'une étude sur les *Entretiens sur l'Histoire* de J. Zeller qui parut dans le *Constitutionnel* les 16, 23 et 30 janvier 1865, et qui se trouve au t. IX des N. L. Pour les textes de Bossuet nous nous référons, sauf indication contraire, aux éditions de ses ouvrages publiées par la librairie Garnier frères.

51. Sur la querelle du Quiétisme, Sainte-Beuve dit, dans *Port-Royal* (IV, 508) : « Il [Nicole] avait pris la plume, dans sa dernière année, contre le Quiétisme; Fénelon n'y figurait pas encore par ses écrits, mais seulement le père La Combe et M<sup>me</sup> Guyon. Bossuet avait déterminé Nicole à cette réfutation étendue des doctrines mystiques, de même qu'il avait précédemment déterminé Arnauld à écrire contre la métaphysique de Malebranche. Personne ne s'entendait, comme lui, à *utiliser* les grands auxiliaires et à les détourner de leurs sentiers trop particuliers pour les occuper contre l'ennemi commun. »

Fénelon, aussi, fut utilisé contre Malebranche. A ce propos Sainte-Beuve écrit : « Vers le temps où parut ce *Traité de la Nature et de la Grâce*, il [Malebranche] eut aussi contre lui Fénelon qui, alors âgé de trente ans et sous l'influence de Bossuet, avait écrit une Réfutation qui est peut-être son meilleur

ouvrage philosophique. » Ici, en note : « Cette Réfutation a été publiée seulement de nos jours » [*Œuvres de Fénelon* édition Didot, 1835 t. II]. On a sur la copie manuscrite les corrections et observations de Bossuet. Lancer ainsi Fénelon contre Malebranche, c'était, de la part de Bossuet, un coup de maître : deux beaux esprits, deux chimériques ensemble, l'un corrigeant l'autre et le réprimant. « Bossuet a fait faire à Fénelon son plus beau livre philosophique. On n'a pas assez dit combien Fénelon devait à Bossuet. M. de Bausset a manqué cela. Quand Fénelon n'eut plus Bossuet pour le soutenir, il se perdit, dans le neuvième ciel, il est vrai, mais il se perdit. Ainsi parle M. Cousin. Et je recueille ici ses paroles vives. »

— Sur Bossuet et Fénelon, voir aussi les pages 69, 83, 103, 112, 146, 261, 265.

52. Dans un article sur *Eugène Sue* (15 septembre 1840), Sainte-Beuve rappelle que Bossuet fut parmi les approbateurs de la Révocation de l'édit de Nantes : « Bossuet, le chancelier Le Tellier et tous les autres... n'eurent qu'un avis, qu'un concert d'acclamations pour célébrer la sagesse et la piété du maître quand il révoqua l'Edit. » (P. C. II, 107.)

53. A propos de la *Réception de M. Biot* à l'Académie française, Sainte-Beuve a écrit (5 février 1857). « Le mot que M. Guizot a dit en terminant cette sorte d'appel où il invoque une parole du sermon de la montagne nous transporte ailleurs. Bossuet a voulu tirer de l'Écriture sainte toute une politique, et il s'est trompé. On courrait risque aussi, en voulant tirer de l'Évangile une politique humaine, d'ouvrir le champ à bien des systèmes divers et peu d'accord entre eux. Ne confondons pas les sphères, et laissons les paroles, les promesses du Christ dans toute leur portée sublime et qui n'est point de l'ordre terrestre. » (C. L. XV, 310.)

54. Voir la note 50.

55. *POUJOULAT : Lettres sur Bossuet...*, avant-propos, p. VIII.

56. *Œuvres de Bossuet*, édition des Bénédictins des Blancs-Manteaux; tomes IV à VIII (1772-1778), première édition des *Sermons*, texte établi par Dom Deforis.

57. Quelques-uns des détails biographiques que Sainte-Beuve donne ici se retrouvent, sous une forme un peu différente, dans l'article de 1862. (Voir p. 105 et suivantes.)

58. LAMARTINE : *Bossuet*, p. 18-19. — Nous nous référons plutôt qu'au t. III du *Civilisateur*, qu'il n'est pas facile de se procurer, à l'édition en un volume in-12, chez Calmann-Lévy, de cette étude sur *Bossuet*.

59. *Ibid.*, p. 31.

60. *Sermon sur la bonté et la rigueur de Dieu*, prêché à Metz vers 1653. (Cf. Abbé VAILLANT : *Études sur les sermons de Bossuet d'après les manuscrits*, Paris, 1851, p. 42-43.) Texte du

sermon au t. III, p. 541 et suiv. de l'édition Garnier frères des *Sermons*.

61. *Sermons*, III, 575.

62. *Ibid.*, III, 541-542.

63. *Ibid.*, III, 544.

64. *Ibid.*, III, 547.

65. *Ibid.*, III, 550-551 et *Actes des Apôtres*, X, 38. (*La Sainte Bible*, trad. Lemaistre de Sacy ; édit. Garnier frères, II, 604.)

66. *Sermons*, III, 553.

67. *Ibid.*, III, 554.

68. *Ibid.*, III, 560.

69. *Ibid.*, III, 569-570.

70. *Les Soirées de Saint-Pétersbourg* (Édition Garnier frères, I, 30-32).

71. *Sermons*, III, 566.

72. *Oraisons funèbres et Panégyriques*, I, 72.

73. *Sermons*, III, 558.

74. *Ibid.*, III, 572.

75. Dans son article sur *Joachim du Bellay*, de juin 1867, Sainte-Beuve écrira : « L'idée de traiter notre idiome vulgaire à l'aide du latin, comme le latin, depuis les Scipions, a été traité et perfectionné à l'aide du grec, est fort juste. Qu'on veuille penser un moment à tout ce qu'enferme de latinisme, de pure sève romaine du meilleur temps, l'admirable prose française de Bossuet. » (N. L. XIII, 303.)

76. *Sermons*, III, 574.

77. Voir sur Bossuet, Pascal et les *Pensées* la note 114, p. 406-411 et la n. 196, 5°.

78. Cardinal DE BAUSSET : *Vie de Bossuet* au t. I des *Œuvres complètes* de Bossuet, p. 19.

79. LAMARTINE : *Bossuet*, p. 24-26.

80. *Ibid.*, p. 26.

81. Sermon prêché aux Carmélites le 8 septembre 1660, à la vêtue de M<sup>lle</sup> de Bouillon, de Château-Thierry. (*Sermons*, IV, 490.)

82. *Oraisons funèbres et Panégyriques*, III, 581-599.

83. *Ibid.*, II, 485-511.

84. *Ibid.*, p. 591.

85. Précis d'un autre panégyrique du même saint, (*Oraisons funèbres et Panégyriques*, II, 600-611.)

86. « Bossuet a la parole grande, et, pour qu'elle ne soit pas disproportionnée, il a besoin que les sujets soient grands. » (*Port-Royal*, II, 151 n.) — « Le style périodique est beau, dans son ampleur, chez Descartes, chez Bossuet, chez les maîtres... » (*Ibid.*, V, 607.)

87. Abbé Victor VAILLANT : *Etude sur les Sermons de Bossuet, d'après les manuscrits*, Paris, 1851, in-8°, p. 191. [Thèse pour le doctorat ès lettres.]

88. Dans son portrait de *Madame de Sévigné* (3 mai 1829), Sainte-Beuve parle d'un style « capricieux et mobile, sans méthode traditionnelle, et tout conforme à la diversité des talents et des génies », duquel il dit : « Montaigne et Régnier en avaient déjà donné d'admirables échantillons, et la reine Marguerite un charmant en ses familiers Mémoires, œuvres de quelques *après-disnées* : c'est le style large, lâché, abondant, qui suit davantage le courant des idées; un style de première venue, et *primesautier*, pour parler comme Montaigne lui-même; c'est celui de La Fontaine et de Molière, celui de Fénelon, de Bossuet, du duc de Saint-Simon et de Madame de Sévigné. » (P. F. 20.) — Dans *Port-Royal* (II, 56), ayant écrit que « Balzac c'est la prose française qui fait en public, et avec beaucoup d'éclat, sa rhétorique, une double et triple année de rhétorique », Sainte-Beuve ajoute : « Tous les grands prosateurs qui viennent après sont bien loin de reprendre le moule de Balzac. Bossuet est bien autrement libre et irrégulier, dans sa majesté oratoire. » Aux pages 361-362 du même volume, on lit, après une appréciation du « style *mitoyen* » de M. de Saci : « Ce système d'élégance continue, que Bossuet trouvait souvent contraire à la simplicité de l'esprit divin, et qui lui faisait dire : « Aimons la parole de Dieu pour elle-même; que ce soit la vérité qui nous touche, et non les ornements dont les hommes l'auront parée; » cette sorte de monotonie tempérée nous paraît à nous, aujourd'hui que le goût littéraire a changé, et s'est enhardi, manquer précisément du cachet *littéraire* qui est propre à la Bible, et en fausser ce que nous en regarderions plus volontiers comme les éléments naturels... A Fénelon il seyait de traduire Homère; à Bossuet la Bible à traduire eût bien convenu. On a remarqué que les traductions fréquentes qu'il donne des versets sacrés passent dans son discours sans le troubler et font corps avec lui. Qu'on essaie, au hasard, de comparer la traduction de certains mots des Psaumes ou de Job par Bossuet avec celle des mêmes endroits par Saci. S'agit-il de *prévenir la face du Seigneur en le confessant* (Bossuet)? Saci nous dit : *Hâtons-nous de nous présenter devant lui pour célébrer ses louanges*. (Psaume XCIV, 2.) [*La Sainte Bible*, édit. Garnier frères, I, 681.] Bossuet *entre-t-il* avec David *dans les puissances du Seigneur*? Saci *se renferme dans la considération de la puissance du Seigneur*. (Psaume LXX, 17.) [*Op. cit.*, p. 666.]

« C'est la différence de Moïse entrant dans le nuage de feu au Sinaï, et du scrupuleux interprète, né de Lévi, étudiant à l'ombre des murailles du Temple. Bossuet, au premier coup d'œil, apparaît investi de ce droit de brusque et familière



entrée : nul autre ne l'aurait su prendre sans témérité, et Saci était le moins téméraire des hommes. » Dans *Chateaubriand et son groupe littéraire*, on lit, au sujet du style chrétien : « Le style chrétien, s'il est telle chose qu'un semblable style, ne saurait être autre qu'un style de vérité. Si l'éclat du talent s'y mêle, il l'accepte, il le tolère, il le voudrait tempérer parfois. Réduit à lui seul, à ses propres moyens, à ce qu'il affectionne, il est humble, modeste, le plus souvent négligé, élevé seulement par le fond, médiocre par la forme; aisément méprisé des docteurs, sublime aux cœurs simples; tel qu'on le peut voir dans le Sermon sur la montagne, dans les Évangélistes, dans saint Paul, dans l'*Imitation de Jésus-Christ* : voilà le style chrétien pur. Si je l'osais, je dirais que dans saint Augustin le professeur de rhétorique offusque quelquefois le chrétien. Quelque chose de trop éclatant et de trop glorieux l'effarouche. Le chrétien, chez Bossuet, n'est si haut d'aspect que parce qu'il se revêt et se redouble du prophète hébreu; Bossuet a en lui du Moïse. Dans tous les cas, ce style chrétien ne recherche ni la métaphore ni l'antithèse; il mortifie la gloire, il repousse l'effet. » (I, 292.)

89. Dans une étude sur l'abbé Maury et son *Essai sur l'Eloquence de la Chaire* (23 juin 1851), Sainte-Beuve avait écrit, au sujet de cette édition de 1772 des *Sermons* : « L'abbé Maury avait le très-grand mérite de les apprécier aussitôt à leur valeur, malgré son siècle. La Harpe lui-même, qui, à cette époque, n'avait lu de Bossuet que les *Oraisons funèbres* et l'*Histoire universelle*, résistait à ce jugement sur l'ensemble des Œuvres, et il ne s'y rendit que plus tard. Maury place hardiment Bossuet à la tête de tous les autres orateurs sacrés, même dans le genre du sermon; il le montre à la fois le précurseur en date et le maître de Bourdaloue et de Massillon. Il assigne à Bourdaloue son vrai rang pour l'admirable ordonnance des plans, pour la *belle et constante unité* des sujets, pour la parfaite et chrétienne justesse des développements toujours en vue de la sanctification de son auditoire. A l'égard de Massillon, Maury, à propos de ce *Petit Carême*, si vanté et qu'il met au-dessous du *grand*, du premier *Carême*, ose prononcer le mot de décadence, et il en donne la raison avec une grande fermeté de sens. Tous ces jugements, ébauchés par lui dès 1772 et 1777, tout à fait neufs alors et originaux, développés depuis et mis en complète lumière dans les dernières éditions de l'*Essai sur l'Eloquence de la Chaire*, font loi et règlent désormais cette matière littéraire et sacrée. Il disait de Bossuet en 1772 : Ce qui donne le plus de plénitude et de substance aux sermons de Bossuet, c'est l'usage admirable qu'il fait de l'Écriture Sainte. Voilà l'inépuisable mine dans laquelle il trouve ses preuves, ses comparaisons, ses exemples, ses transitions et ses images... Il fonde si bien les pensées de l'Écriture avec les siennes, qu'on croirait qu'il les crée ou du moins qu'elles ont été conçues exprès pour l'usage qu'il en fait... Tout, en effet, dans un sermon, doit être tiré de l'Écriture, ou du moins avoir la couleur des livres saints; c'est le vœu de la religion, c'est même

le précepte du bon goût. » (C. L. IV, 269.) — Dans un article sur Ballanche (7 septembre 1834), Sainte-Beuve rappelle que Ballanche, dans ses *Institutions sociales*, a remarqué que « Bossuet, ce dernier Père de l'Église, a une merveilleuse facilité à s'approprier les textes sacrés et à les fondre tout à fait dans son discours qui n'en éprouve aucune espèce de trouble tant il paraît dominé par la même inspiration ». (P. C. II, 13.)

90. Voir aussi p. 72.

91. Cf. *Sermons*, t. I.

92. Deuxième sermon pour la Fête de tous les saints, seconde rédaction. (*Sermons*, I, 53.)

93. *Sermons*, I, 57.

94. *Ibid.*, I, 60.

95. *Ibid.*, I, 67.

96. *Ibid.*, I, 77.

97. *Ibid.*, I, 77-78.

98. *Ibid.*, I, 70.

99. Victor COUSIN : *Madame de Longueville*, édition 1871. Préface de la 1<sup>re</sup> édition, p. x.

100. *Réflexions sur le métier de Roi* (*Mémoires de Louis XIV*, publiés par Charles Dreyss; Paris, 1860, in-8°; II, 520).

101. *Oraisons funèbres et Panégyriques*, II, 668.

102. LAMARTINE : Bossuet, p. 92-93. — Dans son article sur Lebrun-Pindare (24 novembre 1851), Sainte-Beuve rapporte ce jugement de Le Brun sur le lyrisme de Bossuet : « Il l'a rangé [Montesquieu] quelque part avec Bossuet au premier rang des *génies lyriques* si tous deux avaient voulu l'être. » (C. L. V, 153.)

103. *Oraisons funèbres et Panégyriques*, II, 496-497.

104. Ils sont tous les trois dans le t. II des *Sermons*.

105. *Sur l'Ambition*. (*Sermons*, II, 427.)

106. *Sur l'Honneur*. (*Sermons*, II, 173.)

107. *Ibid.*, 176. — Dix mois après cet article, Sainte-Beuve, dans une étude intitulée : *William Cooper ou de la Poésie domestique*, écrivait encore : « Quelques-uns de ceux même qui ont eu l'idée d'introduire chez nous des images de la poésie familière et domestique, et qui y ont réussi à un certain degré, n'en ont pas eu assez la vertu pratique et l'habitude dans la teneur de la vie; ils en ont bientôt altéré le doux parfum en y mêlant des ingrédients étrangers et adultères, et l'on a trop mérité ce qu'un grand évêque (Bossuet) a dit : « On en voit qui passent leur vie à tourner un vers, à arrondir une période; en un mot, à rendre agréables des choses non seulement inutiles, mais encore dangereuses, comme à chanter un amour feint ou

véritable, et à remplir l'univers des folies de leur jeunesse égarée. » [*Traité de la Concupiscence*, chap. XVIII (édit. Garnier frères, p. 50).] (C. L. XI, 187.)

108. Le texte cité est celui du sermon sur l'Amour des plaisirs (*Sermons* II, 261); dans le sermon sur la Toussaint, (I, 75) il y a deux variantes : « ruine » au lieu de « disgrâce » et « fendra tout à coup » au lieu de « manquera ».

109. *Sermons*, II, 408.

110. *Panégryrique de saint Paul* (*Or. funèbr. et Panégryriques*, II, 505).

111. *Sermons*, II, 395 n. Sermon sur l'Ambition.

112. *Ibid.*, I, 303. Sermon sur la Véritable communion.

113. *Oraisons funèbres et Panégryriques*, I, 220 et suiv.

114. *Ibid.*, I, 259 et suiv. — Sainte-Beuve en a cité des passages au t. II de son *Port-Royal*, où il écrit : « Bossuet, encore simple abbé, ayant à prononcer en 1663 l'Oraison funèbre de Messire Nicolas Cornet, à qui il avait de grandes obligations comme à l'un de ses maîtres, et qui l'avait voulu faire son successeur en la maison de Navarre, s'exprimait ainsi et illuminait, rien qu'en y passant, toutes ces sèches matières. « Deux maladies dangereuses, disait-il, ont affligé en ces jours le corps de l'Église : il a pris à quelques docteurs une malheureuse et inhumaine complaisance, une pitié meurtrière qui leur a fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs, chercher des couvertures à leurs passions... » [*Or. funèbr.* I, 259.] A cet endroit, Sainte-Beuve met en note : « Ne semble-t-il pas, dès l'entrée, entendre l'accent de l'homme, ressaisir son geste et toute l'allure? Le neveu de Cornet ayant fait imprimer en Hollande, vers 1698 [l'édition a paru à Amsterdam en 1698], cette Oraison funèbre qui n'avait pas été publiée jusque-là, Bossuet parut la désavouer et ne souffrit pas qu'elle fût réunie à ses autres Oraisons funèbres qu'on réimprimait dans le même temps. Il ne voulait point sans doute choquer les hommes de Port-Royal, avec qui il s'était lié d'estime depuis 1669, et parmi lesquels il comptait beaucoup d'amis; il ne voulait point, dans sa haute délicatesse, ratifier comme une offense aux mânes réconciliés du grand Arnauld, mais l'Oraison, dans ce que nous avons à en citer, est évidemment toute de lui. » Sainte-Beuve continue sa citation ainsi : « Quelques autres, non moins extrêmes, ont tenu les consciences captives sous des rigueurs très-injustes; ils ne peuvent supporter aucune foiblesse..., [ils] détruisent par un autre excès l'esprit de la piété, trouvent partout des crimes nouveaux, et accablent la foiblesse humaine en ajoutant au joug que Dieu nous impose. Qui ne voit que cette rigueur enfle la présomption, nourrit le dédain, entretient un chagrin superbe et un esprit de fastueuse singularité, fait paroître la vertu trop pesante, l'Évangile excessif, le Christianisme impossible? » [*Or. funèbr.*, I, 260.] Sainte-Beuve ajoute : « Petitot, qui cite ce passage, remarque (et je suis de son avis en cela) que, sous ses traits si définis, au fond de la pensée de



Bossuet, on sent passer M. de Saint-Cyran. Et Bossuet nous montre *le sage Nicolas Cornet* qui ne se laisse pas surprendre à cette rigueur affectée, et dont la prudence hardie se signale dans ces malheureuses discussions sur le libre arbitre et la Grâce : « Comme presque le plus grand effort de cette nouvelle tempête tomba dans le temps qu'il étoit syndic de la Faculté de Théologie; voyant les vents s'élever, les nues s'épaissir, les flots s'enfler de plus en plus; sage, tranquille et posé qu'il étoit... » Il faut s'interrompre encore pour transcrire la remarque qu'à cet endroit Sainte-Beuve a mise en note; il y dit : « Tout cela est admirable à dire, à entendre, mais j'y vois la phrase plus que le vrai et ne puis croire tout à fait au *grand Nicolas Cornet* comme au Neptune de cette tempête. — Bossuet a la parole grande, et pour qu'elle ne soit pas disproportionnée il a besoin que les sujets soient grands. » Reprenons le texte de la citation : « sage, tranquille et posé qu'il étoit, il se mit à considérer attentivement quelle étoit cette nouvelle doctrine, et quelles étoient les personnes qui la soutenoient. Il vit donc (*tout ce qui suit, M. Cornet à part, est la balance même*) que saint Augustin, qu'il tenoit le plus éclairé et le plus profond de tous les docteurs, avoit exposé à l'Église une doctrine toute sainte et apostolique touchant la Grâce chrétienne; mais que, ou par la foiblesse naturelle à l'esprit humain, ou à cause de la profondeur ou de la délicatesse des questions, ou plutôt par la condition nécessaire et inséparable de notre foi, durant cette nuit d'énigmes et d'obscurités, cette doctrine céleste s'est trouvée enveloppée parmi des difficultés impénétrables; si bien qu'il y avoit à craindre qu'on ne fût jeté insensiblement dans des conséquences ruineuses à la liberté de l'homme. Ensuite il considéra avec combien de raison toute l'École et toute l'Église s'étoient appliquées à défendre les conséquences; et il vit que (d'un autre côté) la Faculté des nouveaux docteurs en étoit si prévenue qu'au lieu de les rejeter ils en avoient fait une doctrine propre; si bien que la plupart de ces conséquences, que tous les théologiens avoient toujours regardées comme des inconvénients fâcheux au delà desquels il falloit aller pour bien entendre la doctrine de saint Augustin et de l'Église, ceux-ci les regardoient, au contraire, comme des fruits nécessaires qu'il en falloit recueillir; et que *ce qui avoit paru à tous autres comme des écueils contre lesquels il falloit craindre d'échouer le vaisseau, ceux-ci ne craignoient point de nous le montrer comme le port salubre auquel devoit aboutir la navigation.* » Suit ce commentaire : « Faire de l'écueil le port, c'est bien là, en effet, la prétention et l'originalité un peu téméraire de la doctrine janséniste. Et quant aux personnes, à leur nature et à leur génie, Bossuet, empruntant à saint Grégoire de Nazianze une parole sur ceux qui causent des mouvements et des tumultes dans l'Église, rappelle que ce ne sont pas d'ordinaire les âmes communes et faibles; il les qualifie *grands esprits, mais ardents et chauds, excessifs, insatiables et plus emportés qu'il ne faut* aux choses de la religion : « Notre sage et avisé Syndic, continue-t-il, jugea que ceux desquels nous parlons étoient à peu près de ce



caractère; grands hommes, éloquents, hardis, décisifs, esprits forts et lumineux (*tout ceci s'applique sensiblement à Arnauld*) mais plus capables de pousser les choses à l'extrémité que de tenir le raisonnement sur le penchant, et *plus propres à commettre ensemble les vérités chrétiennes qu'à les réduire à leur unité naturelle...* » Ici nouvelle note : « On comprend pourquoi je cite au long Bossuet; il est de telles expressions qui résument si pleinement qu'elles ne sauraient se suppléer; dites une fois, il faut passer par elles. » La citation reprend ainsi : « Cependant les esprits s'émeuvent et les choses se mêlent de plus en plus. Ce parti, zélé et puissant, charmoit du moins agréablement, s'il n'emportoit tout à fait la fleur de l'École et de la jeunesse. » Et Sainte-Beuve de s'écrier : « Comme cela encore est bien dit et embellit en courant, embaume presque d'une fleur sombre et rapide ces sombres bancs sorbonniques ! Poursuivant le fond, Bossuet préconisait l'extrait donné des cinq Propositions, et nous le représente en termes pondérés comme une vraie quintessence : « ... Aucun n'étoit mieux instruit (*que le docteur Cornet toujours*) du point décisif de la question. Il connoissoit très-parfaitement et les confins et les bornes de toutes les opinions de l'École jusqu'où elles couroient et où elles commençoient à se séparer... C'est de cette expérience, *de cette connoissance exquise, et du concert des meilleurs cerveaux de Sorbonne, que nous est né l'extrait de ces cinq Propositions*, qui sont comme les justes limites par lesquelles la vérité est séparée de l'erreur; et qui, étant, pour ainsi parler, le caractère propre et singulier des nouvelles opinions, ont donné le moyen à tous les autres de courir unanimement contre leurs nouveautés inouïes... » En note, et en opposition, aux deux lignes de Bossuet qu'il avait, dans ce texte, soulignées, Sainte-Beuve disait : « Et tout au contraire : « Nous voici arrivés enfin à *l'enfantement monstrueux* de l'esprit de M. Cornet... », écrivait le docteur Hermant en commençant le chap. I liv. V, de son *Histoire* (manuscrite) *du Jansénisme*. Chaque chose ici-bas a deux noms : le troisième, qui est le vrai, s'il existe quelque part, n'est qu'en Dieu. Le chercher et parfois le devenir, est le plaisir du sage. » Sainte-Beuve écrit ensuite : « Bossuet, sauf les mesures du langage, pensa toujours de même sur les cinq Propositions. Plus tard, dans sa lettre au maréchal de Bellefonds, il déclare qu'elles se trouvent bien véritablement dans Jansénius, en ce sens qu'elles sont *l'âme du livre*. [Lettre du 30 septembre 1677; *Correspondance de Bossuet*, II, 48-52.] Dans cette Oraison funèbre, où il appelle si souvent Cornet *grand homme*, et où il cède, en ce qui est du personnage, à tout l'entrain du genre, on sent bien à nu sa pensée sur les choses, avant les engagements des relations et les prudences commandées. D'une part, Bossuet, aussi bien que Bourdaloue, et les autres vrais chrétiens de la seconde moitié du siècle, profitait de cette réforme dans la pénitence qui valut tant d'injures et de persécutions au grand Arnauld, et qui, tout en triomphant jusqu'à un certain point, laissait au premier qui l'avait prêchée, le vernis d'un novateur. En morale chrétienne, Bossuet adhérerait donc volontiers à un côté du Jansénisme; mais, d'autre part, sur la dogmatique, il

s'en séparait profondément. Il jugeait tout à fait inopportune et malencontreuse, dans l'œuvre difficile de ramener le monde et la Cour au Christianisme, cette intervention tranchante d'une doctrine tout armée du premier glaive de l'archange. Génie sensé, clairvoyant, mais pratique avant tout, il se préoccupait des difficultés présentes; avec une haute prudence pour le temps, il avait peut-être une moins perçante prévoyance (je l'ai dit) et moins soucieuse de l'avenir. Je ne parle pas d'Arnauld très inférieur de portée en ceci; mais Jansénius, Saint-Cyran et Pascal, dans leurs éclairs parfois visionnaires, devançaient et rapprochaient les horizons du haut de leur tour d'Hippone, comme je l'appelle, ils plongeaient déjà au loin et par delà le dix-septième siècle; ils voyaient arriver confusément et grossir la grande invasion, si l'on n'y prenait garde, et ils poussaient comme des cris de terreur et de formidable défense, des cris, il est vrai, qui, en proclamant trop fortement l'ennemi, avaient pour danger de l'exciter et de le hâter peut-être.

« Jansénius surtout... du haut de cette tour qu'il avait gravie jusqu'au dernier degré, voyait venir cette nouvelle et plus menaçante invasion de l'orgueil humain, ce qu'avec Saint-Cyran il appelait *l'Ante-Christ*, et il s'écriait : « Rompez tous les ponts avec l'orgueil, avec la volonté humaine et propre; rompez tous les ponts, même les moindres; qu'il n'y ait rien, pas une simple planche de passage entre l'ennemi et vous; que ceux qui veulent venir à la sainte Cité de Grâce se jettent dans l'abîme du fossé, dans l'abîme de la Providence; le pont de Dieu se formera sous leurs pas et ira lui-même les chercher. Mais ne leur laissez pas croire qu'ils peuvent commencer d'eux-mêmes ce pont, qu'ils peuvent en jeter par leur effort le premier câble ou la première planche; car ce commencement fera *planche* en effet à tout le reste, et tout l'orgueil humain à la suite y défilera. » Voilà ce que criait Jansénius si on le condense en quelques mots. Bossuet trouvait que c'était là une crainte exagérée, que c'était, plus que de raison, être des chrétiens de malheur, des alarmistes du salut, et qu'en vociférant de la sorte, on ne réussissait qu'à effaroucher davantage ceux qui n'avaient déjà que trop d'aversion par nature. » (P. 150-155.)

— Dans ce même t. II de *Port-Royal*, Sainte-Beuve, rapprochant déjà Bossuet de Jansénius, et cette fois dans leur conception de la chute de l'homme, avait écrit que, selon Jansénius, Adam est tombé « par le choix libre de sa propre volonté », choix qui, « en présence du *fruit* défendu », ne fut « non provoqué aucunement par la saveur et le désir, mais par sa volonté la plus idéale, par sa conception propre qui a décidé de désobéir et de se préférer à Dieu ». Puis : « Le désir en lui, loin de tenter et de corrompre la volonté, a été plutôt commandé et dépravé par elle, et, quoique à l'instant tout en lui soit devenu également mauvais, on peut dire que la volonté a mené le désir et non le désir la volonté. Qu'on y réfléchisse, et on trouvera dans cette manière d'entendre la Chute une profondeur de spiritualisme et une portée interne qu'il serait peu juste de demander sans doute aux couleurs d'un poète et qui n'aurait pu se tra-

duire, je le crois bien, en tableaux, mais qui ne saurait être dépassée dans l'ordre théologique. » A cet endroit, est cette note relative à Bossuet : « Bossuet, en ses *Elévations*, a une manière analogue de considérer la Chute; il dit du libre arbitre des Anges : « Dans un parfait équilibre la volonté des saints Anges donnoit seule, pour ainsi dire, le coup de l'élection; et leur choix que la Grâce aidait, mais qu'elle ne déterminoit pas, sortoit comme de lui-même par sa propre et seule détermination. » (IV<sup>e</sup> semaine, III<sup>e</sup> *Élévation*.) [*Elévations à Dieu sur tous les mystères de la Religion chrétienne*, p. 93.] Ce qui est ici commun avec la doctrine de Jansénius, c'est ce *coup de l'élection* que frappait dans sa libre sphère sereine la volonté des saints Anges. Or l'homme, selon Bossuet qui se fonde au Psalmiste, n'avait été créé qu'un peu au-dessous; quoiqu'il eût un corps, la concupiscence alors n'y était pas et son libre arbitre devait agir à peu près comme celui des Anges. » (P. 138.)

— Dans une note à la page 155, Sainte-Beuve dit encore : « Bossuet eut bien d'autres relations avec Port-Royal... M. de Bausset (*Hist. de Bossuet*, liv. II, XVIII) a donné un bon chapitre là-dessus. Le comte de Maistre a parlé aussi de Bossuet par rapport au Jansénisme (*de l'Eglise gallicane*, p. 266) [t. III, p. 205 dans l'édition. Vitte et Pérussel, des *Œuv. compl.* de J. de Maistre; 1889]; les reproches qu'il lui adresse sont en un sens contraire de nos remarques et rentrent pourtant dans la même idée de son caractère : Bossuet est un homme de juste milieu. »

— A propos de l'oraison funèbre de Nicolas Cornet, qui l'a conduit à ces considérations, Sainte-Beuve, dans un Appendice au tome VI de *Port-Royal*, écrit encore : « L'Oraison funèbre que Bossuet fit de son ancien maître, le docteur Nicolas Cornet, eut cela de particulier, qu'elle fut prononcée à un moment très embarrassé et dans des circonstances on ne saurait plus délicates, lorsque l'accommodement théologique qu'essayait de ménager l'évêque de Comminges était des plus engagés et que l'affaire, qui s'était ébruitée, changeait de face chaque jour et presque d'heure en heure, sans que l'on sût comment elle se terminerait. Le discours de Bossuet s'en ressentit, comme le fait soupçonner un propos de Des Lions du 27 juin 1663; celui-ci s'était entretenu dans la journée avec le Père Esprit de l'Oratoire, lequel, en le quittant, était allé chez le prince de Conti : « Le soir on me dit qu'un excellent Esprit (le Père Esprit), qui avait assisté à l'Oraison funèbre de M. Cornet, faite par le sieur Bossuet, lui en avait fait (au Prince) ce jugement, que la pièce paraissoit décousue et déconcertée; que le changement qui s'est fait depuis huit jours avait apparemment obligé l'auteur à ne pas dire tout ce qu'il avait préparé sur les matières du temps; qu'il avait fait un discours assez peu rapportant à son texte, et de pièces rapportées. » C'est peu élégant, mais ce témoignage, venant d'un contemporain des plus au fait, a son prix. Il donne la clef d'un certain embarras qu'eut toujours Bossuet touchant cette Oraison funèbre. » (P. 363-364.)

— Cette Oraison funèbre de Nicolas Cornet, si abondamment citée dans *Port-Royal*, nous amène à réunir ici, comme une



suite naturelle, de ces citations et des commentaires que Sainte-Beuve en fait, les divers textes où il parle des rapports de Bossuet avec Port-Royal et de son attitude envers le Jansénisme.

Au tome IV de *Port-Royal*, Sainte-Beuve rappelle que lors des persécutions de l'archevêque de Paris contre les religieuses qui ne consentaient pas à signer, malgré ses instructions, le formulaire de soumission, l'abbé Bossuet fut « la personne qui contribua le plus » à la soumission ou, pour répéter le terme qu'il emploie, à la « chute » de la sœur Marie-Angélique de sainte Thérèse d'Andilly. Il écrit : « On a beaucoup discuté pour savoir quelle part directe Bossuet, alors doyen du chapitre de Metz, mais ami particulier de M. de La Brunelière [grand vicaire] et très apprécié de M. de Péréfixe [archevêque de Paris] avait pu prendre à ces controverses intérieures du monastère de Port-Royal. Il paraît bien qu'il n'y fit jamais d'exhortation proprement dite aux sœurs assemblées, quoiqu'il y ait accompagné (et probablement plus d'une fois) soit l'archevêque, soit le grand vicaire. On sait, par exemple, qu'il était venu à la maison de Paris, avec le prélat, le dimanche 28 juin 1665; on était à la veille de la translation à la maison des Champs, et bon nombre des religieuses de Paris n'y donnaient pas volontiers les mains; Bossuet vint dans l'intention de les adoucir, de les calmer; et à un moment, comme une sœur demanda que M. Chamillard et la mère Eugénie qui étaient présents se retirassent pour que l'on pût conférer plus librement de cette affaire avec l'archevêque, Bossuet crut devoir se retirer aussi. Mais, ce qui est pour nous d'un intérêt plus circonstancié et plus sensible, l'abbé Bossuet vit beaucoup en particulier la mère Agnès et sa compagne de captivité. Comme, après les premiers jours de privation, elles demandaient un confesseur et un conseiller, l'archevêque leur avait dit : « Je vous prie, voyez M. l'abbé Bossuet; c'est un homme savant et *le plus doux du monde*, il est comme il vous faut; car *il n'est d'aucun parti*. » M. l'abbé Bossuet vint nous voir ce même jour, raconte la sœur Angélique-Thérèse dans sa Relation assez naïve. C'est assurément une personne savante, qui ne s'emporte point; mais *il est néanmoins plus embarrassant qu'un autre* : car il semble qu'il veuille surprendre les personnes. Il nous fit beaucoup de visites et de très grands discours dont il m'est impossible de me ressouvenir, parce que rien de ce qu'il nous dit ne fit impression sur mon esprit, *quoiqu'il m'embarrassât assez souvent*; mais, comme je m'en défiois, j'étois toujours sur mes gardes avec lui. » La sœur Marie-Angélique se laissa pourtant ébranler peu à peu. Elle raconte qu'un jour Bossuet fut touché jusqu'aux larmes d'une de ses paroles... L'art de Bossuet, chaque fois qu'il la voyait, était, tout en la pressant, de lui diminuer l'importance de la signature, de la lui faire « le plus facile qu'il pouvoit ». Il ne fut pas seul à la déterminer; un autre docteur, M. Chéron, y contribua de moitié. La pauvre fille avait des restes de terreur; elle avait ouï-dire que « de signer c'étoit comme de renoncer là a foi et se jeter *dans l'étang de feu et de soufre* ». Bossuet



n'avait pas trop de toute sa gravité insinuante pour la calmer. Elle signa donc; mais, aussitôt après, le remords la prit; elle n'osait regarder sa main sacrilège qui avait tenu la plume; cette main droite lui faisait horreur, elle la cachait par un mouvement instinctif. Laissons toutes ces pusillanimités et ces misères. La seule particularité que j'aie tenu à relever en cet endroit, c'est que Bossuet visita soigneusement quelques-unes des religieuses de Port-Royal, leur parut doux et plus d'une fois ému, et leur tint des discours fort raisonnables, dont elles se défiaient *parce qu'ils leur paraissaient séduisants.* » Dans une note, Sainte-Beuve écrit encore : « On a publié, après la mort de Bossuet, une longue lettre de lui dans laquelle il exhortait les religieuses de Port-Royal à la soumission, et discutait leurs objections sur le *Fait* avec une véritable condescendance : il parle d'une conférence qu'il aurait eue depuis peu à Port-Royal. Mais il paraît que cette Lettre, trouvée dans les papiers de Bossuet, resta en projet et ne fut jamais envoyée, car il n'en est nullement question, non plus que de la conférence, dans les Relations d'alors où les moindres circonstances sont mentionnées. Le cardinal de Noailles fit publier cette Lettre avec un mandement, en avril 1709, pour tâcher d'obtenir de Port-Royal expirant, une soumission *in extremis*, à l'aide du grand nom de Bossuet. (Voir dans les *Etudes sur la Vie de Bossuet* par M. Floquet, au tome deuxième, le livre X où ce point est discuté fort curieusement.) » (P. 275-277.)

— Sainte-Beuve rappelle, à un autre endroit, la publication de la lettre de Bossuet aux religieuses, « par laquelle, encore simple abbé, il les avait invitées à la signature ». [Cf. *Corresp. de Bossuet*, le texte de cette lettre, qui est de juillet 1665, y est suivi d'une deuxième version rédigée en 1703. I, 84-130 et 131-146.] Et il ajoute : « Mais on refusa à cette Lettre du jeune abbé l'autorité due au grand évêque; on en contesta même l'authenticité, et cette éloquence si sensée, et déjà si pastorale dans sa bouche, ne fit que blanchir. » (*Port-Royal*, VI, 207-208.)

De cette lettre de Bossuet, Sainte-Beuve a cité ailleurs quelques passages. Parlant de l'état d'esprit des religieuses sollicitées, puis persécutées, il dit : « ... Il aurait fallu que ces religieuses, non contraintes et laissées à elles-mêmes, écoutassent les bonnes raisons, celles que Bossuet a résumées dans les dernières paroles d'une lettre qu'il projetait de leur faire lire et où il leur disait : « Laissez donc à part ces narrés d'intrigues et de cabales, que des hommes ne cesseront jamais de se reprocher mutuellement, peut-être de part et d'autre avec vérité, et du moins presque toujours avec vraisemblance; et croyez que, parmi ce trouble et dans ce mélange des choses, la sûreté des particuliers c'est de s'attacher aux décrets et à la conduite publique de la Sainte Église... Et ceux qui vous diront après cela que vous ne pouvez sans péché y soumettre humblement votre jugement,... laissez-les disputer sans fin et répondez-leur seulement avec l'Apôtre : « *S'il y a quelqu'un parmi vous qui veuille être contentieux, nous n'avons pas une*

*telle coutume, ni la Sainte Eglise de Dieu.* » [Juillet 1665. *Correspondance* de Bossuet, I, 125 et 128.] (*Port-Royal*, IV, 184.)

— Sainte-Beuve qui dit (*Port-Royal*, I, 421) que Bossuet, Fénelon et Saint-Cyran, auxquels on joindrait, « sous certains aspects, Malebranche, peuvent être dits, au xvii<sup>e</sup> siècle, d'admirables *démembrements* de saint Augustin », écrit, dans le même ouvrage (II, 143 n.), que Bossuet, dans le traité de la *Concupiscence* a « merveilleusement reproduit et souvent traduit » des idées sur la Grâce, qui sont des « idées de saint Augustin, sans doute, mais aussi de Jansénius et dans l'ordre de Jansénius, et à faire croire qu'il avait un Jansénius ouvert devant lui ». Et Sainte-Beuve conclut : « C'est qu'en effet tous deux s'abreuyaient à la même source. »

— A cette communauté d'inspiration, les circonstances ajoutèrent de nouveaux liens. A propos des ouvrages de Nicole contre les Protestants, Sainte-Beuve écrit : « C'est dans le cours de cette controverse et de cette guerre contre les ennemis communs que se formèrent de vrais liens de compagnons d'armes entre Bossuet et les principaux chefs jansénistes. En réservant toujours le point de la Grâce et en se gardant de leur rien céder à cet endroit, Bossuet professa jusqu'au bout la plus haute estime pour Arnauld, la plus profonde considération pour Nicole. » (*Port-Royal*, IV, 459.) Un peu plus loin (p. 508-509), Sainte-Beuve écrit : « Bossuet voyait Nicole et le considérait beaucoup. Il lui disait que ses ouvrages lui paraissaient un *arsenal* pour la religion. Il le consultait sur des points de doctrine. Il semble même, dans l'une des lettres de Bossuet que Nicole est trop d'accord avec lui sur l'expulsion violente des Protestants. Ils ne sont pas moins d'accord sur la sourde tendance rationaliste de Richard Simon, ou, pour parler moins à la moderne, sur sa *dangerieuse et libertine critique*. Ils conspirent, autant qu'ils peuvent, à l'étouffer. » Et Sainte-Beuve, dans une note, cite un passage d'une lettre de Bossuet à Nicole, du 7 décembre 1691 ; « J'ai été très aise de vous voir appuyer particulièrement sur une chose que je n'ai voulu dire qu'en passant..., c'est, monsieur, sur le triste état de la France, lorsqu'elle étoit obligée de nourrir et de tolérer sous le nom de Réforme tant de Sociniens cachés, tant de gens sans religion et qui ne songeoient, de l'aveu même d'un ministre, qu'à renverser le Christianisme. Je ne veux point raisonner sur tout ce qui s'est passé, en politique raffiné; j'adore avec vous les desseins de Dieu, qui a voulu révéler, par la dispersion de nos Protestants, ce mystère d'iniquité et purgé la France de ces monstres. » [*Corresp.*, IV, 373.] C'est-à-dire, — ajoute Sainte-Beuve, — des Sociniens. Cela fait peine. Et puis ces *Sociniens* qu'on chassait par la porte rentraient par la fenêtre; la révocation de l'Édit de Nantes n'en a pas sauvé un seul au xviii<sup>e</sup> siècle et en a même engendré un bon nombre. »

— Sur Arnauld, Sainte-Beuve rapporte divers jugements de Bossuet. Au t. III (p. 535) de *Port-Royal*, il note que Bossuet appelait Arnauld « logicien, démonstrateur, classificateur par vole de raison, solide et puissant réfutateur ». Au t. I (p. 530 n.) il avait écrit : « Bossuet, en parlant de Port-Royal et des Jan-

sénistes de son époque (1702), disait qu'on ne pouvait pas les appeler précisément des hérétiques parce qu'ils condamnaient (du moins extérieurement) les hérésies condamnées par l'Église; mais le savant évêque les qualifie « au moins de fauteurs d'hérétiques et schismatiques. » (*Journal de Le Dieu*, t. II, p. 388-389.) Et partout ailleurs, dans ce même *Journal*, on voit que Bossuet est invariable dans son jugement des doctrines du Jansénisme. Malgré son estime pour les talents d'Arnauld, il le déclare, en particulier, « *inexcusable* d'avoir tourné toutes ses études, au fond, pour persuader au monde que la doctrine de Jansénius n'avait pas été condamnée ». Ce jugement est rapporté encore au t. IV de *Port-Royal*, p. 170-171, et au t. V, p. 464 n. A cet endroit Sainte-Beuve rapporte ce mot de Bossuet sur Arnauld : « Il voulait tout décider dans l'Église; mais je n'ai jamais voulu rien dire ni m'expliquer sur son sujet : cela ne sert à rien. » Et il oppose l'un à l'autre ces deux grands hommes : « Bossuet trop déferent aux grandeurs et aux pouvoirs établis, et un peu tendre aux considérations du monde; Arnauld trop entêté de ce qu'il croyait une fois la vérité, fût-il seul à le croire envers et contre tous. » (Voir à la note 172 une appréciation d'Arnauld sur le caractère de Bossuet.)

— Bossuet et Arnauld, cependant, menèrent à un moment une lutte commune contre Malebranche. Au chap. v du liv. VI de *Port-Royal*, où il fait l'histoire de cette « guerre à Malebranche », Sainte-Beuve, entre autres choses, écrit : « Arnauld et Bossuet ont cela de commun de se tenir sans crainte au Cartésianisme, et de l'approcher même de l'explication des mystères, sans pressentir avec effroi les conséquences comme le fait Pascal. Bossuet, Arnauld commencent à s'effrayer quand ils voient Malebranche et le développement exagéré qu'il donne à la doctrine de Descartes dans le sens de l'idéalisme; ils jettent un cri d'alarme. Bossuet pousse Arnauld à réfuter. C'est bien. Mais il s'agit dès longtemps d'autre chose. Ce n'est point surtout par le côté de Malebranche, par cette extension purement métaphysique du système de Descartes, que le catholicisme d'Arnauld et de Bossuet périlite, c'est de la méthode même de Descartes, une fois mise au monde et à la mode, que venait le danger. » (V, 353-354.)

« Toute philosophie, quelle qu'elle soit au premier degré, et dans son premier chef et parent, devient anti-chrétienne ou du moins hérétique à la seconde génération : c'est la loi et il faut bien savoir cela »; Sainte-Beuve ajoute en note : « Arnauld le fait positivement. » (P. 355.) Un peu plus loin il écrit : « En adoptant le Cartésianisme, du moins pour une bonne part, Arnauld garde son intrépidité, Bossuet sa stabilité, Daguesseau sa placidité. Cela revient peut-être à dire que chacun porte jusque dans sa foi et dans ses doctrines son caractère et son humeur. Pascal y porta un pressentiment d'alarme, une sublime inquiétude de regard, que l'avenir a justifiée. » (P. 356.) Malebranche s'évertue à « éclairer et divulguer » l'union « de sa philosophie avec la religion... Mais déjà auparavant, et malgré son souci de nouer et de renouer ce qui se défaisait si aisément, la tentative de conciliation avait rompu avec éclat



dans le *Traité de la Nature et de la Grâce* (1680). Bossuet vigilant comme évêque, Arnauld vigilant comme docteur, avaient été également émus et s'étaient donné le signal d'alarme ». (P. 362-363.)

« Pour concilier la bonté et la justice de Dieu avec la prédestination, pour concilier le mal existant, soit dans l'ordre de la Nature, soit dans celui de la Grâce, avec sa toute-puissance, Malebranche suppose que rien sans doute ne se fait, ne se meut, n'agit que par Dieu et en Dieu, mais selon les volontés générales de Dieu, c'est-à-dire selon des lois générales, et que, pour qu'aucun mal n'arrivât, il faudrait à tout moment que ces lois, ces volontés générales se pliassent en des volontés particulières peu dignes de lui. Demander à Dieu un autre ordre, ce serait lui demander qu'il renonçât à ses attributs. Il a fait tout ce qui est possible, puisqu'entre les mondes possibles il a choisi celui qui se pouvait produire et conserver par les voies les plus simples. Les maux qui nous affligent sont l'effet des mêmes lois que les biens qui nous consolent : la bonté de Dieu nous a préparé les uns, et sa sagesse les fait naître par des lois qui amènent les autres, sans qu'il ait voulu ceux-ci par aucune volonté particulière... » (P. 363.) « Quant à l'ordre de la Grâce, si le salut n'a pas lieu pour tous, c'est que Jésus-Christ est nécessaire comme médiateur entre la volonté générale qui voudrait tout sauver et l'homme. Or, les pensées et les désirs de l'âme de Jésus-Christ étant les causes occasionnelles des grâces distribuées, comme il ne pense pas en même temps à toutes choses et que ses connaissances sont bornées par rapport aux choses contingentes, en tant qu'il n'est plus le Verbe absolu, mais le Verbe incarné et fait homme, il arrive que plusieurs ne sont pas atteints par la grâce, ne se trouvant pas, ne se mettant pas d'eux-mêmes sur le chemin de Jésus-Christ... » (P. 364.) « On voit que Malebranche n'éloignait de Dieu les objections que pour les faire retomber en quelque sorte sur Christ, pour les amasser sur sa tête. Il magnifiait le Père, un peu aux dépens du Fils.

« Sur ce premier aperçu, on conçoit l'éclat parmi les théologiens. Pourtant Malebranche faisait école... On a une lettre très belle et vigoureuse de Bossuet à l'un d'eux (21 mai 1687) : « Je n'ai pu trouver que depuis deux jours le loisir de lire le discours que vous m'avez envoyé... Je suis bien aise de peser ces choses avec une liberté tout entière, et sans être distrait par d'autres pensées; et si jamais j'ai apporté du soin à la compréhension d'un ouvrage, c'est de celui-là. Car, comme vous autres, messieurs, lorsqu'on vous presse n'avez rien tant à la bouche que cette réponse : *On ne vous entend pas*, j'ai fait le dernier effort pour voir si enfin je pourrai venir à bout de vous entendre. Je suis donc très bien persuadé que je vous entends autant que vous êtes intelligible; et je vous dirai ingénument que je n'ai pas trouvé dans vos discours ce que vous nous promettiez autrefois à Monceaux et à Germiny, c'est-à-dire un dénouement aux difficultés qu'on vous faisoit. Vous nous dites alors des choses que vous vous engagiez de faire avouer à *votre docteur*; et moi je vous donnai parole aussi



que, s'il en convenoit, je serois content de lui. Mais il n'y a rien de tout cela dans votre discours; ce n'est au contraire qu'une répétition, pompeuse à la vérité et éblouissante, mais enfin une pure répétition de toutes les choses que j'ai toujours rejetées dans ce nouveau système : en sorte que *plus je me souviens d'être chrétien, plus je me sens éloigné des idées qu'il nous présente.*

« Et afin de ne vous rien cacher, puisque je vous aime trop pour ne pas vous dire tout ce que je pense, je ne remarque en vous autre chose qu'un attachement, tous les jours de plus en plus aveugle, pour *votre patriarche*, car toutes les propositions que je vous ai vu rejeter cent fois, quand je vous en ai découvert l'absurdité, je vois que, par un seul mot de cet infailible docteur, vous les rétablissez en honneur. Tout vous plaît de cet homme, jusqu'à son explication de la manière dont Dieu est auteur de l'action du libre arbitre comme de tous les autres modes, quoique je ne me souviens pas d'avoir jamais lu aucun exemple d'un plus parfait galimatias. Pour l'amour de votre maître, vous donnez tout au travers du beau dénoûment qu'il a trouvé aux miracles dans la volonté des Anges; et vous n'en voulez pas seulement apercevoir le ridicule. Enfin vous recevez à bras ouverts toutes ses nouvelles inventions. »

[Correspondance de Bossuet, III, 367-370.]

« Bossuet fait voir que la manière dont Malebranche se pique d'expliquer naturellement le Déluge, et qui peut s'étendre aussi bien à tout autre événement extraordinaire, tend à ruiner le miracle proprement dit, c'est-à-dire la dérogation aux lois générales. Malebranche, en effet (et c'est même là son seul pas en avant), essaie de rester chrétien avec le moins de miracles possible. Or, les miracles autant que les prophéties sont une des grandes preuves de la divinité du Christianisme. Cette lettre, d'une rude et belle franchise, nous montre Bossuet dans toute son attitude militante, et, pour ainsi dire, la veille d'un combat. Il s'arme, il est prêt à s'armer, il demande une dernière fois ou plutôt il offre la paix, et par là il entend la soumission de l'adversaire à la vérité. Une ou plusieurs conférences, qui ne permettraient ni ambiguïté ni faux-fuyants dans les questions et dans les réponses, lui paraissent le moyen le plus sûr; ce n'est point par lettres qu'on traite de ces choses, dit-il, c'est de vive voix : « Pour entrer en preuve sur cela, il faudroit faire un volume; c'est pourquoi en deux mots je vous dirai que si vous voulez travailler utilement à réconcilier mes sentiments avec ceux du Père Malebranche, il me paroît nécessaire de procurer quelques entrevues, aussi sincères de sa part qu'elles le seront de la mienne, où nous puissions voir, une bonne fois, si nous nous entendons les uns les autres. S'il veut du secret dans cet entretien, je le promets; s'il y veut des témoins, j'y consens; et je souhaite que vous en soyez un. S'il se défie de ne pouvoir pas satisfaire d'abord à mes doutes, il pourra prendre tout le loisir qu'il voudra; et comme je ne cherche qu'un véritable éclaircissement qui me persuade qu'il a plus de raison que je n'ai pensé, qu'il ne s'écarte pas autant que je l'ai cru de la saine théologie, j'aiderai moi-même à ce dessein. Cela

est de la dernière conséquence; car, pour ne vous rien dissimuler, je vois non-seulement en ce point de la Nature et de la Grâce, mais encore en beaucoup d'autres articles très importants de la religion, un grand combat se préparer contre l'Église, sous le nom de la philosophie cartésienne. Je vois naître de son sein et de ses principes, à mon avis mal entendus, plus d'une hérésie; et je prévois que les conséquences qu'on en tire contre les dogmes que nos pères ont tenus, la vont rendre odieuse et feront perdre à l'Église tout le fruit qu'elle en pouvoit espérer pour établir dans l'esprit des philosophes la divinité et l'immortalité de l'âme... » [*Correspondance de Bossuet*, III, p. 371-372.]

« Il commence à s'apercevoir de l'inconvénient pour la religion et du danger que renfermait le principe de Descartes et le premier point de sa méthode :

« De ces mêmes principes mal entendus, un autre inconvénient terrible gagne sensiblement les esprits : car, sous prétexte qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement (ce qui, réduit à certaines bornes, est très-véritable), chacun se donne la liberté de dire : *J'entends ceci, et je n'entends pas cela*; et, sur ce seul fondement, on approuve et on rejette tout ce qu'on veut, sans songer qu'outre nos idées claires et distinctes, il y en a de confuses et de générales qui ne laissent pas d'enfermer des vérités si essentielles, qu'on renverseroit tout en les niant. Il s'introduit sous ce prétexte une liberté de juger, qui fait que, sans égard à la tradition, on avance témérairement tout ce qu'on pense; et jamais cet excès n'a paru, à mon avis, davantage que dans le nouveau système : car j'y trouve à la fois les inconvénients de toutes les sectes, et en particulier ceux du Pélagianisme... » [*Op. cit.*, p. 372-373.]

« Il insiste pour une explication prompte avec un admirable sentiment où l'autorité et la charité se confondent, et avec un geste de cordialité impérieuse :

« Je ne demande pas que vous m'en croyiez sur ma parole; mais si vous aimez la paix de l'Église, procurez l'explication de vive voix que je vous propose, et menez-la à sa fin. Tant que le Père Malebranche n'écouterait que des flatteurs, ou des gens qui, faute d'avoir pénétré le fond de la théologie, n'auront que des adorations pour ses belles expressions, il n'y aura point de remède au mal que je prévois, et je ne serai point en repos contre l'hérésie que je vois naître par votre système. Ces mots vous étonneront; mais je ne les dis pas en l'air : je parle sous les yeux de Dieu, et dans la vue de son jugement redoutable, comme un évêque qui doit veiller à la conservation de la Foi. Le mal gagne; à la vérité je ne m'aperçois pas que les théologiens se déclarent en votre faveur; au contraire, ils s'élèvent tous contre vous; mais vous apprenez aux laïques à les mépriser; un grand nombre de jeunes gens se laissent flatter à vos nouveautés. En un mot, ou je me trompe bien fort, ou je vois un grand parti se former contre l'Église, et il éclatera en son temps, si de bonne heure on ne cherche à s'entendre, avant qu'on s'engage tout à fait... » [*Op. cit.*, p. 374.]

« Tout cela est beau de sentiment, de ton et de vérité (le cadre orthodoxe catholique étant donné et devant être maintenu). M. de Bausset a fort relevé la perspicacité et la prévoyance de Bossuet écrivant ces choses en 1687 : pour moi, j'y admire toute la puissance et la grandeur ; car, pour la perspicacité, Bossuet ne l'avait pas eue autant que d'autres. Pascal, qui n'était que de quatre ans plus âgé que lui, pressentait ces conséquences de la philosophie cartésienne dès 1658. De plus, Bossuet s'exagère un peu le danger quand il croit que l'ennemi va entrer dans l'Église du côté de Malebranche et par les hauteurs métaphysiques, de même qu'il se trompait quand il croyait de grande importance et utilité qu'on eût chassé de France quelques Sociniens cachés parmi la foule des Protestants. L'invasion du Socinianisme et de ce qui s'ensuit allait se faire plus simplement et tout au-dedans, à la française, par les *Lettres Persanes*, par Fontenelle (au moment même où il louait et critiquait si indifféremment Malebranche), par Voltaire, par le Régent, par tout le monde.

« Toutefois, dans cette éloquente lettre, on voit le théologien en Bossuet ou mieux encore le Père de l'Église qui se redresse de toute sa hauteur sacrée. — Louis XIV et Bossuet ! le dernier grand roi non parvenu qui trône, le dernier grand théologien reconnu et qui fasse oracle ! » (*Port-Royal*, V, 365-369.)

Dans son *Traité de la Nature de la Grâce*, Malebranche, entre autres choses que cite Sainte-Beuve, avait écrit : « Les disputes en matière d'explications de théologie semblent être des plus inutiles et des plus dangereuses ; et elles sont d'autant plus à craindre que les personnes mêmes de piété s'imaginent souvent qu'ils ont droit de rompre la charité avec ceux qui n'entrent point dans leurs sentiments. On n'en a que trop d'expériences, et la cause n'en est pas fort cachée. Ainsi, *c'est toujours le meilleur et le plus sûr de ne point se presser de parler des choses dont on n'a point d'évidence, et que les autres ne sont pas disposés à concevoir.* »

Et Sainte-Beuve ajoute : « Or, Malebranche, en voulant expliquer philosophiquement le mystère de la Nature et de la Grâce, allait faire précisément le contraire de ce qu'il disait là, et il allait donner droit contre l'écueil si bien signalé par lui. Que voulez-vous ? il avait sa passion aussi à satisfaire, son génie spéculatif qui avait besoin de matière et d'exercice, son ambition qui le poussait, chétif et déshérité qu'il était du côté du corps, à se dédommager dans l'ordre de l'esprit et à conquérir, s'il se pouvait, toute l'étendue intelligible, comme d'autres l'univers.

« Arnauld, consulté sur le manuscrit de ce traité, avait été d'avis de ne pas publier, Bossuet également : Malebranche passa outre, et Arnauld se décida à le réfuter. Il y fut directement engagé par Bossuet lui-même, qui était alors en commerce de lettres avec M. de Neercassel. Bossuet entraînait dans une grande impatience dès qu'on abordait ces manières de Grâce, ténèbres et abîme selon lui. Il secouait sa tête impérieuse, il faisait taire, il aimait qu'on se tint tranquille,



Ici il vit bien que ce serait d'une excellente tactique d'opposer Arnauld comme adversaire à Malebranche, de l'occuper sur un terrain, où d'embarrassant qu'il était, il deviendrait tout d'un coup utile, et ferait la police de l'Église, bien loin de l'inquiéter : c'était double profit. Arnauld, du reste, n'avait guère eu besoin d'être excité. » (*Op. cit.*, 375-376.) Voir la n. 51.

— Sainte-Beuve montre aussi Bossuet dans la position d'arbitre entre Port-Royal et l'abbé de Rancé. Dans un article sur *Chateaubriand* (15 mai 1844) il écrit : « Il [Rancé] connut de bonne heure Bossuet et s'était lié avec lui sur les bancs de l'école. « Il eut le bonheur, dit M. de Chateaubriand, de rencontrer aux études un de ces hommes auprès desquels il suffit de s'asseoir pour devenir illustre. » [*Vie de Rancé*, à la suite des *Mélanges historiques et politiques*, édit. Garnier frères, p. 421.] Le biographe s'est laissé aller à être modeste pour l'humble héros : Bossuet, on le verra tout à l'heure, s'exprimera plus librement : c'est lui qui revendiquerait pour lui-même le bonheur et l'honneur de s'être assis à côté de Rancé, de cet homme dont il ne parlait jamais sans être saisi d'une admiration sainte. » (P. C. I, 53.) — A la p. 66, à propos des discussions entre l'abbé de Rancé et Port-Royal, on lit : « Qu'il suffise de dire que le respect des dignes adversaires eux-mêmes pour l'abbé de Rancé n'en subit aucune atteinte; que Nicole, approuvé en cela par Arnauld, s'écriait qu'il se ferait plutôt couper le bras droit que d'écrire contre M. de la Trappe, et que Bossuet, souvent pris pour arbitre en ces querelles révérentes, ne parlait des écrits de Rancé, de ceux-là mêmes en apparence excessifs, que comme d'ouvrages où « toute la sainteté, toute la vigueur et toute la sévérité de l'ancienne discipline monastique est ramassée ». [Dans un article de novembre 1834 sur *Villemain*, Sainte-Beuve rappelait que Bossuet avait montré l'abbé de Rancé « serré au centre, ferme et ramassé sur soi ». (P. C. II, 383.)]

« Ce fut Bossuet, continue Sainte-Beuve, dans l'article sur Chateaubriand, qui le contraignit à publier le livre de la *Sainteté et des Devoirs de la Vie monastique*; lisant ce livre en manuscrit au retour de l'Assemblée de 1682 : « J'avoue, écrivait-il à Rancé, qu'en sortant des relâchements honteux et des ordures des casuistes, il me falloit consoler par ces idées célestes de la vie des Solitaires et des Cénobites. » [Lettre du 8 juillet 1682, *Corresp.*, II, 308. Texte et faits rappelés aussi dans *Port-Royal*, IV, 67.] Dans cet article du 15 mai 1844, Sainte-Beuve écrit encore : « Peu de temps après cette mort [la mort de l'abbé de Rancé], Bossuet qu'on ne se lasse pas de citer et dont on n'a cesse de se couvrir en telle matière, posait ainsi les règles à suivre et traçait sa marche à l'historien d'alors, tel qu'il le concevait : « Je dirai mon sentiment sur la Trappe avec beaucoup de franchise, comme un homme qui n'ai d'autre vue que celle que Dieu soit glorifié dans la plus sainte maison qui soit dans l'Église, et dans la vie du plus parfait directeur des âmes dans la vie monastique qu'on ait connu depuis saint Bernard. Si l'histoire du saint personnage n'est écrite de main habile et par une tête qui soit au-dessus de toutes vues



humaines, autant que le ciel est au-dessus de la terre, tout ira mal. En des endroits, on voudra faire un peu de cour aux bénédictins, en d'autres aux jésuites, en d'autres aux religieux en général. Si celui qui entreprendra un si grand ouvrage ne se sent pas assez fort pour ne point avoir besoin de conseil, le mélange sera à craindre, et par ce mélange une espèce de dégradation dans l'ouvrage... La simplicité en doit être le seul ornement. J'aimerois mieux un simple narré, tel que pouvoit faire Dom Le Nain, que l'éloquence affectée... » [Lettre à M. de Saint-André, curé de Varedes, 28 janvier 1701; *Correspondance*, XIII, 27-29.] On avait proposé à Bossuet même de se charger de cette vie; lui seul, aux conditions qu'il pose, était de force à l'exécuter, mais il ne le put à cause de sa plénitude d'occupations. Sa pensée principale était que chaque parti chercherait à tirer le saint abbé à soi, et qu'il fallait au contraire l'imiter, en se tenant, comme il avait fait, dans l'éloignement de tous les partis. » (P. C. II, 68-69.) — Dans sa LVIII<sup>e</sup> *chronique parisienne* (4 juin 1844), Sainte-Beuve écrit : « Le Rancé de Chateaubriand a été une déception; les articles de M. Vinet, très beaux et très respectueux, expriment avec discrétion ce sentiment de regret qu'ont éprouvé les personnes sérieuses. J'ai cité, dans mon article de la *Revue des Deux-Mondes*, un passage de Bossuet qui indique les conditions à remplir dans une biographie de Rancé, voici ce passage : « Je dirai mon sentiment sur la Trappe... [voir le texte ci-dessus, jusqu'à]... que l'éloquence affectée. » (*Chroniques parisiennes*, p. 221.)

— Bossuet fut aussi pris, en quelque sorte, comme arbitre entre Boileau et Perrault. — Sainte-Beuve, dans un article sur *Charles Perrault* (29 décembre 1851), rappelle la longue querelle qu'eurent ces deux auteurs et l'embarras d'Arnauld, qui était l'ami de l'un et de l'autre et à qui Perrault venait d'envoyer son *Apologie des Femmes*, réplique à la *Satire contre les Femmes* de Boileau. Sainte-Beuve écrit : « On finit par s'en rapporter dans cette grave affaire à Bossuet lequel donna moins de tort à Perrault que ne l'avait fait Arnauld... » Et Racine conclut la réconciliation. (C. L. V, 272.)

— Sainte-Beuve a parlé de la *Satire contre les Femmes*, dans *Port-Royal*. « Cette Satire, dit-il, trouva des désapprobateurs, même parmi les chrétiens, et Bossuet l'estimait beaucoup moins irréprochable et moins édifiante que ne le faisait Arnauld. » Et il cite ce texte de Bossuet : « Les poètes et les beaux esprits chrétiens prennent le même esprit (que les Païens) : la religion n'entre non plus dans le dessein et dans la composition de leurs ouvrages que dans ceux des Païens. Celui-là s'est mis dans l'esprit de blâmer les femmes ; il ne se met point en peine s'il condamne le mariage, et s'il en éloigne ceux à qui il a été donné comme un remède; pourvu qu'avec de beaux vers il sacrifie la pudeur des femmes à son humeur satirique, et qu'il fasse de belles peintures d'actions bien souvent très-laidés, il est content. » [(Bossuet, *Traité de la Concupiscence*, chap. XVIII.) (P. 52.)] (*Port-Royal*, V, 501-502.)

Mais l'*Epître* de Boileau sur l'*Amour de Dieu* eut, au con-

traire, le suffrage de Bossuet. « On conçoit, en se plaçant au cœur du dogme, — écrit Sainte-Beuve, — que cette Epître XII<sup>e</sup> enlevât Bossuet, qui avait trouvé à redire à la *Satire contre les Femmes*. Il y a un billet de lui à Renaudot (1695) où on lit : « Si je me fusse trouvé ici, monsieur, quand vous m'avez honoré de votre visite, je vous aurais proposé le pèlerinage d'Auteuil avec M. l'abbé Boileau, pour aller entendre de la bouche inspirée de M. Despréaux, *l'hymne céleste de l'Amour divin*. » [*Correspondance* de Bossuet... (lettre du 2 mai 1695), VII, 75-76.]

« Despréaux, l'abbé Renaudot, l'abbé Boileau (de l'Archevêché) dont il s'agit ici, voilà bien un groupe de Jansénistes honnêtes gens, de la fin, — entre Bossuet et M. de Noailles. » (*Port-Royal*, V, 508-509.) Quelques pages après il est question de la récitation, par Boileau, de son Epître, Bossuet étant présent. Bossuet, de même que l'archevêque de Paris, pressa Boileau de faire imprimer cette Epître, tous deux « soutenant que tous les sermons du monde et toutes les dissertations théologiques ne pourroient jamais produire l'effet qu'elle produira, principalement par cet apologue (la Prosopopée) qui jette un ridicule achevé sur le sentiment des attritionnaires. » (P. 512.)

— Sainte-Beuve a parlé aussi de Bossuet à propos de Pascal. Au t. II de *Port-Royal*, dans un passage sur Pascal et Montaigne, il dit : « Dans un de ses sermons pour l'Avent, Bossuet parlant de la réforme morale du genre humain et des surhumaines difficultés qu'elle présente : « Aussi, dit-il, la philosophie l'a-t-elle tenté vainement. Je sais qu'elle a conservé de belles règles et qu'elle a sauvé de beaux restes du débris des connoissances humaines; mais je perdrois un temps infini si je voulois raconter toutes ses erreurs. » Et, du geste de Scipion entraînant le peuple au Capitole : « Allons donc rendre nos hommages à cette équité infaillible qui nous règle dans l'Evangile. J'y cours; suivez-moi... » [*Sermon* sur la divinité de la Religion (*Sermons*, I, 244-245).] C'est ce que va dire Pascal, et non moins impétueux, après toutefois qu'il aura dénoncé et poussé à bout dans Montaigne le contre-pied d'Epictète. » (P. 386.)

Au t. III du même ouvrage : « Ce qu'on ne saurait trop remarquer... c'est que, d'une part... les *Provinciales* sont censurées, mises à l'*Index* à Rome, brûlées à Paris, et que, d'autre part, leurs conclusions triomphent irrésistiblement et qu'elles triomphent, non pas seulement dans le public, mais au sein des Pouvoirs de l'Etat; que les maximes des Casuistes jésuites, dénoncées par elles, sont incriminées par les Curés en corps, censurées par la Sorbonne elle-même, condamnées par plusieurs Papes, et avec une singulière énumération par Innocent XI en 1679; et que finalement l'Assemblée du Clergé de France de 1700, reprenant un dessein interrompu de l'Assemblée de 1682, qualifie et flétrit à l'unanimité, par l'organe de Bossuet, l'oracle gallican, les Propositions capitales de la morale relâchée. De ce côté, pour Pascal, le gain de cause est assez complet, ce semble, et il suffirait d'entendre les tempêtes de M. de Maistre à ce propos pour n'en pas douter. (*De l'Eglise*

gallicane, liv. II, chap. XI.) Il est vrai que cette Assemblée de 1700, en atteignant aussi quelques Propositions du dogme janséniste, fit et voulut faire œuvre de juste milieu; mais le plus fort coup, et qui eut tout son retentissement, fut celui qui frappait sur la morale relâchée. C'est alors que Bossuet, au moment où il provoquait la censure en ce sens, s'avança jusqu'à dire : « Si, contre toute vraisemblance, et par des considérations que je ne veux ni supposer ni admettre, l'Assemblée se refusait à prononcer un jugement digne de l'Eglise gallicane, *seul* j'élèverois la voix dans un si pressant danger; *seul* je révélerois à toute la terre une si honteuse prévarication; *seul* je publierois la censure de tant d'erreurs monstrueuses. » C'est-à-dire, seul je reprendrais et pousserais l'œuvre des *Provinciales*, en vigilant Evêque que je suis.

« Ainsi le pur dogme janséniste échoue; cette haute reprise de l'idée de grâce au pied de saint Augustin et de saint Paul n'est pas agréée, et un vague nuage de Semi-Pélagianisme (comme diraient les nôtres), ou tout au moins une rédaction prudente, enveloppe et sauve les embarras de l'Eglise catholique gallicane, qui se sent comme pressée en cet endroit entre Calvin, d'une part, et le bon sens déjà philosophique de l'autre. Mais la réforme de Port-Royal dans la Pénitence est généralement admise; mais surtout la dénonciation morale contre les Casuistes ennemis obtient son plein effet; *les ordures des Casuistes*, comme les appelle encore Bossuet, sont rejetées hors du temple; les étables d'Augias sont vidées. A Pascal remonte la gloire de ce travail d'Hercule. On peut dire que, dans ce grand procès de la morale chrétienne gallicane, qui, gagné du premier jour, ne se jugea en dernier ressort qu'en 1700, si Bossuet tint finalement la balance, c'était Pascal qui avait apporté le glaive. » (P. 214-216.)

Quelques pages avant (p. 202), Sainte-Beuve avait rapporté une anecdote, souvent citée, dit-il, et « racontée par Voltaire ». « L'évêque de Luçon, fils du célèbre Bussi, m'a dit qu'ayant demandé à M. de Meaux quel ouvrage il eût mieux aimé avoir fait, s'il n'avait pas fait les siens, Bossuet lui répondit : « *Les Lettres Provinciales...* » (Le siècle de Louis XIV, chap. xxxii : des Beaux-Arts; édit. Garnier frères, in-12; p. 402.) Voilà ce qu'on peut appeler des couronnes. » En note Sainte-Beuve ajoute cette remarque : « Cet évêque, le plus aimable des hommes de Cour, avait le travers d'être le plus moliniste des prélats : et il y aurait à soupçonner Bossuet de lui avoir voulu faire une malice dans sa réponse, si telle chose que la malice pouvait s'associer à l'idée de Bossuet. »

— Au sujet des *Pensées* de Pascal, Sainte-Beuve dit : « *Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, et qui commence à lire l'Ecriture, — c'est la seconde et magnifique ouverture du plan de Pascal, la seconde Genèse, et celle qui mène directement à la vie. Pascal fait encore parcourir à son homme en peine, et qui commence à saisir quelques lueurs d'espoir, divers endroits du même livre.* » Suit cette citation de la *Préface* d'Étienne Périer : « Il lui faut prendre garde qu'il n'y est plus parlé de l'homme



que par rapport à cet état de faiblesse et de désordre; qu'il y est dit souvent que toute chair est corrompue, que les hommes sont abandonnés à leurs sens, et qu'ils ont une pente au mal dès leur naissance. Il lui fait voir encore que cette première chute est la source non seulement de tout ce qu'il y a de plus incompréhensible dans la nature de l'homme, mais aussi d'une infinité d'effets qui sont hors de lui et dont la cause lui est inconnue. Enfin, il lui représente l'homme si bien dépeint dans tout ce livre, qu'il ne lui paraît plus différent de la première image qu'il lui en a tracée. » Sainte-Beuve reprend : « Ceci est capital; voilà le cercle qui se rejoint; voilà l'anneau moral du livre saint qui rejoint l'anneau moral de cet autre livre, le cœur de l'homme. Nous n'avons malheureusement pas tout ce développement de Pascal, cette exégèse morale de l'Ancien Testament; mais bien qu'il n'ait pu être indifférent d'entendre passer par sa bouche la morale de Moïse, de David, de Salomon, avec je ne sais quoi de la voix plus douce d'un Joseph, on y supplée aisément pour le fond. Son neveu Etienne Périer nous a donné avec précision l'enchaînement. » Sainte-Beuve a ajouté, en note : « Relire dans la préface d'Etienne Périer la suite du passage précédent : « Ce n'est pas assez d'avoir fait connaître, etc... » — Bossuet semble s'être chargé de remplir cette lacune laissée chez Pascal, en ébauchant dans sa III<sup>e</sup> et [sq] IV<sup>e</sup> *Élévation* de la septième semaine, les misères morales de l'homme déchu; il y prend pour texte le chapitre XL<sup>e</sup> de l'*Écclésiastique*. Je renvoie le lecteur à ses grandes pages : « Le déluge des eaux n'est venu qu'une seule fois, celui des afflictions est perpétuel et inonde toute la vie dès la naissance... Il est enfant d'Adam, voilà son crime. C'est ce qui le fait naître dans l'ignorance et dans la faiblesse, ce qui lui a mis dans le cœur la source de toutes sortes de mauvais desirs; il ne lui manque que la force pour les déclarer... » [*Élévations à Dieu...* p. 167 et 168.] C'est en ces termes approchants que Pascal aurait amené l'homme à se reconnaître au moral dans l'Écriture comme en un plein miroir, et, confondu de la ressemblance, à s'écrier : Ce livre est le vrai ! » (*Port-Royal*, III, 443-444.)

— Sainte-Beuve a aussi parlé de Bossuet, à propos de Pascal, à deux endroits de sa critique. D'abord dans un article sur les *Pensées et fragments de Lettres de Blaise Pascal* (1<sup>er</sup> juillet 1844), où il dit : « Chacun porte dans sa philosophie et sa théologie son *humeur*, ce qu'on oublie trop. Pascal avait l'humeur inquiète et mélancolique : de là son coup d'œil un peu visionnaire. Bossuet avait l'humeur calme : de là en partie sa sérénité de coup d'œil. Et cela indépendamment de la grandeur de leurs esprits et de la nature des idées. » (P. C. V, 215.)

— Puis, dans un article sur l'édition Havet des *Pensées de Pascal* (29 mars 1852). Il y écrit : « Je me suis donné, pour varier cette lecture de Pascal, la satisfaction de relire tout à côté quelques pages de Bossuet et de Fénelon. J'ai pris Fénelon dans le traité de l'*Existence de Dieu*, et Bossuet dans le traité de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*; et, sans chercher à approfondir la différence (s'il en est) de la doctrine, j'ai



senti avant tout celle des caractères et des génies. » Suivent les quelques pages sur le traité *de l'Existence de Dieu* que nous avons recueillies à la note 515 3°; puis vient le passage suivant sur Bossuet : « Avec Bossuet le contraste de la méthode ne serait pas moins frappant. Quand même dans son traité *de la Connaissance de Dieu*, le grand prélat ne s'adresserait pas au jeune Dauphin, son élève, et quand il parlerait à un lecteur quelconque, il ne ferait pas autrement. Bossuet prend la plume, et il expose avec tranquillité les points de doctrine, la double nature de l'homme; la noble origine, l'excellence et l'immortalité du principe spirituel qui est en lui, et son lien direct avec Dieu. Bossuet professe comme le plus grand des évêques; il est assis dans sa chaire, il y est appuyé. Ce n'est pas un inquiet et un douloureux qui cherche, c'est un maître qui indique et confirme la voie. Il démontre et développe toute la suite de son discours et de sa conception sans lutte et sans effort; il ne souffre point pour prouver. Il ne fait en quelque sorte que promulguer et reconnaître les choses de l'esprit en homme sûr qui n'a pas combattu, depuis longtemps les combats intérieurs; c'est l'homme de toutes les autorités et de toutes les stabilités qui parle, et qui se plaît à considérer partout l'ordre ou à le rétablir aussitôt par sa parole. Pascal insiste sur le désaccord et sur le désordre inhérent, selon lui, à toute nature. Là où l'un étend et déploie l'auguste démarche de son enseignement, lui, il étale ses plaies et son sang, et dans ce qu'il a de plus outré, il est plus semblable à nous, il nous touche encore.

« Ce n'est pas que Pascal se mette complètement de pair avec celui qu'il ramène et dirige. Sans être évêque ni prêtre, il est lui-même sûr de son fait, il sait à l'avance son but, et laisse assez voir sa certitude, ses dédains, son impatience; il gourmande, il raille, il malmène celui qui résiste et qui n'entend pas : mais tout d'un coup la charité ou le franc naturel l'emportent; ses airs despotiques ont cessé; il parle en son nom et au nom de tous et il s'associe à l'âme en peine qui n'est plus que sa vive image et la nôtre aussi.

« Bossuet ne repousse point les lueurs ni les secours de l'antique philosophie, il n'y insulte point; selon lui, tout ce qui achemine à l'idée de la vie intellectuelle et spirituelle, tout ce qui aide à l'exercice et au développement de cette partie élevée de nous-mêmes, par laquelle nous sommes conformes au premier Etre, tout cela est bon, et toutes les fois qu'une *vérité illustre* nous apparaît, nous avons un avant-goût de cette existence supérieure à laquelle la créature raisonnable est primitivement destinée. Dans son magnifique langage, Bossuet aime à associer, à unir les plus grands noms, et à tisser en quelque sorte la chaîne d'or par laquelle l'entendement humain atteint au plus haut sommet. Il faut citer ce passage d'une souveraine beauté : « Qui voit Pythagore ravi d'avoir trouvé les carrés des côtés d'un certain triangle, avec le carré de sa base, sacrifier une hécatombe en actions de grâces; qui voit Archimède, attentif à quelque nouvelle découverte, en oublier le boire et le manger; qui voit Platon célébrer la félicité de ceux qui

contemplant le beau et le bon, premièrement dans les arts, secondement dans la nature, et enfin dans leur source et dans leur principe, qui est Dieu; qui voit Aristote louer ces heureux moments où l'âme n'est possédée que de l'intelligence de la vérité, et juger une telle vie seule digne d'être éternelle, et d'être la vie de Dieu; mais (surtout) qui voit les Saints tellement ravis de ce divin exercice de connaître, d'aimer et de louer Dieu, qu'ils ne le quittent jamais, et qu'ils éteignent, pour le continuer durant tout le cours de leur vie, tous les désirs sensuels; qui voit, dis-je, toutes ces choses, reconnaît dans les opérations intellectuelles, un principe et un exercice de vie éternellement heureuse. » [*De la Connaissance de Dieu et de soi-même*, p. 256-257.] Ce qui porte Bossuet à Dieu, c'est plutôt le principe de la grandeur humaine que le sentiment de la misère. Il a une contemplation qui s'élève graduellement de vérité en vérité, et qui n'a pas à se pencher sans cesse d'abîme en abîme. Il vient de nous peindre cette jouissance spirituelle du premier ordre, qui commence par Pythagore et par Archimède, qui passe par Aristote, et qui arrive et monte jusqu'aux Saints; il semble lui-même, en l'envisageant dans ce suprême exemple, n'avoir fait que monter un degré de plus à l'autel.

« Pascal ne procède point ainsi : il tient à marquer davantage, et d'une manière infranchissable, la différence des sphères. Il méconnaît ce qu'il pouvait y avoir de graduel et d'acheminant au christianisme dans la philosophie ancienne... Mis en regard de Bossuet, Pascal peut offrir au premier regard des duretés et des étroitures de doctrine qui nous choquent. Non content de croire avec Bossuet et Fénelon, et avec tous les chrétiens, à un Dieu caché, il aime à insister sur les caractères mystérieux de cette obscurité; il se plaît à déclarer expressément que Dieu « a voulu aveugler les uns et éclairer les autres ». (Cf. *Pensées*, article VIII, 578; p. 228.) Il va se heurter par moments, *s'acheurter* (c'est son mot) aux écueils qu'il est plus sage à la raison, et même à la foi, de tourner que de découvrir et de dénoncer à nu; il dira, par exemple, des prophéties citées dans l'Évangile : « Vous croyez qu'elles sont rapportées pour faire croire. Non, c'est pour vous éloigner de croire. » [*Pensées*, article VIII, 568; p. 225.] Il dira des miracles : « Les miracles ne servent pas à convertir, mais à condamner. » [*Op. cit.*, article XIII, 825; p. 311.] Comme un guide trop intrépide dans une course de montagnes, il côtoie exprès les escarpements et les précipices; on croirait qu'il veut braver le vertige. Pascal, contrairement à Bossuet, se prend aussi d'affection pour les petites Églises, pour les petits troupeaux réservés d'élus, ce qui mène à la secte : « J'aime, dit-il, les adorateurs inconnus au monde et aux Prophètes mêmes. » [*Op. cit.*, article XII, 788, p. 301.] Mais, à côté, et au travers de ces duretés et de ces aspérités du chemin, que de paroles perçantes ! que de cris qui nous touchent ! que de vérités sensibles à tous ceux qui ont souffert, qui ont désiré, perdu, puis retrouvé la voie, et qui n'ont jamais voulu désespérer ! « Il est bon, s'écrie-t-il, d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de

tendre les bras aux libérateurs. [*Op. cit.*, article VI, 422, p. 177.] On n'a jamais mieux fait sentir que lui, ce que c'est que la foi; la foi parfaite, c'est « Dieu sensible au cœur, non à la raison. — Qu'il y a loin, dit-il, de la connaissance de Dieu à l'aimer ! » [*Op. cit.*, article IV, 278; p. 145.] (C. L. V, 528, et 531-535.

— Sainte-Beuve a parlé encore de Pascal à propos de l'*Histoire universelle* de Bossuet; voir sur ce point la note 196, 4° et 5°.

— Notons enfin cette opinion de Bossuet sur le style de Port-Royal. Sainte-Beuve la rapporte dans son t. IV (p. 133) : « Bossuet quelque part a dit : « Les livres et les préfaces de Messieurs de Port-Royal sont bons à lire, parce qu'il y a de la gravité et de la grandeur; mais comme leur style a peu de variété, il suffit d'en avoir vu quelques pièces ». Bossuet n'aurait pas dit cela des livres et du style de M. Hamon, qui tranchent sur l'uniformité de ces autres messieurs. »

115. Sainte-Beuve a, dans ses articles sur *Bossuet*, parlé surtout des *Sermons*. Aux quelques remarques sur les *Oraisons funèbres* que l'on vient de lire, on en peut ajouter quelques autres qu'il a faites, incidemment, dans d'autres articles.

1° Dans son portrait de M<sup>me</sup> de Longueville (1<sup>er</sup> août 1840), il est amené à parler de l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves, princesse Palatine. Il écrit : « Pourquoi Bossuet n'a-t-il pas célébré M<sup>me</sup> de Longueville comme il a fait cette autre princesse pénitente, dont il prononçait l'oraison funèbre dans l'église de ces mêmes Carmélites du faubourg Saint-Jacques [le 9 août 1685]. M. le Prince, qui lui demanda cet éloquent office pour la mémoire de la Palatine, n'eut pas l'idée, à ce qu'il paraît, quelques années auparavant, de lui exprimer le même désir à l'égard de sa sœur. En jugea-t-il l'accomplissement par trop impossible dans cette bouche retentissante? Les difficultés, en effet, étaient grandes; la pénitence même de M<sup>me</sup> de Longueville avait gardé quelque chose de rebelle, Bossuet n'aurait pu dire ici bien haut, comme de la princesse Palatine : « Sa foi ne fut pas moins simple que naïve. Dans les fameuses questions qui ont troublé en tant de manières le repos de nos jours, elle déclaroit hautement qu'elle n'avoit d'autre part à y prendre que celle d'obéir à l'Église. » [*Or. funèb.*, I, 130.] Port-Royal eût été un écueil plus périlleux à toucher que la Fronde; on aurait pu encore, dans l'arrière-fond, faire, jusqu'à un certain point, vaguement pressentir M. de La Rochefoucauld, ou M. de Nemours, mais non pas M. Singlin.

« Comme pourtant quelques traits du puissant orateur auraient fixé, dans une majesté gracieuse, cette figure d'éblouissante langueur, ce caractère d'ingénieuse et séduisante faiblesse, d'une faiblesse qui ne fut jamais plus agissante que quand elle était plus subjuguée! Comme elle se fût admirablement dessinée dans ce même fond de tempêtes et de tourbillons civils, où il a jeté et détaché l'autre princesse! On connaît cette grande page sur la Fronde, on ne la saurait trop rouvrir; j'y renvoie. » Et, en note, Sainte-Beuve indique le passage; « depuis, dit-il, ces mots : « *Pour la plonger entière-*



ment dans l'amour du monde... » jusqu'à cette phrase : « O éternel Roi des siècles, voilà ce qu'on préfère, voilà ce qui éblouit les âmes qu'on appelle grandes. » [Or. funèb. I, 112-114.] Puis, il conclut : « Il ne l'eût pas écrite autrement pour cette oraison funèbre absente, qui est un de mes regrets. » (P. F. 331-332.)

2<sup>o</sup> Sainte-Beuve vient de rappeler le fameux morceau de Bossuet sur la Fronde. On peut noter ici que, dans son article intitulé : *Connaissait-on mieux la nature humaine au XVII<sup>e</sup> siècle après la Fronde qu'au XVIII<sup>e</sup> avant et après 1789?* (22 septembre 1862), marquant quel effet eurent sur les écrivains qui en furent les témoins les désordres de cette Fronde, il écrit, de Bossuet : « Bossuet n'a si bien peint, dans leur ensemble moral du moins, et dans leur aspect terrible et majestueux, les grands orages d'Angleterre qu'il n'avait pas vus et dont le sens politique lui échappait, que parce qu'il avait observé de près chez nous ces temps d'ébranlement où toutes les notions du devoir sont renversées, et où les meilleurs perdent la bonne voie. » (N. L. III, 228.)

Ces grands orages de l'Angleterre, Bossuet les a peints dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, Marie-Henriette de France. Sainte-Beuve a parlé de cette oraison, dans un article de *M<sup>me</sup> de Motteville* (1<sup>er</sup> décembre 1851) où il fait entre cet auteur et Bossuet le rapprochement que voici : « La reine d'Angleterre, si magnifiquement célébrée par Bossuet nous a été peinte plus familièrement par madame de Motteville, qui l'avait beaucoup connue; et, cette fois, c'est elle qui met à cette figure, solennisée dans l'oraison funèbre, le grain de réalité. » (C. L. V, 176.)

Sainte-Beuve a parlé encore de cette oraison funèbre dans *Port-Royal*, où il rappelle une lettre de M. Le Camus, qui, dit-il, « nous apprend que la reine Henriette d'Angleterre est morte sans sacrement, ce que, — dit-il encore, — l'Oraison funèbre de Bossuet a traduit et enveloppé de la sorte : «... Elle étoit si bien préparée que la mort n'a pu la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil. » [Or. funèb., I, 33.] Sainte-Beuve ajoute : « La vérité est presque toujours couverte d'une draperie ou d'un voile. Ce que nous nous efforçons de faire ici, c'est de la découvrir et de l'apercevoir, à travers quelques trous pratiqués çà et là dans le rideau. » (IV, 537 n.)

3<sup>o</sup> Il y avait déjà un rapprochement du même genre, à propos de l'Oraison funèbre du prince de Condé, dans l'article du 10 février 1851, sur *Bussy-Rabutin*. Bussy-Rabutin raconte que, la veille de la bataille des Dunes, Turenne dormit à peine; « car, dit-il, j'ai trop bonne opinion de lui pour croire qu'ayant une bataille à donner six heures après, où sa vie était la moindre chose dont il s'agît, il pût dormir aussi tranquillement que si le lendemain il n'eût eu rien à faire. Et quand on nous vient conter que, le jour de la bataille d'Arbelles, on eut peine à réveiller Alexandre, je crois que, si cela fut, il faisait semblant de dormir par vanité ou qu'il était ivre. Pour moi, qui suis naturel [souligné par Sainte-Beuve], je



ne dormis qu'une heure. Après qu'on m'eut réveillé je ne pus me rendormir... » [*Mémoires de Bussy-Rabutin*, nouvelle édition avec préface et notes par M. Ludovic Lalanne, II, 60. (Flammarion, 1882.)] On sait bien en quoi le Turenne de Bussy ne ressemble point au Condé de l'Oraison funèbre, duquel Bossuet dit, avant Rocroy : « On sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. » [*Or. funèb.* I, 185.] Je laisse à ceux qui ont eu l'honneur de se trouver à pareille fête, à côté des héros, le soin de décider lequel des deux récits leur paraît le plus voisin de la vérité. » (C. L. III, 369.)

4° Autre rapprochement de ce genre encore dans un article sur *l'abbé de Saint-Pierre* (5 août 1861). Celui-ci au sujet de Michel Le Tellier. Sainte-Beuve y dit : « Bossuet pourtant s'oublie dans une Oraison funèbre jusqu'à faire de l'ancien secrétaire d'Etat Le Tellier, de cet homme d'esprit doux et fin, une majestueuse figure de chef de justice et un pendant de L'Hôpital, on n'est pas fâché d'entendre l'abbé de Saint-Pierre réduire la figure à ses justes proportions... » (C. L. XV, 271.)

5° Dans un article du 19 juillet 1852 sur *Madame, duchesse d'Orléans*, il est parlé de la mort de cette princesse et de son oraison funèbre prononcée par Bossuet; quand Madame fut près de mourir, elle se confessa au docteur Feuillet, chanoine de Saint-Cloud, « grand rigoriste ». Puis : « On était allé chercher en toute hâte à Paris M. de Condom, Bossuet. Le premier courrier ne le trouva point chez lui; on en dépêcha un second et un troisième. Elle était à l'extrémité, elle venait de prendre le dernier breuvage quand il arriva. Ici la Relation du sévère docteur Feuillet change de ton et s'émeut sensiblement : « Elle fut aussi aise de le voir, dit-il, comme il fut affligé de la trouver aux abois. Il se prosterna contre terre et fit une prière qui me charma; il entremêlait des actes de foi, de confiance et d'amour. » [*Récit de ce qui s'est passé « à la mort chrétienne de Son Altesse Royale Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans »*, par M. Feuillet... p. 13. (Paris, 1686, in 4°.)]

« Prière de Bossuet prosterné à genoux au lit de mort de Madame, épanchement naturel et prompt de ce grand cœur attendri, vous fûtes le trésor secret où il puisa ensuite les grandeurs touchantes de son Oraison funèbre, et ce que le monde admire n'est qu'un écho retrouvé de ces accents qui jaillirent alors à la fois et se perdirent au sein de Dieu avec gémissement et plénitude !

« Comme Bossuet achevait de parler, ou pendant même qu'il parlait encore, la première femme de chambre de Madame s'approcha d'elle pour lui donner quelque chose dont elle avait besoin; profitant de l'occasion, Madame lui dit en anglais, afin que Bossuet ne l'entendît pas, conservant ainsi jusqu'à la mort toute la délicatesse de son procédé et la politesse de son esprit : « Donnez à M. de Condom, lorsque je serai morte, l'émeraude que j'avais fait faire pour lui. » C'est ce dont Bossuet s'est souvenu dans l'Oraison funèbre : « Cet art de donner agréablement ce qu'elle avait si bien pratiqué durant sa vie,

l'a suivie, je le sais, jusque dans les bras de la mort. » [*Or. funèb.*, I, 60.] (C. L. VI, 316.)

— Sur l'oraison funèbre de la princesse Palatine, v. la n. 140.

116. Le titre de cet article et des deux suivants est *Mémoires et Journal de l'abbé Le Dieu, sur la Vie et les Ouvrages de Bossuet, publiés pour la première fois par l'abbé Guettée*. Les deux premiers volumes, ainsi que Sainte-Beuve le rappelait dans une note, venaient de paraître chez Didier, quai des Augustins.

117. « Bossuet, en maint de ses beaux endroits, a bien souvent imité ou simplement traduit Chrysostome. » (*Port-Royal*, I, 404.)

118. *Mémoires et Journal de l'abbé Le Dieu*, I, 49.

119. *Ibid.*, I, 49.

120. *Ibid.*, I, 42-43.

121. « *Depositum Custodi.* » Panégyrique de saint Joseph « prêché d'abord aux Feuillants de la rue Saint-Honoré, le 19 mars 1657; refait pour être prêché devant la reine mère, aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, le 16 mars 1659. » (*Or. funèb. et Panégyriques*, I, 341); « *Sur rexit Paulus* ». Panégyrique perdu de saint Paul; Bossuet prononça plus tard un autre panégyrique de ce saint. (Cf. *Op. cit.*, II, 485-512.)

122. Il s'agit du *Panégyrique de saint André, apôtre*, prononcé aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, le 30 novembre 1668, en présence de Turenne, qui avait abjuré quelques semaines auparavant (*Or. funèb. et Panégyriques*, II 702-719.)

123. Voir, sur cette oraison funèbre, la n. 140.

124. Sur Bossuet orateur : « Trois grands prédicateurs sont l'honneur de la chaire française : Bossuet, Bourdaloue et Massillon. Les *Sermons* de Bossuet ne sont appréciés que depuis qu'on les a imprimés, et de son vivant ils étaient comme perdus dans le reste de sa gloire. » (Article sur *Le Père Lacordaire, orateur*; 31 décembre 1849; C. L. I, 231.)

— « Je m'inclinerai devant la grande, la puissante et sublime parole de Bossuet, la plus impétueuse certainement et la plus pleine qui ait éclaté dans la langue française; mais s'il s'agit d'agrément et de grâces, je les réserverai pour Fénelon. » (*De la tradition en littérature*; discours d'ouverture à l'Ecole Normale, 12 avril 1858; C. L. XV, 380.) — « L'esprit humain, en définitive, ne fait jamais que ce qu'il est obligé et mis en demeure de faire. Bossuet, par exemple, doué d'une parole naturelle puissante, abondante, qui se verse d'elle-même et tombe, comme les fleuves, du sein de Jupiter, n'a pas besoin de chercher des idées, ni un ordre de choses autre part qu'autour de lui. Aussi n'est-il, à le bien prendre, et comme on l'a dit, que « le sublime orateur des idées communes ». Au contraire un esprit à parole difficile comme Hégel (ou à

parole rare comme Sieyès) s'ingénie, cherche midi à quatorze heures et creuse. L'un creuse des puits dans le rocher neuf ; l'autre fait des tableaux et des fresques sur toutes les murailles et sous toutes les coupoles connues. — Je ne sais pas d'esprits qui soient plus à l'opposite et aux antipodes que Bossuet, le panégyriste et l'apologiste magnifique de toutes les choses établies, de toutes les doctrines reçues et dominantes, — un esprit qui n'a jamais eu un doute ! et Sieyès réédifiant, réinventant la société et l'entendement humain de la base au sommet, de fond en comble ! » (Article sur *Sieyès*; 9 décembre 1851; C. L. V, 200 n.)

125 *Mémoires et Journal de l'abbé Le Dieu*, I, 120. Rappelé aussi dans *Port-Royal*, IV, 126 n.

126. Phrase célèbre, en effet, souvent rappelée et que voici cependant : « Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. » (*Or. funèb.*, I, 215.)

127. *Mémoires et Journal de l'abbé Le Dieu* I, 182.

128. *Ibid.*, I, 182 et 115.

129. *Ibid.*, I, 110-111.

130. *Ibid.*, I, 117. — Sur la manière dont Bossuet préparait et utilisait les matériaux de ses ouvrages oratoires, Sainte-Beuve écrit incidemment, dans un passage de *Chateaubriand et son groupe littéraire* sur les écrivains d'alors : « C'est là un des traits de l'époque que nous étions; on ne veut rien perdre; notes et matériaux tout est à deux fins; le poète est son propre commentateur et il publie, après coup, ses pièces à l'appui, qui ne se trouvent pas être moins intéressantes que le poème lui-même. » Et ici, en note : « On trouve, il est vrai, chez Bossuet, des morceaux et de beaux *lieux communs* sur la mort qui ont servi et *resservi* dans plusieurs de ses sermons ou de ses oraisons funèbres; mais c'est là une des nécessités et comme un des droits de l'orateur, dont la parole peut se répéter plus d'une fois en s'envolant. Et d'ailleurs, Bossuet n'a pas publié lui-même tous les discours où l'on remarque ces doubles et triples emplois; on les a donnés, depuis sa mort seulement, d'après ses brouillons. » (II, 20-21.)

131. *Ibid.*, I, 115.

132. *Ibid.*, I, 120.

133. *Ibid.*, I, 181.

134. *Relation de la mort de Bossuet, écrite par l'abbé de Saint-André, curé de Varedes et vicaire-général de Meaux, à la suite des Mémoires de l'abbé Le Dieu*, I, 266.

135. Sur Bossuet et Lamennais, Sainte-Beuve a écrit encore (article sur l'abbé de Lamennais (1<sup>er</sup> février 1832) : « Il y a [dans l'*Essai sur l'Indifférence*] nombre de chapitres qui nous semblent l'idéal de la beauté théologique telle qu'elle resplendit en plusieurs pages de la *Cité de Dieu* ou de l'*Histoire universelle*, mais ici plus fragile en goût que chez saint Augustin, plus enhardie en doctrine que chez Bossuet, et aussi, il faut le dire, moins souverainement assise que chez l'un, moins prodigieusement ingénieuse que chez l'autre. » (P. C. I, 220.)

136. *Mémoires et Journal de l'abbé Le Dieu*, I, 154.

137. Sur Bossuet précepteur du Dauphin, voir les articles de 1865, p. 121 et 143-144.

138. « Bossuet, dans une *Instruction sur le style oratoire*, a écrit : « Les poètes aussi sont de grand secours. Je ne connais que Virgile et un peu Homère. » (Article sur *Pierre de Ronsard*, 20 octobre 1855; C. L. XII, 80.) Cf. *Sur le style et la lecture des Ecrivains et des Pères de l'Eglise* (*Œuv. complètes de Bossuet*.... Bar-le-Duc, 1863; IV, 440.)

139. Cf. *Mémoires et Journal de l'abbé Le Dieu*, I, 168; — et HORACE : *Satires*, II, IV. (Édition Garnier frères, p. 257.)

140. A un endroit de *Port-Royal*, Sainte-Beuve dit de M. de Harlay de Champvallon, archevêque de Rouen, puis de Paris, « et l'homme qui servit le plus efficacement Louis XIV pendant la plus grande partie de son règne, dans le gouvernement de clergé et dans sa politique ecclésiastique, » que ce prélat « avait la connaissance pratique des hommes et du maniement des assemblées, » tandis que « Bossuet donnait les théories et les doctrines ». (IV, 111.)

A un autre endroit, Sainte-Beuve avait écrit : « Il m'est échappé, une fois, de dire du grand règne qu'il m'apparaissait comme un pont magnifique, orné d'admirables statues. Cette image est surtout vraie si on l'applique aux idées : elles ont traversé ce pont et passé dessous, pour reparaître aussitôt après et plutôt grossies. On conçoit donc le cri d'alarme des Chrétiens vigilants; et ce qui m'étonne même, dans un autre sens, c'est l'espèce de tranquillité avec laquelle Bossuet, installé dans sa chaire d'évêque à l'époque la plus solennelle, du grand règne, et comme au milieu du pont, paraît considérer l'ensemble des choses et l'accepter pour stable, sans entendre dessous (lui prophète) ou sans dénoncer du moins la voix des grandes eaux. Dans ces sublimes Oraisons funèbres de Condé et de la Palatine, il fit comme avaient fait les héros vaillants qu'il célébrait : il recouvrait d'un voile sacré l'incrédulité première et profonde; il entonna le *Te Deum* de triomphe sur des tombeaux. » Puis cette note : « On m'oppose (et j'aime à constater l'objection) quelques passages très significatifs de Bossuet, l'un tiré de l'*Oraison* même de la Palatine, et où il apostrophe le siècle comme trop raisonneur et philosophique : « Siècle vainement subtil, où l'on veut pécher avec raison, où la faiblesse veut s'autoriser par des maximes, où tant d'âmes



insensées cherchent leur repos dans le naufrage, etc. » [*Or. funèb.*, I, 138] et les autres tirés de ses *Sermons*, et qui semblent attester particulièrement une longue prévoyance. Ainsi, dans le sermon pour le second dimanche de l'Avent, sur *la Divinité de la Religion*, lequel fut prêché à la Cour, Bossuet s'élève contre ces esprits libertins et railleurs qui croient trancher d'aussi sérieuses questions par des demi-mots et des branlements de tête, puis il ajoute : « Mais c'est assez combattre ces esprits profanes et témérairement curieux. Ce n'est pas le vice le plus commun, et je vois un autre malheur bien autrement universel dans la Cour. Ce n'est point cette ardeur inconsidérée de vouloir aller trop avant; c'est une extrême négligence de tous les mystères. Qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas, les hommes trop dédaigneux ne s'en soucient plus, et n'y veulent pas seulement penser; ils ne savent s'ils croient ou s'ils ne croient pas, tout prêts à vous avouer ce qu'il vous plaira, pourvu que vous les laissiez agir à leur mode et passer la vie à leur gré... Ainsi je prévois que les libertins et les esprits forts pourront être décrédités, non par aucune horreur de leurs sentiments, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. » [*Sermons*, I, 243-244.] Ce remarquable passage, qui semble prophétiser l'indifférence finale, tenait toutefois très peu compte, on le voit, de la crise menaçante et de l'assaut violent qui s'app préparait; on dirait que le coup d'œil de Bossuet saute par-dessus Voltaire. Dira-t-on que, s'il ne prévoyait pas cela en particulier, il était d'avance préparé à tout; lui qui, dans son sermon *sur l'Eglise*, la faisait parler avec un si admirable et si sublime langage? « Mes enfants, je ne m'étonne pas de tant de traverses, j'y suis accoutumée dès mon enfance. Ces mêmes ennemis qui m'attaquent, m'ont déjà persécutée dès ma jeunesse... Regarde mon antiquité, considère mes cheveux gris! Ces cruelles persécutions dont on a tourmenté mon enfance, m'ont-elles empêchée de parvenir à cette vénérable vieillesse? Si c'était la première fois, j'en serois peut-être troublée; maintenant la longue habitude fait que mon cœur ne s'en émeut pas. » [*Sermons*, I, 712.] En ce sens, Bossuet aurait dit en quelque sorte au XVIII<sup>e</sup> siècle : « Je te connais d'avance; je t'ai déjà vu dans le passé. Pourtant, ce Siècle, dans sa guerre contre le Christianisme, devait avoir des caractères imprévus et tout nouveaux; or, ce sont justement ces signes qui me paraissent avoir échappé au grand Evêque de la monarchie. — Enfin, à la veille de sa mort; il ne pensait qu'à donner ses Ecrits sur la Grâce et à réfuter le cardinal Sfondrate. Eh! il s'agissait bien alors de Sfondrate! » (*Port-Royal*, III, 304-306.)

141. Dans son portrait de *Joseph de Maistre* (juillet-août 1843), Sainte-Beuve écrivait : « Un fait positif et piquant, c'est que, dans ce terrible ouvrage du *Pape*, beaucoup de choses ont été (qui le croirait?) *adoucies*, plus d'un trait relatif à Bossuet, par exemple. » Ces adoucissements furent dus à l'influence de M. Deplace, de Lyon. (*Port. Litt.*, II, 446.)

Un peu plus loin (p. 447) : « C'est dans ce fameux pamphlet

[de l'Eglise gallicane dans son rapport avec le Souverain Pontife] qu'il s'attaque plus expressément à Bossuet et à Pascal, à Port-Royal et au Jansénisme. »

Dans un *Appendice* à ce volume, Sainte-Beuve écrivait encore à ce propos des adoucissements de J. de Maistre : « Nous avons dit que plusieurs passages relatifs à Bossuet avaient été *adoucés* sur le conseil de M. Deplace; une lettre de M. de Maistre au curé de Saint-Nizier (22 juin 1819) en fait foi : « J'ai toujours prévu que votre ami appuierait particulièrement la main sur ce livre V (qui est devenu l'ouvrage sur l'*Eglise gallicane*). Je ferai tous les changements possibles, mais probablement moins qu'il ne voudrait. A l'égard de Bossuet, en particulier, je ne refuserai pas d'affaiblir tout ce qui n'affaiblira pas ma cause. Sur la *Défense de la Déclaration*, je céderai peu, car, ce livre étant un des plus dangereux qu'on ait publiés dans ce genre, je doute qu'on l'ait encore attaqué aussi vigoureusement que je l'ai fait. Et pourquoi, je vous prie, affaiblir ce plaidoyer? Je n'ignore pas l'espèce de monarchie qu'on accorde en France à Bossuet, mais c'est une raison de l'attaquer plus fortement. Au reste, monsieur l'abbé, nous verrons. Si M. Deplace est longtemps malade ou convalescent, je relirai moi-même ce V<sup>e</sup> livre, et je ne manquerai pas de faire disparaître tout ce qui pourrait choquer. J'excepte de ma *rébellion* l'article du jansénisme. Il faut ôter aux jansénistes le plaisir de leur donner Bossuet: *Quanquam, o...!* » [*Œuv. compl.* de J. de Maistre, XIV, 178.] (P. 516-517.)

142. QUINTILIEN : *Institution oratoire*, liv. X, chap. 1, *Œuvres*, édition Garnier frères, III, 150.

143. Sur Bossuet et Massillon, voir p. 72, 73 et 353-354.

144. *Mémoires et Journal de l'abbé Le Dieu*, III, 2-3.

145. *Ibid.*, II, 165.

146. *Ibid.*, II, 176.

147. *Ibid.*, II, 12-13.

148. *Ibid.*, II, 22.

149. *Ibid.*, II, 242.

150. *Ibid.*, I, 235-236. Cette lettre est du 30 octobre 1704.

151. SAINT-SIMON : *Mémoires*, III, 53.

152. *Journal et Mémoires de l'abbé Le Dieu*, II, 57.

153. *Ibid.*, II, 49.

154. *Ibid.*, II, 346.

155. *Ibid.*, II, 245.

156. *Ibid.*, II, 278.

157. *Ibid.*, I, 45.

158. *Ibid.*, II, 428 et 420.

159. *Ibid.*, II, 468 et 465.

160. Les *Poésies sacrées* de Bossuet se trouvent au t. VIII de ses *Œuv. complètes*, p. 667-694.

161. « Est-il, en effet, un amusement plus doux que celui qui fait les délices du jeune âge ? » (Lettres de Pline le Jeune, édit. Garnier frères, p. 44.)

162. *Mémoires et Journal de l'abbé Le Dieu*, II, 289 et 418, voir aussi I, 213 et III, 20.

163. Le 30 mars 1857, Sainte-Beuve publia un troisième article sur les ouvrages de l'abbé Le Dieu, dont les t. III et IV venaient de paraître. (Voir note 50.) Cet article répète sur quelques points les précédents. Il est d'ailleurs relatif à l'abbé Le Dieu que ses écrits « nous font mieux connaître... en lui-même, dans son fonds de nature » plus qu'à Bossuet. Le caractère de l'abbé Le Dieu « est dénué de toute élévation, et le cœur n'y supplée pas : on ne l'appellera plus maintenant le bon abbé Le Dieu. En paraissant attaché à Bossuet, il ne poursuivait que son propre intérêt et celui des siens. » Sainte-Beuve lui reproche de trop noter ses propres griefs, de rapporter trop de commérages, et de se trop visiblement venger de l'abbé Bossuet au détriment de son oncle auprès de qui ce neveu desservait l'abbé Le Dieu. L'abbé Le Dieu, écrit Sainte-Beuve « exerce sa mesquine jalousie en notant tout ce qu'il peut attraper de petit et de dénigrant. Ce n'est pas par dessein, mais c'est par nature. Bossuet, malade à Versailles, y est retenu par son neveu, qui espère toujours une démission de l'évêché en sa faveur, et qui croit la présence de l'illustre prélat en Cour utile à ses intérêts. M<sup>me</sup> de Maintenon s'étonne de ce séjour obstiné, et elle va jusqu'à dire au médecin Dodart, qui le rapporte à l'abbé Fleury : « Veut-il donc mourir à la Cour ? » A la fin, on transporte Bossuet à Paris. Il y a du mieux dans son mal; logé rue Sainte-Anne, il peut faire quelques promenades au jardin des Tuileries après la messe; il y mène son monde : « Vendredi et samedi (19 et 20 octobre 1703) promenade aux Tuileries, et le reste comme ces jours passés; mais, en montant et descendant les terrasses des Tuileries, il nous disait qu'il éprouvait ses forces par les pentes douces, afin de s'accoutumer à monter et à descendre, pour se mettre en état d'aller chez le roi. Ainsi voilà déjà le prélat tout résolu d'aller à Versailles, et même lorsqu'il se sent à peine ferme sur ses jambes. Dieu soit loué de toutes choses, et qu'il lui plaise de donner un bon conseil à un homme si sage ! » [*Mémoires et Journal*, III, 18.]

« Cette idée de Versailles n'est point particulière alors à Bossuet, elle est celle de tout le siècle. L'escalier de Versailles ! Racine est mort peut-être de n'avoir plus l'espérance de le monter; Bossuet en garde jusqu'à la fin la vision dorée et la perspective. » (C. L. XIII, 290.)

— (Dans son article sur les *Cinq derniers mois de la Vie de Racine*, 16 août 1866), Sainte-Beuve a écrit encore : « Au contraire de Boileau, Racine ne put jamais « se décider à quitter Versailles pour n'y plus remettre les pieds;... il se don-



nait pour excuse de conscience qu'en restant sur ce terrain glissant il pouvait mieux servir à l'occasion les religieuses de Port-Royal; mais au fond il ne pouvait se résoudre à se sevrer de ces douceurs enchanteresses; il était atteint de la même faiblesse que Bossuet qui, lui aussi, se montra autant qu'il put à Versailles et qui, même à la fin et à bout de force, s'y traînait. » (N. L. X, 389.)

— Reprenons au point où notre parenthèse l'a interrompue, la citation du dernier article sur l'abbé Le Dieu : « Bossuet tient à ce qu'on sache en haut lieu qu'il n'est pas si désespéré de santé qu'on l'a dit. Dans une visite qu'il fait au Père de La Chaise chez les Jésuites de la rue Saint-Antoine, il demande à voir les principaux et les plus célèbres de la maison; mais les Pères Bourdaloue, de La Rue, Gaillard, sont absents : « Le Père Gravé, confesseur de M<sup>me</sup> la duchesse de Bourgogne, s'est trouvé seul, et M. de Meaux l'a vu, et chez le Père de La Chaise, et encore dans la salle où il s'est promené avec lui près d'une demi-heure et sans bâton, donnant cette marque de force et de courage, afin que le Père Gravé en portât la nouvelle à Versailles comme il l'en priait. » [Op. cit., III, 36.]

« Ce ne sont point de ces détails qui nous déplaisent chez Le Dieu, pas plus que ceux qu'il donne sur la faiblesse tout humaine et plus touchante de Bossuet, sur son désir de guérir ou du moins de continuer de vivre, même avec ses maux. Pour être grand homme, on n'en est pas moins homme. Bossuet donne raison à Mécène et à la fable si connue : *Pourvu qu'en somme je vive...*

« Ce dimanche 7 octobre 1703, M. de Meaux a paru fort gai, à son réveil, d'avoir bien dormi toute la nuit, et de joie il lui est échappé cette parole : « Je vois bien que Dieu veut me conserver. » Il a ensuite entendu la messe dans sa chapelle et s'est encore recouché jusqu'à son dîner. Je lui ai lu le quinzième chapitre de l'Évangile de saint Jean, où il a pris un grand goût, disant : « Voilà toute ma consolation. » Puis ajoutant : « Il faut bien remercier Dieu de ce qu'il nous a donné une telle consolation dans nos maux, sans laquelle on y succomberait. » Il s'est promené environ une heure, puis on a continué la lecture des voyages, et le soir il y a eu symphonie. » [Op. cit., III, 16.]

Et, le 18 du même mois : « Il y a plaisir à l'entendre parler de sa santé en des termes qui expriment l'amour de la vie, et il est assez étonnant que la méditation continuelle de l'Évangile n'ôte pas ce sentiment. » [Op. cit., III, 17.]

« Malgré les soins plus ou moins intéressés dont sa famille l'entoure, il semble que les derniers jours du grand prélat n'aient pas été convenablement honorés par les siens. M<sup>me</sup> Bossuet, sa belle-nièce, est une mondaine, et l'abbé Bossuet est tout à fait aux ordres de sa belle-sœur. (C. L. XIII, 291.)

Suivent sur ces deux personnes quelques commérages de l'abbé Le Dieu que Sainte-Beuve traite ici d'« espion domestique », dont le *Journal* prend de plus en plus un caractère « subalterne et bas ». Il est d'ailleurs « exclu de la chambre de Bossuet aux approches de la mort ». Il n'est pas inscrit sur le testament dont il déclare que « ce testament déshonore



M. de Meaux »; Sainte-Beuve continue ainsi : « Cela n'empêche pas qu'à quelques jours de là, et sur la demande de l'abbé Bossuet, il ne compose ce mémoire dont nous avons parlé, et qui était destiné dans le service à servir de matériaux et de notes pour une oraison funèbre; mais il y met avec raison son amour-propre, et, voyant que les premiers cahiers réussissent auprès de ceux à qui il les lit, il redouble de soins et fait un ouvrage plus agréable qu'on n'était en droit de l'attendre de lui. » (*Op. cit.*, 292-293.)

Le reste de l'article est relatif : au travail de l'abbé Le Dieu pour le classement, en vue de leur édition, des manuscrits de Bossuet; aux rapports entre l'abbé Le Dieu, qui n'est plus « qu'un valet de chambre mécontent », et l'abbé Bossuet, de qui, d'ailleurs, il se plaint; à des visites de l'abbé Le Dieu au Cardinal de Noailles et à Fénelon.

164. Le titre exact et complet de cet article est : *Bossuet, Œuvres complètes, publiées d'après les imprimés et les manuscrits originaux par M. Lachat*, avec, en note, ce complément : « Librairie de Louis Vivès, rue Delambre, 5. Le tome VIII, qui ouvre la série des *Sermons*, était alors en vente. »

165. VOLTAIRE : *Le siècle de Louis XIV* (édition Garnier frères, in-12, p. 542).

166. Voir n° 89.

167. Abbé Victor VAILLANT : *Etudes sur les Sermons de Bossuet d'après les manuscrits*; Paris, 1851, in-8°.

168. Dans son article de novembre 1868 sur *Eugène Gandar*, Sainte-Beuve reviendra sur les diverses éditions des sermons de Bossuet. Il écrira : « Longtemps les premiers sermons de Bossuet furent négligés et restèrent comme inconnus : il ne paraît pas lui-même y avoir attaché la moindre importance. Ses splendeurs dans l'oraison funèbre et dans son rôle d'évêque gallican éclipsaient tout. Cependant, au dernier siècle, un bénédictin, dom Déforis (1772) s'était avisé de fouiller dans les manuscrits de Bossuet et d'en tirer neuf volumes de sermons ou de canevas de sermons. L'abbé Maury, avec son coup d'œil d'orateur, les avait hautement signalés à l'admiration publique. Mais le texte assez difficile à débrouiller dans ses surcharges n'avait pas toujours été bien donné. Un jeune ecclésiastique mort trop tôt, l'abbé Vaillant, un disciple de M. Cousin pour la revision de nos textes français classiques, avait dénoncé des inexactitudes, indiqué des corrections, et ouvert la voie. Un éditeur de nos jours, M. Lachat, avait prétendu mieux faire que dom Déforis et n'avait pourtant rien fait qu'à demi. Gandar, qui avait étudié de près la question, qui avait eu recours aux manuscrits et les avait longuement tenus entre les mains; qui de plus, et avant tout, avait une dévotion toute particulière à cette grande prose du maître de la chaire sacrée, à toutes les époques de sa carrière, s'attacha dans un premier ouvrage, après l'abbé Vaillant et après M. Floquet, à ressaisir ce premier Bossuet, ce Bossuet déjà célèbre, mais avant la gloire, à le

suivre pas à pas, à fixer la date et à déterminer l'occasion de ses plus anciens sermons ou panégyriques, à traiter la question de priorité pour certaines pensées entre Pascal et lui, et, enfin, dans un second volume, se faisant éditeur dans toute la rigueur du mot, il donna le texte restitué *in extenso* de quelques-uns de ces premiers sermons prêchés tant à Metz et à Dijon que dans les églises de Paris et à la chapelle du Louvre. Lors même que Gandar n'eût rien laissé que ces deux volumes, il serait sûr d'avoir sa place dans l'histoire littéraire : il a gravé son nom au bas de la statue de Bossuet. »

Le premier ouvrage de M. Gandar, mentionné dans le texte précédent, est l'objet d'une note de Sainte-Beuve que voici : « *Bossuet orateur. Etudes critiques sur les Sermons de la jeunesse de Bossuet* (1866). — Il eût été plus exact d'intituler le livre : *Bossuet prédicateur* ; car tout l'orateur est loin d'être compris dans cette Étude. C'est une remarque que sut très-bien faire un orateur distingué, M. Dufaure, lorsque le livre fut présenté au jugement de l'Académie française ; il n'y trouvait pas tout ce que le titre promettait. Je me rappelle encore son opinion si nettement exprimée et un peu sévère. C'est qu'aussi M. Dufaure jugeait avec le simple bon sens ces études principalement philologiques et grammaticales, études utiles, mais dont on a fait grand bruit dans ces derniers temps, et dont on a exagéré, je crois, la portée, pour ce qui est du moins de notre littérature. On est entré à plein collier dans l'ère des scholiastes, et l'on s'y est un peu appesanti. La gloire du talent a fléchi et s'est déplacée. Je glisse en toute humilité cette réserve au milieu de tant d'éloges mérités. » Sur le deuxième volume mentionné dans le même texte, Sainte-Beuve dit : « *Choix de Sermons de la jeunesse de Bossuet*, édition critique donnée d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale, avec les variantes du texte, des *fac-simile* de l'écriture, des notices, des notes, et classée pour la première fois dans l'ordre des dates (1867). » (N. L. XII, 397-399.)

169. Cf. LA BRUYÈRE : *Discours de réception à l'Académie française* (Les Caractères, édit. Garnier frères, p. 406). — Dans son article du 28 octobre 1861 sur les *Caractères de La Bruyère*, Sainte-Beuve dit que, entre les portraits des grands écrivains de son temps, que La Bruyère traça dans ce discours, celui « de Bossuet, notamment, était de toute grandeur ». (N. L. I, 125). — Bossuet connaissait depuis longtemps La Bruyère et l'avait même protégé, ainsi que le rappelle Sainte-Beuve dans son portrait de *La Bruyère* (1<sup>er</sup> juillet 1836) : « Il venait d'acheter une charge de trésorier de France à Caen, lorsque Bossuet, qu'il connaissait on ne sait d'où, l'appela près de M. le Duc pour lui enseigner l'histoire. » (*Port. litt.* I, 389). Le même fait est rappelé dans l'article du 28 octobre 1861, ci-dessus mentionné, avec cette addition que La Bruyère était « en haute estime » auprès de Bossuet. (N. L. I, 125). — Autre rappel dans l'article sur la *Comédie de La Bruyère* par M. Edouard Fournier (27 janvier 1866), où on lit que La Bruyère fut « placé, à la recommandation de Bossuet, auprès

de monsieur le Duc pour lui enseigner l'histoire », et que « Bossuet l'a tout d'abord pris par la main et patronné ». (N. L. X., 424 et 432.)

170. Sainte-Beuve (article sur *Eugène Gandar*; novembre 1868) cita de nouveau ce jugement de Rémusat, dans un passage sur le caractère de Bossuet. Il écrivit : « Il n'y a qu'une opinion sur le génie oratoire de Bossuet : il y en a, il peut y en avoir deux sur son esprit, sur sa personne et son caractère. On a trouvé dans les papiers de Colbert la note suivante, qu'un correspondant bien informé adressait au ministre, au sujet de l'abbé Bossuet, alors âgé de trente-cinq ans (1662) : « Attaché aux Jésuites et à ceux qui peuvent faire sa fortune plutôt par intérêt que par inclination, car naturellement il est assez libre, fin, railleur et se mettant au-dessus de beaucoup de choses. — Ainsi, lorsqu'il verra un parti qui conduit à la fortune, il y donnera, quel qu'il soit, et il pourra servir utilement. » [*Madame de Montespan et Louis XIV, Étude historique* par M. Pierre Clément, Paris 1808, p. 55-56, note.]

« Quel qu'il soit n'est pas juste, et rien dans la vie de Bossuet n'autoriserait cette idée d'une ambition à tout prix; c'est un mot mis à la légère. D'ailleurs, l'information qu'on vient de lire et que le correspondant anonyme semble avoir donnée dans un esprit non pas d'hostilité, mais de parfaite indifférence, n'a rien qui doive surprendre. Bossuet, d'abord attaché aux Jésuites ou à leurs adhérents, puis lié avec les messieurs de Port-Royal, puis se tenant à distance et observant la neutralité, était assurément un politique; il ne se sentait pas de goût en général pour être du parti des disgraciés, des persécutés et des vaincus; il avait fort égard à la doctrine et aux opinions en faveur à la Cour; il avait un faible pour tout ce qui régnait à Versailles; son esprit même, son talent avait besoin, pour se déployer tout entier et atteindre à toute sa magnificence, de l'appui ou du voisinage de l'autorité et de l'accompagnement de la fortune. Ce n'est pas sans raison qu'un des hommes les plus spirituels de ce temps-ci, et des plus indépendants par le jugement, M. de Rémusat, qui n'a pas craint d'appeler Bossuet « le sublime orateur des idées communes », a écrit autrefois de lui ce mot, comme il l'aurait dit de M. Cuvier : « Bossuet après tout était un conseiller d'État. »

« Mais cette question, quand on aborde uniquement Bossuet par le côté de sa parole et par les productions de son éloquence, n'est que secondaire; l'idée ne vient même pas de se la poser. Étant donné un talent de cet ordre et de cet emploi, il est impossible qu'il ne se subordonne pas tout le reste. Les conséquences suivent de soi : comment tout l'homme n'inclinerait-il pas insensiblement, même au prix de quelques concessions, du côté où le talent qu'il porte trouve son espace, sa nourriture, son air et son soleil? Naturellement et sans calcul, la manière de penser et même de croire se met d'accord avec ce don, cette puissance de dire, quand elle existe à ce degré souverain. Bossuet est invinciblement un orateur, un prédi-



cateur de la première volée, et tout ce qui lui est nécessaire en fait d'idées, de doctrines, de points d'appui, de considérations et d'images pour le plus grand développement de sa faculté oratoire, on peut être sûr qu'il l'aura. Dans le plein exercice de son admirable éloquence, il retrouvait toute sa sérénité, sa tranquillité de conviction, son unité morale, comme toute sa majesté de pensée et sa hauteur. » (N. L. XII, 395-396.)

— Sur l'attachement de Bossuet pour la Cour, voir la note 172.

— Notons enfin que dans un article sur *Sénancour* (18 mai 1833) Sainte-Beuve avait cité une opinion de Bossuet sur la richesse : « Bossuet..., dans une lettre au maréchal de Bellefonds [datée du 9 septembre 1672, *Correspondance*, I, 254-255] a dit : « Je n'ai, que je sache, aucun attachement aux richesses; néanmoins, si je n'avais que le nécessaire, si j'étais à l'étroit, je perdrais plus de la moitié de mon esprit. » (P. C. I, 188 n.)

171. Mot rappelé encore dans *Port-Royal* où Sainte-Beuve écrit : « Le fond de la pensée des Jansénistes sur Bossuet, c'est qu'il manquait d'énergie. Un jour que le prélat, alors évêque de Condom, demandait à l'un de ses amis les moyens de faire réussir une affaire dont il avait envie, cet ami lui dit qu'il fallait qu'il s'adressât à M. de Tréville, qui y pouvait quelque chose. « C'est un homme tout d'une pièce, répondit Bossuet; il n'a point de jointures. » Tréville, à qui l'on redit le propos, ne put s'empêcher de faire à son tour cette riposte : « Et lui, il n'a point d'os. » (V, 464, n. 1).

172. A ce sujet, Sainte-Beuve, dans *Port-Royal*, ayant rappelé ces conseils de Saint-Cyran à une pénitente : « Dites les Psaumes de la Pénitence; toutes les paroles qui y sont contenues ont une vertu particulière pour guérir les blessures de l'âme. La Pénitence de David y est exprimée. *C'est une merveille de ce qu'étant un roi, il en a pu faire une telle* », ajoute en note : « Quelle profonde pitié des rois, qui s'échappe en passant ! O Bossuet, à ce prix, que vous étiez faible devant Louis XIV ! » (I, 350). Plus loin : « Ne voit-on pas... Bossuet louer tant de princes et de personnages à qui la vérité simple eût été de dire *non* et trois fois non » (I, 364). Ailleurs : « M. Pavillon est, chez nous, le dernier exemple, le plus entier et le plus intègre, de cette perfection de l'Evêque primitif : car on ne saurait citer Bossuet, qui était au besoin l'homme du roi contre le Pape. » (IV, 358 n.)— Puis : « Arnauld s'étonnait de son silence [du silence de Bossuet] au sujet d'un livre (*l'Apologie pour les Catholiques*) si avantageux à la religion et à la monarchie, si à l'honneur de la France en particulier : « Mais sur cela, écrivait-il au médecin Dodart, vous me permettrez de vous dire que je ne suis pas trop satisfait de votre ami (*M. de Meaux*), à qui vous l'avez montré. Ce n'auroit pas été un grand effort de générosité de se rendre garant qu'on ne feroit rien contre un tel livre : il a assez d'accès auprès du roi pour lui faire entendre raison sur cela, s'il avoit tant soit peu de zèle pour la vérité. Mais la grande maxime de ce temps est de ne se point faire d'affaires. » (V, 328-329.)



173. *Souvenirs et Correspondance de Madame de Caylus*, publiés par Emile Raunié, p. 46<sup>1</sup>/<sub>2</sub> (Eug. Fasquelle). — Dans un article sur *Madame de Caylus* (28 octobre 1850), Sainte-Beuve avait cité le texte même du « récit inimitable » de M<sup>me</sup> de Caylus : « Le jubilé fini, gagné ou non gagné, il fut question de savoir si M<sup>me</sup> de Montespan reviendrait à la Cour : « Pourquoi non, disaient ses parents et ses amis, même les plus vertueux (*tels que M. de Montausier*). M<sup>me</sup> de Montespan, par sa naissance et par sa charge, doit y être; elle peut y vivre aussi chrétiennement qu'ailleurs. » M. l'évêque de Meaux (*Bossuet*) fut de cet avis. Il restait cependant une difficulté : M<sup>me</sup> de Montespan, ajoutait-on, paraîtra-t-elle devant le roi sans préparation? Il faudrait qu'ils se vissent avant de se rencontrer en public, pour éviter les inconvénients de la surprise. Sur ce principe, il fut conclu que le roi viendrait chez M<sup>me</sup> de Montespan; mais, pour ne pas donner à la médiansance le moindre sujet de mordre, on convint que des dames respectables, et les plus graves de la Cour, seraient présentes à cette entrevue, et que le roi ne verrait M<sup>me</sup> de Montespan qu'avec elles. Le roi vint donc chez M<sup>me</sup> de Montespan, comme il avait été décidé; mais, insensiblement, il la tira dans une fenêtre; ils se parlèrent bas assez longtemps, pleurèrent, et se dire ce qu'on a accoutumé de se dire en pareil cas; ils firent ensuite une profonde révérence à ces vénérables matrones, passèrent dans une autre chambre, et il en advint M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans, et ensuite M. le comte de Toulouse. » (C. L. III, 67.)

174. Dans un article sur *Ernest Renan* (29 juin 1862), Sainte-Beuve note que Renan « tient à honneur d'instituer et de restaurer en France une haute étude [celle de l'hébreu] que Bossuet a fait proscrire et a étouffée à sa naissance dans la personne de Richard Simon. » (P. C. II, 419.)

175. Voir la n. 88.

176. *Journal et Mémoires de l'abbé Le Dieu*, I, 19.

177. Dans son portrait de *Molière* (janvier 1835), Sainte-Beuve a écrit : « Si Molière avait vécu... durant cette période glorieuse où domine l'ascendant de Bossuet, il eût été sans doute moins efficacement protégé; il eût été persécuté à la fin. Quoi qu'il en soit, on doit comprendre à merveille, d'après cet esprit général, libre, naturel, philosophique, indifférent au moins à ce qu'ils essayent de restaurer, la colère des oracles religieux d'alors contre Molière, la sérénité cruelle d'expression avec laquelle Bossuet se raille et triomphe du comédien mort en riant, et cette indignation même du sage Bourdaloue en chaire après *Tartufe*, de Bourdaloue tout ami de Boileau qu'il était. » Et aussi au sujet de la mort de Molière : « On sait [sur cette mort] les magnifiques vers de Boileau, qui s'y éleva à l'éloquence et qui eut un accent de Bossuet sur une mort où Bossuet eut la violence d'un Le Tellier. » (*Port. litt.*, II, 10 et 69.)

— Dans *Port-Royal*, Sainte-Beuve rapproche, au point de vue du style Bossuet et Molière : « S'il y a quelque chose,

en notre poésie qui, pour l'ampleur du jet, pour l'ondoiement des contours et la flamme, pour les *mâles appas*, réponde aux belles pages de Bossuet, il ne faut le chercher que dans Molière. » A la page suivante, il écrit : « Un jour, au seul nom de comédie et de Molière, Bossuet, que nous venons d'appareiller avec lui (profanes amateurs que nous sommes), Bossuet se leva et dit des paroles terribles. » (III, 300 et 301.) Quelques pages après, parlant de *Tartufe*, et venant de citer le jugement sévère de Bourdaloue sur cette pièce, Sainte-Beuve ajoute : « Bossuet (non pas en chaire il est vrai) est allé plus loin; il a passé de l'homme à l'œuvre. Dans sa *Lettre au Père Caffaro* (1694) contre les *Spectacles*, que cet imprudent théatin avait approuvés sous prétexte que la comédie du jour était moins deshonnête, l'impatient contradicteur s'écrie : « Il faudra donc que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière, ou que vous ne rangiez pas parmi les pièces d'aujourd'hui celles d'un auteur qui vient à peine d'expirer, et qui emplit encore à présent tous les théâtres des équivoques les plus grossières dont on ait jamais infecté les oreilles des Chrétiens. — Ne m'obligez pas à les répéter; songez seulement si vous osez soutenir à la face du Ciel des pièces où la vertu et la pitié sont toujours ridicules, la corruption toujours défendue et toujours plaisante, et la pudeur toujours offensée ou toujours en crainte d'être violée par les derniers attentats... » L'idée du *Tartufe* s'entrevoit ici à travers le pêle-mêle de l'anathème. Bossuet revient encore ailleurs sur Molière dans le courant de sa Lettre, mais il passe toutes les bornes lorsque, dans ses *Réflexions sur la Comédie* publiées cette même année, il va jusqu'à dire : «... Il a fait voir à notre siècle le fruit que l'on peut espérer de la morale du théâtre, qui n'attaque que le ridicule du monde, en lui laissant cependant toute sa corruption. La postérité saura peut-être la fin de ce poète-comédien, qui, en jouant son *Malade imaginaire* ou son *Médecin par force*, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit le dernier soupir, au tribunal de Celui qui dit : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez...* » [Voir, à la suite du *Traité de la Concupiscence* (édition Garnier frères), la *Lettre au Père Caffaro*, p. 100, et les *Réflexions sur la Comédie*, p. 130.] « Si l'on a pu concevoir Bossuet combattant Molière ce n'était certes pas sur ce ton. Il semble qu'il y aurait toujours moyen pour un grand homme de faire son devoir sans paraître faire son métier. La postérité, mais non pas celle que présageait le puissant évêque, a aujourd'hui toutes pièces en main, et elle juge. Ce qui aggrave cette parole de violence et la rend plus impitoyable encore, c'est que, comme chacun sait et comme Bossuet le savait aussi, Molière une fois expiré et devenu par conséquent inutile à l'amusement de Louis XIV, sa veuve n'avait obtenu que *par prière un peu de terre* pour ses restes non refroidis, que l'archevêque de Paris, M. de Harlay, si décrié pour ses mœurs, le même qui persécutera Port-Royal, avait fait le rigide pour l'enterrement du comédien, et que les os de Molière, pour tout

dire, avaient été en peine, comme ceux d'Arnauld le seront tout à l'heure, de trouver une fosse où reposer. » (III, 307-309.)

— Sainte-Beuve a encore cité la lettre de Bossuet au Père Caffaro, dans sa quinzième leçon sur Chateaubriand. Il vient de parler de *René*, victime de l'ennui et qui « engendre le courage »; René de qui il dit : « La naïveté de René, c'est de croire qu'il est seul de son espèce, qu'il a inventé pour son propre usage ces duplicités, ces contradictions du cœur dont il s'étonne, et qui ne sont, après tout, que le fond même du cœur humain. » Et il ajoute, en note : « Il y a quelque temps aussi que Bossuet, dans sa *Lettre au Père Caffaro* sur la Comédie, disait en évêque chrétien, et se référant aux Pères de l'Eglise : « Que si on veut pénétrer les principes de leur morale, quelle sévère condamnation n'y lira-t-on pas de l'esprit qui mène aux spectacles, où (pour laisser tous les autres maux qui les accompagnent) l'on ne cherche qu'à s'étourdir et qu'à s'oublier soi-même, pour calmer la persécution de cet inexorable ennui, qui fait le fond de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu? » [Op. cit. p. 113.] Bossuet, s'il avait pu être témoin de cet ennui des René et des Oberman qu'il avait si admirablement défini à l'avance, aurait donc pu lui dire : « Je te connais ! » Mais, chez Bossuet, cette connaissance profonde et cette dénonciation de l'ennui inhérent au cœur humain est de toutes parts encadrée et dominée par l'idée chrétienne. On ne songe même à la relever chez lui que depuis que la maladie, en se trahissant à découvert et en s'étalant, est devenue une gloire. » (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, I, 380.)

178. Voir, dans ce volume, l'article du 29 mai 1854.

179. *Or. funèb.*, I, 215; et HORACE : *Odes*, III, I, 1-2 (édit. Garnier frères, p. 5).

180. *Or. funèb.*, I, 162.

181. Dans *Port-Royal*, comparant Bossuet et Racine, Sainte-Beuve dit : « Racine, dans *Athalie*, a égalé les grandeurs bibliques de Bossuet; et il les a égalées avec des formes d'audace qui lui sont propres, c'est-à-dire toujours amenées et revêtues, et sans avoir besoin des brusqueries de Bossuet. » (VI., 150.)

182. *Œuvres complètes*, XI, 440 (Bar-le-Duc, 1863).

183. Sur la bonté et la rigueur de Dieu. (*Sermons*, I, 541-575.)

184. *Or. funèb. et Panégyriques*, II, 485-511.

185. Voir la note 121.

186. Sur Bossuet et Pascal, voir la n. 114, p. 406-411.

187. *Sermons*, II, 448-464.

188. *Sur les Essais de morale et de politique* (daté de décembre 1805) dans : *Mélanges littéraires*. (*Œuv. complètes* de Chateaubriand, édit. Garnier frères, in-8°, VI, 490.)



189. *Oraison funèbre du Prince de Condé (Or. funèb., I, 215).*

190. BOURLET DE VAUXCELLES : Préface à l'*Oraison funèbre de Louis de Bourbon, prince de Conti*, dans son édition des *Oraisons funèbres* de Bossuet, Paris, 1805, p. II-III.

191. *Mémoires et Journal de l'abbé Le Dieu*, II, 278.

192. Après cet article, Sainte-Beuve n'a plus écrit sur les Œuvres oratoires de Bossuet. Complétons-les par ce qu'il avait dit, dans son article du 14 mars 1851 sur *M<sup>me</sup> de La Vallière*, du sermon que fit Bossuet pour la *profession* de cette pénitente :

« Bossuet ne put prononcer le Sermon pour la *vêtue* ou prise d'habit, qui eut lieu en juin 1674, mais il le prononça pour la *profession*, c'est-à-dire l'engagement irrévocable qui se fit en juin 1675. » [Exactement le 4 juin] « M<sup>me</sup> de La Vallière, devenue sœur Louise de la Miséricorde, reçut solennellement le voile noir des mains de la reine. Qu'on juge de l'attente en pareille occasion : « Cette belle et courageuse personne, écrit M<sup>me</sup> de Sévigné, fit cette action comme toutes les autres de sa vie, d'une manière noble et charmante : elle était d'une beauté qui surprit tout le monde; mais ce qui vous étonnera, c'est que le Sermon de M. de Condom (Bossuet) ne fut point aussi divin qu'on l'espérait. » [Lettre du 5 juin 1675 à M<sup>me</sup> de Grignan, *Lettres*, III, 446.] Quand on lit aujourd'hui le Sermon de Bossuet, on comprend et l'on partage un peu, je l'avoue, l'impression de M<sup>me</sup> de Sévigné; on se dit qu'on s'attendait à autre chose. Tant pis pour ceux qui s'y attendaient et pour nous-même ! Bossuet, avant d'être un orateur, était un homme religieux, un véritable évêque, et, dans la circonstance présente, il sentit à quel point il convenait d'être grave, de ne prêter en rien au sourire, ni à l'allusion, ni à la malice secrète des cœurs, qui se serait complu à certains souvenirs et à certains tableaux. Il transporta tout d'abord son auditoire dans la région la plus élevée et la plus pure. Il avait pris pour texte la parole de Celui qui est assis sur le trône, dans l'Apocalypse : *Je renouvelle toutes choses*, et il l'avait appliquée au cas présent. Plus il avait vu M<sup>me</sup> de La Vallière dans le temps de son noviciat, plus il avait été frappé de sa force et de son essor, de son entier renouvellement de cœur. Ce qu'il voulait avant tout, en prêchant devant elle, c'était de porter à cette âme une *bonne parole*, et non de briller aux yeux des mondains par un de ces miracles d'éloquence qui lui étaient si faciles et si familiers : « Mais prenez bien garde, Messieurs, qu'il faut ici observer plus que jamais le précepte que nous donne l'Ecclésiastique : « Le sage qui entend, dit-il, une parole sensée, la loue et se l'applique à lui-même. » [Ecclésiast., chap. XXI, 18; la *Sainte Bible*, II, 48.] Il ne regarde pas à droite et à gauche, à qui elle peut convenir; il se l'applique à lui-même, il en fait son profit. Ma sœur, ajouta-t-il en se tournant vers la nouvelle religieuse, parmi les choses que j'ai à vous dire, vous saurez bien démêler ce qui vous est propre. Faites-en de même, Chrétiens... » [*Sermons*, IV, 669.]



« C'est en ces termes simples et qui coupaient court à toute curiosité vaine et étrangère, que Bossuet aborde son sujet et qu'il s'attache à définir et à décrire les deux amours, le profane et le divin, « l'amour de soi-même poussé jusqu'au mépris de Dieu, » et « l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même. » [*Op. cit.*, p. 669.]

« Ce n'est pas à nous ici de le suivre. Dans le tableau qu'il traçait du second amour et des efforts de l'âme repentante pour se dégager et revenir à son divin principe, il y avait pourtant bien des traits d'une application directe et délicate. Faisant allusion à cette chevelure coupée qui est le premier sacrifice de la vie religieuse et qui n'est pas le moindre, Bossuet empruntait la parole d'Isaïe : « J'ai vu les filles de Sion, la tête levée, marchant d'un pas affecté, avec des contenance étudiées, en faisant signe des yeux à droite et à gauche : pour cela, dit le Seigneur, je ferai tomber tous leurs cheveux. » — [*Isaïe*, chap. III, 16-17, la *Sainte Bible*, II, 87]. « Quelle sorte de vengeance ! poursuivait le grand prédicateur à son tour. Quoi ! fallait-il foudroyer et le prendre d'un ton si haut pour abattre des cheveux ? Ce grand Dieu, qui se vante de déraciner par son souffle les cèdres du Liban, tonne pour abattre les feuilles des arbres ! Est-ce là le digne effet d'une main toute-puissante ? Qu'il est honteux à l'homme d'être si fort attaché à des choses vaines, que les lui ôter soit un supplice ! » [*Op. cit.*, p. 678-679.]

Et, montrant l'âme qui se dépouille peu à peu des ornements extérieurs, colliers, bracelets, anneaux, parure, et qui *commence à être plus proche d'elle-même*, il ajoutait : « Mais osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé ? » [*Op. cit.*, p. 680]. Il répondait avec vigueur au nom de cette âme généreuse qui va, au contraire, s'en prendre au corps comme à son plus dangereux séducteur, qui déclare une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs, puisqu'ils l'ont trompée une fois, et qui, venant enfin à s'assiéger elle-même, s'impose de toutes parts des bornes, des clôtures et des contraintes, de peur de laisser à sa liberté le moindre jour par où elle puisse s'égarer : « Ainsi resserrée de toutes parts, disait-il, elle ne peut plus respirer que du côté du Ciel. » [*Op. cit.*, p. 681]. (C. L., III, 465-467.)

— Dans le même article, il est question de Bossuet au sujet de la Conversion de M<sup>lle</sup> de La Vallière. M<sup>lle</sup> de La Vallière, déjà repentante, avait « consigné les sentiments de son cœur dans une suite de *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu* » qui furent éditées pour la première fois en 1680, mais auxquelles Bossuet, prétend-on, fit postérieurement des corrections. A ce propos, Sainte-Beuve a écrit dans une note :

« On m'avertit que la Bibliothèque du Louvre possède un exemplaire des *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu* (5<sup>e</sup> édition, 1688) corrigé à la main, et dont les corrections sont attribuées à Bossuet lui-même. En parcourant cet exemplaire, comme je viens de le faire, grâce à l'obligeance de M. Barbier, je vois avec étonnement que la plupart des corrections qui altèrent et affaiblissent le texte primitif proviennent de ce volume, d'où elles auront passé dans les éditions subséquentes : les derniers

Editeurs, et M<sup>me</sup> de Genlis en particulier, ne seraient coupables alors que de les avoir accueillies et empruntées. Mais comment se peut-il que Bossuet ait agi en ceci comme M<sup>me</sup> de Genlis ou tout autre écrivain esclave d'une élégance timide eût été capable de faire, qu'il ait partout affaibli et atténué ce qui donnait à l'expression de l'accent et du caractère, et que sa plume, en raturant et en corrigeant autrui, soit allée au rebours de ce qu'elle pratique si hautement elle-même? Qu'on se rappelle seulement tout ce qu'il a osé introduire et citer de hardiment familier dans l'Oraison funèbre de la princesse Palatine. Pourquoi aurait-il refusé la même familiarité à M<sup>me</sup> de La Vallière? Je ne puis entrer ici dans la discussion de ce point, ni approfondir mes doutes : je me borne à maintenir, à mes risques et périls, mon impression de goût, et à dire, quel que puisse être le correcteur, que la véritable et entière confession de la pénitente doit se chercher dans les Editions premières.

« En un mot, l'exemplaire du Louvre donne lieu à deux questions : 1<sup>o</sup> Les corrections sont-elles en effet de Bossuet? 2<sup>o</sup> Sont-elles dignes de Bossuet? Je laisse l'examen du premier point aux experts en écriture; et, sur le second, je réponds sans hésiter pour plus d'un passage : *Non.* » (*Op. cit.*, 460-461.)

193. L'étude à laquelle nous donnons ce titre forme la matière des deux premiers articles, sur trois, que Sainte-Beuve écrivit sur les *Entretiens sur l'Histoire : Antiquité et Moyen-Age* par M. J. Zeller, et qui, comme nous l'avons rappelé à la note 50, parurent en 1865. — Après deux pages d'introduction qui sont un éloge de la science et de la conscience de M. J. Zeller, et que nous négligeons, Sainte-Beuve se tourne vers Bossuet et écrit, sur l'*Histoire universelle* de Bossuet, une étude tout à fait indépendante de l'ouvrage de M. Zeller. C'est là que nous prenons et que nous reproduisons son texte.

194. Dans son article intitulé : *Des lectures publiques du soir* (21 janvier 1850), Sainte-Beuve, mentionnant incidemment cet ouvrage, l'appelle : « Cet admirable discours qui, par malheur, s'arrête à Charlemagne, là où le développement moderne allait commencer. » (C. L. I, 281.)

195. *Discours sur l'Histoire universelle*. Avant-propos, p. 2.

196. Sur la conception de l'histoire par Bossuet, Sainte-Beuve a écrit :

1<sup>o</sup> Article du 15 mars 1846 sur *M. Mignet* : « Bossuet, jugeant les révolutions des empires, pensait comme de Maistre; lui aussi, il n'envisage des factions, des nations entières, que comme un seul homme sous le souffle d'en haut; il les fait marcher et chanceler devant lui, comme une *femme ivre*. » Puis il ajoute : « Montesquieu, sans aller jusqu'au sens mystique, croyait également à des lois dans l'histoire; tous les esprits supérieurs les aiment au point de les créer plutôt que de s'en passer. » (P. C. V, 237.)

2<sup>o</sup> Article du 25 octobre 1852 sur *Montesquieu*. D'abord une comparaison entre le style des deux historiens : « Il est infé-

rieur comme écrivain à Bossuet, en ce qu'il a une *manière*, une préméditation constante. Chez Bossuet, la parole grande et simple sort et se répand par un cours naturel, irrésistible, et en déroulant à grands flots ses largeurs, ses audaces ou ses négligences : chez Montesquieu il y a eu étude, combinaison profonde, effort, comme chez Salluste, pour revenir à une propriété excessive de termes et à une concision mémorable; comme chez Tacite pour faire l'image à la fois magnifique et brève, et imprimer à toute sa diction je ne sais quoi de grand et *d'auguste*. » (C. L. VII, 65.) Quelques pages plus loin, en venant à la conception de l'histoire, Sainte-Beuve note que sur « un point capital » Montesquieu se sépare de Bossuet; il écrit : « Tous deux croient à un conseil souverain dans les choses humaines; mais Bossuet met son conseil en Dieu et en la Providence qui a son secret et son but; Montesquieu le met ailleurs. « Ce n'est pas, dit-il, la fortune qui domine le monde; on peut le demander aux Romains, qui eurent une suite continue de prospérités quand ils se gouvernèrent sur un certain plan, et une suite non interrompue de revers lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent, ou la précipitent; tous les accidents sont soumis à ces causes; et, si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un État, il y avait une cause générale, qui faisait que cet État devait périr par une seule bataille, en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidents particuliers. » (P. 69-70.)

3<sup>e</sup> Article du 4 février 1850, à propos du *Discours sur l'Histoire des Révolutions d'Angleterre* par M. Guizot : « Bossuet a l'habitude, dans ses vues, d'introduire la Providence, ou plutôt, il ne l'introduit pas; elle règne chez lui d'une manière continue et souveraine. J'admire cette inspiration religieuse chez le grand évêque; mais, en pratique, elle l'a mené au droit divin et à la politique sacrée... » (C. L. I, 327-328.)

4<sup>e</sup> Au t. III de *Port-Royal*, il compare la manière dont, sur l'histoire, Bossuet et Pascal diffèrent. « Pour l'histoire Pascal la savait en chrétien, il l'avait approfondie dans l'Écriture et dans les prophéties, comme Saint-Cyran; il la serrait de près depuis Adam jusqu'au Messie : mais, une fois le récit obtenu, ainsi qu'une certaine tradition depuis Jésus-Christ, une tradition surtout à l'aide des Conciles, une fois cela su et cru, Pascal laisse le reste aller au vent. Le nez de Cléopâtre plus court ou plus long, le *grain de sable* de Cromwell, ne lui semblent pas les moindres instruments. Il n'est guère tenté, comme Bossuet, de suivre une loi appréciable de la Providence, un dessein manifeste, jusque par delà et en dehors de cette voie étroite de la révélation ou de la tradition et à travers les orages de l'histoire universelle. Il ne s'arrête nullement à considérer les rapports de la Religion et du Gouvernement politique; peu lui importe de se figurer l'ensemble des choses humaines roulant sur ces deux pôles, d'y découvrir tout un ordre élevé, étendu, et de *tenir* ainsi, comme dit le grand Évêque, le *fil de toutes les affaires de l'Univers*, [cité



encore à la p. 123 du présent volume]. Ce fil lui paraîtrait plutôt, comme à Montaigne, un écheveau d'erreurs et de folies. » (P. 104.)

5° Au même t. III, de *Port-Royal*, et, de nouveau, à propos de Pascal (dont il est question déjà à la note 114). « Quand Pascal interprète les Prophètes et lève les sceaux du Vieux Testament, quand il explique le rôle des Apôtres parmi les Gentils, et l'économie merveilleuse des desseins de Dieu, il devance visiblement Bossuet, le Bossuet de l'*Histoire universelle*; il ouvre bien des perspectives que l'autre parcourra et remplira. » — On raconte que Bossuet étant allé voir un jour M. Du Guet, dans la compagnie de l'abbé de Fleury (de celui qui fut depuis évêque de Fréjus et cardinal-ministre), l'entretien roula longuement et tristement sur les maux sans nombre et les scandales de tout genre dont l'Église était inondée. « Tous deux (Bossuet et le sage Du Guet) suivirent cette longue chaîne d'iniquités qui se forme depuis tant de siècles; ils jetèrent les yeux sur l'état de la Religion dans les différentes parties du monde, et repassèrent les divers jugements que Dieu avait exercés sur son peuple : — Quel remède donc, demandoit Bossuet, quelle issue, quelle ressource? — Alors M. Du Guet dit : Monseigneur, *il nous faut un nouveau peuple* ». Et il se mit à développer le plan des Écritures conformément au chapitre XI de l'Épître de saint Paul aux Romains. Bossuet, usant des ouvertures de Du Guet, et y entrant à son tour avec génie, avec discrétion, les mit en œuvre au cœur même de son *Discours sur l'Histoire universelle*. (Au titre VIII, seconde partie de l'édition de 1681; ce qui est devenu le chapitre xx des éditions ordinaires.) Bossuet, d'après l'Apôtre, nous y montre, à l'avenue du Messie, les Gentils substitués aux Juifs, *l'olivier sauvage enté sur le franc olivier afin de participer à sa bonne sève* [*Disc. sur l'Hist. univ.*, p. 228 et SAINT PAUL, *Rom.*, XI, 17], les Juifs, destinés pourtant à être réintégrés un jour et la Grâce, comme un sceptre mystique, *qui passe de peuple en peuple, pour tenir tous les peuples dans la crainte de la perdre*. (*Discours*... p. 234). Ce récit de l'Entretien entre Bossuet et Du Guet ne paraît pas sans fondement et n'est certes pas sans beauté. Mais, avant d'avoir vu Du Guet, Bossuet avait lu les *Pensées*; il y avait rencontré celle-ci : « Qu'il est beau de voir, par les yeux de la Foi, Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode, agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Évangile ! » [*Pensées*, article XI, 701, p. 266.] C'était tout un programme que son génie impétueux dut à l'instant embrasser, comme l'œil d'aigle du grand Condé parcourait l'étendue des batailles.

« Seulement là où Pascal se serait à peu près arrêté, Jésus-Christ étant obtenu, Bossuet ne s'arrête pas et il suit jusqu'au bout la loi de Dieu dans les Empires, lui, le grand politique chrétien. » (P. 447-448.)

Sainte-Beuve indique qu'il a emprunté « le récit de l'Entretien précédent entre Du Guet et Bossuet, à l'abbé Racine (*Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, t. XII, p. 612) »; il ajoute : « ce compilateur sans talent n'a fait évidemment en cel



endroit que transcrire un document qu'il avait sous les yeux, et dont le ton tranche avec le reste de ses pages. La conversation de Bossuet et de Du Guet était d'ailleurs célèbre parmi les Jansénistes... » (P. 448 n.)

Sainte-Beuve fait encore allusion à cet Entretien au t. VI de *Port-Royal*, p. 7 d'abord et très brièvement; puis p. 53 où il écrit : « J'ai cité quelque part une conversation qu'il [Du Guet] eut avec Bossuet, et dont Bossuet, disent les Jansénistes, profita. Mais comment en profita-t-il? Il s'agissait de l'explication d'une Épître de saint Paul sur la conversion des Juifs, qui devait être le signal d'une époque nouvelle. Bossuet ne se servit de cette vue, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, que pour la placer dans un lointain, dans un avenir non défini, et pour en tirer un de ces roulements de tonnerre qu'il aime, et qui retentissent dans sa parole avec tant de majesté. Or, ce n'était pas ainsi que l'entendait Du Guet, qui attachait à cette idée un sens tout précis et très prochain. À force de penser à l'interprétation des Écritures et de croire qu'il en avait le don spécial, Du Guet s'était fait des illusions; il en tirait des conséquences et des présages, même pour les événements contemporains, sur ceux d'aujourd'hui et de demain; de là toutes sortes de chimères. » Et, p. 55 : « Tandis que Bossuet, dans la conversation souvent citée qu'il avait eue avec lui, avait bien conçu, dit-on, le plan de la Conversion des Juifs et y était entré, mais avouait n'en pas savoir le *quomodo* (ce qui était fort sage) et ne pensait pas que, pour en venir à cette conversion, il dût nécessairement arriver de grands maux dans l'Église, Du Guet se tenait pour assuré que ce retour, selon lui assez prochain, serait précédé de grands maux, de grands égarements, et que ces maux n'étaient autres que ceux qui éclataient visiblement alors et se déroulaient coup sur coup, par la destruction de Port-Royal, la persécution des défenseurs de la Grâce, la proscription de la vraie doctrine chrétienne dans la Bulle *Unigenitus*. »

197. FLORUS : Avant-propos de son *Abrégé de l'Histoire romaine*, à la suite de l'*Histoire romaine*, de Velleius Paterculus. (Édition Garnier frères, p. 201-202.)

198. *Discours sur l'Histoire universelle*, p. 4.

199. *Ibid.*, p. 6.

200. *Ibid.*, p. 60-61.

201. *Ibid.*, p. 71; voir aussi p. 413.

202. FLORUS, *op. cit.* à la note 197; liv. IV (p. 350-351).

203. VELLEIUS PATERCULUS : *op. cit.* à la note 197; liv. II, XXXIX (p. 65) et LXVI (p. 100-101).

204. *Disc. sur l'Hist. universelle*, p. 72-73.

205. La première partie avait pour objet : *les Époques ou la Suite des Temps*; l'objet de la deuxième est : *la Suite de la Religion*; celui de la troisième : *les Empires*.

206. Suit une digression sur Florus et Velleius Paterculus.

207. *Disc. sur l'Hist. universelle*, p. 118.

208. *Ibid.*, p. 147.

209. *Ibid.*, p. 180.

210. *Ibid.*, p. 197.

211. Sainte-Beuve écrit, dans un article du 29 septembre 1862, sur les *Saints Evangiles*, traduits par Lemaistre de Sacy :

« L'imagination de Platon avait fait plus et semblait s'être portée spontanément au-devant du Christianisme : on le voit, dans un de ses dialogues, se plaire à figurer en face du parfait hypocrite, honoré et triomphant, le modèle de l'homme juste, simple, généreux, qui veut être bon et non le paraître :

« Dépouillons-le de tout, excepté de la justice, disait un des personnages du dialogue, et rendons le contraste parfait entre cet homme et l'autre : sans être jamais coupable, qu'il passe pour le plus scélérat des hommes; que son attachement à la justice soit mis à l'épreuve de l'infamie et de ses plus cruelles conséquences; et que, jusqu'à la mort, il marche d'un pas ferme, toujours vertueux, et paraissant toujours criminel... Le juste, tel que je l'ai représenté, sera fouetté, mis à la torture, chargé de fers; on lui brûlera les yeux; à la fin, après avoir souffert tous les maux, il sera mis en croix... » [*La République*, livre II (*Œuv. complètes* de Platon, édition E. Fasquelle, VII, 104-105).]

« C'est une vraie curiosité que ce passage de Platon, et même, à le replacer en son lieu et à n'y chercher que ce qui y est, c'est-à-dire une supposition à l'appui d'un raisonnement, sans onction d'ailleurs et sans rien d'ému ni de particulièrement éloquent, ce n'est qu'une curiosité. Bossuet, qui tire tout à lui, a voulu y voir, de la part du plus sage des philosophes, une espèce de pressentiment divin, une manière de prédiction sans le savoir. » (N. L. III, 250-251.)

212. *Disc. sur l'Hist. universelle*, p. 206.

213. *Ibid.*, p. 206.

214. *Ibid.*, p. 208.

215. *Ibid.*, p. 330.

216. *Ibid.*, p. 316.

217. *Ibid.*, p. 316.

218. *Ibid.*, p. 327.

219. *Ibid.*, p. 331.

220. *Ibid.*, p. 332.

221. *Ibid.*, p. 333.

222. *Ibid.*, p. 372.

223. *Ibid.*, p. 375-376.

224. *Ibid.*, p. 380-381.

225. *Disc. sur l'Hist. universelle*, III<sup>e</sup> partie, chap. vi.

226. *Ibid.*, p. 395-396.

227. *Ibid.*, p. 406.

228. Dans un article sur *Bonald* (18 août 1851), Sainte-Beuve compare cet écrivain à Bossuet, auteur de la *Politique tirée de l'Ecriture* : « J'ai voulu faire une expérience qui n'a rien de pénible. A côté des pages denses et serrées de M. de Bonald, j'ai lu quelques pages de Bossuet, dans le même ordre d'idées absolues : la *Politique tirée de l'Ecriture*. Quand on lit ce bel ouvrage de Bossuet on est à l'instant comme un voyageur qui se sent porté sur un grand fleuve aux ondes pleines, majestueuses et sonores sous le soleil. Avec Bonald, au contraire, on est comme si l'on s'embarquait d'abord sur un fleuve assez peu navigable; puis le patron vous fait entrer dans un canal et vous met à bord d'un bateau exactement fermé, où l'on descend et où l'on est sans plus voir la lumière ni le ciel et l'on ne peut sortir la tête et regarder sur le pont que par intervalles, pour apercevoir en effet d'assez hautes et grandes perspectives, mais en regrettant de les perdre de vue si souvent. Tel est véritablement l'effet que produit la méthode à demi scolastique de Bonald, mise en regard de la marche naturelle et large de Bossuet dans les mêmes matières. » Quelques pages plus loin, Sainte-Beuve note : « Quand M. de Bonald parle de Bossuet il se sent presque son contemporain, il l'appelle habituellement M. Bossuet. » (C. L. IV, 435 et 441).

— Dans son article du 17 janvier 1830 sur *Racine*, Sainte-Beuve, au sujet du style de Racine, avait déclaré : « le style de Racine, comme celui de La Fontaine et de Bossuet, digne, sans doute, d'une éternelle étude, mais impossible, mais inutile à imiter ». (*Port. litt.*, I, 111.)

— Les noms de Bossuet et de La Fontaine ou de Racine sont plus d'une fois rapprochés, par Sainte-Beuve, dans ses jugements généraux sur le xvii<sup>e</sup> siècle littéraire. Le 1<sup>er</sup> juillet 1844 (article sur les *Pensées et fragments de Lettres de Blaise Pascal*) il écrit : « Pascal à part, on ne trouverait, en effet, dans ce grand siècle de Louis XIV, que trois hommes d'un goût tout à fait libre et indépendant, comme nous l'entendons, Bossuet, Molière et La Fontaine. Tout le reste est relativement timoré; le goût des meilleurs voulait la régularité et ne concevait point qu'on s'en passât. » (C. L. V, 209.)

— Le 21 octobre 1850, article : *Qu'est-ce qu'un classique?* « *Athalie* et le *Discours sur l'Histoire universelle*, tels sont les deux chefs-d'œuvre les plus élevés que la théorie classique rigoureuse puisse offrir à ses amis comme à ses ennemis. » (C. L. III, 45).

— Dans *Port-Royal* il revient sur ce point : « Racine, dans *Athalie* a égalé les grandeurs bibliques de Bossuet, et il les a égalées avec des formes d'audace qui lui sont propres, c'est-à-dire toujours amenées et revêtues, et sans avoir besoin des brusqueries de Bossuet. Le *Discours sur l'Histoire universelle*, *Athalie* et *Polyeucte* (ne l'oublions pas), — ce sont les

trois plus hauts monuments de l'Art chrétien au xvii<sup>e</sup> siècle, — les *Pensées* de Pascal, par malheur, n'ayant pu atteindre au monument proprement dit et étant restées à l'état de grandes ruines. » (VI, 150-151.)

— Dans son article sur l'*Histoire de la Littérature française* de Nisard (10 juin 1861), Sainte-Beuve oppose à Bossuet Voltaire en qui il reconnaît un meilleur représentant de l'esprit français : « Le vrai représentant de l'esprit français dans ce que j'appelle un congrès européen serait Voltaire. Goethe l'a vu et l'a exprimé avec sa supériorité de critique et de naturaliste : « Lorsqu'une famille s'est fait remarquer, dit-il, durant quelques générations, par des mérites et des succès divers, elle finit souvent par produire, dans le nombre de ses rejetons, un individu qui réunit les défauts et les qualités de tous ses ancêtres, en sorte qu'il représente à lui seul sa famille entière. Il en est de même des peuples célèbres : la plupart ont vu naître dans leur sein des hommes profondément empreints de la physionomie nationale, comme si la nature les eût destinés à en offrir le modèle. — Et c'est ainsi, ajoute-t-il, que la nature produisit, dans Voltaire, l'homme le plus éminemment doué de toutes les qualités qui caractérisent et honorent sa nation, et le chargea de représenter la France à l'univers. » Et il énumère les qualités nombreuses et les quelques défauts essentiels qui font de lui l'image brillante du Français accompli. Que si on prétendait donner pour type de l'esprit français, tout autre plus sérieux, plus grandiose, Bossuet, par exemple, on se tromperait en visant trop haut, on déplacerait le centre. » (C. L. X., 210 n.) Cf. *Conversations de Goethe avec Eckermann*, édit. Fasquelle, II, 77 n.]

— Le 29 juin 1862 (article sur *Ernest Renan*), Sainte-Beuve écrit que Bossuet nous donne « dans son œuvre épiscopale, et pourtant si française, la contre-partie de La Fontaine » (P. C. II, 402); et le 18 juillet 1864 (article sur *M<sup>me</sup> Roland*), proclamant l'originalité du génie de Bossuet et une fois encore, le rapprochement de Pascal : « En France, depuis l'ouverture de notre grand siècle littéraire, nous avons toujours eu de l'imitation et des réminiscences jusque dans l'originalité : c'est ce qu'on appelle être classique. Sauf un ou deux cas d'exception, — Pascal, Bossuet, — on reconnaît et l'on peut toujours nommer quelque ancien derrière un moderne, il eût semblé autrement que la caution, la marque de garantie, lui manquait. » (N. L. VIII, 239.)

— A noter qu'au t. III de *Port-Royal*, on lit, à propos de la clarté jointe à la naïveté que Pascal admire dans les paroles de Jésus-Christ : « C'est cette naïveté-là, ce je ne sais quoi d'humble, de simple et de doucement négligé dans la suprême vérité qui ferait le cachet du style chrétien, s'il en fallait chercher un, et je ne saurais le reconnaître ce cachet à part, ni chez Pascal, ni chez Bossuet, tous deux si puissants malgré qu'ils en aient. » (P. 463.)

— Sainte-Beuve a rapporté aussi, quand il en a eu l'occasion, les opinions de certains auteurs sur Bossuet :

1<sup>o</sup> Celle de M. de Sacy dans un article sur son ouvrage :



*Variétés littéraires, morales et historiques* (28 juin 1858) : « Bossuet, à la bonne heure ! voilà celui sur lequel M. de Sacy ne tarit pas, dont il sent tous les mérites, et qu'il embrasse sans cesse. Ici, il fera comme Fénelon ; il nous racontera ses impressions diverses aux lectures et aux *relectures* successives qu'il en a faites. D'abord il croyait admirer assez en choisissant parmi ses *Oraisons funèbres* : il y en avait trois sur six qu'il estimait fort inférieures aux autres. Il s'en *confesse* (c'est encore son mot), il s'en humilie et s'en repent : « La dernière lecture, nous dit-il, que je viens de faire des *Oraisons funèbres* m'a bien changé ! J'ai peur de retomber dans un autre paradoxe. » En effet, peu s'en faut que cette fois il ne déplace les rangs, qu'il ne les intervertisse, et qu'il ne mette au premier ce qu'il avait d'abord laissé descendre au dernier dans son estime. » (C. L. XIV, 187.)

2° Celle de M. de Tocqueville, dans un article sur les *Œuvres et Correspondances inédites* de cet auteur (7 janvier 1861) : « J'ai lu aussi des Sermons de Bossuet. C'est une partie de ses écrits que je connaissais peu, si toutefois on peut appeler cela des écrits : ce sont des improvisations dans lesquelles son génie, moins contraint qu'ailleurs, m'a paru heurté et presque sauvage, mais plus vigoureux encore et peut-être plus grand que dans aucun de ses ouvrages. » [Lettre du 31 décembre 1853 à M. de Corcelle (*Œuvres et Correspondance inédites*, II, 247-248).] Ce mot de *sauvage* est le mot juste ; c'est bien l'effet que produit par moments cette singulière et si brusque éloquence des Sermons de Bossuet, à laquelle les critiques classiques proprement dits, de l'école de La Harpe, ont eu tant de peine à s'accoutumer. (C. L. XV, 119.)

3° Celle de Stendhal, dans l'article sur *Stendhal* du 2 janvier 1854 : « De ce qu'il y a de la déclamation voisine de l'éloquence, Beyle se jettera dans le contraire ; il ira à mépriser Bossuet de ce qu'il appelle ses *phrases*. » (C. L. IX, 306.)

4° Celle de Thiers : « Thiers cause avec verve de la littérature du dix-septième siècle (12 décembre 1847) ; il met au-dessus de tout Bossuet, Molière et Racine ; La Fontaine après, mais fort en dessous ; M<sup>me</sup> de Sévigné a un très haut rang près d'eux ; mais il déclare *en baisse* Fénelon et même Corneille. » [*Notes et Pensées*, n° CLVI ; (C. L. XI, 503-504).]

— Ajoutons aussi une note à propos des rapports de Bossuet avec Santeul. Dans son article sur *Santeul* du 8 septembre 1855, Sainte-Beuve raconte que Santeul ayant en 1689 composé une pièce de vers qu'il intitula *Pomone*, « parce qu'il y avait introduit cette Nymphé, il s'éleva une grande rumeur de la part des amis de Santeul. Quoi ! le poète qui s'était publiquement consacré à célébrer les Saints dans ses Hymnes, revenir de la sorte à la mythologie païenne !... Bossuet en particulier, qui aimait Santeul et qui avait raison de l'aimer (car celui-ci a tracé du grand évêque, en beaux vers, un portrait des plus vivants), Bossuet faisait le fâché ou l'était un peu, tandis que d'autres, l'abbé de Fénelon, l'abbé Fleury, Nicole, après avoir lu la pièce en question, se montraient plus indulgents. Santeul publiait leurs lettres pour se justifier et s'en décorer, et en

même temps il ne perdait pas l'occasion de faire amende honorable à Bossuet dans une pièce de vers imprimée, en tête de laquelle une vignette le représentait à genoux, et reçu à pénitence par le grand évêque de Meaux. Mais cette humiliation solennelle tournait encore à la louange. Bossuet y répondait de Versailles par une lettre pleine de grâce et d'enjouement (15 avril 1690) : « Voilà, Monsieur, ce que c'est de s'humilier. L'ombre d'une faute contre la religion vous a fait peur; vous vous êtes abaissé, et la religion elle-même vous a inspiré les plus beaux vers, les plus élégants, les plus sublimes que vous ayez jamais faits. Voilà ce que c'est, encore un coup, de s'humilier... » [*Correspondance de Bossuet*, IV, 73-74.] (C. L. XII, 42-43.)

— Enfin, sur la gloire religieuse de Bossuet, Sainte-Beuve a écrit dans son article intitulé : *Du point de départ et des origines de la Langue et de la Littérature françaises* (8 novembre 1858) : « A partir de ce jour [le martyre de Paule Blandin] l'Eglise des Gaules est fondée véritablement et scellée dans sa première pierre, et elle croîtra, elle grandira sans interruption jusqu'à Bossuet qui apparaît debout au sommet. » (P. L. III, 79.)

## FLÉCHIER

229. Nous avons deux études de Sainte-Beuve sur Fléchier. La première a paru dans le *Journal des Débats* le 17 août 1844; elle a été recueillie au t. V des P. C.; elle y est intitulée : *Fléchier : Mémoires sur les Grands Jours tenus à Clermont en 1665-1666, publiés par M. Gonod, bibliothécaire de la ville de Clermont*. La deuxième est une notice pour une édition postérieure des mêmes mémoires : *Mémoires de Fléchier sur les Grands Jours d'Auvergne en 1665*, annotés et augmentés d'un Appendice par M. Chéruel et précédés d'une notice par M. Sainte-Beuve de l'Académie française; Paris, L. Hachette et C<sup>o</sup>, 1856; cette étude a été recueillie au t. XV des C. L.

230. « M<sup>lle</sup> de Verthamon [puis M<sup>me</sup> de Caumartin], celle sous les auspices et d'après l'inspiration de laquelle Fléchier écrivit ses *Grands Jours de Clermont*... » (Article sur *Une réception académique en 1694 d'après Dangeau*, 18 août 1855; C. L. XI, 335.)

231. *Œuvres complètes*. Discours sur la personne et les écrits de M. Fléchier, I, xxiv (Nîmes, 1782).

232. *Epigrammes*, liv. IV, XLIV. (*Œuv. complètes de Martial*, édit. Garnier frères, I, 196.)

233. Cf. Dialogue 5 dans les *Œuvres posthumes et Œuvres inédites de Vauvenargues*, avec notes et commentaires de D.-L. Gilbert; Paris, 1857; p. 20-21.

234. *Les Caractères*; chap. *des Ouvrages de l'esprit*. (Edit. Garnier frères, p. 26.)

235. Voici sur les goûts et les parentés littéraires de Fléchier, dans sa jeunesse, quelques autres textes :

1<sup>o</sup> De l'article : *Une Ruelle poétique sous Louis XIV* (15 octobre 1839) : « Elle [M<sup>me</sup> Deshoulières] cultiva précieusement Fléchier qui le lui rendit; Fléchier, caractère noble, esprit galant, qui n'a d'autre tort que d'avoir été trop comparé par les rhéteurs à Bossuet, qu'il fallait seulement (à part son éclair sur Turenne) rapprocher de Bussy, de Pellisson, de Bouhours, et dont le portrait par lui-même est bien la plus jolie pièce sortie de l'hôtel de Rambouillet. Ce n'est pas à M<sup>me</sup> Deshoulières, mais à sa fille (ou du moins à une demoiselle du même cercle) qu'il l'adressa. Vivant dans ses diocèses, à Laval, à Nîmes, c'est-à-dire en province, il regrettait quelque peu le monde de Paris et les belles compagnies lettrées; il était d'autant mieux resté sur le premier goût de sa jeunesse. Il correspondait à ses loisirs avec M<sup>me</sup> Deshoulières, qui se plaignait quelquefois en vers de ses involontaires négligences :

Damon, que vous êtes peu tendre !

« Elle le traite comme un *sage du Portique*, et le menace d'appeler l'amour au secours de l'amitié :

Un sage être amoureux ! Qu'est-ce qu'on en diroit ?

[*Epître à M. Fléchier... Œuvres de M<sup>me</sup> Deshoulières, 1764, II, 64.*]

« Fléchier lui envoyait en offrande, pour l'apaiser, du miel de Narbonne. » Ici, cette note : « Ils furent tous les deux membres de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue. Charles Patin, fils de Gui Patin, et qui résidait à Padoue même, intervint comme le négociateur de ces brevets. » (P. F. 374.)

2<sup>o</sup> De *Port-Royal* : « Fléchier, à tous égards plus voisin de Balzac que La Bruyère, avait, assure-t-on, grande estime pour lui; il en évitait l'enflure et les pensées fausses, mais il s'attachait à lui emprunter la noblesse du mouvement et l'harmonie. On conçoit cela de Fléchier, qui ne fut comparable à Bossuet qu'un jour, et qui reste bien plus ordinairement le rival en style et le pareil de Pellisson, de Bussy, surtout du premier. A voir pourtant cet hommage direct à Balzac de la part d'un écrivain si ingénieux et si poli, et le profit avoué qu'il en tire, on reconnaît vraie une partie de l'éloge donné par La Bruyère. »

[La Bruyère avait dit, et Sainte-Beuve l'avait rapporté quelques lignes plus haut : « Ronsard et Balzac ont eu, chacun dans leur genre, assez de bon et assez de mauvais pour former après eux de très grands hommes en vers et en prose ».] — Sainte-Beuve ajoute, en note : « Balzac dans Fléchier, a-t-on dit encore, c'est Balzac châtié, dégraissé, *detersus*. » (II, 80-81.) Cet on ne saurait être que Sainte-Beuve.

3<sup>o</sup> De l'article du 12 mai 1851, sur *M<sup>lle</sup> de Scudéry*, il range

Fléchier, Mascaron, Bouhours parmi les écrivains dont il dit : « Ce n'est point, qu'on veuille le remarquer, par le bon goût, par le goût sain et judicieux qu'ils brillent; ils ont tous plus ou moins gardé une teinte prononcée de l'hôtel de Rambouillet, et ils retardaient, à certains égards, sur leur siècle. » (C. L. IV, 139.)

4<sup>o</sup> De l'article sur *Madame Dacier* (6 mars 1654) : ayant dit de M<sup>me</sup> Dacier que « elle n'a point passé par l'école de Boileau, de Racine »; que « elle est plus antique et se rattache, par M. Huet, à M. de Montausier, ... » il ajoute : « Il y a deux sortes d'écrivains qui n'ont point passé par Boileau : les uns ayant un reste de précieux, même dans leur élégance, comme Fléchier, Pellisson; les autres restés un peu gothiques, » — parmi lesquels il met M<sup>me</sup> Dacier. (C. L. IX, 490-491.)

5<sup>o</sup> De l'article sur *l'Histoire de l'Académie française, par Pellisson et d'Olivet* (19 juillet 1856) : « Fléchier, qui était du monde de Montausier, c'est-à-dire du monde le plus opposé à celui de Boileau, écrivait à M<sup>lle</sup> Deshoulières (ces dames Deshoulières étaient d'autres ennemies de Boileau) : « Je suis bien aise que votre Cour grossisse tous les jours de quelque bel esprit qui vous rend hommage. J'espère qu'à la fin l'Académie se tiendra chez vous et que vous y présiderez. (Octobre 1681.) » (C. L. XIV, 203 n.)

236. Article sur *La Jeunesse de Fléchier*.

237. Le Portrait ou Caractère de Fléchier par lui-même se trouve dans les *Mémoires de Fléchier sur les Grands Jours*, annotés par M. Cheruel; Paris, 1862, p. XL-XLIX.

238. D'ALEMBERT : *Eloges lus dans les séances publiques de l'Académie française*. Paris, 1779, p. 398.

239. *Lettres*, édition Garnier frères, p. 260.

240. Le Président Claude Nicole, oncle de Nicole, le moraliste, avait traduit partiellement en vers français *l'Art d'Aimer* d'Ovide (1666).

241. *Les Grands Jours d'Auvergne*, p. 36.

242. Lettre du 24 novembre 1875 à M<sup>me</sup> de Grignan. (Édition des Grands Écrivains, IV, 248.)

243. *Les Grands Jours...*, p. 314-315.

244. *Ibid.*, p. 318.

245. Cet article sur les *Lettres de Rancé*, éditées par M. Gonod, est du 29 septembre 1846. C'est dès le début que Sainte-Beuve y parle de Fléchier. Il y dit : « Est-ce pour faire amende honorable, pour faire pénitence d'avoir publié les charmants Mémoires inédits de Fléchier sur les Grands-Jours, que le même savant éditeur nous donne aujourd'hui les Lettres de Rancé? Le fait est que ces agréables Mémoires, dont nous avons rendu compte dans ce journal en nous y complaisant, qui ont été lus ici de chacun avec tant d'intérêt et qui ont singulièrement rajeuni et, pour tout dire, ravivé la renommée som-



meillante d'un grave prélat, ont causé dans le pays d'Auvergne un véritable scandale. On a essayé de nier leur authenticité, comme si de tels récits s'inventaient à plaisir, et comme si une langue aussi exquise et aussi polie se retrouvait ou se fabriquait à volonté après le moment unique où elle a pu naître. Puis on s'est rejeté sur le tort qu'une semblable publication faisait à la mémoire de Fléchier, et on s'est porté pour vengeur de sa gloire officielle, comme si, après tout à l'heure deux siècles, il y avait une meilleure recommandation auprès d'une postérité blasée que de parvenir à l'intéresser encore, à l'instruire avec agrément et à faire preuve auprès d'elle des diverses sortes de qualités qui brillent dans cet écrit familier, esprit d'observation, grâce, ironie et finesse. Enfin on a fait jouer les grosses batteries, et on a crié bien haut à l'immoralité et à l'irrégion. Le clergé et la noblesse d'Auvergne se sont mis à guerroyer contre le livre, la noblesse surtout; car on se rappelle qu'elle ne fait pas une très belle figure dans les Grands-Jours. De loyaux militaires, d'anciens officiers de cavalerie se sont piqués d'honneur; ils sont venus, plume en main, discuter le plus ou moins de convenance des historiettes racontées par le jeune abbé dans la société de M<sup>me</sup> de Caumartin et s'inscrire en faux contre ses plus insinuantes malices. Ce serait à n'y pas croire, si nous n'avions sous les yeux une brochure par laquelle M. Gonod a jugé à propos de répondre à ces pauvretés qui ont fait orage dans le pays; nous ne savions pas que l'Auvergne fût si loin de Paris encore. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'on nous assure que l'éditeur, pour couper court à ces criaileries de chaque matin, a pris le parti de retirer le plus d'exemplaires qu'il a pu de la circulation. L'ensemble de cette petite tracasserie est un trait de mœurs locales au xix<sup>e</sup> siècle. Nous savions bien que le succès des *Mémoires de Fléchier* avait été grand; nous ne nous doutions pas qu'il eût été tellement à point et de circonstance. » (*Port. litt.*, III, 424-425).

246. Voir p. 11 et note 16.

247. Cette appréciation est de l'abbé Du Jarry, dans un *Eloge* de « l'aimable et ingénieux Fléchier » comme l'écrivait Sainte-Beuve dans *Port-Royal*, à l'endroit (II, 158) où il citait le texte cité de nouveau ici. Il remarque que ce mot a pu, en son temps, « être écrit d'un prélat par un prêtre sans choquer personne », et il ajoute : « Qu'aurait dit, je vous le demande, saint Augustin en lisant cet éloge d'un évêque? comme si le plus ou moins de tempérament dans le naturel et dans les passions faisait quelque chose, quand le principe même n'était pas régénéré? ...Quand on est venu à écrire ce mot de l'abbé Du Jarry, on a oublié le dogme fondamental du Christianisme. » Et il répète : « Eh bien ! cela ne choquait pas, tandis que saint Augustin, rendu dans sa substance pure, aurait choqué. » (*Œuv. complètes de Fléchier*, I, xciv.)

248. *Lettres de M. Chapelain*, publiées par M. Ph. Tamizey de Larroque, Paris, 1883 (II, 193).

249. *Œuv. complètes*, II, col. 866.

250. *Ibid.*, II, col. 868.

251. *Ibid.*, II, col. 888.

252. Dans *Port-Royal* (VI, 104 n.), Sainte-Beuve cite une autre lettre de Chapelain, celle-ci datée du 22 juin 1663, et adressée à Colbert, où il est question des ouvrages « en prose et en vers, en l'une et l'autre langue » [la française et la latine], qu'il attend et dont le sujet est la convalescence du roi, et où on lit notamment : « J'aurai dans peu de temps le grand poème latin de huit cents vers de M. Fléchier. »

253. *Mémoires* de Daniel Huet, traduits pour la première fois du latin en français par Charles Nisard, p. 151 (Paris, 1853). La version de Ch. Nisard diffère de celle de Sainte-Beuve.

254. *Œuvres* de Boileau annotées par G. Mongrédien, édit. Garnier frères, in-12; p. 91.

255. SAINT-SIMON : *Mémoires*, IV, 107.

256. *Œuv. complètes*, II, col. 919 et 920.

257. Voir note 230.

258. Sainte-Beuve a joint à son article l'une de ces poésies; voir p. 198.

259. *Œuv. complètes*, Nîmes 1782, XI, 355.

260. *Œuv. complètes*, II, col. 1030.

261. *Ibid.*, II, col. 1031.

262. *Oraison funèbre de M<sup>me</sup> Julie-Lucine d'Angennes, de Rambouillet, duchesse de Montausier*, dans le volume : *Oraisons funèbres* de Massillon, Fléchier, Mascaron; édit. Garnier frères, p. 200

263. *Mémoires*, VII, 385.

264. Voir p. 155 et note 237.

265. *Avertissement de l'Editeur sur le Portrait ou Caractère de Fléchier écrit par lui-même.* (Op. cit. à la note 231, p. LXVII-LXVIII.)

266. A la page 2 des *Grands Jours* sont les vers sur Riom tirés du livre IV de la *Pucelle*, et à la p. 45 deux vers sur Vichy.

267. *Les Grands Jours*, p. 7.

268. *Ibid.*, p. 38.

269. *Ibid.*, p. 39.

270. *Ibid.*, p. 43-44.

271. *Les Lettres inédites de Fléchier à M<sup>lle</sup> Deshoulières* ont été publiées par M. l'abbé A. Fabre dans sa thèse : *De la Correspondance de Fléchier à M<sup>me</sup> Deshoulières et sa fille*, Paris 1871. Le passage cité ici est à la p. 344.

272. *Les Grands Jours*, p. 63.

273. *Les Grands Jours*, p. 175.

274. *Ibid.*, p. 41.

275. Dans son article du 20 octobre 1855 sur *Ronsard*, Sainte-Beuve, parlant de la connaissance qu'avaient d'Homère les écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle, dit de Fléchier : « Fléchier, dans sa politesse ingénieuse, écrit toujours et en toute occasion, comme quelqu'un qui ne l'a ni lu ni entrevu. » (C. L. XII, 80.)

276. *Les Grands Jours*, p. 50.

277. *Ibid.*, p. 54.

278. Lettre du 20 octobre 1665. — *Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV*, recueillie et mise en ordre par G.-B. Depping. (Collection de documents pour servir à l'Histoire de France, Paris 1851, II, 165.)

279. *Odyssée*, livre V (Édition Garnier frères, p. 108 ; — traduction de M<sup>me</sup> Dacier, différente de celle que donne Sainte-Beuve.)

280. *Les Grands Jours*, p. 170.

281. *Ibid.*, p. 64.

282. *Ibid.*, p. 68-70.

283. *Ibid.*, p. 87-89.

284. — Notons ici ce que Sainte-Beuve dit de l'attitude de Fléchier devant le Jansénisme. Au t. IV de *Port-Royal*, à propos de la discussion entre l'abbé Le Roi, de « piété raisonnable », qui jugeait excessives certaines mortifications et humiliations en usage à la Trappe, et l'abbé de Rancé, qui les explique et veut les justifier, on lit : « Fléchier, qui n'était pas encore évêque, écrivant à M. Le Roi, lui parle ainsi : « Je penche fort de votre côté avant que de vous avoir entendu ; mais je vous avoue que je n'ai pas été trop édifié de la manière dont il (M. de la Trappe) soutient sa cause. Son zèle a quelque degré de chaleur plus qu'il ne faudroit, et j'aurois désiré, si je l'ose dire, plus de douceur dans un solitaire de sa vertu et de sa réputation. » (Lettre du 18 juin 1677). »

« On ne pouvait guère attendre un autre jugement de l'esprit modéré, tolérant, poli (*amœnus*), un peu précieux, de Fléchier, aussi opposé à celui de Rancé qu'il était possible, et qui nous a laissé un si fin portrait de lui-même, tracé dans les nuances de l'hôtel de Rambouillet avec une pointe de pinceau à la Fontenelle, et adressé à une femme poète. »

Et, en note, il ajoute : « Cette femme poète, on le sait aujourd'hui, était M<sup>lle</sup> des Houlières. C'est à la même que, dans une lettre du 30 juillet 1680, Fléchier, alors en tournée et suivant la Cour, écrivait : « Nous avons passé toute la journée à voir des églises de cette ville (Ypres). Après avoir fait nos dévotions devant l'autel de saint Ignace, nous sommes allés prier Dieu sur le tombeau de Jansénius : ainsi tout le monde a sujet d'être content de nous ; si vous l'êtes de moi, Mademoiselle, j'achèverai mon voyage agréablement... » Monsieur Vuillart,

ancien secrétaire de M. Le Roi, parlant de Fléchier alors évêque de Nîmes, écrivait à M. de Préfontaine, le 23 juillet 1699 : « Je connois M. l'évêque de Nîmes dès le temps qu'il étoit précepteur de M. votre parent (M. de Caumartin). Il ne m'a jamais oublié depuis. La dernière fois qu'il vint à Paris, il voulut me donner à dîner deux fois et m'honora d'une visite, et de la belle édition in-4° de ses *Panégiriques*... Il faut avouer que c'est un bel esprit, et s'il avoit été élevé par un homme à principes comme M. Arnauld, il eût été bien plus loin que par l'éducation qu'il avoit reçue d'un homme seulement éloquent comme l'étoit le fameux père Hercule, ami de Balzac, et qui étoit général des Pères de la Doctrine chrétienne et oncle du prélat dont il s'agit. » — Je crois que M. Vuillart s'abusait en croyant qu'une autre éducation eût fait de Fléchier un janséniste ou un augustinien déclaré. Fléchier était, par tempérament, modéré et neutre, résolu de rester à égale distance (comme il vient de nous le marquer en souriant) de saint Ignace et de Jansénius. » (IV, 62-63 n.)

— Au t. VI de *Port-Royal* (p. 510), Sainte-Beuve écrit que Nicole « avait revu, avec son ami le comte de Tréville, l'*Histoire de Théodose*, à la prière de Fléchier ».

285. *Les Grands Jours*... p. 109-112.

286. OVIDE : *Les Amours*, I, VIII, 104 (édit. Garnier frères, p. 27).

287. *Les Grands Jours*... p. 210-212.

288. *Mémoires de Saint-Simon*, X, 283-284.

289. Théodore Leclercq (1777-1851), auteur de nombreux *Proverbes dramatiques*. Il y a un article de Sainte-Beuve sur lui au t. III des C. L.

290. *Les Grands Jours*, Appendice XXXIII et *Œuv. compl.*, II, col. 898-900.

291. *Op. cit.* à la note 248, II, 438.

292. « Le premier académicien qu'on reçut... en public (1673) fut Fléchier, digne d'une telle inauguration. » (Article sur la réception de *M. le comte Molé* ; 15 janvier 1841 ; P. C. III, 198.) — « Fléchier fut le premier qui en profita [de l'usage nouveau] et qui donna l'exemple de ce genre de menuet solennel et applaudi. » (Article sur *Charles Perrault*, 29 décembre 1851 ; C. L. XV, 262 n.) — « Ce fut Fléchier qui inaugura les compliments ou discours de réception débités solennellement devant un cercle choisi. » (Article sur *l'Histoire de l'Académie française par Pellisson et d'Olivet*, 19 juillet 1856 ; C. L. XIV, 215.)

293. Lettre du 8 janvier 1705. (*Œuv. complètes*, II, col. 1178). Dans un article du 15 août 1840 sur *Eugène Sue*, Sainte-Beuve écrit : « Les lettres de [Fléchier] nous ont laissé des renseignements prochains et des impressions fidèles sur les Camisards et Jean Cavalier. » (P. C. III, 110-111.)

294. Dans un article sur les *Lettres de l'abbé Legendre*



(15 juin 1863), Sainte-Beuve répond à un jugement injuste, selon lui, de cet auteur sur Fléchier. Il écrit : « Quand il parle de Fléchier, qu'il n'avait pas entendu, je ne m'en fie pas aveuglément à lui, et lorsqu'il prétend caractériser cet aimable prélat dans ces termes étranges : « M. Fléchier étant né lent, l'esprit ne lui venait qu'en *ruminant* ; à le voir en particulier, on eût dit qu'il en avait peu, tant sa conversation était *plate* et *chétive* ; » quand Legendre parle ainsi d'après des oui-dire, je ne l'en crois pas du tout ; je proteste, et je soutiens que l'abbé a dû mal traduire en cet endroit ce que lui ont pu dire les meilleurs amis de Fléchier. Que Fléchier fût lent, qu'il n'eût pas beaucoup de vivacité en causant ni de vives saillies, c'est possible, et c'est même certain ; mais que le fin auteur des *Grands Jours d'Auvergne* eût la conversation *plate*, je ne défère pas assez au goût de l'abbé Legendre pour lui accorder ce point, et j'aime mieux supposer qu'il a employé un mot impropre en matière si délicate. » (N. L. VI, 153-154.)

295. *Œuv. complètes*, II, col. 969.

296. Cf. *Lettres inédites d'Henri IV et de plusieurs personnages célèbres*, publiées par Serieys, Paris, an X (1802), p. 151-162.

297. Cf. en effet les *Œuvres* d'Étienne Pavillon, tome II (contenant les Poésies), p. 73-83. Ce texte présente quelques différences avec celui de Sainte-Beuve et il a deux strophes de plus ; il est suivi de la *Réponse de M<sup>lle</sup> de la Vigne* et précédé de ce : « *Billet en envoyant la « Relation »* : « Je viens de ressusciter, mademoiselle ; après avoir passé quelques jours en l'autre monde, je viens encore en celui-ci ; et le premier plaisir que j'y aurai, sera de vous raconter une petite aventure qui pourra vous divertir et vous instruire tout ensemble. Lisés-la, mais surtout profités-en. »

298. *Op. cit.* à la note 271, p. 275.

## BOURDALOUE

299. Cette étude, la seule de Sainte-Beuve sur Bourdaloue, a paru dans *le Moniteur*, en deux articles, les 19 et 26 décembre 1853 ; elle a été recueillie au t. IX des C. L. — Nous renvoyons pour les textes de Bourdaloue soit à l'édition courante, mais partielle, de ces *Œuvres* publiée par la librairie Garnier frères, soit à l'édition des *Œuvres complètes* publiée en 1900 à Paris, chez J. Briquet, en 6 vol. in-8°.

300. La *lettre du Père Martineau, de la compagnie de Jésus, confesseur de Bourdaloue*, est dans les *Œuv. complètes*, I, 31-37.

301. Cette édition a paru de 1707 à 1734 en 16 vol. in-8°. La *Vie de Bourdaloue* par le P. Bretonneau a été réimprimée

au t. I des *Œuv. complètes* (édition Briquet) et en tête des *Chefs d'œuvre oratoires* de Bourdaloue (édit. Garnier frères).

302. Réimprimé au t. I des *Œuv. complètes*, p. 37-41. Son titre est *Lettre de Ch.-Fr. de Lamoignon, président à mortier au Parlement de Paris, à une personne de ses proches*.

303. M<sup>me</sup> DE PRINGY : *Eloge de Bourdaloue*, publié dans le *Mercure galant*, en juin 1704; réimprimé au t. I des *Œuv. complètes*, p. 25-31.

304. Sermon pour la fête de tous les saints (1<sup>er</sup> Avent). (*Œuv. complètes*, I, 18).

305. Chez le Président de Lamoignon. (Voir la note 355.)

306. *Op. cit.* à la note 253. Ici aussi la version de Sainte-Beuve diffère un peu de celle de Charles Nisard.

307. *Œuv. complètes*, I, 26.

308. Lettre du 3 décembre 1670 à M<sup>me</sup> de Grignan (*Lettres*, II, 20).

309. Lettre du vendredi saint, 27 mars 1671, à M<sup>me</sup> de Grignan (*Lettres*, II, 132).

310. *Œuv. complètes* de Cicéron, édit. Garnier frères, IV, 179.

311. BOURDALOUE : *Chefs-d'œuvre oratoires* (édition Garnier frères, p. 424-455).

312. *Ibid.*, p. 427-428.

313. *Ibid.*, p. 428.

314. Déjà cité p. 14.

315. *Histoire naturelle de l'homme : de la Vieillesse et de la Mort*. (*Œuv. compl.* de Buffon, publiées par M. J.-L. de Lanesan, Paris s. d. [1883], XI, 81.)

316. Lettre du 3 avril 1686 au Président de Moulceau (*Lettres...* XII, 489).

317. Ces deux noms il les a entrechoqués encore dans l'article intitulé : *Connaissait-on mieux la nature humaine au XVII<sup>e</sup> siècle après la Fronde qu'au XVIII<sup>e</sup> avant et après 89?* (22 septembre 1862) où, ayant écrit, à propos de Rousseau : « J'ai oublié le *Contrat social* de Rousseau, mais j'ai toujours présentes à l'imagination et à l'esprit tant de descriptions engageantes d'une vie saine, naturelle et sensée : puisse ce genre heureux d'existence, qui présuppose de si bons fondements, se propager plus encore ! » Il ajoute en note : « On m'objecte : Mais il y a bien des absurdités, bien des idées inapplicables chez Jean-Jacques et contraires aux dispositions de la nature humaine. Et moi je vous dis : les paradoxes du XVIII<sup>e</sup> siècle ont plus fait pour l'avancement de l'espèce que les magnifiques lieux communs du XVII<sup>e</sup>. Il fallait donner un heurt violent à a routine pour en sortir. Vous me parlez de Bourdaloue et de ses habiles descriptions morales. Eh bien, tout compte fait,

Rousseau renferme infiniment moins d'absurdités que Bourdaloue avec ses sermons en *trois points* et les subtilités inimaginables qu'il déduit de textes prétendus sacrés. Il fallait *désengainer* la morale de tout ce revêtement artificiel : de là quelques brisures. » (N. L. III, 235-236.)

318. *Chefs-d'œuvre oratoires*, p. 432-433.

319. *Ibid.*, p. 434.

320. Voir un parallèle entre Bourdaloue et Bossuet, p. 54-56 (article sur *Bossuet*, du 5 juin 1854, c'est-à-dire postérieur de six mois à peu près à l'étude sur *Bourdaloue*) et p. 72, article sur Bossuet du 31 mars 1856.

321. Voir sur Bourdaloue et Massillon p. 45 et 72.

322. *Le Sermon sur la Conversion* de Madeleine a été réimprimé récemment dans le choix de *Sermons de Bourdaloue* publié par M. Gonzague Truc. Paris, Bossard, 1921.

323. Dans son article *Etudes sur Blaise Pascal* (octobre 1848), Sainte-Beuve cite une appréciation de Vinet sur Bourdaloue : « Parlant du grand sermonnaire et de son existence cachée, en apparence si calme, si régulière, et d'où il ne nous est parvenu qu'une parole éloquente, M. Vinet a dit : « Quels Mémoires seraient plus intéressants que ceux de ce religieux, s'il eût pu songer à les écrire? Voir, c'est vivre, et Bourdaloue, ayant beaucoup vu, a beaucoup vécu. Et que savons-nous encore s'il ne vécut que par les yeux? Sa robe n'était pas cette doublure de chêne ou ce triple airain à travers lequel aucun dard ne peut pénétrer jusqu'au cœur. Le mouvement de ses artères n'était pas aussi calme et aussi régulier que l'ordonnance de ses discours. Bourdaloue était vif, il était prompt, impatient peut-être; quelques mots de son biographe, qui paraît l'avoir bien connu, laissent entrevoir qu'il y avait de la fougue dans son tempérament, et que, dans l'art de maîtriser son cœur, il déploya plus de force encore que dans l'art de maîtriser sa pensée. La régularité sévère, la facture savante d'une œuvre d'art n'est qu'au regard superficiel le signe d'un équilibre imperturbable de l'âme; les plus passionnés sont quelquefois les plus austères, et la force qui règle peut avoir le même principe que la passion qui entraîne et que l'enthousiasme qui crée. » (*Port. litt.*, III, 507.)

324. Dans son article du 23 juin 1851 sur *l'abbé Maury*, Sainte-Beuve écrit : « Il assigne à Bourdaloue son vrai rang pour l'admirable ordonnance des plans, la *belle et constante unité* des sujets, pour la parfaite et chrétienne justesse des développements, toujours en vue de la satisfaction de son auditoire. » (C. L. IV, 269). — Dans le même article, il écrit encore : « Maury... a remis à leur vraie place Bossuet, Bourdaloue, les vrais classiques de la chaire, » (p. 285); et : « Bourdaloue, plus égal et plus modéré [que Bossuet], nul ne l'a plus admirablement compris et défini que l'abbé Maury, dans la beauté et la fécondité incomparable de ses desseins et de ses plans, qui lui semblent des *conceptions uniques*, dans cet art, dans cet

empire de gouvernement du discours, où il est sans rival, dans cette puissance de dialectique, cette marche didactique et ferme, cette force toujours croissante, cette logique exacte et serrée, cette *éloquence continue du raisonnement*, dans cette *sûreté* enfin et cette *opulence de doctrine*. » [Cf. pour ces deux citations : MAURY : *Essai sur l'Eloquence de la chaire*, Paris, 1850, p. 267 et 266]. « Il est inépuisable ainsi à le reproduire et à l'exposer dans toutes ses qualités saines. On sent que c'est là son idéal préféré. Cette intelligence profonde de Bourdaloue me semble le chef-d'œuvre critique de Maury. » (O. 286.)

325. QUINTILLIEN : *de l'Institution oratoire*, liv. VII, chap. x (édit. Garnier frères II, 288).

326. Oraison funèbre de Henri de Bourbon prince de Condé. (*Œuv. complètes* I, 483.)

327. *Ibid.*, I, 488.

328. *Ibid.*, I, 493.

329. VAUVENARGUES : *Réflexions et Maximes* DXCIV, p. 446, et BOURDALOUE : *Oraison funèbre de Louis de Bourbon prince de Condé* (*Œuv. complètes* I, 518).

330. *Op. cit.* à la note 190 p. I-II.

331. Lettre du 25 avril 1687 à Bussy-Rabutin (*Lettres... VIII*, 47-49).

332. *Œuv. complètes*, I, 512-513.

333. *Ibid.*, I, 83.

334. Dans *Port-Royal* (I, 469), Sainte-Beuve mentionne incidemment « l'éloquence toute grave et saine des Bourdaloue et des Le Tourneux ». — Dans son article sur *Le Père Lacordaire orateur* (31 décembre 1849), parlant du genre du Sermon, Sainte-Beuve dit : « C'est Bourdaloue... qui, par les justes proportions, par la beauté de l'ordonnance et l'exactitude des développements, représente la perfection moyenne et complète de ce genre grave à son plus beau moment. Mais aujourd'hui, quand on lit Bourdaloue, (s'il faut être sincère), avec toutes ses qualités saines, solides, mais que ne relèvent en rien l'invention du détail et la fleur de l'expression, il ennuie. On a dit de Bourdaloue que c'est Nicole éloquent. Je dirai aussi : c'est le Despréaux de la chaire, mais un Despréaux en prose et dont les qualités essentielles et rassises, séparées de l'accent et de l'action n'ont conservé aucune vivacité, aucune fraîcheur. Cependant, quand on prend la peine de l'étudier, on y trouve les plus sérieux mérites. » Il reconnaît en Bourdaloue ce qui, dit-il, manque à Lacordaire : « C'est-à-dire cette suite égale, modérée, toujours satisfaisante à la réflexion, toute judicieuse, (le dogme une fois admis), » mais Lacordaire « enlève, il étonne, il conquiert, ou du moins il porte des coups dont on se souvient », tandis que, conclut Sainte-Beuve, « j'ai dit que Bourdaloue aujourd'hui relu, ennuie ». (C. L. I, 232.) Dans sa XXXVIII<sup>e</sup> *Chronique parisienne* (20 décembre 1843, il avait



écrit parlant de Lacordaire : « Il flatte son auditoire, il fait des compliments à son siècle, il se dit le *concitoyen* de tout le monde, cite des vers en chaire, loue Chateaubriand en face (qui est assis dans le *banc d'œuvre*) ; en un mot, Lacordaire fait d'autant plus le mondain qu'il est dominicain. Il sent le besoin de se faire pardonner son habit. Cet habit du moine, qui au moyen âge donnait de la liberté, en ôte aujourd'hui ; Lacordaire s'est gêné en s'encapuchonnant. En somme il manque de la première des qualités du prédicateur et du prêtre, *d'autorité*. Oh ! qu'un bon petit grain de Bourdaloue ferait mieux mon affaire. » (*Chroniques parisiennes*, p. 158-159.)

335. *Lettres...*, II, 448-449.

336. *Histoire de l'Académie française* par Pellisson et d'Olivet, édition de M. Ch.-L. Livet, II, 320-321.

337. Sur les rapports de Bourdaloue avec Boileau, Sainte-Beuve écrit : « Que fait-il donc [Boileau] à Auteuil ? Il y soigne sa santé, il y traite ses amis Rapin, Bourdaloue, Bouhours, (article sur *Boileau*, avril 1829 ; *Port. litt.*, I, 13-14) ; — dans l'article sur *Massillon* (26 septembre 1853) il dit que Bourdaloue était, aux yeux de Boileau, le parfait sermonnaire ». (Cf. page 331). Voir aussi la note 355.

338. Lettre de M<sup>me</sup> de Coulanges à M<sup>me</sup> de Sévigné, 24 juin 1695. (*Lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné*, X, 289.)

339. *Les Caractères*, édit. Garnier frères, p. 10.

340. Lettre du 24 août 1672 à M<sup>me</sup> de Scudéry. (Correspondance de Roger de Rabutin, comte de Bussy... nouvelle édition... avec une préface, des notes et des tables par Ludovic Lalanne Charpentier, II, 154. L'addition « Je l'attends à la persévérance, » aurait été mise à une lettre du 20 juin 1677 écrite aussi à M<sup>me</sup> de Scudéry. (Cf. *Op. cit.*, III, 283.)

341. Sermon pour le troisième dimanche de l'Avent (*Œuv. compl.*, I, 272). Ce sermon se trouve aussi dans les lectures spirituelles [de Bourdaloue] pour le temps de l'Avent (édit. Garnier frères, p. 217).

342. *Œuv. compl.*, I, 273 et *Lectures spirituelles*, p. 219.

343. *Œuv. compl.*, I, 274-276 et *Lectures spirituelles*, p. 221-223.

344. *Œuv. compl.*, I, 277 et *Lectures spirituelles*, p. 226.

345. Voir aussi sur Trévile (son portrait par La Bruyère et le sermon de Bourdaloue, mais avec moins de détails sur ce sermon que dans l'article des C. L.) *Port-Royal*, V, p. 81 à 89 (et aussi p. 40).

346. Sermon pour le onzième dimanche après la Pentecôte. *Œuv. compl.*, III, 423-424.

347. Dans *Port-Royal*, Sainte-Beuve a écrit : « On trouverait bien, dans les sermons de Bourdaloue, à dater de 1670, tel sermon sur la *Médisance*, tel autre sur la sévérité chrétienne,

où il y a des passages évidemment dirigés contre les *Provinciales* et à l'adresse de Pascal. Mais ces réponses indirectes, ces allusions vivement touchées, dont ne se faisait, certes, pas faute l'éloquent et habile prédicateur, n'étaient saisies que des personnes présentes et ne devaient s'imprimer que très longtemps après. » (II, 219-220 n.) Et : « Bourdaloue ne nous apparaît de loin et aujourd'hui que comme le plus grave et le plus modéré des prédicateurs ; à ses débuts pourtant, et dès son premier éclat, en 1670, il choqua par son éloquence bien des personnes. Sous ses définitions générales et ses peintures de moraliste, on cherchait souvent des noms propres, et l'on n'avait pas de peine à en trouver. Un jour, sous prétexte de la *Médiasance*, il s'attaquait à Pascal. » (V, 40.)

348. *Œuv. compl.*, III, 425.

349. Voir la note 355.

350. Sainte-Beuve fait encore allusion à cette attaque de Bourdaloue, dans son article de janvier 1835 sur *Molière* où il mentionne « l'indignation du sage Bourdaloue en chaire après le *Tartufe*, de Bourdaloue tout ami de Boileau qu'il était » ; (*Port. litt.*, II, 10) ; — puis au t. III de *Port-Royal* où il rappelle que Bourdaloue « anathémisa » Molière, (p. 267) ; que « Bourdaloue, du haut de la chaire, cria à la piété outragée » (p. 301), et où il écrit enfin plus longuement (p. 306-307) : « Le Jésuite Bourdaloue qui, à cette date de 1669, commençait à s'illustrer dans la chaire et qui y portait, sous le couvert de sa robe quelque chose de cette saine et ferme doctrine, trop aisément suspecte dans la bouche des Des Mares et des Singlin, Bourdaloue, en son sermon sur l'*Hypocrisie*, a désigné le *Tartufe* et l'a voulu flétrir. Il y prend à partie le libertin, qui a intérêt, dit-il, à se prévaloir de l'hypocrisie d'autrui pour montrer que les prétendus gens de bien ne sont pas meilleurs que lui-même : sûr moyen de rendre toute piété méprisable en la rendant douteuse : « Et voilà, chrétiens, ce qui est arrivé lorsque des esprits profanes et bien éloignés de vouloir entrer dans les intérêts de Dieu, ont entrepris de censurer l'hypocrisie... Voilà ce qu'ils ont prétendu, exposant sur le théâtre et à la risée publique un hypocrite imaginaire, ou même, si vous voulez, un hypocrite réel, et tournant, dans sa personne, les choses les plus saintes en ridicule, la crainte des jugements de Dieu, l'horreur du péché, les pratiques les plus louables en elles-mêmes et les plus chrétiennes. Voilà ce qu'ils ont affecté, mettant dans la bouche de cet hypocrite des maximes de religion faiblement soutenues, en même temps qu'ils les supposoient fortement attaquées ; lui faisant blâmer les scandales du siècle d'une manière extravagante ; le représentant consciencieux jusqu'à la délicatesse et au scrupule sur des points moins importants, où toutefois il le faut être, pendant qu'il se portoit d'ailleurs aux crimes les plus énormes ; le montrant sous un visage de pénitent, qui ne servoit qu'à couvrir ses infamies, lui donnant, selon leur caprice, un caractère de piété la plus austère, ce semble, et la plus exemplaire, mais, dans le fond, la plus mercenaire et la

plus lâche. Damnables inventions pour humilier les gens de bien, pour les rendre tous suspects, pour leur ôter la liberté de se déclarer en faveur de la vertu !... [*Chefs-d'œuvre oratoires*, p. 278-279].

351. BOURDALOUE : *Sermons* [choisis] publiés par M. Gonzague Truc, Paris, 1921; p. 75; — et MAUCROIX : Lettre du 4 février 1682 au chanoine Favart. (*Œuv. diverses*, publiées par Paulin Paris; Paris, 1854, II, 126.)

352. *Chefs-d'œuvre oratoires*, p. 216.

353. Sainte-Beuve a encore rapporté ce fait, et cité ce texte dans *Port-Royal*; et il y dit : « La princesse de Conti présente, témoigna hautement qu'elle n'était point édifiée de ce passage. Bourdaloue après le sermon crut devoir aller lui donner des explications, dont elle ne se montra que médiocrement satisfaite. » (V, 40.) Autre rappel dans l'article du 31 janvier 1857 sur les *nièces de Mazarin* (C. L. XIII, 384-385).

354. Voir la note 347.

355. Sur l'attitude de Bourdaloue envers le Jansénisme, Sainte-Beuve écrit, au t. II de *Port-Royal* : « Bossuet, aussi bien que Bourdaloue et les autres vrais Chrétiens de la seconde moitié du siècle, profitait de cette réforme dans la pénitence qui valait tant d'injures et de persécutions au grand Arnauld et qui, tout en triomphant jusqu'à un certain point, laissait au premier qui l'avait prêchée le vernis d'innovateur. En morale chrétienne, Bossuet adhérait donc volontiers à un côté du Jansénisme; mais, d'autre part, sur la dogmatique il s'en séparait profondément... Bourdaloue aussi, l'un de ceux qui, dans la pratique, usèrent le plus des maximes de la pénitence restaurée par Port-Royal et professée d'abord par le livre de la *Fréquente Communion*, Bourdaloue qui, en prêchant, satisfaisait si bien les amis des solitaires et les lecteurs de Nicole, se crut obligé, en plus d'un endroit, de noter le Jansénisme et de s'élever contre le dogme restrictif de la Prédestination, contre le Christ *aux bras droits*. Ainsi, dans cette *Exhortation* éloquente sur le Crucifiement : « Ce n'est pas sans mystère qu'un Dieu mourant ou qu'un Dieu mort y paroît les bras étendus et le côté percé d'une lance. Il veut, en nous tendant les bras, nous embrasser tous; et dans la plaie de son sacré côté il veut, comme dans un asyle certain, nous recueillir tous : je dis tous, et c'est ce que je ne puis trop vous redire afin que nul ne l'ignore; car, malheur à moi, si par une erreur insoutenable, j'entreprendois de prescrire des bornes aux mérites et à la miséricorde de mon Sauveur !... » (II, 154-156). [Cf. *Œuvres compl.* de Bourdaloue, IV, 285-286.]

Plus loin : « Dans l'affaire spéculative de la Grâce, le Jansénisme fut battu et condamné : dans l'affaire pratique de la Pénitence, qui concernait la discipline et touchait la morale, il s'en tira avec plus d'honneur et de fruit... Bourdaloue en particulier, le plus solide, le plus scrupuleux, le plus jansé-

niste des Jésuites, et de qui l'on a pu dire que c'était Nicole éloquent, lui que Boileau associait et subordonnait à la fois si délicatement à son amitié pour le grand Arnauld, en ces nobles vers :

« Enfin, après Arnauld, ce fut l'illustre en France  
Que j'admire le plus et qui m'aima le mieux »

et qui traçait pourtant d'Arnauld le portrait que nous avons vu. » [Ces vers sont dans une courte pièce : A M<sup>me</sup> La Présidente Lamoignon, sur le portrait du P. Bourdaloue, qu'elle m'avait envoyé (*Œuv.* de Boileau, annotées par G. Mongrédien; Garnier frères, édit. p. 245.) Sainte-Beuve les a encore rappelés au t. V de *Port-Royal*, p. 13 et 500 n. et dans son deuxième article sur *Bourdaloue* (voir p. 236); quant au portrait d'Arnauld, qui, en effet, au t. II du même ouvrage précède le texte que nous recueillons ici, on le trouvera dans la suite de cette note.] Mais Sainte-Beuve, que nous avons interrompu, continuait ainsi : « Bourdaloue, dans un endroit même de ses Pensées où il croit devoir se séparer de la doctrine réputée janséniste en la forçant un peu et la grossissant pour la mieux réfuter, — dans le célèbre chapitre sur le *petit nombre des Elus*, — s'écrie : « Non certes, il ne s'agit point seulement de les recevoir, ces sacrements si saints en eux-mêmes et si salutaires, mais il faut les recevoir saintement, c'est-à-dire qu'il faut les recevoir avec une véritable conversion de cœur; et voilà le point de la difficulté. Je n'entreprendrois pas d'approfondir ce terrible mystère et j'en laisserois à Dieu le jugement; mais, du reste, n'ignorant pas à quoi se réduisent la plupart de ces conversions de la mort, de ces conversions précipitées, de ces conversions commencées, exécutées, consommées dans l'espace de quelques moments où l'on ne connoît plus guère ce que l'on fait, de ces conversions qui seroient autant de miracles, si c'étoient de bonnes et de vraies conversions; et sachant combien il y entre souvent de politique, de sagesse mondaine, de cérémonie, de respect humain, de complaisance pour des amis ou des parents, de crainte servile et toute naturelle, de *demi-christianisme*, je m'en tiendrois au sentiment de saint Augustin, ou plutôt à celui de tous les Pères, et je dirois en général qu'il est bien à craindre que la pénitence d'un mourant qui n'est pénitent qu'à la mort, ne meure avec lui et que ce ne soit une pénitence réprouvée. » [*Le petit nombre des Elus*; *Opuscules* à la suite des *chefs-d'œuvre oratoires*, p. 519-520.] « Or, je le demande, que disait autre chose M. de Saint-Cyran à saint Vincent de Paul, qui pourtant, à ce qu'il paraît, s'en choquait comme d'un échec porté à l'efficace des sacrements? que sentait autre chose M. Le Maître, en entendant M. de Saint-Cyran en prière près du lit de mort de M<sup>me</sup> d'Andilly? que faisait Arnauld enfin, dans le livre de la *Fréquente Communion*, sinon ruiner la suffisance de ce *demi-christianisme* de bien des confrères de Bourdaloue? Bourdaloue, Bossuet, Massillon, sont donc, sur l'article de la Pénitence, des disciples certainement de saint Paul et des Pères, mais aussi du plus grand Arnauld, qui le



premier en rouvrit le canal dans le siècle, et en remit en circulation les maximes. » (*Port-Royal*, II, 189-191.)

Plaçons ici, entre parenthèses, un passage de la XI<sup>e</sup> *Chronique parisienne* du 18 mai 1843, où Sainte-Beuve a écrit : « Autour des trois ou quatre points de *droit* qui constituaient la jurisprudence gallicane, il s'était formé, à l'abri des parlements et de l'ancienne Université, une sorte d'esprit religieux modéré, assez libre, tout à fait tempéré, dans lequel de beaux génies avaient pu vivre et qui convenait aux raisons droites et modestes. On était soumis, on était croyant, et l'on discutait pourtant, on critiquait et on rejetait dans une certaine mesure. On n'était ni fanatique, ni superstitieux, tout en restant bon catholique. Vous voyez bien que je retrace un peu un idéal dont on s'approchait pourtant à ces époques de *Bossuet*, de *Bourdaloue*, de *Nicole*, de l'abbé *Fleury*, de *Massillon*. Les jésuites sages, comme *Bourdaloue*, étaient eux-mêmes gagnés par cet esprit, par cet air général qu'on respirait. (*Chroniques parisiennes*, p. 43.)

— Et, revenant à *Port-Royal*, voici le portrait d'Arnauld, qui se trouve au t. II en note aux pages 168 et 169, portrait « peu à son avantage, en laid, dit Sainte-Beuve, mais ressemblant, tracé de main de maître par *Bourdaloue* dans un sermon sur la *Sévérité chrétienne* » ; portrait « dans lequel la description, d'abord assez générale, se particularise peu à peu et finit par accuser, à ne pouvoir s'y méprendre, la figure d'Arnauld ». *Bourdaloue* dit donc : « On est sévère, mais, en même temps, on porte, dans le fond de l'âme, une aigreur que rien ne peut adoucir, on y conserve un poison mortel, des haines implacables, des inimitiés dont on ne revient jamais ; on est sévère, mais, en même temps, on entretient des partis contre ceux qu'on ne croit pas favorables, on leur suscite des affaires, on les poursuit avec chaleur, on ne leur passe rien, et, tout ce qui vient de leur part, on le rend odieux par les fausses interprétations ; on est sévère, mais, en même temps, on ne manque pas une occasion de déchirer le prochain et de déclamer contre lui. La loi de Dieu nous défend d'attaquer même la réputation d'un particulier ; mais, par un secret que l'Évangile ne nous a point appris, on prétend, sans se départir de l'étroite morale, qu'on professe, avoir droit de s'élever contre des Corps entiers, de leur imputer des intentions, des vues, des sentiments qu'ils n'ont jamais eus ; de les faire passer pour ce qu'ils ne sont point, et de ne vouloir jamais les connaître pour ce qu'ils sont ; de recueillir de toutes parts ce qu'il peut y avoir de mémoires scandaleux qui les déshonorent, et de les mettre sous les yeux du public avec des altérations, des explications, des exagérations, qui changent tous les faits, et les présentent sous d'affreuses images. (Cela rejaillissait à la fois sur *Arnauld* et sur *Pascal*, mais ce qui suit s'adresse au seul *Arnauld* : ) On est sévère, mais en même temps on est délicat sur le point d'honneur jusqu'à l'excès ; on cherche l'éclat et l'ostentation dans les plus saintes œuvres, et l'on y affecte une singularité qui distingue ; on est possédé d'une ambition qui vise à tout et qui n'oublie rien pour y parvenir ; on est bizarre dans ses volontés, chagrin dans ses humeurs, piquant

dans ses paroles, *impitoyable dans ses arrêts, impérieux dans ses ordres, emporté dans ses colères, fâcheux et importun dans toute sa conduite*. Ce qu'il y a de plus déplorable c'est qu'en cela souvent on croit rendre service à Dieu et à son Eglise, comme si l'on étoit expressément envoyé dans ces derniers siècles pour faire revivre les premiers, pour corriger les abus imaginaires qui se sont glissés dans la direction des consciences, et pour séparer l'ivraie du bon grain. Si un jour nous entendons Arnauld s'exprimer à son tour sur le compte de Bossuet avec une vivacité injuste nous ne nous étonnerons pas. »

356. Sermon *Sur la Sévérité de la Pénitence*. (*Lectures spirituelles pour le temps de l'Avent*; édit. Garnier frères, p. 271.)

357. Voir p. 268 le début de l'article de 1854 sur *Fénelon*.

358. Sainte-Beuve rapporte encore ce mot dans *Port-Royal* (II, 189 n.), et il ajoute, comme commentaire : « Ce sont là de ces mots spirituels qui ne prouvent rien. » Evidemment, d'autant plus qu'il ne s'agit peut-être pas de Bourdaloue. Dans une autre version de cette anecdote au lieu de Bourdaloue il est parlé « du père Gonnelieu, jésuite et prédicateur fort sévère ». (*Historiettes de Tallemant des Réaux*, édition de MM. de Montmerqué et Paulin Paris, V, 142).

359. *Op. cit.* à la note 356, p. 272.

360. Sermon sur la *Fréquente Communion*, pour le dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement (*Œuv. compl.* III, 283.)

361. Sainte-Beuve, dans l'un de ses articles sur le *Journal du marquis de Dangeau*, parle encore d'un autre sermon de Bourdaloue, prononcé à Versailles le jour de Noël de l'an 1686, et par lequel il termina sa station de l'Avent. Louis XIV venait de guérir d'une tumeur; la joie était générale, et Bourdaloue, écrit Dangeau, fit « un compliment au roi sur le rétablissement de sa santé, le plus touchant et le plus pathétique que j'aie entendu ». [*Mémoires et Journal du marquis de Dangeau*, Paris, 1830, I, 320.] « Guidé par lui [Dangeau], ajoute Sainte-Beuve, nous retrouvons cette péroration de Bourdaloue, et, en la remettant en son lieu et à sa date, nous en comprenons en effet le touchant et l'onction : « Mais encore une fois, ô mon Dieu ! s'écriait l'orateur sacré en terminant, c'est pour cela même que vous multiplierez les jours de cet auguste monarque, et que vous le conserverez, non seulement pour nous, mais pour vous-même; car, avec une âme aussi grande, avec une religion aussi pure, une religion aussi éclairée, avec une autorité aussi absolue que la sienne, que ne fera-t-il pas pour vous, après ce que vous avez fait pour lui; et par quels retours ne reconnaîtra-t-il pas les grâces immenses que vous avez versées et que vous versez encore tous les jours sur lui? Qu'il me soit donc permis, Seigneur, de finir ici en le félicitant de votre protection divine, et en lui disant à lui-même ce qu'un de vos Prophètes dit à un prince bien moins digne d'un tel souhait : *Rex, in æternum vive!* Vivez, Sire, vivez sous cette main de Dieu bienfaisante et toute-puissante, qui ne vous a jamais manqué

et qui ne vous manquera jamais. Vivez pour la consolation de vos sujets, et pour mettre le comble à votre gloire : ou plutôt, puisque vous êtes l'homme de la droite de Dieu, vivez, Sire, pour la gloire et pour les intérêts de Dieu... Vivez pour consommer ce grand dessein de la réunion de l'Eglise de Dieu...» [*Œuv. compl.*, I, 321-322.] Et comment en entendant de telles paroles proférées par une telle bouche, en ces heures propices et attendries de la convalescence, le cœur de Louis XIV aurait-il douté, et n'aurait-il pas cru marcher dans la voie droite, dans la voie commandée et nécessaire? (C. L. XI, 30.)

362. *Mém. et Journal de Dangeau*, publiés par Feuillet de Conches, Paris, Didot 1854 in-8°, I, 436.

363. *Ibid*, I, 233.

364. A la suite de ces opinions sur Bourdaloue, rappelons : 1° celle de l'abbé Maury, transcrite à la note 324; — 2° celle de l'abbé Legendre. Sainte-Beuve, dans son article du 15 janvier 1863, sur les *Mémoires de l'abbé Legendre, chanoine de Notre-Dame, secrétaire de M. de Harlay*, parlant du jugement de cet auteur sur des prédicateurs de son temps, écrit : « Il laisse le Père Bourdaloue à la première place où l'estime publique l'avait d'abord porté, quoiqu'il prétende n'avoir pas eu à se louer personnellement de lui; voici ce qu'il en dit : « Peut-être n'y a-t-il pas eu de prédicateur plus suivi que le Père Bourdaloue, — j'ajoute, ni qui ait plus mérité de l'être. Il avait un air prévenant; sa voix était d'une étendue prodigieuse; il prononçait fort vite, et cependant si distinctement, qu'on ne perdait pas une seule de ses paroles. Quoiqu'il gesticulât un peu trop, son action ne déplaisait pas. A l'égard de ses sermons, ils ont été accueillis par les acclamations de tous ceux qui les ont entendus, et on les a trouvés aussi beaux quand ils ont été imprimés. Ils ont été traduits en latin, en italien, en espagnol et en allemand; il n'y a pas jusqu'aux Protestants qui ne les estiment. Est-il une plus forte preuve d'un mérite extraordinaire?... » En ce qu'il dit là de la rapidité de prononciation et de la gesticulation continue et trop uniforme de Bourdaloue, l'abbé Legendre se trouve d'accord avec Fénelon dans ses *Dialogues sur l'Eloquence* [cf. second dialogue (édition Garnier frères, p. 42-44)], mais il n'en prodigue pas moins ses éloges à l'orateur; il n'y met pas les mêmes restrictions que ce suprême homme de goût qui avait le droit d'être si difficile. (N. L. V, 154-155.) — 3° L'opinion de Tocqueville, Sainte-Beuve la cite dans son article sur les *Œuvres* et la *Correspondance de Tocqueville* (7 janvier 1861) où il écrit : « Sur Gibbon, sur Bourdaloue, sur Bossuet, M. de Tocqueville a des appréciations qui méritent d'être retenues. On ne dit pas mieux en moins de mots : « Pour remettre mon esprit en équilibre, écrivait-il à M. de Corcelles (un esprit à la fois libéral et religieux, et à qui il savait que cela ferait plaisir), je lis toujours, de temps en temps, du Bourdaloue; mais je crains bien que le bon Dieu ne m'en sache pas beaucoup de gré, parce que je suis trop frappé du talent de l'écrivain et



trouve trop de plaisir à la forme de sa pensée. Quel grand maître, en effet, dans l'art d'écrire ! Je ne saurais trop, surtout, admirer l'art avec lequel il conduit ses auditeurs, sans les en avertir, à travers des images qui leur sont familières, vers les objets qu'il a en vue, et la perfection avec laquelle il fait correspondre exactement ces images matérielles avec les vérités invisibles qu'il veut faire comprendre. Je remarquais notamment l'autre jour, — dans le sermon *sur l'Aumône*, je crois, — une de ces comparaisons non indiquées. Elle est entre Dieu et le seigneur féodal ; cela m'a frappé, parce que je suis maintenant aussi savant qu'un feudiste en fait de féodalité. Dans cette matière si éloignée des habitudes de son esprit, Bourdaloue emploie avec une exactitude si rigoureuse, quoique non affectée, les termes justes, et ils s'appliquent si bien à ce qu'il veut dire, qu'il n'y a pas un des hommes de son temps auquel il ne rendît sensible sa pensée...

« L'adresse avec laquelle il varie les formes du langage pour soutenir et reposer l'attention de l'auditeur est véritablement merveilleuse. Où Bourdaloue, qui avait vécu si longtemps en province, avait-il pu acquérir ces finesses de l'art, et, parmi les qualités plus substantielles encore que celles dont je parle, le don de choisir le mot nécessaire (il n'y en a jamais qu'un), et de *vider*, pour ainsi dire, *la pensée de toutes les choses qu'elle contient* ? » Je le demande, un critique de profession qui se serait occupé de Bourdaloue, un abbé Maury, ou un Vinet, trouveraient-ils mieux ? » (C. L. XIV, 118-119.) — 4<sup>e</sup> L'opinion de Lamennais. Il écrivait à Sainte-Beuve : « Les Jésuites n'ont, que je sache, qu'un seul écrivain, et encore de second ordre, à citer : Bourdaloue. » (*Port-Royal*, III, 258.)

365. *Œuv. compl.*, VI, 587-588.

366. Sur Bourdaloue et La Bruyère, voir la note 345.

367. Lettre reproduite dans la vie de Bourdaloue par le Père Bretonneau. (Cf. *Chefs-d'œuvre oratoires*, p. 8.)

368. Deuxième Dialogue. (Édit. Garnier frères, p. 31 et 42-44.)

369. Il n'y est pas revenu. A peine une brève allusion (Voir p. 268.) Une dernière remarque : dans son article : *Les prochaines élections à l'Académie française* (20 janvier 1862), Sainte-Beuve écrit : « Dans la chaire, on cite pour leurs talents et leurs succès quelques pères jésuites ; mais, ceux-là, l'esprit de leur institut leur défend de songer à l'Académie : le grand Bourdaloue n'en a pas été. » (N. L. I, 408.)

## FÉNELON

370. Sur Fénelon, Sainte-Beuve a publié trois articles ; le premier, qui a paru le 1<sup>er</sup> avril 1850 dans le *Constitutionnel*, a été écrit à l'occasion de la publication des *Lettres et Opuscules*



*inédits* de Fénelon, il a été recueilli au t. II des C. L. Les deux autres, qui ne sont que les deux parties d'une même étude, ont paru les 27 mars et 3 avril 1854 dans le *Moniteur*; le premier traite de *La Correspondance spirituelle*, le deuxième de *La Correspondance spirituelle et politique* de Fénelon; ils ont été recueillis au t. X des C. L. Nous réimprimons ces trois articles et nous donnons en appendice un extrait sur *Fénelon précepteur du duc de Bourgogne*, de l'étude des 10 et 17 mars 1862 relative à l'ouvrage de Michelet : *Louis XIV et le duc de Bourgogne* (N. L. t. II).

Pour les textes de Fénelon nous nous référons, sauf indication contraire, aux éditions de ses œuvres qui ont été publiées par la librairie Garnier frères. Pour le reste nous renvoyons à l'édition de ses *Œuvres complètes*, publiées de 1848 à 1852 en 10 vol. in-8°. (Paris, J. Leroux et Jouby et Gaume frères; Lille, L. Lefort.)

371. Dans une note, ajoutée à son article du 20 septembre 1829 sur *La Fontaine*, Sainte-Beuve a écrit : « Voir aussi le joli thème, de Fénelon au duc de Bourgogne sur la mort de La Fontaine : *in Fontani mortem*. [*Opuscules divers* à la suite des *Dialogues sur l'Eloquence*, p. 350.] Tout y est indiqué, même le *molle atque facetum*, qui n'est autre que la rêverie. (*Port. litt.*, I, 68). Dans l'article du 17 mars 1862 sur *Louis XIV et le duc de Bourgogne*, après avoir rappelé que La Fontaine jouait aux fables avec le duc encore enfant, qu'il en composait sur des sujets choisis par le petit prince, et qu'il se déclarait « d'avance battu et vaincu », Sainte-Beuve écrit : « Et aussi, en récompense, quand La Fontaine meurt, on trouve parmi les thèmes ou les versions du jeune prince un très-joli morceau sur cette mort (*in Fontani mortem*), un centon tout formé de la fleur des réminiscences et des plus élégantes expressions antiques. On en a le texte ou le *corrigé* dans les *Œuvres* de Fénelon; et on y sent, en effet, sous le latin, la phrase svelte et courte, un peu trop courte et pas assez liée pour le latin, de Fénelon même. » (N. L. III, 133).

372. Lettre du 4 mai 1714. (*Correspondance littéraire de Fénelon avec Houdard de la Motte* à la suite du *Traité de l'Existence de Dieu*, p. 387.)

373. *Jugement de Fénelon sur un poète de son temps* [J.-B. Rousseau] à la fin de l'ouvrage cité à la note précédente, p. 393.

374. *Ibid.*, p. 392.

375. Lettre du 2 mars 1700. (*Œuv. complètes*, VIII, 344.)

376. Même lettre, p. 345.

377. Sainte-Beuve avait rapporté dans un article sur *Madame de Maintenon et la princesse des Ursins* (14 septembre 1826) que M<sup>me</sup> de Maintenon disait : « C'est moi qui ai attiré M. l'abbé de Fénelon sur la réputation de son mérite : quel

déplaisir ne m'a-t-il pas attiré! » et il ajoute : « Dévouée jusqu'à la superstition à la volonté de Louis XIV elle n'osait se commettre en rien de peur de lui déplaire. » (P. L. I, 151.)

378. « Que s'il [Saint-Simon] arrive aux plus grandes figures, son pinceau s'y égale aussitôt et s'y proportionne. Ce Fénelon, qu'il ne connaissait que de vue, mais qu'il avait tant observé à travers les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, quel incomparable portrait il en a donné! » (Notice pour *Les Mémoires de Saint-Simon*, 1856; C. L. XV, 438.)

379. *Mémoires*, XXV, 57.

380. *Ibid.*, XXVI, 74.

381. *Ibid.*, XXII, 306.

382. *Ibid.*, XXII, 326. — Voir l'Appendice.

383. Cf. *Œuv. compl.*, t. VII. — Une édition des *Écrits politiques* de Fénelon, avec une Introduction et des Notes de M. Ch. Urbain, a paru en 1921 (Editions Bossard).

384. *De l'Education des filles* (à la suite des *Dialogues sur l'Eloquence*) (chap. V, p. 194).

385. Voir la note 12.

386. *Instructions et Avis sur divers points de la morale et de la perfection. Œuv. complètes*, VI, 120; Cf. aussi : *Explication de quelques expressions tirées des lettres de Fénelon à Madame de Maintenon* (*Œuv. compl.*, VIII, 500).

387. Ouvrage imprimé à la suite des *Dialogues sur l'Eloquence* (Edition Garnier frères). Sainte-Beuve a parlé à plusieurs reprises, mais toujours brièvement, de cet ouvrage de Fénelon; c'est-à-dire des effets de l'éducation selon Fénelon :

1<sup>o</sup> Dans un article sur un livre de M. L. Aimé Martin, *de l'Education des mères de famille*, il écrivait : « Fénelon qui fut un si hardi novateur sous des formes si insinuantes et si adoucies, avait donné le premier d'admirables conseils dont l'excellence n'a pas été surpassée; la femme, telle qu'il l'élève et qu'il la forme, serait encore le plus achevé modèle et comme le trésor de la famille chrétienne. Après lui on n'a parlé différemment qu'en sortant plus ou moins du christianisme. » (P. L. II, 264.)

2<sup>o</sup> Dans un article du 14 octobre 1850 sur les *Œuvres de M<sup>me</sup> de Genlis*, il rappelle, — pour dire que jamais on ne l'a eue « à un moindre degré », — « cette pudeur sur la science que Fénelon recommande aux femmes et qu'il leur voudrait vive et délicate, presque à l'égal des autres pudeurs » (C. L. III, 25).

3<sup>o</sup> Dans un article du 9 juin 1851 sur *M<sup>me</sup> de Lambert*, Sainte-Beuve cite (il s'agit ici non pas de l'éducation des filles, mais de celle des jeunes gens) un passage de Fénelon jugeant les « *Avis de M<sup>me</sup> de Lambert à son Fils* : « L'honneur, la probité la plus pure, la connaissance du cœur des hommes, règnent dans ce discours... Je ne serais peut-être pas tout à fait d'accord avec elle sur toute l'ambition qu'elle demande

de lui; mais nous nous raccommoderions bientôt sur toutes les vertus par lesquelles elle veut que cette ambition soit connue et modérée. » (C. L. IV, 221.)

4° Dans l'article du 5 septembre 1853 sur l'*Histoire de la Maison royale de Saint-Cyr* par M. Théophile Lavallée, où il dit, sans intention de reproche, que : « *Esther*, avec ses conséquences mondaines et l'élite des profanes qu'elle introduisait fut une imprudence, une distraction, peut-être une faute du premier Saint-Cyr, » Sainte-Beuve dit encore : « Du passage de Racine et de celui de Fénelon à Saint-Cyr, il résulta (toujours au point de vue de la fondation et du but), plusieurs inconvénients au milieu des grâces. Fénelon y développa le goût de la dévotion fine, subtile, à l'usage des âmes d'élite; Racine, sans le vouloir, y fit naître le goût des lectures, de la poésie et de ces choses dont le parfum est si doux, mais dont le fruit n'est pas toujours salubre. » (C. L. VIII, 482.)

5° Dans un article du 6 novembre 1854 sur l'*Education des Filles*, par M<sup>me</sup> de Maintenon, il revient sur la même remarque : « *Esther* et Fénelon furent deux tempêtes pour Saint-Cyr. Une dévotion subtile, recherchée, fuyant les voies communes y pénétra avec Fénelon et M<sup>me</sup> Guyon et il fallut en venir aux sévérités et aux retranchements inexorables envers quelques membres devenus rebelles. ... Avec *Esther*, il y avait eu un enchantement plus insensible et comme une légère ivresse [poétique et mondaine] de la communauté tout entière. » (C. L. XI, 113-114.)

6° Dans *Port-Royal*, Sainte-Beuve dit que « bien loin de chercher à s'accabler » de « mille difficultés inutiles, on pensait à Port-Royal « qu'il faut tellement aider les écoliers en tout ce qu'on peut, qu'on leur rende l'étude même, s'il est possible, plus agréable que le jeu et les divertissements ». (Préface attribuée à Guyot en tête des *Billets que Cicéron a écrits* (1668). » Sainte-Beuve ajoute : « Fénelon (*Education des Filles*, chapitre V. [p. 186] donne les mêmes conseils, et il a été devancé en ceci par Port-Royal. » (III, 511-512.)

388. Cf. l'édition Garnier frères, p. 202-253.

389. *Explication*... (mentionnée à la note 385. *Œuv. compl.*, VIII, 500 et suiv.).

390. JOUBERT : *Pensées*. Jugements littéraires; Écrivains religieux, XVIII, p. 354 (Perrin et C<sup>ie</sup>).

391. Cf. le chevalier de RAMSAY : *Histoire de la vie et des ouvrages de Fénelon*, La Haye, in-12, 1723.

392. *Œuv. complètes*, VIII, 234.

393. Cf. PLIN LE JEUNE : *Lettres*, liv. VI, xxvii (édit. Garnier frères, p. 236).

394. Sainte-Beuve fait aussi allusion à ce goût de Fénelon pour Horace et à ce qu'il écrivait de ce poète à Destouches, dans son article du 29 mai 1854 sur *Bossuet*. Voir note 397, 12° et 13°.

395. Lettre du 28 novembre 1711 (*Œuv. complètes*, VIII, 36). Mot rappelé encore dans l'article sur l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, de Thiers; 26 août 1861; C. L. XV, 281.

396. Lettre du 11 janvier 1712 (*Œuv. compl.*, VIII, 43). Les strophes d'Horace citées dans cette lettre sont les strophes V et VIII de l'ode à Auguste, la 5<sup>e</sup> du liv. IV (*Œuv. compl.* d'Horace, édit. Garnier frères, p. 48). La stance de Malherbe ce sont quatre vers de l'ode *pour le roi allant en Limousin*, dont le premier est :

Ces veilles cesseront un jour au sommet de nos tours.

(*Poésies*, édit. Garnier frères, p. 15.)

397. Sur le sens qu'avait Fénelon de l'antiquité voici quelques textes de Sainte-Beuve :

1<sup>o</sup> « Fénelon n'excelle pas dans les traductions d'Homère » (26 juin 1827; article sur *Tacite*; P. L. I, 234).

2<sup>o</sup> Après avoir dit que « La Fontaine, sans y songer, était alors bien plus grec que tous de sentiment et de génie », il ajoute : « Surtout Fénelon l'est par goût, le délicat, le fin, le négligent, d'un tour simple et divin, il l'est dans son *Télémaque*, dans ses essais de traduction d'Homère, ses *Aventures d'Aristonous*; il l'est partout, par une sorte de subtilité facile et insinuante qui pénètre et charme : c'est comme une brise de ces belles contrées qui court sur ces pages. » (5 mai 1840, article sur *Maurice de Guérin*; P. L. III, 389-390.)

3<sup>o</sup> « Aucun de nos écrivains depuis Fénelon n'avait eu à ce degré [au degré où l'avait Chateaubriand] l'intelligence vive du génie grec et, si Fénelon en avait goûté et rendu surtout les grâces simples et l'attique négligence, il était réservé à notre glorieux contemporain d'en exprimer plutôt les lignes grandioses et la sublimité primitive. » (27 janvier 1843, article sur *Homère*; P. C. V, 328.)

4<sup>o</sup> « Dans les manières de la sentir [la poésie grecque] et surtout d'oser la rendre depuis le xvi<sup>e</sup> siècle en France, on compterait différents temps et comme divers degrés d'initiation avant d'arriver à son expression toute nue et toute simple, à laquelle on n'est pas encore venu. Racine, certes, la sentait tout entière, mais il ne la rendait pas également, et il l'accommodait plus ou moins à l'usage de son temps, selon ce qu'on en pouvait porter autour de lui. Fénelon eût osé davantage, au moins dans les portions de naïveté et de grâce simple. La Fontaine cheminait, mais d'instinct seulement, dans le même sens. Plus tard, l'abbé Barthélemy ne s'aperçut pas qu'il se souvenait beaucoup trop du cercle de Chanteloup, en nous reconduisant jusque dans Athènes. » (15 décembre 1845, article sur *Méléagre*; P. C. V, 409.)

5<sup>o</sup> « Les anciens lui étaient [à Montesquieu] un culte. Il ne connut jamais beaucoup cette première antiquité simple, naturelle, naïve, de laquelle Fénelon était, parmi nous, comme un contemporain dépaycé. » (18 octobre 1852, article sur *Montesquieu*, C. L. VII, 43.)



6° « Au dix-septième siècle, la Grèce ne fut pas aussi bien comprise ni aussi fidèlement retracée qu'on se le figure : Boileau qui, à la rigueur, entendait Homère et Longin, est cependant bien plus latin que grec; Racine, dans ses imitations de génie et en s'inspirant de son propre cœur, n'a reproduit des anciens chefs-d'œuvre tragiques que les beautés pathétiques et sentimentales, si l'on peut dire, et il les a voulu concilier aussitôt avec les élégances françaises. Fénelon seul, sans songer à copier ni à inventer, et par une simplicité naturelle de goût, a retrouvé sous sa plume et recommencé facilement la Grèce. » (13 décembre 1852; article sur *l'abbé Barthélemy*; C. L. VII, 216.)

7° « A continuer, après le siècle de Ronsard, d'adresser cette question à nos poètes et auteurs en renom : « Lisez-vous Homère? aimez-vous Homère? » ... c'est à Fénelon qu'il en faut venir pour posséder l'esprit familier et adouci d'Homère, tout ce qui pouvait alors se naturaliser de lui en France et y être à l'usage de chacun dans une prose suave et persuasive. » (20 octobre 1855, article sur *Pierre de Ronsard*; C. L. XI, 80).

— Deux textes aussi dans *Chateaubriand et son groupe littéraire*.

8° « Sainte-Beuve vient de parler du « côté d'art relevé, revenant à l'antique » de l'auteur d'*Atala*, » qu'il appelle « quelqu'un qui a lu la Bible, qui a lu Homère et qui en a senti la grandeur ». Il ajoute : « L'inconvénient, c'est d'avoir à chercher ces beautés simples ou grandioses, en y remontant avec effort, plutôt que de les rencontrer, directement, de première venue : mais cet inconvénient, à peu près inévitable, devient un caractère inhérent à toutes les secondes ou troisièmes époques et c'est pour cela que nous ne sommes pas en 1800 à l'aurore d'un grand siècle mais seulement au début de la plus brillante des périodes de déclin.

« A une grande époque, laquelle pourtant était à quelques égards une époque seconde, Fénelon avait trouvé par l'étude, par la puissance d'imitation [en note : « expression de M. Villemain, qui excelle à ces alliances de mots »], mais sans apparence d'effort ni même de réflexion, et il avait épanché dans son *Télémaque* le sentiment de ces primitives beautés.

« Quand j'ai dit que nul écrivain au XVIII<sup>e</sup> siècle n'avait pressenti cette poétique élevée et tout à fait digne de son nom, que Chateaubriand remettait en lumière, je me trompe; il y en avait un qui l'avait retrouvée dans la pratique, avec plus d'art que Fénelon et pourtant, comme lui, avec une sorte de simplicité instinctive, je veux parler de Bernardin de Saint-Pierre et de sa chaste et idéale manière se couronnant volontiers de l'image antique et rajeunie. Mais l'indiscrétion et la fusion même d'où cet art s'était offert avaient empêché d'en remarquer tout le prix. » (I, 200-201.)

9° « Tout le fonds de la critique française, en ce qui concerne l'antiquité, se résumerait en un petit nombre de volumes qui ont peu à peu formé notre rhétorique. » Entre autres exemples : « Fénelon, dans la *Lettre à l'Académie*, ouvrage solide sous une

forme charmante, a cueilli la fleur des plus beaux passages des Anciens. » (*Op. cit.*, I, 320-321.)

— Et quelques textes aussi épars dans *Port-Royal* :

10° « A Fénelon il seyait de traduire Homère. » (II, 362.)

11° « Il [Nicole] n'a pas, pour la belle Antiquité, ce culte délicat qui honore à nos yeux Racine et Fénelon. » (IV, 417.)

12° Comparaison entre Fénelon et Du Guet : « Il [Du Guet] n'a cessé de côtoyer Fénelon, mais du côté de l'ombre et dans un demi-jour conforme à la ligne janséniste... Dans cette allée où ils marchent l'un et l'autre, Fénelon est du côté de la lumière et du soleil, Du Guet est du côté de l'ombre. Du Guet n'a voulu et n'a pris de la lumière et du rayon que la chaleur et la vie, l'usage intérieur essentiel, le foyer, non l'éclat ni la couleur. Avec la distinction et la délicatesse qui leur sont propres et communes à tous deux, Fénelon a, de plus que Du Guet, une élévation et une légèreté naturelle et primitive de talent, un essor insensible mais irrésistible, des ailes dont il ne se sert pas, mais que l'on sent, qui le soulèvent même quand il ne fait que cheminer, et qui lui donnent en ces moindres pas, cette démarche angélique et presque divine. Fénelon a en lui un fonds d'atticisme, d'hellénisme intime, qui se trahit et qui transpire. Il a, quoi qu'il fasse, une réminiscence flottante d'Homère, une habitude incurable d'Horace, ce sentiment du fin et de l'aimable qui ne l'abandonne jamais, qui l'avertit tout bas, même en matière spirituelle, qui arrête sa plume à temps et qui lui dit : *Rien de trop, c'est assez*. Même quand il parle le langage de saint Paul, il y a un ressouvenir lointain (et pas si lointain !) d'Eucharis, la grâce heureuse. La Cymodocée de Fénelon est chrétienne, mais elle a été Cymodocée.

« Rien de tel en Du Guet... » (VI, 46-47).

13° Dans *Mes Poisons* : « Fénelon a en lui un fonds d'atticisme, d'hellénisme intime qui se trahit, et qui transpire. Il a, quoiqu'il fasse, une réminiscence flottante d'Homère, une habitude incurable d'Horace, ce sentiment du fin et de l'aimable qui ne l'abandonne jamais. » (P. 27.)

14° Enfin : « La Fontaine et Fénelon, s'ils ne l'avaient pas vue, avaient deviné la Grèce. » (Octobre 1868, article sur *Eugène Gandar* ; N. L. XIII, 364.)

— Parmi les Latins, on a déjà rencontré Horace et Tacite. Voici Catulle. D'abord dans l'article du 15 décembre 1845 sur *Méléagre* : « Catulle, qu'on ne peut nommer sans avoir horreur de ses obscénités, a écrit Fénelon en cette même lettre qu'il m'arrive d'invoquer souvent, est au comble de la perfection pour une simplicité passionnée; » et il cite un distique sur Lesbie. (P. C. V, 426.) [cf. Catulle : LXXXVI : *De amore suo* (*Œuvres de Catulle*... édit. Garnier frères, p. 108); puis : « Il [Catulle] est au comble de la perfection (Fénelon l'a dit) quand il fait parler son désespoir; » (article du 15 décembre 1855 sur les *Œuvres de Voiture*, C. L. XII, 206); — enfin, dans l'article du 23 novembre 1863 sur les *Œuvres de Louise Labé*. Sainte-Beuve rappelle les deux vers de Catulle et que « Fénelon les donnait, comme un modèle de simplicité

passionnée ». (N. L. IV, 307). — Et voici Tércence. Dans son article sur *Tércence* du 10 août 1863, Sainte-Beuve cite la sc. vi du 1<sup>er</sup> acte de l'*Adrienne*, et il ajoute : « Ce sont là de ces passages qui ravissaient Fénelon : « Tout ce que l'esprit ajouterait à ces simples et touchantes paroles ne ferait, dit-il, que les affaiblir. » Quelques pages plus loin, il cite cet autre jugement de Fénelon sur Tércence : « Une naïveté inévitable qui plaît et attendrit par le simple récit d'un fait commun. » (N. L. V, 351 et 357.) Un peu plus loin encore (p. 367) recherchant quels sont « les écrivains attiques en français dont nous puissions comparer sans trop de contresens la diction à celle de Tércence » il nomme comme en étant « certainement » M<sup>me</sup> de La Fayette, Fénelon, M<sup>me</sup> de Caylus, auxquels il ajoute Lesage pour *Gil Blas*, l'abbé Prévost pour *Manon Lescaut*.

398. HORACE : *Odes*, I, xxiv (*Œuv. compl.*, p. 27).

399. *Œuv. compl. de Fénelon*, VIII, 48.

400. Lettre du 25 février 1712 (*Ibid.*, VIII, 48).

401. Lettre du 3 mars 1712 (*Ibid.*, VIII, 53).

402. Lettre du 10 janvier 1714 (*Ibid.*, VIII, 207).

403. Lettre du 6 février 1714 (*Ibid.*, VIII, 220).

404. Lettre du 10 mars 1714 (*Ibid.*, VIII, 229).

405. Lettre du 30 août 1714 (*Ibid.*, VIII, 249).

406. Lettre du 24 septembre 1714 (*Ibid.*, VIII, 252).

407. Lettre du 1<sup>er</sup> novembre 1713 (*Ibid.*, VIII, 195).

408. Lettre du 12 avril 1714 (*Ibid.*, VIII, 233).

409. Lettre du 22 novembre 1714 (*Ibid.*, VIII, 258).

410. Lettre du 18 décembre 1714 (*Ibid.*, VIII, 259).

411. Lettre du 16 janvier 1714 (*Op. cit.* à la note 372). — Cf. VIRGILE, Eglogue III (*Œuv. complètes*, édit. Garnier frères, I, 109).

412. Sur Fénelon et Homère, voir la note 397.

413. Sur Bossuet Fénelon, voir la note 51.

414. Dans un article sur les *Mémoires de l'abbé Legendre* (15 juin 1863), Sainte-Beuve, disant que l'on est loin, avec cet abbé, « de cette inspiration que demandait Fénelon à l'orateur sacré », en prend occasion de citer un passage des *Dialogues sur l'Eloquence*, de Fénelon, non sans le faire précéder d'un commentaire épigrammatique. Il dit donc : « Je ne serais pas étonné que ce fût après avoir entendu quelqu'un des sermons prêchés par l'abbé Legendre que Fénelon ait écrit : « Il serait à souhaiter qu'il n'y eût communément que les pasteurs qui donnassent la pâture aux troupeaux selon leurs besoins. Pour cela, il ne faudrait d'ordinaire choisir pour pasteurs que des prêtres qui eussent le don de la parole. Il arrive, au contraire, deux maux : l'un, que les pasteurs muets ou qui parlent sans



talent sont peu estimés; l'autre, que la fonction de prédicateur volontaire attire dans cet emploi je ne sais combien d'esprits vains et ambitieux... A quel propos tant de prédicateurs jeunes, sans expérience, sans science, sans sainteté? » (N. L. V, 157.)

415. Dans un article sur *les Variétés littéraires, morales et historiques de M. de Sacy* (28 juin 1858), Sainte-Beuve, à propos d'un jugement de Sylvestre de Sacy sur *Télémaque*, écrit : « Sur le *Télémaque*, il y a tant de gens qui, après l'avoir lu enfants, l'ont oublié ou qui le rejettent d'un air d'ennui s'ils essayent de le relire, qu'on est surpris d'abord de voir un homme si sage et que de loin on jugerait un peu froid (pour ceux qui le connaissent, il ne l'est pas du tout), nous raconter comment il a passé par trois impressions successives au sujet du livre relu, et nous faire l'histoire de ces trois époques, de ces trois âges du *Télémaque* en lui. C'est de sa part toute une confession, comme il l'appelle. Heureux ceux qui n'en ont pas à faire de plus grave ni de plus contagieuse ! On sourit en commençant à lire; peu à peu la verve et la sincérité du narrateur nous gagnent, et l'on finit, au milieu de tant de soucis plus pressants, de tant d'intérêts du jour qui nous tirent et nous sollicitent, par se laisser aller de bonne foi, jusqu'à concevoir avec lui des doutes sur la parfaite convenance des deux portraits de Nestor et de Philoctète, placés à travers l'action et venant interrompre ou retarder le combat d'Adraste et de Phalante. Questions à faire envie aux Le Batteux, aux Tourne-mine, et aux Porée, et qui nous reportent à l'âge d'or des Lettres ! L'opinion définitive de M. de Sacy sur le *Télémaque* me paraît, à dire vrai, un peu exagérée. Je suis bien de son avis sur la simplicité de Fénelon, laquelle n'est pas une simplicité primitive, mais plutôt celle d'une grâce exquise et peut-être d'une coquetterie accomplie; mais je ne saurais admettre que le *Télémaque* soit le comble et le chef-d'œuvre de l'esprit. Oh ! s'il avait lu l'*Odyssée*, non pas comme tout le monde la lit (« j'ai lu, dit-il, Homère comme tout le monde »), mais comme il lit Cicéron, qu'il eût rabattu de cet éloge ! Je lui sais gré toutefois d'avoir remué ainsi des idées dans un sujet si connu, et d'avoir parlé avec tant de jeunesse sur un livre d'enfance. » (C. L. XIV, 186-187.)

Dans un article sur *M<sup>me</sup> Dacier* (6 mars 1854) après avoir dit que, pour l'ensemble, M<sup>me</sup> Dacier est le « traducteur qui donne le plus l'idée d'Homère » il ajoute : « Je ne veux pas dire un blasphème : certes, Fénelon a bien autrement d'esprit et de talent dans la moindre de ses phrases que M<sup>me</sup> Dacier dans tout son style; son *Télémaque* est souvent du plus charmant Homère et toutefois, dans l'élégance de Fénelon, dans ce que sa phrase a de plus léger, de plus mince, il y a un certain dé accord fondamental avec l'abondance impétueuse et le plein courant d'Homère. Il en a passé au contraire quelque chose dans l'œuvre d'étude et de prud'homie de M<sup>me</sup> Dacier. Je parle surtout de son *Iliade*. » (C. L. IX, 491.)

Dans son article du 15 septembre 1834 sur *Ballanche*, Sainte-Beuve avait dit : « La Harpe avait été fort frappé que, dans le



livre du *Sentiment*, l'auteur eût appelé l'Élysée du *Télémaque* un véritable paradis chrétien; il lui envoyait cette idée : « Moi qui ai fait un éloge de Fénelon, je n'ai pas songé à cela, s'écriait-il, et voilà qu'un jeune homme a mieux trouvé : le *Seigneur est avec ceux qui font le bien!* » La Harpe, devenu dévot, aimait à citer les Psaumes. » (P. C. I, 14.)

Dans un compte-rendu de l'ouvrage : *Dangers de la situation actuelle en France* par M. Maurize, Sainte-Beuve a écrit : « Ce qui m'a le plus scandalisé, je l'avoue, ce sont ces phrases blasphématoires sur les maximes libérales de Fénelon : « Je viens d'appuyer la thèse par un aperçu des sottises dogmatiques du *Télémaque*; le bonhomme Fénelon ne se doutait pas des résultats qu'aurait, en 1789, sa doctrine essayée en France. » (*Chronique littéraire* : 15 février 1833; P. L. II, 168).

416. *Les Natchez* à la suite d'*Atala* (Édit. Garnier frères, p. 238).

417. Dans *Chateaubriand et son groupe littéraire*, à propos du reproche d'invraisemblance qu'il fait à cet auteur, Sainte-Beuve cite, entre autres exemples, celui-ci. Il écrit : « Quand il nous donne à entendre que le sauvage Chactus a été l'hôte familier de Fénelon, et a goûté comme familières les beautés de Bossuet ou de Racine, il passe toutes les bornes dans le fictif et le composite. Même dans le poème, j'aimerais plus de vérité. » (I, 207.)

418. *Discours de réception*, à la suite des *Caractères* (édit. Garnier frères, p. 407).

419. Voir article du 3 octobre 1853 sur *Massillon* : Massillon continuateur de Fénelon (p. 348).

420. *Discours de réception à l'Académie française* où Fénelon succédait à Pellisson (dans le volume, *De l'existence de Dieu*, p. 367).

421. Voir la note 397, 10..

422. *Sermon pour la fête de l'Épiphanie*, 6 mai 1685, dans le volume : *De l'existence de Dieu* (p. 288 et p. 300).

423. En dehors de ces articles mêmes, Sainte-Beuve n'a fait que de brèves et de rares allusions au mysticisme de Fénelon. On a vu l'une d'elles p. 237, dans l'article sur *Bourdaloue*. — On en trouve une autre, assez vague, dans l'article du 26 juin 1854 sur *saint Martin le philosophe inconnu* : « Le rire, en général, va peu aux mystiques; on se figure malaisément un Fénelon jovial et en belle humeur. » (C. L. X, 260.) — Et dans *Port-Royal*, où on voit mentionnée, en passant, la « mysticité affectueuse de Fénelon ». (V, 373.)

424. Lettre du 11 juin [1686?] (*Œuv. complètes*, VIII, 593).

425. Lettres du 20 octobre 1689 et lettre CCIX non datée [1690]. *Ibid.*, VIII, 595 et 598.

426. Lettre du 21 mars 1690 (*Ibid.*, VIII, 597).

427. Lettre du 28 mai [avant 1695]. (*Ibid.*, VIII, 598.)  
 428. Même lettre, p. 599.  
 429. Même lettre, p. 599.  
 430. *Œuv. complètes*, VII, 326.  
 431. Lettre de CCIX, non datée [1690] (*Ibid.*, VIII, 598.)  
 432. Lettre du 28 mars 1693 (*Ibid.*, VIII, 610).  
 433. Lettre du 28 mai [avant 1695] (*Ibid.*, VIII, 598).  
 434. Sur Tréville voir p. 228-234 et note 34.  
 435. Lettre du 10 décembre 1686 (*Œuv. compl.*, VIII, 593).  
 436. Lettre du 17 septembre 1691 (*Ibid.*, VIII, 604).  
 437. Lettre du 17 juin 1691 (*Ibid.*, VIII, 602).  
 438. Lettre du 17 novembre 1690 (*Ibid.*, VIII, 601).  
 439. Lettre du 15 novembre 1691 (*Ibid.*, VIII, 607).  
 440. Lettre du 22 décembre 1691 (*Ibid.*, VIII, 607. Cf. aussi lettre du 9 septembre 1691, p. 604).  
 441. Lettre du 21 mars 1692 (*Ibid.*, VIII, 608).  
 442. Lettre CCXXXVIII (sans date) (*Ibid.*, VIII, 613 et 614)

443. Sur la foi chrétienne de Fénelon, Sainte-Beuve a écrit (article du 16 janvier 1865 : *Entretiens sur l'histoire : Antiquité et moyen âge*, par M. J. Zeller : « Je conçois au moyen âge de grandes intelligences, de celles qui sont surtout de grands talents, je les conçois comme n'ayant jamais dépassé ni essayé de franchir le cercle rigoureux que la foi traçait autour d'elles ; mais je ne comprends plus pareille chose au xvii<sup>e</sup> siècle. Que je prenne Pascal, que je prenne Fénelon, je les trouve chrétiens, et des plus sincères assurément ; mais ils se sont fait ou ils ont dû se faire, un jour ou l'autre, les objections ; ils en ont triomphé l'un avec éclat et violence, comme un lutteur, l'autre avec plus de douceur et d'insinuation et par la tendresse. » (N. L. IX, 296-297.)

444. Dans ces articles sur Fénelon, on a déjà vu deux allusions à saint François de Sales (voir la note 46). Voici quelques textes de *Port-Royal* où les noms de ces deux auteurs se trouvent encore rapprochés :

A un endroit, Fénelon y est appelé le « fils spirituel de saint François de Sales » (I, 214) ; — ailleurs, Sainte-Beuve parle de la façon dont saint François de Sales entendait le christianisme et à laquelle on « rattache irrésistiblement le nom de Fénelon » (I, 221) ; — ailleurs encore, il dit que « cette alliance entre l'onction affectueuse et une certaine finesse diplomatique [qu'il constate chez saint François de Sales] se retrouve, assez évidente également, chez Bérulle, et bien davantage chez Fénelon ». (I, 257.)

445. Cf. pour le premier de ces textes : Lettre du 25 février 1610 à M<sup>me</sup> de Chantal (*Œuv. compl.*, XIX, 252 ; — pour le

troisième : Lettre du 29 décembre 1606 à une dame mariée (*Lettres spirituelles*, I, 129-130).

446. Lettre du 21 mai 1713 (*Œuv. compl.*, VII, 384).

447. Lettre du 21 mars 1692 (*Ibid.*, VI, 608).

448. *Œuv. complètes*, VII, 327.

449. Lettre du 4 juillet 1695 (*Ibid.*, VIII, 614).

450. *Mémoires* de Saint-Simon, XXIII, 190.

451. Sur les sentiments de Fénelon à l'égard de Port-Royal, Sainte-Beuve, dans son *Port-Royal*, écrit :

1° « Fénelon, très attentif et très ennemi [du Jansénisme], avait été fort frappé du renouvellement de zèle et de force dans ce parti, qu'on croyait abattu et qui reprit une nouvelle vigueur dans les premières années du siècle. Il le redoutait principalement aux approches d'un nouveau règne et d'une minorité; il imaginait même toutes sortes de plans pour le combattre, jusqu'à vouloir faire en sens inverse ses espèces de *Provinciales*. Mais il ne craignait rien tant que ce Jansénisme *radouci et mitigé* qui aurait eu trop de facilité pour se glisser sous le Gallicanisme, et assez de sagesse pour ne pas tout compromettre. Ce Jansénisme *radouci et mitigé*, mais qui avait peu de chance de se faire accepter des nouveaux venus dans le parti, était celui de Du Guet; » (de Du Guet qui « faisait assez comprendre que la modération qu'il souhaitait dans la conduite n'était pas du relâchement dans le dogme »). (VI, 65-66.)

2° « Un incident considérable, survenu par suite de nouvelles aigreurs et des mesures que prit l'autorité en divers pays, vint aggraver la situation du parti janséniste. Le 30 mai 1703, le Père Quesnel fut découvert et arrêté à Bruxelles par ordre du roi d'Espagne, à la requête de l'autorité ecclésiastique supérieure, et conduit dans les prisons de l'archevêque de Malines, à Bruxelles même. On saisit tous les papiers qu'on trouva chez lui et sa Correspondance. Sur la première nouvelle de cette saisie, Fénelon, sentinelle vigilante à la frontière et très alerte à intercepter les signaux entre le Jansénisme des Pays-Bas et celui de France, écrivait à l'abbé de Langeron (4 juin 1703) ». Sainte-Beuve cite cette lettre. Fénelon y fait d'abord mention de l'arrestation et de la saisie des papiers, et continue ainsi : « On trouvera apparemment bien des gens notés dans leurs papiers, et il seroit capital qu'on chargeât des gens bien instruits et bien intentionnés d'un tel inventaire. Il faudroit, pour bien faire, y poser un scellé et faire transporter le tout à Paris pour examiner les choses à fond. Je conçois, par les choses que Robert m'a dites très souvent, que ces gens-là avoient un commerce très actif avec les premières têtes de Paris, et qu'ils savoient beaucoup de choses secrètes, mais de source. Il faudroit interroger les domestiques et autres affidés de la maison où ils ont été pris, pour savoir où sont tous leurs papiers; car des gens précautionnés, et accoutumés à l'intrigue, auront, selon toutes les apparences, mis dans

quelque autre lieu écarté et de confiance, les choses les plus capitales... Si on peut trouver des gens comme M. Boileau (de l'Archevêché) ou M. Du Guet, il faut les écarter (c'est-à-dire les exiler : un euphémisme) et ôter toute ressource de conseil à M. le cardinal de Noailles. » [*Œuvr. compl.*, VII, 574.] Sainte-Beuve reprend : « Fénelon, je l'ai dit, était on ne peut plus alarmé, à cette date, en voyant le réveil et les progrès du Jansénisme parmi les jeunes théologiens de son diocèse et des pays environnants. Tout en étant, de près, doux et tolérant pour les personnes, il ne cessait d'écrire à ses amis de Paris, au duc de Beauvilliers, à tout ce qui entourait le duc de Bourgogne pour leur prêcher une politique sévère sur l'ensemble de la secte. Evidemment, la mode y était ; il fallait, disait-il, frapper d'autorité les principales têtes pour abattre les chefs du parti ; c'était le seul moyen de décourager les autres : « La mode alors ne sera plus, pour les jeunes gens décidés par la faveur, de se jeter dans les principes de cette cabale abattue. Enfin cela encourageroit Rome, qui a besoin d'être encouragée. On peut juger de ce que fera ce parti si jamais il se relève, puisqu'il est si hardi et si puissant, lors même que le Pape et le Roi sont d'accord pour l'écraser. Un homme du parti me disoit, il y a trois jours : *Ils ont beau enfoncer ; plus ils chercheront, plus ils trouveront de gens attachés à la doctrine de saint Augustin ; le nombre les étonnera.* » [Même lettre du 3 juin 1703 ; XIII, 574.] A mesure qu'on avançait dans le siècle, Fénelon pensait avec plus de sollicitude au règne possible de son élève chéri, et il se préoccupait des circonstances ; il voyait et redoutait, dans le Jansénisme, un cadre tout trouvé d'opposition politique pour les mécontents. Cette opposition aurait beau jeu à l'entrée d'un nouveau règne ; — et ce fut bien pis quand, le duc de Bourgogne mort, on n'eut plus qu'une minorité en perspective. Il importait de briser le cadre auparavant, d'en finir du vivant du vieux roi, et de ne pas laisser le parti traîner les choses en longueur jusqu'au moment où, au début d'un nouvel ordre, encore mal assuré, et à un changement de système, on aurait trop à faire. Mater le parti dans ses chefs, en même temps que poursuivre et atteindre la doctrine sous tous ses déguisements, c'était le cri du très-clément Fénelon, son *Delenda Carthago* ; on vient de l'entendre dans son premier mouvement, dès qu'il apprit l'arrestation du Père Quesnel. » (VI, 175-177.)

3<sup>e</sup> Au sujet de la dispersion des religieuses de Port-Royal : « Saint-Simon dans une page brûlante [*Mémoires*, XVIII, 282-286] a exhalé le sentiment de scandale des honnêtes gens religieux et qui n'étaient point d'ailleurs particulièrement jansénistes. Fénelon, si hostile au parti, ce même Fénelon qui, à Rome et à Versailles, n'avait cessé d'insinuer des conseils vigilants, qui en donnait en ce moment de très vifs sur le fond même des doctrines et qui ne voulait point qu'on biaisât, écrivait le 24 novembre 1709 [la dispersion des religieuses avait eu lieu le 29 octobre] au duc de Chevreuse, cet ancien élève de Port-Royal, mais élève bien guéri : « Pendant que ces *Théologies* (la *Théologie* de M. Habert) mettent de si dangereux



préjugés dans les esprits, un coup d'autorité comme celui qu'on vient de faire à Port-Royal ne peut qu'exciter la compassion publique pour ces filles et l'indignation contre leurs persécuteurs. » [*Œuv. compl.*, VII, 294.] S'il y a quelque contradiction entre ceci et les autres paroles de Fénelon, c'est une contradiction, une inconséquence que nous sommes heureux de rencontrer et de faire ressortir; ou plutôt il n'y a pas contradiction, et, malgré la vivacité des paroles, malgré l'opposition déclarée des doctrines, la charité de Fénelon, en ce qui concerne les personnes, on peut en être sûr, n'aurait jamais été en défaut. Elle ne le fut jamais. Sous cet *ennemi de plume*, ses adversaires, très nombreux dans son diocèse, retrouvèrent constamment l'homme de paix. Ce n'est jamais lui, archevêque, qui aurait donné les mains à ce qu'on fit enlever de pauvres filles par des archers. La religion ne lui ôta jamais son humanité; la théologie ne lui fit jamais perdre de sa délicatesse. » (VI, 231-232.)

— Et voici, en retour, parmi quelques « jugements singuliers que l'esprit de parti, l'esprit de clocher, dictait à Port-Royal et aux Jansénistes », celui-ci : « M. de Fénelon, *fort connu par ses romans*, » car, dit Sainte-Beuve, « c'est ainsi que se plaisaient à l'appeler les Jansénistes... » (*Port-Royal*, VI, 84 n.)

452. Lettre du 31 août 1699 (*Œuv. complètes*, VII, 216).

453. Lettre du 30 décembre 1699 (*Ibid.*, VII, 221).

454. Lettre non datée [1699 ou 1700] (*Ibid.*, VII, 224).

455. Lettre du 28 mai [avant 1695] (*Ibid.*, VIII, 598).

456. Lettre du 17 mai 1707 (*Ibid.*, VII, 259).

457. Lettre du 30 décembre 1699 (*Ibid.*, VII, 222).<sup>2</sup>

458. Lettre XXIII, non datée [1699 ou 1700] (*Ibid.*, VII, 223).

459. Lettre XXIV, non datée [1699 ou 1700] (*Ibid.*, VII, 223).

460. Même lettre, p. 223 et 224.

461. Lettre du 16 juin 1701 (*Ibid.*, VII, 228.)

462. Sainte-Beuve a encore parlé de quelques lettres de Fénelon au duc de Chevreuse, en en faisant quelques citations, dans son article du 1<sup>er</sup> décembre 1856 sur le *Maréchal de Villars*. On y voit un Fénelon hostile au maréchal. Sainte-Beuve dit que certains résultats obtenus par Villars « ne s'obtenaient pas sans bien des soins, de l'application et sans une nature particulière de génie ». Cette sorte de génie, « Villars, dit-il, la possédait ». Puis : « Et ici je rencontre un nouvel et tout à fait imprévu adversaire et contradicteur, un juge sévère du glorieux général qui va sauver la France, et, avant d'aller plus loin, je sens le besoin de l'écarter, — je voudrais pouvoir dire, de le concilier : ce n'est rien moins que l'archevêque de Cambrai, Fénelon. Villars, durant ces années de campagne en Flandre, fit vers lui bien des avances; Fénelon, tout en les accueillant d'un air de bonne grâce, réservait son

jugement, et, dans sa correspondance particulière avec le duc de Chevreuse, dans les mémoires et instructions confidentielles à l'usage du duc de Bourgogne, on voit qu'il n'estimait point Villars à sa valeur. Il appréciait son zèle et son courage, mais il augurait trop peu de son habileté; il le croyait une tête légère, sans modération, toujours prêt à se piquer d'honneur et à tout risquer au moindre mot de défi : « Le papillon, disait-il, se brûle à la chandelle. » [Lettre du 19 septembre 1711. (*Œuv. compl.*, VII, 359).] Il le jugeait trop sur ses paroles et ne lisait pas dans ses pensées. « Je vous assure, Monsieur, écrivait Villars au ministre en lui peignant sa situation, que ces contradictions (que je rencontre) rendent le fardeau que j'ai bien pesant. On ne vous mandera pas que par ma contenance je donne lieu de croire que je le trouve tel; *mais on passe de mauvaises nuits.* » Fénelon n'était pas dans le secret de ces mauvaises nuits, et il en restait sur l'air d'audace et de fête du personnage, sur ses allures de bal et de plaisir aux plus graves moments. Et puis cette nature discrète et décente de Fénelon, qui était le goût suprême, devait être choquée de bien des outrecuidances de Villars. Il lui reconnaît cependant de l'ouverture d'esprit, de la facilité à comprendre, « avec une sorte de talent pour parler noblement, quand sa vivacité ne le mène pas trop loin; » et il ajoute « qu'il fait beaucoup plus de fautes en paroles qu'en actions ». Après cela, les réflexions de Fénelon à son sujet sont antérieures à Denain et aux victoires; elles se ressentent trop des mauvais discours des officiers généraux qui servaient sous Villars, et qui, dans leurs allées et venues, fréquentaient les salons de l'archevêché. Ces mauvais discours que Fénelon réprouve, tout en y cédant plus qu'il ne croit, allaient à décrier le général en chef et à lui ôter toute considération dans sa propre armée, à l'*avilir*, comme dit énergiquement Fénelon. C'est une difficulté de plus que Villars eut à combattre, et il n'en est que plus méritoire à lui d'avoir su, au milieu d'un tel dénigrement et de telles cabales d'état-major, ressaisir et retremper à ce point la fibre du soldat.

« Fénelon, ne l'oublions pas, inclinait à croire que tout était perdu et sans ressources; il le dit en termes nets, écrivant au duc de Chevreuse au commencement de 1710 : « La discipline, l'ordre, le courage, l'affection, l'espérance, ne sont plus dans le corps militaire : tout est tombé, et *ne se relèvera point dans cette guerre.* Ma conclusion est qu'il faut acheter l'armistice à quelque prix que ce puisse être, supposé qu'on ne puisse pas finir les conditions du fond avant le commencement de la campagne. » [Lettre du 20 mars 1710. (*Œuv. compl.*, VII, 310).] Or, l'honneur de Villars est précisément, par des moyens qui étaient en lui et qu'il puisait dans sa nature assez peu fénelonienne, d'avoir su remédier à ce découragement universel, et d'avoir tiré des étincelles d'héroïsme là où les plus pénétrants ne voyaient plus qu'une entière prostration. » (C. L. XIII, 108-109.)

— Dans un deuxième article sur le même sujet, et qui fut publié le 2 décembre 1856, Sainte-Beuve a écrit : « Il [Villars]

abondait trop en lui-même. Il débordait... » Il lui échappait des saillies, mais « il n'avait pas la netteté, il s'embarrassait dans les digressions, ce qui a fait dire à Fénelon « qu'il n'avait que des lueurs d'esprit. » (C. L. XIII, 123-124.)

463. Lettre du 13 septembre 1710. (*Œuv. complètes*, VII, 325.)

464. Lettre du 15 novembre 1710. (*Ibid.*, VII, 332.) Cf. aussi lettre du 15 février 1711 (p. 335).

465. Lettre du 23 novembre 1714. (*Ibid.*, p. 389.)

466. Lettres des 21 mai 1713 (*Ibid.*, VII, 383-384) et 6 août 1713 (p. 384).

467. VIRGILE : *Enéide*, VI, 882-883. (Édit. Garnier frères, II, 119.)

468. *Œuv. compl.*, VII, 348.

469. *Ibid.*, VII, 335.

470. Lettre XXXVI, non datée [1702]. (*Ibid.*, VII, p. 234.)

471. Lettre de septembre 1708. (*Ibid.*, VII, 268.)

472. Lettre du 16 septembre 1708. (*Ibid.*, VII, 268.)

473. Lettre du 20 septembre 1708. (*Ibid.*, VII, 271.)

474. Lettre du 24 septembre 1708. (*Ibid.*, VII, 274 et 272.)

475. Même lettre, p. 274.

476. Lettre du 15 octobre 1708. (*Ibid.*, VII, 279.)

477. Lettre du 24 septembre 1708. (*Ibid.*, VII, 274.)

478. Lettres au duc de Chevreuse des 12 mai 1711 et 20 mars 1710. (*Ibid.*, VII, 343 et 310.)

479. Lettre du 3 juillet 1710. (*Ibid.*, VII, 318.)

480. Lettre du 8 juillet 1710. (*Ibid.*, VII, 320.)

481. Lettre du 5 janvier 1711. (*Ibid.*, VII, 333.)

482. Lettre du 7 avril 1710. (*Ibid.*, VII, 311.)

483. Voir la note 489.

484. Léopold MONTY : *Monsieur le Duc de Bourgogne*. Paris, 1844, in-8°.

485. Cf. Lettre au duc de Chevreuse, 4 août 1870. (*Œuv. compl.*, VII, 321.) Dans cette Lettre Fénelon propose une assemblée des notables.

486. Voir Correspondance, années 1711 et 1712. (*Ibid.*, VII, 334 et suiv., 685 et suiv.)

487. De Port-Royal, à propos de *Tartuffe* : « Quant au vrai dévot, tel que l'honnête mondain l'admettra dorénavant volontiers, ce n'est plus, toute opinion théologique à part, que le croyant sincère, désintéressé, mais tolérant :

Et leur dévotion est humaine, est traitable.

*Tartuffe*, A. I. sc. vi (Œuv. de Molière, l'édit. Garnier frères, II, 326).

Depuis le dix-huitième siècle, on est convenu d'appeler cela *la religion de Fénelon*, au moins selon l'idée courante qu'on s'en fait. Rien d'ailleurs ne saurait être moins gênant; on l'honore, on la salue et l'on s'en passe. » (III, 290.) — Ailleurs, à propos de l'admiration de Arnould Frémy pour l'*Aristonôus* de Fénelon : « Fénelon est un de ces beaux esprits dont on use volontiers : bien des gens qui n'ont guère de christianisme sont toujours prêts à dire qu'ils sont de la religion de Fénelon. » (Article sur un *Factum* contre André Chénier, 1<sup>er</sup> juin 1844; P. C. V, 310-311); — et « *L'Optimisme* fut sans doute le défaut de la philosophie politique du XVIII<sup>e</sup> siècle, à la prendre dans sa source, à son origine, chez les Fénelon, les Vauban même, les abbés de Saint-Pierre, et dans tout son cours. » (Article du 22 septembre 1862 : *Connaissait-on mieux la nature humaine au XVII<sup>e</sup> siècle, après la Fronde, qu'au XVIII<sup>e</sup>, avant et après 89?* (N. L. III, 234.)

488. La Cour qu'il regrette : « Ne voit-on pas... Fénelon se tant ennuyer de la Cour absente et la redésirer de l'exil? » (*Port-Royal*, I, 364.)

489. « Catinat, Vauban, Bois-Guilbert, Fénelon, jusqu'à un certain point Saint-Simon, Boulainvilliers, le duc de Chevreuse dans les entours du duc de Bourgogne, étaient de ces esprits réformateurs plus ou moins chimériques et systématiques, ou positifs et applicables. » (Article sur l'*Abbé de Saint-Pierre*; 5 août 1861; C. L.<sup>1</sup>XV, 247.) — Il y a une autre allusion à ces projets de réforme dans l'article du 17 mars 1862 sur l'ouvrage de Michelet, *Louis XIV et le duc de Bourgogne*. Nous avons cité des fragments de cet article dans un appendice. A un autre endroit, parlant du plan de réforme rédigé par Saint-Simon, attribué par lui au Dauphin, mais dont M. Mesnard a démontré l'authenticité, Sainte-Beuve écrit : « M. Mesnard y oppose les *Plans de Gouvernement* de Fénelon qui en diffèrent en plusieurs points essentiels, et notamment par l'esprit bien plus chrétien et évangélique qu'aristocratique; et c'est cependant ces *Plans* de Fénelon qu'il serait plus vraisemblable de supposer sanctionnés *in petto* par son royal élève. (Voir le volume même de M. Mesnard : *Projets de Gouvernement* du duc de Bourgogne, publié chez Hachette, en 1860.) » (N. L. II, 140.)

490. Cf. *Télémaque*, liv. V, p. 119.

491. Lettre du 24 septembre 1708. (*Ibid.*, VII, 274.)

492. Lettre du 7 novembre 1700. (*Ibid.*, VIII, 625.)



493. Lettre au Père Lami, 20 décembre 1710. (*Ibid.*, VII, 679.)

494. Lettre du 5 décembre 1714. (*Ibid.*, VII, 390.)

495. Lettre du 28 décembre 1714. (*Ibid.*, VII, 391.)

496. N. L. II.

497. *Opuscles divers*, à la suite des *Dialogues sur l'Eloquence*, p. 337. — Dans un article sur l'ouvrage : *Saint-Simon considéré comme historien de Louis XIV par M. Chéruel* (2 octobre 1865). Sainte-Beuve a écrit : « Fénelon a tracé du duc de Bourgogne un portrait à la La Bruyère (*Mélanthe*), mais qui pouvait sembler une sorte de type arrangé : Saint-Simon est si puissant de flamme qu'il communique à ce portrait une réalité qu'il n'avait pas auparavant. » (N. L. X, 279.)

498. N. L. II, 116-120.

499. *Op. cit.* à la note 497, p. 339.

500. *Odes*, liv. III, iv, 20. (*Œuv. complètes* d'Horace, édit. Garnier frères, p. 74).

501.

*Turpiter atrum.*

*Desinit in piscem.*

(*Art poétique*, v. 3-4; — *Œuvres compl.* p. 347.)

502. Lettre à l'abbé Fleury; n° XLV [non datée, mais de 1895]. (*Œuvr. compl.*, VII, 517.)

503. *Fables*, à la suite des *Dialogues sur l'Eloquence*, p. 304-305.

504. *Ibid.*, p. 305-306.

505. *Ibid.*, p. 306-308.

506. *Ibid.*, p. 308-309.

507. *Dialogues des morts : Horace et Virgile* (à la suite des *Dialogues sur l'Eloquence*, p. 416.)

508. Les extraits qui précèdent sont de l'article du 10 mars; ceux qui vont suivre sont de celui du 17 mars. Deux autres passages de cet article sont cités aux notes 489 et 515.

509. Voir la note 416.

510. N. L. II, 131-132.

511. L'abbé Fleury était le sous-précepteur du duc de Bourgogne.

512. Lettre XLV, non datée [fin 1695]. (*Œuv. complètes*, VII, 517.)

513. Lettre du 2 février 1712. (*Ibid.*, VII, 371.)

514. Lettre au duc de Chevreuse, 27 juillet 1711. (*Ibid.*, VII, 348.)

515. N. L. II, 132-136. — Dix pages plus loin, Sainte-Beuve rapporte le jugement de Michelet sur Fénelon précepteur.

« M. Michelet, écrit-il, a très-bien senti, très-spirituellement exprimé et concentré à sa manière ce que j'ai, dans tout ce qui précède, étendu et développé à la mienne :

« Fénelon n'eut le duc de Bourgogne qu'à sept ans. Il en fut effrayé. De sa mère et de ses nourrices, des femmes qui l'élevaient, il était tout gâté. Faible et fougueux, orgueilleux, méprisant, cruel, railleur, et à chaque instant furieux... Fort pénétrant, précoce aux choses littéraires, ayant tous les défauts et des princes et des gens de lettres.

« Fénelon, né lui-même ému, mais si fin et si calculé, dans l'embarras terrible où le mettait ce caractère, hasarda une chose, la médecine homœopathique; contre la passion, il usa d'elle-même. Il se donna à l'enfant, le nourrit de son âme...

« Éducation très-hasardeuse, peu saine assurément, qui ne put qu'augmenter la fermentation d'une nature passionnée. Elle l'ennoblit, mais l'exalta, et fit de l'enfant une trop fidèle image de Fénelon, mêlée du prêtre et du sophiste, de l'écrivain surtout. Sous ce dernier rapport, il était plus qu'imitateur, il était le singe du maître...

« C'était un être tout factice, nerveux et cérébral, affiné, affaibli par sa grande précocité morale et sexuelle. Il n'était pas né mal fait; sa taille resta droite, tant qu'il fut dans les mains des femmes; mais, pendant ses études, de bonne heure elle tourna, et il devint un peu bossu. On l'attribua à l'assiduité avec laquelle il tenait la plume et le crayon. On essaya de tous les moyens connus alors, des plus durs même (la croix de fer); mais rien n'y fit. Il en était fort triste, ayant besoin de plaisir. Rien peut-être ne contribua plus à le contenir et à le jeter dans la grande dévotion... »

Je continue de courir le plus rapidement possible sur ces notes aiguës et perçantes comme sur un champ de blé dont les épis seraient des javelots. Le duc de Bourgogne est à la guerre; M. Michelet l'y suit :

« Parmi ces grands et cruels événements (la désastreuse campagne de 1708, le combat d'Oudenarde, la perte de Lille), il est préoccupé de minuties. Il demande s'il ne pêche pas en prenant logement dans un couvent de religieuses. Fénelon admire ce scrupule d'une âme si timorée, répond en s'écriant : « Oh ! que cet état plaît à Dieu ! »

« Le plus souvent pourtant, c'est Fénelon qui est le militaire, et le prince semble le prêtre. Fénelon l'anime et le pousse. Il semble qu'il grossisse sa voix pour l'obliger d'avoir du cœur; il lui écrit le mot biblique : « Combattez et soyez vaillant, mais ne l'est pas qui veut. Il y faut ou l'énergie de race ou une vaillante éducation. Il n'avait eu ni l'une ni l'autre... » (P. 146-148.)

— Sainte-Beuve n'a guère, dans ces articles, parlé que des lettres de Fénelon. Dans un article du 22 mars 1852, sur *le Comte-Pacha de Bonneval*, il regrettait de ne pouvoir connaître celles que Fénelon écrivit à ce personnage. Il écrit, du comte de Bonneval : «... Il eut l'honneur d'entrer en correspondance avec Fénelon dont le neveu avait été fait prisonnier et dont il

était d'ailleurs le parent. Il y avait, m'a-t-on dit, une cinquantaine de lettres de Fénelon au comte de Bonneval, qui n'ont été détruites qu'à l'époque de la Révolution. C'est là une de ces pertes auxquelles nous sommes sensibles plus qu'à tout. Cinquante lettres de Fénelon, adressées à l'ami des Vendôme, des Chaulieu et des La Fare, au futur pacha, c'est là une agréable bizarrerie qui manque à la destinée de Bonneval; c'est aussi une variété de tolérance qui n'irait pas mal avec l'idée de Fénelon. » (C. L. V. 503.)

Sainte-Beuve a cependant parlé du *Traité de l'Existence de Dieu*, le comparant aux *Pensées* de Pascal (voir dans la suite de cette note, p. 480-482), et il a fait, en diverses occasions, allusion à l'un des plus célèbres ouvrages de Fénelon, la *Lettre sur les occupations de l'Académie française*. Dans *Port-Royal*, il écrit que « Fénelon, en cela opposé à Bossuet, a dans sa lettre admirable à l'Académie trouvé moyen de tracer une *Poétique charmante* ». (P. R. II, 164.) — Dans un article du 1<sup>er</sup> septembre 1845 intitulé : *De la Médée d'Apollonius*, Sainte-Beuve dit : « Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie française* demandait grâce vainement pour ces sortes de peintures naturelles où se joint la passion à la vérité. Il esquissait avec une hardiesse voilée de goût tout un programme poétique qu'il n'est pas interdit, après plus d'un siècle, de reprendre et de féconder. » (P. C. V, 395-396.)

— Dans un article du 1<sup>er</sup> octobre 1849 sur *Saint-Marc Girardin*, il cite, d'après cet auteur, un passage de Fénelon sur sa conception de la poésie : « Un auteur qui a trop d'esprit, et qui en veut toujours avoir, disait Fénelon, lasse et épuise le mien : je n'en veux point avoir tant. S'il en montrait moins, il me laisserait respirer et me ferait plus de plaisir : il me tient trop tendu; la lecture de ses vers me devient une étude. Tant d'éclairs m'éblouissent; je cherche une lumière douce qui soulage mes faibles yeux. Je demande un poète aimable, proportionné au commun des hommes, qui fasse tout pour eux, et rien pour lui. Je veux un sublime si familier, si doux et si simple, que chacun soit d'abord tenté de croire qu'il l'aurait trouvé sans peine, quoique peu d'hommes soient capables de le trouver. Je préfère l'aimable au surprenant et au merveilleux... » (C. L. I, 10.)

— Dans un article du 14 août 1865 sur la *Correspondance de Louis XV et du maréchal de Noailles*, après avoir dit : « La phrase à la Louis XIV, ou ce qu'on appelle de ce nom, est ample, un peu longue, mais majestueuse. La langue que parlait le grand roi était réellement en accord avec celle que parlaient ou qu'écrivaient de son temps les plus éloquents et les mieux disants écrivains, » Sainte-Beuve ajoute : « Fénelon n'était pas un flatteur ou il ne l'était qu'avec goût, lorsque dans son *Mémoire sur les occupations de l'Académie française*, et consultant à la docte Compagnie de donner une Rhétorique et une Poétique, il disait :

« S'il ne s'agissait que de mettre en français les règles d'éloquence et de poésie que nous ont données les Grecs et les Latins, il ne vous resterait plus rien à faire : ils ont été traduits

Mais il s'agit d'appliquer ces préceptes à notre langue, de montrer comment on peut être éloquent en français et comment on peut, *dans la langue de Louis le Grand*, trouver le même sublime et les mêmes grâces qu'Homère et Démosthène, Cicéron et Virgile, avaient trouvés dans la langue d'Alexandre et dans celle d'Auguste. » [*Mémoire sur les occupations de l'Académie française*, à la suite des *Dialogues sur l'Eloquence*, p. 97.] Il y aurait à dire aux analogies, mais ce qui est certain, c'est que, s'il est naturel et juste de dire *la langue de Louis XIV*, il serait ironique et ridicule de dire *la langue de Louis XV*. » (N. L. X, 233.)

— Dans un article du 2 mars 1868, écrit à propos de l'ouvrage de M. Ambroise-Firmin Didot : *Observations sur l'orthographe française*, ayant écrit : « La question des mots nouveaux à introduire n'est pas la moins grosse, » il ajoute cette note : « Si l'on cherchait des autorités, on aurait ici celle de Fénelon, si favorable à l'introduction des termes nouveaux dès qu'ils sont jugés nécessaires. Fénelon, qui ne fut de l'Académie que bien après Bossuet, et trop tard pour participer au travail du premier Dictionnaire, a donné, on le sait, d'excellents préceptes pour les occupations de la Compagnie, indépendamment de cette obligation principale et perpétuelle du Dictionnaire; il lui a, en quelque sorte, taillé sa tâche : et avec quelle largeur, quel sentiment vif de la tradition, et aussi quelle intelligence présente du lendemain ! Et en particulier sur cet article des termes en usage : « On a retranché, disait-il, si je ne me trompe, plus de mots (du vieux langage) qu'on n'en a introduit... Je voudrais n'en perdre aucun et en acquérir de nouveaux. Je voudrais autoriser tout terme qui nous manque et qui a un son doux sans danger d'équivoque... J'entends dire que les Anglais ne se refusent aucun des mots qui leur sont commodes : il les prennent partout où ils les trouvent chez leurs voisins. De telles usurpations sont permises. » [*Op. cit.*, p. 102 et 103.] Fénelon, si délicat, n'était pas *petite bouche*. » (N. L. XI, 217.)

Déjà le 15 décembre 1845, dans un article sur *Méléagre* il avait écrit : « Il est arrivé... au grand regret et déplaisir déjà de Fénelon en son temps, que la langue française poétique s'est vue graduellement appauvrir, dessécher et gêner à l'excès, qu'elle n'a jamais osé procéder que suivant la méthode la plus scrupuleuse et la plus uniforme de la grammaire, que tout ce qui est droit, licence et gaieté concédée aux autres poésies, a été interdit à la nôtre, et qu'on n'a fait presque nul usage, en cette voie, des conformités naturelles premières qu'on se trouvait avoir, par un singulier bonheur, avec la plus belle et la plus riche des langues... » (P. C. V, 412-413.)

— Sainte-Beuve a rapproché la lettre de Fénelon de la *Défense et Illustration de Du Bellay*. Dans la première partie de sa grande étude sur ce poète (avril 1867) il a écrit : « Pour ma part j'aime à le rapprocher [l'ouvrage de Du Bellay] de la *Lettre de Fénelon à l'Académie française*... » (N. L. XIII, 181) et, dans la troisième partie de la même étude (juin 1867) après avoir rappelé que Joachim du Bellay « estime que les vieux mots repris et enchâssés dans la diction ne feraient pas mal, »



il continue ainsi : « Notez que Fénelon, un siècle et demi après, n'a pas donné d'autres conseils, et il les a donnés presque dans les mêmes termes. Je relis le titre III de sa *Lettre à l'Académie française*, où il se plaint de la gêne et de l'appauvrissement que notre langue a subis depuis cent ans environ, et où il ose proposer le remède : c'est à croire en vérité, qu'en écrivant ce chapitre, Fénelon se ressouvenait, sans le dire, de celui de Du Bellay dans l'*Illustration*. Mais Fénelon n'a rien d'inutile. Du Bellay a quelques inutilités et même quelques puérilités érudites, à l'occasion des *anagrammes* et des *acrostiches*. » (N. L. XIII, 319-320.) — Dans un article du 2 décembre 1856 sur l'*Histoire de la querelle des Anciens et des Modernes*, par Hippolyte Rigault, il note : « Fénelon s'est raillé de l'uniformité de la construction française : « On voit toujours venir d'abord un *nominatif substantif* qui mène son *adjectif* comme par la main. Son *verbe* ne manque pas de marcher derrière, suivi d'un *adverbe*, etc. » (C. L. XIII, 166.) — Peu de mois avant l'article du 19 juillet 1856 sur l'*Histoire de l'Académie française* de Pellisson et d'Olivet, il disait : quant à la *Rhétorique* et à la *Poétique*, elle [l'Académie] s'en tint prudemment à la *Lettre* de Fénelon, qu'elle peut montrer à ses amis et à ses ennemis comme une charmante suite de questions et de projets : chacun là-dessus peut bâtir et rêver à son gré, sur la parole engageante du moins dogmatique des maîtres. (C. L. XIV, 207.) — Voir encore sur cette *Lettre* la note 397, 9°.

— A propos des auteurs nommés par Fénelon dans cet ouvrage, Sainte-Beuve écrit, sur Amyot, que Fénelon le citait « comme un exemple de ce qu'il y a de plus regrettable dans le vieux français » (Article sur *Amyot*, 25 août 1851; C. L. IV, 470); — de Ronsard, il écrit : « Il n'avait pas tort, dit Fénelon, de tenter quelque voie nouvelle pour enrichir notre langue, pour enhardir notre poésie, et pour dénouer notre versification naissante. » Son tort, ce fut de tenter trop de choses d'un seul coup. « On ne doit pas faire deux pas à la fois. » (P. L. II, 172) [*Op. cit.*, p. 125.]

— A propos de Molière, Sainte-Beuve (article du 17 janvier 1830 sur *Racine*), écrit : « Du temps de Racine, Fénelon, son ami, son admirateur, et qui semble un de ses parents les plus proches par le génie, écrivait de Molière : « En pensant bien, il pense souvent mal. Il se sert des phrases les plus forcées et les moins naturelles. Térence dit en quatre mots, avec la plus élégante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores, qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux sa prose que ses vers. Par exemple, l'*Avare* est moins mal écrit que les pièces qui sont en vers : il est vrai que la versification française l'a gêné; il est vrai même qu'il a mieux réussi pour les vers dans l'*Amphitryon* où il a pris la liberté de faire des vers irréguliers. Mais en général, il me paraît, jusque dans sa prose, ne parler point assez simplement, pour exprimer toutes les passions. » [*Op. cit.*, p. 146.] Il faut se souvenir que l'auteur de cet étrange jugement avait la manière d'écrire la plus antipathique à Molière qui se puisse imaginer. Il était doux, fleuri, agréablement subtil, épris des antiques chimères, doué des

signes gracieux de l'avenir; et sa prose, *encore qu'un peu traînante*, ne ressemblait pas mal à ces beaux vieillards divins dont il nous parle souvent, à longue barbe plus blanche que la neige, et qui, soutenus d'un bâton d'ivoire, s'acheminaient lentement au milieu des bocages vers un temple du plus pur marbre de Paros. Quoi qu'il en soit, il énonçait à coup sûr, dans cette *Lettre à l'Académie*, l'opinion de plus d'un esprit délicat, de plus d'un académicien de son temps... » (*Port. litt.*, I, 110). — Dans son étude de 1835 sur *Molière*, il fait allusion au même texte de Fénelon, sans le citer, et il ajoute : « Fénelon, poète élégant en prose, n'entend rien, il faut le dire, à cette riche manière de poésie qui n'est pas plus celle de Virgile et de Térence qu'en peinture la manière de Rubens n'est celle de Raphaël. » (*Port. litt.*, II, 24.) — Au t. III (p. 298-299) de *Port-Royal*, Sainte-Beuve écrit : « Fénelon (*Lettre sur l'Eloquence*), après un sincère éloge du fond et en confessant volontiers que Molière est *grand*, ajoute... » suit la citation d'une partie du texte ci-dessus. — Dans la notice de 1856 pour les *Mémoires de Saint-Simon*, brève allusion, sans commentaires, au même texte. (C. L. XV, 457.)

— Dans *Port-Royal* (VI, 150 n.) on trouve rapportée une opinion de Fénelon sur l'*Athalie* de Racine : « Je lis dans les *Anecdotes* de Spencer (section I) ce témoignage de Ramsay qui n'a rien que de vraisemblable : « L'Archevêque de Cambrai avait coutume de dire que l'*Athalie* de Racine était la pièce la plus complète qu'il eût jamais lue, et que, dans son opinion, il n'y avait rien chez les Anciens, pas même dans Sophocle, qui l'égalât. »

— Dans l'article du 6 décembre 1829 sur *Racine*, Sainte-Beuve rappelle que Racine n'avait cessé de sangloter à la cérémonie de la prise de voile de sa fille et que « Fénelon lui écrivit exprès pour le consoler ». (*Port. litt.* I, 93.)

— Dans l'article du 26 décembre 1853 sur *Bourdaloue* il est question du portrait de cet orateur par Fénelon (voir p. 245).

— Sur la critique de Fénelon en général, on lit dans l'article du 20 janvier 1851 sur *Diderot* : « Avant Diderot, la critique en France avait été exacte, curieuse et fine avec Bayle, *élégante et exquise avec Fénelon*, honnête et utile avec Rollin. » (C. L. III, 299.)

— Sur la controverse de Fénelon avec Malebranche, voir la n. 51.

— Sainte-Beuve a aussi rapporté les appréciations de divers écrivains sur Fénelon. Dans son étude des 24 et 31 octobre 1864 sur le *Journal* et les *Mémoires* de Mathieu Marais, il cite deux textes de cet auteur : « Il [Mathieu Marais] a dit de Fénelon, avec qui il paraît avoir eu une liaison assez particulière : « J'attends ce que l'archevêque de Cambrai me promet. *Il faut connaître tous les grands hommes*, et celui-ci a le cœur si étendu et l'âme si tendre que par les sentiments il est au-dessus des lumières de l'esprit. — Adieu, madame, il fait toujours bon connaître ceux qui nous apprennent à aimer. » C'est dans une lettre à une amie qu'il a glissé cette pensée. » [Lettre à M<sup>me</sup> de Mérignac {*Journal et Mémoires* de Mathieu Marais,

publiés par M. de Lescure, Paris, 1863. I, 140.] Et : « Marais a exprimé en maint endroit son regret de la vieille langue et des libertés qu'elle autorisait. Il ne faudrait pas le voir pourtant trop amoureux des âges gaulois, ni trop épris des doctes personnages de la Renaissance; il était de son siècle et n'enviait guère à ces savants hommes du passé que leur façon de s'exprimer, plus franche que la nôtre : « On avait, dit-il, l'esprit étrangement fait du temps de Pasquier; il admirait Ronsard, que nous ne voudrions pas lire à présent... Disons la vérité, tous ces messieurs-là étaient trop graves pour être plaisants; il n'y a que leur langage ancien que je voudrais qui eût été conservé, et je sais bon gré à M. de Cambrai (*Fénelon*) d'avoir dit que ce langage se fait regretter, parce qu'il avait je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné. N'est-ce pas là une belle description, et n'admirez-vous pas cet homme, qui a toujours des termes propres à examiner tout ce qu'il pense, et qui voit dans toutes choses ce qui y est? » Quand on goûte si bien Fénelon, on n'est soi-même ni archaïque ni suranné. » (N. L. IX, 10 et 33.) — Dans son article du 4 novembre 1850 sur les *Confessions de Jean-Jacques Rousseau* il écrit : « Rousseau, quelque temps, a été laquais; on s'en aperçoit à plus d'un endroit de son style. Il ne sait ni le mot ni la chose. « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique, » lui disait un jour Bernardin de Saint-Pierre, en le voyant attendri à quelque cérémonie du culte. « Oh ! si Fénelon vivait, s'écria Rousseau tout en larmes, je chercherais à être son laquais pour mériter d'être son valet de chambre. (C. L. III, 84-85.)

— On trouvera à la note 228 (p. 437) une opinion de Thiers.

— Enfin Sainte-Beuve a fait des rapprochements à divers points de vue entre Fénelon et d'autres auteurs.

1<sup>o</sup> Fénelon et La Rochefoucauld. — « Les chrétiens... en même temps qu'ils élèvent l'homme par l'idée de sa céleste origine, lui révèlent sa corruption et sa chute, et, dans la pratique, ils se trouvent d'accord, moyennant ce double aspect, avec les observateurs les plus rigoureux. Les Bourdaloue, les Massillon, se rencontrent avec La Rochefoucauld dans la description du mal, et dans la science consommée des motifs. Fénelon lui-même, Fénelon vieillissant, en sait autant que La Rochefoucauld et ne s'exprime pas autrement : « Vous avez raison de dire et de croire, écrivait-il à un ami un an avant sa mort, que je demande peu de presque tous les hommes; je tâche de leur rendre beaucoup et de n'en attendre rien. Je me trouve fort bien de ce marché; à cette condition je les défie de me tromper. Il n'y a qu'un très petit nombre de vrais amis sur qui je compte, non par intérêt, mais par pure estime; non pour vouloir tirer aucun parti d'eux, mais pour leur faire justice en ne me défiant point de leur cœur. Je voudrais obliger tout le genre humain, et surtout les honnêtes gens; mais il n'y a presque personne à qui je voulusse avoir obligation. Est-ce par hauteur et par fierté que je pense ainsi? Rien ne serait plus sot et plus déplacé; mais j'ai appris à connaître les hommes en vieillissant, et je crois que le meilleur est de se passer d'eux



sans faire l'entendu... [Lettre au chevalier Destouches, 10 janvier 1714 (*Œuv. compl.*, VIII, 207).] [Cette rareté de bonnes gens est la honte du genre humain.] [Lettre au même, 10 mars 1714, *Op. cit.*, p. 299.] Ce témoignage de Fénelon me semble le meilleur commentaire de La Rochefoucauld. » (*Préface pour les « Maximes » de La Rochefoucauld*, 1<sup>er</sup> septembre 1853; C. L. XI, 421.)

2<sup>o</sup> Fénelon et La Bruyère. — Sur leur venue aux lettres : « Boileau et Racine avaient à peu près terminé leur œuvre à cette date de 1687; ils étaient tout occupés de leurs fonctions d'historiographes. Heureusement Racine allait être tiré de son silence de dix années par M<sup>me</sup> de Maintenon. Bossuet régnait pleinement par son génie en ce milieu du grand règne, et sa vieillesse commençante en devait longtemps encore soutenir et rehausser la majesté. C'était donc un admirable moment que cette fin d'été radieuse, pour une production nouvelle de mûrs et brillants esprits. La Bruyère et Fénelon parurent et achevèrent, par des grâces supérieures, la beauté d'un tableau qui se calmait sensiblement et auquel il devenait d'autant plus difficile de rien ajouter. » (Article sur *La Bruyère*, 1<sup>er</sup> juillet 1836; *Port. litt.*, I, 389-390.) — Et ceci : « La Bruyère marque décidément l'ère nouvelle, et il inaugure cette espèce de régime tout à fait moderne dans lequel la netteté de l'expression veut se combiner avec l'esprit proprement dit, et ne peut absolument s'en passer pour plaire. Acôté de La Bruyère on trouverait d'autres exemples moins frappants, mais aussi peut-être plus coulants et plus faciles. Fénelon, dans ses écrits non théologiques, est le plus léger et le plus gracieux modèle de ce que nous cherchons. » (Article sur *Hamilton*; 2 novembre 1849; C. L. I, 94.) — Sur leur gloire : La Bruyère « a ce singulier bonheur que quand le XVIII<sup>e</sup> siècle est passé et qu'on en parle comme d'une ancienne mode, quand le XVII<sup>e</sup> siècle lui-même est exposé de toutes parts aux attaques, aux irrévérences et aux incrédulités des écoles nouvelles, lui, La Bruyère, comme par miracle, y est seul respecté; seul tout entier debout on l'épargne; que dis-je? on le lit, on l'étudie, on l'admire; on le loue précisément à cause de cette manière un peu marquée et appliquée, qui faisait question en son temps, qui semblait trop forte, qui n'est que suffisante aujourd'hui : il en demeure le premier modèle. Fénelon, — tout Fénelon, — a pâli et s'est effacé : lui, il subsiste et brille comme au premier jour. » (Article sur « *la Comédie de La Bruyère* » par Edouard Fournier, 27 août 1866; N. L. X, 433.)

3<sup>o</sup> Fénelon et Pascal. — « Je me suis donné, pour varier cette lecture de Pascal [la lecture des *Pensées*] la satisfaction de relire tout à côté quelques pages de Bossuet et de Fénelon. J'ai pris Fénelon dans le *Traité de l'Existence de Dieu*... et sans chercher à approfondir la différence (s'il en est) de la doctrine, j'ai senti avant tout celle des caractères et des génies. Fénelon, on le sait, commence par demander ses preuves de l'existence de Dieu à l'aspect général de l'univers, au spectacle des merveilles qui éclatent dans tous les ordres; les astres, les éléments divers, la structure du corps humain, tout lui est



un chemin pour s'élever, de la contemplation de l'œuvre et de l'admiration de l'art, à la connaissance de l'ouvrier. Il y a un plan et des lois, donc il y a un architecte et un législateur. Il y a des fins marquées, donc il y a une intention suprême. Après avoir accepté avec confiance ce mode d'interprétation par les choses extérieures et la démonstration de Dieu par la nature, Fénelon, dans la seconde partie de son traité, aborde un autre ordre de preuves; il admet le doute philosophique sur les choses du dehors et s'enferme en soi, pour arriver au même but par un autre chemin et pour démontrer Dieu par la seule nature de nos idées. Mais, en admettant ce doute universel des philosophes, il ne s'effraie pas de cet état; il le décrit avec lenteur, presque avec complaisance; il n'est ni pressé, ni impatient, ni souffrant comme Pascal; il n'est pas ce que Pascal, dans sa recherche, nous paraît d'abord, ce voyageur égaré qui aspire au gîte, qui, perdu sans guide dans une forêt obscure, fait maintes fois fausse route, va, revient sur ses pas, se décourage, s'assied au carrefour de la forêt, pousse des cris sans que nul lui réponde, se remet en marche avec frénésie et douleur, s'égare encore, se jette à terre et veut mourir, et n'arrive enfin qu'après avoir passé par toutes les trances et avoir poussé sa sueur de sang.

« Fénelon, dans sa marche facile, graduelle et mesurée, n'a rien de tel. Il est bien vrai qu'au moment où il se demande si la nature entière n'est pas un fantôme, une illusion des sens et où, pour être logique, il se place dans cette supposition d'un doute absolu, il est bien vrai qu'il se dit : « Cet état de suspension m'étonne et m'effraie; il me jette au dedans de moi dans une solitude profonde et pleine d'horreur; il me gêne, *il me tient comme en l'air* : il ne saurait durer, j'en conviens; mais il est le seul état raisonnable. » Au moment où il dit cela, on sent très bien, à la manière même dont il parle et à la légèreté de l'expression, qu'il n'est pas sérieusement effrayé. Un peu plus loin, s'adressant à la raison et l'apostrophant, il lui demande : « Jusques à quand serai-je dans ce doute, qui est *une espèce de tourment*, et qui est pourtant le seul usage que je puisse faire de la raison? » [*De l'Existence de Dieu*, p. 105.] Ce doute, qui est *une espèce de tourment* pour Fénelon, n'est jamais admis en supposition gratuite par Pascal, et, dans la réalité, il lui paraît la plus cruelle torture, et qui est la plus antipathique, la plus révoltante à la nature même. Fénelon, en se plaçant dans cet état de doute à l'instar de Descartes, s'assure d'abord de sa propre existence et de la certitude de quelques idées premières. Il continue dans cette voie de déduction, large, agréable et facile, mêlée çà et là, de petits élans, mais sans orage. On croit sentir, en le lisant, une nature angélique et légère, qui n'a qu'à se laisser aller pour remonter d'elle-même à son principe céleste. Le tout se couronne par une prière adressée surtout au Dieu infini et bon, auquel il s'abandonne avec confiance, si quelquefois la parole l'a trahi : « Pardonnez ces erreurs, ô Bonté qui n'êtes pas moins infinie que toutes les autres perfections de mon Dieu; pardonnez les bégaiements d'une langue qui ne peut s'abstenir de vous louer, et les défail-

lances d'un esprit que vous n'avez fait que pour admirer votre perfection. » [*Op. cit.*, p. 201.]

« Rien ne ressemble moins à la méthode de Pascal que cette voie aplanie et aisée. On n'entend nulle part le cri de détresse, et Fénelon, en adorant la Croix, ne s'y attache pas comme Pascal à un mât dans le naufrage. Pascal, tout d'abord, commence par rejeter les preuves de l'existence de Dieu tirées de la nature : « *J'admire*, dit-il ironiquement, *avec quelle hardiesse*, ces personnes entreprennent de parler de Dieu, en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la Divinité par les ouvrages de la nature. » Et, continuant de développer sa pensée, il prétend que ces Discours qui tendent à démontrer Dieu dans ses œuvres naturelles, n'ont véritablement leur effet que sur les fidèles et ceux qui adorent déjà. Quant aux autres, aux indifférents, à ceux qui sont destitués de foi vive et de grâce, « dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent, et qu'ils verront Dieu à découvert, et leur donner, pour toute preuve de ce grand et important sujet, le cours de la lune ou des planètes, et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles; et je vois, par raison et par expérience, que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris. » [*Pensées*, article IV, 242, édit. Garnier frères, p. 138.)

« On peut juger nettement, par ce passage, à quel point Pascal négligeait et même rejetait avec dédain les demi-preuves; et pourtant il se montrait ici plus difficile que l'Écriture elle-même, qui dit dans un psaume célèbre : *Cœli enarrant gloriam Dei* [le psaume] :

Les cieux instruisent la terre  
A vénérer leur auteur, etc.

[J.-B. Rousseau, *Odes*, liv. I, 11; (*Œuvres*, édition Garnier frères, in-8°, p. 17).]

« Il est curieux de remarquer que la phrase un peu méprisante de Pascal : « *J'admire avec quelle hardiesse*, etc., » avait d'abord été imprimée dans l'édition de ses *Pensées*, et la Bibliothèque nationale possède depuis peu un exemplaire unique, daté de 1669, où on lit textuellement cette phrase (page 150).

« Mais bientôt les amis, ou les examinateurs et approbateurs du livre, s'alarmèrent de voir cette façon exclusive de procéder et qui se trouvait ici en contradiction avec les Livres saints; ils firent faire un carton avant la mise en vente; ils adoucirent la phrase et présentèrent l'idée de Pascal d'un air de précaution que le vigoureux écrivain ne prend jamais même à l'égard de ses amis et de ses auxiliaires. La seule remarque sur laquelle je veuille insister ici, c'est l'opposition ouverte de Pascal avec ce qui sera bientôt la méthode de Fénelon. Fénelon, serein confiant et sans tourment, voit l'admirable ordonnance d'une nuit étoilée, et se dit avec le Mage ou le Prophète, avec le pasteur de Chaldée : « Combien doit être puissant et sage celui

qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui couvrent le rivage des mers, et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errants comme un berger conduit un troupeau ! » [*Traité de l'Existence de Dieu*, p. 18.] Pascal considère cette même nuit brillante, et il sent par delà un vide que le géomètre en lui ne saurait combler; il s'écrie : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » [*Pensées*, article III, 206 (p. 128).] Comme un aigle sublime et blessé, il vole par delà le soleil visible, et, à travers ses rayons pâlis, il va chercher, sans l'atteindre, une nouvelle et éternelle aurore. Sa plainte et son effroi, c'est de ne rencontrer que silence et nuit. » (Article sur l'édition des *Pensées de Pascal*, avec notes et commentaires de M. E. Havet; 29 mars 1852; C. L. V, 527-531); suit le rapprochement entre Pascal et Bosuet transcrit à la note 114, p. 409-411.

4° Fénelon et Bernardin de Saint-Pierre. — « La Prière à Dieu qui termine la première *Etude de la nature* : « Les riches et les puissants croient qu'on est misérable... » [n'est autre chose qu'une copie abrégée, intelligente et pleine de goût, une copie, accommodée au XVIII<sup>e</sup> siècle, de la *Prière à Dieu*, plus mystique, qui termine la première partie du traité de l'*Existence de Dieu* par Fénelon [p. 99-101]. Rien de plus piquant que les deux morceaux mis en regard avec les suppressions et les arrangements de Bernardin; mais le fond est textuellement le même. L'honneur de cette remarque, qui avait échappé à nos meilleurs critiques, revient à M. Piccolos, Grec érudit (voir page 364 de la seconde édition de sa traduction de *Paul et Virginie* en grec moderne, 1841). Les notes de cette traduction seraient bonnes à consulter pour les éditeurs de Bernardin de Saint-Pierre. » (Article d'octobre 1836 sur *Bernardin de Saint-Pierre*; *Port. litt.*, II, 126 n.) — Voir rapprochement entre Fénelon et Bernardin de Saint-Pierre à la n. 397, 8°.

5° Fénelon et Lamennais. — « En étudiant la politique de Lamennais, M. Ballanche a remarqué qu'elle donne la clef de celle de Fénelon et qu'elle explique, qu'elle justifie par un développement logique et évident, cet ultramontanisme vaguement défini, à la fois si libéral à la Cour de France et si difficilement agréé à celle de Rome. C'est un rapport de plus de M. de Lamennais avec Fénelon. Tous deux, hommes d'avenir, prêtres selon l'esprit, sentant à leur face le souffle nouveau du catholicisme, ils ont, conformément à l'ordre de leur venue et à la tournure particulière de leur génie, exprimé diversement les mêmes vœux, les mêmes remontrances touchant la conduite temporelle des peuples. Si M. de Lamennais explique et précise Fénelon, s'il est en ce moment l'aurore manifeste, bien que laborieuse, du jour dont Fénelon était comme l'aube blanchissante, Fénelon aussi, par ses signes précurseurs et la bienfaisance de son étoile catholique sous le despotisme de Louis XIV, garantit, absout, recommande à l'avance M. de Lamennais, et doit disposer les plus soupçonneux à le dignement comprendre. Sous la Restauration comme sous Louis XIV, le dogme politique en vogue, la prétention formelle des gouvernements était la légitimité; c'est-à-dire l'inamissibilité



du pouvoir en vertu de certains droits de naissance, et nonobstant toute manière d'user ou d'abuser. Cette doctrine servile, vraiment idolâtre et charnelle, avait pris corps à partir du protestantisme, anglicane avec Henri VIII et Jacques 1<sup>er</sup>, gallicane avec Louis XIV, et elle avait engendré collatéralement le dogme de la souveraineté du peuple, qui n'est qu'une réponse utile à coups de force positive et de majorité numérique. Dans le moyen âge, il n'en allait pas ainsi; la puissance spirituelle régnait; les princes, fils de l'Eglise, tuteurs au temporel, administraient les peuples robustes, encore en enfance; s'ils faisaient sentir trop pesamment le sceptre, au cri que poussaient les peuples le Saint-Siège s'émouvait et portait sentence. Mais au moment où commença de se prononcer l'émancipation des peuples, le Saint-Siège devint inhabile, les princes et les sujets se montrèrent récalcitrants; ces derniers s'entendirent pour ne plus recourir « à l'autre », sauf à vider bientôt leurs différents réciproques sans arbitres et dans un duel irrécyclable. Tout cela se fit par degrés, selon les temps et les pays; il y eut chez nous une ère transitoire, qui eut sa splendeur sous Louis XIV, sa mourante lueur sous la Restauration, et durant laquelle, tout en reconnaissant la puissance spirituelle, en lui rendant hommage en mille points, en signant *ses fils aînés*, on se posa en face d'elle comme pouvoir indépendant, à jamais légitime de père en fils sur la terre. La plupart des théologiens prêtèrent leurs subtilités à ce système bâtard; quelques autres par souvenir du passé, deux ou trois par sentiment d'avenir, s'élevèrent pour le combattre : tels Fénelon et M. de Lamennais. » (Article sur l'Abbé de Lamennais, 1<sup>er</sup> février 1832; P. C. I, 220-222.)

6<sup>o</sup> Fénelon et Lamartine. — « Lamartine est, au fond, un roué, mais un roué de la race de Fénelon. Il s'est corrompu, — peut-être, mais c'est la corruption de l'ambrosie. Cette corruption elle-même est angélique et divine. » (Notes à la suite de l'article sur les *Recueils poétiques*, 1848; P. C. I, 380.)

7<sup>o</sup> Fénelon et l'abbé Gerbet. — L'abbé Gerbet est « un des plus doux et modestes de ce temps, mais qui a en lui, bien plus que Nicole, les fibres tendres, affectueuses, et qui, vu de près, nous a souvent rappelé l'âme d'un Fénelon ». (*Port-Royal*, IV, 458 n.)

— Parmi les écrivains en qui il trouve un goût particulier pour Fénelon ou sur qui Fénelon a eu une influence sensible, Sainte-Beuve nomme : Vauvenargues, de qui il dit : « Il n'est pas optimiste à l'aveugle et son goût de prédilection pour Fénelon ne le jette pas dans la mollesse ni dans l'extrême indulgence; » (article sur *Vauvenargues*, 18 novembre 1850; C. L. III, 133); — Villemain, « nourri des Grecs, des Anciens, préférerait en style, parmi les modernes, Pascal et Fénelon ». (Article sur *Villemain*, 1<sup>er</sup> janvier 1836; P. C. II, 367); — Ballanche, à propos de qui il écrit : « Dans le récit qu'il a donné d'un voyage à la Grande-Chartreuse fait en 1804 avec M. et M<sup>me</sup> de Chateaubriand, il est question, comme dans *le Vieillard et le Jeune Homme*, d'une conversation entre un jeune mélancolique qui repousse toute science, toute tentative humaine,



et un prêtre tolérant qui maintient la science et la croit conciliable avec une religion élevée. « Comment, s'écrie en finissant le narrateur, comment un jeune homme paraît-il détrompé à ce point de toutes les choses de la vie?... Voyez, il ne sait accueillir aujourd'hui que l'ironie terrible de Pascal; demain peut-être il sera dompté par le puissant génie de Bossuet : heureux si, le jour suivant, il vient à prendre goût aux chants mélodieux de Fénelon, lorsqu'il charme notre exil par les plus douces paroles qui se soient trouvées jamais sur les lèvres d'un habitant de la terre ! » L'Ombre de Fénelon prit donc de bonne heure par la main M. Ballanche et le tira de la crainte, et le préserva de l'obstination dans des ruines; il espéra; et, plus tard, devenu prêtre à son tour, prêtre à demi voilé du plébéianisme grandissant, aimant à voir dans Fénelon le véritable fondateur de l'ère actuelle, le voilà qui marche et continuera, à travers tout, de marcher vers l'avenir, comme un de ces tranquilles vieillards de son maître, comme un Aristonoüs serein et patient, souriant de loin sous ses bandelettes à quelque ami qui s'avance, le long du sable fin des mers. » (Article sur *Ballanche*, 15 septembre 1834; P. C. II, p. 10-11.)

## MASSILLON

516. Sainte-Beuve n'a écrit sur Massillon qu'une étude. Elle formait deux articles qui ont paru dans *le Moniteur* les 26 septembre et 3 octobre 1853, et qui ont été recueillis au t. IX des C. L. Sainte-Beuve y a ensuite ajouté, en P. S., des extraits relatifs à Massillon, du t. III de *Port-Royal*, qu'il ne donne pas tout à fait complets et que nous complétons. Pour les textes de Massillon, nous renvoyons à l'édition courante, mais partielle, de la librairie Garnier frères, et pour les ouvrages qu'elle ne contient pas à l'édition des *Œuvres complètes* par l'abbé E.-A. Blampignon. Elle forme quatre volumes, dont trois ont paru de 1865 à 1868 et le quatrième en 1884; il y en a eu une réédition en 1886; c'est à cette réédition que nous nous référons.

517. *Œuvres complètes*, III, 370.

518. J. M. V. Audin a publié une édition des *Œuvres de Massillon*, d'abord en 4 vol. in-8° (1817), puis en 15 vol. in-12 (1822).

519. Cf. pour ces deux Oraisons funèbres : *Oraisons funèbres*, par Massillon, Fléchier, Mascaron (édit. Garnier frères).

520. Abbé A. BAYLE : *Massillon, étude historique et littéraire* (Paris, 1867).

521. Voir, sur cette édition, la note 516.

522. *Sermons*, Paris, 1705, 4 vol. in-12.

523. Sainte-Beuve, dans l'article sur le *Père Lacordaire orateur* (31 décembre 1849), avait écrit : « Bourdaloue et Massillon furent de leur temps les maîtres de la chaire dans le genre du *sermon*. Massillon, dont chacun connaît les riches développements, la savante, l'ingénieuse, mais déjà un peu prolixe et un peu molle éloquence, est celui des deux qui plaît aujourd'hui le plus à la lecture. » (C. L. IX, 231-232.) — Dans l'article du 26 décembre 1853 sur *Bourdaloue*, il parle de l'accueil que *Bourdaloue* fit aux débuts de son jeune émule (voir p. 244), et dans l'article du 31 mars 1856 sur *Bossuet* il rapporte comment, d'après Le Dieu, ces débuts furent jugés par Bossuet (voir p. 82). Dans l'article sur *Bossuet* du 3 juin 1854 il a écrit que si celui-ci « a quelque chose de la grandeur et de la majesté d'Eschyle aussi bien que de Corneille, » il peut « paraître quelque chose d'Euripide comme de Racine en Massillon ». (Voir p. 49.) Il lui trouve aussi quelque chose d'Isocrate : « Massillon aussi [il vient de parler de La Fontaine et de Fénelon], né à Hyères, a reçu un souffle de l'antique Massalie et sa phrase abondante et fleurie rappelle Isocrate. » (Article du 5 mai 1840 sur *Eugénie de Guérin*, P. L. III, 390.)

Dans un article sur *Amyot* (25 août 1851) il avait dit : « Massillon me paraît souvent un Amyot de la chaire, par l'ampleur et l'économie de ses phrases, comme par la riche et un peu diffuse abondance de sa morale. » (C. L. IV, 470.) — Dans un article sur l'*Histoire de la Grèce* par M. Grote, il écrit, incidemment, de la prose de Massillon : « Cette prose harmonieuse, mais un peu flottante. » (N. L. X, 61.)

524. Voir p. 210 (article sur *Bourdaloue*) une allusion à « cette éloquence du regard que Massillon s'accordait quelquefois ».

525. *Op. cit.* à la note 519, p. 134.

526. *Sermon sur le Bonheur des justes*, prêché à Versailles le 1<sup>er</sup> novembre 1669. (Cf. *Œuv. compl.* I, 112.)

527. *Pensées* de J.-J. Joubert, titre XXIV : Jugements littéraires; *Ecrivains religieux*, xxiv (édition Perrin et C<sup>ie</sup>, p. 351).

528. *Dialogues de l'Orateur*, liv. III, xxvi (*Œuv. compl.* de Cicéron, édition Garnier frères, III, 366).

529. QUINTILLIEN : *De l'Institution oratoire*, liv. III, chap. iv (*Œuvres*, édition Garnier frères III, 318).

530. *Discours de réception à l'Académie française* (*Œuv. compl.* de Buffon publiées, par M. J.-L. de Lanessan, Paris, s. d.

[1883], p. XI, 565). Les éditions de ce texte sous le titre de *Discours sur le style* sont extrêmement nombreuses.

531. *Connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française.* (Œuv. compl. de Voltaire, édition Garnier frères, XXIII, 407.)

532. Tiré du *Sermon sur le petit nombre des Elus.*

533. *Sermon sur les Fautes légères* (Œuv. compl., II, 220).

534. *Ibid.*, II, 220-221.

535. *Ibid.*, II, 521.

536. *Phèdre*, A. IV, sc. II (*Théâtre complet* de Racine, édition Garnier frères, p. 524).

537. Parlant de Chateaubriand écolier (article sur les *Mémoires de Chateaubriand*, 15 avril 1834), Sainte-Beuve dit : « Le quatrième livre de l'*Enéide*, les volumes de Massillon où sont les sermons de l'*Enfant prodigue* et de la *Pécheresse* ne le quittaient pas. » (P. C. I, 34.) Et, dans *Chateaubriand et son groupe littéraire* : « Il [Chateaubriand] fait des vers latins, surtout il lit le quatrième livre de l'*Enéide*; ce quatrième livre, un *Horace complet*, les volumes de Massillon où sont les sermons de l'*Enfant prodigue* et de la *Pécheresse* ne sortent bientôt plus de ses mains. » (I, 100.)

538. *Sermon sur les Afflictions* (Œuv. compl., I, 153-154).

539. *Petit Carême* suivi de *Sermons divers* (édit. Garnier frères, p. 208).

540. Dans l'article du 21 novembre 1853 sur le *Marquis de Lassay*, Sainte-Beuve écrit que M. de Lassay, donna sur le prince de Conti « le mémoire qui servit à l'oraison funèbre prononcée par Massillon (1709) » (C. L. IX, 191).

541. *Op. cit.* à la note 519, p. 147-148.

542. Ce mot est rappelé encore au t. III de *Port-Royal* (voir Appendice, p. 356) et dans l'article intitulé : *Quelques vérités sur la situation en littérature* (1<sup>er</sup> juillet 1843), où on lit : « Massillon disait, à propos de son *Petit Carême*, que, lorsqu'il entra dans cette grande avenue de Versailles, il sentait comme un air ennoblissant. » (P. C. III, 437.)

543. Lettre du 31 juillet 1699, à la comtesse palatine Louise. (*Correspondance complète de Madame, duchesse d'Orléans*, traduction de G. Brun; édit. Fasquelle, I, 39.)

544. *Sermon sur la Vérité d'un Avenir* (Œuv. compl., I, 379).

545. *Sermon des Doutes sur la Religion* (*Ibid.*, II, 152 et 153).

546. *Ibid.*, II, 154.

547. *Ibid.*, II, 161.

548. *Sermon sur la Pécheresse de l'Evangile.* (Œuv. compl., II, 308). Sainte-Beuve fait allusion dans son article du 10 novembre 1862 sur le *Mystère du siège d'Orléans* au Panégyrique de la même sainte, prononcé le jour de sainte Madeleine (probablement en 1704, selon l'abbé Blampignon). Après avoir montré Madeleine conduite au Christ « par la coquetterie... jointe à la pure curiosité », il dit : « Plus tard, dans l'admirable sermon pour le jour de sainte Madeleine, prêché par Massillon, ce maître des cœurs, il y aura quelques traits, quelques intentions qui, de loin, rappelleront ce même motif : c'est quand la pécheresse qui, chez Massillon, est aussi une femme de qualité, après avoir entendu Jésus une première fois, déjà touchée et à demi pénitente, se dit en elle-même : « Ses regards tendres et divins m'ont mille fois démêlée dans la foule... Il a eu sur moi des attentions particulières; il n'a, ce me semble, parlé que pour moi seule... » [Œuv. compl., III, 86.] Et la voilà à demi gagnée; sa coquetterie même sert à sa conversion. Et aussi, une fois convertie, elle aimera Jésus comme pas une; elle sera la sainte amante. » (N. L. III, 411.)

549. *Sermon sur la Mort* (à la suite du *Petit Carême*, p. 224-225).

550. *Sermon sur la parole de Dieu* (*Lectures spirituelles pour le temps du Carême*, édit. Garnier frères, p. 958).

551. *Ibid.*, p. 80.

552. *Sermon pour le lundi de Pâques : Sur la fausse confiance.* (Œuv. compl. II, 423).

553. *Eloge de Massillon* par d'Alembert, en tête du *Petit Carême* (édit. Garnier frères, p. xxvi).

554. Cf. CHAMFORT : *Caractères et Anecdotes* (édit. G. Crès et C<sup>ie</sup>, 1924; p. 182).

555. *Eloge du marquis de l'Hôpital* (Œuvres de Fontenelle, Paris, 1825, I, 109-110).

556. Cf. *Lectures spirituelles pour le temps du Carême*, p. 540-541.

557. *L'Art poétique*, chant II (Œuvres de Boileau annotées par G. Mongrédien; édit. Garnier frères, in-12 p. 170).

558. *Op. cit.*, p. 548 et *Théâtre de Beaumarchais*, édit. Garnier frères, p. 54.

559. *Op. cit.* à la note 556, p. 544-545.

560. *Sermon pour le troisième dimanche de l'Avent : Sur le malheur des Grands qui abandonnent Dieu* (*Petit Carême...* p. 56-57).

561. *Sermon pour le jour de l'Incarnation : Sur les Carac-*



ières de la grandeur de Jésus-Christ (*Petit Carême*, p. 79, 80 et 81).

562. *Mémoires et Journal* de Pierre de l'Estolle (Nouvelle Collection de mémoires pour servir à l'Histoire de France, 2<sup>e</sup> série, I, 254).

563. Lettre du 7 juillet 1869 (*Œuv. complètes* de Voltaire, édit. Garnier frères, XLVI, 369).

564. Sermon pour la Passion : *Sur la fausseté de la gloire humaine* (*Petit Carême*, p. 95).

565. Une dernière note sur le *Petit Carême* : dans un article sur l'Abbé Maury (23 juin 1851), Sainte-Beuve note le jugement de cet auteur : « A l'égard de Massillon, écrit-il, Maury, à propos de ce *Petit Carême* si vanté, et qu'il met au-dessous du grand, du premier *Carême*, ose prononcer le mot de décadence, et il en donne la raison avec une grande fermeté de sens. » Et, quelques pages plus loin : « La critique de Massillon a paru sévère; elle était hardie au moment où il la fit, et elle n'est que juste. » (C. L. IV, 269 et 285.) — Voir autre jugement à la note 574.

566. *Mémoires*, XXXVII, 203-204.

567. Dans *Port-Royal*, Sainte-Beuve a écrit : « N'avoir aucun goût, aucune crainte, ni surtout aucun faux ménagement des grands, ç'a été de tout temps bien plus rare qu'on ne peut croire chez les hommes même de Dieu. » Et, parmi quelques exemples de leur complaisance intéressée il cite celui de Massillon : « Ne voit-on pas Massillon... assister et coopérer au sacre de Dubois, cet autre et étrange archevêque de Cambrai ? » (I, 363-364.) Autre allusion à ce fait à la note 573.

568. Dans l'article du 10 octobre 1853 sur les *Nouvelles Lettres de Madame, mère du Régent*, Sainte-Beuve rappelle aussi que Massillon eût à prononcer l'oraison funèbre de cette princesse qui l'avait connu et aimé, et que cette oraison funèbre fut « trouvée belle ». (C. L. IX, 78.)

569. Voir la n. 573.

570. Voir à la note 355 le texte, tiré de *Port-Royal*, qui montre Massillon, comme Bossuet et Bourdaloue, disciple, en un sens, sur l'article de la pénitence du janséniste Arnauld.

571. MARMONTEL : *Mémoires*, liv. I (édition Didot, p. 48).

572. Ajoutons à cette étude : 1<sup>o</sup> Une remarque sur un discours qui n'y est pas mentionné. C'est un discours de Massillon pour la bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat. Sainte-Beuve dit : « Massillon, dans ce magnifique discours... rendait à Catinat cette justice entre tous les guerriers que « la sagesse était comme née avec lui. » [*Œuv. compl.* I, 106.] (Article

sur *Catinat*, 29 août 1864, N. L. VIII, 393.); 2° Deux anecdotes rappelées par Sainte-Beuve, l'une dans l'article du 11 mars 1850 sur *les Lettres de la marquise du Deffand* : « On raconte que dans un couvent de la rue de Charonne où elle avait été élevée elle avait, de bonne heure, conçu des doutes sur la matière de la foi, et elle s'en expliquait assez librement. Ses parents ne lui envoyèrent pas moins que Massillon en personne pour la réduire. Le grand prédicateur l'écouta, et dit pour toute réponse en se retirant : « Elle est charmante. » L'abbesse insistant pour savoir quel livre il fallait donner à lire à cette enfant, Massillon répondit, après un moment de silence : « Donnez-lui un catéchisme de cinq sous. » Et l'on n'en put tirer autre chose. Il semblait désespérer d'elle dès le premier jour. » (C. L. I, 413-414.) — L'autre, dans un article du 18 décembre 1854 sur *le Président Hénault* : « Hénault avait quinze ans au moment des débuts de Massillon à Paris et de son premier éclat dans les chaires ; ce fut son premier enthousiasme ; l'ambition de l'éloquence le saisit, et il voulut entrer à l'Oratoire. Il y entra en effet, y prit l'habit, et y resta deux ans. Puis il en sortit avec autant de facilité qu'il y était entré. Plusieurs de ses supérieurs le regrettèrent, et l'un d'eux même le pleura ; Massillon, qui en avait mieux jugé, dit en riant : « Mon Père, est-ce que vous avez jamais cru qu'il nous resterait ? » (C. L. XI, 216.)

573. Le premier de ces extraits se trouve dans la présente édition Hachette au t. III, p. 199-200. Sainte-Beuve y parlait cependant de Massillon un peu plus longuement ; il y faisait d'abord allusion à la confession de M<sup>lle</sup> Marguerite Périer. Il a rappelé les faits dans son article du 3 octobre 1853. Dans *Port-Royal* il écrit : « Il y avait à Clermont le plus éloquent et le plus accommodant évêque, l'orateur doué entre tous de la veine la plus riche et la plus abondante, dont ait joui la parole française, l'aimable et brillant Massillon. Il coupa court aux tracasseries d'un curé fanatique qui s'était avisé d'inquiéter la pieuse demoiselle au lit de mort sur l'article de la Bulle, et il envoya près d'elle un vicaire pour lui porter sans conditions les sacrements ; il n'était pas de ceux dont la constance est si rigide. Sa foi même, dit-on, s'était tempérée à temps : elle n'avait pas creusé (tant s'en faut) jusqu'au fanatisme. On se rappelle qu'il avait eu la condescendance de donner un certificat de *vie et de mœurs*, comme on disait, au cardinal Dubois. Les Jansénistes, qui ne lui ont pas su assez de gré de son bon procédé envers Marguerite Périer, ont recueilli sur son compte des anecdotes dont quelques-unes ne laissent pas d'être piquantes. M. d'Etemare, à qui on les doit d'original, était, après tout, un homme de beaucoup d'esprit et bien informé (Cf. *Anecdotes recueillies près de M. d'Etemare, à Rhynwick en Hollande*, dans les manuscrits de la Bibliothèque de Troyes). En faisant la part des exagérations, il en résulte assez clairement que Massillon, jeune et dans l'Oratoire... » (*Port-Royal*, III, 199). Par les derniers mots notre texte rejoint le post-scriptum de Sainte-Beuve.

574. Ici Sainte-Beuve donnait, en note, cette indication : « Voir dans l'ancien *Journal des savants* (octobre 1759) une analyse très heureuse et très fine du talent et de la manière de Massillon, surtout le passage à propos du *Petit Carême* : « M. Massillon connoissoit les Grands, etc. » L'article est d'un abbé de La Palme, modeste et peu connu. — Voir aussi dans les notes qui suivent l'*Eloge* de Massillon par d'Alembert, des extraits de ses lettres, très bien choisis, et dans lesquels il s'exprime en moraliste consommé sur le compte des Jansénistes de son temps. » (*Port-Royal*, III, 199-200 n.)

575. (*Op. cit.*, III, 606-609; titre : *Sur Massillon.*)

576. Ces petits points signalent une suppression. Voici le passage supprimé : « L'état général de la prédication à cette fin du siècle est très bien donné dans cette même lettre par M. Vuillart, au point de vue janséniste, mais avec le désir d'être impartial :

« Les Jésuites sont fort humiliés ici de leur petit nombre de prédicateurs et de leur médiocrité de talent, pendant que l'Oratoire en fournit tant de si habiles. On ne parle que du seul Père Gaillard (jésuite) qui fasse quelque figure à Saint-Jacques-de-la-Boucherie. Encore a-t-il eu d'abord si peu d'auditeurs que le curé de la paroisse s'en plaignoit au prône et recommandoit avec insistance à ses paroissiens de le venir entendre, comme un de nos grands vicaires m'en a assuré. On auroit beau le recommander dans le voisinage de Saint-Jean, où prêche le Père Hubert, et de Saint-Gervais, où le Père Massillon brille de plus en plus, on l'abandonneroit comme est abandonné le jésuite de Saint-Nicolas-des-Champs, si le public n'avoit pour lui quelque reste de prévention favorable. Il est certain qu'il a bien du bon, et plus que ses confrères. Sa morale n'est pas relâchée. C'est celui des Jésuites, avec le Père de La Rue, qui prêche le mieux. Le Père Bourdaloue ne prêche plus que rarement. Massillon suffira, ... » etc.

577. Dans son article du 31 octobre 1864 sur le *Journal* et les *Mémoires de Mathieu Marais*, Sainte-Beuve écrit : « Ce n'était pas un sectateur du style raffiné ni un écrivain néologique que Massillon, un des beaux noms littéraires de la Régence. Il n'obtient pourtant pas entièrement grâce aux yeux de Marais. Notre avocat est injuste envers le grand et l'aimable orateur; il le juge un peu à la légère et d'après les *on-dit*. Nous citerons pourtant le passage, parce que l'on revient à s'occuper de Massillon aujourd'hui, qu'un savant abbé prépare une édition, la première exacte de ses *Sermons* [C'est l'édition de l'abbé Blampignon mentionnée à la note 516.] et parce que la biographie de l'éloquent prélat sera nécessairement remise sur le tapis. C'est à propos de l'établissement d'une Chambre ecclésiastique dont Massillon est nommé membre, que Marais dit de lui (novembre 1720) :

« Ce Père Massillon, à présent évêque, a prêché pendant vingt ans à Paris avec un applaudissement extraordinaire. on le regardait comme un apôtre; mais on reconnaît à pré-

sent que c'était un faux apôtre et un déclamateur qui a joué la religion. J'y ai été trompé comme les autres et séduit par son bel esprit et son exacte prononciation qui pénétrait l'âme. Il y a quelques années qu'on fit courir le bruit d'une galanterie qu'il avait eue avec la marquise de L'Hôpital. Ses amis disaient que c'était une calomnie; mais feu M<sup>me</sup> la Dauphine (la duchesse de Bourgogne), qui en était bien informée et qui avait une lettre de ce commerce, assura la Cour de la vérité de l'histoire, et on en fit des chansons qui ont passé avec le temps. A présent, cela se renouvelle; il s'est poussé à la Cour; il a prêché devant le Roi de jolis petits sermons courts, polis et gracieux; on lui a donné un évêché, et aussitôt on a vu le père de l'Oratoire plus jésuite qu'un jésuite même et tout à fait dans l'intrigue de la Constitution. » [*Journal et Mémoires de Mathieu Marais* publiés par M. de Lescure, Paris, 1863, I, 487-489.]

« Tout cela est injuste et forcé. Je crois l'avoir dit ailleurs, l'explication morale qu'il convient de donner de Massillon me paraît plus simple. Ce talent admirable d'orateur moraliste et tendre, cette âme charmante, virgilienne et racinienne, ce panégyriste de la Madeleine repentie, après une première saison d'austérité et de ferveur, s'était apaisé comme il est naturel, s'était même attiédi du côté de la foi et était arrivé, sur la fin, à plus de sagesse humaine peut-être que divine. Je ne suis pas assez janséniste pour lui jeter la pierre. » (N. L. IX, 53-54.)



# TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT.....	vii
SAINT FRANÇOIS DE SALES.....	1
BOSSUET.....	24
Bossuet.....	24
Bossuet, d'après l'abbé Le Dieu.....	63
Les sermons de Bossuet.....	97
Le discours sur l'Histoire universelle.....	121
FLÉCHIER.....	151
Mémoires sur les Grands Jours.....	151
L'abbé Fléchier.....	164
BOURDALOUE.....	204
FÉNELON.....	246
Lettres et opuscules inédits.....	246
Sa correspondance spirituelle.....	268
Sa correspondance spirituelle et politique....	286
APPENDICE : Fénelon et le duc de Bourgogne.	306
MASSILLON.....	316
Massillon.....	316
APPENDICE.....	356



---

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.), — 64.8.28.

---











PQ2391 .A15 1928 t.4

Sainte-Beuve, Charles Augustin

Les grands écrivains français

DATE

ISSUED TO

34776

34776

PQ  
2391  
A15  
1928  
t. 4

Sainte-Beuve, Charles  
Augustin  
Les grands écrivains  
français

Trent  
University



